

HISTOIRE DU MOYEN ÂGE

TOME PREMIER

PAR CASIMIR GAILLARDIN

**DOCTEUR ÈS LETTRES, PROFESSEUR D'HISTOIRE AU COLLÈGE
ROYAL LOUIS-LE-GRAND.**

PARIS - CHAMEROT - 1837

AVERTISSEMENT.

PREMIÈRE PÉRIODE.

CHAPITRE PREMIER. — Les deux empires envahis : l'Occident seul démembré et détruit. - Alaric, Genséric. - Commencement des Francs et des Anglo-Saxons : Stilicon, Constance, Aetius. - Les barbares confédérés, Ricimer, Majorien. - Chute de l'empire d'Occident, Odoacre.

CHAPITRE II. — Population des royaumes des Francs, des Visigoths, des Lombards et des Anglo-Saxons ; l'empire d'Orient fait de vains efforts pour s'y opposer. - Clovis et ses fils. Euric, Alaric II, Léovigild. - Théodoric le Grand, Alboïn. Heptarchie ou octarchie.

CHAPITRE III. — Organisation des barbares après la conquête ; lois des barbares ; état des personnes et des terres. - Mélange des vainqueurs et des vaincus. - Suite de l'histoire des Francs, des Visigoths, des Anglo-Saxons et des Lombards jusqu'à la mort de Pépin d'Héristal et à l'avènement de Luitprand.

CHAPITRE IV. — Premiers mouvements des Slaves. - Fondation de la Pologne, de la Bohême et des banats de l'Illyrie.

CHAPITRE V. — Invasion des barbares orientaux sur l'empire d'Orient. - Guerres avec la Perse, Avars, Bulgares, Arabes. - Chosroès, Justinien, Héraclius, Mahomet, khalifes électifs, Omniades.

CHAPITRE VI. — Histoire de l'Église depuis la mort de Théodose jusqu'à l'hérésie des iconoclastes.

SECONDE PÉRIODE.

CHAPITRE VII. — État du monde au commencement du VIII^e siècle. - Les iconoclastes ; fondation de la puissance temporelle des papes. - Les Abbassides, démembrement du khalifat. - Usurpations guerres civiles chez les Anglo-Saxons. - Les Héristal : conversion de la Germanie, Pépin le Bref, roi de France.

CHAPITRE XIII. — Empire carlovingien. Rapports de Charlemagne avec l'église, l'empire d'Orient, les barbares, les khalifes.

CHAPITRE IX. — Démembrement de l'empire carlovingien, et commencement de la seconde invasion. - Louis le Débonnaire ; traité de Verdun. - Les Sarrasins en Italie, les Slaves sur les frontières de la Germanie, les Normands en France. - Progrès de la féodalité. - Charles le Gros.

CHAPITRE X. — Allemagne, Italie, Bourgognes, depuis la déposition de Charles le Gros jusqu'à l'exaltation de Grégoire VII. - Organisation de l'empire romain germanique. - Suite de la seconde invasion : les Sarrasins en Provence ; Les Hongrois en Pannonie et en Allemagne ; les Normands dans l'Italie méridionale.

CHAPITRE XI. — Suite de la seconde invasion : de la Féodalité en France depuis la déposition de Charles le Gros jusqu'à l'exaltation de Grégoire VII.

CHAPITRE XII. — Seconde invasion ; lutte des Anglo-Saxons contre les Danois. - Egbert, Alfred, Canute, Guillaume le Conquérant.

CHAPITRE XIII. — Seconde invasion : fondation de la Russie. — Pologne, Danemark, Suède et Norvège.

CHAPITRE XIV. — Histoire des chrétiens et des musulmans d'Espagne depuis le traité de Charlemagne avec Al-Hakem Ier jusqu'à l'avènement d'Alphonse VI de Castille.

CHAPITRE XV. — De l'empire grec et du khalifat d'Orient depuis la mort de Nicéphore Ier, et la deuxième ambassade d'Haroun à Charlemagne, jusqu'à l'avènement du Seldjoukide Malek-Schah.

AVERTISSEMENT

Ce livre n'est pas une histoire complète, mais un plan d'histoire, une méthode d'enseignement. Ce n'est pas un système au profit d'une idée, et j'espère qu'on ne me reprochera pas d'avoir fait étalage d'érudition malgré les textes quelquefois nombreux qu'il m'a paru indispensable de mêler au récit, ou d'ajouter au bas des pages. Ce travail s'adresse à deux sortes de lecteurs ; aux élèves des collèges qui étudient l'histoire pour la première fois, et aux hommes du monde, qui après un long oubli se ressouvient de leurs anciennes études et veulent les recommencer. Aux uns et aux autres il faut d'abord des faits élémentaires, une disposition facile qui aide à la mémoire des faits et à l'intelligence de l'ensemble, enfin un premier travail qui touche tout sans développer tout et qui serve à diriger des lectures et des travaux plus approfondis. C'est ce que j'ai essayé de faire, au lieu de présenter le moyen âge dans toute l'étendue de ses détails.

Aussi bien toutes les parties d'une histoire générale ne méritent pas d'être également développées. Il y a de grandes nations comme il y a de grands hommes. Les grands hommes, en dominant les autres de leur génie et de leur commandement, résument en eux seuls la gloire qu'ils se sont faite par toutes les mains, et semblent confisquer l'histoire à leur profit. Les grandes nations font à peu près de même ; elles laissent vivre les petites dont elles se servent quelquefois, mais elles ne leur laissent pas de gloire. Ces petites nations ont elles-mêmes la conscience de leur obscurité ; sans doute elles se regardent parce qu'elles se sentent, elles se redisent ce qu'elles ont fait ou qu'elles ont souffert, parce qu'elles portent encore des cicatrices ; mais leur patriotisme ne va pas jusqu'à demander l'admiration ni même l'intérêt de l'étranger. Karamsin, en dépit de la puissance des *Romanow*, quand il raconte les divisions et les malheurs de la Russie primitive, ne s'adresse qu'à sa patrie, et aux Russes ses compatriotes, descendants comme lui de ces misérables qui voulurent bien s'égorger pour les princes sans nom de Wladimir, de Suzdal, et de Tchernigow. Ce que le patriotisme n'ose pas faire, l'histoire impartiale qui vient d'ailleurs ne le fera pas non plus. Elle pourra dire comment sont nés, comment ont vécu, pendant huit siècles, et la Russie et la Suède, et le Danemark et la Pologne ; mais son récit sera plein de dédain. Pour partager à d'autres la gloire qu'elle réserve pendant Longtemps à l'Allemagne, à l'Italie, à la France, à l'Espagne, à l'Angleterre, aux Turcs même, adversaires heureux des croisades, elle attendra Sobieski ou Pierre le Grand, Gustave-Adolphe ou Frédéric.

La France elle-même n'aura pas dans ce travail la part qui semble lui revenir. Ce n'est pas qu'elle ne soit pas grande de Clovis à Napoléon, grande en bien, grande en mal, car c'est son rôle au milieu des nations dont on croirait qu'elle fait le bien ou le Tuai à son gré. Mais il nous a semblé que la France méritait bien une histoire à part et dans l'ensemble de cette histoire universelle nous lui avons réservé un cours spécial. Ici je ne ferai qu'indiquer la France, la plaçant toujours à son lieu, disant le mieux qu'il me sera possible son influence, et même groupant autour d'elle tous les peuples qu'elle a remués. Mais j'ai réservé les détails pour toutes les autres nations que nous ne devons étudier qu'une fois.

Il est une autre puissance qui ne tenait pas au sol avant le XIIe siècle, mais qui dominait le monde par la parole, qui déplaçait les hommes quand elle voulait, et les organisait quand elle voulait aussi, la seule qui ait organisé l'Europe en société et qui un jour jeta l'Europe sur l'Asie. C'est la puissance chrétienne des évêques de Rome. Il n'est pas de peuple moderne qui n'ait reçu d'elle avec le baptême catholique la première pensée de la civilisation. Quoiqu'elle n'eût pas d'empire, ni de terre ni de famille régnante, son règne inébranlable a pris droit sur l'histoire, et avant tous les autres règnes. Le christianisme, la puissance pontificale au moyen âge, c'est la vie, et la seule vie. Son histoire dominera donc les autres qu'elle renferme en soi et qu'elle explique.

Trois mondes vont vivre sous cette influence, les deux grands empires, et le monde slave et scandinave, A l'occident, l'empire romain qui renouvelle ses races par la Germanie, qui s'éclaircit elle-même et devient nation. Il n'y a plus unité politique, mais union chrétienne, union de civilisation et d'institutions. L'empire est mort, mais de cette mort qui frappe le corps pour donner à l'âme la vie éternelle. A l'orient, l'empire grec qui demeure empire tant qu'il peut, mais qui cesse de l'être à mesure qu'il cesse d'être chrétien, le triomphe des barbares d'Orient et l'unité de la barbarie orientale. L'empire a continué de vivre, mais pour mourir enfin sans espoir de résurrection. Entre ces deux races, les Slaves et les Scandinaves, toujours en dehors des anciennes possessions de Rome et des Grecs, qui ne demandent au midi et ne reçoivent qu'une chose, le christianisme et l'influence pontificale qui civilise. Le monde du moyen âge, plus étendu que l'empire romain, n'a pas cependant rapproché tous les hommes ; les temps modernes acheveront l'unité.

Telle est la double pensée de ce petit livre, le renouvellement du monde sous l'influence chrétienne. Je voudrais par la disposition des faits représenter à tous cette grande et solennelle unité du moyen âge. Je voudrais être utile en cela à cette jeunesse dont je ne me sépare pas encore quoique devenu un de ses maîtres. Je sais que mon travail ne serait pas en vain, et qu'il y aurait dans plus d'un cœur quelque reconnaissance pour moi. C'est à cette jeunesse du moins que je dédie ce livre ; à mes élèves surtout. Il y a dans l'enseignement des souvenirs heureux qui ne s'effacent pas.

Et moi-même je finirai par un souvenir qui m'est bien cher. Ce travail doit beaucoup aux leçons de M. Édouard Dumont, le maître de toute ma vie, qui après avoir instruit mon enfance ne se lasse pas de diriger encore ma jeunesse, et dont ma reconnaissance n'égalera jamais les bienfaits. Je saisis du moins cette occasion. de le dire ; trop heureux ai je pu répondre à cette affection paternelle, qui m'a prévenu, par le dévouement sans bornes d'un fils !

1er mars 1854.

PREMIÈRE PÉRIODE

CHAPITRE PREMIER

Les deux empires envahis ; l'Occident seul démembré et détruit. — Alaric, Genséric, Attila, commencement des Francs et des Angles ; Stilicon, Constance, Aetius, — Les Barbares confédérés, Ricimer-Majorien. — Chute de l'empire d'Occident, Odoacre (395-476).

Rome païenne se glorifiait en vain de régner sur le monde ; sa domination, la plus vaste qui fut jamais, n'avait pas été universelle. La Germanie indomptée, la Sarmatie et la Scythie restées inconnues, l'Arabie toujours impénétrable, les Parthes ou les Sassanides, vainqueurs plus souvent que vaincus, formaient au nord et à l'est de l'empire la première ligne de l'humanité libre. Tels étaient les peuples que le peuple-roi essayait de flétrir du nom de Barbares ; mais ce nom si fréquent chez les peuples exprimait bien moins le dédain que l'impuissance et le dépit. Rome, non-seulement n'avait pas vaincu les barbares, elle n'avait pas réussi à les contenir au dehors de Sein territoire, Les Germains surtout n'avaient cessé de harceler les empereurs ; ils étaient entrés par force ou par alliance dans l'empire. Ceux qui avaient arraché la langue aux officiers de Varus, qui avaient fait la loi à Domitien, dont les chefs avaient reçu l'argent d'Adrien, ces mêmes hommes avaient été admis comme auxiliaires par Marc-Aurèle. Le Goth Maximin fut empereur au commencement du troisième siècle ; on vit les Goths, les Francs, les Burgundes, se mêler aux guerres des trente tyrans, et vaincus ensuite par Claude II, par Aurélien, par Probus, entrer en plus grand nombre dans les légions où ils apprenaient à se servir des armes romaines contre Rome. Leur importance s'accrut encore sous Constantin et ses successeurs, qui remplacèrent les Romains énervés par une augmentation d'auxiliaires. **Les barbares s'élevant rapidement par la supériorité de leur Force et de leur valeur, parvinrent aux premiers emplois, et sacrifièrent souvent aux intérêts de leur nation ceux de l'empire. A la mort de Théodose, ils remplissaient la cour, les dignités, et les camps ; il ne leur restait plus qu'à démembrer le territoire¹.**

Rome ne pouvait se vanter davantage d'avoir soumis irrévocablement. les peuples que sa victoire dominait depuis quatre siècles. La moitié de ses vaincus Faisait de continuels efforts pour se séparer, L'Occident était volontiers devenu romain, toute l'Italie, l'Afrique carthaginoise, l'Espagne, la Gaule, la Grande-Bretagne parlaient latin ; mais l'Orient, c'est-à-dire tous les peuples qui parlaient grec depuis Alexandre, n'avait jamais renoncé ni à sa langue, ni à ses coutumes, ni à son indépendance. Dès le temps de la république la Grèce propre, l'Asie, quelquefois l'Égypte, s'étaient liguées contre la conquête avec Antiochus ou Mithridate. Devenus après la défaite, les pédagogues des vainqueurs, et les plus méprisés de leurs esclaves, les Grecs s'étaient ligués de nouveau dans les guerres civiles pour Pompée contre César, pour Antoine centre Octave, dans l'espérance de régner à leur tour sur l'Occident, et de dicter leurs lois au Capitole. Ils ne se laissèrent pas prendre au titre de citoyens romains donné à tous les vaincus par Caracalla ; cet empereur lui-même avait eu la pensée de partager l'empire avec son frère Geta, de telle sorte que l'un eût gouverné les Grecs, et l'autre les Romains. Les Grecs accueillirent comme une libératrice, la Syrienne Zénobie, et déjà l'Asie Mineure, jusqu'à l'Hellespont s'était soumise a elle, parce qu'elle parlait grec, lorsque les forces supérieures d'Aurélien vinrent y mettre ordre. La tétrarchie commença leur affranchissement. ; la fondation de C. P. leur donna une capitale ; depuis ce temps la division fut possible en empire romain et en empire grec, et Valentinien Ier la rendit irrévocable, en partageant avec son frère Valens. Cette division se faisait sentir même dans la religion ; tout en acceptant le christianisme, l'Orient se réservait le droit de l'interpréter à sa

¹ Voyez le précis de *l'Histoire des Empereurs*, de M. Édouard Dumont, et surtout les chap. 9 et 14. Voyez aussi *l'Histoire Romaine* du même auteur.

manière. Toutes les hérésies étaient sorties de la philosophie grecque, et la lutte de l'hérésie grecque contre l'orthodoxie romaine fut aux Grecs un moyen nouveau et une garantie d'indépendance qu'ils conservèrent, jusqu'à leur ruine, sous la forme du plus ignoble de tous les schismes. Si donc les empereurs de C. P. prirent quelquefois le titre de *Romains*, s'ils essayèrent de disputer l'Occident aux barbares, ce ne fut pas pour relever la civilisation et la puissance romaine, ce fut pour s'attribuer le titre auquel on reconnaissait les maîtres du monde, ce fut pour élever le nom, la puissance, la capitale des Grecs, au-dessus des descendants de leurs anciens vainqueurs.

L'établissement définitif de l'empire d'Orient ou grec, et l'invasion des barbares sont les deux événements qui ont décidé la ruine de la domination romaine ; l'un et l'autre se rapportent à la mort de Théodose (395). Cet empereur, après avoir vaincu Eugène, n'avait pas réuni les deux empires, il avait déclaré son second fils Honorius empereur d'Occident quand il mourut, il transmit la tutelle de ce jeune prince au Vandale Stilicon, et laissa l'Orient à son fils aîné Arcadius avec Rufin pour tuteur. Le Drin blanc, un des affluents du Danube, et la ville de Scodra, étaient la limite des deux dominations. L'Occident avait ses deux préfectures d'Italie et des Gaules, la première subdivisée en diocèses de Rome, d'Afrique et d'Illyrie ; la seconde en diocèses d'Espagne, des Gaules et de Bretagne. Rome conservait les honneurs de capitale ; mais depuis Maximien Hercule, Milan était la résidence des empereurs d'Occident. L'Orient avait ses deux préfectures, d'Illyrie et d'Orient, la première comprenant l'ancienne Grèce, la Macédoine, la Dacie, et subdivisée en diocèses de Dacie et de Macédoine ; la seconde comprenant la Thrace et tout ce que les Grecs possédaient en Asie et en Afrique, et subdivisée en diocèses de Thrace, de Pont, d'Asie, d'Orient et d'Égypte. Constantinople était la capitale de l'empire d'Orient¹.

En face de l'empire de Rome et de l'empire de Constantinople, il faut maintenant poser les barbares. Il n'est point d'usage de mettre au nombre des familles barbares, les Perses Sassanides, qui avaient un empire, une société organisée, une civilisation. Nous ne parlerons non plus des Arabes lorsque'ils commenceront leur conquête au septième siècle. Ici nous dirons quelques mots sur les trois familles barbares qui, avant Théodose ou immédiatement après lui, ont fait invasion sur les deux empires ; ce sont les Scythes ou Tartares, les Slaves ou Sarmates, les Germains. La Scythie bornée à l'est par le grand Océan, et au midi par les monts Altaï, n'avait pas de bornes bien déterminées à l'ouest. Pendant longtemps une grande partie de la Russie d'Europe fut comprise sous ce nom aussi bien que la Russie d'Asie ; et la Scythie commençait au Danube aussi bien qu'à l'Iaxarte. Les mœurs des Scythes qui n'avaient pas changé d'Hérodote à Ammien Marcellin, dans un intervalle de neuf siècles, survivent encore en partie dans celles des Tartares de la Russie d'Asie. Leur laideur annonçait leur férocité. On les prendrait, dit Ammien Marcellin, pour des bêtes à deux pieds, ou pour ces pieux grossièrement façonnés qui forment les parapets des ponts ; leurs mères leur écrasaient le nez, dès leur naissance, pour que le casque s'appliquât mieux sur le visage, et eux-mêmes se taillaient les joues à coups de sabre pour empêcher la barbe d'y croître. Toutes les familles scythiques qui ont paru en Europe, les Huns, les Avars, les Hongrois, y ont laissé par cette laideur la même impression d'effroi. Leur férocité était entretenue par leurs habitudes guerrières, et par leur religion. Le plus beau trophée chez les Scythes c'était la

¹ Voyez le précis de l'*Histoire des Empereurs*, et l'*Histoire Romaine* citée plus haut. Voyez aussi l'*Atlas* de Kruse, traduit de l'allemand par MM. Ansart et Lebas.

tête de l'ennemi changée en coupe, et la peau de cette tête suspendue à la bride du cheval du vainqueur ; leur plus grand dieu était celui de la guerre : chez eux point de temples, ni de statues de dieux, mais un sabre enfoncé en terre, ou sur un autel carré de bois sec qu'on adorait comme le dieu du pays d'alentour, et qu'on arrosait du sang des prisonniers. La pauvreté de leur pays ne permettait pas l'agriculture ; leurs troupeaux étaient leur seule propriété et leur seule nourriture : ils les conduisaient de pâturage en pâturage, cherchant le midi pendant l'hiver et le nord pendant l'été. Toute la nation menait ainsi la vie nomade ; des chariots couverts trainés par des bœufs portaient les femmes et les enfants ; les hommes ne quittaient jamais leurs chevaux, d'où ils avaient contracté une si grande habileté d'équitation que le cavalier scythe paraissait ne faire qu'un avec sa monture. Cette habitude errante fut la cause de toutes leurs invasions, de celle qui s'étendit sur l'Asie centrale et jusqu'en Égypte au temps du roi mède Cyaxare, comme de l'invasion de Balamir et d'Attila. A la race tartare ou scythique se rapportent les Huns ou *Hiong-Nou*, les Bulgares, les Avars, les Hongrois, les Turcs, les Mongols, et peut-être les Alains¹.

Les Germains sont bien mieux connus. Tacite s'était complu à faire du tableau des mœurs germaniques la satire des mœurs de Rome, et à montrer dans un peuple vertueux les plus constants ennemis du peuple-roi. Le Samnite, disait-il, ni les Carthaginois, les Espagnes, ni les Gaules, ni les Parthes, ne nous ont plus souvent avertis ; la liberté des Germains est plus ardente que l'empire d'Arsace ; car que peut nous opposer l'Orient, si ce n'est la mort de Crassus, et encore nous lui avons tué Pacorus, et Ventidius l'a soumis. Mais les Germains ont mis en fuite ou pris Carbon et Cassius, Scaurus A. Urelius et Servilius Cepion, et Cn. Manlius : ils ont ravi cinq armées consulaires au peuple romain, Varus et trois légions à César. Ce n'est pas impunément que Marius en Italie, le divin Jules en Gaule, Drusus et Germanicus dans leurs propres demeures, les ont frappés. Les grandes menaces de C. César ont tourné en dérision. S'ils ont ensuite demeuré en repos, nos discordes et nos guerres civiles leur ont donné l'occasion d'emporter les quartiers d'hiver des légions et de réclamer les Gaules ; chassés de là une seconde fois, on a triomphé d'eux en ces derniers temps, plutôt qu'on ne les a vaincus². Telle apparaissait au premier siècle de notre ère cette nation qui devait vaincre Rome, et fonder les peuples modernes en ranimant de son énergie, sous l'influence du christianisme, les vieilles populations de l'empire. Ils se prétendaient indigènes ; il est certain du moins qu'en repoussant l'alliance des autres nations, ils avaient conservé pure leur race et leur caractère propre. De là, malgré leur nombre, la ressemblance de tous, leurs yeux bleus et terribles, leur chevelure rousse, leur grande taille, si redoutable aux petits hommes du midi, que les soldats de César eux-mêmes en avaient été effrayés³. Ils rapportaient au dieu Tuiscon, fils de la Terre, leur origine et leur nom de Teutons, qui dure encore aujourd'hui dans celui de Deutsch ; le nom de Germains était moins ancien ; après avoir désigné la première tribu qui eût franchi le Rhin au détriment des Gaulois, il avait été étendu à tous les Teutons par les étrangers, de la même manière que le nom particulier des Allemands a été étendu à toute la Germanie par les modernes. Tacite a voulu retrouver dans les principales divinités germaniques quelques-uns des dieux romains, comme Mars, Hercule, Mercure, à qui l'on offrait, à certains jours, des victimes

¹ Voyez le 4^e livre d'Hérodote.

² Tacite, *Germanie*, 27.

³ Tacite, *Germanie*, 27. Horace, *épop.* 11. César, *De bello Gallico*, 1-39.

humaines, et jusqu'à l'Égyptienne Isis. Il parle aussi de la déesse Hertha, ou la Terre mère, adorée par plusieurs peuplades du nord. Le bois chaste d'Hertha, dame une île de l'Océan (l'île du Rugen ?), interdit à tout autre qu'à son prêtre, renfermait son char couvert, où elle descendait quelquefois, sans se laisser voir, pour apporter à tous la paix et l'allégresse¹. Un autre dieu que Tacite ne connaît pas, était Woden ou Odin, d'abord honoré par les Germains de l'est, et dont le culte a dû se répandre successivement au nord de la Germanie, et dans la Scandinavie, où on le retrouve encore au IXe siècle. Odin, le génie de la bravoure et du carnage, promettait à ses adorateurs une autre vie, un *wahalla* dans lequel ils combattaient à l'aise, et après s'être taillés en pièces ressuscitaient pour boire la bière et recommencer le lendemain. Ce culte de la guerre était né sans doute de la fougue belliqueuse des Germains ; on peut dire qu'ils aimaient la guerre. Lorsqu'une tribu était en paix, elle ne voulait pas du moins laisser le repos à sa jeunesse ; elle l'envoyait au loin chercher les combats ; leurs jeux mêmes étaient tout guerriers et pleins de périls : il fallait sauter entre des pointes et des tranchants d'armes. Ils commençaient les batailles par des cris, comme les guerriers d'Homère, ils les soutenaient par une valeur intrépide ; le plus grand déshonneur était un bouclier perdu, et le lâche un criminel qu'on étouffait en le cachant. Mais leur valeur n'était point aveugle ; savoir reculer pour recommencer avec plus d'avantage, c'était de la prudence et non de la crainte. Ils savaient encore ne pas former leurs rangs au hasard, mais se diviser par familles, et placer près d'eux le plus grand encouragement de la valeur, leurs femmes et leurs enfants, dont ils pouvaient entendre les cris. Les princes, dans chaque tribu, avaient en outre leurs compagnons, leurs *fidèles*, jeunes gens choisis, désignés d'avance à cette distinction par leur noblesse ou les mérites de leurs pères. Il était honteux au prince d'être surpassé par la bravoure de ses compagnons, honteux aux compagnons de ne pas égaler la bravoure du prince. Défendre le prince, le préserver, rapporter à sa gloire les hauts faits de chacun, tel était leur plus grand serment ; le prince combattait pour la victoire, les compagnons pour le prince ; après le succès, les compagnons demandaient au prince ou son cheval de bataille, ou sa framée sanglante et victorieuse ; le butin fournissait à la récompense de tous. Ainsi s'était formé ce dévouement de l'homme à l'homme ; cette fidélité qui a été le premier nom des noblesses modernes, et qui distingue encore les Allemands entre les peuples de l'Europe. Ce dévouement n'était point un esclavage ; le Germain n'était pas, comme le Scythe, assujéti sans retour au cimetière d'un seul homme ; il était libre et prononçait sur ses affaires. Les princes, dit Tacite, décident les petites choses, tous sont consultés sur les plus grandes, de telle manière cependant que celles dont la décision appartient au peuple se traitent devant le prince. Ils se rassemblent à des jours fixes, lorsque la lune commence ou lorsqu'elle est dans son plein... Ils s'assoient tout armés ; le silence est commandé par les prêtres. Alors, un roi ou un prince, selon l'âge de chacun, selon sa noblesse, sa gloire militaire ou son éloquence, se fait entendre biens plus par l'autorité de la persuasion que par la puissance du commandement. Si leur avis déplait, on le désapprouve par un frémissement ; s'il plaît au contraire, on agite les framées : la plus honorable manière d'approuver, c'est la louange par les armes. Il était encore permis d'accuser dans ces assemblées, et d'intenter un procès capital. On y choisissait aussi les princes qui devaient rendre la justice dans les bourgs et dans les villages, et auxquels s'adjoignaient cent assesseurs pris dans le peuple, pour être tout à la fois leur conseil et leur autorité. On aime

¹ Tacite, *Germanie*, 9 et 40.

à reconnaître dans une nation barbare ce respect de la justice, et cette distinction des peines d'après le délit. Les traîtres et les transfuges étaient pendus aux arbres ; mais les lâches et les infâmes étaient étouffés sous une claie dans la boue d'un marais. *On laisse voir, dit Tacite, le châtement des crimes, on cache celui des abominations.* Ainsi le commandait la pureté naïve des mœurs germaniques ; aucun peuple, en effet, hors de la religion juive avant le christianisme, n'approcha si près de la vertu. *Personne ne se faisait un jeu de vice ; corrompre ou être corrompu, ne s'appelait pas le siècle.* Les barbares faisaient honte ici à la civilisation du paganisme. La femme, esclave dans l'Asie, a moitié esclave dans Rome même, demeura dans la Germanie la compagne de nomme, et de ses devoirs dignement accomplis naquit l'amour qu'on lui porta respectueusement. Une simple et solennelle cérémonie consacrait et assurait la foi conjugale. En présence des parents et des proches, le mari offrait une dot à sa femme, des bœufs attelés ensemble, un cheval bridé, un bouclier, une framée et un glaive. C'était là le nœud le plus étroit, les auspices du mariage par où la femme était avertie qu'elle était la compagne des travaux et des dangers de son mari ; que dans la paix, que dans la guerre elle devait oser et souffrir ce qu'il osait, ce qu'il souffrait : voilà ce que signifiaient ces bœufs attelés, ce cheval prêt au combat, ces armes données ; ainsi devait-elle vivre, ainsi mourir. L'épreuve des ha-tailles fit toujours voir qu'elles comprenaient leurs engagements ; elles portaient des vivres et des exhortations aux combattants ; elles comptaient, elles suçaient sans peur les blessures de leurs maris ; elles rétablissaient quelquefois la fortune par leur courage. Les soldats de Marius ne rencontrèrent rien de plus terrible aux plaines d'Aix que les femmes des Teutons sur leurs chariots, repoussant à coups de hache les vainqueurs et les vaincus, ou s'étranglant pour n'être pas réduites à un second mariage, loin de la Germanie. Quelle que soit du reste l'étonnante différence qui sépare les Germains des mœurs des autres peuples, l'admiration ne doit pas aller au delà du vrai, ni dissimuler des défauts dont la vérité chrétienne pouvait seule corriger l'homme, Le plaisir de boire la bière dégénérait quelquefois en ivresse et en combats sanglants ; l'amour du jeu compromettait quelquefois tout ce que possédait le joueur, qui, après avoir tout perdu, ne craignait pas de jouer sa liberté, et se livrait en esclavage s'il la perdait. Le mépris de l'agriculture imposée aux esclaves, et des soins domestiques abandonnés aux femmes et aux enfants, produisait chez les hommes avec l'ennui de l'oisiveté, un désir impatient de combattre. C'est cet amour de la guerre qui rendit les Germains si cruels et si redoutables aux Romains, dans les premières invasions.

Voici les noms des principaux peuples Germains : les Goths, subdivisés en Visigoths, Ostrogoths et Gépides ; les Suèves ; les Francs, confédération de plusieurs tribus, dont la réunion remonte au III^e siècle ; les Allemani, autre confédération contemporaine des Francs ; les Vandales, les Lombards, les Saxons, les Angles, les Bourguignons, les Hérules, les Boiarii ou Bajuvarii (Bavarois), reste des Boïens autrefois établis à l'extrémité orientale de la Germanie, et qui, refoulés vers l'ouest par les Marcomans avaient occupé le Noricum.

Il nous reste à dire quelques mots sur les Slaves. Les Slaves et les Alites, dit Procope, ne sont pas gouvernés par un seul homme ; ils vivent en démocratie, et toutes leurs affaires, heureuses ou malheureuses, se traitent en commun. Ils adorent un seul Dieu, auteur de la foudre, seul maître de tout : ils lui sacrifient des bœufs et toutes sortes de victimes. Ils ne connaissent point la destinée, et rie lui attribuent aucune influence sur les affaires des hommes mais quand la

mort se présente par la maladie ou par la guerre, ils promettent à leur dieu un Sacrifice en échange de leur vie conservée. Ils honorent les fleuves et les nymphes, et les autres génies. Ils habitent dans de pauvres huttes éloignées les unes des autres, et changent souvent le lieu de leur habitation. Ils vont au combat à pied portant de petits boucliers et des javelots, mais jamais de cuirasses ; quelques-uns n'ont pas même de tuniques ni de manteaux. Leur langue commune à tous est barbare. Ils sont grands et forts ; leurs corps et leurs cheveux ne sont ni tout à fait blonds, ni tout à fait blancs, ni tout à fait noirs. On voit rarement chez eux des traîtres et des malfaiteurs. Les Slaves ou les. Antes avaient autrefois un même nom, on les appelait *Spori* (Épars), sans doute parce qu'ils étaient dispersés. Ils couvrent une grande étendue de territoire ; car ils habitent tout ce qui est au delà de l'Ister¹.

II

Il est digne de remarque que chaque empire ait eu ses barbares à lui. Si l'invasion germaine commence par l'Orient, elle ne s'y arrête pas et n'y reparaît plus. L'Occident seul était promis aux Germains ; c'est en Occident qu'ils viennent chercher leur ville sainte ; et qu'ils la trouvent dans le christianisme et dans les terres démembrées des Romains. L'Orient semble appartenir aux Scythes et aux Arabes. Attila peut bien attaquer tout à la fois Valentinien et Théodose II. Cet ennemi du genre humain ne tient pas contre la moitié du genre humain réunie ; mais les Scythes Avars et Bulgares lui succèdent, et usurpent déjà une portion de l'Orient. Les Arabes peuvent bien envahir l'Espagne et y combattre pendant huit cents ans ; mais ils sont chassés par les chrétiens ; ils n'ont pas été chassés de l'empire grec, non plus que les Turcs, ces autres Scythes qu'une religion commune a confondus avec les Arabes.

On se rappelle l'arrivée des Huns en 375, et la soumission des Ostrogoths et des Gépides par Balamir ; les Huns depuis ce temps dominaient au nord du Danube, du Pont-Euxin à la Pannonie. Les Visigoths, fuyant l'esclavage, étaient entrés dans l'empire par la permission de Valens, puis avaient tué cet empereur, pour le punir des vexations de ses agents. Ils furent contenus par Théodose, combattirent encore quelques années pour les empereurs, et méritèrent ainsi de demeurer dans l'empire, à la garde du Danube. Ils avaient pour chef Alaric, lorsque la mort de Théodose fit régner à sa place ses deux fils, deux enfants, Arcadius, sous la tutelle du Gaulois Rufin, Honorius sous la tutelle de Stilicon. Ces deux hommes étaient les véritables empereurs (395).

Stilicon, devenu Romain par son mariage et par sa charge, semblait capable de sauver l'empire. Il s'était montré, dès les premiers jours de son pouvoir, à tous les ennemis de l'empire d'Occident, franchissant les Alpes, en plein hiver, courant les bords du Rhin, et recevant partout l'hommage des barbares. Par la terreur de son nom, les barques saxonnes n'approchèrent plus de l'Armorique ; les Pictes, contenus dans la Calédonie, respectèrent les remparts romains, les Francs eux-mêmes se soumirent. On ne sait pas bien quelle était la pensée de Stilicon, ni s'il voulait du titre impérial, dont il avait déjà la puissance. Mais il prétendit à la tutelle des deux empires, et les perdit pour avoir voulu les gouverner.

¹ Procope, *De bell. Goth.*, 3-13.

Rufin n'avait pas de gloire encore moins de génie, il n'était que cruel et odieux ; il avait gagné autrefois la préfecture d'Orient, en accusant et en jugeant lui-même le préfet Tatien. On venait de le voir traverser toute l'Asie de C. P. à Antioche, pour faire périr sous le fouet le préfet d'Orient, coupable d'une juste désobéissance. Il comprit qu'il avait besoin du titre d'empereur, pour maintenir et justifier son pouvoir. Il avait compté sur le mariage de sa fille avec Arcadius, pour arriver à l'empire. Supplanté par le comte Bauton et par l'eunuque Eutrope, il gardait au moins son crédit ; mais il apprit avec terreur les prétentions de Stilicon. Dans son effroi il appela les barbares à son aide, et l'invasion commença¹.

Alaric, un des chefs visigoths, entendit Rufin, réclama le prix de ses services, et parut devant C. P. Rufin en le payant pour l'éloigner des murs, et Tas.- suret' Arcadius, ne stipula pas que les Goths sortiraient de l'empire. us y restèrent d'abord sous la protection du régent. En vain Stilicon, l'homme de l'Occident, voulait sauver l'Orient. Il amenait avec lui l'armée qui avait vaincu Eugène, où se trouvaient réunies des troupes des deux empires, et même des barbares. Arcadius et Rufin pour l'empêcher de vaincre rappelèrent aussitôt les troupes qui appartenaient à l'Orient. Tout ce que put alors Stilicon, ce fut de conspirer, avec les soldats qu'il était contraint de renvoyer, la mort de Rufin qui fut tué devant C. P. Mais l'eunuque Eutrope, qui remplaça Rufin, aima mieux les Goths et leurs ravages que les secours intéressés peut-être de l'Occident. Alaric traversa toute la Grèce ; les commandants des villes avaient ordre de le laisser faire. Il chassait devant lui les femmes et les enfants, achevant de dépouiller Athènes, ruinant le Péloponnèse, quand Stilicon parut une seconde fois. Vainement il l'enferma sur le mont Pholoë, et tout en le lui faisant échapper par imprudence, le força à fuir jusqu'en Épire ; Eutrope craignait avant tout Stilicon, il le fit déclarer ennemi de l'empire d'Orient, et traita avec Alaric. On donna au Visigoth le titre de maître de la milice dans la préfecture d'Illyrie ; de là le barbare apercevait l'Occident. Eutrope qui ne craignait plus Stilicon se montra un digne héritier de Rufin ; il chassa les hommes de bien, et *conservant la lie*, il souilla les honneurs qu'il vendait, il souilla davantage encore ceux qu'il se réservait à lui-même. Le mauvais goût du poète Claudien ne peut affaiblir l'énergie de ses protestations contre Eutrope, et contre le pouvoir des eunuques qui commença avec lui².

Sans doute l'Orient qui avait appelé, protégé, cantonné les barbares, en porta le premier la peine. D'autres Goths auxiliaires que l'empereur avait en Asie, commencèrent à parler haut. Le goth Gainas qui avait tué Rufin, voulait remplacer Eutrope. Il fit révolter les Goths de Phrygie, les épargna quand il fallut les combattre, les déclara invincibles, et conseilla de livrer Eutrope, dont les rebelles demandaient la disgrâce. Il fallut bien céder. Eutrope fut relégué en Chypre, et bientôt mis à mort pour avoir attelé à son char des chevaux de Cappadoce, dora la race appartenait aux chars impériaux. Ce fut ensuite un autre danger. Gainas se déclara l'ennemi d'Eudoxie, l'altière Augusta qui se faisait honorer autant que l'empereur, il cita l'empereur à Chalcédoine, se fit donner le titre de général et le consulat, et rentrant à C. P., demanda une église pour les ariens. Comme on la refusait, il éloigna de la ville toute la garde impériale, n'y retint que ses Goths ; mais il échoua dans tous ses projets. Il y avait encore quelque énergie dans les hommes de l'Orient. Gainas fut poussé hors de la ville, et vint mourir au delà du Danube, de la main d'Uldes, roi des Huns (400).

¹ Claudien, *in Rufinum*, 1-187 ; *Id.*, *ibid.*, liv. 2, v. 4 ; *Id.*, *In Eutropium*, 2-139.

² Claudien, *in Eutropium*, I, de 1 à 12 ; *Id.*, *ibid.*, 2-550.

401. *Invasion en Occident*. Tout le mal de l'invasion gothique passa à l'Occident. Alaric s'était fait proclamer roi par les Goths. Il avait doublé ses forces, il les avait armées aux dépens des arsenaux de l'Illyrie. Tandis que les troupes romaines combattaient en Rhétie, Alaric passa les Alpes, et apparut aux Vénètes et aux Liguriens. Les Goths ne trouvant pas de résistance, devinrent les plus cruels de tous les hommes. Toutes les villes qu'ils prirent, ils les détruisirent laissant çà et là une tour, une porte, ou quelque vestige misérable de ce qui avait été. Ils tuaient tout ce qu'ils rencontraient, vieillards et jeunes hommes femmes et enfants. L'Italie, un siècle plus tard, en était encore dépeuplée¹. Ainsi s'annonça pour les citoyens romains la vengeance des barbares. On fuyait déjà dans les lagunes de l'Adriatique. Honorius voulait quitter Milan pour la Gaule, on tremblait pour Rome. Stilicon seul rassura l'empereur, il répara les murs de Borne ; courut en Rhétie, soudoya d'autres barbares qu'il joignit aux Romains. Cette campagne fut un chef-d'œuvre. Stilicon éloigna Alaric d'Asti par la promesse d'un établissement au delà des Alpes, mais il le suivit dans sa retraite. Le Visigoth s'arrêtait à Pollentia, pour célébrer la fête de Pâques. Stilicon le surprit, enleva son camp, enleva sa femme et ses enfants. Mais Alaric voulait rester sur l'Apennin, et dans son désespoir il pouvait se porter sur Rome ; lui rendit sa femme pour le faire partir, mais le suivit encore. Comme Alaric n'allait pas assez vite, il le battit une seconde fois près de Vérone. Le Visigoth avait vu l'empire, il ne voulait pas le quitter, il essayait de gagner la Gaule par les Alpes rhétiennes. Stilicon le bloqua au pied d'une colline, Alaric n'avait pas de vivres ; les Romains lui montraient ses enfants prisonniers ; les Goths gagnés par l'or désertaient en foule, Alaric au moins ne se rendit pas. Il échappa et revint en Illyrie².

L'Occident pouvait se croire délivré. Honorius vint triompher à Rome, place Stilicon à son côté, et ne voulut pas que le sénat marchât à pied devant son char, car il avait relevé la dignité du nom romain. Mais ni Rome ni Milan ne lui paraissait plus un asile assuré. Il aima mieux Ravennes, qu'on ne pouvait prendre ni par une flotte, ni par une armée de terre. Les vaisseaux n'abordaient pas au rivage que protégeaient des écueils ; les fleuves qui descendent des montagnes de la Gaule environnaient Ravennes du côté de la terre. Le matin la mer, comme un fleuve profond, s'avancait vers la ville et couvrait la campagne. Alors seulement le commerce et l'approche étaient possibles, mais fallait en connaître l'heure pour se retirer sans dommage³. La dignité impériale se mit sous la garde de ces fleuves, de ces écueils et de cette mer incertaine.

406. *Radagaise*. Bientôt apparurent les Suèves, peuple sauvage, le plus nombreux et le plus belliqueux de la Germanie, disait autrefois César. C'était leur gloire de n'avoir pas de voisins, et de se donner de vastes déserts pour limites. Cela voulait dire qu'ils avaient beaucoup détruit, et qu'eux-mêmes on ne pouvait les atteindre. Radagaise, qui les entraînait alors vers les Alpes, comme autrefois Arioviste vers le Rhin, y rencontra les Vandales, nation incertaine, moitié germane, moitié slave, qui avait épuisé par ses ravages les côtes de la Baltique, et venait au midi chercher un nouveau butin. Il s'y joignit quelques tribus d'Alains, et les trois peuples se promirent l'Italie. Une partie escalada les Alpes, sous les ordres de Radagaise. Ce fut une terreur nouvelle, les païens seuls se réjouissaient. Rome allait donc porter la peine de leurs temples détruits et périr

¹ Procope, *De Bello vandalico*, liv. 1.

² Claudien, *De bello gotico liber*.

³ Procope, *De bello gothico*, 1-2.

avec son christianisme, le fléau des états et la ruine de l'univers. Stilicon, seul encore, organisa la défense. Il opposa encore des barbares aux barbares et chassa Radagaise qui assiégeait Florence. Enfermé dans les montagnes de Fésule, Radagaise essayait de se sauver seul, mais il fut pris et décapité ; sa tête tomba sous les yeux de ses barbares qui se soumirent. Stilicon les vendit comme des troupeaux, une pièce d'or par tête. Les maladies survinrent et débarrassèrent les acheteurs d'esclaves incommodes et dangereux.

Les deux victoires de Stilicon sur Alaric et Radagaise ne délivraient pas l'empire. L'Italie seule avait souffert. L'invasion se communiqua à la Gaule et à l'Espagne, et retomba encore sur l'Italie. Une guerre civile la compliqua ; Stilicon périt dans cette confusion qui décida la dissolution du monde romain.

Invasion de la Gaule et de l'Espagne. Les autres Suèves, Vandales et Alains apprenant le désastre de Radagaise, se joignirent aux Burgundes (Bourguignons), et se portèrent sur le Rhin. La Gaule n'avait pas d'armée romaine. Les Francs, qui convoitaient le pays, se dirent alliés de l'empire, et voulurent arrêter l'invasion. Ils tuèrent le roi des Vandales, mais furent exterminés par la cavalerie des Alains. Le Rhin fut forcé, et les Bourguignons s'établirent aussitôt dans l'Helvétie, où ils demeurèrent. Le reste du pays fut parcouru par les trois autres peuples et changea de face par le ravage. Deux villes seules résistèrent, Laon et Toulouse. Alors les légions de Bretagne s'effrayèrent. Comme elles ne voyaient pas l'empereur et qu'elles voulaient rester romaines, elles se donnèrent un empereur, Constantin, qui s'annonça comme le vengeur des Gaules (407). Les Gaulois le reçurent avec transport, et il défit tout à la fois les barbares dans le pays des Nerviens, et les troupes de Stilicon près de Valence : puis il s'établit à Arles, envoya son fils Constant pour enlever l'Espagne : Honorius fut obligé de le reconnaître pour collègue, car il était lui-même pressé par Alaric.

Le Visigoth d'impatientait dans l'Illyrie, il voulait voir Rome ; c'était là le plus ardent désir des Germains : un moine suppliant Alaric de renoncer aux meurtres et au carnage ; il avait répondu : *Ce n'est pas moi qui veux aller en avant, mais il y a quelqu'un qui me presse chaque jour, me tourmentant et me disant : Va, pille la ville des Romains*¹. D'abord, craignant de ne pouvoir rentrer en ennemi dans l'Italie, il avait recherché l'alliance de ses vainqueurs, et, comme garantie de sa fidélité, il leur avait promis son secours pour enlever l'Illyrie à l'empire d'Orient. Ce projet fut retardé par les invasions des autres barbares, et Alaric fatigué d'attendre se présenta en Rhétie, réclamant 4.000 livres d'argent comme indemnité de son temps perdu. Le sénat assemblé à Rome, en présence de l'empereur, fut étonné que Stilicon appuyât la demande du barbare, et accorda la somme en murmurant (498). Alaric n'avait plus de prétexte pour ne pas rentrer en Épire ; mais l'empereur et ses courtisans en firent plus qu'il ne fallait pour l'attirer une seconde fois sur l'Italie : on l'attaqua dans ses amis en commençant par Stilicon. Depuis longtemps les flatteurs d'Honorius ne pouvaient pardonner au vainqueur de Pollentia, de Vérone, et de Florence, la haute réputation et de pouvoir sans bornes où le maintenait sa gloire ; ils commencèrent à dire que le sauveur de l'Italie voulait devenir le seul maître de l'empire ; ils lui reprochèrent l'invasion de la Gaule et l'usurpation de Constantin ; ils représentèrent les barbares auxiliaires qu'il avait fait servir contre les barbares eux-mêmes à la défense de Rome, comme autant de satellites dévoués à ses projets, et les plus dangereux ennemis du trône d'Honorius. Une autre accusation paraissait mieux

¹ Socrate, 7-10.

fondée. Eucher le fils de Stilicon, avait été élevé dans le paganisme, et l'on pouvait croire que son père comptait sur les païens pour s'élever au titre impérial. Un ami connu de saint Augustin, Olympius céda sans doute à ce soupçon mais il eut le tort d'employer des violences que saint Augustin n'eût pas approuvées : il fit partager ses craintes à l'empereur. Il ne fut pas plus difficile de gagner les soldats romains, jaloux des barbares que Stilicon leur préférait. Une armée romaine rassemblée à Pavie fut soulevée la première, et sans attendre l'ordre de l'empereur, massacra sous ses yeux tous les amis de Stilicon. Le ministre était à Bologne avec une armée d'auxiliaires ; il ne pouvait douter de son propre danger ; il savait que les auxiliaires étaient comme lui destinés à la mort il ne voulait pas cependant marcher contre l'empereur et il demeurait incertain, quand ses alliés eux-mêmes le soupçonnant de les trahir à leur tour, tirèrent l'épée contre lui, et le forcèrent à fuir seul à Ravenne : Olympius l'y attendait ; il ordonna de le saisir, le fait arracher d'une église, et égorger sur le seuil (408). Ainsi périt Stilicon de la main de ceux qui lui devaient la vie. Claudien n'exagère pas quand il le compare à Camille ou à Marius¹. Alaric et Radagaise n'étaient pas moins difficiles à vaincre que les Cimbres et les Teutons, et Stilicon n'avait pas, comme Marius, pour soutien de ses talents, l'habileté du vieux sénat romain, ni l'antique énergie du peuple-roi non moins infatigable à défendre sa conquête qu'à l'entreprendre. Il était seul, et il avait tout à faire à la fois ; rassurer les Romains tremblants, réparer les murs, organiser les armées, opposer les barbares aux barbares, gouverner et combattre. Si l'ambition vint se mêler à ces grandes pensées, s'il voulut être empereur, on serait presque tenté de dire que la faiblesse d'Honorius et la lâcheté de ses ennemis l'ont justifié. Cependant Olympius, après avoir fait périr l'ami d'Alaric, mit obstacle au paiement des 4.000 livres d'argent, et fit massacrer les femmes et les enfants de tous les barbares auxiliaires. Ceux-ci s'enfuirent vers Alaric ; le Visigoth, s'emparant de leur haine, franchit les Alpes avec eux, et marcha droit sur Rome. Les douze portes cernées par les barbares ne laissèrent plus entrer de vivres, et les envoyés du sénat perdirent leurs paroles à braver Alaric dans son camp ; ils étaient venus pour faire les conditions, ils reçurent celles qu'il plut à Alaric de fixer : 5.000 livres d'or, 30.000 d'argent, 4.000 tuniques de soie, 3.000 pièces d'écarlate, et 3.000 livres de poivre. Que laissez-vous donc aux habitants demandèrent-ils ? Je leur laisse la vie, répondit le vainqueur, et il leva le siège avant même qu'on eût payé cette rançon.

C'est dans ces circonstances qu'Honorius reconnut Constantin pour son collègue ; mais en même temps, afin de diminuer ses embarras il diminua l'étendue de l'empire (409). Il déclara la Bretagne libre ; il en fit autant de l'Armorique ; on appelait ainsi tout le pays compris entre la Seine et la Loire. Il consentait à perdre ces deux pays, pour les enlever à Constantin, mais il ne pouvait lui enlever le reste de la Gaule et l'Espagne : il est vrai qu'on laissait à Constantin, par impuissance, un effroyable empire. Les barbares auxiliaires qui avaient aidé Constantin à soumettre l'Espagne, la trouvant bonne à garder, appelèrent les Suèves, les Alains et les Vandales, qui ne se firent pas attendre. L'invasion d'Espagne fut atroce. Ils pillèrent d'abord les villages : les habitants s'enfuirent vers les villes, et abandonnèrent l'agriculture. Les villes regorgeant bientôt d'habitants, la famine donna d'horribles spectacles. Une mère mangea ses quatre enfants. Alors quelques-uns s'enfuirent des villes vers les montagnes, aimant mieux la société des bêtes féroces. Cependant les campagnes étaient couvertes

¹ Claudien, *De bello getico*.

de cadavres. Les loups en faisaient curée, puis habitués à la chair humaine, ils se jetaient sur les vivants. Tout cela fut surpassé par une peste. Il y eut des villes où elle ne laissa pas un seul fidèle. Les évêques purent quitter leurs églises.

Cependant Honorius s'obstinait à braver ces barbares qu'il ne savait plus repousser. Il osa ne pas exécuter les conditions du traité conclu avec Alaric, et les Visigoths reparurent devant Rome pour la seconde fois (410). Alaric consentait encore à traiter ; mais les stupides officiers d'Honorius avaient juré par sa vie qu'ils n'accepteraient pas d'accommodement avec les Goths, et ils affirmaient que violer leur serment c'était compromettre auprès de Dieu la vie de l'empereur. Alaric cependant prenait Porto, déclarait le préfet Attale empereur ; Attale n'accepterait pas même Honorius pour collègue, il lui laisserait la vie dans quelque île éloignée, avec une pension. Rome enfin pressée par la famine entendait ce cri : **Qu'on mette en vente la chair humaine et qu'on en fixe le prix.** Toutefois Attale, voulant faire l'empereur sans servir Alaric, le Visigoth s'en dégoûta, lui ôta le diadème et se rapprocha de Ravenne pour traiter avec Honorius. Mais les conférences furent troublées par le Goth Sarus, ennemi d'Alaric, qui servait dans l'armée impériale. Alaric reparut devant Rome et le troisième siège fut décisif. La ville fut livrée, le pillage permis, les habitants à peine épargnés ; on ne respecta même pas toutes les églises (410).

III

L'empereur d'Orient, Arcadius, était demeuré insensible aux calamités de son frère et de l'Occident plus occupé de persécuter le patriarche Jean Chrysostome que de défendre son propre empire, il avait laissé les Huns parcourir la Thrace, les Isavares ravager l'Asie, de petits peuples sans nom harceler la Tripolitaine, la Libye et l'Égypte, et assiéger dans Cyrène le gouverneur de la Cyrénaïque¹. Théodose II, son fils, n'avait que sept ans lorsqu'il lui succéda en 408. Soutenu par l'habileté du sage Anthémius, et par l'alliance du roi Sassanide Isdegerd, le jeune prince brava les menaces d'Uldes, roi des Huns, et vainquit sur le Danube plusieurs milliers de barbares. Toutefois Anthémius ne regarda pas l'Occident où l'empire romain semblait détruit. La Bretagne et l'Armorique étaient abandonnées. Constantin tenait la plus grande partie des Gaules ; les Vandales et les Suèves pillaient l'Espagne. L'Italie était aux mains des Visigoths ; mais il y avait encore un empereur. Il se résigna au démembrement, s'il pouvait y mettre quelque ordre, et garder quelques provinces. Le Romain Constance, successeur de la toute-puissance de Stilicon, se chargea de cette œuvre.

Il commença par la guerre civile. Constantin rebelle avait trouvé des rebelles dans ses soldats et dans son général Géronce qui l'assiégeait à Arles. Constance parut en Gaule appela à lui les soldats de Géronce, le força de se tuer, et pressant le siège d'Arles, malgré une armée de Francs, prit Constantin et le tua à son tour.

C'était le moment où les Visigoths arrivaient en Gaule. Alaric était mort après avoir pris Rome (411). Athaulf, son beau-frère, qui le remplaça, eut d'abord la pensée de substituer l'empire gothique à l'empire romain. Mais il considéra que les Goths encore indisciplinables ne porteraient pas le joug des lois. Il vit surtout,

¹ Voyez Théophane, *Chronographie*.

parmi les captifs d'Alaric, Placidie, sœur d'Honorius, il l'aima et pour gagner son cœur il épargna son frère, il fut l'allié de l'empire et son défenseur (412).

Il trouva d'abord en Gaule un usurpateur, Jovin de Mayence, établi à Trêves, qui s'était associé son frère Sébastien. Athaulf avait promis leur mort pour une certaine quantité de blé. Il prit Sébastien à Narbonne, et le fit périr, Jovin atteint à Valence fut envoyé au préfet des Gaules qui le décapita de sa main.

Honorius n'avait plus de rival romain, restaient les barbares. On ne pouvait les chasser : il fallait, en reconnaissant leur établissement les tenir dans la dépendance. On commença par les Burgundes. Ils étaient les plus doux des barbares : *Les Romains n'étaient point leurs sujets mais leurs frères dans le christianisme ; ils menaient au milieu d'eux une vie douce et tranquille.* Constance traita avec eux, il leur laissa ce qu'ils avaient conquis avec le titre d'alliés (413). Les Burgundes se donnèrent alors un roi Gundicaire qu'ils avaient besoin de récompenser. Telle fut l'origine du royaume des Bourguignons.

Vint ensuite le tour des Visigoths, des Suèves et des Vandales. Athaulf, mal payé de ses services, avait pris Toulouse et Narbonne ; repoussé de Marseille, il avait épousé Placidie, étalant à ses noces toutes les dépouilles de Rome, et remettant en évidence cet Attale qu'Alaric avait fait roi. On lui proposa donc un établissement en Espagne, en deçà de l'Èbre. On ne lui laissait ni vaisseaux, ni liberté de commerce avec les étrangers, on l'envoyait surtout contre Les barbares qui pillaient la presqu'île. Ce fut son successeur Wallia (417) qui accomplit ce projet pour les Romains. Il battit les Vandales près de Cordoue ; il battit les Alains en Lusitanie, et força ce qui restait de se confondre avec les Vandales¹. Il préparait le même sort aux Suèves, lorsqu'ils demandèrent la paix à Constance ils promettaient de vivre tranquilles sous la protection de l'empire. La paix leur fut donnée. Ainsi commença le royaume des Suèves, d'où allaient sortir tant de calamités pour l'Espagne (419).

Enfin les Visigoths, eurent aussi le royaume. On donna à Wallia, pour prix de ses services, tout le pays compris entre la Garonne, les Pyrénées et l'Océan. Toulouse fut sa capitale (419).

IV

Ainsi la politique de Constance, en consacrant la formation de trois royaumes barbares, avait permis à l'empire d'Occident de se reconnaître encore et de se reposer un moment. Tous ces barbares établis ne pouvaient s'unir ; partout ils trouvaient les Romains entre eux ; Constance obtint pour récompense la main de Placidie et le nom d'*Auguste*. L'empire d'Orient avait conservé sa tranquillité par l'habileté d'Anthémios ; un fonds d'argent perpétuel destiné à acheter du blé prévenait les retards de la flotte d'Alexandrie : les villes d'Illyrie fortifiées, Constantinople entourée d'un mur plus épais et plus élevé, bravaient les menaces des barbares. Après Anthémios (414), Pulchérie, sœur aînée de Théodose II, prit malgré sa grande jeunesse la tutelle de l'empire et de l'empereur. Elle donna l'exemple de la vertu au palais, en faisant vœu de célibat, et éloigna du jeune prince l'eunuque Antiochus, qui s'était chargé d'instruire Théodose pour faire sa propre fortune ; elle combattit de toutes ses forces par les

¹ Sidoine Apollinaire.

enseignements de la religion le mauvais naturel de son frère que sa faiblesse rendait accessible à tous les vices, à tous les intrigants ; elle se fit admirer par son administration, et aimer par ses bienfaits ; elle fonda et dota sur le trésor public des hôpitaux pour les pauvres et les étrangers ; plus tard, lorsqu'elle fut disgraciée, elle emporta les regrets des gens de bien ; nous la verrons régner après Théodose¹.

La mort prématurée de Constance (421) détruisit son œuvre de pacification, et l'invasion recommença. Gundicaire le Burgonde remuait déjà dans la Gaule ; le Vandale Gunderic s'établissait en Bétique par la force ; les Suèves couraient la Galice, et le successeur de Wallia, Théodoric Ier, menaçait les villes de l'Aquitaine. Honorius étant mort en 424, Théodose II, qui devait lui succéder par droit de parenté, ne voulut pas de l'empire d'Occident ; Jean le Secrétaire avait osé prendre la pourpre, et sollicité pour se soutenir, le secours des Huns. Théodose refusa de le reconnaître ; il donna au jeune Valentinien, fils de Constance et de Placidie, le titre de *nobilissime*, à Placidie elle-même le nom d'*Augusta*, et la chargea d'administrer l'empire romain pendant la minorité de son fils. L'usurpateur fut aisément vaincu ; livré par ses propres troupes, il eut la main droite coupée, et fut exposé dans le cirque d'Aquilée, sur un âne, à la risée de la populace² : un de ses complices, le Scythe Aétius, fut épargné pour son habileté reconnue. Il fut élevé au titre de comte, et devint le plus brave défenseur des Romains. L'empire d'Occident, pour ne pas périr encore, avait besoin d'un général aussi habile ; les Francs allaient se joindre aux barbares déjà établis Genséric et Attila commencer leurs ravages sur terre et sur mer. Aétius combattit pendant vingt ans pour Rome, il triompha des Francs, des Burgondes, des Visigoths, il brisa la puissance d'Attila et périt ensuite de la main de l'empereur.

Théodose II continuant de régner à C. P., et Valentinien III régna à Rome, le roi visigoth Théodoric rompit la paix et mit le siège devant Arles en 425. Battu par Aétius sous les murs et dans sa retraite, il revint en 429, pour essayer un nouvel échec. Presque en même temps, le nord de la Gaule était envahi par le chef des Francs Cloio, Clodion (vers 430). Ce roi très-noble et très-vaillant, le premier des chefs francs qui ait occupé quelques villes en deçà du Rhin, renouvelait dans les terres des Atrébates ces courses aventureuses autrefois réprimées par le premier Constance, ou par Julien, Aétius le vainquit et lui imposa, avec la paix, la nécessité de ne plus troubler les possessions romaines. Cette défaite de la plus belliqueuse tribu germanique commençait dignement la fortune d'Aétius ; mais tandis qu'il protégeait le nord, il faisait perdre le midi. Ce fut une faute irréparable, et que les plus beaux succès ne compensèrent pas. Jaloux du comte Boniface, gouverneur d'Afrique, il l'accusa de trahison auprès de Placidie, puis il lui écrivit que Placidie irritée ne pardonnerait pas. Il lui conseilla la révolte, que Boniface accepta comme le seul moyen de salut. L'Afrique n'avait pas encore vu de barbares, Boniface y appela les Vandales, l'Afrique fut perdue, et bien d'autres provinces avec elle (429). On a bien fait d'appeler Aétius et Boniface les *derniers des Romains* ; leur rivalité n'a pas laissé de Romains après eux. Genseric, le roi vandale, fit à l'Espagne des adieux dignes de lui ; il extermina une armée de Suèves, et partit, laissant pour souvenir les ruines de Carthagène. Ceux qui le suivaient, Vandales, Alains, Visigoths mêmes, prétendaient bien s'enrichir, car il l'avait promis, et le pillage était la vie des

¹ Théophane, *Chronographie*.

² Procope, *De bello vandalico*, 1-3.

Vandales. Le repentir de Boniface vint trop tard. Vainement Augustin l'évêque d'Hippone l'avait rappelé à la soumission, et Placidie avait pardonné. Lorsque Boniface pria les Vandales de quitter la Mauritanie, Genseric s'indigna de l'insulte, et répandit par une guerre d'extermination. Il tuait les hommes, coupait les arbres, les moissons, ceux qui se cachaient dans les cavernes n'avaient plus de ressource que la mort par la faim. Il assiégeait les forteresses jusqu'à leur ruine, et massacrait les prisonniers. Boniface, ayant hasardé une bataille rangée, fut battu, et assiégé dans Hippone il vit mourir Augustin, et avec lui la gloire de l'Afrique. Quelques secours venus d'Orient lui rendirent le courage ; mais une seconde bataille perdue décida la ruine d'Hippone par le feu : l'empire ne conserva que Cirthe et Carthage. Aétius avait bien continué ses services dans le nord ; il avait battu Gundicaire, le roi bourguignon, qui, maître de toute la Séquanaise, menaçait la seconde Belgique. Cependant Valentinien crut prudent de traiter avec Genseric, et pour un tribut annuel, il céda la proconsulaire excepté Carthage, la Byzacène et tout ce que le barbare avait conquis de la Numidie (436) : c'était renoncer à toute l'Afrique.

Attila, roi des Huns avait paru depuis deux ans (433) ; homme puissant à ébranler les nations par la renommée formidable qu'il répandait devant lui. Il était superbe dans sa démarche, portant les yeux çà et là, exprimant par les mouvements de son corps la fierté hautaine de son autorité ; ami de la guerre, terrible au conseil, il n'était point inexorable aux suppliants ; il était clément aux vaincus dociles. La volonté des dieux semblait être de son parti. A la trace du pied sanglant d'une génisse, un pâtre lui avait trouvé l'épée du dieu de la guerre, dieu elle-même, qui s'arrosait du sang des ennemis¹. Avant lui les Huns s'étaient contentés de soumettre les races barbares ; dominant depuis le Tanaïs, au nord du Danube, jusqu'à la Pannonie, ils avaient régné sur les Slaves du voisinage, mais ils n'avaient rien enlevé à l'empire, malgré leurs menaces. Ce fut le rôle d'Attila de combattre et de vaincre tout à la fois les Romains et les barbares ; il ressemblait en cela à Genseric ; il égala encore, ou plutôt il surpassa le Vandale à châtier les Romains par le mépris autant que par leurs défaites ; car il réduisit l'un et l'autre empire à la condition de tributaires, et il se fit un jeu de leur humiliation. Genseric et Attila s'allièrent un moment contre le reste du genre humain, et leurs noms sont inséparables dans l'histoire de cette commotion vengeresse qui a broyé le monde antique ; tous deux, sans comprendre leurs propres paroles, se disaient les ministres de la colère du ciel. *Va contre ceux que Dieu veut punir*, répondait Genséric à son pilote, qui lui demandait, avant de s'embarquer, le but de sa course. Attila, interrogé sur lui-même et sur ses desseins, répondit à l'évêque saint Loup : *Je suis le fléau de Dieu*. Tous les deux, par la même raison, respectaient les hommes et les choses qui leur paraissaient venir de Dieu, et nous les verrons s'incliner quelquefois devant les paroles des évêques et des papes. Enfin, comme tous les fléaux destinés à réformer l'homme, ils passèrent en châtiant, mais ils ne durèrent pas ; Dieu les brisa quand ils eurent accompli sa volonté. L'empire d'Attila vécut une vie d'homme. Genseric pourvut lui-même à ce que son royaume ne vécût pas au delà d'un siècle ; de même que le tigre dévore ses petits, Genseric déchira d'avance sa famille par ses lois meurtrières ; et par ses propres dévastations, il ouvrit ses états aux armes des Grecs et au bonheur de Bélisaire.

Genseric, qui avait envahi le premier, acheva sans peine la conquête ; aucune force respectable ne gardait en Afrique les derniers restes de la domination

¹ Jornandès, 35.

romaine. Aétius avait assez de combattre sur tous les points de la Gaule. Après avoir imposé la paix à Gudicaire et à Gundioch son fils, avec l'alliance impériale (436), il combattit moins heureusement contre Clodion, qui enleva Bavai (438), il sauva Narbonne des mains des Visigoths ; mais la paix qu'il fit conclure entre Valentinien et Théodoric contenait l'abandon de la Novempopulanie. Genseric ayant donc observé le traité pendant quatre ans, se décida en 439 à reprendre la guerre : il occupa Carthage par surprise, et commença par réclamer l'or, l'argent les bijoux et les meubles précieux. Alors se montra toute sa haine du nom romain ; il détruisit les théâtres, le temple de Mnémosyne et toute la rue d'Uranie. Le fanatisme arien s'en mêlant, il détruisit les églises, chassa les évêques catholiques, et exila tout ce qu'il y avait encore d'illustre en Afrique. Quelques-uns demandaient à demeurer sur cette terre : **J'ai résolu d'exterminer votre race**, dit Genseric, **et vous n'êtes pas contents de l'exil !** On eut bien de la peine à le retenir, il les aurait fait jeter à la mer. Quand il eut dépeuplé le pays il prit pour lui une partie des terres, en donna une autre à ses soldats, laissa le reste, mais ce qui était mauvais, aux anciens habitants et les chargea encore de taxes énormes. Quand il eut soumis la Gétulie, il s'appela roi de la terre et roi de la mer, et il soutint ce dernier titre. Carthage redevint puissance maritime, et Genséric se fit chef de pirates. Il commença par la Sicile, et continua par les autres lies de la Méditerranée. Un jour il enleva de Zacinthe cinq cents habitants, les embarqua, et quand il fut en pleine mer, il les mit en pièces et les jeta à l'eau. Il apparaissait ainsi à l'Orient, à l'Occident, sans savoir lui-même pour quelle cause il venait, ni dans quel lieu il abordait ; mais toujours certain de trouver quelque chose à prendre et quelque peuple à punir.

Attila partageait avec son frère Bleda le commandement des Huns. Quoique son oncle Rugidas eût inspiré assez de terreur à Théodose II pour en obtenir un tribut sous le nom de pension, Attila dédaigna de commencer par combattre l'empire, il s'en prit plus volontiers aux barbares. Rien n'arrêtait la course de son cheval dans les plaines de la Tartarie et de la Sarmatie. Là, point de villes ni de remparts qu'il faut détruire péniblement sans en rien emporter, des hommes seulement, c'est-à-dire ce qui se tue d'un coup de sabre, ou ce qu'on emmène par troupeaux. Il subjuga l'Asie barbare, les Tartares Géougen, il subjuga les Slaves et la Germanie orientale, puis il revint dans sa Pannonie après six ans d'absence, portant au front les cornes des successeurs d'Alexandre, et disant : **Je Attila, fils de Dengizik, petit-fils du grand Nemrod, par la grâce de Dieu, roi des Huns, des Mèdes, des Goths, des Danois, la terreur du monde ;** ce fut par le conseil d'un ermite qu'il ajouta : *le fléau de Dieu.*

La Pannonie, le camp d'observation de tous les barbares qui ont envahi l'Occident, depuis le Goth Maximin, qui fut empereur, jusqu'aux Hongrois du IXe siècle, fut sous Attila le centre de la barbarie dont il était le maître. Là, se pressèrent les Marcomans, les Suèves, les Quades, les Hérules, Les Turinges, les Rugiens, et les deux nations gothiques, soumises autrefois par Balamir, les Ostrogoths et les Gépides. Leurs rois formaient le conseil d'Attila : Dietmar, Vittimar, princes goths, peu puissants, mais toujours rois, au-dessus d'eux le brave Harderirk, roi des Gépides, célèbre par ses hauts faits ; Waladir, roi des Ostrogoths, et au-dessus enfin, Attila roi des rois, qui commandait d'un signe et surveillait l'obéissance.

L'empire d'Orient avait prospéré entre les mains de Pa/chérie,- les lois romaines rassemblées dans un recueil qui s'appelle encore le *Code Théodosien* immortalisaient le nom de Théodose, Daïa ce faible prince n'avait qu'un mérite qui lui appartint en propre, celui d'écrire lisiblement, et les Grecs eux-mêmes

l'ont flétri du nom de Calligraphe. Son indolence était extrême ; on ne pouvait tirer vanité de l'avoir trompé, tant la chose était facile. Pulchérie lui fit un jour signer un acte par lequel sa femme était livrée en esclavage, et le lui montra ensuite pour le faire rougir. L'empereur ne se corrigea pas et se livra aux eunuques qui profitaient trop de sa mollesse pour la contrarier jamais. Il éloigna sa femme Athénaïs, il éloigna Pulchérie, il se laissa gouverner par Chrysaphius (440). Attila et Bleda se présentèrent alors pour réclamer des Huns transfuges, et l'augmentation du tribut payé à Rugulas. Théodose les satisfait, et apprit avec effroi que les transfuges avaient été pendus. Au printemps suivant (442) les Huns mirent à feu et à sang toute la haute Mésie ; ils prirent Sirmium, détruisirent Naïssus, et, Sardique brûlé, se répandirent dans la Thrace. Théodose paya d'un second tribut leur retraite ; mais ne fit rien pour prévenir leur retour. La position des Huns sur le Danube, les invitait incessamment à piller l'empire grec ; l'insolence d'Attila ne se lassait pas d'ailleurs d'avertir l'empereur du danger : il envoyait à C. P. tous ceux qu'il voulait enrichir, et ils en revenaient toujours chargés de présents. L'empereur s'occupait avant tout des factions du cirque ; les *blancs*, les *bleus*, les *verts*, les *rouges* vinrent aux mains dans C. P. et mêlèrent à leur sang celui des spectateurs (445).

Valentinien III plus heureux voyait les Visigoths et les Burgundes réduits à la paix. Aétius domptait une seconde fois les Francs. Clodion entra (445) dans la forêt Charbonnière, il prit la cité de Tournay ; à Cambrai il mit à mort tous les Romains par l'épée ; gardant cette ville, il s'avança jusqu'à la Somme ; mais Aétius attaqua les Francs pendant qu'ils célébraient les noces d'un de leurs chefs. Les blonds époux s'enfuirent, et l'on vit briller sur les chariots les apprêts de la fête, les viandes captives et les marmites couronnées de fleurs¹. Les Bretons abandonnés par Rome depuis Honorius, poussés par les Pictes vers la mer et repoussés par la mer vers Pictes, implorèrent le vainqueur des Francs. Leur message commençait par ces mots : *A Aétius trois fois consul, les gémissements des Bretons*. Aétius passa la mer, combattit et vainquit pour eux ; pour assurer les résultats de sa victoire, il leur conseilla de former une confédération entre tous les clans, de se choisir un chef du pays, un *Bretwalda* ou *Penteyrn*, qui les défendît par l'union de toutes leurs forces. Les Bretons suivirent ce conseil, ils mirent à leur tête Wortigern ; mais ils auraient préféré le rétablissement de la domination romaine ; ils regardèrent comme un nouvel abandon le départ d'Aétius (449). *Après avoir pillé la Bretagne, pendant 400 ans, disent les annales galliques, les Césariens repartirent pour la terre de Rome, afin de repousser l'invasion de la horde noire*. Telle est en effet l'excuse d'Aétius, les deux empires étaient aux prises avec Attila.

Attila avait tué son frère et régnait seul ; dès l'an 447 il avait reçu de Théodose le titre de général romain, et presque aussitôt son envoyé était venu dire aux deux empereurs : *Mon maitre et le tien t'ordonne de lui préparer un palais*. Une attaque furieuse déconcerta l'empire d'Orient. Attila écrase deux armées, traverse sans obstacles la Thrace, la Dacie, la Mésie ; il prend 70 villes et ne s'arrête qu'aux Thermopyles. Asémonte avait résisté ; obligée pourtant de rendre les transfuges, elle s'était fait rendre ses prisonniers. Mais l'humiliation des autres villes força Théodose à payer une paix de 6.000 livres d'or, et un tribut annuel de 2.000. Les transfuges furent encore rendus.

¹ Sidoine Apollinaire.

Une si terrible humiliation n'était pas facile à porter, même pour les Grecs ; ils prirent pour s'en débarrasser le grand moyen grec, la trahison. Chrysaphius conseilla de tuer Attila, et on lui envoya une ambassade ; mais ils étaient découverts avant leur arrivée, ils furent humiliés bien davantage. Ils voulaient camper sur une éminence, on leur ordonna de descendre, parce que Attila campait dans la plaine et qu'ils ne devaient pas se placer plus haut. On les amena devant le roi, ils regardèrent ses petits yeux, son nez écrasé, sa petite taille, et sa grosse tête, sa large poitrine. Tout cela disait effroyablement son origine scythique. Comme un des ambassadeurs protestait qu'il n'y avait plus de transfuges dans l'empire : *Menteur*, lui dit Attila, *sans le droit des gens, tu serais pendu et livré aux vautours*, et désignant les Grecs : *Je ne souffrirai jamais que mes esclaves combattent contre moi*. Il les fit marcher ensuite jusqu'à son palais de bois, voisin du Danube avec ses tours de bois, et son enceinte de planches. Il les humilia à sa table en leur donnant la dernière place. Un repas splendide fut servi. On donna à tous de la vaisselle d'argent, mais Attila ne voulut que sa vaisselle de bois, et ne mangea que d'une viande. Il resta grave et sombre pendant les chants qui célébraient ses victoires, et les farces de deux bouffons ; il ne dit qu'un mot à la fin et c'était l'arrêt de l'empereur : *Attila et Théodose sont tous deux de noble race ; mais Théodose s'est dégradé en devenant l'esclave d'Attila. Comme un esclave méchant, il a voulu faire assassiner son maître : Attila lui pardonne, pourvu qu'il lui livre Chrysaphius*¹.

Théodose II l'apaisa par des présents et mourut en 450. Sa sœur Pulchérie lui succéda en épousant Marcien. On prétend que ce brave soldat répondit aux demandes d'Attila : *J'ai de l'or pour mes amis, et du fer pour mes ennemis*, et le Hun s'éloigna par respect. Il vaut mieux croire qu'Attila avait assez pillé l'Orient pour n'y plus retourner. Genséric l'appela à l'Occident contre Rome et contre les goths, car Genseric aussi était ennemi des Romains et des barbares. Le prétexte de l'invasion fut misérable. Honoria, la sœur de Valentinien III, s'était, seize ans plus tôt, promise à Attila ; il la réclama, et sur le refus de l'empereur, il se dirigea vers la Gaule. Il disait aux Romains qu'il n'en voulait qu'aux Visigoths, aux Visigoths qu'il n'en voulait qu'aux Romains ; il ne trompa personne. Valentinien demanda le secours du Visigoth Théodoric Ier contre *le tyran du monde, qui se déclarait ennemi de la nature entière*. Mais en attendant, Attila força le Rhin, détruisit Strasbourg qu'il défendit de relever sans sa permission. Il pilla Mayence, Trèves, Tongres, Arras, Saint-Quentin. Troyes fut sauvé par la fermeté de saint Loup. Geneviève, la bergère de Nanterre, montra aux habitants de Paris un secours dans la prière, et un appui dans le ciel. Attila passa outre, mais il assiégea Orléans. L'évêque Anianus (saint Aignan) releva les murs, et fit savoir son danger à Aétius. Le général romain et Théodoric avaient rassemblé des forces nombreuses : Francs, commandés par Mérovée, Sarmates, Armoriciens, Burgundes, Saxons, Ripuaires, et d'autres peuples celtiques et germains, et jusqu'à un reste d'Alains que Sangiban conservait en Armorique. Anianus priait toujours, demandant si l'on ne voyait rien venir. Ils parurent enfin à travers la poussière. Orléans fut sauvé, Attila recula, mais le visage tourné contre l'ennemi, jusqu'aux *champs Catalauniques*. *Ce coin du monde fut comme l'aire où vinrent se broyer d'innombrables nations*² ; les barbares des deux partis, les Romains et les barbares. Le combat fut long et opiniâtre, Théodoric y périt. Mais Attila battu n'eut d'asile qu'au milieu de ses chariots. Déjà il y dressait

¹ Priscus, *Ambassade*.

² Jornandès.

un bûcher des selles de ses chevaux : Aétius le laissa échapper, et il regagna la frontière, escorté de saint Loup dont la vertu lui semblait une sauvegarde.

Bientôt il eut refait son armée. Il voulait repasser en Gaule pour punir les Alains de Sangiban, mais les Visigoths lui coupèrent le passage et le rejetèrent sur les Alpes. Attila les franchit, Valentinien s'enfuit jusqu'à Rome. Le barbare assiégea Aquilée, son épée n'y laissa ni habitants ni garnison. [Milan, la métropole de la Ligurie, ville royale autrefois, fut ravagée sans pitié. Pavie tomba sous le même sort. Les Huns démolirent toute l'Italie du nord.](#) Vainement Aétius détruisait quelques détachements qui passaient le Pô, Attila délibérait déjà s'il irait à Rome. Il fallut que l'Église dit encore une fois au torrent : Tu n'iras pas plus loin. Le pape Léon Ier vint trouver Attila, comme saint Loup, il parut terrible dans sa prière. Attila donna la paix, mais en grinçant des dents. Il imposa un tribut, et menaça de revenir, si on ne lui donnait Honoria et la moitié de l'empire.

Il ne revint pas. Les Huns le trouvèrent mort un matin dans sa tente. Ils se tailladèrent le visage, et dirent sur un ton lugubre : [Attila, le plus grand roi des Huns, a étendu sa puissance plus loin qu'aucun prince avant lui. Il a fait trembler les deux empires, il leur a imposé des tributs, et s'il ne les a pas détruits, c'est qu'ils ont pleuré pour vivre.](#) Après cela, ils vêtirent son cadavre d'un cercueil de fer, d'un autre d'argent, d'un troisième d'or. Ils enterrèrent avec lui des armes ennemies, des harnais précieux, et égorgèrent les esclaves qui avaient creusé la fosse. On croit lire les mœurs des Scythes au quatrième livre d'Hérodote (453).

L'empire n'eut pas le temps de se réjouir ; l'allié d'Attila, Genseric, le remplaça. Valentinien, après avoir tué Aétius, avait été tué lui-même par le sénateur Maxime. Le meurtrier prit le trône et la femme de Valentinien, Eudoxie : mais quand il eut osé lui avouer son crime, il fut perdu : Eudoxie appela les Vandales à sa vengeance ; et Genseric se porta sur Rome (455). Maxime périt le premier, lapidé dans les rues. Rome ancienne périt avec lui. Les Vandales pillèrent pendant quatorze jours et quatorze nuits. On enleva à moitié le bronze doré qui couvrait le temple de Jupiter Capitolin. On n'épargna pas davantage les dépouilles de Jérusalem apportées autrefois par Titus. Voilà comment les restes des anciennes religions s'écroulaient sous la main barbare. Le christianisme plus puissant sauva au moins quelque chose. Le pape Léon Ier obtint la vie des habitants ; mais si le vainqueur ne tua pas tout, il emmena de nombreux captifs, Eudoxie et ses filles, et tant d'autres que les hôpitaux de Carthage ne suffirent pas. L'évêque Deogratias convertit les églises en hôpitaux¹.

V

Les deux empires successivement ravagés par Alaric, et également humiliés par Attila, n'avaient pas cependant subi la même destinée. Constantinople avait vu les Visigoths sous ses murs, sans être touchée par eux, et sa domination n'était entamée par aucun peuple barbare ; l'empire d'Occident au contraire perdait pièce à pièce ses provinces, et Rome dans un espace de quarante-cinq ans (410-455) avait été saccagée deux fois. Elle avait peu gagné à admettre les Suèves, les Visigoths et les Bourguignons au titre ou à les vaincre par la main d'Aétius. Les Suèves sortaient infatigablement de la Galice pour piller l'Espagne, et portaient leurs ravages jusqu' à Hispanie et à Carthagène. Les Bourguignons,

¹ Jornandès, *De reb. get.* ; Procope, *De bello vandalico.*

maîtres de la Séquanais, repoussés de la Belgique par Aétius, avaient du moins obtenu pour dédommagement la Sapaudie (Savoie, Chablais, Bresse), et leur roi Gundioc, élevé par Maxime au titre de maître de la milice dans les Gaules, avait fait décorer son fils du nom du patrice. Les Visigoths après avoir combattu Attila, moins pour les Romains que pour eux-mêmes, faisaient durement sentir l'importance de leur amitié, et Thorismond, premier successeur de Théodoric, avait impérieusement réclamé sa part de butin. Les Francs seuls paraissaient demeurer en repos. Leur chef Mérovée avait peut-être combattu aux champs Catalauniques ; mais on ne sait rien du reste de sa vie, et ce fondateur, prétendu d'une race royale, dont les Mérovingiens semblent tirer leur nom, est à peine connu des historiens des Francs eux-mêmes. Grégoire de Tours n'en dit qu'un mot : **On croit que Mérovée, qui eut pour fils Childéric, était de la race de Clodion.**

La mort d'Attila ne profita encore qu'à l'empire d'Orient. Cette domination scythique formée si rapidement tenait à la vie d'un homme et à la vigueur de son commandement. Quand il fut mort, les nations qu'il avait unies dans une soumission unanime, refusèrent la même obéissance à ses fils Dengizik, Irnac, et Ellac ; Ardaric roi des Gépides s'indigna d'être traité comme un esclave, et il donna le signal d'une révolte universelle. Aussitôt les peuples s'armèrent pour leur ruine, et la guerre s'engagea dans la Pannonie auprès du fleuve Netad. On vit combattre le Goth à l'épée furieuse, le Gépide brisant dans ses blessures les traits ennemis, le Suève au pied agile, le Hun à la flèche rapide, l'Alain à la lourde armure, l'Hérule aux armes légères. Après de nombreux combats qui furent sanglants, la fortune se déclara pour les Gépides¹. Ellac fut tué, et Irnac ramena les Huns en Asie où leur nom perdit son importance et où de leurs débris s'est formée peut-être la nation des Turcs. Ardaric prit avec les siens tout le pays qui s'étend entre la Theiss et le Dniester, et fonda ainsi le royaume des Gépides que nous verrons détruire au bout d'un siècle par les Lombards. Les Ostrogoths, sous les ordres de leurs trois chefs Walamir, Widimir et Théodemir, avaient aussi combattu contre les Huns ; ils craignirent ensuite de lutter contre les Gépides, et plutôt que de tenter une conquête périlleuse, ils demandèrent à l'empereur Marcien un territoire. Marcien leur donna la Pannonie entre la Mésie supérieure à l'est, la Dalmatie au midi, le Noricum à l'ouest et le Danube au nord ; Sirmis et Vienne étaient leurs villes principales. Ainsi l'empereur d'Orient, délivré des Huns, faisait, par ce don seul, acte de supériorité sur les Ostrogoths ; il les acceptait pour alliés et pour défenseurs de sa frontière².

Cette ressource nouvelle de faire combattre les barbares contre les barbares pouvait offrir un grand avantage ; à l'énergie des envahisseurs les vieilles races romaines opposaient ainsi des défenseurs non moins énergiques. Après la mort d'Attila, plus encore qu'auparavant les auxiliaires parurent ne pas manquer aux empereurs d'Occident. Les barbares errants, de tout nom, de toute tribu, qui n'avaient ni terre ni cher capable de les conduire, se réfugièrent auprès des empereurs qui n'avaient plus de soldats : ils avaient combattu l'empire avec le roi des Huns, ils s'engagèrent maintenant à le défendre ; mais leur secours n'était qu'une perfidie. Nous verrons mille étendards suivre les aigles romaines ; le Bastarne, le Suève, le Pannonien, le Hun, le Gète, le Dace, l'Alain, le Rugien, le Bourguignon, l'Ostrogoth, le Sarmate et bien d'autres formeront l'armée impériale. C'est ainsi que Sidoine Apollinaire compte les forces des empereurs.

¹ Jornandès, *De reb. get.*

² Jornandès, *De reb. get.*, ch. 50.

Triste destinée du panégyriste, qui voit le mal et l'appelle du nom de bien, qui comprend la défaite et la faiblesse et veut croire à la victoire et à la puissance. Le chef de tous ces barbares sera un barbare, le Suève Ricimer, élevé aux titres de comte et de mitre de la milice. Le poète chante aussi [l'invincible Ricimer vers qui se tournent les destinées publiques](#). Il aime à dire qu'il est Suève par son père, Goth par sa mère, deux fois ennemi des Vandales. Wallia, son aïeul, annonçait sa gloire, [quand dans les champs de Tartessus, il écrasa les Vandales et les Alains, et couvrit de cadavres l'occidentale Calpe](#). Ricimer seul, d'un bras puissant repousse le pirate errant dans la campagne, qui fuit le vainqueur et la bataille. Parce qu'il est redouté, le Norique contient l'Ostrogoth, la Gaule enchaîne le Mars du Rhin ; mais il est seul, et un seul homme peut retarder tous ces dangers, [il ne peut en délivrer le monde](#). Aussi bien, Ricimer ne voulait pas sauver l'empire, mais se faire puissant. Avant lui, Stilicon et Aétius, tous deux barbares comme lui, avaient représenté l'empire, puis étaient morts par les soldats romains ou par la main de l'empereur. Aujourd'hui c'est la main barbare, c'est Ricimer qui gouverne et qui tue ; il y eut quatre empereurs dont Ricimer disposa en dix-huit ans (455). Les barbares confédérés ne l'imitèrent que trop bien ; ce furent eux qui détruisirent l'empire d'Occident, 26 ans après la prise de Rome par Genserich.

L'alliance des Bourguignons et des Visigoths ne fut pas plus sûre aux empereurs. L'un et l'autre peuple continua eil effet son rôle d'allié du peuple romain, mais ni l'un ni l'autre ne prétendait le faire gratuitement. Sidoine Apollinaire exaltant les vertus du Visigoth Théodoric II rappelle la [colonne de l'empire](#) ; il le représente entouré des hommages de tous les peuples barbares, et tournant cette puissance au profit des Romains qui attendent leur salut de sa protection. [C'est la Garonne, dit-il, qui défend le faible Tibre. Si quelque orage a grondé dans le Nord, c'est de Théodoric qu'on espère la ruine des peuples scythiques](#). Mais il ne faut pas prendre au sérieux ces éloges qui peut-être avaient pour but d'éloigner de l'Auvergne l'ambition du barbare. Tous les services des Visigoths et des Bourguignons furent trop chèrement payés pour que l'empire en ressentit le bienfait ; avant la catastrophe du dernier empereur d'Occident, ils avaient acquis par la force ou par des concessions la plus grande partie des Gaules et de l'Espagne.

L'année même (455) où l'empereur Maxime périt sous les coups des Vandales, un nouveau peuple barbare avait entrepris l'invasion d'une ancienne province romaine. La Bretagne harcelée incessamment par les Calédoniens ne trouvait plus en elle-même ce quoi se défendre avec succès. Déjà quelques Bretons cherchaient asile sur la pointe occidentale de la Gaule, où leurs ancêtres avaient jadis envoyé des secours aux Armoriciens contre César ; ils commençaient à transporter leur nom, leurs mœurs et pour ainsi dire leurs villes, à cette nouvelle Bretagne qui s'obstine encore aujourd'hui à les conserver, Mais leur départ, en les mettant à couvert, affaiblissait davantage ceux qu'ils laissaient aux prises avec les invasions annuelles des Scots et des Pictes. Wortigern qu'ils avaient tous élu pour leur chef unique, s'efforça donc d'acquérir des alliés utiles il crut les trouver en deux chefs barbares qui côtoyaient alors la Bretagne avec des troupes aventureuses de Jutes et de Saxons. Hengist et Hersa — c'était le nom des deux chefs — acceptèrent avidement la proposition de combattre les Calédoniens, et les vainquirent. Ils célébrèrent avec leur protégé les réjouissances de la victoire, et s'assirent aux mêmes festins. Mais [malheur au jour où nous les avons aimés, s'écrient les derniers historiens de la Bretagne, malheur à Wortigern et à ses lâches conseillers](#). Selon certaines traditions, Hengist maria sa fille à Wortigern,

et domina son gendre comme il voulut ; à la ruse il joignit la plus atroce cruauté ; il attira à un festin les principaux de la Bretagne, et en fit poignarder trois cents. Tel fut le commencement de l'invasion saxonne, la plus cruelle sans contredit de toutes les invasions. Hengist et Horsa occupèrent le Cantium, et fondèrent le royaume de Kent ; ce fut le premier des huit royaumes barbares qui devaient se substituer au peuple breton, et que nous appelons *Octarchie*.

L'empire romain n'avait plus rien à voir aux malheurs d'un peuple qu'il avait formellement abandonné ; aussi bien la défense des provinces méridionales était déjà assez difficile. Le Visigoth Théodoric II qui avait acquis le trône par l'assassinat de son frère Thorismond, régnait depuis deux ans lorsqu'il apprit la mort de Maxime. Il avait à sa cour, comme envoyé de l'empereur, un ancien rhéteur dont il avait été l'élève, l'Arverne Avitus ; il le proclama lui-même et le revêtit de la pourpre. Avitus, beau-père de Sidoine Apollinaire, a reçu de son gendre de pompeux éloges dans un panégyrique en vers qui nous est resté. La même pièce contient aussi l'éloge des Arvernes, de ces hommes invincibles à pied, vainqueurs à cheval quand ils voulaient, dont l'opiniâtre résistance eût suffi à rendre immortelle la Gloire de César leur vainqueur, et qui après cinq cents ans n'avaient rien perdu de cette opiniâtreté. Seuls entre les Gaulois ils luttèrent contre les barbares Visigoths et Bourguignons ; ils souffrirent tout pour l'empire pour les habitants du Latium dont ils étaient les frères ; ils souffrirent la disette, la flamme, la peste. Ils se maigrèrent par les jeûnes, tandis qu'ils engraisaient leurs glaives du sang ennemi¹ ; et lorsque enfin ils eurent été livrés lorsque l'empire eut péri en les abandonnant, ils se montrèrent encore redoutables à la domination franque. Avitus ne fut pas digne de cette race qui le soutenait, par patriotisme comme un concitoyen ; il commença par céder aux Visigoths tout ce que ceux-ci pourraient enlever aux Suèves en Espagne. Théodoric somma le roi Réciaire d'abandonner les possessions romaines, et sur son refus il franchit les Pyrénées avec le secours des Bourguignons. Les Suèves furent vaincus dans la Galice et leur roi, pris au moment de gagner l'Afrique, fut mis à mort par ordre du vainqueur ; un gouverneur de la nation des Goths leur fut imposé, et des forces suffisantes envoyées contre la Bétique reçurent, sans effusion de sang, la soumission de cette province². Quelque temps après Théodoric permit aux Suèves de se choisir un roi de leur race, mais e garda la Bétique qui passa ainsi de la domination romaine à celle des Goths. Les Vandales, qui du moins ne se donnaient pas pour alliés de l'empire, continuaient leurs courses annuelles : l'Italie dévastée voyait chaque année les *fureurs du Caucase* sortir de la *brûlante Byrsa*³. Ricimer vainquit les Vandales près de l'île de Corse ; passant de là en Sicile, il les y vainquit une seconde fois ; mais aussitôt il osa se prévaloir de ces succès. Il profita de la haine qu'inspirait la mauvaise administration d'Avitus, et se révolta heureusement près de Plaisance. L'empereur étant vaincu et déposé l'Occident resta six mois sans empereur ; Ricimer régna, sans que personne portât le titre de sa puissance.

Nous avons parlé plus haut de l'antipathie nationale qui séparait les Grecs des Romains, l'empire d'Orient de l'empire d'Occident. Toutefois, tant que les deux branches de la race de Théodose avaient régné à Borne et à Constantinople, un lien de famille avait uni les deux empires dans une communauté d'intérêts et de secours. Lorsque cette famille eut disparu par la mort de Valentinien III et de

¹ Sidoine Apollinaire, *lettres*.

² Mariana, 5-4. Jornandès, p. 126. Isidore de Séville, ère 491.

³ Sidoine Apollinaire.

Pulchérie l'Orient ne renonça pas à secourir l'Occident. Nous avons dit encore que les Grecs, non contents de repousser le joug des Romains, prirent le nom de Romains à leur tour et prétendirent régner sur leurs anciens maîtres. Il leur importait donc de ne pas laisser occuper par les barbares un bien qu'ils convoitaient pour eux-mêmes, et de combattre des envahisseurs qu'il était plus facile d'arrêter aux frontières, que de déposséder après leur établissement, comme la suite le fit bien voir. Voilà ce qui explique la continuation de l'alliance entre les deux empires. Les empereurs grecs, en attendant qu'ils pussent s'approprier l'Occident, s'efforcèrent au moins de maintenir le titre impérial de ce côté ; ils y envoyèrent des empereurs et quelquefois des secours. C'était là pour Sidoine Apollinaire une autre espérance de salut : **Le soleil, dit-il, vient encore de l'Orient, la nature n'a pas changé** ; mais il n'appartenait pas plus aux Grecs de sauver l'Occident que de le posséder.

Pulchérie était morte en 463 ; Marcien mourut en 447. Nulle règle de succession ne mettait l'empire de C. P. à l'abri des factions et des brigues, et le patrice Arpar, qui disposait à son gré des soldats, aurait pu occuper le trône. Il préféra ne pas prendre un titre exposé à trop d'envie, et il le donna à une de ses créatures, au Thrace Léon, qu'il comptait bien diriger à son gré. Léon proclamé par le sénat, accueilli par l'armée, couronné par le patriarche, prétendit être le seul maître, et tout d'abord il refusa le titre de César au fils de son protecteur. Comme Aspar lui demandait s'il convenait à un empereur de ne pas tenir ses engagements : **Il lui convient encore moins, répondit-il, de recevoir la loi comme un esclave**. Léon reconnut ensuite, pour empereur d'Occident, le brave Majorien, le compagnon des victoires d'Aétius, et le seul prince véritablement grand de cette époque de décadence. Ricimer, comme Aspar, perdit alors son crédit ; mais tous ceux qui voulaient rester Romains en conçurent une plus vive espérance. Cette espérance élève bien haut le génie de Majorien. Son avènement multipliait les dangers (457). Les Arvernes, regrettant leur compatriote Avitus, rejetaient Majorien ; Théodoric, irrité de la déposition de son protégé, s'avancait jusqu'au Rhône par le ravage des villes et des campagnes et assiégeait Lyon, où les Bourguignons venaient le rejoindre. Majorien disposa habilement la résistance. Égidius, maître de la milice dans les Gaules, assiège Lyon et en chasse les Bourguignons. Il bat Théodoric devant Arles en 469. Le chef des Francs Mérovée venait de mourir ; son fils Childéric, abusant du premier rang, s'était déjà fait chasser pour ses excès. Égidius devient le chef des Francs par leur libre choix, et les retient dans l'impuissance de nuire à l'empire. Cependant les Vandales avaient débarqué sur la côte d'Italie, près de Sinuessa ; ils sont vaincus, et le beau-frère de Genséric reste sur la place : enfin, pour détruire le mal dans sa source, l'empereur lui-même part de Ravenne, annonçant qu'il va punir et les barbares de la Gaule, et les Suèves d'Espagne, et les Vandales d'Afrique. Il traîne après lui les hommes du Danube, tous les barbares confédérés dont il a fait des soldats dociles. Il dompte d'abord les Alpes, et leurs rochers et leurs glaces, de la pointe de sa pique. Les Huns se plaignant du froid : **Vous aurez l'été en Afrique**, répond Majorien, et comme ils résistent encore, ils sont massacrés par les autres barbares ; enfin il arrive en Gaule. Sidoine Apollinaire se présente avec un long panégyrique, il loue et il demande grâce pour les ruines de la Gaule, il demande un regard pour Lyon qui n'a plus de blé, de bœufs, de colons, de citoyens. Il promet bien d'autres louanges si Lyon sort de ses ruines, Majorien ne se venge pas, mais il impose la paix aux Visigoths, et passant en Espagne il prépare à Carthagène un grand armement contre les Vandales. Ici finirent ses succès, il fut

trahi ; sa flotte fut prise, et comme il revenait en Italie, il y trouva la trahison de Ricimer (461).

Majorien mourut à Tortone et l'on soupçonna avec raison que Ricimer l'avait assassiné pour reprendre sa puissance ce soupçon produisit une guerre civile qui anéantit les succès des quatre années précédentes. Ricimer ayant choisi pour empereur un Lucanien obscur qui prit le nom de Sévère III, Égidius refusa de le reconnaître, et se déclara l'ennemi du protecteur et du protégé, Ses proclamations hardies, dans lesquelles il prétendait agir au nom du sénat et du peuple romain, annonçaient qu'il allait descendre en Italie et châtier l'assassin des empereurs. Ricimer, pour lui Fermer le chemin, céda quelques villes aux Bourguignons, et obtint l'alliance de Théodoric II par l'abandon de Narbonne¹. Égidius, pour combattre Ricimer à armes égales, s'allia aux Alains de l'Armorique, aux Bretons et peut être à Genséric ; il s'allia aux Saxons, et les introduisant par la Loire, il leur permit le ravage depuis Nantes jusqu'à Bayeux où ils laissèrent une colonie qui fut longtemps distinguée par la longue chevelure, et désignée du nom de *Saxones Bajocassini*. Ce fut Ricimer qui l'emporta, et les barbares qui profitèrent. Les Vandales furent repoussés de la Sicile, et les Alains, qui avaient tenté une invasion en Italie, furent détruits près de Bergame. Égidius, venant au secours des Aquitaines ravagées par Théodoric, fut vainqueur près d'Orléans et tua Frédéric, Frère du roi barbare ; mais les Francs commençaient à se repentir d'obéir à un Romain : ils trouvèrent accablants les services qu'ilo exigeait d'eux, et ils rappelèrent Childéric. Égidius, attaqué par eux, ne put soustraire Cologne à leur fureur, ni préserver Trèves de l'incendie ; il s'était retiré à Soissons, et y réparait ses forces, lorsque les Visigoths l'empoisonnèrent pour se délivrer du seul défenseur qui restât aux Romains (464). Rien n'arrêtant plus leurs conquêtes, ils joignirent à la Narbonnaise l'Aquitaine seconde, et Théodoric maria sa fille au roi des Suèves Remismond, qu'il gardait ainsi dans sa dépendance. Ricimer voulait ne pas voir ces succès d'un allié ; satisfait de gouverner l'Italie, il laissa mourir son empereur Sévère III sans-lui donner de successeur (465), et régna encore une fois sans titre, au grand affront des Romains, pendant dix-huit mois.

Théodoric II fut assassiné en 466 par son frère Euric qui prit sa place ; Euric craignit que le roi des Suèves ne voulût venger son beau-père, et il résolut de le prévenir. La Galice obéissait alors aux Suèves avec-une partie de la Lusitanie, la Bétique et la Catalogne aux Goths ; le territoire de Carthagène, les Carpetans, et tout le reste de l'Espagne, demeuraient aux Romains. Le roi visigoth obtint sans doute par une promesse trompeuse, l'amitié et le consentement de l'empereur d'Orient, et il entra en Espagne dont il soumit presque toutes les villes². Dans le même temps, il est vrai, le sénat, le peuple Romain, et les confédérés eux-mêmes, s'adressèrent aussi à Léon et lui demandèrent pour empereur le sage Anthémius, le petit-fils de celui qui avait gouverné la jeunesse de Théodose II. Les panégyriques dont la servile imprévoyance ne passa de mode qu'avec les empereurs, célébrèrent cette nouvelle union de l'Orient et de l'Occident, et les espérances qu'elle faisait mitre³. L'expédition de Léon et d'Anthémius contre les Vandales (468) semblait d'abord les justifier. Onze cents vaisseaux et 100.000 soldats se réunirent en Sicile ; la Sardaigne occupée fut le premier succès. Avec

¹ Isidore de Séville.

² Mariana, 5-5. Je suis ici uniquement l'ordre de cet auteur. Je ne trouve nulle part ni chronologie, ni récit satisfaisant.

³ Sidoine Apollinaire, panégyr. d'Anth.

la même rapidité on surprit Tripoli en Afrique, et les villes voisines. Mais Léon aval confié le commandement des forces grecques Basiliscus, et Basiliscus ami dévoué de l'arien Aspar, qui en retour lui avait promis le trône s'était engagé à épargner les ariens. L'or de Genséric le confirma encore dans ces dispositions ; au lieu de marcher droit à Carthage qui n'avait point de défense, et de disperser les Vandales effrayés, demeura immobile, détournant même les yeux des préparatifs que son inaction avait inspirés aux ennemis. Tout coup un vent violent lança sur la flotte impériale un incendie mobile à travers la mer. C'étaient de vieux vaisseaux que Genséric avait allumés pour brûler les Romains ; et par derrière on entendait les cris des Vandales qui célébraient d'avance leur victoire. Basiliscus s'enfuit le premier. Les vaisseaux romains furent brûlés ou pris : on ne cite, dans ce désastre a que la valeur de Jean : d'Antioche, qui, sommé de se rendre sur la promesse de la vie, aima mieux se jeter à la mer en criant : **Je ne serai pas l'esclave de chiens comme vous**¹. La perte était considérable, l'Orient seul avait à regretter 130.000 livres pesant d'or ; Genséric avait acquis une réputation d'invincible qui redoublait la terreur, et les ennemis de l'Occident en concevaient une plus grande audace. Erié attaqua dans la première Aquitaine le pays des Bituriges (Berri) ; et en garda la plus grande partie après avoir vaincu les Bretons alliés d'Anthémius². Childéric s'avança jusqu'à la Loire, et occupa Angers (471). Euric menaçait l'Auvergne : pour défendre ce dernier asile du nom romain en Aquitaine, Anthémius traita avec les Bourguignons ; il mit le roi Gundioc en possession de Lyon et de la Lyonnaise germanique, et à ce prix il obtint son alliance utile contre les Visigoths.

Cette dernière période de l'histoire romaine se complique à chaque pas de nouvelles difficultés et de nouveaux troubles. Chaque empereur avait alors sa guerre civile. Léon combattait Aspar ; Anthémius combattait Ricimer. L'empereur d'Orient n'avait pu appeler à sa cour l'Isaurien Zénon ni lui donner sa fille impunément. Aspar avait entouré d'assassins le nouveau favori, et l'avait obligé de se retirer en Asie ; il réclamait obstinément pour son fils le titre de César, et l'empereur venait d'y consentir lorsque le peuple s'y opposa. Cette résistance enhardit Léon à se venger définitivement : il attira au palais Aspar et ses enfants, et les fit massacrer : il en fut quitte pour le surnom de meurtrier que lui donna l'inconstance du peuple tout à l'heure ennemi d'Aspar, et qui osait le regretter après sa mort. Il n'en était pas ainsi Anthémius. Celui-ci n'avait fait qu'augmenter l'audace de Ricimer en lui donnant sa fille : deux cours, deux puissances se partageaient les derniers débris de l'empire d'Occident. Ricimer trônait à Milan, entouré de ses flatteurs ; Anthémius résidait à Rome. La guerre, quelque temps retardée par la médiation de saint Épiphane, évêque de Pavie, éclata après la mort d'Aspar (472). Ricimer parut devant Rome où l'appelaient un parti ennemi d'Anthémius. Les partisans de l'empereur luttèrent assez longtemps pour permettre à Léon d'envoyer des secours ; mais Olybrius qui les commandait, et qui avait ordre de terminer la guerre par une négociation, se laissa gagner par Ricimer. Il trahit Anthémius et le laissa massacrer ; à ce prix il devint lui-même empereur. Ricimer mourut quelques mois après, et sa mort délivrant les Romains de son ambition et des troubles qu'elle avait excités, semblait Leur laisser plus de temps contre les barbares ; [mais la guerre civile n'avait point pris fin en Italie ni à Constantinople. Olybrius, au bout d'un règne de 105 jours, laissa le trône à Glycerius ; celui-ci oublia de demander le

¹ Théoph., *Chronog.* ; Procope, *De bello vand.*, 1-6.

² Jornandès, *De reb. get.*

consentement de l'empereur d'Orient qui envoya contre lui Julius Nepos. Tandis que Nepos surprenait Glycerius dans le port de Rome et l'obligeait à chercher un asile dans les ordres sacrés de l'Église, Léon mourut à Constantinople (474). Zénon, son gendre, à qui le peuple l'avait empêché de laisser le trône, mais dont le fils âgé d'un an était désigné empereur sous le nom de Léon II, devint véritablement le maître, comme régent de son fils, et par la protection de sa belle-mère l'impératrice Vérine. L'enfant étant mort au bout d'un an, Zénon devint enfin empereur, et commença de s'attirer la haine publique par ses exactions et ses prodigalités. Il décupla le tribut de l'Égypte ; on sut qu'il vendait les emplois et partageait le profit avec un préfet du prétoire ; il osa une fois ne pas faire la volonté de rétine. Le peuple soulevé massacra les Isauriens, et, à la place de Zénon chassé, reconnut pour empereur le frère de Vérine, le traître d'Afrique, Basiliscus (475).

Julius Nepos n'avait donc rien à attendre de la protection de l'Orient. Le roi des Bourguignons Chilpéric, 3011icité. par Sidoine Apollinaire avait défendu l'Auvergne ; contre les Visigoths. Ecdicius, le fils d'Avitus, avait pénétré dans Clermont assiégé avec dix-huit hommes, il avait nourri les habitants à ses frais, et repoussé les assiégeants par sa valeur. Ce noble effort, qu'on peut bien appeler- la dernière résistance de l'empire d'Occident, faisait mieux ressortir sans doute la misère du traité que Neper conclut avec Euric. L'empereur, pour préserver ce que les Romains gardaient encore entre le Rhône et les Alpes, abandonna les Arvernes. *Notre servitude*, s'écrie Sidoine Apollinaire, *a été le prix de la sécurité des autres*, et il prodigue les outrages à Nepos. L'historien, à une distance de 14 siècles, loin des intérêts et des passions des contemporains, juge plus froidement cette dernière concession des empereurs d'Occident, car ce fut la dernière. *Nepos* n'avait que cette ressource pour arrêter pendant quelques temps sur les bords du Rhône l'ambition des Visigoths ; l'Italie, quoique toujours intacte, ne lui offrait pas même une armée en qui sa confiance fut bien plagiée. Le patrice *Oreste* ayant reçu l'ordre de marcher en Gaule, tourna aussitôt ses troupes contre l'empereur ; il le for na de fuir, et donna le trône à son propre fils de six ans, qui s'appelait Romulus et qu'on surnomma *Augustule* par dérision. Mais Odoacre, chef des barbares confédérés, réclama d' reste, pour ses soldats, le tiers des terres de l'Italie. Oreste ayant refusé, deux coups d'épée donnèrent toute l'Italie aux barbares : Odoacre prit Pavie et Ravenne décapita Oreste, et reléqua Augustule à Lucullanum en Campanie. Telle est la fin naturelle de l'empire d'Occident (476) ; ce ne fut pas une révolution, ce ne fut qu'un nom, celui d'empereur, qui s'éteignit. Les contemporains ne s'en aperçurent même pas, ou du moins ne l'apprirent qu'avec indifférence, et l'histoire, préparée comme eux par une lente agonie à cet événement suprême, s'en émeut pas davantage. Odoacre se concilia la faveur de Zénon rétabli sur le trône de C. P. en lui renvoyant les ornements impériaux ; il reçut en retour les titres de patrice et de roi d'Italie. Les Hérules dominèrent avec lui sur le sol de la conquête pendant quinze ans.

CHAPITRE DEUXIÈME

Formation des royaumes des Francs, des Wisigoths, des Lombards et des Anglo-Saxons ; l'empire d'Orient fait de vains efforts pour s'y opposer. — Clovis et ses fils. — Euric, Alaric II, Léovigild. — Théodoric le Grand, Alboïn. — Heptarchie ou octarchie (478-585).

Enfin, le titre impérial a disparu de l'Occident, et avec lui tout espoir de relever l'empire ; mais aucune domination n'a remplacé la domination romaine ; aucune nation moderne n'a commencé ; la guerre a détruit et n'a rien fondé. Tous les Romains n'ont pas même été conquis ; plusieurs provinces, séparées les unes des autres, vivent encore indépendantes ; toute la partie de la Gaule comprise entre la Seine et la Somme, gouvernée par Syagrius, fils d'Ægidius, qui prend le nom de *Romanorum rex*, la province de Marseille occupée par Julius Nepos qui a échappé aux coups d'Oreste, et deux villes d'Espagne dans le pays des Cantabres. La Grande-Bretagne déclarée libre par Honorius n'a encore reçu les barbares que dans le Cantium ; l'Armorique, partout où les Bretons fugitifs n'ont pas pénétré, forme une république libre et si heureuse qu'on a refusé d'y croire. Il reste ainsi beaucoup à prendre, et l'invasion ne fait que commencer. L'exemple de d'Hengist et d'Horsa, des Suèves, des Visigoths, des Hérules, des Bourguignons, doit attirer d'autres Saxons suivis des Angles sur la Grande-Bretagne, les Francs sur la Gaule, les Lombards sur l'Italie ; une lutte sanglante va s'engager entre les barbares eux-mêmes.

Les empereurs d'Orient essayèrent d'en profiter. Cet Orient grec humilié par Rome, toujours battu par Rome, et méprisé pour son vil esclavage, se déclara romain, et prétendit reconquérir l'Occident soumis autrefois à Rome. Folie renouvelée de Xerxès, et aussi vaine. L'Orient n'avait jamais eu contre l'Occident qu'une force de corruption, et cette force était usée quand les races nouvelles apparurent. Qui doutait que l'énergie barbare dût prévaloir contre les Byzantins !

Il est vrai qu'un de ces peuples nouveaux, toujours ami de l'empire, du moins en paroles ne trouvant plus l'empereur à Rome, allait le chercher à C. P. pour l'adorer. C'étaient les Bourguignons. Leurs rois, serviteurs du monarque de Byzance, n'avaient, disaient-ils eux-mêmes, que l'apparence du commandement. Leur peuple était le peuple de l'empereur. Ils obéissaient à l'empire en commandant aux Bourguignons, heureux que l'Orient s'appropriât la Gaule en la touchant de sa lumière¹.

La race romaine, habituée depuis vingt ans à recevoir les secours de l'Orient, se tournait aussi de ce côté-là. Syagrius., combattait pour C. P. ; Odoacre en Italie, semblait un horrible tyran. On racontait chaque meurtre commis par lui ou par ses soldats comme une chose inouïe en ce temps de meurtre général². On devait recevoir avec enthousiasme tout espoir de délivrance. Les barbares l'emportèrent. Des combats qu'ils se livrèrent entre eux et de leur résistance à l'empire grec sortirent quatre dominations, celle des Francs en Gaule et en Germanie, des Visigoths en Espagne ; des Anglo-Saxons en Grande-Bretagne, des Lombards en Italie. Les Vandales seuls ne purent soustraire leurs conquêtes d'Afrique à une réaction impériale.

La nation des Francs se vantait d'avoir été fondée par Dieu ; elle ne connaissait pas les fables classiques et romanesques tout ensemble qui ont rapporté son origine à la ruine de Troie, et son nom à Francus, prétendu fils d'Hector et d'Andromaque. Plusieurs peuples Germains réunis en confédération au temps d'Alexandre-Sévère, avaient pris le surnom de *Francs* qui veut dire fier et fort, et

¹ *Script. rerum. franc.*, 4-56.

² Jornandès, 46 ; Ennodius, *Panegyrique*.

ne l'avaient pas démenti depuis ce jour. Ils se distinguaient entre les Germains par leur intrépidité dans les batailles, et par leur amour des aventures. Ils s'avançaient presque nus au combat. Sous Valérien une bande de Francs s'était lancée sur la Gaule, l'Espagne et l'Afrique où ils disparurent : sous Probus cent mille Francs transplantés par lui sur les côtes du Pont-Euxin, s'ennuyèrent loin de la Batavie, et sur de petites barques, sans guide, sans connaissance des lieux, ils revinrent en ravageant les côtes par la mer Égée, la Méditerranée, et l'Océan, à l'embouchure du Rhin ; Tite-Live aurait pu dire de ce peuple comme des Gaulois : *Nata in vanos tumultus gens*. Les derniers empereurs avaient éprouvé que la férocité des Francs faisait partie de leur bravoure. En ces jours-là, dit un historien, les Francs prirent la ville de Cologne sur le Rhin ; ils y tuèrent un grand nombre de Romains du parti d'Ægidius. Ils vinrent ensuite à Trèves sur la Moselle, ravageant toutes les terres voisines, et brûlèrent la ville en la prenant¹.

Vers l'an 476, on peut distinguer deux races particulières de Francs les *Ripuaires* qui habitaient les rives du Rhin près de Cologne, et dont le pays a formé plus tard la province allemande de Franconie ; les *Saliens* qui gardaient l'embouchure du Rhin, divisés en tribus de Téroüane, de Cambrai, de Tournai ; celle de Tournai était la plus belliqueuse. Elle avait suivi Childeric jusqu'à la Loire sous le règne d'Anthémius, et c'était elle sans doute qui avait déposé chez les Cénomans cette colonie de Francs que Clovis y trouva avec un chef de sa race. Childeric mourut en 481 : une vision nocturne, rapportée par Grégoire de Tours, lui avait prédit qu'il aurait un lion pour fils. Ce fils fut Hludovig (Clovis), le brave à la guerre, le véritable fondateur de la domination des Francs. Deux faits importants se rattachent à son règne : Clovis réunit toutes les tribus franques sous son commandement, et de ses conquêtes continuées par ses fils doivent sortir un jour deux nations distinctes, la France et l'Allemagne : l'histoire de l'Allemagne commence donc aussi bien que celle de France au règne de Clovis.

Clovis fût un conquérant, ennemi du nom romain, qui le dit haut et partout ; il fut bientôt un chrétien ennemi des hérétiques et de cette hérésie arienne qui était encore l'œuvre de l'Orient. La protection des évêques favorisa les conquérants de la Gaule, et leur mérita le nom de fils aînés de l'Église².

Il trouva la Gaule ainsi partagée : entre la Somme et la Seine les Romains et Syagrius ; à l'ouest de la Seine les Armoricains libres, et les Bretons fugitifs sur la pointe occidentale ; au midi de la Loire jusqu'aux Pyrénées les Visigoths qui venaient d'occuper la province de Marseille ; entre la Loire, le Rhône et les Alpes, les Bourguignons. Les Romains tombèrent les premiers. Avec cinq mille hommes, Clovis parut devant Soissons, battit Syagrius, ne lui laissa pas même l'asile de la cour des Visigoths, se le fit livrer et le tua. La Gaule romaine se soumit ; les Romains de Syagrius eurent encore un nom et des aigles, mais se mêlèrent aux soldats de Clovis (486).

Il touchait aux Bourguignons, il ne les attaqua pas encore, mais il leur demanda une femme persécutée dont la querelle, devenue la sienne, lui donnât prise sur la Bourgogne. C'était Clotilde, fille de Chilpéric roi des Bourguignons, que son frère Gondebaud avait tué. Cette femme prépara la conversion de Clovis ; une invasion des Allemani la décida. Les Allemani occupaient, à l'est du Rhin, le pays où le Danube prend sa source, et qui garde encore le nom des Suèves ses

¹ *Gesta Regum francorum*.

² *Chrétien* et *conquérant*, il unissait ces deux noms dans une même chronologie. Voyez *Charte de fondation du monastère de Réomé*.

anciens habitants dans celui de Souabe. Ils attaquèrent les Ripuaires de Cologne. Clovis vint au secours, et vainqueur à Tolbiac, embrassa le christianisme pour accomplir son vœu ; il y gagna la soumission des villes libres de l'Armorique, et l'amour du clergé catholique des Gaules qui l'attendit comme un libérateur, et célébra désormais chaque victoire des Francs comme la sienne propre (496). Les Allemani vaincus n'avaient pas été exterminés : Clovis les épargna sur la demande du roi d'Italie, Théodoric le Grand mais il les força de reconnaître sa suprématie, et vraisemblablement leur imposa un tribut.

L'an 500 commença la guerre contre les ariens, par les Bourguignons les serviteurs de l'Orient. Clovis s'allia avec Godegisèle, frère de Gondebaud, battit Gondebaud près de Dijon par la défection de Godegisèle, le poursuivit dans Avignon, et partagea le royaume aux deux frères. Gondebaud ralluma la guerre en attaquant Godegisèle, Clovis reparut. Cette fois il avait peut-être pour allié le roi d'Italie, l'Ostrogoth Théodoric ; on n'en connaît que les résultats. Clovis imposa à Gondebaud la nécessité de se faire catholique. Clovis du moins avait montré le chemin de la Bourgogne aux Francs.

Les Visigoths furent mieux vaincus, Clovis avait dit aux siens : Je ne peux souffrir que ces ariens possèdent la plus belle partie des Gaules. Les Francs se dirent les défenseurs des évêques persécutés par les Visigoths pour avoir désiré les Francs, et sur leur route ils respectèrent rigoureusement les lieux consacrés à saint Martin, le grand patron de la Gaule. Clovis fut vainqueur aux champs de Vouillé (*in voadensi campo*) ; le roi Alaric II y fut tué (507) ; Bordeaux et Toulouse pris. Une armée envoyée par Théodoric s'empara de la province de Marseille, et conserva la Septimanie aux Visigoths ; mais les trois Aquitaines reconnurent la suprématie de Clovis¹.

Revenu au nord, après avoir accompli tous ses vœux auprès de saint Martin, Clovis attaqua les Bretons de l'Armorique et les vainquit. Il ôta à leur chef Budic le nom de roi, et ne lui laissa que celui de comte (509). Il se tourna enfin vers les princes francs qui régnaient à Cologne, à Cambrai, à Térouane, et au Mans, et avisa au moyen de les détruire. Il envoya secrètement dire au fils du roi de Cologne : Ton père est vieux, et boite d'un pied. S'il meurt je te donnerai son royaume avec mon amitié. Le fils apostata des assassins qui tuèrent son père. Clovis lui fit dire : Je te rends grâce de ta bonne volonté et je te prie de montrer tes trésors à mes envoyés. Le fils leur montrant ses trésors, et se baissant pour mesurer avec sa main la profondeur du coffre, un des envoyés leva sa hache et lui brisa le crâne. Clovis apprenant cela vint au même lieu, et convoqua le peuple pour leur dire : Écoutez ce qui est arrivé pendant que je naviguais sur l'Escaut, Cloderic fils de mon parent, poursuivait son père, sous prétexte d'accomplir ma volonté. Il a tué Sigebert dans la forêt Buconienne, et lui-même, tandis qu'il faisait voir ses trésors a péri frappé par je ne sais quelle main. Je ne suis point complice de ces choses ; car je ne peux répandre le sang de mes parents ; ceci n'est pas permis mais puisque ces choses sont arrivées, voici un conseil que je vous donne ; tournez-vous vers moi, pour que vous soyez défendus par moi. Le peuple entendant ces paroles, applaudit de la voix et des boucliers, et l'éleva sur le pavois. Il marcha ensuite contre Cariaric (roi de Térouane), le prit par la ruse avec son fils, les enchaîna et les tondit tous les deux. Cariaric pleurait ; son fils lui dit : Ce feuillage a été coupé sur une tige verte, il repoussera bientôt. Cette parole signifiait qu'ils laisseraient repousser leur chevelure ; Clovis le sut, et leur

¹ Grégoire de Tours, 11 ; Frédégaire, 25.

fit couper la tête. Quand ils furent morts il acquit leur royaume avec leurs trésors et leur peuple. Ragnachaire était roi de Cambrai... Clovis lui fit la guerre, et le prit ; comme on l'amenait les mains liées derrière le dos avec son frère Richaire, Clovis lui dit : Pourquoi as-tu dégradé notre race, en te laissant enchaîner. Il eût été mieux pour toi de mourir, et levant sa hache il la lui enfonça dans la tête ; puis se tournant vers le frère : Si tu avais secouru ton frère, il n'aurait pas été enchaîné, et il le tua également de sa hache. Tous ces rois étaient les parents de Clovis. Leur frère Rignomer régnait dans la ville du Mans, il périt à son tour par l'ordre de Clovis. Après avoir tué tous ces rois par qui il craignait d'être détrôné, le roi Clovis étendit son autorité sur toutes les Gaules¹.

Les empereurs d'Orient n'avaient point opposé d'obstacle aux conquêtes des Francs. Anastase espéra pourtant mettre le conquérant des Gaules dans sa dépendance en lui conférant des titres romains subordonnés au titre impérial. Le barbare en effet dans sa curiosité impatiente est, comme l'enfant, disposé à envier sans le comprendre ce qu'il voit dans la main des autres. La civilisation, les distinctions, tout ce qui brille, tout ce qui enorgueillit est un jouet par lequel on parvient à l'amuser, à l'apaiser, quelquefois à le faire obéir. Plus d'un envahisseur s'était laissé prendre à cet appât ; Anastase envoya donc à Clovis le titre et les insignes du consulat. Le roi franc, dans la basilique de Saint-Martin, se revêtit de la tunique et de la chlamyde, et mit le diadème sur sa tête. Ensuite il monta à cheval, et dans le trajet de la basilique à l'église de la ville, il distribua à pleines mains de l'or et de l'argent au peuple assemblé. Depuis ce jour il fut appelé consul ou auguste², mais l'Orient n'y gagna rien. Après le baptême de Clovis, saint Avitus avait dit : la Gaule a maintenant son roi comme l'Orient ; et les Francs auraient cru indigne de leur fierté de reconnaître la suprématie impériale.

Il importe toutefois de ne pas se méprendre sur la valeur réelle des conquêtes de Clovis. A la première vue, il paraît posséder la Gaule à l'exception de la Bourgogne, et comme dans la dernière année de son règne, il établit son siège à Paris, il ne lui manque aucune condition pour être roi de France à la manière du XIV^e ou XVII^e siècle. Il s'en faut bien que cette première conquête soit une possession assurée. Les Francs ont surtout choisi pour domicile l'ancienne Gaule-Belgique entre le Rhin et la Seine, de qui César disait autrefois qu'elle était plus récemment peuplée de nations germaniques, et plus brave, parce qu'elle était plus éloignée de la civilisation de la *Province*. C'est là qu'ils habitent sur les terres enlevées aux vaincus, c'est là ce qui même au commencement des Carolingiens s'appelait la *Francia*, ou le royaume des Francs ; c'est là enfin que leur autorité n'a jamais été contestée ; on peut en dire autant des Armoricains qui s'étaient donnés à Clovis. Mais les Bretons n'étaient pas soumis ; il n'y a qu'un mot dans Grégoire de Tours à leur sujet : *Nam semper Britanni ; post obitum regis Clodovecchi, sub francorum potestate fuerunt, et comites non reges appellati*. Ces termes vagues désignent tout au plus une suprématie et un tribut, et les faits rapportés plus tard par le même historien prouvent que cette suprématie ne fut respectée que rarement. Le vainqueur ne s'établit pas sur la terre des Bretons ; il ne mêle pas les races par le mélange des coutumes, il n'intervient pas dans le gouvernement des vaincus, il ne leur impose pas de juges ; or dans ces premiers siècles, des vainqueurs imposés pour juges attestent seuls une domination incontestable. Les Bretons ont pour limites les villes de Rennes et de

¹ Grégoire de Tours, 11-40, 41, 42 ; Frédégaire, 28.

² Grégoire de Tours, *ibid.*, 38.

Nantes qu'ils ne pillent pas toujours impunément, mais au delà desquelles on ne se hasarde pas à les poursuivre ; après avoir résisté aux Mérovingiens ils affronteront la vieillesse de Charlemagne, et menaceront ses successeurs de conquérir la Gaule à leur tour. Ce n'est que par l'indissoluble lien de la dépendance féodale, où Charles le Simple eut l'adresse de l'engager malgré elle, que la Bretagne est devenue une province du royaume de France. L'Aquitaine a bien plutôt été délivrée des Visigoths par la bataille de Vouillé, que conquise aux Francs, le vainqueur n'habite pas plus l'Aquitaine que la Bretagne ; les Romains y gardent leur nationalité. Partagée entre les quatre fils de Clovis, elle ne cédera pas aux plus cruels ravages ; toujours prête à la révolte, elle opposera, en l'adoptant pour son chef indépendant, un Mérovingien aux rois mérovingiens, ou un duc carlovingien aux rois carlovingiens ; enfin elle conservera son indépendance intérieure jusqu'à Charles VII à la faveur du morcellement féodal.

On ne se tromperait pas moins à chercher dans Clovis quelque chose qui ressemblât au pouvoir royal. Le roi n'est encore que le premier des combattants ; s'il est obéi quelquefois c'est qu'il exprime par son commandement la volonté du plus grand nombre et qu'il l'exécute le premier. Tout le monde sait l'histoire du vase de Soissons : *Mes compagnons, disait Clovis, je vous prie de m'accorder ce vase sans diminuer pour cela ma part.* — *Tu l'auras, si le sort te le donne,* répondit un soldat, rappelant ainsi le roi à la règle commune du partage, et il brisa le vase avec sa framée. Lorsque après la victoire de Tolbiac, saint Remi vint réclamer de Clovis l'accomplissement de son vœu : *Je veux bien me faire chrétien,* répondit le roi, *mais le peuple qui me suit n'aime pas qu'on abandonne ses dieux, je vais donc le consulter.* Les Francs s'étant alors écriés : *Nous le voulons bien, le Dieu que prêche Remi sera le nôtre,* Clovis put recevoir le baptême. Nous avons vu Clovis s'offrir aux Ripuaires, non pas comme un roi, mais comme un protecteur, *ut sitis sub mea defensione.* Ses fils éprouvèrent plus d'une fois combien il était dangereux de contrarier l'humeur violente de leurs soldats.

Clovis mourut en 511. Ses quatre fils se partagèrent le commandement des Francs. Childebert régna Paris, Clodomir à Orléans, Clotaire à Soissons. La position de ces capitales indique assez clairement quel était le véritable domaine des Frappes. L'aîné, Theuderic (Thierry), qui n'était pas fils de Clotilde eut pour capitale Metz et pour royaume l'Ostrasie (*Oster-reich*) ou gouvernement oriental, c'est-à-dire tous les pays compris entre la Meuse et le Rhin qui se sont appelés Lorraine à partir du IXe siècle. A l'Ostrasie se rattachaient les France-Ripuaires et la suprématie sur les Allemani. L'Aquitaine fut partagée entre les quatre frères, qui s'engageaient ainsi à réunir toutes les forces des Francs pour la conservation d'une province difficile. Les fils de Clovis continuèrent la conquête de la Gaule et commencèrent celle de la Germanie.

Le premier effort fut dirigé contre la Bourgogne. Clodomir (523) attaqua Sigismond, fils de Gondebaud, le fit prisonnier et l'amena avec ses enfants dans un lieu qui s'appelait *Campus Rosaceus* (Rosières) ; mais l'année suivante Godomar, frère de Sigismond, prit sa place ; avant de marcher contre le nouveau roi, Clodomir égorgea ses prisonniers et les fit jeter dans un puits. Il était soutenu par Theuderic, et il s'avança plein de confiance jusqu'à Vesperonce (Voiron ?). Il y trouva la peine de sa cruauté. Il fut tué, et sa tête, mise au bout d'une pique, effraya les siens et les dispersa. Ce succès valut au Bourguignon dix années de repos ; Childebert et Clotaire montrèrent plus d'empressement à dépouiller les fils de Clodomir qu'à le venger, et tandis qu'ils poignardaient leurs neveux pour s'enrichir à leurs dépens, Theuderic s'agrandissait du côté de la

Germanie. La Thuringe était alors partagée entre deux frères, Baderic et Hermenefried ; la femme de ce dernier le poussait sans cesse à la guerre ; un jour, en rentrant chez lui, il ne trouva sa table servie qu'à moitié : **Celui qui se contente d'un demi-royaume, lui dit sa femme, doit se contenter d'un demi-repas.** Hermenefried appela alors à son aide le Franc Theuderic, et Baderic fut dépouillé. Hermenefried ne profita pas de son crime. Comme il se promenait sur les murs de Tolbiac avec Theuderic, *il tomba poussé, par je ne sais quel hasard,* dit l'historien¹ et se tua. Theuderic, maître de la Thuringe, régnait à l'est jusqu'à la rivière de Sala, un des affluents de l'Elbe (530). C'est alors sans doute que les Bavarois vinrent se soumettre à sa suprématie. Il existe une preuve incontestable de cette supériorité de Theuderic sur les Bavarois, dans les lois qu'il rédigea pour eux comme pour les Allemani à Châlons² ; et il est le premier qui ait eu le droit de choisir ou d'approuver le duc de Bavière, et de condamner les Bavarois à mort.

De nouveaux succès dans la Gaule affermirent le pouvoir des rois francs. Childebart et Clotaire (533) reprirent la guerre contre la Bourgogne ; s'emparèrent d'Autun et chassèrent Godomar, qui ne reparut plus. Ils partagèrent les états bourguignons. Theuderic n'avait point suivi ses frères à cette expédition ; mais ses soldats lui ayant dit : **Si tu ne veux pas combattre avec tes frères, nous les suivrons sans toi,** il leur promit de les conduire contre les Arvernes, dans un pays où l'or et l'argent, les esclaves et les troupeaux ne leur manqueraient pas. L'Auvergne, qui se gouvernait elle-même malgré la conquête des Francs, fut ravagée : et, Theudebert, fils de Theuderic se fit connaître en combattant les Visigoths de la Septimanie, auxquels il enleva le pays des Butènes (Rhodéz), des Gabalitants (Gévaudan) et des Albigeois. Devenu roi d'Ostrasie (534) par la mort de son père, Theudebert, et ses oncles, promirent tour à tour à l'empereur Justinien et aux rois des Ostrogoths (533-536) leur participation à la guerre qui commençait en Italie pour la possession de cette contrée. Ils reçurent en échange, de l'un et de l'autre allié, deux mille livres pesant d'or et l'abandon de la Narbonnaise seconde, de la seconde Viennoise et des villes d'Arles et de Marseille. Par là fut complétée l'acquisition de la Gaule. On peut rapporter également à Theudebert la première défaite des Saxons, et le premier tribut que ce peuple à l'indépendance féroce ait payé à un vainqueur.

Le roi d'Ostrasie, Theudebert, semble chargé de protester au nom de tous les princes francs contre les prétentions des empereurs grecs. Il écrit à Justinien : **Vous voulez savoir quelles provinces nous sont soumises avec l'aide de Dieu ; sachez donc que nous commandons heureusement aux Thuringiens, dont nous avons acquis les provinces, et dont les rois ont disparu, que la nation des Norsaves (Norique, Bavarois ?) a baissé la tête devant nous, que les Saxons Euciens se sont livrés à nous de leur libre volonté ; notre domination s'étend, sous la garde de Dieu, le long du Danube et de la Pannonie jusqu'à l'Océan.** Il dit encore ailleurs : **Vous demandez notre amitié, nous vous demandons d'y être constamment fidèle.** Justinien avait mal parlé dans une lettre de Theuderic, père de Theudebert ; celui-ci répond : **Vous nous avez offensé par cette lettre qui prétend outrager après sa mort notre père, un si grand prince, et le vainqueur de tant de nations**³. Theudebert combattit les Grecs en Italie ; Justinien ayant pris le nom de *Francique*, comme s'il eût vaincu les Francs, Theudebert prit le titre

¹ Grégoire de Tours, 3.

² Préambule de la loi Salique.

³ *Script. rer. franc.*, 4.

d'*auguste*, qu'il fit écrire sur ses monnaies. Cette monnaie était d'or, autre bravade que relève avec amertume l'historien Procope : Les rois germanains sont maîtres de Marseille, colonie phocéenne, des environs maritimes et de toute cette mer. Ils président dans Arles aux jeux du cirque ; ils frappent de la monnaie avec de l'or gaulois, à leur effigie et non à celle de l'empereur. Le roi des Perses a l'usage de fabriquer de la monnaie d'argent ; mais ni lui-même, ni aucun roi barbare, quoiqu'il possède de l'or, n'ose en faire de la monnaie à son effigie ; car une pareille monnaie n'est point employée dans le commerce avec les barbares¹. Theudebert, dans les derniers jours de son règne, avait prémédité une invasion en Thrace ; son fils Théodobald ; qui lui succéda en Ostrasie (548-555), contraria les efforts de Justinien contre les Ostrogoths, et soixante-quinze mille Al-marli passèrent les Alpes pour combattre Narsès.

Cependant la domination franque ne s'étendit pas au delà des limites de la Gaule et de la Germanie. Deux fois Childebert et Clotaire avaient entrepris la guerre contre les Visigoths d'Espagne. Leur sœur Clotilde, mariée au roi Amalaric, et persécutée pour la foi catholique par ce prince arien, leur avait envoyé une robe teinte de son sang. En 531 Childebert défit Amalaric près de Narbonne, et le força à fuir jusqu'à Barcelone, où il fut tué par les Visigoths eux-mêmes. En 542 Childebert et Clotaire s'emparèrent de Pampelune, de Calahorra, et assiégèrent Saragosse ; mais ils se retirèrent par respect pour saint Vincent, dont on leur remit quelques reliques. Battus au retour par l'armée du roi Theudis, ils renoncèrent à toute conquête de ce côté. Les alliances des rois d'Ostrasie avec l'empire ou avec les Ostrogoths ne leur acquirent rien en Italie ; il faut attendre Charlemagne pour que la puissance des Francs s'étende au delà des Alpes.

Quoi qu'il en soit, les Francs ont fondé deux royaumes distincts ; celui d'Ostrasie, auquel se rattache déjà la Germanie, et celui de Westrie ou Neustrie (*West-reich*, royaume occidental), auquel se rattache la Bourgogne. Ces deux royaumes furent un moment réunis : Théodobald l'Ostrasien mourut sans enfants (555). Childebert ne laissa que des filles, qui furent enfermées dans un cloître (558). Le roi de Soissons, Clotaire, réunit tous les héritages. Son règne fut de trois ans. Il eut à lutter contre les Bretons et contre les Saxons. Son fils Chramne, soutenu par les Bretons, fut vaincu, étranglé et brûlé par ses ordres. La guerre contre les Saxons ne fut pas si heureuse, le récit qu'en a laissé Grégoire de Tours atteste que l'esprit d'indépendance n'avait pas encore diminué chez les Francs. Lorsque Clotaire², après la mort de Théodobald, eut reçu par héritage tout le royaume des Francs, les Saxons rebelles refusèrent le tribut. Comme il atteignait leurs frontières, les Saxons promirent le tribut, et plus encore s'il l'exigeait, ne demandant qu'une chose, y eût paix entre eux et lui. Clotaire entendant ces paroles, dit aux siens : Ils parlent bien ces hommes, ne marchons pas contre eux, pour ne pas pécher contre Dieu. Mais les soldats répondirent : Nous savons qu'ils sont des menteurs, et qu'ils ne tiendront pas ce qu'ils ont promis. Les Saxons offrirent une seconde fois la moitié de leurs biens, demandant la paix. Et le roi Clotaire dit aux siens : Ne vous acharnez pas contre ces hommes, de peur que la colère de Dieu ne tombe sur nous. Et les soldats n'approuvèrent pas ces paroles. Les Saxons offrirent encore leurs vêtements, leurs troupeaux, tout ce qu'ils possédaient, en disant : Prenez tout cela avec la moitié de notre terre, seulement laissez nos femmes et nos petits enfants libres, et que la guerre ne se livre pas entre nous. Les Francs n'acceptèrent pas encore. Le roi Clotaire leur

¹ Procope, *De bello goth.*, 3-33.

² Grégoire de Tours, 4-14.

disait : Renoncez, je vous prie, renoncez à vos desseins : N'allez pas à cette guerre où vous vous perdrez. Si vous voulez y aller cependant, je ne vous y suivrai pas. Alors les Francs se jetèrent sur lui, brisèrent sa tente, et l'insultent par des injures, et le trainant avec violence, ils voulurent le tuer. Le roi Clotaire voyant ces choses, marcha avec eux malgré lui. Les Francs furent battus.

Clotaire Ier mourut en 561.

II

La dernière lutte de l'empire d'Occident contre les barbares nous a déjà fait connaître les Visigoths, Ce peuple n'a plus, comme les Francs, la sauvage originalité d'une nation germanique. La modération d'Athaulf avait été imitée par ses successeurs ; tout en conservant autour d'eux quelques restes des coutumes primitives, les rois et les plus braves des Visigoths avaient adopté les mœurs romaines. La renommée avait fait connaître à tous les peuples la politesse du roi des Goths, Théodoric II¹. On voyait à Toulouse l'élégance grecque, l'abondance gauloise, l'activité italienne, une discipline royale, avec quelques restes de coutumes barbares. Théodoric avait sa garde de barbares couverts de peaux ; mais il avait aussi la majesté impériale. Il recevait les ambassadeurs des nations, écoutant beaucoup répondant peu. Après cela, il se levait de son trône pour visiter ses trésors ou ses écuries, ou bien il allait à la chasse avec la gravité d'un roi. Je viens de voir, écrivait Sidoine Apollinaire², le jeune Sigismer, de race royale, paré à la mode de sa nation comme un jeune époux. Il se rendait au prétoire de son beau-père. Il marchait précédé d'un cheval rayonnant de pierreries, couvert lui-même d'un manteau d'écarlate, brillant de l'éclat de l'or et de la blancheur de la soie. Les petits rois, les compagnons qui le suivaient, avaient une figure terrible même dans la paix ; leurs jambes, leurs genoux étaient nus, le haut des bras seulement était revêtu de manches. Leurs glaives pendaient de l'épaule. Leur armure défensive était en même temps leur ornement. De la main droite ils tenaient les haches qui se lancent, et de la gauche un bouclier artistement ciselé qui reflétait la lumière. Sidoine Apollinaire ne se plaint pas de la cruauté des Visigoths, quoiqu'il leur reproche souvent leur ambition qui gêne l'Auvergne. Ils ne furent cruels qu'envers la religion catholique, au nom de l'arianisme. Ils devaient surtout être désirés par l'Espagne qui, sans cesse ravagée par les Suèves, n'avait trouvé de défense que dans les victoires des Visigoths.

Euric était roi des Visigoths en 476. Il régnait entre la Loire, l'Océan et le Rhône ; presque toute l'Espagne lui était acquise, et Odoacre, maître de l'Italie, disposant comme un empereur des dernières provinces romaines, lui céda le reste de la Gaule jusqu'aux Alpes. Euric secouru par l'Ostrogoth Widimer, qui traversa toute l'Italie pour le rejoindre, passa les Pyrénées, 477. Il prit Pampelune et Saragosse, et resta ainsi maître de toute l'Espagne romaine ; il resserra les Suèves dans leur Galice et repassant les Pyrénées, s'empara d'Arles et de Marseille sur Nepos, en 480³.

¹ Sidoine Apollinaire, lettre 1-2.

² Sidoine Apollinaire, lettre 1-20.

³ Isidore de Séville, ère 504.

Le royaume des Visigoths acquit de cette manière ses plus Vastes Imites, qu'il ne conserva pas longtemps. Alaric II, fils d'Euric, lui succéda en 484 ; et en 507 il subit la conquête de Clovis. Nous avons rapporté plus haut la bataille de Vouillé, où Alaric périt. Angoulême, défendu par de vieux murs, les vit tomber de vétusté à l'arrivée des Francs, et se rendit malgré sa garnison. Quelques Goths essayèrent un nouveau combat près de Bordeaux, mais leur défaite ne servit qu'à donner au lieu de lent-mort le nom de *Champ arien*. Bordeaux, Cahors, Rhodéz, quoiqu'elle eût à venger un Apollinaire tué par les Francs, se rendirent. Toulouse, la capitale des rois visigoths, eut le même sort. Les trésors enlevés aux Romains par le premier Alaric, passèrent aux mains de Clovis : sans le secours du roi d'Italie, Théodoric le Grand, les Visigoths n'auraient rien conservé en Gaule.

Ce protecteur était le beau-père d'Alaric II, et le grand-père du jeune Amalaric, que les grands verraient d'exclure du trône pour son âge, en lui préférant Gésalric, un de ses parents. Le roi d'Italie prit d'abord pour lui-même la province de Marseille, il vainquit ensuite Gésalric, et l'obligea à finir chez les Vandales ; il assura aux Goths la conservation de la Septimanie, et, selon les uns, se fit donner la royauté d'Espagne ; selon d'autres, il se chargea seulement de la régence pendant la minorité d'Amalaric¹. Sa protection retint les Visigoths dans la dépendance, et les empêcha de conquérir ; après sa mort (526), Amalaric, en épousant la fille de Clovis, obtint des rois francs ses beaux-frères la province de Toulouse ; mais le cruauté avec laquelle il traita sa femme lui attira la mort. Vaincu par Childebert, roi de Paris, il avait fui de Narbonne ; il fut tué à Barcelone par les Visigoths eux-mêmes (531). Sa famille, qui avait régné sans interruption depuis s'éteignit en lui. La royauté passant désormais d'une famille à l'autre, devint manifestement élective, et engagea les Visigoths dans toutes les querelles de l'éligibilité. Le premier successeur d'Amalaric fut Theudis, un des meurtriers d'Amalaric ; auquel les rois Francs reprirent ce qui avait formé la dot de leur sœur, ne lui laissant en Gaule que les territoires de Narbonne, Nîmes Béziers, Agde, Elne et Carcassonne ; Theudis empêcha Saragosse d'être prise ; mais il fut assassiné en 548. Theudisèle, son assassin, régna deux ans, et périt lui-même pour ses violences au milieu d'un festin.

Ces agitations intérieures se compliquèrent après sa mort d'une réaction impériale. Les conjurés qui lui avaient donné la mort mirent à sa place Agila. La résistance de la ville de Cordoue, qui refusait de reconnaître, et la fuite qu'il fut obligé de prendre, attirèrent au nouveau roi le mépris de la nation. Athanagilde se souleva, et ne craignit pas, pour augmenter ses forces, d'appeler à son aide l'empereur Justinien. Le patrice Liberius fut envoyé (552) avec l'ordre de reconquérir l'Espagne, comme Bélisaire et Narsès avaient fait l'Afrique et l'Italie. Agila fut vaincu, et périt à Mérida sous le fer des grands. Mais pour payer les services des Grecs il fallut bien leur livrer Valence, Cordoue, la Bétique et la partie méridionale de la Lusitanie. Les Visigoths introduisaient ainsi dans leur empire un ennemi ambitieux, qu'ils n'en chassèrent pas à leur gré². Arthanagilde s'allia aux Francs, il maria ses deux filles, Brunehaut et Galswinde, aux deux rois Sigebert et Chilpéric ; mais il n'éloigna pas le danger qu'il avait attiré lui-même. Liuba, successeur d'Arthanagilde, élu roi à Narbonne, s'associa son frère Léovigild, qui régna seul en 572.

¹ Voyez Grégoire de Tours, Isidore de Séville et Mariana, 5-6, 7.

² Isidore de Séville.

Léovigild doit être considéré comme le fondateur, ou du moins le réparateur du royaume des Visigoths. Il bat les Grecs dans le pays des Bastetans et les en chasse ; il ravage et soumet de nouveau le territoire de Malaga ; il rappelle Cordoue au devoir et la contient par le massacre des habitants des campagnes ; puis il se tourne contre les Cantabres, et emporte d'assaut la ville d'Amaia (*Aregia, Varegia*), située entre Burgos et Léon. Après avoir apaisé quelques mouvements séditieux en Septimanie, annonce aux Suèves, par une attaque heureuse, leur ruine prochaine, et leur accorde là paix en vainqueur, pour reprendre la guerre contre les Grecs. Il les chasse des montagnes de Grenade, et ne leur laisse qu'une côte étroite sur la Méditerranée. De si brillants succès faillirent se perdre dans une guerre civile. Hermenigild, fils du roi, avait épousé Ingunde, une princesse d'Ostrasie ; il se laissa convertir par elle à la religion catholique. Poussé à bout par le zèle arien de son père et par les mauvais traitements, Hermenigild prit les armes, et s'allia avec le commandant des Grecs. Livré ensuite par son allié, le prince reçut la mort par l'ordre de son père ; et sa femme Ingunde, prisonnière du même traître, fut emmenée hors de l'Espagne ; les rois francs voulurent le venger, et soutinrent les Suèves contre les Visigoths ; mais tandis qu'ils tournaient surtout leurs efforts sur l'Italie, Léovigild attaqua la Galice. Le roi des Suèves, Éboric, avait été détrôné par Andica, tondu et enfermé dans un monastère. Léovigild (585) se porta pour le vengeur d'Éboric. Andica, vaincu à son tour, dépouillé de ses cheveux et du trône, mit fin par sa chute au royaume des Suèves. L'Espagne, à l'exception de ce que les Grecs gardaient encore, fut réunie sous une seule domination. Léovigild avait ainsi fondé le royaume des Visigoths, et il avait voulu fonder le pouvoir des rois en prenant le sceptre, la couronne et le manteau royal. Il mourut en 586.

Italie. — Ostrogoths. — Lombards. La conservation de l'Italie était plus difficile pour les conquérants. Le centre de l'ancien empire d'Occident semblait attirer à lui ces empereurs qui prétendaient relever le pouvoir romain. La réaction fut donc opiniâtre, et dura plus d'un siècle. Un barbare vint d'abord au nom de l'empire conquérir l'Italie au profit des Romains ; puis un général d'Orient l'enleva aux héritiers de ce barbare. Il fallut la violence lombarde pour implanter les barbares en Italie.

L'alliance des Goths avec les hommes de C. P. remontait à Constantin. Les Ostrogoths, après la mort d'Attila ; lorsque chaque tribu barbare se faisait un domaine par la force, avaient mieux aimé demander des terres à l'empire que de courir les chances d'un combat¹. On leur avait donné la Pannonie, et ils défendaient le Danube pour paiement. Cette année même (456) leur était né un prince fils de leur chef Théodemir, Théodoric, l'enfant gâté des Byzantins, *que la Grèce éleva dans le sein de la civilisation, et que Rome appela pour être réparé*². Adopté par l'empereur Léon Ier, il combattit pour Zénon ; il fut patrice, il fut consul, il eut sa statue à C. P. comme autrefois le Goth Ataric, allié de Constantin. On put croire un instant qu'il serait un barbare. Devenu chef des Ostrogoths par la mort de son père, ils l'entraînèrent malgré lui contre Constantinople. Mais Zénon lui rappela qu'il était consul, et le consul rougit d'avoir levé le bras contre la nouvelle Rome. Zénon montra l'Italie aux Ostrogoths comme une proie qu'ils ne devaient pas ravir pour eux-mêmes, et il chargea Théodoric de dépouiller Odoacre et de gouverner l'Italie comme une portion de l'empire.

¹ Jornandès.

² Ennodius, *Panégryrique*.

Alors s'émut tout le peuple des Ostrogoths, plus nombreux que les étoiles du ciel ou les sables de l'Océan les mères prirent leurs petits sur leurs bras ; les chariots, les maisons mobiles, portèrent les instruments du labourage, et les pierres à écraser le froment et tout marcha vers l'Italie¹.

489. Les Gépides, qui refusèrent le passage demandé, furent battus. Les Alpes Juliennes franchies, on rencontra les soldats d'Odoacre ; c'était une confédération barbare. Il y avait beaucoup de rois dans cette armée ; les barbares venaient lutter contre l'homme de l'Orient. Théodoric fut vainqueur près du Sontius, il prit l'Istrie et la Vénétie, et fut encore vainqueur à Vérone ; mais la Ligurie résista. Celui qui commandait à Milan pour Odoacre trompe le vainqueur ; maintenu à la tête de sa troupe, il la tourne contre Théodoric, le fatigue par des attaques partielles, et le force d'aller passer l'hiver à Pavie. Un secours des Visigoths releva Théodoric ; il combattit une troisième fois près de l'Adige, *le plus beau des fleuves, il enrichit ses ondes de cadavres, et l'Adige emporta à la mer les souillures de l'Italie sans rien perdre de sa pureté*². Ainsi se réjouissait l'Italie de cette double victoire, et elle reconnaissait Théodoric pour son gouverneur (*Italiæ rector*).

Odoacre était bloqué dans Ravenne ; Théodoric prenait Rome, et déjà le Vandale Thrasimond lui cédait la Sicile. Odoacre se rendit sur la promesse de partager le pouvoir avec le vainqueur, et fut égorgé dans un festin. Le partage n'était pas possible entre le chef des barbares confédérés qui avaient tué l'empire, et l'allié, l'envoyé de C. P., qui venait le relever.

Théodoric résida à Ravenne, comme les empereurs, déclarant que l'Italie était unie à l'empire et ne faisait qu'un corps avec lui ; que ce corps n'avait qu'une pensée et qu'une volonté ; que le gouvernement de Byzance était son modèle, et un modèle parfait, et il sollicita la bienveillance de l'empereur Anastase qui ne s'accordait pas à tous³.

L'Italie avait perdu une partie de ses habitants. Les Bourguignons avaient passé les Alpes pendant la lutte de Théodoric et d'Odoacre, et ils avaient emmené les cultivateurs liguriens à Lyon. La mère de la moisson humaine, la Ligurie, veuve et stérile ne donnait plus qu'un aride gazon, et ceux qui tiraient de leurs vignes leur nom antique d'œ�otriens, n'avaient plus de vin pour humecter leurs lèvres. Théodoric envoya en Gaule l'évêque de Pavie, Épiphane ; l'évêque fléchit le Bourguignon. Quarante mille hommes à la fois revinrent de Lyon en Italie ; les louanges recommencèrent, Le jeune héros de Pella qu'une vaine flatterie appelait le pacificateur du monde, avait entraîné moins de nations que Théodoric n'en rappelait⁴.

Théodoric rendait les Romains à l'Italie. Il fallait maintenant ressaisir l'administration romaine, et tout cet éclat de dignités impériales, dont Constantin s'était paré, à la mode de l'Orient. Le sénat redevint le premier ordre de l'État, la fleur au genre humain la réunion des faisceaux. Tous ceux qui avaient servi Rome, ceux dont les pères avaient regardé en face Attila et les visages terribles des Huns, furent sénateurs et l'étranger, le barbare, ne siégea pas à côté d'eux. Le génie de la liberté regardait cette assemblée d'un œil bienveillant ; le sénat de Rome approuvait ce que Théodoric avait résolu à

¹ Ennodius, *Panegyrique*.

² Ennodius, *Panegyrique*.

³ Cassiodore, *Variæ*.

⁴ Ennodius, *S. Epiph. vita*.

Ravennes¹. On vit encore des patrices, des respectables, les clarissimes, tous ces titres établis par les ancêtres (*majores*) ; c'est le mot perpétuel de Théodoric ; on eût dit qu'il était le descendant des Romains. Il y eut des consuls comme il y en avait sous l'empire, c'est-à-dire des hommes qui portaient une robe peinte, armaient leur main du noble bâton, montaient sur une chaire curule aussi haute que leur dignité, et devaient être magnifiques et célébrer des jeux². Il y eut un préfet du prétoire un préfet de Rome : il y eut un palais du roi composé comme le palais impérial, le comte des largesses sacrées ; le maître de la chambre, celui qui introduisait les ambassadeurs, qui passerait les solliciteurs, cette aurore bienfaisante qui annonçait à tous le visage de ta sérénité royale, comme l'aurore annonce l'éclat du jour. Le barbare devenu Romain, qui dictait toutes choses, avait bien profité à l'école orientale de Léon Ier et de Zénon.

L'administration fut romaine, comme les noms étaient romains. Théodoric n'a pas fait de lois ; les Ostrogoths s'en vantaient plus tard à Bélisaire ; les lois romaines, gardèrent leur force. Les Ostrogoths y furent soumis eux-mêmes à la faveur de quelques modifications qu'on appela l'édit de Théodoric. Les Provinces, les diocèses impériaux eurent leurs gouverneurs, tous romains. Ce fut un titre aux honneurs que d'avoir bien gouverné une province, et d'avoir pesé sans avarice les intérêts publics et les intérêts privés. Trajan avait fait ainsi le petit-fils de Théodoric, roi, comme lui, de l'Italie romaine, se glorifiait de reproduire Trajan après quatre siècles³.

On conserva les impôts. Chez les autres barbares qui n'avaient pas d'impôts dans leur Germanie, le système fiscal des Romains avait disparu avec leur domination. Dans l'Italie qui voulait rester romaine, les impôts demeurèrent avec le nom de l'indiction, et, quoi qu'on ait dit, avec beaucoup d'abus. Plus d'une fois, l'évêque Épiphane, le médecin des blessures publiques, vint prier Théodoric pour ces Liguriens dont les épaules tremblaient de fatigue sous la charge des tributs. Aucun possesseur ne fut épargné, pas plus que sous Galérius qui, le premier, avait soumis l'Italie aux mêmes tributs que les autres provinces. L'impôt fut établi encore d'après la qualité des possessions et des hommes. On gagna cependant un peu d'ordre ; il n'y eut plus caprice, mais charge régulière dans ces tributs⁴.

À cette condition tout impériale, on fit des monuments ; on donna des jeux romains. On a surnommé Théodoric grand amateur de constructions et restaurateur de villes. Il convenait que le roi décorât ses palais d'édifices ; pouvait-il ne pas égaler en éclat ces anciens qu'il égalait par le bonheur de son siècle. Il recommande aux architectes de lire les livres des anciens, pour ne pas dégénérer de ceux qu'ils remplacent. Une statue d'airain avait disparu de la ville de Côme. Il promit cent pièces d'or à qui découvrirait, le voleur ; il agrandit le palais impérial de Ravennes, fit bâtir dei palais à Vérone et à Pavie. A Rome, il releva le théâtre de Pompée, répara les aqueducs et rendit leurs eaux aux thermes publics.

¹ Cassiodore, *Variæ*.

² Voyez Cassiodore, *Variæ*, les formules du consul, du questeur, du maître de la chambre, celles des respectables, des clarissimes, etc.

³ Il est curieux de comparer le panégyrique de Pline et ses contemporains de Théodoric : Pline, *Panégyrique*, 70. Cassiodore, *Variæ*, 1-2 ; 1-22 ; 8-3.

⁴ Cassiodore, *Variæ*, 1-16. — Ennodius, *Epiph. vitæ*.

Les Romains aimaient encore les jeux. Théodoric voulut que le spectacle des plaisirs fut la joie des peuples. Il aimait leurs acclamations, les cris qu'ils savaient pousser en harmonie, et il institua un tribun des plaisirs, comme Tibère avait créé un inspecteur des jeux, qui paraissait modérer la licence. Il ne chassa pas les pantomimes qu'Antonin avait aussi beaucoup aimés, mais il assigna certaines places à leur art. De pareils jeux étaient contraires aux bonnes mœurs ; il en prévenait l'excès à l'exemple des anciens.

Cependant il n'oubliait pas la littérature. Le savant Cassiodore était son ami, son conseiller. Avant Théodoric, les tribunaux se taisaient d'un triste silence, et il n'y avait plus de palme pour la parole. Il anima l'éloquence par les récompenses de la gloire. Rome conserva ses réunions de savants ; les patrices Festus et Symmaque, matière illustre de toutes les sciences, qui ne sortaient pas de la ville sacrée, les premiers sénateurs, dont la vue seule était une instruction, le patrice Boèce, qui savait si bien enseigner ; Faustus et Avienus, la béatitude de leur siècle, les fleuves de l'éloquence romaine ; et parmi les femmes, Barbara, la fleur du génie romain, et Stéphanie, la plus admirable lumière de l'Église catholique¹.

Que devenaient les Goths, les vainqueurs d'Odoacre ? Ils restaient barbares, en dehors de la société romaine. Cantonnés dans les terres qu'Odoacre avait données aux siens, ils n'allaient pas aux écoles publiques, et ils n'auraient pas voulu y aller. Ils n'avaient point de dignités civiles ; elles étaient toutes réservées aux Romains². Ils avaient leurs comtes, barbares comme eux, qui leur rendaient la justice. Dans leurs procès avec les Romains, deux juges, l'un romain l'autre goth, décidaient la querelle³. Quelquefois on les faisait servir à l'amusement de leurs protégés, par les exercices militaires à la germaine dont parle Tacite. Mais ils avaient une fonction que les Romains ne partageaient pas ; ils étaient soldats. Théodoric savait bien que les armes étaient devenues trop lourdes au bras romain, et qu'elles tombaient, non pas à la première blessure, mais à la première poussière. Cette milice permanente, et toujours germaine, ne perdait rien de sa force. Théodoric s'était fait encore une Hotte pour protéger les estes, mille *dromones* ; c'étaient de petits vaisseaux recouverts d'un toit pour repousser les flèches qui venaient des grands vaisseaux. Venise, déjà commerçante, prêtait quelquefois ses navires et l'agilité de ses rameurs à Théodoric.

L'empire avait donc reparu avec son administration hiérarchique, et des barbares pour soldats. Théodoric joua le rôle d'empereur à l'Occident ; il soumit l'Illyrie, la Pannonie, le Noricum, la Rhétie. Quand les Allemani furent battus par Clovis, ils implorèrent la protection de Théodoric. Le roi d'Italie, par une lettre, sembla arrêter Clovis, et sauva *ces restes fatigués*. Il envoya en retour au roi des Francs un musicien qui devait adoucir ses travaux par l'agilité de ses doigts. Théodoric prit aux Bourguignons la province de Marseille et la seconde Narbonnaise. Il voulut tenir à toutes les nations par des mariages. Il avait épousé la sœur de Clovis Audéflède ; il maria sa fille Ostrogothe au roi de Bourgogne Sigismond ; une autre, Théodocote, à Alaric II, roi des Visigoths. Quand Alaric II fut mort, Théodoric prit sous sa tutelle son fils Amalaric, et gouverna les Visigoths et l'Italie.

Mais à la fin de son règne, il ne ménagea plus l'empire d'Orient, et parut barbare en Italie. Ariën, comme les Orientaux, il continua de l'être lorsque les empereurs

¹ Ennodius, *parænesis diadiscalica*, art. *rhétorique*.

² Ennodius, *Panégyrique*.

³ Cassiodore, 7-3.

ses patrons ne l'étaient plus. Il voulut protéger de Revenues les ariens de C. P., et persécuta le pape Jean Ier qui n'avait pas réussi auprès de l'empereur (V. *l'Histoire de l'Église*). Deux Ostrogoths, Trigille et Conigaste, le dominaient alors. Ils écartèrent de la cour les Romains Albinus et Paulinus ; ils exigèrent d'énormes impôts. Un gouffre sans fond engloutit le sang et la sueur des provinces. Ils firent une disette en achetant à bas prix les blés qu'ils transportèrent dans les greniers du roi. Boèce voulait parler à Théodoric, dans une entrevue au nom des provinces. Repoussé, il eut le courage de lui parler en plein sénat. *Nous respectons l'autorité royale, lui dit-il, lui laissant le droit de distribuer e ses faveurs où elle veut, comme le soleil répand ses rayons. Mais demandons la liberté, le plus précieux privilège de cet empire..... Nul aujourd'hui ne peut être riche impunément ; les pierres uses répètent les gémissements du peuple. Vous disiez autrefois : il faut tondre le troupeau, et non pas l'écorcher...* Ce mot était de Tibère, Théodoric, qui l'avait adopté, le méconnut. Il gagna unie partie du sénat, le rebelle Boèce fut condamné au bannissement. Bientôt Boèce et son beau-père Symmaque furent enfermés à Pavie. Trigille et Conigaste les accusaient de haute trahison rien n'était, prouvé ; mais Théodoric voulut croire tout. Symmaque fut décapité ; Boèce fut torture dans un fort également éloigné de Rome et de Pavie. Au moyen d'une roue et d'une corde, on lui fit sortir les yeux de la tête ; on l'étendit sur une poutre, où deux bourreaux le frappèrent à coups de bâton depuis la tête jusqu'à la plante des pieds. Comme il vivait encore, on l'acheva par la hache.

526. Théodoric ne lui survécut pas longtemps. Agité de sombres regrets, il crut voir, dans un festin, la tête de Symmaque qui le menaçait des dents. Mais avant de mourir, comme s'il eût prévu la vengeance orientale provoquée par lui, il recommanda aux Goths d'aimer les Romains, aux Romains d'aimer les Goths, aux Goths encore de respecter le sénat, de respecter le prince d'Orient, et de se le conserver propice¹. Sa fille Amalasanthe, mère du jeune Athalaric, gouverna pour son fils. Elle avait compris la pensée de son père ; elle voulait gouverner comme lui. Femme révérée de tous les royaumes, dit Cassiodore, qui se montre et force le respect, qui parle et fait croire au prodige ; éloquente de tout l'éclat de l'éloquence attique, elle brille de la pompe de l'éloquence romaine, elle se glorifie de la richesse de la langue de ses pères ; admirable partout, elle domine tout². Ainsi disait le Romain. Il voyait les Romains admis à reconnaître Athalaric d'un consentement bien suave au cœur du prince, et ce prince prêtait serment comme Trajan. Il voyait les fatigues publiques, pour l'utilité de tous, imposées aux Goths ; la paix, les honneurs, l'habitation paisible réservée aux Romains, et, quoique Romain, il restait préfet du prétoire, commandant même aux armées. La veuve de Boèce, les enfants de Symmaque recouvraient leurs biens confisqués³. Aucun Romain n'était frappé, aucun condamné à l'amende, aucun injurié. Mais alors éclata l'opposition barbare plus forte sous une femme. Les Goths aspiraient à nuire. aux Romains. Elle voulait former son fils à la vie et aux mœurs des princes romains, et les Goths, pour tourmenter leurs sujets à leur gré, auraient voulu un commandant barbare. Un jour donc que mécontente de son fils, elle l'avait frappé au visage, Athalaric en pleurs fut rencontré par les Goths qui s'enhardirent contre Amalasanthe. Elle avait la pensée de tuer son fils, de prendre un autre mari pour commander avec lui aux Goths et aux Romains. Les

¹ Jornandès, 59.

² Cassiodore, *Variæ*, 11-1.

³ Procope, *De bello gothico*, liv. 1.

plus illustres vont la trouver. Théodoric, disent-ils, craignait qu'un Goth, après avoir tremblé devant la férule, ne tremblât devant l'épée ou la lance. Ils demandent pour Athalaric, au lieu de ses pédagogues une société de jeunes barbares qui lui apprennent à régner en barbare. Amalasinthe céda ; mais elle resserra son alliance avec la cour de Byzance. Quand Bélisaire alla faire la guerre aux Vandales, elle ne s'opposa pas à l'expédition ; elle laissa le passage libre, fournit des vivres et des chevaux, et put réclamer une partie du succès. Cependant menacée d'une conspiration par les Goths, elle s'entendit avec Justinien, s'assura au besoin d'un asile en Grèce, et ce ne fut qu'en s'éloignant qu'elle donna ordre de tuer les conspirateurs.

Ils périrent tous, elle put revenir ; mais enfin les Goths l'emportèrent. Il y avait parmi les Goths un certain Théodat, fils d'Amalafride, sœur de Théodoric, qui savait le latin et la philosophie de Platon, mais fort avare, dit Procope, c'est-à-dire fort avide comme tous les barbares. Possesseur d'une grande partie de la Toscane, il chassait les autres propriétaires, regardant comme un mal d'air des voisins. C'était aussi la pensée des Suèves. (V. le chap. Ier.) Théodat lutta contre Amalasinthe. Les Romains de Toscane se plaignaient à la régente. Théodat, forgé de rendre compte et de restituer, trouva l'occasion attendue de se venger dans la mort d'Athalaric. Le jeune homme avait fait comme tous les barbares ; il s'était usé par une jouissance prématurée des plaisirs romains. Amalasinthe ne pouvait plus régner pour garder au moins la moitié du pouvoir, elle le partagea avec Théodat ; mais le partage ne dura pas. Théodat s'entendit avec les Goths dont elle avait tué les parents, et ils étaient nombreux. Il tua les amis d'Amalasinthe, il renferma elle-même au milieu du lac de Vulsinie, dans une île défendue par un fort. Bientôt ces mêmes Goths demandèrent la mort d'Amalasinthe. Malgré les réclamations de l'Orient, elle disparut. Justinien saisit le moment ; l'envoyé de C. P. vint déclarer à Théodat et aux Goths une guerre inexpiable¹.

Guerre de Bélisaire et de Narsès. Elle était bien nommée d'avance. Ce fut une guerre de races, une guerre des Goths contre les Romains, des Francs contre les Romains et les Goths, des Byzantins contre la fortune des Italiens, de la peste et de la famine contre la vie de tous. Elle aurait pu cependant se terminer sans malheurs, si les Goths avaient voulu rester ce qu'ils étaient sous Théodoric et sous Amalasinthe, les alliés de l'empire d'Orient qui ne réclamait pas autre chose. Lorsque Mundus eut paru en Dalmatie, quand la Sicile, toujours grecque, eut reconnu Bélisaire et les Byzantins, et reçu les pièces d'or que le conquérant jetait sur son chemin, à la manière impériale, alors Théodat lui-même demandait un traité. Il céderait la Sicile, il enverrait tous les ans à l'empereur une couronne d'or de trois cents livres et trois mille confédérés Goths ; il ne tuerait, ne dépouillerait aucun prêtre ni aucun sénateur ; dans les spectacles, dans les jeux du cirque, partout où le peuple romain poussait ses acclamations de bon augure, on crierait d'abord en l'honneur de Justin clé avant de nommer Théodat. Il ne se ferait pas de statue, sans élever à sa droite une statue à l'empereur. C'est ainsi que Théodoric avait dit que l'empire et l'Italie ne formaient qu'un corps.

Mais, pendant les négociations, Mundus périt en Dalmatie avec son fils. On crut y voir l'accomplissement d'un oracle de la sibylle. Théodat redevint Goth, et reçut mal les nouveaux envoyés de Byzance. L'indécision cessa, Bélisaire cintra en Italie (536), prit Rhégium par la trahison du gendre de Théodat, assiégea Naples

¹ Tout ce récit sur Amalasinthe est tiré de Procope.

qui se disposait à se rendre sans les instances de plusieurs amis des Goths qui firent rejeter la capitulation, et entra par un aqueduc. Comme les soldats grecs se vengeaient sans pitié, le peuple de Naples, pour les apaiser, massacra ces amis des Goths qui avaient conseillé la résistance ; l'un d'eux fut coupé en morceaux. Aussitôt Théodat fut odieux à ses barbares, sa lenteur partit un complot avec la Cour de Byzance. Les Goths se réunirent près de Regeta au milieu de pâturages abondants pour leurs chevaux, et choisirent pour roi Vitigès, célèbre comme on le devenait dans la Germanie, par sa valeur et par les combats qu'il avait soutenus contre les Gépides au temps de Théodoric. Vitigès fit tuer Théodat par un barbare, et annonça son pouvoir à toute l'Italie. Il animait les Goths, il rassurait les Romains. Il aurait voulu séparer les Romains de la cause des Grecs. Cassiodore, encore préfet du prétoire, écrivait aux chefs de l'armée barbare : *Pendant que l'armée des Goths fait la guerre, que le Romain soit en paix*. En même temps, Vigitès épousait Mathasonthe, petite-fille de Théodoric, pour plaire aux Goths ; il fortifiait Rome, croyant plaire aux Romains ; il promettait au pape Silvère, au sénat, au peuple, pour prix de leur fidélité, la constance de l'affection des Goths et les succès de leur bravoure. On prononçait des deux côtés des serments solennels. Mais il avait beau faire : il avait quitté Rome pour Ravenne. L'Apulie, la Calabre, qui n'étaient point maintenues par les soldats de Vigitès se donnèrent à Bélisaire. Les Romains devaient recevoir les Grecs comme des hôtes. Bélisaire n'eut que la peine de se présenter devant Rome. La porte Asinaria lui fut ouverte, tandis que la garnison barbare, ne pouvant résister sortait par la porte Flaminia. Une partie du Samnium se rendit ensuite. Narnie, Spolète, Pérouse, toute la Toscane reçut *de bon cœur* les soldats de l'Orient. Vigitès prit le parti d'assiéger Rome. Bélisaire n'avait que cinq mille soldats contre cent cinquante mille, s'il faut en croire les Grecs. Les Goths brillèrent ses moulins, malgré le mur bâti par les vieux Romains pour les protéger, ils coupèrent les aqueducs et établirent sept camps autour de la ville. Cependant Vigitès, à la vue des Romains, insultait les Grecs qui *n'avaient jamais envoyé à l'Italie que des tragédiens, des mimes et des pirates*. Le peuple de Borne lui-même était nié content de la longueur du siège, et s'en prenait à l'empereur qui n'envoyait pas de renforts. Bélisaire fut plus fort que ce mécontentement, et que toutes les machines de guerre des Goths. Il battit les barbares dans de fréquents combats, et reléqua à C. P. le pape Silvère, qui restait fidèle aux Goths comme il l'avait juré. Bientôt la peste et la famine pénétrèrent dans Borne ; l'espérance s'éloigna ; on n'avait plus pour ressource que le blé enlevé la nuit dans la campagne par les soldats romains qui le vendaient aussi cher qu'ils voulaient. Au milieu de tous ces maux, Bélisaire refusa une bataille qui pouvait compromettre le sort de la ville. Il fit bien ; il reçut des vivres de Naples, des troupes de Byzance ; la peste retombant sur l'armée barbare, ce furent les Goths qui se lassèrent ; ils levèrent le siège, mais pour se venger vers le nord. Déjà, pendant le siège de Rome, Vitigès avait tué les sénateurs qu'il avait emmenés comme otages à Ravenne. Milan et une partie de la Ligurie s'étaient données à Bélisaire. Vigitès se porta sur Milan, pendant que Bélisaire soumettait le Picénum et l'Émilie. La pauvre Italie payait cher l'honneur d'être ainsi disputée. Une famine la dévasta. Cinquante mille agriculteurs romains périrent de faim dans le Picénum. Procope a raconté les effets de cette famine qu'il a vus de ses yeux. Tous étaient maigres et pâles. La chair, au défaut d'aliments se consumait elle-même. Une bile abondante souillait le corps de sa couleur. La peau séchée semblait du cuir et s'attachait aux os. Quelques-uns mangèrent de la chair humaine ; on dit qu'au-delà d'Ariminum, deux femmes mangèrent dix-sept hommes, et furent tuées par le dix-huitième

qui prévint par là sa mort. A ces horreurs les Goths ajoutèrent toute la violence du caractère barbare. Ils prirent Milan, y tuèrent, sans distinction d'âge, jusqu'à trois cent mille hommes, et réduisirent les femmes en esclavage. Le préfet du prétoire, Reparatus fut coupé en morceaux et jeté aux chiens. Les Goths reprirent toute la Ligurie (538).

Puis vinrent les Francs de l'Ostrasien Theudebert, alliés incertains de l'Orient ou des Goths, catholiques appelés par Justinien contre les Goths ariens, barbares appelés par Vigitès contre l'empire, sur la promesse d'obtenir la province de Marseille. Quand ils eurent passé le Pô, ils attaquèrent le camp des Goths ; ils en firent un si grand carnage et si rapide, que les Goths se sauvèrent à travers le camp romain jusqu'à Ravenne. Les Romains les prirent alors pour des amis ; attaqués à leur tour et aussi rapidement battus, ils ne purent regagner leur camp, et se sauvèrent jusqu'en Toscane. Mais les Francs eurent bientôt consumé tous leurs vivres ; réduits à manger des bœufs et à boire l'eau du Pô, ils furent décimés par les maladies, et repassèrent en Ostrasie.

Après leur départ la victoire resta à Bélisaire. Il acheva de soumettre l'Italie centrale, et assiégea Ravenne. Les Francs offraient alors leurs secours à Vigitès, s'il voulait partager avec eux la domination de l'Italie. Vigitès, pressé par la famine, après avoir vu brûler les greniers de Ravenne, apprit encore que les Goths des Alpes cottiennes s'étaient rendus. Il aimait pourtant mieux traiter avec les Grecs, D'abord on consentait à lui céder les contrées transpadanes et la moitié du trésor royal ; mais les Goths et Vigitès lui-même offrant la couronne d'Italie à Bélisaire, le général d'Orient fit semblant d'accepter, et entra dans Ravenne ; on avait dit aux femmes de Ravenne que les ennemis étaient grands de taille et terribles de visage ; quand elles les virent, elles s'indignèrent de pareils vainqueurs, et crachèrent au visage de leurs maris. Bélisaire prit Vitigès et fut rappelé à C. P. Il y mena son captif, comme déjà le roi des Vandales (540).

Les vices de Byzance et la fiscalité impériale s'étendirent alors sur l'Italie, qui paraissait reconquise. Les onze généraux qui remplaçaient Bélisaire se mirent à dépouiller les Romains, les abandonnant aux injures de leurs soldats, qui, par prudence, n'obéissaient pas toujours. Justinien envoya en Italie un certain Alexandre, logothète qui savait rogner les pièces de monnaie en conservant leur formel et qu'on surnommait *Forficula*. Son grand mérite était de brouiller des comptes et de faire de l'argent par surprise. Il réclamait des Italiens ce qu'ils devaient à Théodoric et aux rois Goths ce qu'ils avaient soustrait par fraude disait-il, et détourné à leur profit, en ne le payant pas. Il ne traitait pas mieux les soldats grecs, leur refusant le prix de leurs blessures et de leurs dangers, les dégoûtant de la guerre par son avarice, comme le dégoûtait les Romains de la domination impériale.

Les Goths en profitèrent. Le premier successeur de Vigitès, Ildibald, rassembla les Goths vaincus, et y joignit quelques Romains qui aimaient la nouveauté. Il n'avait d'abord que mille hommes et la ville de Pavie ; bientôt la Ligurie et la Vénétie le reconnurent. Une victoire sur Vitalius venait de le rendre célèbre ; quand il fut assassiné dans un repas. Son successeur Totila, continua ses succès avec la politique de Vitigès (541). Une grande victoire près de Faventia (Faenza) fut son premier acte. La fuite des généraux grecs fut honteuse et sanglante ; laissant tous leurs étendards sur le champ de bataille, ils se sauvèrent, chacun où il put, avec un petit détachement de soldats. Totila reprit l'Italie centrale partout son humanité se faisait admirer des Romains. Il trouva à Cumae les femmes des sénateurs ; il les préserva de toute insulte, et les renvoya libres.

Comme l'ennemi ne se montrait pas, il reprit, avec quelques détachements, le Brutium, la Lucanie, l'Apulie, la Calabre. Quand il fut maître de Naples, il voulait la récompenser de son ancienne résistance à Bélisaire. Son humanité fut si grande, qu'elle faisait disparaître l'ennemi, le barbare ; il avait trouvé des Romains exténués de faim ; pour les sauver, il leur défendit de sortir, proportionnant à leurs forces, leur nourriture qu'il augmentait chaque jour ; et quand ils furent remis, il leur ouvrit les portes et leur permit d'aller où ils voudraient. Ils avaient honte d'aller à Byzance mais, pour n'être pas soumis aux Goths, ils voulaient se rendre Rome. Le vent ne leur permettant pas de s'embarquer, Totila leur donna des vivres, des chevaux, des bêtes de somme, et il les fit escorter par des Goths jusqu'à Rome. Il se contenta de détruire les murs de Naples, pour prévenir désormais la nécessité d'un siège.

Les généraux grecs ne comprenaient rien à la conduite de Totila. Ennemis de la fortune des Italiens, tandis que les Goths s'assuraient par les armes la domination de la terre, les impériaux s'approprièrent les meubles par le pillage. Cependant les Romains préféraient encore les Grecs. Totila eut beau écrire au sénat, et opposer la conduite de Théodoric et d'Amalasanthe à celle des Grecs et du logothète Alexandre, il eut beau promettre que les Goths ne feraient aucun mal aux Romains, le sénat ne répondit pas, ou plutôt répondit en chassant les prêtres ariens, suspects d'attachement aux Goths.

Cependant Bélisaire reparaisait (546). Il pouvait seul lutter avec avantage contre Totila ; mais il avait besoin d'armes et de soldats, et on ne lui en donnait pas. Totila, après avoir achevé la soumission de l'Italie, assiégeait Rome. Bélisaire et les secours venus d'Orient n'y purent rien. Au milieu d'une famine nouvelle, le pape Vigile n'avait pas obtenu la paix. Totila prit Rome. Quand il fut vainqueur il se laissa désarmer par le pape. Les Goths avaient déjà tué vingt-six soldats et soixante citoyens. Totila leur défendit d'en tuer davantage. Il sauva encore Rusticiana, fille de Symmaque, et toutes les femmes romaines de la violence barbare. Il eut un moment la pensée de détruire Rome et de porter la guerre en Illyrie, si l'empereur ne le reconnaissait pour roi d'Italie ; puis il y renonça sur la demande de Bélisaire, et vint à Ravenne.

Pendant son absence, Bélisaire reprit Rome, la fortifia, repoussa les Goths ; mais ce fut son dernier succès (547). Bientôt il se porta sur Tarente, et de là passa en Sicile avec sa femme Antonine, qui sollicita le rappel de son mari. Antonine voulait revoir l'Orient, et c'était par les femmes que tout se décidait à C. P. (549).

Après son départ, Totila triompha pendant trois ans, l'empereur lui refusant la paix et dédaignant ses secours contre les Perses, il équipa une flotte, réduisit Tarente et Rhégium, la Sardaigne, la Corse, mit la Sicile à contribution et inquiéta les côtes de la Grèce. Toutefois, Justinien lui avait laissé les Francs pour ennemis, en leur cédant la province de Marseille. Theudebert, peu content, avait pris encore les Alpes cottiennes, quelques cantons de la Ligurie et la plus grande partie de la Vénétie. Mais en 582, lorsque Justinien envoya Narsès en Italie, les Francs avaient changé de parti. Théodobald d'Ostrasie s'était fait céder par les Goths ce que son père avait conquis, ne voulut pas aider Narsès, et lui refusa même le passage par la Vénétie. C'était donc d'autres barbares que Narsès voulait opposer aux Goths. Aux soldats de Byzance et de Thrace, il joignait deux mille deux cents Lombards envoyés par le roi Audouin, plus de trois mille cavaliers hérules, des Huns, avec leur chef Dagisthée., des Perses transfuges conduits par Cabades, le jeune Asbad avec ses Gépides habiles et forts à la guerre. Tous ces hommes voulaient de l'or, et Narsès en avait reçu beaucoup,

pour s'attirer leur amour, et payer les soldats Grecs de l'Italie. Les barbares de Narsès l'emportèrent près de Tagina, la valeur des Grecs fut égalée par leurs alliés ; les Goths furent complètement battus. Six mille y périrent, beaucoup se rendirent et furent tués malgré leur soumission. Totila, accompagné de cinq hommes, fut poursuivi par les soldats de Narsès, qui ne le connaissaient pas : il fut tué malgré ses amis qui l'appelaient leur seigneur. Les compagnons de Totila le cachèrent sous terre près de Caprée, Mais sa mort était si peu digne de sa haute fortune et de ses vertus, que les Grecs n'en croyaient rien. Une femme, de la nation des Goths, leur ayant fait connaître où était le corps de Tolita, ils voulurent le voir, enlevèrent la terre qui le couvrait, le contemplèrent avec avidité, et vinrent conter à Narsès qu'il était bien mort.

Narsès se sentait vainqueur. Il renvoya les Lombards qui brûlaient les maisons, et poursuivaient les femmes dans les églises ; il n'en demeura pas plus faible. Il prit le centre de l'Italie, il prit Rome. Cependant les Goths voulaient combattre encore. Sous leur nouveau chef Teias, ils avaient commencé par massacrer tous les Romains qu'ils rencontraient, et les sénateurs, envoyés par Totila en Campanie, qui essayaient de retourner à Rome vers Narsès. Près de Cumes, au pied du Vésuve, Teias défendit son trésor pendant deux mois. Bloqués enfin sur le mont Lectar, Teias et ses Goths voulurent mourir en barbares. Ils renvoyèrent leurs chevaux et se formèrent en phalange profonde ; Teias était à leur tête, agitant son javelot et se couvrant de son bouclier. Tous les coups se dirigèrent sur lui, son bouclier hérissé de douze flèches ne pouvant plus le servir, il en demanda un second et fit ainsi jusqu'à quatre fois. Comme il en demandait un cinquième, sa poitrine un moment découverte fut percée d'une lance et il tomba. Les Grecs coupèrent sa tête, mais ils ne purent décourager les Goths. Le combat dura jusqu'à la fin du jour et recommença le lendemain. Épuisés enfin, les Goths dirent à Narsès que le ciel se déclarait contre eux et leur refusait l'Italie, mais qu'ils tueraient bien des Grecs encore avant de mourir, si on ne leur permettait de se retirer libres. Narsès leur permit d'aller s'établir au delà des Alpes.

La lutte ne cessa pas malgré leur départ. Mille Goths rassemblés près de Pavie, appelèrent à eux deux chefs des Allemani, soumis aux Francs. Leutharis et Bucelin. Soixante-quinze mille Allemani passèrent les Alpes. Les Grecs n'osèrent pas même les combattre, et s'enfermèrent dans les villes. Ces hordes barbares, qui ne connaissaient pas le christianisme, ravagèrent tout ce qui restait dans le plat pays jusqu'à la Calabre. Il semblait que la terre déserte et les pierres des murs fussent seules réservées aux Grecs. Mais les Allemani se diminuèrent par la famine ou la peste. Leutharis en mourut. Narsès avec dix-huit mille hommes tua Bucelin près de Capoue ; un petit nombre seulement repassa les Alpes.

Alors il ne restait plus que sept mille Goths. Narsès les assiégea à Compsa, les réduisit et les envoya à C. P. L'Italie redevint une province romaine, et Narsès en fut exarque.

Lombards. Mais il fallait à l'Italie ses barbares. Les Romains qui avaient aidé à la conquête impériale ne purent eux-mêmes la supporter que pendant quinze ans. Les concussions de Narsès allant trop loin, il fut accusé par les sénateurs, révoqué par l'empereur Justin II et insulté par l'impératrice Sophie¹. Le vieil eunuque se vengea de l'empire et de lui-même ; il rappela dans l'Italie délivrée par lui les Lombards qu'il en avait écartés.

¹ Paul Diacre, 2-5.

Les Lombards, ou plutôt Langobards, hommes de hallebardes, avaient un aspect sauvage. Ils se rasaient les cheveux de l'occiput, et partageaient le reste en deux nattes qui retombaient le long des joues pour se joindre à leur longue barbe. Ils affectaient quelquefois la férocité des bêtes sauvages. En descendant vers le Danube, ils avaient rencontré sur leur route la tribu des Asipittes, et pour les effrayer ils s'étaient vantés d'avoir dans leur armée des hommes à tête de chiens, qui faisaient la guerre sans se lasser, qui buvaient le sang humain, qui buvaient leur propre sang quand ils ne pouvaient atteindre l'ennemi, tant ils avaient soif de sang¹. Ils avaient prouvé leur force dans la Germanie, contre les barbares, et sur les frontières de l'empire d'Orient. Vainqueurs des Hérules dans le Rugiland, en 518, ils en avaient forcé une partie à fuir jusqu'en Thule. Vainqueurs des Gépides de la Dacie près d'Asfeld, ils se rapprochaient de la Pannonie, quand Justinien la leur donna à garder. C'était, pour ainsi dire, les inviter à envahir l'Italie dont la Pannonie était la porte ; mais les Lombards, continuant leur lutte contre les barbares, attaquèrent une seconde fois les Gépides. Le royaume de ces derniers, fondé par Ardaric entre la Theiss et le Dniester, avait vécu un siècle sans influence sur les destinées du monde ; il tomba sous les coups des Lombards et de leurs alliés les Avars, peuple nouveau, venu de la Haute-Asie. Les Lombards vainqueurs abandonnèrent aux Avars le territoire des vaincus, prirent pour eux le butin, et donnèrent à leur chef Alboin le crâne du roi Cunimond pour lui servir de coupe, et sa fille Rosamonde pour femme.

L'Italie, trahie par Narsès, mal secourue par les empereurs de Byzance, restait pour ainsi dire désarmée en présence de ses ennemis. Paul Diacre, l'historien des Lombards, Lombard lui-même, n'a rien déguisé de leurs barbaries. Il raconte qu'ils soumièrent l'Italie par le pillage des églises, le massacre des prêtres, le bouleversement des villes, l'extermination des peuples *qui avaient crû comme les moissons*. L'Italie n'eut pour se défendre que le zèle des papes. Mais leur zèle chrétien ne pouvait opposer la violence à la violence, ni la perfidie à la perfidie, et le saint pape Grégoire Ier écrivait à l'empereur Maurice : *Si j'avais voulu, moi, le serviteur de Dieu, me mêler dans la mort des Lombards, aujourd'hui la nation des Lombards n'aurait ni roi, ni duc, ni comte, elle serait divisée et livrée à une grande confusion. Mais je crains Dieu, et je crains de me mêler dans la perte d'un homme*². L'invasion commença en 5168. Alboin joignit à ses Lombards des Gépides, des Avars, des Slaves, et passa les Alpes Juliennes. Les habitants d'Aquilée s'enfuirent dans les lagunes comme leurs ancêtres, au moment d'Attima. *Forum Julii* fut mise aux mains de Grasulfe, et une partie des vainqueurs s'arrêta dans la campagne pour jouir sans retard de la conquête. Après l'hiver, Albain chassa les habitants de la Ligurie vers Gênes, prit Milan, et ses soldats le proclamèrent roi d'Italie. Pavie résista mieux. Tandis que les Lombards la bloquaient, Alboin entra dans l'Italie centrale, prit l'Ombrie, la Toscane et une partie de l'Émilie. Cependant Pavie ne se rendait pas. Alboin jurait qu'il n'épargnerait ni le sexe ni l'âge. Enfin, au bout de trois ans, la famine força les assiégés à capituler ; mais comme il entra dans la ville, son cheval broncha sous lui. Il y vit un avertissement du ciel et ne tua personne. Pavie devint sa capitale, et le royaume barbare d'Italie commença, 573.

Les Lombards n'ont jamais conquis l'Italie entière ; ils l'ont parcourue dans tous les sens, morcelée du nord au midi mais il ne leur appartenait pas de chasser les

¹ Paul Diacre, 1-11.

² Paul Diacre, 4-31.

Greco. Au nord, Albain avait conquis la Vénétie, excepté Padoue, Mantoue et Mons-Silicis¹. Il avait soumis toutes les villes de la Ligurie, excepté celles qui sont situées sur le bord de la mer. Au centre, il n'avait occupé ni Rome ni Ravenne, ni les châteaux forts situés sur le rivage. Une fanfaronnade sanguinaire mit tout à coup fin à sa vie. Dans un festin où il se servait du crâne de Cunimond il invita sa femme Rosamonde *à boire dans la coupe de son père*. Rosamonde fit assassiner Alboin, et trouva elle-même la mort à Ravenne. Cleph, second roi des Lombards par élection, ne régna que dix-huit mois ; il tua un grand nombre de Romains, en chassa un grand nombre de l'Italie, et fut tué en 575. Après lui les ducs lombards qui gouvernaient les villes conquises, et dont la turbulence multipliait déjà les petites souverainetés et les malheurs de l'Italie, prétendirent demeurer sans roi ; ils formèrent ce qu'on appelle le gouvernement des trente ducs. Beaucoup de nobles romains périrent par leur cupidité ; la Gaule des Francs fut envahie, le monastère du Mont-Cassin fut pillé (582) ; l'empereur grec Tibère, sollicité par les Romains, mais plus empressé de terminer la guerre des Perses, renvoya l'argent qu'on lui offrait pour payer ses secours, en disant : *Essayez avec cette somme de débaucher quelques seigneurs lombards ; engagez-les à passer en Orient pour combattre les Perses. S'ils refusent de sortir de leur pays, achetez l'alliance de quelque prince des Francs qui vienne combattre les Lombards*. Cette ressource était la meilleure. Maurice, successeur de Tibère, s'allia en effet avec le roi d'Ostrasie Childebert, et pour 500.000 sous d'or l'attira au delà des Alpes. Les ducs, qui comprirent la nécessité de réunir leurs forces sous un chef, choisirent pour roi Autharis, fils de Cleph, qu'ils surnommèrent Flavius. C'était le nom de la famille de Constantin le Grand, dont tous les empereurs s'étaient parés après lui. Autharis annonçait ainsi des prétentions à l'empire².

Ce roi, qui commença à lutter contre les ducs (voyez le chap. III), a constitué par ses acquisitions la domination lombarde. Il attendit les Francs ; les inondations et la peste avaient prévenu et accompagnèrent l'arrivée de ces barbares. Un déluge d'eau couvrit la Vénétie et la Ligurie ; les hommes et les animaux périrent en foule ; l'Adige s'enfla si haut que Vérone en fut ébranlée. A Rome le Tibre monta jusque sur les murs, inondant la ville de serpents ; la peste qui suivit laissa peu d'habitants, et emporta le pape Pélage. Tandis que son successeur Grégoire veillait au salut de Rome, Autharis traitait avec Childebert et l'éloignait par des présents ; puis, descendant au midi par le duché de Spolète, il vint jusqu'à Bénévent. Rien ne l'arrêta ; il poussa jusqu'à Rhégium, et lançant son cheval dans les flots, et frappant de sa lance la colonne Rhéginie, il s'écria : *Voilà la limite de l'empire lombard*. Cependant la grande Grèce ne fut pas conquise tout entière, les Grecs gardèrent les côtes ; mais la meilleure partie passa aux Lombards, ils y fondèrent le duché de Bénévent. Vainement Maurice réclamait de Childebert l'exécution de sa promesse. L'Ostrasien fut malheureux dans sa seconde expédition ; dans la troisième, 590, comme il approchait de Milan, des envoyés impériaux vinrent lui promettre le secours d'une armée : *Quand tu verras, lui dirent-ils, toutes les maisons de ce village livrées au feu, et la flamme monter jusqu'au ciel, alors tu sauras que nous t'amenons les secours promis*. L'armée grecque ne vint pas. Les Francs détruisirent treize forts et réduisirent les habitants en esclavage ; mais ils ne tinrent pas contre le climat : une dysenterie les tua par milliers. Après trois mois de courses en Italie, les Francs repassèrent

¹ Paul Diacre, 2-12.

² Paul Diacre, 3-15.

les Alpes exténués de faim. Ils vendaient leurs armes et leurs chevaux pour acheter des vivres.

Telle fut la conquête lombarde ; l'empire grec conservait l'exarchat, ainsi nommé de l'exarque qui résidait à Ravenne, et comprenant Padoue, Adria, Ferrare, Comacchio, Bologne, Imola, Faenza, Forli, Césène ; on y rattachait la province maritime de la *Pentapole*, composée des cinq villes de Rimini, Pesaro, Fano, Sinigaglia et Ancône ; le duché de Rome depuis Pérouse jusqu'à Gaète, le duché de Naples au nord et au sud du duché de Bénévent ; ainsi les deux dominations grecque et lombarde s'interrompaient l'une l'autre et s'entremêlaient dans toute la longueur de l'Italie depuis le nord jusqu'au Brutium. Les possessions grecques obéissaient à l'exarque de Ravenne ; et des ducs, sous les ordres de ce commandant supérieur, administraient les principales villes. Les successeurs d'Antharis tenteront inutilement d'expulser les Grecs, ils pourront impunément enlever à de longs intervalles quelques villes ; mais le jour où ils parviendront à prendre Ravenne et l'exarchat proprement dit, sera le dernier de leur puissance.

IV

Bretagne. — Anglo-Saxons. Les barbares depuis Aétius, n'avaient plus rencontré la puissance romaine en Bretagne. L'Orient ne songeait pas à réclamer cette île éloignée. L'invasion continua donc sans autre résistance que celle des indigènes.

Les Saxons surpassaient la férocité des Lombards ; leur nom veut dire *hommes aux longs couteaux*. Ils se rasaient les cheveux jusqu'à la peau pour allonger leur visage ; pirates intrépides ils jouaient sur la mer dans leurs barques de cuir cousu sur l'osier. Leurs ravages fréquents avaient déjà imposé leur nom à une partie de la Bretagne qui s'appelait depuis le quatrième siècle le rivage saxon ; l'Armorique les avait souvent attendus avec effroi¹. Une grande terreur s'attachait donc à ce peuple, et ils ne la démentirent pas dans leurs conquêtes ; leur invasion au Ve et au VIe siècle offre le résultat unique d'une nation exterminée jusqu'au dernier par les envahisseurs.

La Grande-Bretagne était partagée entre trois peuples : au nord, dans la Calédonie, au delà des remparts d'Adrien, d'Anitoin et de Sévère, les Pictes et les Scots ; sur les côtes de la mer du Nord et au midi de la Tamise, les Logryens ; au nord de la Tamise et sur la mer d'Irlande, les Cambriens. C'est aux dépens des Logryens que le royaume de Kent avait été formé en 455. Ce premier établissement attirait d'autres aventuriers. Ella et ses Saxons débarquèrent en 477. Les Bretons avaient pris pour penteyrn ou bretwalda le Romain Ambrosius. Il combattit pendant quatorze ans pour le *dragon rouge* de la Bretagne, mais le *dragon blanc* des Saxons triompha. Ella fonda le royaume de Sussex, toujours dans le pays des Logryens entre Hengist et les Bretons, 491. Puis Cerdic ou Kentric débarqua (495) à l'ouest des nouveaux établis. Le Logryen Natanleod résista et fut tué : mais Cerdic n'avait pas vaincu. Les Cambriens, qui n'étaient pas encore attaqués voulaient prévenir la conquête ; leur Arthur gagna sur Cerdic la bataille de Badon-hill, et tua en un seul jour quatre cents ennemis de sa main, mais il fut blessé, et transporté dans une île formée par des fleuves. On ne sut jamais le jour de sa mort ni le lieu de son tombeau. Les Cambriens, qui ne l'avaient pas vu mourir, le crurent toujours vivant. Ils commencèrent à chanter

¹ Sidoine Apollinaire.

sa guérison prochaine et son retour glorieux. Mais Cerdic, plus fort que leurs espérances, vainquit les Logryens à Charford, et fonda le royaume de Weatsex, 519.

De ces trois royaumes sort, en 530, *le royaume d'Essex*, toujours aux dépens des Logryens. Erkinwin et quelques autres passèrent la Tamise et occupèrent Lon-din, la ville des vaisseaux, 530.

Les Angles étaient une autre confédération barbare, voisine des Saxons dans la Germanie, et comme eux avide d'aventures lucratives : Douze chefs de la nation des Angles parurent en 526 au nord de l'Essex ; et dans le pays qui porta plus tard le nom d'Estanglie, sur les côtes de la mer du Nord. Le plus connu est Uffa père des Uffingas qui survécut à tous les autres, et qui passe pour avoir fondé le royaume des Est-Angles vers 571. Avant cette époque un aventurier plus terrible débarqua en 547 à Flamborough, au nord de l'Humber. Il s'appelait Idda ; mais il s'était allié aux Pictes, il traînait après lui les horreurs d'une double invasion, les Cambriens rappelaient *l'homme de feu*. *L'homme de feu*, disent les annales Galloises, *est venu contre nous, il nous a crié d'une voix forte : Voulez-vous me livrer des otages, êtes-vous prêts*. Owen lui a répondu en agitant sa lance : *Non, nous ne te livrerons pas d'otages, nous ne sommes pas prêts*. Urien le chef du pays s'est alors écrié : *Enfants d'une même patrie, unis pour la même cause, levons notre étendard sur les montagnes, et précipitons nous dans la plaine, précipitons-nous sur l'homme de feu, et ensevelissons dans la même ruine lui, son armée et ses auxiliaires. L'effort fut perdu ; peu de Bretons échappèrent à la mort, ils voulurent au retour conter à leurs femmes des récits joyeux, mais leurs femmes sentirent sur leurs habits l'odeur du sang*. Idda occupa le territoire de Bernicie. Les Bretons Déiriens qui habitaient à côté de la Bernicie furent à leur tour attaqués par l'Angle Scmil, dont le fils Sella posséda leurs terres sans compétiteurs en 560. Les deux royaumes de Déire et de Bernicie souvent réunis sous une même autorité, ont souvent porté le nom de *Northumberland* — terre au nord de l'Humber.

Cependant les vaincus ne se décourageaient pas ; ils reculaient après la défaite, mais ils n'acceptaient pas le nom de vaincus, parce qu'ils espéraient ne pas l'être toujours ; ils fuyaient à l'ouest, vers les rochers de la Cambrie pour ne pas payer le tribut et conserver encore la *couronne de la Bretagne*. Ils avaient dit au vainqueur : *Tu ne détruiras pas notre nom, ni notre langue* ; et ils attaquaient à leur tour les Angles ou les Saxons. Pour les mieux contenir, Cridda descendit vers eux avec des Angles de Déire et d'Estanglie, il se plaça comme une barrière entre les vainqueurs et les vaincus et fonda le royaume de Mercie (Merk, frontière), 584. Ce fut le huitième et dernier royaume fondé dans la Bretagne par les Anglo-Saxons.

CHAPITRE TROISIÈME

Organisation des barbares après la conquête ; lois des barbares ; état des personnes et des terres ; mélange des vainqueurs et des vaincus. — Suite de l'histoire des Francs, des Visigoths, des Anglo-Saxons et des Lombards jusqu'à la mort de Pepin d'Héristal et à l'avènement de Luitprand.

Quatre dominations barbares ont pris la place de l'empire d'Occident. Mais de pousser plus loin leur histoire, il sera utile de rechercher comment se rapprochèrent les races anciennes et les nouvelles, et quelles coutumes germaniques se mêlèrent aux coutumes romaines sur le sol de la conquête¹. Il n'y a pas sur cette matière de documents plus précieux que les lois rédigées par les peuples barbares, et qui portent les noms des Francs saliens et ripuaires des Bourguignons, des Visigoths et des Lombards. La plus ancienne est la loi *salique* ; son préambule en attribue la première rédaction au temps où les Francs encore païens n'avaient pas occupé la Gaule ; elle fut amendée et mise en rapport avec la croyance chrétienne, après le baptême de Clovis, par Childebert et Clotaire, et perfectionnée de nouveau au VII^e siècle par Dagobert I^{er}. Il n'y faut pas chercher une législation complète ni surtout méthodique les matières y sont niellées, selon que chacune se présente à l'esprit des législateurs. Peu de droit civil beaucoup de droit criminel ; chaque délit chaque peine exprimée en peu de mots, avec la brièveté hautaine du commandement. Toutes les dispositions se rapportent à trois objets principaux, la vie, la propriété, l'honneur. On reconnaît à ces caractères une race germanique, fière d'elle-même, qui pardonne moins une injure qu'une blessure, et ne se doute même pas qu'on puisse infliger la peine de mort à un homme libre quels que soient ses crimes. La propriété consiste surtout en bétail de toute espèce, porcs, bœufs, chèvres, oiseaux, abeilles, et, ce qui désigne une nation chasseresse, chiens de chasse, éperviers, gibier². Les bonnes mœurs sont gardées par des menaces sévères, et vengées par la perte même de la liberté. La loi salique ne traite point de la royauté ni du gouvernement ; elle donne à peine quelques notions sur les procédures et les jugements.

La loi *ripuaire*, si l'on en croit le préambule de la précédente, fut rédigée à Châlons par Theuderic I^{er} qui fit aussi des lois pour les Bavares et les Allemani. Childebert commença à la corriger, Clotaire l'acheva ; Dagobert la renouvela. Elle traite à peu près des mêmes objets que la loi salique, plus brièvement encore et dans le même désordre.

La loi des Bourguignons fut rédigée par Gondebaud, et augmentée par son fils Sigismond. Du nom de son premier auteur, elle s'est appelée successivement *gundobada*, *gombatta*, *gombette*. Les Romains ont pris part peut-être à sa rédaction ; on pourrait le croire à l'égalité qu'elle établit entre les deux races, à certaines dispositions de droit civil et criminel qui se rapprochent de la loi romaine, et surtout en style qui remporte de beaucoup en latinité et en clarté sur les lois des Francs. Elle témoigne de mœurs plus douces et moins fières. Elle explique quelquefois ce qu'elle ordonne ; elle admet la peine de mort ; elle recommande l'hospitalité ; elle intervient dans les rapports les plus intimes des familles. Sa morale surpasse celle des Francs ; aux châtimens des mauvaises mœurs, tels que l'esclavage ou la mort, elle ajoute l'éclat du déshonneur public³.

¹ Nous nous estimerions heureux que ce chapitre pût jeter quelque clarté sur une question si confuse ; mais comme nous ne pouvons donner ici tous les détails nécessaires, nous avons entrepris un travail plus étendu que nous publierons le plus tôt qu'il nous sera possible, touchant les lois des barbares et la féodalité.

² Loi salique, tit. 36, loi 5 ; tit. 5, lois 2 et 5.

³ Loi gombette, tit. 44.

La loi des Wisigoths, appelée encore *forum judicum*, et en espagnol *fuero juzgo*, eut pour premier auteur Euric, le conquérant de l'Espagne¹. Ataric II chargea le jurisconsulte Anianus de mettre le code théodosien à la portée des Goths. Léovigild corrigea cette législation, retrancha et ajouta². Chindasuinthe, après lui, vers 642, son fils Récésuinthe, Ervige et Egica, à la fin du VIIe siècle, lui donnèrent la forme qu'elle a conservée ; quelques articles contradictoires gardent la trace de ces remaniements successifs. Cette loi est divisée en douze livres. Le premier traite des qualités et des devoirs du législateur, des qualités des lois en général et de leur puissance ; le second des jugements et des choses jugées ; le troisième de *l'ordre conjugal* ; le quatrième de *l'origine naturelle*, des rapports de parenté, etc. ; le cinquième des transactions ; le sixième des accusations des criminels ; le septième des vols et des fraudes ; le huitième des violences et des dommages ; le neuvième des fugitifs, des esclaves qui abandonnent leurs maîtres ou des soldats qui abandonnent l'armée ; le dixième des partages, des époques, des limites ; le onzième, des malades, des médecins, des morts, des négociants étrangers ; le douzième, des hérétiques et des Juifs. A cette méthode on reconnaît, bien plus que chez les Bourguignons, la main romaine ; l'élégance du style en serait une autre preuve, et surtout la longueur pédantesque des considérants et des commentaires, véritables lieux communs, et discours de rhéteurs³.

Les Lombards n'eurent pas de lois écrites avant le règne de Rotharis ; ce prince rédigea le premier leurs coutumes, comme une consécration des sentences judiciaires prononcées jusque-là, et comme un précédent pour l'avenir ; son édit contient près de quatre cents lois. Grimoald en modifia plusieurs dispositions par un édit en quelques articles. La loi de Luitprand divisée en six livres rédigés à quelque intervalle l'un de l'autre et promulgués avec le consentement de la nation, introduisit dans la législation les modifications successives des mœurs lombardes ; il reste aussi quelques lois de Ratchis et d'Astolphe. Ces lois ressemblent beaucoup à celles des Francs, surtout l'édit de Rotharis pour la forme, le désordre des matières et le ton barbare ; cependant on ne peut méconnaître de nombreux emprunts à la loi romaine, surtout dans le vie livre de Luitprand⁴. Le service militaire, la propriété, l'administration de la justice et les différentes peines, les héritages, la condition des femmes, et les bonnes mœurs, tels sont les principaux sujets de la législation lombarde.

Nous nommerons encore les lois saxonnes publiées pendant la durée de l'octarchie par les rois Ethelbert, Ina et Offa, recueillies et augmentées au IXe siècle par Alfred le Grand⁵. C'est de tous ces codes éclaircis par les récits des historiens ou les ordonnances des rois que nous pouvons retirer quelques idées certaines sur l'état de la société après l'invasion.

L'invasion germanique n'avait jamais annoncé d'autre but que la possession de la terre romaine ; la société barbare est fondée sur la propriété territoriale. Donnez-nous des terres pour que nous y habitons avec nos femmes et nos enfants, disaient les Cimbres et les Teutons à Marius. Le consul pour toute réponse les extermina, et les laissant morts sur le champ de bataille, il dit : Nous leur avons donné une terre qu'ils garderont éternellement. Donnez-nous des

¹ Isidore de Séville, era 504.

² Isidore de Séville, *ibid.*, era 608.

³ Voyez le tome 4, *De script, rer. francic.*

⁴ Muratori, *Script. rer. Ital.*, t, I, 1re partie.

⁵ Lingard, t. I.

terres, disaient les Usipiens et les Tencières à César : l'invincible Romain les dispersa d'un coup d'épée, et garda sa Gaule pour lui seul ; ce qui faisait dire à Cicéron : Le Rhin peut maintenant se tarir, les Alpes s'abaisser, la plus redoutable barrière de l'empire romain c'est le génie de César et la terreur de son nom. Mais quand cette barrière fut tombée au lie siècle, quand l'invasion germanique eut vengé enfin les affronts d'Aix et de Verceil, les barbares vainqueurs s'emparèrent de la terre romaine comme il leur plut. Les Bourguignons et les Visigoths prirent les deux tiers des terres et un tiers des esclaves¹. On ne sait dans quelle proportion les Francs se firent leur part. En Italie l'exemple des Hérules qui avaient demandé le tiers fut imité par les Ostrogoths ; mais les Lombards plus avides s'approprièrent tout dans les limites de leur conquête ; les Anglo-Saxons prirent tout également.

Cet établissement, que quelques barbares désignaient du nom d'*hospitalité* mêlait le vainqueur et le vaincu, le barbare et le Romain, sur le même sol. Il n'y a plus de peuple romain sur le territoire de la conquête saxonne ; quelques Bretons échappés à la mort, mais flétris des noms de *wales* (étrangers) et de *deves* (esclaves), travaillent enchaînés, au profit de leurs vainqueurs. Partout ailleurs les Romains subsistent, à des conditions diverses. Les Lombards ont réduit au tribut tous les Romains qu'ils ne tuent pas, et ils ne s'allieront jamais avec eux ; les lois lombardes ne prononcent que trois fois le nom des Romains, la première pour l'accoler au nom d'esclave, la seconde pour nommer le pape avec respect, la troisième pour parler avec indifférence de la loi romaine ; ce mépris ne fit que s'accroître avec le temps ; au Xe siècle le nom Romain résumait toutes les injures. Les Francs voulurent d'abord dédaigner les vaincus, comme étrangers² ou comme sujets conquis ; ils n'effacèrent même jamais de leur loi l'arrêt primitif qui évaluait la vie et l'honneur d'un Romain à la moitié de la vie et de l'honneur barbare ; mais le christianisme les changea de bonne heure, et leur fit reconnaître en fait, sinon en droit, dans les simples Romains des frères protégés par une foi commune, et dans les évêques des hommes inviolables et supérieurs à tous ; le titre de *convive du roi* éleva les Romains aux dignités de premier ordre. Les Visigoths avaient d'abord défendu le mariage entre les deux races ; ils abolirent cette loi (642), en proclamant l'égalité des Romains et des barbares³. Les Bourguignons surpassaient tous les autres par une modération qui ne se démentit jamais ; les Romains étaient véritablement leurs hôtes. La loi Gombette déclare le Bourguignon et le Romain égaux en droit, garantit par les mêmes peines la vie et les propriétés de l'un et de l'autre ; et sanctionnant le premier partage, défend d'en faire jamais un nouveau qui soit au détriment des Romains⁴.

On distingue trois sortes de terres : les *terres franches*, les *terres censives*, les *bénéfices*. Le premier nom désigne les terres laissées aux Romains de condition libre, et celles que les barbares, après la conquête, se distribuèrent par le sort. Ce butin de la guerre, ces lots barbares (*sortes barbaricæ*), appelés encore *terres saliques* chez les Francs, *lots des Burgondes* chez les Bourguignons (*sortes Burgundionum*), *lots gothiques* (*sortes Gothicæ*) chez les Visigoths, sont une propriété franche, entière, irrévocable ; les Francs en expliquaient la nature par le mot *allod*, *alleuds*, *terres allodiales*, dérivé du german *all*, tout et *od* propriété,

¹ Loi gombette, titre 54. Loi des Visigoths, 10-1-8.

² *Script. rer. franc.*, tom. IV.

³ Loi des Visigoths, 3-1-1.

⁴ Loi gombette, tit. 10.

qui subsiste encore dans *kleinod*, bijou. Ces terres ne pouvaient plus être retirées à celui que le sert en avait pourvu ; elles passaient en héritage, même aux filles, excepté chez les Francs. La loi salique exclut formellement les filles du partage de la terre salique ; mais la loi ripuaire adoucit déjà cette rigueur en admettant les femmes au partage au défaut des mâles ; enfin au vile siècle cette exclusion paraissait une coutume impie quoique ancienne, et le père pouvait, par une disposition particulière, faire une part à sa fille ou aux enfants de sa fille morte avant lui¹.

Les terres *censives* ou *coloniques*, dont l'usage existait sous les Romains, furent conservées par les barbares, Celui qui les cultivait, libre de sa personne, portait le nom de colon, et payait un cens à un propriétaire supérieur à lui, et qu'il devait regarder comme un maître. Ce colon était quelquefois l'ancien propriétaire devenu le fermier de sa propriété usurpée par un autre ; cette dégradation l'avait du moins préservé d'une spoliation complète, tel fut le sort de tous les Romains sous la domination lombarde ; ils furent tributaires, obligés de payer aux Lombards la troisième partie des fruits de la terre. Quelquefois le colon était un homme libre, pauvre, qui trouvait ainsi le moyen de vivre en travaillant, ou un esclave dont on commençait par l'affranchissement².

Les *bénéfices* ou *fiscs* sont une invention toute barbare. Le roi avait eu dans le partage général son lot plus considérable que tous les autres ; et de même qu'au sein de la Germanie le prince partageait son butin particulier avec ses compagnons, de même après la conquête il fut loisible au roi de partager avec ses compagnons son domaine. Ce domaine royal s'appelait le *fisc*, d'où le nom de *fiscs* donné aux terres que le roi en détachait ; mais leur autre nom de bénéfices indiquait mieux la nature et le résultat de cette donation. Si le dévouement au roi avait mérité une récompense, le roi cependant donnait librement, et non par le sort, autant qu'il lui plaisait ; la récompense reçue méritait donc la reconnaissance, et le bénéfice en payant la fidélité en renouvelait et continuait le principe ; le bénéficiaire plus que jamais devenait *leude* ou compagnon. La propriété ne devait pas en être irrévocable ni héréditaire le roi ne pouvant payer d'avance les services d'un fils ni être le droit de châtier un bénéficiaire ingrat : la terre du roi ainsi donnée ne cessait pas d'être la terre du roi, elle conservait ses privilèges et son exemption de la justice publique : nous disons quelle était la coutume des Francs ; la loi des Visigoths ne fait pas mention de ces dons royaux ; les lois des Bourguignons et des Lombards n'en parlent que pour les déclarer héréditaires sans réclamer aucun service pour le donateur³.

Chez les Anglo-Saxons qui forment pour ainsi dire un peuple à part dans ces premiers temps, on peut reconnaître les mêmes distinctions dans la propriété, des *bocklands* ou terres franches, des *folklands* ou bénéfices, enfin des terres assujetties au paiement d'une rente. Le propriétaire d'un bockland est libre de placer cette terre sous la protection d'un seigneur dont il devient le *thane* ou

¹ La loi gombette, tit. 14, admet au partage même les filles qui se dévouent à la vie religieuse. Chez les Lombards, la part de la fille est moindre que celle du fils. Si un Lombard ne laisse que des filles, une partie de son héritage revient au roi, par la loi de Rotharis ; disposition abolie par Luitprand. La loi salique, tit. 62. La loi ripuaire, tit. 56. Voyez les formules de Marculfe, 11-10, 12.

² Appendice aux formules de Marculfe. Paul Diacre, 2-16. Loi de Luitprand, 6-38. Loi des Visigoths, 10-1-11.

³ *Scrip. rer. franc.*, t. IV, ordonnances. Formules de Marculfe et toutes les ordonnances de donation. Loi des Bourguignons, tit. 1. Loi de Luitprand 6-6.

suisant (de *thegnian*, suivre) ; mais il ne cherche par là qu'un protecteur, et n'aliène en aucune façon sa propriété. Le folkland est donné par le roi ou par un riche propriétaire ; quiconque accepte un folkland se reconnaît *thane* pour la terre reçue, et subordonne sa terre franche elle-même au donateur ; il ne peut disposer du folkland, il ne peut léguer son bockland qu'avec l'agrément du seigneur auquel il doit encore laisser une part sous le nom de *hériot*. La terre tributaire ne peut être enlevée à l'homme Libre qui la cultive, à moins qu'il ne remplisse pas tous ses engagements¹.

De la distinction des terres résulte la distinction des personnes. De tout temps la fortune a été la plus grande considération ; l'illustration personnelle, l'éclat de la naissance s'effacent bien vite dans la pauvreté ; or dans un siècle où l'industrie n'est pas née, où le commerce est nommé plutôt qu'il n'existe véritablement, la seule richesse c'est la terre. La loi des Bourguignons établit trois classes dans les hommes libres, avec les noms latins d'*optimates*, de *mediocres personæ*, *inferiores personæ* ; au dessous demeurent les esclaves². On peut réduire à ces trois degrés la hiérarchie sociale de toutes les nations germaniques ; ainsi partout une noblesse, une classe moyenne, une classe inférieure. La noblesse existait dans les forêts de la Germanie, non moins que dans l'empire ; s'élever au dessus des autres hommes est une ambition si intime du cœur humain, qu'il n'est personne, enfant ou homme fait, barbare ou peuple civilisé, qui n'y aspire avidement ; les barbares n'avaient sous ce rapport à emprunter aux Romains que quelques titres, quelques signes extérieurs de distinction. Chez les Francs, la première classe comprend les bénéficiers, qui ont reçu des terres du roi, ou les hommes qui sont venus remettre leurs terres et leurs personnes sous la protection ou *mundeburd* du roi ; la terre donnée ou protégée par le roi est noble et ennoblit son possesseur. Ceux qui sont attachés au service de la maison royale, à la *truste* (fidélité) du roi, les référendaires, les domestiques, les cubiculaires, les sénéchaux, le comte du palais, le maire du palais, sont nobles aussi par leurs fonctions ; mais ces fonctions même sont la conséquence ou l'origine d'une donation de terre royale ; les évêques seuls paraissent ne devoir le premier rang qu'au respect de leur caractère, encore les évêques possèdent-ils pour la plupart des terres données par le roi à leurs églises. Les noms latins de ces nobles, *optimates*, *fideles*, correspondent aux noms barbares de *leudes* (compagnons) et d'*antrustions*, et font ainsi de la fidélité la noblesse³. Chez les Anglo-Saxons, les noms d'*éthel* (nobles) et d'*éorls*, ou *iarls* selon la forme scandinave, s'appliquent aux *thanes royaux*, qui ont subordonné leurs *bocklands* à la protection du roi, ou reçu de sa libéralité un *folkland*. Chez les Visigoths la noblesse dérive en partie du service du roi. Les personnages *de haut lieu*, sont les ducs et comtes et les gardings, gouverneurs des châteaux royaux, le comte du trésor, le comte du patrimoine, le comte des notaires, le comte des spathaires, le comte de la chambre, le comte de l'étable ; après la conversion des Visigoths à la foi catholique, les évêques prirent le premier rang ; la réunion de tous ces nobles s'appelle le *Palatinum officium*⁴. Les lois lombardes laissent

¹ Lingard, tom. I, 1er supplément.

² Tit. 26, loi gombette.

³ Référendaire, titre romain. Il portait aux princes les pétitions et rapportait les réponses ; chez les Francs il avait la garde du sceau. Voyez Grégoire de Tours, 5-3. Sénéchal, chef des cuisiniers. Cubiculaire, gardien du trésor. Les domestiques gardent le domaine du roi. (Voyez dom Bouquet, t. IV, et les formules de Marculfe, 1-18, 25.)

⁴ Loi des Visigoths, 9-2-9. Les autres dignités, la plupart romaines, existaient chez les Visigoths après la première invasion ; on retrouve leurs noms à la suite des décrets des

aussi entrevoir des *frankings* assimilés aux ducs et aux juges, et distingués des hommes privés.

Ces hommes privés forment la seconde classe, c'est-à-dire ceux qui ne tiennent au service du roi, ni à sa terre, ni aux dignités publiques, qui possèdent des terres franches, et non par faveur royale, mais par l'égalité du sort ; ils sont *arimans* (hommes de guerre) et *frybourgs* (hommes libres) chez les Francs, soldats (*milités*), chez les Lombards ; dans ces deux pays ils sont barons ou hommes dans le sens du latin *vir*, aussi bien que les nobles. Les *thanes inférieurs*, seconde classe de la population anglo-saxonne, doivent posséder au moins cinq hides de terre ou deux cents arpents, soit en terres franches, soit en bénéfices reçus des principaux chefs ; tout homme qui n'a pas cette mesure n'est pas thane et reste dans la classe la moins honorée des hommes libres.

La troisième classe nous irait bien mieux comprendre encore l'importance de la propriété : nous y rangeons certains hommes inférieurs à la seconde classe, supérieurs aux esclaves, chez tous les peuples, mais de conditions diverses selon les divers peuples ; 1° les *céoris* Anglo-Saxons, laboureurs libres qui possèdent, en payant un cens, la terre d'autrui, ou qui possèdent en toute franchise un *bockland*, mais en delta de cinq hides ; on leur permet la guerre, le casque, la cotte de mailles, l'épée à garde d'or ; mais l'infériorité de leur position ne peut être changée que par l'acquisition d'une plus grande propriété ; 2° les colons tributaires des Francs, des Bourguignons, des Visigoths ; 3° les *aldions* des Lombards, condition incertaine entre l'affranchi et l'esclave, qui appartiennent à un maître, et dont le maître ne dispose pas comme de son bien ; 4° enfin les serviteurs volontaires que les Francs appellent *hommes du roi*, et les Lombards *gasindes*, et les *hommes ecclésiastiques*, qui vivent sous la protection des Églises. La troisième classe comprend donc ceux qui possèdent peu, ou qui ne possèdent pas par eux-mêmes, ou qui ne possèdent rien que la liberté personnelle.

L'esclavage est la forme la plus franche de la domination de l'homme sur l'homme, et la plus profitable, il y a des esclaves chez les barbares comme chez les Romains, affectés à divers services, et rangés hiérarchiquement selon leur utilité ; chez les Bourguignons, l'orfèvre, l'argentier, le *ministerialis* qui travaille dans la maison, l'*expeditionalis* qui va à la guerre, le forgeron, le charpentier, le laboureur ou le porcher ; chez les Lombards au premier rang le *ministerialis* et le porcher en chef ; au-dessous, les porchers inférieurs, le bouvier, le *massaire* qui gouverne la *massa* (ferme), l'esclave des champs sous le massaire ; chez les Anglo-Saxons, le *esne* distingué du *theow*, les *bordars*, *cocksets*, *pardings*, dont on ne sait guère la signification, enfin l'esclave qui travaille pour la *tune* (villa) de son maître. Les Francs confondent et évaluent au même prix le maître d'hôtel, celui qui sert à table, l'échanson, le maréchal, le palefrenier, le forgeron, l'orfèvre, le charpentier, le vigneron, le porcher, le *ministerialis*¹. On naît esclave, on le devient pour certains crimes, les crimes de mœurs en particulier. L'esclave peut acquérir un pécule, non-seulement en argent, mais en terre. À la première vue, sa condition n'est pas meilleure que sous la domination romaine. La loi de Rotharis n'est pas en arrière de la loi aquilienne, lorsqu'elle met l'esclave au rang des choses, et traite la femme esclave comme une *vache* ou

conciles de Tolède. Voyez P. Pantini, *De officiis Gothorum* apud And. Schott, *Hispania illustrata*, t. II, p. 196.

¹ Loi gombette, tit. 10. Loi de Rotharis, de 133 à 136. Lingard, tom. I. Loi salique, 11-6.

une *jument*¹. Si les autres lois sont moins méprisantes, aucune ne dit à l'esclave qu'il s'appartienne à lui-même. Le mal qui lui est fait n'est pas fait à lui, mais à son maître ; par le même principe, le maître répond du mal que sa *chose* ou sa *bête* a pu faire. L'esclave ne peut disposer de son pécule ni contracter aucune obligation sans le consentement de son maître. Toutefois une amélioration incontestable se fait sentir de bonne heure. Les lois des Bourguignons, des Visigoths et des Lombards accordent quelques avantages d'honneur aux esclaves du roi. Rotharis permet au maître de réclamer et de reprendre son esclave fugitif qui a trouvé asile chez un homme libre ou dans une église ; mais lui défend de le punir pour cette faute, sous peine d'une amende à celui qui le lui a rendu. L'influence chrétienne apporte de bien plus grands adoucissements. Le roi visigoth Égirça proclame, au VIIe siècle, que l'esclave est fait à la ressemblance divine, et détend de le mutiler, de peur qu'on n'altère ainsi les traits de l'image de Dieu. L'évêque chez les Anglo-Saxons, est le protecteur de tous les esclaves de son diocèse, et doit prêcher l'affranchissement. La loi de Luitprand affranchit l'esclave déshonoré par la passion de son maître. Les Francs regardent la liberté rendue comme une œuvre méritoire aux yeux de Dieu. Ils ont trois manières d'affranchissement, le *testament*, les *tablettes*, le *denier* ; rien ne distingue plus l'affranchi de l'homme libre : seulement l'esclave affranchi, selon la loi romaine, demeure sous la protection plutôt que dans la dépendance de l'Église. Les Lombards distinguent le *sulfréal* de l'*amund*, le premier continue à vivre sous la protection de son patron, et lui laisse son héritage s'il n'a pas d'enfants ; le second amené à la rencontre de quatre routes, est mis en liberté par cette parole : Choisis la route qui te plaira, et son maître n'a plus aucun droit sur lui ; l'*impans*, ou *vœu du roi*, donne également la liberté absolue. L'affranchissement, chez les Anglo-Saxons, se fait publiquement dans le marché, devant le tribunal du canton, ou dans l'Église au pied du grand autel ; le maître, présentant son esclave au shérif ou au prêtre, lui déclare que les chemins lui sont ouverts, et qu'il est libre d'aller où il veut. La loi des Visigoths est la seule qui commande à l'affranchi le respect envers son ancien maître, sous peine de rentrer dans l'esclavage ; par la loi des Bourguignons, l'affranchi ne peut être rappelé à la servitude, que s'il commet un des crimes dont la servitude est le châtement².

Les terres et les personnes sont placées sous la sauvegarde du gouvernement ; chez tous les barbares le gouvernement est monarchique ; partout nous trouvons un chef décoré du nom de roi. Alaric fut proclamé roi par les siens, quand il eut parcouru la Grèce ; Gundicaire quand les Burgundes eurent reçu un établissement de Constance ; Odoacre fut appelé roi par l'empereur d'Orient ; Théodoric l'Ostrogoth, quand il eut vaincu Odoacre ; Alboin, quand il eut pris Pavie, tous deux par leurs soldats. Ce nom latin de *rex* n'avait rien de commun avec la majesté du nom d'*imperator* ou de *Βασιλεύς* chez les Grecs. Il ne gênait pas les prétentions impériales³ ; au contraire, les empereurs réclamèrent quand Charlemagne fut *empereur*. De bonne heure cependant les rois barbares, à l'imitation des Romains, s'attribuèrent des titres d'honneur. Les rois des France ajoutaient à leur nom l'épithète d'*homme illustre* (*vir iluster*) ; les rois lombards et visigoths empruntaient à la famille du grand Constantin son nom de *Flavius* ;

¹ Loi de Rotharis, 232 ; 388, 389.

² Loi salique : tit. 43-4, 5, 6 ; loi ripuaire : 62-2, 58-1 ; formules de Marculfe : 1-22, 2-32, 33 ; loi de Rotharis : de 274 à 277, 225, 206 ; loi de Luitprand : 6-87 ; loi des Visigoths : 6-5-13 ; loi des Bourguignons, tit. 40.

³ Procope, *De bello gothico*, liv. I, ch. I.

ceux-ci plus sauvages y joignaient le titre d'*excellentissime* ou de *robustissime* ceux-là renouvelaient en parlant d'eux-mêmes cette emphase de langage par laquelle les derniers empereurs avaient cru imprimer un respect plus profond de Leur majesté : *notre gloire, notre glorieuse sérénité, notre amplitude, l'éminence terrestre*. Tous ces rois étaient élus, même chez les Francs et les Anglo-Saxons, où la même famille, toujours conservée sur le trône, pourrait faire croire à l'hérédité, si des témoignages formels ne prouvaient le contraire.

La grande fonction du roi est de maintenir la paix de tous, à l'intérieur par l'administration de la justice entre les individus, au dehors par le commandement de la guerre qui est une autre espèce de justice entre les nations. La justice est sans contredit le plus grand de tous les pouvoirs ; par elle un homme prononce sur la vie, l'honneur et les biens des autres hommes ; elle est aussi le premier besoin qu'éprouve l'homme rassemblé en société, la première origine des gouvernements, leur première forme et souvent leur premier nom. Presque tous les chefs des nations se sont appelés juges avant de s'appeler rois. L'apologue de Déjocès, dans Hérodote, explique comment la royauté, à quelque abus, à quelque orgueil qu'elle se soit élevée plus tard, est partie cependant des fonctions du juge. Le roi chez les barbares est le chef de la justice et le chef de la guerre. Il préside ces grandes assemblées, dont l'usage remonte aux forêts de la Germanie, où se jugeaient les affaires importantes, où la guerre et la paix se décident. Ces réunions portent les noms latins de *mallum* et *placitum*, et de *wittenagemot* (assemblée des sages) chez les Anglo-Saxons. Tout le peuple, c'est-à-dire toute l'armée, était convoqué à ces réunions dont les époques étaient fixes, ce qui leur a fait donner encore chez les Francs et les Lombards le nom de Champ de Mars¹. Les Lombards seuls paraissent avoir conservé l'usage de l'exactitude générale. Ailleurs la plus grande partie de la nation s'affranchit bientôt d'un droit qui était une fatigue ; les grands, évêques et nobles, continuèrent seuls de s'assembler autour du roi : leur réunion ne changea pas de nom pour cela, excepté chez les Visigoths, ou depuis l'abandon de l'arianisme le Concile de Tolède, composé des évêques et des grands officiers, prononça sur toutes les affaires, ecclésiastiques et profanes.

Pour assurer sur tous les points la régularité de la justice et du service militaire, les rois barbares subdivisèrent hiérarchiquement leurs États. Les Francs partageaient le royaume en duchés gouvernés chacun par un duc ; les duchés en comtés ordinairement au nombre de douze gouvernés chacun par un comte ou *graf* (*grafion*) ; les comtés en centaines de familles gouvernées chacune par un centenier, les centaines en dizaines, gouvernées chacune par un *tungin* ou dizainier, doyen². Les Visigoths rangent ainsi les commandants militaires : ducs, comtes, thiufade, millenaire, quingentenaire, centenier, doyen, et leur attribuent à tous le titre de juges pendant la paix³. Le *juge*, le *schuldais* (*schuld*, faute), le *doyen*, sont les trois degrés de juridiction dont parlent les lois lombardes ; *duc* et *gastald*, les titres militaires ; mais la puissance bien connue des trente ducs comparée à l'importance des juges que les préambules des lois placent toujours au premier rang, permet de croire que *duc* et *juge*, comme *gastald* et *schuldais*,

¹ Voyez Muratori, t. I, 2e partie.

² Loi ripuaire, 72-2 ; formules de Marculfe, 1-8 ; Eginhard, *Annales* ; décret de Clotaire Ier ; dom Bouquet, au titre 47e de la loi salique.

³ Loi des Visigoths, liv. 9 et 2-1-16.

sont deux noms d'une même personne¹. On ne sait rien de précis touchant les subdivisions du gouvernement chez les Anglo-Saxons. Les *shires* (comtés) et les *ealdorman*, qui présidaient à la justice et au service militaire, paraissent aussi anciens que la conquête ; mais l'institution des *hundred* (centaines) et des *tithyngs* (dizaines) n't st. peut-être pas antérieure au règne du grand Alfred.

Tous les magistrats que nous venons de nommer sont donc juges. Les assemblées judiciaires tenues par eux sont quelquefois désignées des noms de *malleberg*, ou de *placita*, *majora* et *minora*, selon l'importance du juge. Chez les Francs le magistrat est assisté de *rachimbourgs* (*rache* cause, *bergen* conserver), hommes libres, au nombre de trois, ou cinq, ou sept, selon l'importance de la cause, et de *sagbarons* (hommes de controverses) trois au plus, ceux-ci servant à expliquer la loi, ceux-lis prononçant sur le droit ou sur le fait. Chez les Visigoths le magistrat peut juger seul, à moins qu'il ne lui plaise de s'adjoindre des assesseurs. L'*ealdorman* anglo-saxon est assisté de l'évêque et d'un certain nombre d'hommes libres. Les divers degrés de juridiction se réforment l'un l'autre par voie d'appel ; partout on peut remonter ainsi d'appel en appel jusqu'au roi. Outre ces tribunaux *publics* et réguliers, il existe encore une juridiction particulière comme celle des Églises et des possesseurs de bénéfices chez les Francs, ou extraordinaire comme celle du *pacis assertor* chez les Visigoths, délégué par l'autorité royale pour combattre d'une affaire spéciale².

Chacun doit être jugé d'après la loi ; mais les Francs, les Bourguignons, les Lombards, permettent à l'étranger d'être jugé chez eux d'après la loi de son pays ; c'est à ce titre sans doute que les Romains conservent chez ces peuples la loi romaine ; il est certain que chez les Francs au moins la loi romaine était la loi de l'Église. Chez les Bourguignons les Romains ne sont jugés que par des Romains³.

Les preuves écrites, la déposition des témoins, le serment de l'accusé et de ceux qui se chargent d'attester son innocence ne suffisent pas toujours pour entraîner la conviction. Les barbares introduisirent un mode de procédure hasardé, le *jugement de Dieu*, ou *ordéal*, les épreuves du fer rouge, de l'eau chaude et de l'eau froide, le combat qui a été l'origine du duel. Une naïveté respectable croyait que Dieu ne permettrait jamais la défaite de l'innocence. Les barbares tenaient si fort à ce jugement que le roi Luitprand tout en le déclarant imprudent et impie, n'ose pas l'abolir, *pour ne pas violer la coutume* ; les Visigoths, sous l'influence romaine, ne conservèrent que l'épreuve de l'eau chaude ; en retour ils permirent l'application de la torture aux hommes libres, même aux nobles, dans certains cas⁴.

Les seuls crimes politiques de ces premiers temps, à peine indiqués, du reste, dans les lois des Visigoths, des Lombards et des Ripuaires, sont la révolte, le refus du service militaire et la fausse monnaie. Les crimes et les délits privés sont l'homicide, le vol, les mariages illicites, les blessures, surtout celles qui-se

¹ Loi de Luitprand, 5-15 (lois de Grimoald et de Luitprand). Au temps de Charlemagne les historiens se servent surtout du nom de juges pour désigner les principaux de la nation lombarde.

² Loi des Ripuaires, 50 ; loi des Visigoths, 2-4, 23 ; loi des Lombards, *passim*.

³ Loi des Bourguignons 22. Loi ripuaire, 31-3, 4, 58-1 ; Constit. génér. de Clotaire Ier ; loi de Rotharis, 390 ; loi de Luitprand, 6, 37. La loi des Visigoths, empruntée presque tout entière aux Romains, ne permet d'autre loi qu'elle-même, 2-1-9.

⁴ Loi de Luitprand, 6-55 ; loi des Visigoths, 6-1-2, 3.

voient et dégradent le corps, les injures qui attentent à la considération¹. Le droit de poursuivre le coupable appartient à la société représentée par les magistrats institués, et à l'offensé ou à sa famille. Le droit de ces derniers s'appelle la *faida* ou *inimitié* ; il di aère quelquefois en guerre-entre les familles, juSqu'à satisfaction ; de là sortirent plus tard les guerres privées. La sévérité de la peine est réglée par l'importance du délit, par les circonstances aggravantes ou atténuantes ; mais dans les causes privées l'importance du délit elle-même est souvent réglée par la qualité et quelquefois par l'utilité de l'offensé. Le même crime avec les mêmes circonstances, commis sur deux personnes, n'est pas le même si les deux personnes ne sont pas de la même condition ; la peine varie donc comme le délit ; ainsi retrouve-t-on dans la répartition de la justice les différences sociales que nous avons établies tout à l'heure, Tous les peuples barbares distinguent ici l'homme libre de l'esclave ; les Francs distinguent le barbare du Romain ; les Francs et les Anglo-Saxons distinguent le noble des autres hommes libres ; toua, excepté les Visigoths, distinguent la seconde classe de la troisième. Et ces distinctions résultant de la propriété, c'est encore d'après la propriété que justice est faite à chacun. Les peines principales dont les lois barbares fassent mention, sont la *mort* infligée par les Visigoths, les Lombards, les Bourguignons, et même les Francs ripuaires aux hommes libres, et par tous aux esclaves, l'*esclavage*, le châtiment le plus dégradant, la confiscation de tous les biens ou de la moitié, la *fustigation*, châtiment ordinaire de l'esclave, appliquée par les Visigoths à l'homme libre lui-même ; les Visigoths permettent encore le *talion*, pourvu qu'il ne tue pas ou ne blesse pas, la *mutilation du poing* et la *marque au front* particulières aux Lombards ; enfin l'*amende* dont parle Tacite, et que tous les barbares conservèrent après l'invasion elle se paye à la société et à l'offensé ou à sa famille. La part de la société (*fredum, wite, witemon*) est le prix de la paix ; la part de l'offensé ou de sa famille s'appelle *were* ou *weregild*, ou *guidrigild*, c'est le prix de la sûreté personnelle. Presque tous les crimes, même les plus odieux, sont rachetés par là ; l'amende payée, ta société est satisfaite, et Les familles déposent toute inimitié. Les Visigoths surtout, et les Bourguignons, n'accordent ce rachat du coupable que pour les délits les moins importants. L'amende se payait en argent, en bétail, ou en armes².

¹ Loi ripuaire, 79-1 ; loi des Visigoths, 9-2, et 7-6-2 ; loi Rotharis, 246 ; loi des Bourguignons, 11.

² Il peut être curieux de savoir à combien les barbares évaluaient la vie et l'honneur d'un homme, selon sa place dans la hiérarchie sociale.

Francs, Saliens et Ripuaires : évêque tué, 900 sous ; antrusion tué, 600 ; id., par complicité ou dans une forêt, 1800 ; prêtre tué, 600 ; grafion ou sagbaron, 600 ; diacre, 500 ; sous-diacre, 400 ; Romain, convive du roi, 300. 2e classe : Franc libre tué, 200 ; id., par complicité ou dans une forêt ou brûlé, 600 ; Romain libre, 100 ; id., par complicité, 300 ; étranger, Bourguignon, Frison, Alleman Bavaois, 160 ; femme enceinte, 700. 3e classe : Romain, colon, 45 (Sal.), 36 (Rip.) ; esclaves, 86. Blessures, main ou pied coupé, 100 (Rip.), 62 (Sal.) ; id., estropié, 50 (Rip.) ; œil crevé, 62 ½ (Sal.), 100 (Rip.) ; id., blessé, 50 (Rip.) ; oreille coupée ou blessée, 100 ou 50 (Rip.), 15 (Sal.) ; nez coupé ou blessé, 100 ou 50 (Rip.), 45 (Sel.). Injures : cheveux coupés à un enfant, 62 (Sal.) ; Franc garotté par un Romain, 30 ; Romain par un Franc, 15 ; avoir traité un autre de lâche, 15 ; renard, 3 ; lièvre, 6. La loi ripuaire nous fait connaître par l'évaluation suivante le prix du sou ; un bœuf avec ses cornes, voyant et sain, vaut 2 sous ; la vache avec les mêmes qualités, un sou ; un cheval, voyant et sain, 6 sous ; une jument, voyante et saine, 3 sous ; épée avec son fourreau, 7, sans fourreau, 3 ; bonne cuirasse, 12 ; casque avec son cimier, 6 ; bonnes bainberges (armure des jambes), 6 ;

Le service militaire est la conséquence de la possession qu'il garantit ; c'est le devoir et le droit de tout homme libre ; et dans tous ces premiers temps, le peuple c'est l'armée. La guerre est annoncée par une publication ou ban. Les mêmes magistrats qui administrent la justice conduisent au rendez-vous de guerre les hommes de leur juridiction. Chacun sert et s'équipe à ses frais sous peine d'une amende. Chez les Anglo-Saxons un soldat est exigé par cinq bides de terre ; celui qui possède moins se réunit à d'autres de la même condition pour entretenir un soldat à frais communs. Cet usage qui règle le service militaire sur la propriété sera introduit explicitement chez les France par Charlemagne. L'esclave petit être emmené à la guerre par son maitre ; la loi des Visigoths ordonne à tout homme libre convoqué pour la guerre d'amener la dixième partie de ses esclaves, et fixe les armes, cuirasses, boucliers, larges épées, lances, flèches ou frondes dont ils doivent être revêtus¹.

La *hiérarchie* compliquée de Constantin avait multiplié les fonctions publiques, et pour salarier tous les fonctionnaires, multiplié les impôts ; telle est aussi la loi des gouvernements modernes ; partout des contribuables et des salariés, une partie de la nation payant l'autre ; partout des impôts servant à l'entretien de l'administration et de la guerre, et se justifiant par cette utilité. La société barbare diffère en cela des Romains et des modernes ; on n'y trouve point de revenus publics, excepté peut-être chez les Visigoths ; une administration aussi simple n'en a pas besoin. Chacun faisant la guerre à ses frais, et rentrant sur son domaine après la guerre, il ne reste pas d'armée permanente à entretenir pendant la paix. Chacun paye le juge au ministère duquel il a recours ; le juge perçoit chez les Visigoths le vingtième, chez les Anglo-Saxons le tiers des amendes, chez les Lombards certaines amendes tout entières, chez les Francs

bouclier avec la lance, 2 ; épervier non dompté, 3 ; épervier à prendre les grues, 6 ; épervier qui a mué, 12. Le sou se divise en 12 deniers.

La loi lombarde est plus curieuse encore parce qu'elle distingue les weregild de l'homme libre, de l'aldion et de l'esclave dans les mêmes circonstances ;

CRIMES.	HOMME LIBRE.	ALDION.	ESCLAVE.
Homicide.	900 sous.	60	50, 25, 20, 16, selon l'utilité.
Un coup dans la tête.	6	2	
Deux coups dans la tête.	12	4	
Œil enlevé.	450	30	25, 12 ^{1/2} , 10, 8.
Nez coupé.	450	8	4
Lèvre coupée, si les dents paraissent.	20	6	4
Dent molaire cassée.	8	2	1
Une des dents qui se voient quand on rit.	16		2
Pied ou main coupée.	Moitié de l'homicide.	Moitié de l'homicide.	Moitié de l'homicide.
Pouce coupé.	150	8	4

La loi des Bourguignons établit les mêmes distinctions.

Il y a peu de weregild dans la loi des Visigoths, 6-4-1 ; une meurtrissure, 5 sous ; la peau rompue 10 ; blessure jusqu'à l'os, 20 ; os brisé, 100.

Le were chez les Anglo-Saxons, varie également dans la proportion de 200 shillings à 600 et de 600 à 1.200. (Lingard, tome Ier.)

¹ Loi des Visigoths, 9-2-9.

une part du *fredum*¹ ainsi, la justice et la guerre sont deux charges accidentelles, non permanentes, personnelles et non gouvernementales. Il existe des revenus royaux. Outre Le produit de ses domaines, et certains péages qu'il peut exiger de ceux qui les traversent (c'est du moins l'usage des Francs), le roi reçoit la plus grande partie des amendes qui sont le prix de la paix ; chez les Lombards la moitié du *weregild* lui revient de droit, et les causes jugées directement par lui sont soumises à une amende double² ; enfin, chez les Francs et les Anglo-Saxons, le roi ou ses délégués ont droit, partout où ils passent, d'exiger une hospitalité coupeuse, plus tard désignée du nom de pourvoirie des vivres et des moyens de transport³ ; mais ce ne sont pas là encore des contributions régulières ; il est dans la nature de la *terre franche* (alleud) de ne supporter aucun impôt ; l'abolition de la fiscalité romaine avait été une délivrance et le bienfait le mieux apprécié de l'invasion. La haine des contemporains a poursuivi jusque dans la postérité la plus reculée les rois barbares qui ont essayé de rétablir à leur profit les exactions impériales.

II

La conquête mérovingienne est finie, et ne s'étendra point au delà des limites où a régné Clotaire Ier. Si l'on excepte quelques courses en Italie l'histoire des Francs sera désormais tout intérieure : d'abord la rivalité des deux races, des Ripuaires et des Saliens ou de l'Ostrasie et de la Neustrie, puis la rivalité de l'aristocratie et du pouvoir royal qui, se mêlant à l'autre, décidera tout à la fois le triomphe des Ostrasiens et l'élévation de la maison d'Héristal par la ruine des héritiers de Clovis.

Le partage de 511 fut renouvelé à peu près en 561 par les quatre fils de Clotaire Ier. Caribert régna à Paris et sur l'Aquitaine ; Gontran, à Orléans et en Bourgogne ; Chilpéric, à Soissons ; Sigebert, à Metz sur l'Ostrasie et sur quelques villes en deçà de la Meuse, telles que Reims et aillons. Caribert étant mort au bout de six ans (567), ses trois frères recueillirent son héritage ; l'Aquitaine fut partagée : Sigebert y occupa l'Auvergne et le Rouergue comme le premier Theuderic, et le territoire de Tours sur les limites de ces Bretons indociles que la force n'a jamais réduits. La ville de Paris resta indivise ; il fut réglé qu'elle appartiendrait aux trois princes en commun, et qu'aucun n'y pourrait entrer sans la permission des deux autres. Le roi d'Ostrasie avait sans contredit la meilleure part, les Ripuaires plus rapprochés de l'ancienne patrie, et plus opiniâtres à conserver les anciennes mœurs, et les tribus germanes déjà soumises, bien moins accessibles encore à l'effet énervant de la civilisation romaine. Chilpéric, le premier à qui s'applique le nom de roi de Neustrie, régna au nord de la Bourgogne depuis l'Ostrasie jusqu'aux frontières des Bretons. Ses Francs-Saliens font contraste avec les sujets de Sigebert ; la civilisation romaine entre dans leurs mœurs, et commence à en affaiblir l'énergie : ils s'habituent aux progrès de la puissance royale dont ils seront un jour, contre l'aristocratie ostrasienne, les partisans obstinés. Gontran offre un autre caractère ce roi pacifique ne fait jamais la guerre par lui-même ; il propose perpétuellement la

¹ Loi des Visigoths, 2-1, 25.

² Voyez les ordonnances des rois francs au t. IV de dom Bouquet ; loi des Lombard, Rotharis, 372, Astolfe, 6.

³ Lingard, t. I, formules de Marculfe, 1-11.

paix à ses frères ; il ne sait pas même faire la guerre pour sa sûreté personnelle ; et quand il se croit en danger, au milieu des Francs qui ont tué ses frères, il leur demande humblement la vie. Si l'on excepte l'insignifiant Théodebald d'Ostrie, Gontran est le premier roi franc qui ait renoncé au caractère barbare, au commandement militaire. West un diplomate, et souvent un bon homme, prudent et peu résolu, qui aide Fun et qui ménage l'autre. Il voulut maintenir l'équilibre entre la Neustrie et l'Ostrie, prit toujours le parti du plus faible, et assura le triomphe passager de la Neustrie.

Deux femmes mirent aux prises la Neustrie et l'Ostrie. Sigebert avait épousé Brunehaut (Brunehilde), fille d'Athanagilde, roi des Visigoths ; Chilpéric épousa Galswinthe, sœur de Brunehaut. Mais Frédégonde eut bientôt remplacé Galswinthe dans le cœur de Chilpéric. Galswinthe fut étranglée, et Frédégonde devint reine de Neustrie. Brunehaut jura la vengeance de sa sœur.

L'Ostrie fut d'abord la plus faible, malgré l'activité de Sigebert, et la violence de ses leudes et des nations qui habitaient les bords du Rhin. Il avait à combattre les peuples voisins de l'Ostrie et les prétentions de Chilpéric. Tandis qu'il combattait les Avars et que, dans une seconde expédition, il devenait leur prisonnier, Chilpéric attaqua Reims. Sigebert délivré à prix d'argent, eut le temps de sauver ses États et d'envahir Soissons, 584-666. Il imposa la paix par sa générosité. Mais la guerre devait être à mort, comme toutes les guerres civiles de frère contre frère. En 567 on reprit les armes, puis on fit la paix par la médiation de Gontran. On satisfait Brunehaut en lui donnant le douaire de Galswinthe. Six ans après, un fils de Chilpéric recommença. Sigebert, accouru avec ses leudes, imposa encore une fois la paix (574). Il revenait en Ostrie lorsque Chilpéric parut devant Reims. Sigebert appela alors à lui les tribus ostrisiennes. Rien ne pouvait modérer leur fureur, pas même l'autorité de Sigebert. Ils pillaient, réduisaient en esclavage. Une grande terreur se répandit dans la Neustrie ; les succès de Sigebert rendirent à la cause de Chilpéric l'intérêt public. Saint Germain de Paris écrivait à Brunehaut pour lui imputer la cause de la guerre ; il menaçait Sigebert de tomber dans la fosse creusée pour son frère. Sigebert prit Paris, gagna Gontran, les leudes neustriens eux-mêmes, et tandis que Chilpéric fuyait vers Tournay, Sigebert allait être proclamé roi de Neustrie. Un poignard, dirigé par Frédégonde, fit tomber Sigebert du pavois, et la Neustrie prévalut 575¹.

Une guerre étrangère, l'invasion des Lombards, commencée en même temps que la guerre civile, finissait en même temps. Ce peuple féroce n'avait pas assez de conquérir l'Italie avec Alboin (568) ; une première incursion dans la Gaule, Amatus, patrice² de Marseille, tué par eux, un si grand carnage des Bourguignons qu'il n'avait pas été possible de recueillir les morts, fut un encouragement à leur audace, qui les ramena l'année suivante. Mummolus, nouveau patrice, leur fut opposé cette fois, les cerna près d'Embrun, dans une forêt, les écrasa dans ces chemins inconnus, et envoya au roi les prisonniers. Les Saxons, qui avaient suivi les Lombards en Italie, vinrent à leur tour ; battus près de Stablon ils abandonnèrent leur butin, et reçurent la paix, demandant qu'il leur fût permis de retourner en Italie pour y chercher leurs femmes et leurs enfants, et de traverser de nouveau la Gaule pour rentrer dans leur pays, sous la

¹ Voyez Grégoire de Tours, liv. IV, et la lettre de saint Germain à Brunehaut, apud *Script. rer. franc.*

² Ce titre était particulier aux gouverneurs de la Provence.

protection du roi d'Ostrasie. Ils reparurent en deux bandes au temps de la moisson, et oubliant leurs promesses, ils envahirent les granges, prirent pour eux tout le blé, et s'approchèrent du Rhône. Vous ne passerez pas ce torrent, leur dit Mummolus, vous avez dépeuplé les contrées du roi mon maître, recueilli les moissons, enlevé les troupeaux, incendié les maisons, coupé les plans de vignes et d'oliviers. Vous ne passerez pas avant d'avoir donné satisfaction à ceux que vous avez laissés pauvres : ou bien vous n'échapperez pas mes mains, j'abattraï mon glaive sur vous, sur vos femmes et vos enfants, et je vengerai l'injure de mon maître le roi Gontran. Les Saxons, effrayés, s'en tirèrent par une perfidie ; en dédommagement de leurs pillages, ils livrèrent des lingots de cuivre doré, et achetèrent ainsi le droit de regagner l'Ostrasie ; à peine ils étaient hors de toute poursuite que trois chefs lombards descendirent des Alpes, Zaban se dirigea sur Valence, Rhodan sur Grenoble, Amon à travers les bénéfices de Mummolus, sur Arles et sur Aix, dont il commença le siège (574). Mummolus accourt, traverse l'Isère en présence de Rhodan, lui massacre sa troupe, et le relance, blessé, au sommet des montagnes. Le vaincu trouva un chemin pour rejoindre Zaban avec cinq cents hommes, et tous deux se replièrent sur Embrun. Mummolus se présente avec une armée renforcée, et les combat jusqu'à leur destruction. A cette nouvelle, Amon rassemblait son butin pour fuir ; mais embarrassé par la neige, il abandonna tout et rentra en Italie avec quelques hommes¹. Mummolus était de race romaine ; il justifia par ses victoires la haute faveur où les Romains parvinrent en Bourgogne et bientôt en Neustrie, il fut lui-même le premier personnage du royaume de Gontran.

Lorsque Sigebert fut assassiné, Brunehaut triomphait à Paris avec son fils Childebart, âgé de cinq ans ; et ses filles. Chilpéric revint en grande hâte pour profiter du crime de sa femme. Brunehaut prise fut reléguée à Rouen, ses filles à Meaux. Childebart, sauvé par la fidélité d'un leude, reparut seul en Ostrasie, où les grands le reconnurent ; Chilpéric aurait bien voulu dépouiller le jeune prince ; il entra dans une grande colère lorsqu'il apprit que son propre fils Mérovée, chargé par lui d'envahir le territoire de Poitiers, s'était sauvé à Tours, puis à Rouen, où il avait épousé Brunehaut. Il courut lui-même à Rouen pour séparer son fils de son implacable ennemie, et chargea son duc Desiderius d'occuper la part de Childebart dans l'Aquitaine : Gontran envoya de son côté Mummolus pour s'y opposer ; deux Romains étaient aux prises pour deux causes barbares ; Mummolus fut le plus heureux, il tua vingt-quatre mille Neustriens et revint en ravageant le territoire de Chilpéric. Bientôt Gontran, ayant perdu ses fils, manda son neveu Childebart (577) avec ses leudes, et, dans une assemblée solennelle, il l'adopta pour son fils et son héritier : il le fit asseoir sur son trône en disant : Je demande que mon neveu soit mon fils ; que le même bouclier nous protège, que la même lance nous défende. Les grands se firent les mêmes promesses mangèrent et burent ensemble, échangèrent des présents, et firent savoir à Chilpéric qu'il eût à rendre ce qu'il avait pris. Le Neustrien irrité poursuivit avec plus d'ardeur son fils Mérovée, qui échappait toujours à la surveillance, et, après l'avoir forcé de se donner la mort, il cita à Paris, devant un concile, l'évêque de Rouen, Prétextat, qui l'avait marié avec Brunehaut. La fermeté de Grégoire de Tours sauva seule l'accusé de la dégradation et de la mort².

La faiblesse de Childebart II et les scrupules de l'impartialité de Gontran donnèrent cependant l'avantage à Chilpéric. Le territoire de Poitiers fut envahi,

¹ Grégoire de Tours, 4-42, 43, 45.

² Grégoire de Tours, 5, de 1 à 25.

les hommes de Childebert chassés ; tout ce qui était suspect à Tours, au Mans fut affligé de fuir en Bretagne. Chilpéric ordonna un nouveau cadastre dans tout son royaume, et parla de contributions ; tout possesseur de terres devait payer une amphore de vin par arpent¹. Cette menace accablant les plus timides, ils quittèrent leurs villes ou les terres qu'ils possédaient en propre, et cherchèrent un asile dans un autre royaume. Le peuple de Limoges ne prétendit pas se laisser imposer un tel fardeau ; ils se rassemblèrent en tumulte autour du référendaire Mamies, et l'eussent tué sans l'évêque Ferrol ; ils saisirent au moins les livres du cadastre et les brûlèrent. Le roi, furieux, expédia de nouveaux envoyés, pour leur *faire d'immenses dommages*, les consterner par les supplices, les frapper de mort. On dit que des abbés et des prêtres, étendus sur les chevalets, furent livrés à diverses tortures, pour avoir aidé le peuple à brûler les registres. De plus cruelles exactions furent ordonnées ; mais une dysenterie tomba tout à coup sur le royaume, les enfants de Chilpéric et de Frédégonde en eurent atteints ; l'audace mal assurée du roi se déconcerta tout à fait ; il crut entendre la voix des pauvres qui montait au ciel contre lui. Il faut lire dans Grégoire de Tours le repentir intéressé du barbare qui ne craint Dieu que lorsqu'il voit la vengeance prête à frapper. Frédégonde elle-même donna l'exemple de renoncer aux impôts, et brûla les registres ; l'ordre fut expédié de ne plus exiger de contributions. Cette imitation du gouvernement romain était remise aux soins des Romains, comme l'indique le nom du référendaire Marcus, et sa fortune trouvée chez lui après sa mort, ses coffres remplis d'or, d'argent et d'autres choses précieuses accumulées par d'injustes exactions. Quelques efforts de civilisation, empruntés également au passé, se manifestent sous ce règne. Chilpéric construit des cirques près de Paris et de Soissons, et donne au peuple des spectacles ; il se mêle de faire des livres et des vers ; il veut introduire de nouvelles lettres dans l'alphabet, et ordonne d'effacer les anciens manuscrits, pour les recopier avec les nouveaux caractères. Au milieu des crimes qu'il permet à Frédégonde, à qui il livre jusqu'à ceux de ses enfants dont elle n'est pas la mère, il se laisse quelquefois dominer par les remontrances des évêques, sous la crainte divine. Il chasse de Tours le comte Leudaste, dont le pouvoir n'était plus qu'une odieuse tyrannie, et remet le choix du successeur au clergé et au peuple. Il veut un moment imposer aux évêques une profession de foi hétérodoxe touchant l'arianisme, et supporte leur dédain sans se venger².

L'Ostrasie, où régnait Childebert II, était déjà livrée à toute la turbulence de l'aristocratie. L'orgueil des leudes ostrasiens contesta toujours au roi sa supériorité, et une jalousie mutuelle les arma les uns contre les autres. Quelques mots de l'historien Frédégaire nous révèlent ces dispositions dès le règne de Sigebert Ier. *Tous les Ostrasiens voulaient élire pour maire du palais Chrodinus, parce qu'il était brave entre tous, et craignant Dieu. Lui-même repoussait cet honneur en disant : Je ne peux moi établir la paix dans l'Ostrasie, parce que mes enfants sont alliés par le sang à tous les nobles Ostrasiens. Je ne peux les soumettre à la discipline, ni tuer quelqu'un d'entre eux ; ils se révolteront au contraire à cause de moi. Choisissez-en donc un autre*³. L'enfance de Childebert II fut une occasion favorable à ces leudes. Brunehaut, réclamée par l'Ostrasie, avait été relâchée par Chilpéric. Soit qu'elle voulait, comme en Neustrie, élever

¹ Je traduis volontiers de cette manière le mot latin *aripennem*, qu'on évalue à la moitié du *juger* romain ; c'est une mesure de 120 pieds.

² Grégoire de Tours, 5, *passim*.

³ Frédégaire, épitomé, 58, 59.

les Romains au premier rang, soit qu'elle annonçât l'intention de contenir par le pouvoir royal tous ceux qui approchaient du roi elle leur était un objet de haine. Lupus, duc de Champagne, assailli sans relâche par ses adversaires, et dépouillé successivement, surtout par Ursion et Bertefred, vit enfin venir une armée contre lui. Brunehaut, déplorant l'injuste calamité de son fidèle, s'arma comme un homme, et se jeta au milieu des combattants en criant : **Ne faites pas cette mauvaise action, ne poursuivez pas un innocent, ne livrez pas, à propos d'un seul homme, un combat qui ravirait au royaume sa défense.** Ursion lui répondait : **Femme, retire-toi ; qu'il te suffise d'avoir gouverné sous ton mari. C'est ton fils qui est roi maintenant, et son royaume est placé sous notre garde, non sous la tienne. Retire-toi loin de nous, de peur que les pieds de nos chevaux ne te broient contre la terre.** L'habileté de la reine parvint à empêcher la bataille ; mais en se retirant les ennemis de Lupus envahirent ses maisons, et prirent pour eux tout ce qu'ils y trouvèrent, après avoir dit qu'ils le déposeraient dans le trésor royal. Ils multipliaient encore les menaces : il ne sortira pas vivant de nos mains, criaient-ils. Lupus se sauva chez Gontran, pour attendre la majorité de Childebert¹.

Ennemis des rois, ennemis des Romains, les leudes d'Ostrasie convoitaient déjà les possessions des autres Francs, qu'ils n'ont cessé de harceler jusqu'à la conquête définitive de Charles-Martel. Ce furent eux (581) qui brouillèrent Childebert et Gontran, sous prétexte que la moitié de Marseille était retenue par le roi de Bourgogne, au détriment du roi d'Ostrasie ; ils vinrent trouver Chilpéric au nom de Childebert, et pour dépouiller Gontran, ils conclurent une alliance par laquelle le roi de Neustrie, après avoir assassiné le père, adoptait le fils pour héritier². Ce premier essai de spoliation tourna contre ses auteurs. Chilpéric profita seul de leur perfidie ; il conquiert toutes les villes que Gontran possédait en Aquitaine, et y plaça de nouveaux comtes ; aux environs de Melun une guerre acharnée se livra entre Chilpéric et Gontran ; de mémoire d'homme un pareil désastre n'avait affligé la terre ; rien ne restait debout ; maisons, vignes, arbres, églises même, tout disparaissait abattu ou brûlé. Chilpéric seul l'emportait quelquefois sur la rapacité des siens ; il tua de son glaive le comte de Rouen, et renonça à tout le butin. Tant de maux soulevèrent la colère des peuples. Childebert était avec son armée dans le voisinage de Melun. Tout à coup les hommes libres se déclarent contre les grands : des murmures, des vociférations se font entendre contre l'évêque Egidius, et contre les ducs : **Entrainez loin du roi ceux qui vendent son royaume, qui livrent ses villes au pouvoir d'un autre prince ; el courant en armes à la tente du roi, ils s'apprêtent à mettre à mort l'évêque et les grands, que la fuite seule put dérober au châtement**³. Une telle démonstration était trop significative : Chilpéric et Gontran firent la paix par la médiation des évêques ; la cession de Marseille réconcilia Gontran et Childebert.

Chilpéric fut assassiné en 584, peut-être à l'instigation de sa femme. Sa famille semblait s'éteindre avec lui ; Frédégonde lui avait tué tous les fils qu'il avait eus d'une autre femme, et avait vu mourir successivement ses propres enfants ; il ne lui restait qu'un fils nommé Clotaire. Gontran, aussitôt appelé au secours, ne manqua pas au dénuement et au danger de son neveu. Il fut, dit Grégoire de Tours, le père des deux fils de Sigebert et de Chilpéric, et gouverna le royaume comme son père Clotaire autrefois, Le roi d'Ostrasie fut repoussé de Paris par les

¹ Grégoire de Tours, 6-4.

² Grégoire de Tours, 6-3.

³ Grégoire de Tours, 6-31.

Neustriens ; il demandait que Frédégonde lui fût livrée, faisant valoir ses droits au châtement de la femme homicide qui avait tué sa tante, son père, son oncle, ses cousins. Gontran, tout occupé de répartir sa protection équitablement, recherchait les assassins de Chilpéric, et réparait les exactions des leudes neustriens. Il traitait Frédégonde en sœur, et faisait occuper par ses troupes les villes d'Aquitaine qui appartenaient à Childebert, sans doute pour empêcher qu'un de ses neveux n'écrasât l'autre par une puissance supérieure. Childebert et les Ostrasiens déconcertés descendirent alors sur l'Italie, où les appelait l'empereur Maurice contre les Lombards (voyez chap. II, § III.) Au retour ils firent la menace de soutenir contre Gontran et Clotaire II les prétentions de Gundowald. C'était un fils de Clotaire Ier. Son père lui avait fait couper la chevelure en disant : **Il n'est pas né de moi**. Bien reçu par Charibert, il fut une seconde fois tondu par Sigebert, et ses cheveux revenant toujours, il se sauva en Italie près de Narsès, et de là à C. P. Les nobles romains du midi de la Gaule, de l'Aquitaine et de la Bourgogne, Desiderius, Mommolus, l'évêque Sagittaire, l'avaient déjà rappelé pour le faire roi avant la mort de Chilpéric. Gontran-Boson, seigneur ostrasien, lui avait promis l'assistance des principaux du royaume de Childebert. Après une première tentative, qui ne fut pas heureuse, le prétendant s'était retiré dans une île de la Méditerranée. Chilpéric mort, Mummolus et Desiderius firent reparaître Gundowald, l'élevèrent sur le pavois et liai ouvrirent quelques villes. Les grands d'Ostrasie, pour compliquer les embarras de Gontran, vinrent aussitôt lui redemander les cités qui appartenaient à Childebert. L'ambassade fut mal reçue ; comme elle se retirait avec ces paroles menaçantes : **Adieu, ô roi ; puisque tu refuses de rendre les cités de ton neveu, la hache qui a tranché la tête de tes frères te fera sauter la cervelle**, Gontran les fit couvrir de fumier, de boue et d'herbes pourries. Mais la suite montra bien que l'on n'insultait pas impunément l'Ostrasie. Les Aquitains, soutenus par les hommes de Childebert, se soulevaient de toutes parts en faveur de Gundowald. Toulouse, Bordeaux, Périgueux, Angoulême, en acceptant le prétendant, protestaient à leur manière contre la domination barbare ; c'est ici la première révolte de l'Aquitaine. Gontran n'eut d'autre ressource que d'apaiser l'Ostrasie. Il se rapprocha de Childebert ; ce jeune prince avait quinze ans. Il le déclara majeur, lui mit une lance dans la main, comme un gage de la cession de tout le royaume de Bourgogne. **Va donc maintenant, lui dit-il, entre dans toutes mes villes, et gouverne-les comme ta propriété. Sois mon seul héritier dans tout mon royaume, et que nul autre ne partage avec toi**. Puis, se tournant vers l'armée : **Vous voyez que mon neveu Childebert est un homme fait ; prenez donc garde de le traiter encore comme un enfant**. Ce renouvellement de la première adoption sépara Childebert des Aquitains. Gundowald abandonné, n'eut plus d'asile que dans la ville de Cominges (*Lugdunum Convenarum*) ; trahi par Mummolus, sa tête fut brisée d'une pierre et ses dépouilles livrées à Gontran.

Clotaire II régnait en Neustrie par la protection de Gontran. Frédégonde, après un court exil, avait repris la régence et recommençait entre la famille de Sigebert une guerre d'assassinats : deux meurtriers envoyés par elle, tentèrent vainement d'assassiner Childebert ; ils périrent dans les tortures ; un autre, qu'elle avait armé contre Brunehaut ayant aussi manqué son coup, elle le punit elle-même par la perte des pieds et des mains. Elle tira enfin vengeance de Prétextat, que l'incertitude de son époux lui devait autrefois ravi, et le fit poignarder au pied de l'autel. Les leudes ostrasiens reprenaient en même temps leur lutte contre l'autorité royale ; ils avaient gouverné jusqu'alors au nom de Childebert enfant, couvrant des intérêts de leur prince leurs prétentions sur les

royaumes voisins. Ils se tournaient maintenant contre Childebert, depuis que, déclaré majeur, n'admettait plus d'autre conseiller que Brunehaut. Cette reine, inflexible aux prétentions des leudes, ne leur pardonnait rien, ne leur laissait rien de qu'elle pouvait leur enlever ; elle ne comprenait pas qu'enrichis du domaine royal, et distingués par la faveur royale des autres Ostrasiens, ils ne fussent pas les hommes fidèles du roi. Elle rappelait au fisc, le plus qu'elle pouvait, les terres dont ils abusaient contre le donateur. L'un dieux, le plus puissant peut-être, Magnovalde, ayant été assassiné, ce qu'il possédait fut confisqué. Frédégonde essaya de confondre sa haine avec la haine des leudes dans une même conspiration elle complota la mort de Childebert et de Brunehaut avec les ducs Rauching, Ursion et Bertefred : elle ne réussit qu'à débarrasser la reine d'Ostrasie de ces turbulents. Le complot découvert, Rauching fut tué sur le seuil de la chambre du roi ; Ursion, à la dépense du château qui lui servait d'asile ; Bertefred, dans l'église de Verdun ; d'autres, moins coupables, furent dépouillés de leurs honneurs. Voilà pourquoi le nom de Brunehaut est venu jusqu'à nous entouré de l'horreur universelle, et non moins odieux que celui de Frédégonde. Son plus grand crime fut de ne pas céder la vie et le pouvoir aux prétentions de ses ennemis, et de les faire tomber dans leurs propres embûches. Surtout quand ils l'eurent trahie, quand pour la perdre ils se furent subordonnés eux-mêmes à leurs rivaux neustriens, ce ne fut qu'en la chargeant d'accusations, qu'ils crurent dissimuler l'affront de leur nationalité perdue. Quel que fût toutefois l'ascendant de cette reine, elle reçut un grand coup par le traité d'Andelot (687). Ce traité, conclu entre Gontran et Childebert, en renouvelant l'adoption de celui-ci, en plaçant les deux royaumes d'Ostrasie et de Bourgogne sous une protection mutuelle, abandonna en toute propriété aux leudes les bénéfices qu'ils avaient reçus ou qu'ils pourraient recevoir encore des deux rois ; clause malheureuse, qui établissait un principe, sous l'apparence de concessions personnelles, et qui, toujours gardée en mémoire par l'aristocratie, devint bientôt l'exemple de toutes les donations royales¹.

Les dernières années de Childebert et de Gontran furent occupées de quelques expéditions sans résultat ; le dernier attaqua la Septimanie, que les Visigoths conservèrent : l'autre combattit sans succès le roi lombard Autharis, à la demande des Grecs. Gontran mourut en 893². Childebert héritait de la Bourgogne, et après un tel accroissement, tout équilibre étant rompu, il semblait n'avoir qu'à réclamer la Neustrie pour en devenir roi. Frédégonde et son favori Land-rik, maire du palais, sauvèrent Clotaire II par la bataille de Droissy (*Truccia*), où trente mille Ostrasiens furent portés par terre ; mais Childebert soumettait les Varnes sur les côtes de l'océan germanique, et imposait de nouveau la suprématie franque aux Bavarois. Sa mort prématurée, à l'âge de vingt-cinq ans (595) ; le partage de ses États entre ses deux fils enfants, Theuderic II, roi de Bourgogne, et Theudebert II, roi d'Ostrasie, renouvelèrent l'espoir de Frédégonde ; Land-rik livra, par ses ordres, aux Ostrasiens et gagna encore la bataille de Leucofao (596). Mais Frédégonde mourut après la victoire. Clotaire II réduit à lui-même, ne tint pas contre ses deux cousins. Vaincu sur la rivière d'Orvanne, il ne conserva guère autre chose que le titre de roi : Theuderic lui enleva ce qu'il possédait entre la Seine, la Loire et l'Océan ; Theudebert, ce qu'il possédait entre l'Océan, la Seine, l'Aisne et l'Oise (601). Les deux vainqueurs parcoururent ensuite l'Aquitaine, et rencontrèrent en

¹ Voyez Grégoire de Tours, liv. 9.

² Ici s'arrête Grégoire de Tours.

Novempopulanie une colonie de Basques (Gascons, Escualdanacs), de cette race cantabre que nul conquérant ne pouvait soumettre à l'intérieur de ses montagnes espagnoles ; ils leur permirent de vivre en deçà des Pyrénées., sous la condition d'un tribut et gouvernés par le duc Genialis.

Jamais la famille ostrasienne n'avait porté si loin sa domination. Les leudes prétendaient bien en profiter sous un roi tel que Theudebert II, que les historiens accusent de stupidité. Dès l'an 599 ils avaient chassé Brunehaut, après l'exécution du leude Wintrion. Brunehaut, errant dans la campagne, rencontra un pauvre homme par qui elle se fit conduire chez son autre petit-fils Theuderic II. Accueillie honorablement, elle fit de loin la guerre à ses ennemis leur ôta l'alliance de la Bourgogne, éleva les Romains aux honneurs, en attendant qu'elle pût combattre par les armes. Elle donna pour maire du palais à Theuderic, le romain Protadius, homme adroit et brave, mais inique, disent les historiens, dévoué aux intérêts du fisc, et qui n'oubliait pas sa propre fortune ; quand il eut été mis à mort par une sédition de l'armée, elle le remplaça par le romain Claudius, et coupa le pied au principal meurtrier ; un autre Romain fut patrice de Marseille, à la place d'un barbare que Theuderic avait tué. Les mêmes historiens qui accusent Brunehaut d'avoir excité la guerre entre ses deux petit-fils, ne dissimulent pas que Theudebert en fournit le prétexte par une lâche perfidie. Les Ostrasiens réclamaient l'Alsace. Dans une conférence où l'on devait terminer le différend, ils assaillirent en nombre supérieur la suite de Theuderic, et extorquèrent un abandon formel ; au même moment les Allemani leurs tributaires, dévastèrent par de grands ravages ce que le roi de Bourgogne possédait au delà du Jura. Theuderic rassembla toutes ses troupes, et s'achemina par Andelot, vers la ville de Toul (612) ; il vainquit Theudebert. *Achève ce que tu as commencé*, lui disait l'évêque de Mayence ; *une fable rustique raconte que le loup appelant un jour ses enfants sur la montagne, comme ils commençaient à chasser, leur dit : Aussi loin que vos yeux peuvent voir, vous n'avez pas d'amis, si ce n'est peut-être quelques-uns de votre espèce, achevez donc ce que vous avez commencé.* Ces paroles qui expriment l'acharnement des Ostrasiens contre tous leurs ennemis pourraient encore au besoin justifier Brunehaut. Theudebert appela ii lui les Saxons et les Thuringiens Theuderic traversa les Ardennes, et vainquit encore à Tolbiac ; combat sanglant où l'opiniâtreté barbare fit disparaître la terre sous les cadavres ; des bataillons entiers gardaient leur rang après la mort, quelques-uns se tenant encore debout, tant ils étaient serrés. Theudebert, prisonnier, fut tué par ordre du vainqueur ; un de ses enfants saisi par le pied eut la tête fracassée contre une pierre¹.

Il s'agissait de savoir si Brunehaut poursuivrait sa victoire, et si revenant triomphante en Ostrasie elle plierait l'aristocratie sous la royauté. Theuderic mourut tout à coup, laissant quatre fils en bas âge : Brunehaut prétendait faire reconnaître l'aîné roi d'Ostrasie et de Bourgogne, mais la faction de Pépin et d'Arnulfe, et des autres grands Ostrasiens, se tourna vers Clotaire II. Brunehaut était haïe des évêques et des leudes bourguignons, pour le meurtre de saint Didier, évêque de Vienne qu'on attribuait à ses conseils, et pour l'éloignement de saint Colomban, dont les remontrances l'avaient offensée. Il se trama une grande conspiration entre tous les leudes et Clotaire II ; ceux qui marchaient encore avec Brunehaut, convinrent de lâcher-pied dans le combat. Elle fut ainsi perdue à Châlons ; amenée à Clotaire, elle s'entendit imputer la mort de six rois, de Sigebert son premier mari, de Mérovée son second mari, de Chilpéric, de

¹ Voyez Frédégaire, *Chronicon*.

Theudebert II, die Theuderic II, et des fils de ce Theuderic que Clotaire lui-même venait de mettre à mort. Après trois jours de tortures et d'outrages, elle fut attachée par un pied et un bras à la queue d'un cheval indompté qui la traîna à travers les rochers et l'y brisa. Tout l'empire des Francs passa au second Clotaire, et la Neustrie prévalut une seconde fois (613).

C'était un lourd fardeau pour la faiblesse de Clotaire II qu'une pareille acquisition le moindre mal était sans contredit l'incertitude des possessions lointaines. L'Aquitaine, en s'alliant à Gundowald, venait de s'essayer à la révolte, et l'établissement des Vascons en Novempopulanie lui assurait, pour le jour du combat, d'infatigables auxiliaires. L'audace des Bretons croissait à la faveur des troubles des Francs, avec l'espoir de l'impunité. Réprimés par Chilpéric, pour avoir pillé Bayeux, forcés à promettre qu'ils seraient dociles, et payeraient un tribut, on les avait vus reparaître presque aussitôt entre Nantes et Rennes, laissant pour traces de leur passage l'incendie et la destruction, emmenant les hommes et les troupeaux, et se jouant, par de fausses promesses, des prières de l'évêque Félix. Un autre évêque disait à Gontran : *Nous ne sommes pas coupables envers les rois nos seigneurs ; nous n'avons jamais attenté à leurs droits ; mais nous sommes captifs des Bretons, et assujettis à un joug bien rude*¹. On ne pouvait compter davantage sur la soumission des Bavaois et des Saxons, que la force présente contenait quelquefois, mais qui échappaient bientôt par l'éloignement ou par la crainte même de leur résistance. Ainsi les Francs n'avaient rien ajouté aux conquêtes des fils de Clovis, et ils étaient menacés de perdre à tout moment. A l'intérieur la victoire de Clotaire ne réunissait que nominalement l'Ostrasie et la Neustrie, la différence de races restait la même, et préparait la désunion.

L'aristocratie n'avait point fait la paix avec la royauté. Les prétentions des leudes ostrasiens avaient envahi la Bourgogne, comme on le vit par le traité d'Andelot, et par la conspiration où Brunehaut succomba ; leurs succès faisaient envie aux leudes Neustriens ; Clotaire réduit à payer les services des uns, ne pouvait plus refuser les mêmes droits aux autres. L'an 614, une assemblée des leudes et des évêques, tenue à Paris, rédigea une constitution générale, *au profit de toute la nation* ; les *grands* s'y firent une large part ; ils renouvelèrent et étendirent à tous les leudes le traité d'Andelot : *Tout ce que nos parente, nos prédécesseurs, tout ce que nous même avons justement accordé et confirmé, doit être confirmé à perpétuité. Tout ce que nos fidèles et leudes, en gardant leur foi à leur seigneur légitime, peuvent avoir perdu pendant l'interrègne, nous ordonnons qu'ils en soient investis de nouveaux, et ne souffrent aucun dommage.* La sentence capitale fut prononcée contre quiconque violerait cette constitution². L'aristocratie domina donc sous le règne de Clotaire II, et sans crainte d'aucune répression. Elle-même réprimandait le roi de sa passion pour la chasse ou de ses faiblesses morales ; le patrice Alethée envoya un jour un évêque à la reine pour lui dire : *Le roi mourra dans l'année, emportez donc tous vos trésors, et venez auprès d'Alethée ; il est issu des rois de Bourgogne, il peut bien réclamer le trône après Clotaire ; il répudiera sa femme et vous épousera.* Le comte Herpon, le même qui avait livré Brunehaut, institué duc de la Bourgogne transjurane, voulait y établir la paix par le châtement des perturbateurs ; il fut massacré par ceux qu'il gouvernait, à l'instigation d'Alethée. Plusieurs fois la *faida*, le droit de

¹ Greg. Tur., 5-27, 30, 32 ; 10-9.

² *Script. rer. franc.*, IV, page 190.

vengeance privée, s'exerça par des guerres entre les nobles¹ ; toutefois de l'excès même du mal pouvait résulter un bien pour le royaume. Les hommes libres avaient beaucoup à souffrir de toutes ces agitations ; leurs terres, leur liberté même étaient souvent menacées. Ceux d'Ostrasie avaient une fois forcé au repos les leudes de Childebert II ; cet exemple ne sera pas perdu pour la Neustrie. La constitution de 614 rendait au peuple l'élection des évêques, supprimait tous les tributs imposés par Gontran, Chilpéric et Sigebert, défendait de juger un homme libre, ou même un esclave, sans l'entendre, et ordonnait de choisir les juges publics de chaque canton dans les propriétaires du canton même, pour que le bien du juge fut une garantie de sa probité. Ces règlements indiquent le pouvoir bienfaisant des évêques, et les réclamations encore écoutées du peuple. La royauté pouvait résister aux grands, en s'unissant aux hommes libres, et ce fut ce qui arriva au moins en Neustrie. L'alliance du peuple et du roi, où l'aristocratie a fini par trouver sa ruine, commença au VIIe siècle, par un intérêt commun de conservation.

La puissance des *maires du palais*, fut le résultat de la puissance des nobles. Le *maire du palais* (*major domus*) semble avoir été de tout temps le gouverneur de la maison royale, et le juge des hommes du roi et des *leudes*². En Ostrasie il était élu, et imposé au roi par l'élection : en Bourgogne et en Neustrie il était choisi par le roi Clotaire II, pour récompenser Warnachaire, un des traîtres à qui il devait Brunehaut, le fit maire de Bourgogne, avec la promesse de ne jamais lui retirer cette dignité, et quand Warnachaire mourut, Clotaire II rassemblant les grands de Bourgogne, leur demanda s'ils voulaient élire un autre maire à sa place, le refus singulier que firent alors les Bourguignons de s'arroger un droit royal³, ne sauva pas le pouvoir du roi, qui s'était livré lui-même ; bientôt le maire fut électif en Neustrie, comme en Ostrasie. Admis à l'intimité royale, le maire distribuait les faveurs et les bénéfices, et soutenu par l'amitié de ceux qu'il enrichissait, s'empara sans peine de tout le gouvernement. Ainsi s'explique cette longue suite de rois *fainéants*, dans lesquels on a voulu voir la honte et la dégradation de la race mérovingienne, mais dont la paresse n'était qu'un esclavage involontaire et inextricable, sous un vizir tout-puissant. On attribue généralement aux maires du palais la ruine de la royauté, et cela est vrai pour l'Ostrasie, où le maire, fidèle à son origine, et docile instrument des leudes, accrut leur audace jusqu'à faire disparaître le nom de roi. Il en est autrement de la Neustrie, où le maire tient les rois dans sa dépendance, mais pour exercer lui-même le pouvoir royal, et choisi par les leudes, se déclare leur ennemi. Le principe du gouvernement royal fut préservé par ceux-là qui ne permettaient pas au roi de gouverner.

Clotaire II avait été obligé d'associer au trône son fils Dagobert, et de le donner pour roi aux Ostrasiens, à qui la réunion était déjà insupportable. Quand il mourut (628), Dagobert, soutenu par les *leudes* ostrasiens, occupa d'abord la Neustrie et la Bourgogne ; les historiens vantent sa justice et la joie rendue au cœur du pauvre, la crainte inspirée aux oppresseurs. Ils vantent également sa gloire qui surpassa celle de tous les rois francs ses ancêtres, attribuant toutefois cette prospérité aux conseils d'Arnulf, évêque de Metz, et de Pépin, maire du palais : ils le comparent à Salomon ; mais comme le grand roi des Juifs, dont il imita par ses mœurs les dernières années, le Salomon des Francs assiste à la

¹ Frédégaire, *passim*.

² Voyez plus haut le refus de Chrodinus.

³ Frédégaire, 32, 54.

dissolution de son royaume. Toutes les causes de décadence, entrevues par Clotaire II, commencent à produire leur effet sous Dagobert. Caribert son frère, n'ayant pu se faire roi de Neustrie, retint au moins l'Aquitaine entre la Loire et les Pyrénées, et quand il mourut malgré les efforts de Dagobert et de ses dix généraux, les Wascons, indomptables après leurs défaites mêmes obligèrent le roi de laisser à ses neveux Boggis et Bertrand ce que leur père avait possédé. L'Aquitaine reprit ainsi l'indépendance, et sous des chefs particuliers n'eut pas de peine à s'affranchir du tribut. Le chef breton Judicael se parait du titre de roi. Il fut mandé à Clichy, promit la soumission, mais se la fit payer par de grands présents et refusa de s'asseoir à la table au roi. D'autres pertes furent causées par l'aristocratie ostrasienne. Au bout de quelques années, Dagobert avait préféré le séjour de la Neustrie ; les leudes de ce pays étaient moins intraitables, le roi remplissait aisément son trésor de leurs dépouilles et les leudes gémissaient de l'iniquité sans la punir. Ceux d'Ostrasia, craignant un sort pareil, profitèrent de leurs propres dangers contre le roi. On s'était débarrassé, par un massacre, de 12.000 Bulgares qui demandaient un établissement dans la Bavière. Les Slaves Tchèques de la Bohême, plus redoutables que les Bulgares, menaçaient les possessions franques en Germanie ; leur chef Samon (voyez ch. IV) voulait être l'allié, et non le sujet de Dagobert. L'envoyé franc lui ayant répondu : **Les chrétiens serviteurs de Dieu ne font pas alliance avec des chiens ; Eh bien, dit-il, si vous êtes les serviteurs de Dieu, nous nous Sommes ses chiens. Puisque vous ne vous laissez pas d'outrager Dieu, nous avons la permission de vous mordre et de vous déchirer.** Les Slaves furent vainqueurs ; les Ostrasiens, en haine de Dagobert et de ses exactions, se laissèrent battre. Le roi arrivait lui-même avec une troupe choisie de Neustriens et de Bourguignons lorsqu'une ambassade des Saxons vint lui demander la remise du tribut, promettant en échange d'arrêter les incursions des Slaves. Dagobert leur remit le tribut, mais les incursions continuaient dans la Thuringe et les contons voisins ; il prit enfin le parti de céder au conseil des évêques et des leudes, et, à Metz, il institua son fils Sigebert roi d'Ostrasia. Cette concession perdit les Slaves, qui furent repoussés et contenus dans leurs limites ; mais elle divisa l'empire des Francs, Dagobert fit reconnaître pour son successeur en Neustrie et en Bourgogne son second fils Clovis, et renouvela ainsi la rivalité des deux nations. La magnificence de Dagobert a fait illusion sur les événements de son règne. La fondation de nombreux couvents, la basilique de Saint-Denis richement dotée de terres et de privilèges, les ouvrages de l'orfèvre saint Éloi, depuis évêque de Noyon, un trône d'or massif, l'habileté d'Éga, maire de Neustrie, et du référendaire saint Ouen, ont dissimulé sous une gloire apparente une décadence que rien ne pouvait plus arrêter.

Dagobert mourut en 638 ; ses deux fils règnent, Sigebert II en Ostrasia, sous la tutelle de Pépin de Landen, Clovis II en Neustrie sous la tutelle de sa mère Nanthilde et d'Éga. Les biens usurpés par Dagobert, rendus à leurs possesseurs, satisfaisaient les leudes de Neustrie et de Bourgogne ; le gendre d'Éga, coupable d'un meurtre fut poursuivi, et ses biens ravagés, par les parents du mort et par le peuple, avec la permission et l'ordre de Nanthilde. Après la mort d'Éga, Flaochat, élu maire de Bourgogne par les évêques et les ducs, et Erchinoald, maire de Neustrie, unirent leurs efforts pour entretenir la tranquillité par une juste administration ; en même temps qu'ils conservèrent aux leudes tous leurs honneurs, ils les contenaient avec fermeté. Le patrice Willebuld, fier de ses richesses et jaloux de Flaochat, fut cité à Autun : il y fut mis à mort malgré le grand nombre de partisans qu'il avait amenés avec lui. L'Ostrasia était moins

tranquille. Sigebert n'avait pu réduire le duc de Thuringe, enflé de quelques succès sur les Slaves, et qui protestant d'une soumission qu'il était maître de refuser, joignait l'ironie à la puissance. Pépin de Landen était mort, et son fils Grimoald l'avait remplacé. L'ambition de celui-ci compromit le triomphe des grands : à la mort de Sigebert II (656), il voulut placer sur le trône son propre fils, et reléguait en Irlande l'héritier de Sigebert ; les grands n'avaient rien à gagner à un changement de famille qui leur laissait toujours un roi ; les hommes libres étaient encore assez puissants pour leur résister en pareille circonstance ; Grimoald ne fut donc pas soutenu ; il fut livré à Erchinoald, et l'Ostrasie se soumit à Clovis II. Ce résultat contradictoire, le même qui avait déjà suivi la mort de Brunehaut, dura quelques années. Après Clovis II (mort en septembre 656), les Ostrasiens supportèrent la régence de sa veuve, Bathilde, et la royauté indivise entre ses trois fils, Clotaire III, Childéric II et Theudéric III. Bathilde administra sagement avec Erchinoald ; ce qu'on raconte de ses actes de bienfaisance dut rattacher à elle la population gauloise, et la classe moyenne souvent opprimée par les grands, et toujours inquiète. Le maire Ebroïn voulut profiter de cette alliance ; ce successeur d'Erchinoald, élu comme lui¹, se déclara l'ennemi des nobles. Il imita Brunehaut, et l'histoire sur les accusations de ses ennemis lui a fait la même réputation. Si l'on ne peut excuser en lui l'ambition de régner au nom du roi et quelques meurtres commis par colère ou par habitude barbare, on ne lui reprochera guère aujourd'hui d'avoir voulu rendre au domaine royal les terres qui en avaient été détachées. Les leudes neustriens fléchirent devant lui ; les Ostrasiens murmurèrent et demandèrent, comme sous Clotaire II, un roi particulier. Bathilde leur envoya Childéric II, qui eut pour maire Wulfoald.

L'aristocratie ostrasienne, si souvent déconcertée, tenta une seconde alliance avec l'aristocratie Bourguignonne. Bathilde venait de renoncer au monde, et Clotaire III étant mort, il ne restait que Theudéric III à Ebroïn. Les nobles bourguignons, excités par l'évêque d'Autun, Léodégaire (saint Léger), s'unissent à l'Ostrasie ; ils surprennent Ebroïn et son roi, et les enferment dans un monastère, ensuite ils reconnaissent pour roi de Neustrie et de Bourgogne Childéric II (670). L'Ostrasie croyait tenir la victoire ; enfin, pour la première fois, la réunion des trois royaumes s'était opérée à son profit. Tout à coup Childéric II prétendit régner et dompter les grands. Il enferma sur de simples soupçons saint Léger ; il fit battre de verges, malgré la loi, un Franc nommé Bodilo. Les grands, espérant se délivrer par un meurtre, l'assassinèrent (674) ; mais ils ne réussirent qu'à tourner contre eux les hommes libres ; ceux d'Ostrasie rappelèrent d'Irlande le fils de Sigebert II, et le firent roi sous le nom de Dagobert II. Ceux de Neustrie accueillirent Ebroïn sorti du cloître. C'est ici qu'Ebroïn unit le désir de la vengeance personnelle à sa politique contre les grands. On avait donné un maire à Theudéric III, sans doute un ami des leudes. Ebroïn met en avant un prétendu mérovingien qu'il appelle Clotaire IV ; poursuit Theudéric et son maire, s'empare de celui-ci ; poursuit Saint-Léger ; le fait aveugler, enfermer de nouveau, et bientôt mettre à mort. Redevenu maire du palais de Theudéric III, il oublie son Clotaire IV, recherche activement les assassins de Childéric II, enveloppe dans la complicité de ce meurtre un grand nombre de leudes, et dépouille publiquement de ses fiefs le duc Adalric qui avait passé aux Ostrasiens, en déclarant dignes de perdre leurs bénéfices tous les bénéficiaires ingrats au donateur².

¹ Frédégaire, 92.

² *Scip. rer. franc.*, IV.

Les leudes ostrasiens tentèrent un dernier effort qui réussit enfin ; ils assassinèrent Dagobert II (679), et placèrent à leur tête Martin, fils de Vulfoald, et Pépin d'Héristal, petit-fils par sa mère de Pépin de Landen, sous le nom de princes des francs orientaux. Ébroïn prévint leurs attaques pour les vaincre ; il gagna sur eux la bataille de Leucofao (680), attira Martin une conférence, et le fit assassiner. Pépin se retira dans l'Ostrasie, mais Ébroïn fut assassiné à son tour l'année suivante par un leude ; trois maires sans capacité lui succédèrent dans le palais de Theuderic III ; le troisième, Berthaire, petit de taille et d'intelligence, ne put soutenir la guerre contre les grands ; il les irrita par des vexations, les tourna vers l'alliance des grands ostrasiens¹, et sommé par Pépin de leur faire justice, il ne put soutenir son refus dans la bataille. Ce fut à Testry, entre Saint-Quentin et Péronne, que cette querelle se décida (687). Pépin et l'aristocratie ostrasienne l'emportèrent sur la royauté et les hommes libres de Neustrie. Le chef des grands d'Ostrasie domina désormais la Neustrie ; tout un royaume fut livré à l'avidité de l'autre. Theuderic III resta roi ; il conserva une bonne table et des amusements royaux. Après sa mort, Pépin permit aux Neustriens d'élire successivement Clovis III (691), Childebert III (695), Dagobert III (711) ; mais il tenait ces rois dans une maison de plaisance, comme dans une prison, réduits à un petit domaine, à la longue barbe et à la chevelure flottante. Il ne les en tirait que pour rendre aux envoyés étrangers ses propres réponses, et les amener au Champ de Mars sur un char attelé de bœufs, conduit par un bouvier. C'était beaucoup cependant que cette apparence de vie après l'assassinat de Dagobert II, et dans la vacance de la royauté ostrasienne. L'existence d'un roi, sous Pépin d'Héristal, protestait de la volonté des hommes libres, et gardait au gouvernement royal le souvenir de ses droits contre l'aristocratie.

Pépin gouverna heureusement jusqu'à sa mort. Il dompta Radbod, duc des Frisons, et les Allemani, qui espéraient recouvrer l'indépendance à la faveur des dissensions des Francs ; il crut aussi avoir dompté les Bretons ; il mourut en 714 : sa victoire et son règne avaient mis fin à la puissance des mérovingiens ; il léguait à ses héritiers le soin de prendre la place des vaincus.

III

La rivalité du roi et de l'aristocratie remplit toute l'histoire d'Espagne, pendant la domination des Goths, histoire sans éclat, sans noms célèbres, et qui mériterait à peine d'être mentionnée, si elle n'était le commencement de cette fierté turbulente qui fait le fond du caractère espagnol ; quelques petites querelles avec les rois francs, et l'expulsion des Grecs, n'en peuvent rompre la monotonie.

Récarède, second fils de Léovigild, devint roi en 586 ; comme son père, il se distinguait des autres Goths par des vêtements royaux, portait le sceptre et la couronne, donnait l'exemple de placer devant son nom le nom de Flavius, et appelait *ville royale* Tolède, sa résidence ordinaire. La nouveauté de ces prétentions alarma l'orgueil des barbares, et surtout des nobles, ducs et comtes, qui devaient leurs propres honneurs à leur courage, d'après le principe germain, et qui choisissaient le roi parmi eux, d'après la noblesse ; leurs charges n'étaient encore que temporaires ; mais elles conféraient déjà une grande importance, surtout aux ducs commandants supérieurs du service militaire dans leurs

¹ Premier continuateur de Frédégaire, 99.

provinces et chargés de la fabrication de la monnaie¹ ; elles devinrent bientôt héréditaires et dominèrent sans peine la royauté élective. La conversion de Récarède à la foi catholique, et la déclaration qu'il en fit au troisième concile de Tolède (voyez chap. VI-2), donna à quelques-uns le signal de la révolte. Cette première tentative abattue, et les Francs-Bourguignons repoussés de la Septimanie, Récarède eut à redouter une conspiration du maître de la chambre qui aspirait au trône. Le principal coupable fut puni par l'ignominie et les tortures ; dépouillé de ses cheveux, et promené sur un âne dans la place publique de Tolède, il subit les injures et les vociférations du peuple avant d'avoir la tête tranchée. Quelques succès contre les Grecs, les Vascons domptés ou contenus, une gloire militaire et religieuse respectée du grand nombre, rendaient plus facile la sévérité de Récarède ; ses successeurs n'héritèrent pas de son autorité son fils Liuva régna deux ans (601-603). Witteric, assassin de Liuva régna sept ans (603-610), et fut tué par Gondemar ; celui-ci régna deux ans (610-612). Sisebut, élu comme ses prédécesseurs, eut un règne plus glorieux ; il serra de près le patrice Césarius qui gouvernait les possessions grecques en Espagne, et força l'empereur Héraclius à ne conserver que l'algarve. On lui attribue la création d'une flotte et des vues ambitieuses sur l'Afrique, où la décadence grecque semblait appeler l'invasion. Il mourut tranquille (620). Suinthila, dont il avait fait la fortune et la gloire, lui succéda. Ce prince est quelquefois appelé le *premier monarque d'Espagne* ; il força les Vascons à construire eux-mêmes la ville d'Olito pour servir de barrière contre leurs invasions, et il chassa définitivement les Grecs. Il voulut user pour lui-même et pour les siens de l'importance que lui donnaient ces avantages ; il déclara son fils Réchimir associé à la royauté. Toute la noblesse se souleva pour défendre l'ancienne coutume de l'élection, et ne posa les armes qu'après le renversement des deux rois (681).

Les évêques, depuis l'abandon de l'arianisme, devenaient sensiblement le corps le plus puissant de l'État. L'unité de religion, qui assure par l'accord des esprits la force des empires, était déjà la politique des Espagnols : la sévérité de Sisebut à l'égard des Juifs, et le douzième livre de la loi des Visigoths touchant les dissidences religieuses, en sont une preuve irrécusable. L'assentiment des évêques était donc indispensable au triomphe d'un parti ; les nobles, après avoir élu Sizenand (631), sollicitèrent la réunion du quatrième concile de Tolède, pour faire justifier leur conduite par les évêques. Plusieurs canons de ce concile subordonnent le roi aux grands : *Que nul ne devienne roi, si ce n'est par le libre suffrage des nobles et des évêques ; que le serment prêté au roi ne soit pas violé ; que le roi use de son pouvoir pour le bien de tous, et non pour l'oppression ; que Suinthila, sa femme, ses fils, son frère, soient anathèmes pour l'abus impie et cruel qu'ils ont fait du pouvoir royal.* Les grands siégeaient dans ces assemblées avec les évêques, aussi les conciles de Tolède ne firent jamais faiblir le pouvoir royal par des restrictions, et sanctionner l'éligibilité. Chintila (636), successeur de Sizenand, vit son élection confirmée par un autre concile, et ses enfants placés sous la protection de l'Église ; mais en même temps l'anathème prononcé contre quiconque arriverait au trône par la brigue, non par de libres suffrages et sans être de l'antique noblesse des Goths². Tulga, son fils, vécut roi pendant deux ans (640-642). Chindasuinthe, qui s'empara du trône par la force, régna en maître sur les grands ; le septième concile de Tolède décerna (616) alors de sévères châtiments contre les perturbateurs, les transfuges et les

¹ Mariana, 6-1.

² Voyez les canons du cinquième concile de Tolède, et la loi des Visigoths, 2-1-6.

révoltés ; la perte des cheveux, la flagellation, la servitude, la confiscation au profit du roi. Chindasuinthe était fils de Suinthe ; il fit impunément ce qui avait attiré à son père la déposition et l'anathème ; il associa à la royauté son fils Récésuinthe, qui régna seul en 653. Récésuinthe rédigea en grande partie les lois des Visigoths ; il y introduisit celle de son père contre les révoltés ; il mit au nombre des crimes les injures proférées contre le roi, même contre un roi mort, en s'appuyant de l'autorité de l'Écriture sainte ; mais il ne put éviter un décret du huitième concile de Tolède qui condamnait l'avidité de ses prédécesseurs, et lui réglait à lui-même ses devoirs. **Qu'aucun roi, par capitulation ou par violence, n'extorque des actes qui le rendent maître injustement de ce qui appartient à autrui ; et s'il en extorque quelqu'un, que cet acte soit nul, et que les biens retournent à leur possesseur légitime... Pour ce qui est des choses acquises par les princes depuis le règne de Chintila, toutes celles dont il n'a pas été disposé par eux passeront à leur successeur au trône. Celles qu'ils auront acquises par héritage de famille passeront à leurs héritiers directs... Que personne ne monte sur le trône avant d'avoir juré l'observation de cette loi**¹.

A chaque élection, les Familles qui avaient déjà donné des rois renouvelaient leurs prétentions ; après l'élection, elles se soumettaient à regret. Lorsque Récésuinthe fut mort (672), de nouveaux troubles s'élevèrent en Septimanie : Wamba, un des principaux de la cour, élu roi par les grands refusait une dignité si dangereuse : ses prières, ses pleurs même, ne cessèrent que lorsqu'un duc tira son épée et le menaça de mort s'il ne consentait. **Veux-tu donc seul, résister à la volonté de toute la nation, et préfères-tu ton repos au salut commun ? Tu estimes donc beaucoup le peu d'années que tu as à vivre ; pour moi, si tu ne cèdes, je t'arracherai cette vie que tu veux conserver.** Wamba se soumit. A peine il était couronné, que le comte de Nîmes, Hilperic, se souleva entraînant dans sa révolte toute la Septimanie ; le comte Paul envoyé contre lui, saisit l'occasion de se révolter lui-même ; il entraîna à son tour le duc de la Tarraconaise, occupa les villes de Barcelone et de Girone, et se fit proclamer roi. Wamba n'avait que trop prévu de tels événements ; il y reconnaissait la disposition constante des esprits à la défection ; il n'échappa cette fois que par une audacieuse activité. Avec les nobles qui lui restaient fidèles, il dompta en sept jours les Vascons : ce fut comme l'augure de succès ultérieurs. Il reprit l'une après l'autre les villes révoltées d'Espagne, et, les Pyrénées franchies, deux sièges opiniâtres lui livrèrent Narbonne et Nîmes. Les principaux coupables étaient entre ses mains ; il leur mit, le pied sur la tête, et leur sentence, prononcée en vertu des lois, porta qu'ils seraient mis à mort, et leurs biens confisqués, et que, si le roi voulait leur faire grâce de la vie, ils seraient au moins privés des yeux. Wamba voulut être clément ; il eut assez de leur couper les cheveux, l'insigne de la noblesse, et de les ramener à Tolède, pieds nus et tête nue, sur des chameaux, le comte, Paul au milieu d'eux, couronné de cuir en dérision de sa royauté usurpée ; indulgence malheureuse et peut-être forcée, qui révélait moins le générosité du roi que la crainte d'irriter par des supplices de puissantes familles. Wamba s'occupait ensuite d'embellir Tolède ; et d'assurer par tout le royaume la puissance ecclésiastique, lorsque deux cent soixante-dix vaisseaux arabes s'approchèrent des côtes d'Espagne ; ils furent vaincus, mais on soupçonna le comte Ervige, parent de Récésuinthe, de les avoir attirés en haine du roi. Quelque temps après Wamba fut attaqué d'une violente maladie qui lui ôta l'usage des sens : l'évêque de Tolède lui coupa aussitôt les cheveux, et le

¹ Loi des Visigoths, 2-1-6, 7, 8.

revêtit de l'habit de moine qu'on ne devait plus quitter dès qu'un l'avait pris une fois. On soupçonnait Ervige d'avoir conduit toute cette intrigue, d'avoir même causé la maladie du roi par un breuvage empoisonné ; ce qui suivit justifia les soupçons : Wamba rendu à la santé, accepta toutes les obligations de l'habit qu'on lui avait imposé, et Ervige devint roi (680). Les évêques seuls pouvaient légitimer cet avènement ; le douzième concile de Tolède reconnut Ervige ; le treizième déclara sa femme et ses fils inviolables après sa mort ; mais il réclama contre les impôts qui fatiguaient la nation, et défendit que les honneurs publics fussent jamais confiés à d'autres qu'aux nobles, de peur que la noblesse gothique ne se souillât ou ne disparût par le mélange du sang populaire. Ervige, toujours inquiet pour les siens par la conscience de son usurpation, ne trouvait rien dans les dispositions des grands qui le rassurât ; il prit le parti de donner sa Rite à un proche parent de Wamba, à Egiça, qu'il désignait ainsi au trône, et qu'ex reconnut en effet (687). Egiça abandonna aussitôt la famille d'Ervige à la haine des grands ; il fit retirer par le quinzième concile de Tolède le serment qui la déclarait inviolable, sous prétexte qu'elle s'était enrichie par des spoliations, et que la religion du serment ne devait jamais protéger le crime ; il répudia sa Femme ; et, pour déconcerter les prétentions d'un noble qui recherchait en mariage la veuve d'Ervige, il obtint un décret qui obligeait les veuves des rois à prendre le voile. Wittiza, son fils, lui succéda (701). Aucun roi d'Espagne n'a été chargé de plus d'accusations, soit que, pour régner en maître il ait, en effet, employé la violence, soit que les grands par qui il fut renversé aient dissimulé leur révolte sous la nécessité de se défendre. Wittiza représentait la famille de Wamba ; celle de Chindasuinthe était encore toute-puissante ; deux fils de ce roi étaient ducs, l'un de Cordoue, l'autre de Navarre. On raconte qu'après de beaux commencements, Wittiza, livré aux flatteurs, s'abandonna aux vices les plus honteux ; ses actes impies, l'autorité du pape méconnue, les juifs rappelés en Espagne, auraient ensuite excité la haine de la nation ; soupçonnant les descendants de Chindasuinthe, Wittiza aurait tué le duc de Navarre, et crevé les yeux à Théodefret, duc de Cordoue ; pour rendre vaine la mauvaise volonté des Goths, il aurait encore renversé les murs des villes, et ôté tout appui aux révoltes ; par là se justifierait la conspiration de Roderic, fils de Théodefret, qui s'empara du trône en 710, et fut reconnu par les grands. La rivalité des deux familles n'était pas finie ; les événements qui suivirent étaient bien faits pour augmenter la haine qui s'attachait au nom de Wittiza. Les fils de ce dernier, soutenus par Oppas, archevêque de Séville, par le comte Julien, gouverneur d'Andalousie, par Requilo, gouverneur de la Mauritanie Tingitane, s'allièrent aux Arabes contre Roderic. La famille de Chindasuinthe, au contraire, sembla succomber avec Roderic, au premier choc des Arabes, et se releva noblement dans l'audace de Pélage, le fondateur du royaume libre des Asturies, après la victoire musulmane.

Presque tous les peuples barbares avaient subi, sur les terres romaines, l'influence d'un climat et d'une civilisation inaccoutumées. Les Goths surtout, après avoir parcouru le monde par leurs victoires, ne s'étaient pas aperçus que la paix et l'abondance triomphaient en eux de la force germanique, race imprudente, qui avait échangé les mœurs primitives pour les festins et les débauches, et l'habitude de la guerre pour les séditions domestiques. La punition fut rapide et dura longtemps ; une seule victoire livre l'Espagne aux Arabes ; ce n'est que par huit siècles d'efforts que les fils des Goths régénérés l'ont affranchie (voyez chap. V).

IV

Un poète anglais a dit que les combats des coqs et des oiseaux de proie avaient autant de droit sur l'histoire que les guerres et les opérations politiques de l'heptarchie saxonne. On peut en croire Milton. Il suffit de dire que, par la conquête anglo-saxonne et les petites guerres qui suivirent, la Grande-Bretagne se trouva divisée en trois peuples les Anglo-Saxons, les Bretons libres et les Calédoniens.

D'abord, toutes les côtes occidentales, depuis l'embouchure de la Clyde jusqu'à la pointe de Cornouailles, étaient demeurées aux indigènes. Mais peu à peu ces côtes furent soumises. Il ne resta qu'un espace de terre compacte, montagneuse et peu fertile au nord de la Severn. Cet asile sûr pour les Cambriens a toujours été nommé le pays de Galles. Les Cambriens y formèrent les cinq petits États de Powis, Morgan, Guynhed, Dehenbarth et Reynuc. Les Anglo-Saxons ne les ont jamais soumis.

Au nord de l'île, les Calédoniens furent plus d'une fois repoussés par les conquérants. Ils furent longtemps contenus sur l'autre rive du Forth et de la Clyde. Mais à la fin du VIIe siècle, les Pictes et les Scots battirent le roi de Northumberland, et fixèrent leur frontière à la Tweed. Les peuplades angles qui habitaient entre la Tweed et le Forth se mêlèrent aux Calédoniens. Bientôt les guerres intérieures des Pictes et des Scots firent disparaître les Pictes, ou du moins leur nom. Le nom de Scots, prévalut, et l'Écosse commença d'être.

Au midi des Calédoniens, à l'ouest des Bretons, les sept ou huit royaumes fondés par les conquérants — *heptarchie* ou *octarchie* — avaient adopté l'usage d'une fédération générale qu'ils avaient trouvée chez les Bretons. Jusqu'en l'an 670, il y eut un chef suprême des royaumes, *un chef du pays*, comme disaient les Bretons, qui s'appelait *Bretwalda*. Ce titre, qui passait d'un royaume à l'autre, donna successivement une plus grande puissance au Westsex qui réunit souvent le Sussex, au pays de Kent, par où s'introduisit le christianisme, au Northumberland dont le roi Edwin se fit payer tribut par tous les rois saxons, à la Mercie, qui dut sa gloire et sa force à Penda. Le roi de Northumberland, qui mourut en 670, fut le dernier *Bretwalda*. Alors, l'unité de cette histoire sans intérêt a disparu ; l'histoire de l'heptarchie n'est plus intelligible.

V

L'histoire de l'Italie, après la conquête lombarde, se compose de deux faits : la lutte des Lombards contre les Grecs ; la lutte civile des rois et des ducs lombards, dont les uns réclament et dont les autres refusent l'obéissance. L'Italie, où s'agitent ces prétentions diverses, ne cesse de souffrir ; entre Alaric et Charles-Quint, l'histoire de l'Italie ne devait être qu'une longue douleur.

Nous avons dit plus haut qu'un des compagnons d'Alboïn, Grasulfe, fut chargé de la garde de Forum Julii ; mais il avait déclaré qu'il n'accepterait pas le gouvernement de cette ville et du territoire, si on ne lui donnait un certain nombre de familles lombardes à son choix (*faras*) et des troupeaux de bonnes juments¹. Cette demande menaçante fait assez connaître quel était le caractère

¹ Paul-Diacre, 2-9.

indépendant des Lombards, et combien les plus illustres respectaient peu l'autorité du chef supérieur. Graslulfe fonda le duché de Frioul, et cet exemple, toujours imité à mesure que la conquête s'avança, porta à trente le nombre des ducs, au moins après la fondation du duché de Bénévent. En chargeant chaque duc de récompenser et d'établir ses soldats sur le sol conquis, Alboïn avait donné pour appui au pouvoir ducal la reconnaissance et l'intérêt des soldats eux-mêmes. Il se forma donc une aristocratie redoutable, entre le roi et les hommes libres, qui faisait dépendre de sa propre obéissance l'obéissance de la nation. Les ducs avaient voulu se passer de rois après la mort de Cleph. Sous Autharis, ils commencèrent une guerre de pouvoir contre le roi. Droctulf, Suève de nation, mais qui avait grandi au milieu des Lombards, et mérité le titre de duc, se souleva, et résista longtemps dans Brixellum. La ville fut prise et ses murs détruits ; mais Droctulf, retiré à Ravenne, aida les Grecs à repousser les Lombards¹.

Autharis força les ducs à la soumission. Il exigea et il obtint d'eux la moitié de leurs revenus pour son entretien et celui des officiers de sa maison. Mais c'était peut-être là toute l'autorité que le roi pût exercer sur les ducs. Autharis ne leur retira rien de leurs privilèges. Les duchés sont héréditaires dès le commencement, quelquefois électifs ; un duc peut disposer de son duché par testament. Un ambitieux peut s'emparer d'un duché pourvu qu'il soit vainqueur². On ne voit que rarement le roi intervenir dans la nomination.

Autharis mourut en 591. Les lombards remirent le choix de son successeur à sa veuve Théodelinde, en déclarant qu'ils reconnaîtraient pour roi le nouveau mari qu'elle choisirait. Théodelinde choisit Agilulfe. Sous ce règne, les Grecs ne furent pas plus heureux que sous Autharis, l'Italie ne souffrit pas moins. D'abord Agilulfe lutta contre les ducs ; il tua Minulfe qui s'était livré aux Francs ; Gaïdulf, duc de Bergame, se fortifia dans sa ville, puis donna des otages, et fit la paix avec le roi. Rebelle une seconde fois, Gaïdulf se sauva dans l'île Comacine ; chassé de là par le roi il revint à Bergame et rentra en grâce parce qu'il était puissant.

Bientôt le duc Maurisius passa aux Grecs. Sa défection permit à l'exarque de reprendre Sutrium, Polimartium, Tudertum, Amérie, Pérouse. Agilulfe courut assiéger Pérouse, prit Maurisius, et le tua. La vengeance lombarde était terrible. Le pape Grégoire Ier en fut si effrayé, qu'il suspendit ses pieuses recherches sur l'Écriture, mais pour parler au barbare, comme autrefois Léon Ier. Il l'avertit par ses lettres, et obtint la paix pour Rome par l'entremise de la reine Théodelinde, celle qui eut la gloire de convertir les Lombards de l'arianisme à la foi catholique. La lettre où Grégoire remercie Agilulfe est un monument des maux de l'italie : Si la paix n'eût pas été faite, disait-il, le sang des malheureux laboureurs eût coulé au grand péril des deux partis. Nous avons fait la paix, mais notre cœur paternel vous demande encore autre chose. Nous vous prions de veiller sur vos ducs apprenez-leur par vos exemples à conserver cette paix qui nous est promise ; qu'ils n'engagent pas de nouvelles querelles ; qu'ils ne nous forcent pas à

¹ Les Grecs lui firent une épitaphe où ils le louaient de son amitié pour eux.

² Graslulfe, premier duc de Frioul, était associé son fils Gisulfe qui lui succéda. Gisulfe avait deux fils à qui son duché fut conservé pendant leur minorité par son frère. Le second duc de Spolète, laisse en mourant deux fils qui se disputent la succession. L'aîné l'emporte par une victoire. Le second duc de Bénévent, Arigise, désigne pour ses successeurs deux princes du Frioul. Malgré sa volonté, son fils est élu.

paraître ingrats¹. Rome fut tranquille alors, mais la turbulence des ducs ne s'apaisait pas, et tout s'agitait autour de Rome. Agilulfe venait de tuer le duc de Vérone, et l'indomptable Gaïdulf de Bergame et le duc de Pavie ; celui de Spolète espéra l'impunité, s'il n'attaquait que les Grecs ; il ravagea le territoire de Camerino ; telle était l'indépendance de son duché, qu'après sa mort, les deux fils de son prédécesseur se disputèrent sa succession et l'un d'eux la prit par les armes sans l'intervention du roi².

Agilulfe avait traité avec l'exarque Callinicus. Tout à coup les Grecs saisirent la ville de Parme, et emmenèrent captive la fille d'Agilulfe. Le Lombard s'entendit avec le khan des Avars, lui fit construire des vaisseaux pour ravager les côtes de l'empire grec, et lui-même en Italie assiégea Padoue, la réduisit par le feu et la renversa à terre ; il envahit l'Istrie, la ravagea par les feux et les rapines³. Renforcé par une armée de Slaves, il détruisit Crémone, rompit à coups de béliers les murs de Mantoue, recouvra sa fille, et consentit à traiter avec l'exarque Smaragdus.

Il fit ensuite la paix avec les Francs ostromangs (605). Dans le cirque de Milan, en présence d'Agilulfe, son jeune fils Adaloald fut *reconnu roi sur les Lombards*, et la fille de Theudebert II lui fut promise. Cependant un grand désastre marqua les dernières années d'Agilulfe. Le khan des Avars envahit tout à coup la Vénétie. Le duc de Frioul, Gisulfe y périt avec tous les siens. Sa femme, Romilda, s'enferma dans Forum-Julii ; assiégée dans cette forteresse, elle aperçut au haut des remparts le chef ennemi, et lui promit de livrer la ville s'il promettait de l'épouser. Il le promit, et elle ouvrit les portes. La ville fut brûlée ; tous ceux que l'on put prendre emmenés captifs, et bientôt tués par l'épée. Le khan épousa Romilda pour un jour, et la fit tuer le lendemain. Les Avars se retirèrent quand toute la Vénétie fut ravagée.

Le fils d'Agilulfe, Adaloald 615, persécuté puis détrôné par son beau-frère Arioald n'a pas d'histoire, non plus que son vainqueur. En 636, le duc de Brescia Rotharis, devenu roi, recommença la guerre contre les Grecs. Il leur prit toutes leurs villes sur la côte occidentale, depuis Luna, en Tuscie, jusqu'aux frontières des Francs. Il prit Opitergium, dans le Frioul, et la détruisit. Près du fleuve Cultenna, en Émilie, il combattit les Ravennates et les Romains, et leur tua huit mille hommes. En ce temps, un tremblement de terre secoua Rome, et une nouvelle inondation la couvrit. Et le duc de Bénévent Grimoald attendit les Grecs qui venaient au Mont-Gargan consulter l'oracle de l'archange Saint-Michel⁴, et les ensevelit dans un grand carnage.

Rotharis compléta, vers 643, les lois des Lombards (voyez § Ier), dans le dessein d'assurer le repos de tous, la liberté personnelle et la propriété. Ses lois ne donnèrent pas le repos à l'Italie. Son fils Rodoald (653), tué par un Lombard dont il avait déshonoré la femme, fut remplacé par Aribert, neveu de Théodelinde. Quand Aribert mourut, il sembla ne diviser le royaume à ses deux fils, Pertharit et Godebert, que pour renouveler les querelles civiles. Godebert, pour dépouiller son frère, appela à lui le duc de Bénévent Grimoald. Le duc assassina Godebert, et chassa Pertharit.

¹ Paul-Diacre, 4-10.

² Paul-Diacre, 4-17.

³ Paul-Diacre, 4-17, 25.

⁴ Paul-Diacre, 4-48.

Grimoald (662) était nécessaire à la défense du royaume Lombard. L'empereur Constant II, forcé de quitter Byzance, avait débarqué sur les frontières du duché de Bénévent. Il prenait toutes les villes sur son passage, réduisait Lucérie, et assiégeait Bénévent. Ce duché éloigné, qui gagna par cette position plus d'indépendance, pouvait aussi être détruit plus vite. Romoald, fils du roi, duc de Bénévent, conjura son père de secourir puissamment les Bénéventins. Le roi se mit en marche ; mais, dans la route, beaucoup de Lombards l'abandonnèrent, disant qu'après avoir dépouillé à son profit le palais des rois, il retournait à Bénévent pour n'en plus sortir. Malgré leur désertion, Grimoald était fort ; la nouvelle de son arrivée effraya Constant, qui leva le siège, et vint à Naples. Alors une lutte s'engagea entre Saburrus, général grec, qui obtint vingt mille hommes de l'empereur, et Romuald, qui obtint de son père une partie de l'armée lombarde. Un barbare, en frappant d'un pieu un soldat grec, effraya l'armée de Saburrus, et décida la victoire de Formies (663).

Constant ne pouvait rien contre les Lombards ; il tourna toutes les menaces de sa cruauté contre les Romains. Il vint à Rome, fut reçu solennellement par le pape Vitalien, les prêtres et le peuple romain, et offrit à Saint-Pierre un manteau brodé d'or. Il y demeura douze jours, mais pour enlever tous les antiques monuments d'airain, pour enlever les tuiles d'airain de la Basilique de Sainte-Marie, l'ancien Panthéon, *la demeure de tous les martyrs*. Il emportait tout cela pour orner Constantinople ; mais il voulait d'abord séjourner en Sicile. De Syracuse, ses persécutions s'étendirent sur la Sicile, la Calabre, l'Afrique, la Sardaigne. Il séparait les femmes de leurs maris, les enfants de leurs pères, ne laissant à personne l'espérance de la vie. Tous les vases des saintes églises de Dieu furent ravis par l'ordre impérial et l'avarice des Grecs ; à la fin, un Grec délivra la Sicile, et tua Constant dans un bain.

L'Italie avait souffert de ses maîtres impériaux autant que des barbares. Rome même, toujours inviolable aux Lombards, sous la protection pontificale, n'avait pas échappé à Constant. Après la victoire de Formies, les conquêtes lombardes continuèrent. Tandis que Grimoald marchait au secours de Bénévent, les habitants de Forum-Popillii avaient maltraité son armée. Grimoald approcha de cette ville, la veille de Pâques, à l'heure du baptême, tua sur les tous les diacres qui baptisaient les enfants, tua les habitants, dispersa les murs, et, au temps de Charlemagne, la ville était à peine habitée. Au midi, Romoald acceptait l'alliance d'une tribu de Bulgares commandés par Alzéous. Avec eux, il prit Bari, Tarente, Brindes et toute la terre d'Otrante, leur donna des villes désertes, et à leur chef le titre de gastald. Les Bulgares y demeurèrent, apprirent le latin, et gardèrent cependant leur langue primitive.

Grimoald mourut (678) de la rupture d'une veine. Pertharit fut rappelé, et transmit le pouvoir à son fils Cunibert (686). Alors se leva un fils de l'iniquité, Alachis, duc de Trente, qui troubla la paix des Lombards, et entraîna les peuples en d'épouvantables carnages. Il faut lire dans Paul-Diacre les détails de cette guerre civile.

Alachis avait déjà conçu depuis longtemps l'iniquité dans son cœur ; il avait gagné Aldon et Grauson, citoyens de Brescia, et beaucoup de Lombards. Il oubliait les bienfaits de Cunibert ; il oublia la fidélité qu'il lui avait jurée, et il envahit le royaume de Cunibert et son palais en deçà de Pavie. Cunibert s'enfuit dans l'île Comacine, et une grande tribulation fut faite à tous ceux qui le chérissaient, et surtout aux prêtres et aux clercs qu'Alachis avait en haine. Mais sa férocité sauvage ne garda pas longtemps le royaume envahi.

Un jour qu'il comptait sur une table des pièces de monnaie, il en tomba une à terre, et le fils d'Aldon la ramassant pour la rendre, Alachis la lui laissa en disant : **Ton père en a beaucoup ; mais bientôt, si Dieu le veut, il faudra qu'il me les donne.** Le petit enfant comprit, et dit tout à son père. Aldon et Grauson effrayés vinrent trouver Alachis, l'engagèrent à sortir de Pavie pour chasser avec ses plus braves, et lui promirent de garder la ville, et de lui apporter la tête le Cunibert. Alachis sortit ; Aldon et Grauson allèrent donc chercher Cunibert, et le ramenèrent à Pavie. Alors tous les citoyens, et surtout l'évêque les prêtres et les clercs, les jeunes gens et les vieillards coururent à lui, versant des larmes avec des actions de grâces à Dieu. Puis on vint dire à Alachis qu'Adon et Grauson avaient accompli leur promesse et au delà, et qu'ils avaient apporté, non la tête de Cunibert, mais Cunibert tout entier. Aussitôt Alachis entra dans une grande colère, et, parcourant les pays du Nord, il gagna quelques villes, en força d'autres à s'armer pour sa cause. Quand il parut devant Vicence, les habitants sortirent pour le combattre ; mais ils furent écrasés et devinrent ses alliés. Comme Cunibert appelait à sa défense les habitants du Frioul, et que ceux-là voulaient lui être fidèles, Alachis les attendit dans une forêt, et obtint par sa violence leur serment. Alors il s'avança près du *champ de la Couronne*, on Cunibert arrivait avec les siens.

Quand les armées furent en présence, Cunibert proposa un combat singulier ; mais Alachis n'y consentit pas, et, comme un Toscan lui en demandait la cause, il répondit : **Cunibert est ivrogne et stupide, mais il est hardi et merveilleusement fort ; car, au temps de son père, quand nous étions tout jeunes, il y avait dans le palais des brebis d'une merveilleuse grandeur, et lui, étendant le bras sur leur dos et saisissant leur laine, les enlevait de terre, ce que je ne faisais pas.** Le Toscan entendant ces paroles, lui dit : **Puisque tu ne veux pas hasarder un combat singulier, tu ne m'auras plus pour allié ;** et aussitôt il passa à Cunibert. En même temps, un diacre de l'église de Pavie s'approchait de Cunibert, et lui disait : **Seigneur roi, notre vie est tout en toi, si tu péris, Alachis nous écrasera. Donne-moi ton armure, je marcherai contre lui, et je le combattrai. Si je péris, tu resteras encore à ta cause ; si je triomphe, il le sera plus glorieux d'avoir vaincu par ton serviteur.** Le roi donna son armure, et le combat commença. Alachis se dirigea contre le clerc, qu'il prenait pour le roi, et le tua ; mais, quand il eut coupé sa tête, il entra en grande colère, parce qu'il reconnut la tête d'un clerc, et il cria : **Voici le vœu que je fais : si Dieu me donne victoire, je remplirai un puits de la chair coupée des clercs.** Mais Cunibert se montrait aux siens, et ranimait leur courage. Comme les armées, après un premier combat, se ralliaient pour recommencer, Cunibert proposa encore un combat singulier, et Alachis refusa encore. La bataille recommença, et, ni l'un ni l'autre parti ne reculant, il se fit un grand massacre des peuples. A la fin, le cruel tyran Alachis tomba mort : son armée s'enfuit et se noya dans l'Addua : sa tête fut coupée, ses jambes coupées, et il ne resta qu'un tronc informe.

Telles étaient les mœurs lombardes. Au lieu de finir par des détails sans intérêt sur les successeurs de Cunibert, Liutpert, en 700, Ragimbert, en 701, Aribert II, jusqu'à 712, nous lisons encore un récit de Paul-Diacre.

Sous le roi Aribert II, Ferdulf, homme fier et débauché, devint duc de Frioul ; pour se donner la gloire de vaincre les Slaves, il attira de grandes calamités sur les siens. Il envoya des présents aux Slaves pour les animer à une invasion. D'abord apparurent des voleurs de troupeaux qui enlevèrent une grande proie, mais furent chassés par le gastald Argaid. Ferdulf, irrité, demanda ce qu'étaient devenus les brigands ; et le gastald répondant qu'ils avaient fui, Ferdulf, lui dit :

Argaïd, bien nommé d'Arga (*inutile, lâche*), quand donc agiras-tu avec courage ? L'autre répliqua : Fasse Dieu que nous ne sortions pas de cette vie sans avoir appris à tous qui de nous est arga. Quelques jours après arriva l'armée des Slaves, dont Ferdulf avait payé la venue. Elle se posta sur une montagne bien défendue de toutes parts ; alors Argaïd dit à Ferdulf : Souviens-toi que tu m'as appelé lâche et inutile. Vienne maintenant la colère de Dieu sur celui qui parviendra le dernier aux Slaves ; et, disant cela il s'élança sur l'aspérité de la montagne, vers le camp ennemi. Ferdulf le suivit par le même chemin, et l'armée de Ferdulf suivit son chef. Ce que les Slaves ayant vu, ils se préparèrent à écraser l'armée ; mais ils n'eurent pas besoin de tirer leurs sabres ; ils roulèrent d'énormes pierres sur les hommes et les chevaux, ou fracassèrent à coups de hache tout ce qui approchait. Là périt toute la noblesse du Frioul, Ferdulf et celui l'avait qui provoqué, et ce malheur arriva pour une vaine querelle et une imprudence.

Les lombards avaient dû une partie de leur illustration à la reine Théodelinde. Cette femme était venue de la Bavière ; son souvenir fit en Italie la fortune de sa famille. Aribert Ier était neveu de Théodelinde, et commença la dynastie bavaroise qui fut renversée par Aribert II ; mais en 712, Asprand, Bavarois de naissance, devint roi des Lombards, et fut remplacé par son fils Luitprand. Celui-ci appartient à une autre époque ; à celle où la monarchie des Lombards s'écroule sous les coups des Francs carlovingiens.

CHAPITRE QUATRIÈME

**Premiers mouvements des Slaves. — Fondation de La Pologne,
de la Bohême et des bannats de l'Illyrie.**

Les Slaves ou Sarmates, placés entre les Scythes et les Germains, ne commencent à avoir une histoire qu'au milieu du VI^e siècle. On les divise en trois branches principales : les Septentrionaux, les Occidentaux ou Wendes, les Méridionaux ou Antes. Les premiers ont gagné leur nom en se dirigeant vers le Nord, Les Roxolans, composés de Rossi et d'Alains fondèrent Kief sur le Borysthène, et, poussant plus loin, ils élevèrent Novogorod. On ne peut rien dire de certain sur ces Slaves ; les dates et les détails manquent également.

On connaît un peu mieux les Wendes. On rattache à ce nom les Poméranien (Pomor) ou maritimes, qui habitaient les bords de la Baltique, et à côté d'eux, les Obotrites et les Wilses ; les Poléniens, ainsi nommés de la blancheur de leurs armes, et les Tchèques. On ne peut fixer à quelle époque ces Slaves se rapprochèrent de la Germanie ; il est probable que ce fut lorsque l'invasion germanique eut laissé des terres désertes.

On rapporte communément à l'an 550 le commencement de la Bohême et de la Pologne. Des Slaves, conduits par Tschecous, appelés eux-mêmes Tchèques, chassèrent les Marcomans du pays des anciens Boïens, et formèrent plusieurs républiques indépendantes, entre autres celle de Prague. On sait deux mots sur leur histoire, qu'ils furent soumis par les Avars et délivrés par un Franc. Les Avars, sous la conduite de Baïan, réduisirent les Tchèques à la condition d'esclaves. Dans leurs guerres, les Avars les plaçaient au premier rang. Si les Tchèques suffisaient pour vaincre, les Avars ne s'avançaient que pour recueillir le butin ; s'ils cédaient les Avars les soutenaient par derrière. Les Avars venaient passer l'hiver chez les Tchèques, prenaient leurs femmes et leurs filles, et leur imposaient deo tributs ; mais Baïan fut vaincu devant C. P. Les Tchèques se révoltèrent, et un marchand franc, nommé Samon, combattit avec eux. Sa valeur les délivra, et ils le firent roi¹. Plusieurs fois attaqués par les Francs maîtres de la Germanie, les Slaves du Boiohemum se réunirent désormais sous un seul chef, et l'on nomme Prémislas comme le plus ancien de leurs ducs.

Les Poléniens, nommés aussi Leckhes, de Leckh, leur premier chef, seraient venus, vers 650, des environs de Kief, à l'Oder et à la Vistule. On attribue à Leckh la fondation de Gnezne et de Poznan. Après sa mort, douze Woiewodes se seraient partagé le pays, puis on serait revenu au gouvernement d'un seul, d'un krol. Cracus, le premier krol aurait fondé Cracovie.

Les Antes changèrent de demeure aux dépens de l'empire grec. Longtemps ils s'étaient contentés de passer l'Ister et de ravager la Thrace. Soumis aux Avars comme les Tchèques, ils restèrent en repos jusqu'à la défaite de Baïan (626), puis obtinrent d'Héraclius la permission de s'établir en Illyrie. L'empereur croyait anéantir par eux les Avars. Les Antes ravagèrent l'Illyrie, et y fondèrent plusieurs principautés ou bannats ; ainsi commencèrent les bannats de Croatie, de Dalmatie, d'Esclavonie, de Bosnie et de Servie. Quelques villes restèrent aux Grecs. Le palais de Dioclétien à Salone s'agrandit pour recevoir des fugitifs, et devint une ville sous le nom de Spalatro ; d'autres fugitifs fondèrent Raguse. Les Antes, établis sur les côtes de l'Adriatique, firent dès lors sur mer ce qu'ils avaient fait sur terre. Ils furent pirates sur les mers du midi, comme les Wendes l'étaient sur la Baltique.

¹ Frédégaire, 49.

CHAPITRE CINQUIÈME

Invasion des barbares orientaux sur l'empire d'Orient. — Guerres avec la Perse, Avars, Bulgares, Arabes. — Chosroès, Justinien, Héraclius, Mahomet. — khalifes électifs ; Ommiades.

Jusqu'à la chute de Romulus Augustule (476), l'Orient n'a pas eu son invasion à part. Son histoire s'est confondue avec celle de l'Occident dont il a subi les dangers, ou défendu les derniers restes : Arcadius et Honorius ont connu le même Alaric, Théodose II et Valentinien III ont combattu le même Attila. Marcien, Léon Ier, ont envoyé à Rome Majorien et Anthémios, et des secours contre les Vandales. Ainsi s'est maintenue en apparence l'unité de l'ancien empire, sous le nom commun de Romains, malgré la différence des races, proclamée par la fondation de C. P.

Zénon consacra de son adhésion la victoire d'Odoacre. L'Orient eut enfin son histoire. Il y a trois choses dans cette histoire de l'Orient : la prétention de reconquérir au profit de C. P., ce qui avait été l'empire d'Occident ; nous avons dit ailleurs (ch. II) la lutte inutile des Byzantins contre les barbares ; les querelles religieuses qui sont la vie et la mort de cet empire grec ; nous les raconterons dans un tableau de l'Église (v. ch. VI) ; enfin le renouvellement de la lutte contre Les ennemis naturels de l'Orient, les Perses, les Scythes et les Arabes ; c'est le sujet de ce chapitre.

Il fallait une vie bien constituée pour porter tous les maux qui travaillaient l'empire. Tous les vices de l'ancienne Grèce, augmentés d'une imitation maladroite des vices de Rome à laquelle Byzance prétendait succéder ; une sale corruption chez les grands comme chez les petits, qui se favorisait par de froides cruautés ; des factions du cirque changées en armées permanentes, faisant la guerre civile avec des avantages variés selon la protection de l'empereur ; une garde insolente renouvelée des prétoriens, qu'elle s'appelât Isaurienne ou Impériale, souvent invoquée, achetée et donnant l'empire ; et pourtant quelque gloire, les Perses contenus, l'Afrique reconquise, la législation romaine complétée, enfin les deux héros de ce temps, Bélisaire et Justinien, compagnons de débauche et de renommée, l'un et l'autre obéissant à la prostituée dont il a fait sa femme, pour accomplir quelque grand dessein : voilà l'époque la plus brillante du Bas-Empire. Après Justinien, d'autres misères sans dédommagements les menaces des Avars et l'apparition des Turcs, l'insolence et les succès des Perses ; malgré les vertus du second Tibère et l'habileté du pieux Maurice, Chalcédoine occupée par les Sassanides ; Héraclius, vaincu d'abord, puis vainqueur, enfin vaincu pour toujours et laissant aux Arabes la liberté d'écraser ces misérables Héracliens qui s'écrasent eux-mêmes dans leur capitale ; Constantinople deux fois assiégée, et parmi tous ces désordres, les disputes théologiques, des brigandages sous le nom de conciles, des coups de bâton ou d'épée convertis en règle de Foi, voilà la suite de cette histoire. Et l'empire vit encore, il faut que la vie opiniâtre de la race grecque s'épuise lentement, pour que son dernier soupir, au 29 mai 1153, soit bien le dernier.

A Zénon succéda (491) Anastase, au moment d'aller prendre possession du siège patriarcal d'Antioche. Sous Anastase devait commencer l'invasion orientale ; il sembla le pressentir et essaya de réformer les Grecs pour les préparer, par l'ordre, à la résistance. Zénon avait dû l'empire à la garde isaurienne ; Zénon chassa les Isauriens, les battit à Cotyée, et les réduisit à l'inaction. Zénon et son rival Basiliscus avaient écrasé le peuple d'impôts, Anastase abolit le chrysargyre¹. Zénon, dans les jeux du cirque s'était déclaré pour la couleur verte. Aussitôt les cochers verts d'Antioche et leurs partisans avaient massacré tous les juifs qui se trouvaient dans la ville, et brûlé leurs cadavres. [Il aurait fallu](#)

¹ Cédrenus, page 357.

les brûler vifs, comme ils le méritaient, avait dit Zénon. Anastase éprouva lui-même la violence de ces factions. Il s'était déclaré pour les rouges ; il fut insulté par les autres partis. Un jour plus de trois mille hommes périrent dans une semblable querelle, et parmi eux un fils naturel d'Anastase. L'empereur au moins punit les coupables, les uns de l'exil, les autres de la mort, et pour frapper les usages barbares de ces jeux, il défendit les combats des hommes contre les bêtes.

Cependant Anastase ne fut pas heureux au dehors ; il eut à combattre les trois races barbares, ennemies de l'empire d'orient. Les Arabes Scénites commencèrent en 498 ; ils ravagèrent les provinces de l'Euphrate, pillèrent la Palestine, et occupèrent, dans la mer Rouge, l'île d'Iatobe, qui payait tribut aux empereurs. Deux ans après, une invasion des Sarrasins passa comme un torrent sur la Phénicie et la Syrie et disparut plus vite encore ; les soldats grecs ne purent l'atteindre. Ainsi s'annonçait la double attaque des Arabes, par terre et par mer.

Les Bulgares habitaient alors la côte de la mer Noire depuis l'embouchure du Tanais jusqu'à celle du Dniester. Ces Scythes immondes dont le nom est resté une injure, dévastèrent la Thrace et l'Illyrie vers 500, sans qu'on eût le temps de savoir leur nom. Théophane en parle comme d'un mal ordinaire que l'on n'arrête pas.

La guerre de Perse fut plus dangereuse La vieille rivalité de la Grèce et de la Perse, reprise au troisième siècle par Ardshir, et continuée cruellement par Sapor, avait été suspendue, pour cent ans, par le testament d'Arcadius, qui instituait Isdegerd tuteur de Théodose II¹. Dans l'intervalle les Grecs et les Perses s'étaient partagé l'Arménie par la volonté des fils du dernier Arsace. Mais en 502 le roi Chobad (Cabades) demanda quelque argent à l'empereur Anastase. Le refus de l'empereur alluma la guerre. Cabades se fit livrer Théodosiopolis. Amida résista d'abord ; elle soutint un siège de trois mois et deux assauts, et tua trente mille Perses. Cabades donnait l'ordre de la retraite ; mais sa résolution ne tint pas contre les injures des assiégés ; il resta, découvrit un souterrain qui conduisait à une tour gardée par des moines, égorga les moines, et donna ordre de tout exterminer dans la ville. Un prêtre fléchit le vainqueur. Cabades assiégea encore Édesse qu'il ne put prendre, et défendit Amida contre une nouvelle armée envoyée par Anastase. Mais l'empereur demandait la paix, Cabades en avait besoin pour combattre les Huns ; Anastase paya 11.000 livres d'or, et fut délivré des Perses.

Au moins il voulut prévenir une invasion nouvelle. Il fortifia l'empire en orient et en Europe ; Théodosiopolis fut mise en état de défense. Il entourra de murs un bourg de Mésopotamie, Dara, sur la limite commune des Grecs et des Perses ; Il y construisit des églises, des greniers pour le blé, des citernes pour recevoir les eaux, des portiques, deux bains publics ; il lui donna les droits de ville, et rappela Anastasiopolis². En Europe, pour préserver C. P. et ses environs avec leurs bourgs et leurs riches maisons de plaisance, il éleva un mur de dix-huit lieues, fortifié de tours, du Pont-Euxin à la Propontide. Ainsi l'empereur rétrécissait l'empire : on eût dit qu'il n'en voulait plus voir les anciennes frontières.

¹ Procope, *De bello Persico*, 1-2.

² Théophane, l'an 17 d'Anastase.

Après Anastase, l'Orient se laissa gouverner pendant neuf ans par Justin Ier, 518-527. Cet Illyrien, laboureur autrefois, était venu à C. P. avec un sac sur l'épaule et quelques mauvais pains. Il était devenu soldat, puis garde du palais, enfin préfet du prétoire. Il acheta les gardes impériales qui le proclamèrent, lorsque déjà *il sentait le tombeau*¹. Il ne savait pas lire, on lui faisait signer les actes au moyen d'une tablette de bois où étaient gravées à jour les quatre premières lettres de son nom. Sa femme était une esclave barbare, qu'il avait achetée après avoir fait fortune. Il ne régna que pour assurer l'empire à son neveu Justinien, et le triomphe de la faction des *bleus*. Justinien aimait les bleus. Sa préférence les enhardit dans toutes les villes de l'empire. Les verts ne voulant pas céder, l'empire s'inclina vers sa ruine. Tout fut jeté hors de son lieu, les droits, les lois ; c'était comme un tremblement de terre qui secoue les villes, ou comme le passage d'une armée ennemie qui les ravage. Les bleus rejetèrent le costume grec. Ils laissaient pousser leur barbe comme les Perses, coupaient leurs cheveux par devant jusqu'aux tempes, et laissaient retomber le reste en arrière comme les Massagètes. Leurs manches, *merveilleusement larges* aux épaules, se resserraient étroitement près de la main. Leur chaussure était celle des Huns, et ils prenaient le nom de Huns. D'abord ils firent la guerre pendant la nuit, enlevant aux passants leurs manteaux, leurs baudriers, leurs agrafes d'or, et tuant quelquefois ceux qu'ils avaient dépouillés pour les empêcher de se plaindre. Alors cessa l'usage des agrafes d'or et des baudriers ; chacun rentrait chez soi avant la nuit et s'y fortifiait. Ainsi faisaient les bleus, et l'impunité augmenta leur nombre. La jeunesse s'y joignit ; plusieurs de la faction des verts, pour échapper à la vengeance, passèrent aux bleus ; les autres verts se cachaient ; s'ils étaient saisis par les magistrats, ils périssaient dans les supplices. Quand les verts eurent disparu, les bleus tuèrent encore, ils tuèrent en plein jour, en tout lieu, sous les yeux même des premiers de la ville. Ils vendaient la mort d'un ennemi à son ennemi. Ils se faisaient gloire de tuer d'un seul coup ceux qu'ils rencontraient sans armes. Alors, soutenus par la faction, les fils extorquaient de l'argent à leurs pères, d'autres servirent aux plaisirs des factieux. Une femme se jeta à la mer pour leur échapper². Toutes ces choses durèrent trois ans, sans que Justin s'en occupât. A la fin le préfet de C. P. y mit ordre, mais fut disgracié pour avoir puni un coupable illustre.

Justin léguait aussi une guerre à son neveu. Il avait accepté l'hommage des Laziques (Ibérie et Colchide), jusque-là soumis à la suprématie des Perses. Cabades avait demandé que son troisième fils Chosroès fût adopté par Justin. Les usages impériaux ne permettaient que l'adoption par les armes qui ne donnait aucun droit à l'hérédité. On ne s'entendit pas. L'envoyé de la Perse, qui n'avait pas réussi, fut mis à mort ; les Laziques attaqués, et la guerre avec l'empire inévitable.

Le long règne de Justinien commence en 627. Ici encore l'empire résiste à ses humiliations et aux succès de ses ennemis. Ce n'est pas assez de contenir les Sassanides et les barbares Scythes ; l'empereur essaie d'abattre les dominations germanes de l'Occident, et d'heureuses guerres semblent justifier de ce côté la présomption impériale. Ajoutez une publication nouvelle des lois romaines, coordonnées et augmentées, une magnificence prodigue qui multiplie les constructions utiles et somptueuses ; aucun prince byzantin n'a tant fait pour

¹ J'ai voulu conserver quelque chose du *Τυμβογέρων* Procope.

² J'ai cru nécessaire de donner ce long récit de Procope (*Histoire secrète*, 7) comme un exemple de la vie habituelle des Byzantins.

mériter le titre de *romain*. Mais à travers ces dehors de gloire, percent inévitablement tous les vices inhérents à la race grecque, cause certaine de honte et de décadence. La corruption des mœurs va toujours en croissant ; elle monte effrontément sur le trône et donne l'exemple d'un empire gouverné et sauvé une fois par une comédienne.

Celle-là s'appelait Théodora ; son père avait été gardien des ours de l'amphithéâtre (ἀρκτοτροφός) ; sa mère, restée veuve, la destina de bonne heure au métier de comédienne : elle fut la servante des mimes et la compagne de leurs jeux. Ceux qui se respectaient encore la fuyaient comme un malade contagieux, et sa rencontre, le matin, était un mauvais présage. Elle fut aimée successivement du gouverneur de la Pentapole et des habitants d'Alexandrie, et, quand elle eut parcouru l'Orient, de retour à C. P., elle fut aimée de Justinien qui l'épousa. Le vieux Justin permit tout exprès aux sénateurs le mariage avec les filles du théâtre. Elle domina son mari ; Justinien n'a rien fait que de concert avec sa femme ; même ses lois ; il dit dans les *Novelles*, qu'il a consulté la très-respectable épouse que Dieu lui a donnée. Une pareille femme ne pouvait d'ailleurs manquer d'une certaine audace toujours utile sur le trône, et nous verrons tout à l'heure que Théodora sauva Justinien des fureurs populaires. A côté de Justinien se place Bélisaire, l'instrument des guerres impériales ; pauvre homme qui savait prendre des villes et soutenir un siège, mais dont le cœur ne tenait pas contre une disgrâce, et qui avait aussi son maître dans sa femme Antonine. Antonine ressemblait fort à Théodora ; fille et petite-fille de cochers du cirque, élevée par sa mère à l'habitude de la débauche, quand elle devint femme de Bélisaire, elle demeura ce qu'elle avait été jusque-là. Seulement plus assurée de l'impunité, elle fut cruelle dans ses vengeances contre ceux qui la dédaignaient ou révélaient ses infamies. Un jour elle se fit livrer avec ses enfants un esclave qui avait trop parlé ; elle les mutila et jeta leurs langues coupées à la mer. Bélisaire tua aussi pour elle ; pour lui plaire. Il renonça au commandement de l'armée d'Asie, et reparut une seconde fois en Italie pour y être battu. C'est elle encore qui le fit rappeler, et lui, toujours docile, il la suivait partout entraîné par un pitoyable amour, et elle avait soixante ans ! Qu'était donc Bélisaire ? Plus tard, quand il fut disgracié, il fit voir un général illustre par des victoires, tremblant à la pensée de la mort, suant de douleur, se dirigeant vers le palais en habit de suppliant ; puis de retour chez lui, il attendait tristement couché sur son lit, que la faveur de sa femme lui obtint sa grâce par la faveur de l'impératrice, et que *Théodora qui devait beaucoup à Antonine, lui donnât en échange la vie de Bélisaire*¹.

Il y avait sur la place Augusta à C. P., une statue équestre colossale. Rien n'y manquait de ce qui annonce la force et la gloire ; le costume d'Achille, une cuirasse de héros, un casque brillant au loin, et sur un globe la terre et la mer obéissantes dans la main d'un homme. Elle regardait le soleil levant, son cheval semblait marcher contre les Perses, et sa main droite, étendue vers l'Orient, commandait aux barbares de se tenir dans leurs limites et de n'avancer pas plus loin. Cette fière attitude qui se rapporte ai bien aux prétentions de Justinien eut été pourtant déplacée dans les premières années de son règne qui ne furent brillantes ni au dedans ni au dehors. Justin avait confié le gouvernement de Dara au jeune Bélisaire ; ce général voulant construire en avant de sa ville la forteresse de Mindone, fut troublé dans son travail par les attaques des Perses².

¹ Procope, *Histoire secrète*.

² Procope, *De bello Persico*, 1-12, 13..

Justinien fit tout ce qu'il put, pour éviter la guerre ; il avait d'ailleurs à craindre que le peuple Samaritain révolté ne se joignit à Cabades ; mais ses propositions de paix renouvelées paraissaient une preuve de faiblesse et Cabades reprenant le titre de *roi des rois*, de *filz du Soleil*, de *souverain de l'Orient*, écrivait au *filz de la lune*, au *souverain de l'Occident* : *Comme je ne veux pas te dérober la victoire, je t'avertis que je te laisserai reposer jusqu'au printemps*. Bélisaire commença de s'illustrer par une victoire près de Dara (528) et par deux autres en Arménie. Il eût sans doute refoulé les Perses, au delà de l'Euphrate, s'il eût été armé de cette énergie qui prélude par la docilité des soldats à la défaite des ennemis. Près de Callinique, ses soldats l'obligèrent à combattre malgré le jeûne de la veille de Pâques, et furent complètement vaincus malgré leur nombre supérieur. Devenu suspect après ce revers et rappelé à C. P., il remit l'armée à Sittas qui laissa envahir l'Arménie. La mort de Cabades pouvait seule permettre à Justinien de terminer la guerre, comme toutes les guerres contre la Perse, par un traité déshonorant. Chosroès troisième fils de Cabades qui lui succédait non sans compétiteurs, désirait lui-même la paix, afin de s'affermir sur le trône ; il était le plus fort, il pouvait imposer les conditions ; il accorda un traité d'amitié perpétuelle, moyennant onze mille livres d'or, et l'abandon des villes laziques (532).

Justinien avait conçu le projet de rétablir dans toute sa majesté l'empire de Constantin ; une sédition populaire faillit lui en ravir l'espérance avec le trône. Il continuait, dans les jeux publics, à favoriser les bleus, et les soutenait de sa puissance et de ses paroles, il répondait pour eux à leurs adversaires publiquement. Un jour donc, qu'il avait repoussé les réclamations des verts, en leur attribuant tous les crimes qu'ils imputaient aux bleus¹, les deux factions en vinrent aux mains. Le préfet de la ville, pour apaiser le trouble, fit saisir les plus ardents des deux partis ; quatre furent aussitôt décapités ; trois autres condamnés à la potence, mais l'instrument du supplice s'étant rompu sous leur poids, la multitude s'écria : *A l'église, à l'église !* et des moines les enlevèrent pour les sauver par le droit d'asile. Le préfet avant fait immédiatement cerner l'église, les deux factions réunies pour la première fois, et n'ayant plus qu'un cri : *victoire* (*vikà*), commencent la guerre par ouvrir les prisons, tuent les plus riches ou les forcent à fuir ; mettent le feu au prétoire, à Sainte-Sophie, au bain de Zeuxippe, au vestibule du palais impérial. Il y avait alors à la cour de l'empereur un préfet du prétoire, Jean de Cappadoce, et un questeur, Tribonien, qui soulevaient contre eux une haine universelle. Le premier ne savait qu'écrire ; une grande intelligence suppléait en lui au défaut d'études, mais il n'usait de ces facultés supérieures que pour faire le mal, et, après avoir passé la moitié du jour à dépouiller ses administrés, il se livrait aux plus odieuses débauches, toujours disposé à amasser, mieux disposé encore à dépenser et à prodiguer. Le second, doué d'une instruction qui ne redoutait aucun rival, n'était ni moins avide, ni moins insatiable. Il rendait la justice, il faisait les lois ou les défaisait pour de l'argent, selon l'intérêt de ceux qui le payaient. La multitude les cherchait dans toute la ville, vociférant contre eux, et leur promettant la mort. Justinien eut la faiblesse de céder à ces clameurs, et il destitua Jean de Cappadoce et Tribonien. L'audace des rebelles s'en accrût : le tumulte durait impuni depuis quatre jours. On avait vu sortir du palais impérial deux neveux d'Anastase, Hyppace et Pompée chassés par l'empereur ; les factions vont chercher Hyppace, et, malgré lui, malgré les cris de sa femme, le portent au cirque pour le proclamer.

¹ Théophane, *Chronographie*, an 5 de Justinien.

Cependant Justinien délibérait s'il ne prendrait pas la fuite : Il n'est pas nécessaire de vivre, lui dit Théodora, mais il est honteux de survivre son honneur ; un empereur déshonoré et exilé ne tiendrait pas un homme mort. Si tu veux fuir, voilà In mer et des vaisseaux, pour moi je m'attache à cette pensée d'un ancien, qu'il n'est pas de plus glorieux linceul qu'un trône. Justinien demeura ; mais on avait vu porter ses trésors sur un vaisseau ; on croyait parti avec sa femme ; Hyppace lui-même consentit à régner et à entendre les injures dont on couvrait le nom de Justinien. Celui-ci avait encore à sa disposition Bélisaire, Mundus, et le cubiculaire Narsès ; il donne à Narsès de l'argent pour regagner une partie des bleus ; il commande aux deux autres de courir au cirque, et d'y prendre la multitude au dépourvu ; Bélisaire ne put d'abord faire marcher les soldats, qui voulaient attendre la victoire d'un parti pour se joindre au vainqueur ; mais l'argent de Narsès troubla bien vite l'accord des rebelles : quelques bleus achetés commencèrent la défection : Sois vainqueur, Justinien Auguste, s'écriaient-ils ; Seigneur, conservez l'empereur Justinien et Théodora. La sédition unit ainsi, les bleus et les verts redevenus ennemis commençaient à s'entre-tuer lorsque Bélisaire arriva. Hyppace fut pris et envoyé à l'empereur, puis étranglé en prison. Plus de trente mille hommes des deux couleurs périrent dans le cirque, et tout rentra dans l'ordre le dixième jour. Le cri de ralliement des rebelles, est resté dans le nom de *sedition nika*, qui désigne ce mouvement populaire¹.

Justinien redevenu le maître dans sa capitale reprit ses projets de conquête ; aucun peuple barbare ne paraissait plus facile à vaincre que les Vandales. Ils conservaient encore toutes les acquisitions de Genséric, mais ils ne les avaient pas augmentées. Genséric lui-même avait assuré leur décadence en détruisant les fortifications de toutes les villes sous prétexte d'ôter un point d'appui à l'agression étrangère. Il avait encore réglé sa succession au trône non par ordre de primogéniture de père en fils, dans la ligne directe, mais par rang d'âge entre tous les membres de sa famille ; à ces deux fautes il avait ajouté une persécution atroce contre les catholiques. Il était mort en 477 ; ses successeurs, Huneric (477-484), Gunthamond (484-496), Thrasamond (496-523), Hilderic (523-530), n'avaient fait qu'augmenter le mal, surtout par leur zèle arien, à l'exception de Gunthamond. En même temps les Vandales avaient fondu sous le soleil d'Afrique ; ils avaient pris l'usage des bains et des mets délicieux que leur fournissaient la terre et la mer. Ils se couvraient d'or et de sériques ; ils passaient leur temps au théâtre, à l'hippodrome, dans les chasses. Il leur fallait des danseurs, des mimes, des sons flatteurs pour l'oreille, des spectacles pour les yeux, des jardins arrosés de ruisseaux, et ombragés d'arbres². Après tout, ils valaient bien les Grecs, qui n'en faisaient guère moins à C. P. Mais Bélisaire avait avec lui beaucoup de fédérés, de Huns, de ces barbares à qui le froid donnait une irrésistible énergie. Ce furent les Huns qui décidèrent le succès.

Le prétexte de la guerre fut une querelle de famille. Gélimer avait détrôné Hilderic, petit-fils de Genséric, qui par sa mère remontait à l'empereur Valentinien III. Justinien se dit vengeur du sang impérial. Quinze mille soldats et vingt mille matelots débarquèrent près de Sullecte (532). La confiance était grande. Un d'eux avait vu en songe des hommes qui apportaient à la maison de Bélisaire une terre avec ses fleurs. Bélisaire s'était couché sur cette terre, avait mangé les fleurs, engageant ses compagnons à l'imiter, et ce qu'ils avaient mangé leur paraissait délicieux. Quand on traça le premier camp, comme on

¹ Procope, *De bello Persico*, 1-24. Théophane, cité plus haut.

² Procope, *De bello Vand.*, 11.

creusait un fossé, il jaillit de terre des sources abondantes. Le païen Procope promettait à l'armée une victoire sans fatigue.

L'armée se dirigea vers Carthage ; elle se grossit de tous les Africains mécontents, et Bélisaire marcha tranquille comme dans un pays de la domination impériale. Près de Carthage, dans une première bataille, il tua le fils de Gélimer, entra dans la ville à la joie des habitants, et s'assit à la table servie pour Gélimer. Les Carthaginois répétaient ce vieil oracle : *Le G poursuivra le B, et, à son tour, le B poursuivra le G*. Genséric et Boniface, Bélisaire et Gélimer étaient l'objet du contraste. Cependant Gélimer rappelait son second frère de Sardaigne, mais les petits princes maures se reconnaissaient sujets de l'empire, et demandaient à Bélisaire les insignes du commandement selon l'usage ancien.

La bataille de Tricaméron décida la ruine de Gélimer. La garde de Bélisaire la commença, les Huns l'achevèrent. Ils enfermèrent le vaincu sur le mont Papua. La famine dévora les assiégés. Une femme maure avait fait cuire un pain sous la cendre ; deux enfants se le disputaient ; l'un d'eux le portait déjà à sa bouche, l'autre, plus fort, se le fit céder par des coups redoublés. Gélimer à cette vue se rendit. Il demanda trois choses : un peu de pain, il n'en avait pas mangé depuis trois mois, une éponge pour laver ses yeux malades, et une harpe pour chanter son hymne de la ruine des Vandales. Bélisaire régla le sort de l'Afrique reconquise, et la divisa en cinq provinces. Une calomnie le rappela à C. P. Il y conduisit Gélimer. Il triompha, mais à pied ; on porta à son triomphe des trônes d'or, un monde en pierres précieuses, des coupes d'or, une masse d'argent qui pesait plus de dix mille talents, et les vases de Jérusalem portés à Rome par Titus, et par Genseric à Carthage. Gélimer ne dit qu'un mot à Justinien : *Vanité des vanités, et tout est vanité*. Justinien lui donna des terres en Galatie, mais lui refusa le titre de patrice, parce qu'il persista dans l'hérésie.

Avant cette magnificence du triomphe de Bélisaire, on avait vu Théodora voyager magnifiquement pour prendre des bains en Bithynie. Le patrice préfet de la ville, le patrice comte des largesses, d'autres patrices, des cubiculaires, quatre mille nobles formaient son cortège ; elle avait distribué de grandes sommes aux églises, aux hôpitaux, aux monastères ; *mais ni la guerre, ni la peste ne se lassaient de frapper les malheureux mortels*¹. C'est ainsi que d'un bout à l'autre du règne de Justinien les calamités naturelles s'associent aux chances de la guerre, et que les revers égaux aux succès déconcertent la joie des victoires. La guerre contre les Ostrogoths commença après la ruine des Vandales ; nous en avons rapporté ailleurs les détails (v. ch. II, § 3). La conquête de la Sicile, la mort du roi l'Ueda Rome soumise, Vitigès vaincu malgré son habileté et le courage de ses barbares, doublerent la réputation de Bélisaire et annonçaient la conquête prochaine de l'Italie. Vitigès ne succomba pas du moins sans vengeance ; il appela à son aide le roi Chosroès ; celui-ci avait déjà montré son dépit des triomphes de Justinien ; il avait réclamé sa part du butin des Vandales en disant : *Vous me devez le succès, puisque je vous ai laissé le loisir de vaincre*. Averti par le roi des Ostrogoths que l'empire s'accroissait encore, il commença par se plaindre d'une violation de la paix, d'une prétendue lettre Oit ses tributaires étaient sollicités par l'empereur à la défection (540). Des barbares que Procope désigne du nom de Huns venaient de traverser le Danube, et par leurs pillages rapides encourageaient l'agression persane. Trois bandes arrivèrent l'une après l'autre, comme trois vagues qui se succèdent et se dépassent. La première inonda

¹ Théophane, an 9 et 10 de Justinien.

tout l'empire depuis le golfe Ionien jusqu'aux faubourgs de Byzance, détruisit trente-deux forts en Illyrie, rasa Cassandrie, et emmena cent vingt mille captifs ; la seconde poussa jusqu'en Chersonèse et en Asie ; la troisième dévasta la Thessalie, tourna les Thermopyles, et ne s'arrêta qu'au golfe de Corinthe ; de toute la Grèce, le Péloponnèse seul fut épargné¹. Justinien n'arrêta pas Chosroès par une lettre où il se justifiait longuement. Le grand roi sans daigner répondre, passe l'Euphrate sous prétexte de punir les Arabes Gassanides ; il prend Sura, la détruit (540), et répond alors à l'envoyé de Justinien : *Va dire à ton maître que tu as laissé Chosroès, fils de Cabades, sur les ruines de Sura*. Il assiège Antioche, tout en déclarant qu'il consent à se retirer pour mille livres d'or ; mais une insulte des habitants irrite son âme impétueuse ; il prend Antioche, la brûle, et égorge les habitants, *quoiqu'un triomphe souillé de sang ne puisse plaire à Chosroès*. L'empereur demanda la paix ; Chosroès répondit par une demande d'argent. *Mais ne comptez pas, disait-il, sur une paix perpétuelle, pour une somme une fois donnée. L'amitié ne dure pas plus que l'argent qui la paye. Il me faut un revenu annuel, à ce prix je garderai les portes Caspiennes*. Les envoyés impériaux offrirent cinq mille livres d'or comptant, et cinq cents livres par an. Chosroès parut satisfait ; mais quoiqu'il eût promis de retourner en Perse par le plus court chemin, sous prétexte que les ratifications n'étaient pas échangées, il voulut voir Apamée. Les négociateurs tremblèrent à cette parole ; ils virent bien que les richesses d'Apamée attiraient seules le vainqueur, et pour qu'il ne prit pas tout, ils se hâtèrent de lui faire une part de mille livres d'argent. Chosroès accepta, en prit dix mille par-dessus et le trésor de l'Église ; l'empereur n'étant pas encore assez humilié, il fit célébrer les jeux du cirque, et favorisa les verts, *Ne laissez pas, criait-il aux cochers verts, la victoire à Justinien- Chalcis et Édesse furent rançonnées à leur tour. Dara se délivra du siège par deux mille livres d'argent, et Chosroantioche, bâtie en Assyrie, fut peuplée des captifs de cette campagne*².

L'an 541 montra une seconde fois un roi captif aux Byzantins (541). Vitigès venait, après Gélimer, apporter aux pieds du trône impérial, une nouvelle assurance de l'humiliation des barbares (v. ch. II, § 3). Mais Chosroès n'était pas vaincu ni disposé à la paix. Une même cause, la rapacité des Grecs, compromit les succès de l'empire à l'Occident, et renouvela les guerres en Orient. Alexandre Forficula, en Italie, rendit odieuse par ses exactions la victoire de Justinien, et rattacha les Romains eux-mêmes au parti de Totila et des Goths (v. ch. II, § 3). En Orient, les soldats de l'empire opprimaient la Lazique. Jean Tzibus, homme obscur, et qui ne s'était élevé au titre de duc que par son habileté financière, conseilla à Justinien de fonder en Lazique une ville maritime qu'il appela Pétra. Les Lazes ne pouvaient se procurer, que par un commerce d'échange, le sel, le blé et d'autres choses nécessaires à la vie. Pétra s'éleva au milieu d'eux comme une citadelle d'où le gouverneur grec dominait et interceptait à son gré leur commerce, et ravissait leurs fortunes ; Tzibus achetait seul aux étrangers, et vendait seul aux indigènes, aussi cher qu'il lui convenait. Ce monopole les irrita, et ils appelèrent Chosroès. Bélisaire, revenu d'Italie, avait déjà été chargé de la guerre d'Orient. Chosroès arriva sans obstacle par l'Ibérie, reçut la soumission de Gubaze, coï de Lazique, et malgré les difficultés du siège, il se rendit maître de Pétra. Bélisaire se porta sur Nisibe, prit une place forte, et fit ravager l'Assyrie.

¹ Procope, *De bello Persico*, 2-4.

² Tous les détails de cette guerre s'ont longuement rapportés par Procope, *De bello Persico*, 2-ch. de 4 à 14.

Cette diversion ramenait le roi de Perse dans ses États, lorsque les chaleurs de la Mésopotamie mirent la contagion et le découragement dans l'armée grecque, et que de nouvelles hontes domestiques ramenèrent Bélisaire à C. P., à la suite d'Antonine. Au printemps suivant Chosroès reprit les armes, et se dirigea par la Comagène vers le trésor sacré de Jérusalem. Bélisaire prit position sur l'Euphrate ; par une ruse bien combinée, il fit croire à Chosroès que ses Forces étaient nombreuses et qu'il marchait sur Ctésiphon ; il délivra ainsi la Palestine et l'empire ; mais à peine les Perses avaient repassé l'Euphrate qu'il fut lui-même rappelé à C. P. Chosroès reparut une quatrième fois (544) ; trente mille Romains, vaincus en Persarménie par quatre mille hommes, lui donnèrent la pensée d'assiéger Édesse ; après un premier échec, il offrit de se retirer pour de l'argent. Un refus ayant irrité son impatience, il construisit une terrasse autour de la ville, mais les assiégés avancèrent par un chemin souterrain jusqu'à ses travaux et les bouleversèrent. Deux assauts ne réussirent pas davantage ; un combat général tourna encore contre le grand roi ; il décampa ; il aurait même cette fois accordé la paix, si les Romains n'eussent réclamé tout ce qu'il avait pris en Lazique. Il accorda une trêve de cinq ans pour deux mille livres d'or (545).

Ainsi les espérances qu'avaient fait naître la destruction des Vandales, et la captivité de Vitigès, ne s'étaient pas soutenues depuis plusieurs années, nulle gloire au dehors, nul bonheur au dedans. Les tremblements de terre, les inondations, la peste, ravageaient tour à tour les contrées épargnées par la guerre. En 536 [Pompéiopolis, en Mysie, fut abîmée à moitié avec ses habitants.](#) En 545, [la mer sortant de son lit, s'avança sur la Thrace à une distance de 4.000 pas, et couvrit Odysseus, Dionysiopolis et Aphrodisium](#)¹. La peste venue d'Égypte n'avait épargné aucune île, aucune caverne, aucune montagne, aucun lieu habité par les hommes ; elle avait envahi Constantinople pendant la quatrième expédition de Chosroès, elle y sévit pendant trois mois, et porta jusqu'à cinq mille, quelque fois jusqu'à dix mille le nombre des morts par jour. Au commencement chacun avait pu ensevelir ses morts l'accroissement du nombre des malades laissa à la fin les cadavres sans sépulture. En présence de pareils maux les factions du cirque déposèrent leur haine mutuelle, et les hommes les plus dissolus semblèrent s'amender par la crainte de la vengeance divine. Lorsque l'empereur eut été atteint lui-même., on ne vit plus dans la ville royale, dans le centre de L'empire romain, d'autres vêtements. que ceux de simples particuliers : premiers personnages renonçaient à leurs insignes². D'autres calamités distinguèrent les années suivantes. En 549, au mois de février, un tremblement si violent secoua la terre, que tous les hommes, désespérant de leur salut, et renversés par la crainte, prirent part aux cérémonies publiques, pour invoquer la miséricorde éternelle. En 550, [le tonnerre et la foudre répandirent une grande terreur ; plusieurs périrent à l'intérieur de leurs maisons et pendant leur sommeil ; à la fête de saint Jean, un coup de tonnerre partagea en plusieurs morceaux la colonne du Xérolophe](#)³. En même temps la guerre d'Italie assurait aux Goths un retour de fortune. Combien Bélisaire et Justinien furent petits en présence de Totila, c'est ce que Procope lui-même, l'adulateur officiel de ces fausses grandeurs, n'a pu dissimuler. Bélisaire ne combat plus pour sauver Rome que par une longue supplication, et sollicite son rappel (549), par la volonté d'Antonine. Totila, après son départ, triompha pendant trois ans

¹ Théophraste, *Chronog.*, an 9 et 18 de Justinien.

² Procope, *De bello Persico*, 2-22, 23.

³ Théophraste.

(v. ch. II). Chosroès, de son côté, s'inquiétant peu de la trêve, avait la pensée de transplanter les Laziques dans l'intérieur de la Perse et de leur substituer des colonies persanes. Il tentait d'occuper Dora par une ruse, et envoyait à l'empereur une ambassade qui en tira au moins des présents du poids de mille livres d'or. Il rassemblait des bois pour construire des vaisseaux, et tendait un piège à Gubaze, roi de Lazique, dont la fidélité lui était suspecte. La foudre brûla ses matériaux ; Gubaze averti de son danger revint au parti de l'empereur ; la guerre entre l'empire et la Perse recommença avant l'expiration de la trêve (548). Pétra, défendue par 150 Perses contre toute l'armée de Dagistheus, reprise ensuite par les Romains quoique la garnison en eût été renforcée ; Archéopolis, capitale des Lazes, assiégée par Chosroès et défendue heureusement, tels sont les principaux événements de la guerre. Après trois ans de combats, Justinien obtint une trêve de cinq ans pour deux milles livres d'or¹. Les Impériaux eux-mêmes murmuraient de cette convention honteuse, que les derniers succès rendaient inexcusable.

Narsès, envoyé en Italie avec une armée de Grecs et de barbares, commença (551) de relever l'honneur impérial. Totila périt à Tagina, Teias sur le mont Lectar ; l'Italie reprise tout entière aux Barbares devint un exarchat de l'empire, et les Grecs, maîtres de Rome, semblèrent justifier leur nom de Romains. En 552, l'Espagne, agitée par la concurrence d'Agila et d'Athanagilde, s'ouvrit elle-même aux Impériaux ; le patrice Liberius reconquit les côtes méridionales jusqu'à Cordoue et Évora ; nous avons rapporté ailleurs les détails de ces victoires sur les deux races gothiques (v. ch. II, § 2 et 3). A l'orient Chosroès fut vaincu enfin. Il n'observait point les trêves, dont il ne prononçait le nom que pour obtenir de l'argent ; la guerre avait continué en Lazique ; après des succès variés, les Impériaux l'emportèrent près du Phase (565) ; telle fut la défaite des Perses que Chosroès fit écorcher son général vaincu, et se tint désormais en repos. De si heureuses nouvelles compensaient au moins les désastres intérieurs de l'empire. Un tremblement de terre (564) avait détruit les bains, les églises, une partie des murs de C. P., et la moitié de la ville de Nicomédie. Un autre bien plus terrible, en 568, dura quarante jours, pendant lesquels l'empereur consterné ne posa point la couronne sur sa tête. Toutes les villes de l'empire en eurent leur part ; Constantinople vit s'écrouler les murs de Constantin et de Théodose, l'église de la sainte Vierge et de saint Vincent, la colonne de porphyre qui regardait le palais, et la statue d'Arcadius. Dans cette conjoncture, une nation nouvelle se présenta insolemment pour demander un établissement à l'empereur. La domination des Tartares-Géougen avait péri en Asie-sous les coups des esclaves turcs révoltés ; vingt mille seulement, reste de la tribu des Ogors, avaient échappé. Ces fugitifs, toujours poursuivis par leur vainqueur, répandaient cependant une si grande terreur sur leur route, qu'on les prit pour les Meares ou Avars, peuple féroce de la Scythie ; les Ogors acceptèrent ce nom d'Avars, qui leur ouvrait un passage plus facile ; et, arrivés sur le Danube, ils s'adressèrent à l'empereur ; leurs envoyés mirent en émoi toute la population de C. P. ; ils étaient vraiment dignes de la curiosité grecque, car ils portaient de longs cheveux tressés et noués de bandelettes ; leur extérieur était du reste conforme à celui des Huns. [Nous venons, dirent-ils, de la part d'un peuple invincible, capable d'exterminer tous les ennemis de l'empire.](#) Les dernières années de Justinien devaient être heureuses ; il éloigna les Avars en les engageant à s'établir dans la Dacie, sur cette rive supérieure du Danube, en dehors de

¹ Voyez Procope, *De bello Persico*, fin du liv. 11, et *De bello Goth.*, lib. 4.

l'empire, désignant à leurs coups les Gépides. L'année suivante (569), il subit une invasion des Bulgares, mais la repoussa heureusement. Ce peuple scythique convoitait de son côté la Dacie ; malgré le voisinage des Avars, alliés de l'empire, les Bulgares saisirent le moment où les armées impériales étaient dispersées en Asie, en Italie, en Afrique même. A la suite de leur Khan Zaber (Zaberkhan), ils traversent le Danube, ravageant la Thrace par la guerre, tuent beaucoup d'hommes, en prennent beaucoup, et, rencontrant le mur d'Anastase abattu en quelques endroits par un tremblement de terre, ils le franchissent par les brèches. L'empereur envoya à leur rencontre, mais beaucoup de Grecs y périrent, Justinien fit rentrer dans C. P. les ciboires d'argent et tous les vases sacrés qui se trouvaient hors de la ville. Les protecteurs, la garde des écoles, le sénat, Bélisaire enfin, que l'on tira de l'inaction, rassemblèrent les chevaux de l'empereur, du cirque, des plus riches citoyens, et tout ce qu'on put trouver d'armes. Les Bulgares reculèrent, mais s'arrêtèrent au delà du mur. Après la célébration de la fête de Pâques, Justinien vint à Selymbrie pour réparer le mur. Alors les Bulgares remontèrent vers le nord mais des vaisseaux à double poupe les attendaient au Danube pour en fermer le passage ; ils demandèrent la liberté de la retraite, et obtinrent la vie sauve¹. Enfin, en 562, un traité mit fin à la guerre de Perse qui avait commencé avec le règne de Justinien, qui s'était mêlée à tous ses succès et à toutes ses défaites. Les anciennes limites des deux empires furent rétablies. Chosroès abandonna la Lazique, Justinien paya 30.000 pièces d'or. Chosroès permit aux chrétiens de la Perse la liberté de leur culte, et Justinien promit que ces chrétiens ne chercheraient pas à faire de prosélytes. Chosroès, *le divin, le géant des géants*, comme il se nommait lui-même, maudit par avance les infracteurs de cette paix, et invoqua l'assistance de l'Être suprême pour les observateurs fidèles.

Justinien avait reconquis à l'occident l'Afrique Vandale, l'Italie, la Sicile, la Corse, la Sardaigne, les Iles Baléares, les côtes méridionales de l'Espagne ; à l'orient, il n'a pas laissé entamer l'empire ; de nombreuses fortifications, bâties successivement à mesure qu'un nouveau danger se révélait, protégeaient les frontières asiatiques et européennes. Dara, qui ne pouvait périr sans exposer les provinces d'Asie, fut entourée de nouveaux murs, outre ceux d'Anastase ; Amide, Palmyre, Cirsésium, l'ouvrage de Dioclétien, tous les forts entre Dara et Amide, furent réparés. En Lazique, il construisit le Losorius, ferma par un mur les gorges des montagnes, éleva Pétra ; près des Tauroscythes, il rétablit les murs de Cherson. En Europe, il multiplia bien davantage encore les moyens de résistance. En Dardanie, fonda la première *Justiniana* avec un aqueduc, des églises, des portiques, des fontaines, des marchés. Il répara l'ancienne Ulpiana, qui fut la seconde Justiniana. Il répara si bien les vieux murs de Sardique, Nœsopolis, Germana et Pentalie que ces villes ne pouvaient plus être prises par l'ennemi. Mais la frontière la plus menacée était celle du Danube. Il plaça sur le bord des stations militaires. Toute propriété avait son fort. Il y eut tant de forts sur le Danube, que Justinien ne songea pas à leur donner des noms. Pour défendre les deux Épires, la Macédoine, la Thessalie, la Dardanie et l'Illyrie, il fit ou répara trois-cent trente-trois forts. La Thrace eut cinquante-deux forts sur le Danube, vingt-huit au centre, cent six dans la province de Rhodope². Aussi les barbares ne franchirent qu'une fois le Danube impunément, et le roi de Perse ne garda rien de ses conquêtes, pas même la suprématie sur le peuple inconstant

¹ Théophane an 31 et 32 de Justinien.

² Procope, *De ædificiis, passim*.

des Lazes. Ces grands résultats, qui ont immortalisé le règne de Justinien, doivent pourtant être appréciés par la prompte décadence dont ils furent suivis, Justinien ne voulut pas croire que le temps de l'empire romain fût passé ; et tandis qu'il aspirait à l'héritage universel des anciens empereurs, il méconnut la nécessité de défendre avant tout l'empire grec ; pour régner sur Rome, il compromit Constantinople. Divisant ses forces entre l'occident et l'orient, au lieu de les concentrer toutes sur un seul point, il ne recueillit que des conquêtes incertaines, et n'éloigna pas le véritable danger. Il reprit l'Italie, l'Afrique et l'Espagne, qui échappèrent bientôt à ses successeurs par leur situation lointaine, et il laissa debout sur ses frontières, les Perses qu'il avait contenus, mais non affaiblis, les Bulgares habitués à franchir le Danube, et les Avars dont il avait favorisé l'établissement. La postérité, qui l'a proclamé le plus grand prince du Bas-Empire, n'a pas considéré que son œuvre mourut avec lui.

Justinien n'est pas moins célèbre par sa législation, qui est une de ses gloires intérieures. Avant lui, Théodose II avait déjà fait un recueil des lois impériales, qu'on appelle code théodosien. Justinien, aidé par Tribonien, publia quatre collections : le *Code* (528), les *Institutes* (533), les *Pandectes* ou *Digeste* (533), les *Novelles* ou *Authentiques* (566). Tous ces codes favorisaient le pouvoir d'un seul, on écarta les lois *séditieuses* de la république, et l'on résuma tout dans la prétendue loi royale, faite en faveur d'Auguste pour lui donner la souveraineté sans partage.

Une autre gloire intérieure de Justinien, c'est sa magnificence. Procope a employé six livres à parler de ses édifices. On y reconnaît l'influence de l'empereur qui commande son éloge. Le panégyriste énumère longuement toutes les églises bâties ou réparées en l'honneur de Dieu, de la sainte Vierge, des apôtres et des autres saints : églises admirables, dont chacune pourrait faire croire, par son éclat, qu'elle a coûté toute la fortune de l'empire, et que la durée d'un long règne n'a pas suffi à sa construction. La plus magnifique fut Sainte-Sophie, à moitié détruite pendant la sédition Nika, et réparée pour effacer la gloire du temple de Salomon. *Ô Salomon ! je t'ai vaincu*, s'écriait Justinien, et il fit faire un tableau qui représentait Salomon baissant les yeux devant Sainte-Sophie, et comme déplorant sa défaite¹. Dans les villes mêmes qu'il destinait à la défense, Justinien ne put résister à son désir de constructions somptueuses. Il embellissait Dara, Trébisonde, Amasie, ses *justiniana*, comme des villes d'agrément. Procope, obligé de louer toutes ces choses sous l'œil du maître ou de ses nombreux espions, obligé de ne pas dire les choses comme elles étaient, s'est vengé dans son histoire secrète. Là, Justinien est *un âne pesant* qui épuise l'empire, qui dépense le trésor de son oncle, qui paie largement les barbares auxiliaires, qui, par des pensions aux barbares, provoque sans relâche leurs invasions. Pour briser la violence des flots, pour construire sur la mer, il attire à lui tout l'argent, confisque les biens pour des crimes imaginaires, suppose des dons volontaires qu'il exige impérieusement. On se croit revenu au temps de Caligula ou de Commode.

Un des derniers actes de Justinien fut une nouvelle, disgrâce de Bélisaire, accusé de conspiration. On le dépouilla de ses biens ; mais il ne fut pas aveuglé et réduit à demander l'aumône, comme on raconté au XIe siècle. Sa mort précéda de quelques mois la mort de Justinien (665).

¹ Corippus, *De laudibus Justinini*, liv. 2.

II

Chosroès survivait à Justinien, épiant l'occasion, de recommencer la guerre. Les Avars fondaient au nord du Danube une puissance redoutable ; Baïan, leur chef, maître de la Dacie, subjuguait d'abord les Slaves (voir chap. IV) ; il aida les Lombards à dépouiller les Gépides ; il prit bientôt la Pannonie, quand les Lombards la quittèrent. Il devait renouveler dans l'empire les courses et les pillages d'Attila.

Justin II succéda à son oncle Justinien. Ce prince, qui perdit l'Italie (voir chap. II), ne régna que pour s'attirer la haine des Avars et des Perses. Les Avars lui demandaient son alliance. Il répondit qu'il méprisait leur haine et dédaignait leur amitié. Comme Justin I^{er}, il irrita Chosroès, en prenant sous sa protection un peuple soumis au grand roi, les Persarméniens, que Chosroès voulait convertir du christianisme à la religion de Zoroastre, et en acceptant l'alliance des Turcs contre les Perses, pour établir des relations de commerce avec la haute Asie.

La peine de cette double imprudence retomba sur Tibère II, successeur de Justin (577), qui cependant contint l'invasion. Baïan ravagea la Mésie et la Thrace, prit Sirmium malgré les serments les plus solennels, et parut devant C. P. Tibère l'éloigna pour de l'argent. En Asie le général impérial Justinien battit Chosroès à Mélitine et le poursuivit jusqu'en Assyrie. Chosroès en mourut de douleur. Son successeur Hormisdas, tyran farouche, qui renouvelait les folies de Cambyse et de Xerxès, qui noyait jusqu'à treize mille grands dans le Tigre, ne voulut pas accepter la paix de Tibère. Le général grec Maurice le battit à Constantine, et mérita le titre de César.

Maurice, empereur (584), fut moins heureux que général. Ses lieutenants, Philippicus et Priscus, avec des troupes indisciplinées, n'arrêtèrent point les Perses. Trois cent mille Turcs, qui venaient au secours des Impériaux, furent détruits par le satrape Bahram. Heureusement Bahram se révolta contre Hormisdas, tandis qu'une autre révolte, dans Ctésiphon, donnait le trône à Chosroès II, fils Hormisdas, Maurice soutint Chosroès contre Bahram, qui ne voulait pas plus du fils que du père ; il fut l'allié du nouveau roi, et obtint une paix avantageuse. Mais, en Europe les Avars causèrent sa mort. Il avait souffert leurs insultes pendant dix ans ; le khan avait exigé des présents, un éléphant, puis un lit d'or, puis une augmentation aux quatre-vingt mille pièces d'or qu'on lui payait ; plus fort après la paix conclue avec Chosroès, Maurice voulut parler haut. Les Avars offraient de rendre douze mille prisonniers pour une rançon ; Maurice la refusa, et les prisonniers furent massacrés. On murmura dans l'empire : Maurice envoya contre les Avars Priscus, qui les battit cinq fois, et donna ordre aux soldats de passer l'hiver dans le pays ennemi ; on murmura dans l'armée. Phocas, exarque des centurions, proclamé empereur, se dirigea vers C. P. Maurice essaya de fuir ; mais il fut saisi à Chalcédoine, et mis à mort avec toute sa famille.

L'usurpation de Phocas (602) prépara les plus grands malheurs que l'empire eût encore subis. Chosroès II, qui devait sa couronne à Maurice, déclara qu'il le vengerait. Vainement la tyrannie de Phocas souleva les Grecs eux-mêmes, vainement Héraclius, fils de l'exarque d'Afrique, en renversant le tyran de sa propre main (610), rendait la vengeance de Chosroès inutile. Chosroès continua contre Héraclius ce qu'il avait commencé contre Phocas.

Maître de la Mésopotamie et d'une partie de la Syrie. Chosroès prit Antioche, Damas, Jérusalem. Il épargna les Juifs tandis qu'il détruisait les églises, égorgeait les chrétiens, et emportait la vraie croix, Le satrape Sanz (613) entra en Égypte, prit Alexandrie abandonnée, arrêta les convois de blé qui nourrissaient C. P. et pénétra jusqu'en Cyrénaïque. De là, il s'élança sur l'Asie Mineure, la traverse sans obstacle, arrive à Chalcédoine et la donne aux Perses pour dix ans. Alors seulement il consentit à traiter. L'empereur s'avancant devant lui, il se prosterna selon l'usage oriental, et lui conseilla d'envoyer une ambassade à Chosroès. Mais dès que les ambassadeurs eurent atteint le territoire persan, il les fit charger de fers. Chosroès traita Saïn avec cruauté, malgré ses prodigieux succès ; **misérable, lui dit-il, tu as donc renié ton maître en adorant un étranger ? C'est Héraclius qu'il fallait amener pieds et poings liés ;** et Chosroès donne ordre d'écorcher Saïn, puis se tournant vers les ambassadeurs ; **j'épargnerai les vôtres quand ils abjureront leur crucifix pour adorer le soleil.** On les enferma dans un cachot où ils périrent sous le bâton.

En même temps, les Avars, gagnés par l'or de la Perse, franchirent le mur d'Anastase. L'empereur voulut traiter, il obtint une conférence à Héraclée avec le Khan mais c'était une perfidie. Les Avars assaillirent tout à coup ceux qui suivaient l'empereur, et le poursuivirent lui-même jusqu'aux faubourgs de C.P.

Prise entre les Perses et les Avars, comme un homme violemment secoué entre des bras puissants qui se débat pour respirer encore, Constantinople ébranlée reste debout cependant. Héraclius voulait transporter le siège de sa puissance à Carthage ; mais le patriarche de C. P. s'y opposa, le clergé donna ses biens ; l'église d'Orient sauva l'empire.

Héraclius humilia les Perses, il accabla les Avars.

622. Une première bataille près d'Issus annonça que le temps des revers était passé. Après avoir surveillé les Avars, et acheté leur neutralité (623), Héraclius entreprit une seconde expédition ; il pilla la ville d'Ormia, patrie de Zoroastre, pour venger Jérusalem ; obligé de reculer quand Chosroès rassembla toutes ses armées, il prit position entre l'Araxe et le Phase, et prépara une alliance avec les Turcs Khozars. Cependant les Avars gagnés encore par le grand roi, s'approchaient de C. P., tandis que les Perses de Chalcédoine agissaient de l'autre côté. Mais le patrice Bonose (626) les extermina. Ce jour fut le dernier jour de la grande domination des Avars. Leur défaite enhardit leurs sujets. Ce monde barbare se divisa comme celui d'Attila ; les Avars ne se maintinrent que dans la Pannonie.

La troisième expédition d'Héraclius (627) compléta la délivrance de l'empire. Avec le secours des Turcs Khozars, il reprit toutes les villes de l'Arménie, de la Syrie et de l'Osrhoène. Il gagna la bataille de Ninive, et pilla les trésors de Chosroès. Mais il ne voulut point passer le Tigre, la limite fixée par Trajan à l'empire. Aussi bien l'empire des Perses tombait en décadence. L'assassinat de Chosroès, par son fils Siroès, commençait une suite d'usurpateurs qui ne devaient pas s'approcher des frontières impériales.

Héraclius traita avec Siroès, recouvra les anciennes limites, les prisonniers, les aigles, la vraie croix. La croix fut l'ornement de son triomphe ; elle précéda son char à C. P. L'année suivante, il voulut la replacer lui-même à Jérusalem, et la porta sur ses épaules depuis la ville jusqu'au Calvaire. L'Église l'avait sauvé, et il paraissait avoir sauvé l'Église. Mais cette croix qu'il avait reconquise, le temps approchait où il ne saurait pas la défendre.

III

Entre la Perse, la Syrie et l'Égypte, s'étend une large presqu'île, que semblent se disputer les pierres, les sables et les hommes. Si l'on y vient par la Syrie, ce n'est qu'une immense plaine, coupée quelquefois par des éminences arides et couvertes de sables que le vent soulève en montagnes, et disperse tour à tour. Là, souffle le brûlant et sulfureux *samoun*, l'ange de la mort ; là, point de végétation, si ce n'est dans quelques oasis, que l'habitant connaît seul. Ce désert s'appelle Nedjed (Arabie Déserte). A côté est l'Hedjaz (Arabie Pétrée), qui a quelques villes, Sala (en grec Petra), Iatreb, la Mecque, bâtie sur un sol de rocher, au pied de trois montagnes stériles, non loin de l'eau amère du saint puits de Zemzem. Il faut arriver aux terres élevées qui bordent l'océan Érythrée vers le midi, pour rencontrer l'Yémen (Arabie Heureuse). L'eau douce, le bois, mais surtout le café et l'encens qu'on y trouve en abondance, faisaient dire autrefois que ce pays jouissait du luxe et de l'innocence, et que la ruer y exhalait des vapeurs aromatiques.

Les hommes de ces trois pays s'appellent Arabes ; ils se sont donné encore un autre nom, Charakiouni (Sarrasins), c'est-à-dire Orientaux. Comme il y a deux Arabies, il y a deux peuples arabes, tous deux descendus de Sem, mais à différents degrés. Yoctan, fils d'Heber fils de Sem, s'établit sur les côtes heureuses. Il eut deux fils. Son peuple s'appela d'abord Yoctanides, puis, de ses deux fils, se divisa en Cahlanides, et Djoramides ou Hamyarites (en grec Homérides). L'autre peuple vient d'Abraham. Ismaël, fils d'Abraham, chassé par son père, fuit dans le désert avec sa mère Agar. Ils allaient mourir de faim et de soif, lorsque range du Seigneur, ranimant de, lui dit : **Cet enfant sera un homme terrible ; il lèvera la main contre tous, et tous lèveront la main contre lui, et il dressera ses tentes vis-à-vis de tous ses frères.** Des douze fils d'Ismaël, sont nés les Ismaélites, les fils du désert, les Bédouins. Ce sont les malheureux de l'Arabie, les habitants de l'Hedjaz et du Nedjed. Ismaël, frère d'Isaac, n'a point eu sa part dans l'héritage, et jamais les descendants d'Isaac n'ont tendu la main aux descendants d'Ismaël. Le bédouin a souvent pris sa moitié sans remords ; il s'est fait voleur par justice ; d'abord voleur de caravanes ou de butin, sur les frontières de son désert jusqu'à ce qu'il se fit voleur du monde oriental au nom de Mahomet et du Koran.

Ce vagabond est pourtant généreux. Impitoyable pour son ennemi, dans ses vengeances et à la guerre, il ouvre sa porte à qui lui demande l'hospitalité, et c'est lui qui remercie et qui fait ides vœux pour son hôte ; car la venue d'un étranger est une faveur du Ciel. Il sait aimer tout ce qui vit de sa vie ; il aime son cheval et en est aimé ; ils se pleurent l'un l'autre, car ils sont compagnons de vie errante, de gloire et de misère. Il aime et respecte son chameau, animal sacré, présent du ciel, qui plie volontiers les jambes pour recevoir sa charge, et traverse courageusement le désert pour enrichir son maître. Le Bédouin, en effet, ne dédaigne pas le commerce, auquel se livrent surtout les Arabes de l'Yémen. Leur commerce était un genre de guerre et d'aventures, leurs caravanes- étaient des armées ; les premières guerres de Mahomet ne sont que des défaites de caravanes.

Il y a encore d'autres ressemblances entre les Yoctanides et les Ismaélites. Ils ont tous conservé les mœurs patriarcales. Ils sont divisés en familles. Plusieurs

familles forment une tribu commandée par un des membres qui prend quelquefois le nom d'*émir*. Cet émir est juge pendant la paix, général pendant la guerre mais sa volonté n'est point absolue ; il est soumis comme les autres à la peine du tar ou talion. Les peuplades de l'Yémen avaient des *tobbah* ou monarques, qui résidaient à Saba ; la Mecque et Iatreb étaient des républiques. Dans l'une et l'autre, une tribu avait domine toutes les tribus par ses talents, ses services et ses richesses ; les Karéjites à Iatreb, et les Koreischites à la Mecque, jouissaient de la principale influence sur les affaires du dehors, et le prince ou *shérif* était choisi parmi eux.

Comme les races primitives, les Arabes avaient le goût de la poésie et de l'éloquence. La grammaire, la rhétorique, n'y entraient pour rien. La nature seule faisait tout. Ils célébraient par des festins le génie d'un poète naissant. Un chœur de femmes, frappant sur des timbales, et dans la parure du jour de leurs noces, chantait devant leurs fils et leurs époux le bonheur de la tribu. Jadis, avant Mahomet, les peuplades les plus éloignées se rendaient chaque année à la foire d'Okad. Pendant trente jours, on échangeait des marchandises, et l'on récitait des moraux d'éloquence et de poésie. L'ouvrage qui remportait le prix était déposé dans les archives des émirs.

L'idolâtrie naquit pour les Arabes, ainsi que pour les autres peuples, de l'altération des vérités révélées après le déluge. On ne connaît pas leurs divinités, mais on sait quelque chose de leur culte. Il y avait à la Mecque une maison carrée appelée Caaba ; elle fut bâtie, selon les anciennes traditions, par Abraham, et Ismaël, sur l'ordre de Dieu. On y gardait deux pierres, l'une appelée le marchepied d'Abraham ; il s'y tenait debout pendant qu'il bâtissait, et la trace de ses pieds y était imprimée ; l'autre, la *Pierre-Noire*, le noyau primitif de la terre, a perdu sa blancheur par les péchés des hommes et doit la reprendre au dernier jugement. Au dernier mois de chaque année, la ville et le temple se remplissaient de pèlerins. C'était alors comme aujourd'hui. Chacun se dépouillait de ses vêtements faisait sept fois en courant le tour de la Caaba, baisait sept fois la Pierre-Noire, visitait et adorait sept fois les montagnes voisines, jetait sept fois des pierres dans la vallée de Mina, et finissait par un sacrifice de brebis et de chameaux dont il enterrait les ongles et la laine dans le terrain sacré.

Mais l'idolâtrie arabe ne fut pas toujours générale. Le sabéisme de Zoroastre, la loi de Moïse pratiquée par les colons juifs de la mer Rouge, avaient leurs prosélytes en Arabie. Le christianisme fut même prêché aux Sarrasins du nord, au temps de l'empereur Valens.

Cette différence de religion amena des guerres civiles, et ce que les Arabes n'avaient pas encore souffert, la soumission à un étranger. Ni les Perses, ni Alexandre, ni les Romains vainqueurs des Macédoniens, n'avaient tenté les sables arabes. Une fois seulement Auguste envoya des légions que l'Arabie ne lui rendit pas. Au commencement du IV^e siècle, les Tobbah de l'Yémen, devenus juifs, persécutèrent les chrétiens. Les chrétiens réclamèrent, et avec le secours des Abyssins, se firent un roi chrétien, Abyat. Son fils, en voulant détruire l'idolâtrie, échoua devant la Mecque et bientôt fut chassé avec les siens par Chosroès Ier qui rétablit les anciens rois ; l'Arabie, au moins l'Yémen, reconnut la suprématie des Sassanides.

Mahomet parut bientôt ; il devait confondre les quatre religions de l'Arabie dans son livre, et délivrer les Arabes en les jetant à la conquête du monde.

Mahomet (Mohammed), fils d'Abdallah, fils d'Abdol Motalleb, fils de Hachem, naquit à la Mecque en 570. Sa famille était de la tribu des Koreischites. Abdul Motalleb avait défendu la Mecque contre les Abyssins ; Hachem avait nourri les habitants pendant une famine, et mérité par là son nom. Mahomet, par ses ancêtres, était donc engagé à de grandes choses ; mais il resta orphelin à cinq ans, n'ayant pour héritage que cinq chameaux, sous la tutelle de son oncle Aboutaleb. Dès l'âge de quatorze ans, il mena la vie de caravane, marchande et guerrière, au service d'une riche veuve nommée Cadijah, qui finit par l'épouser ; alors seulement la fortune qu'elle lui communiquait, lui donna avec le repos, la liberté de méditer ses mensonges. Il regarda l'Arabie, et au delà le monde entier, et il se promit l'empire de l'Arabie et du monde, au nom du Dieu dont il serait le prophète.

Il passa dans sa retraite les quinze premières années de son mariage ; chaque année, il se cachait pendant un mois dans la caverne du mont Héra, à trois milles de la Mecque. Enfin, quand il eut atteint l'âge de quarante ans, Dieu l'envoya en qualité de prophète au *rouge* et au *noir*. Une nuit, qu'il était dans sa caverne, dans la nuit d'*alkadar*, c'est-à-dire du décret divin, l'*islam* ou foi qui sauve, descendit du ciel. L'archange Gabriel lui apparut, tenant un livre, et lui dit : *Lis*. — *Je ne sais pas lire*, reprit Mahomet. L'ange alors le saisit par les cheveux, et le porta à terre par trois fois, et à la troisième fois, Mahomet se releva sachant lire, et Gabriel lui dit : *Lis, au nom de ton seigneur, qui a tout créé, qui a Créé l'homme d'un peu de sang congelé. Lis, car ton seigneur est infiniment honorable ; c'est lui qui a enseigné à l'homme l'usage de la plume, qui lui a enseigné ce qu'il ne savait pas.* Le prophète répéta ces mêmes paroles, et s'étant avancé jusqu'au milieu de la montagne, il entendit une voix qui venait du ciel, et qui disait : *Ô Mahomet, tu es l'apôtre de Dieu, et moi je suis Gabriel.* Le prophète demeura debout, et contempla Gabriel, mais l'ange se retira, et il se retira aussi.

Et il revint à la Mecque, et rapporta à Cadijah tout ce qu'il avait vu. *Je suis ravie, dit-elle, d'apprendre une si agréable nouvelle. Je le jure par celui qui tient en sa main l'âme de Cadijah, vous serez certainement le prophète de cette nation.* Et elle alla trouver Waraka, qui avait appris bien des choses pour les avoir entendu dire, et qui était versé dans la lecture des livres. Par le Dieu très-saint, s'écria Waraka, oui par celui qui tient en sa main l'âme de Waraka, vous dites vrai, ô Cadijah, car la loi glorieuse qui a été apportée par Musa (Moïse), fils d'Amram, prédit sa venue. N'en doutez point ; il est le prophète de cette nation.

Cadijah fut la première qui crut à l'islam. Ce qui a fait dire à son mari : *Entre les hommes on en trouve plusieurs qui sont parfaits ; mais entre les femmes, on n'en compte que quatre, savoir : Asia, fille de Pharaon, Marie, fille d'Amram, Cadijah, de Kowoiled, et Fâtéma, fille de Mahomet.*

Puis vint Ali, cousin du prophète, *qui précéda tous les hommes dans l'islamisme, quand il n'était encore qu'un enfant, et n'avait pas atteint l'âge de puberté.* Puis Zaïd, esclave de l'apôtre, qui lui rendit la liberté ; puis Abou-beckr, celui qui s'appela Al-seddik, le fidèle témoin ; puis Othman, fils d'Affan, puis neuf autres qui crurent au prophète, et rendirent témoignage à sa véracité.

Mais trois ans s'étaient passés, et la mission restait secrète. Un jour il vit l'ange Gabriel qui descendait vers lui, vêtu de rouge et suspendu sur un trône entre le ciel et la terre. Il s'enfuyait déjà vers les siens en criant : *Enveloppez-moi.* Alors Dieu fit descendre ces paroles : *Ô toi qui es enveloppé, lève-toi, et exhorte tes proches.* Il assembla donc ses proches, les enfants d'Abou Motalleb, et ils vinrent quarante à un festin, où l'on avait préparé un agneau, et rempli un grand vase

de lait. Mais en vain il leur présentait les biens de ce monde et ceux de l'autre, au nom du Très-Haut qui les appelait par sa bouche : comme il demandait qui voulait être son vizir, et s'appeler son frère, son envoyé, son lieutenant, ils se taisaient tous, quand Ali s'écria c'est moi qui ferai ce que tu demandes ; si quelqu'un s'oppose à toi, je lui casserai les dents, je lui arracherai les yeux, je lui fendrai le ventre, je lui romprai les jambes ; c'est moi, ô prophète, qui veux être ton vizir sur eux. Les proches du prophète se séparèrent en riant.

Mahomet ne se rebuta pas ; il avait compris que son oncle Abou-Taleb était pour lui, sans se déclarer encore ; il méprisa donc le mécontentement des Koreischites. Aux jours de grandes fêtes, il abordait les pèlerins de la Caaba ; il accusait les ancêtres d'ignorance et de folie ; il annonçait aux Koreischites idolâtres qu'ils brûleraient avec leurs pères dans le même enfer, pour le même crime d'idolâtrie. Les Koreischites s'en plaignirent à Abou-Taleb. Mais Mahomet dit à son oncle : *Quand ils viendraient à moi ; le soleil dans une main, la lune dans l'autre ils ne me feraient pas reculer*, et Abou-Taleb lui répondit : *dites-moi seulement ce qu'il faut que je leur dise, car pour ce qui est de moi je ne vous trahirai pas.*

Les Koreischites n'obtenant rien de la branche de Hachem, la proscrivirent. Ils en avaient le droit : Abou-Sophian leur chef, était shérif de la Mecque. Il avait une sœur nommée Omm-Gemil, la mère de beau, qui haïssait aussi l'apôtre. Le Très-Haut l'a surnommée la porteuse de bois, parce qu'elle semait d'épines le chemin de l'apôtre de Dieu.

Dispersez-vous par le monde, dit alors l'apôtre aux musulmans qui n'avaient pas de famille ; et, comme ils demandaient : *De quel côté irons-nous ? — De ce côté*, il leur montrait l'Éthiopie, *il y a là un roi pieux, qui ne commet point d'injustices* ; et quatre-vingts s'embarquèrent pour l'Éthiopie, et le prophète et les autres Hashémites entrèrent dans le château d'Abou-Taleb. Il y demeura environ trois ans. Cependant les Koreischites portaient un décret contre tous les enfants de Motaleb et défendaient tous ceux de la tribu d'avoir aucun commerce avec eux, jusqu'à ce que Mahomet fût livré aux Koreischites pour être mis à mort. Le décret fut suspendu à la Caaba, *la main de celui qui l'écrivit devint sèche aussitôt qu'elle eut écrit.*

Le prophète fatigué *se reposait à peine en Dieu*, lorsque Gabriel descendit encore une fois, avec cent têtes et cent paires d'ailes qui s'étendaient de l'orient à l'occident ; et Gabriel lui dit : *Le grand Dieu te salue, et t'annonce ces paroles par ma bouche : ô mon bien aimé, ô ma force, ô ma gloire. Je n'ai créé aucun prophète plus excellent que toi. Pourquoi donc es-tu saisi d'horreur et de crainte ?...* Gabriel le laissa ensuite la face couverte d'une lumière brillante, et t'apôtre raconta ce qu'il avait vu à Abou-beer et à Othman.

Après la mort de Cadijah et d'Abou-Taleb, l'apôtre de Dieu éprouva de nouveaux revers de fortune. Mais le temps était venu auquel Dieu avait résolu de rendre glorieuse sa maison sainte. Un jour que le prophète était sur la colline Al-Akaba, au septentrion de la Mecque, il se présenta à quelques habitants d'Iatreb, de la tribu des Karéjites ; et un entretien, ils se retirèrent fort satisfaits de l'apôtre et de retour à Iatreb, ils racontèrent à leurs concitoyens ce qui leur était arrivé, et il n'y eut aucune maison dans la ville où l'on ne parlât de la religion nouvelle ; et voilà pourquoi on les appelle *Ansariens*, qui veut dire *auxiliaires*. Bientôt douze Ansariens vinrent à la Mecque, prêtèrent serment au prophète, promirent le serment des femmes, et demandèrent que Mahomet priât pour tous ; car Dieu est indulgent et miséricordieux.

Mais voilà que les Koreischites se déch. atnèrent contre Dieu par des paroles injurieuses, accusèrent le prophète de mensonge, et persécutèrent les fidèles qui voulaient servir Dieu et professer son unité. Aussitôt le ciel leur envoya permission de combattre contre ceux qui leur feraient injure. Le prophète de Dieu ordonna aux siens de s'enfuir à Iatreb, et d'implorer le secours des Ansariens, et lui-même s'apprêtait à fuir. Mais le diable, qui voulait nuire au prophète, se glissa au cœur des Koreischites, et ils convinrent de choisir un homme de chaque tribu, afin que chaque tribu eût sa part du sang du prophète. Mais tandis qu'ils machinaient des ruses, Dieu en machinait aussi de son côté, car Dieu est le plus rusé et le plus adroit de tous les machinateurs. Gabriel vint dire au prophète de Dieu : **Ne couche point cette nuit dans le lit où tu as accoutumé de coucher**, et Ali se couvrit de la robe verte de Mahomet, et coucha dans son lit, et le prophète de Dieu, ayant ouvert sa porte secrètement, passa au milieu des conjurés, et prenant une poignée de poussière en sa main, il la dispersa sur leurs têtes (622). Ici commence l'*hégire* (fuite). C'était un vendredi. La fuite du prophète a consacré ce jour.

Abou-becr l'accompagnait et pleurait. Ils étaient conduits par un idolâtre, et ils arrivèrent à la caverne de Thur, où ils se cachèrent pendant trois jours. Et ceux qui les poursuivaient arrivèrent aussi la caverne, mais ils virent deux colombes qui avaient bâti leur nid et fait leurs œufs, et une toile d'araignée qui fermait tout le passage, et ils raisonnèrent ainsi : **Si quelqu'un était entré, il aurait cassé les œufs de la colombe et rompu la toile de l'araignée**, et ils se retirèrent.

La vertu de Dieu vaut mieux qu'une double cuirasse contre la pointe des épées, et qu'une forteresse contre les attaques de renfleraï. Le prophète de Dieu monta sur un chameau que lui amena son guide, et reprit sa route vers Iatreb. Mais les Koreischites ne se rebutaient point, et **le persécuteur tint un moment l'apôtre de Dieu**. Il suffisait d'un coup de lance, mais Dieu était avec son prophète ; il pria, il promit, il donna sa foi et obtint grâce.

Enfin il arrive à Iatreb, et dès lors Iatreb s'appela Médine (*Medinath*), c'est-à-dire **la ville**, la ville du prophète (*Medinath-al-Nabi*), et ceux qui avaient partagé la fuite du prophète s'appelèrent Mohagériens, qui veut dire **réfugiés**. Alors ils se mirent à construire une mosquée ; le prophète y travailla de ses mains, et quiconque travailla à cet ouvrage bâtit pour la vie éternelle et il unit par une fraternité les Ansariens et les Mohagériens, et chaque Mohagérien eut un frère ansarien. Mais Ali n'eut pas de frère ansarien, et Mahomet lui dit : **C'est moi qui serai ton frère en cette vie et dans l'autre** ; et Ali s'appela **serviteur de Dieu et frère de l'apôtre de Dieu**.

L'autorité de l'apôtre s'affermissait à Médine, et préparait sa vengeance contre la Mecque. Enfin le prophète déploya son drapeau, et décocha la première flèche contre les ennemis de l'islam. Ayant appris par ses espions qu'Abou-Sophian revenait de Syrie avec trente ou quarante hommes seulement et mille chameaux chargés d'orge, de blé et de raisins secs, il sortit de Médine au commencement du mois de rhamadan, avec trois cent treize hommes, dont soixante-dix-sept Mohagériens. Le nombre de ses chameaux était de soixante-dix. Il n'avait que deux chevaux. Mais les chameaux d'Iatreb portaient partout l'effroi, et les hommes qui les montaient n'avaient pas d'autre ressource que leurs épées.

L'apôtre campa près de Beder, il permit aux siens de lui construire une loge de bois et de feuilles où il serait assis, et l'apôtre de Dieu s'assit dedans avec Abou-becr. Et ils priaient dans cette loge, pendant que les fidèles combattaient. Mais les fidèles allaient céder, quand l'apôtre s'élançant de sa loge sur son cheval jeta

une poignée de sable contre les Koreischites, en criant : **Que leur face soit couverte de confusion**, et se tournant vers les siens : **Frappez de toutes vos forces** ; et l'ennemi plia, et l'on fit un grand carnage des Koreischites.

Alors vint à la Mecque un Juif qui se nommait Ca'ab. Il déplorait dans des vers insolents la mort des Koreischites tués à Beder, et il excitait le peuple à la vengeance. Mais l'apôtre l'ayant appris, s'écria : **Qui me délivrera de cet homme ?** Et aussitôt partit Mohammed, Ansarien, qui poignarda Ca'ab. Ce jour-là il y eut une grande consolation dans les musulmans, et une grande affliction dans les infidèles, et il n'y eut plus un juif à Médine qui ne tremblât pour sa vie.

Cependant les Koreischites ne respiraient que la vengeance de tous ces maux. Ils appelèrent à eux les principales tribus des Arabes, et marchèrent vers Médine, et les femmes koreischites portaient des tambours, et les frappaient en cadence, et se lamentaient sur les victimes de la bataille de Beder. L'apôtre vint camper entre Médine et le mont Ohud. Dès que l'on fut à portée, il donna le signal, et l'attaque des musulmans fut brusque, pour ne pas laisser à l'ennemi le temps de se reconnaître. Ali tua le grand porte-drapeau des Koreischites, et alors les fidèles rompant leurs rangs, crièrent : **Au pillage, au pillage !** car la déroute des ennemis paraissait grande. Mais Satan fit tomber ces fidèles par une trop violente avidité de butin, et Khaled, retournant sur eux avec la cavalerie des idolâtres, cria que l'apôtre était mort. Il était renversé à terre, deux de ses dents avaient été rompues, sa lèvre fendue, et son visage blessé de deux fers de javelots. Soixante-dix musulmans y périrent, et les femmes Koreischites, après avoir examiné les cadavres, coupèrent les nez les oreilles, et s'en firent des ceintures, des colliers et des bracelets. Une d'elles éventra un cadavre, et mangea le foie ; crime abominable. Et les Koreischites chantèrent : **Triomphe et sois exalté, ô Hobal, ta religion a vaincu !**

Les Nadhirites étaient une des plus riches et des plus puissantes tribus des juifs ; ils avaient un fort château qui n'était qu'à trois milles de Médine ; or, il arriva que deux hommes de cette tribu furent tués par Amru. Les Nadhirites demandèrent satisfaction. Le prophète la promit, et voulut traiter lui-même. Mais les Nadhirites complotèrent de l'écraser dans un festin sous une pierre qui tomberait du toit. Mais l'apôtre vit par inspiration ce que l'on machinait sur sa tête. Il se leva promptement, et ordonna la guerre contre les Nadhirites. En vain ils se défendirent pendant six jours. Toutes les richesses des enfants de Nadhir furent le partage du prophète. Dieu avait dit jusque-là, que l'apôtre n'avait droit qu'à la cinquième partie du butin. Mais de nouvelles paroles descendirent du ciel, et Dieu donna à son apôtre toutes les richesses des Nadhirites, parce que lui seul, cette fois, avait fait le succès comme il avait plu à Dieu, les musulmans n'ayant fait approcher du château, ni chevaux ni chameaux.

Le prophète de Dieu jouissait en paix du fruit de ses conquêtes ; car il avait soumis à son obéissance la plupart des tribus qui habitaient les provinces voisines de Médine. Mais ses ennemis jaloux, et les Nadhirites exilés ne s'endormaient pair au lieu de leur retraite. Et la guerre fut résolue. Mahomet fortifia Médine d'un profond retranchement, et voilà pourquoi cette guerre est appelée **guerre du fossé (al Kandak)**. Les Koreischites parurent bientôt avec dix mille hommes de diverses nations, et voilà pourquoi cette guerre s'appelle aussi guerre des nations (**al Azab**). Les deux armées demeurèrent en présence plus de vingt jours, sans bataille générale. Les plus braves se faisaient des défis, et c'était là toute la guerre, et Ali s'écria plus d'une fois : **Il est tombé sous la pesanteur de mon bras cet insensé, cet étourdi : j'ai vengé l'honneur du seigneur**

de Mahomet, j'ai laissé mon ennemi à terre, comme un tronc d'arbre enseveli dans le sable et la poussière.

Cependant prophète de Dieu eut recours à son seigneur, et appela sur les nations conjurées le trouble et la confusion : Et Dieu. envoya parmi les infidèles l'esprit de discorde et de division, il fit souffler d'orient un vent froid qui abattit leurs tentes, et le lendemain arriva l'agréable nouvelle de la retraite des ennemis.

Aussitôt l'apôtre dit aux fidèles : *A partir de cette heureuse année, c'est vous qui désormais attaquerez vos ennemis* ; et comme il rentrait dans Médine, Gabriel lui apparut avec une tiare de lin de diverses couleurs, monté sur une mule couverte d'une housse de satin ; et il dit à l'apôtre de Dieu : *Les anges n'ont pas mis bas les armes ; marche contre les enfants de Koraidha, et moi je vais les pousser et Les mettre en désordre.*

Et l'armée se mit en marche, et Gabriel fit l'office de coureur devant les troupes. Le château des Koraidhites fut assiégé par les braves troupes de la foi, et Gabriel jeta l'épouvante dans les lunes des Koraidhites ; ils se rendirent, et Dieu fit descendre de leur château ceux qui avaient secouru les Koreischites dans la guerre du fossé ; et Saad, qu'ils avaient choisi pour juge, prononça que les hommes devaient être mis à mort leurs biens partagés et confisqués, et les enfants réduits à l'esclavage. Et le prophète s'écria : vraiment tu as porté un jugement divin, descendu du plus haut des sept cieux. Sept cents Koraidhites furent conduits à Médine et enterrés vifs au milieu de la place, et cette place s'appela depuis : le marché des Koraidhites.

Mais un des plus dangereux ennemis de l'apôtre de Dieu avait échappé. Il se nommait Salam, et il s'était retiré à Khaïbar, chez d'autres juifs. Or il y avait à Médine une émulation de dévouement au prophète entre les Awsites et les Karéjites. Les Awsites avaient déjà tué Caab. A leur tour les Karéjites voulurent tuer Salam. L'apôtre de Dieu le permit, et ils vinrent à Khaïbar et demandèrent l'hospitalité à Salam, et le percèrent de plusieurs coups d'épée dans le ventre, et c'est ainsi que le Très-Haut enleva de ce monde le juif Salam et en débarrassa les musulmans.

L'apôtre continuait ses expéditions autour de Médine, et en même temps faisait un gros commerce sur les côtes de Syrie ; mais il voulait revoir la Mecque. En la sixième année de l'hégire, l'apôtre eut un songe où il lui sembla voir qu'il entraît avec ses compagnons dans la Mecque qu'il prenait en sa main la clef de la Caaba, que lui et les siens faisaient. Les circuits sacrés autour de la Caaba, que les uns se rasaient la tête, que les autres se coupaient les moustaches. Il raconta ce songe à ses compagnons qui s'en réjouirent, et l'on fit de grands préparatifs pour cette expédition et pour le pèlerinage. Mais les Koreischites avaient résolu de lui interdire l'entrée du temple, et ils sortirent en ordre de bataille. L'apôtre vint camper au bourg d'Hodaïbia, à une journée de la Mecque, sur le territoire sacré. Là, il fut inauguré d'une inauguration volontaire, par quinze cents musulmans, tous dévoués au prophète.

Mais Dieu ne donna pas la victoire à ceux qui l'avaient inauguré. La multitude des Koreischites prévalut, et l'apôtre fit un traité. Ali, secrétaire de Mahomet, écrivait déjà : *au nom du Dieu clément et miséricordieux* : mais le député des Koreischites s'écria : je n'entends point cela, écrivez : *en ton nom, ô Dieu*, et l'apôtre dit à Ali, écris : *en ton nom, ô Dieu*. Et Ali ayant écrit : *Voici les conditions auxquelles Mahomet l'apôtre de Dieu, fait la paix* : le député dit

encore : *si je te reconnaissais pour l'apôtre de Dieu, je ne l'aurais pas fait la guerre*, et Mahomet dit à Ali : *efface les mots : apôtre de Dieu, et mets en leur place : fils d'Abdallah*. Et comme Ali protestait et disait : non, je ne noircirai pas ton glorieux titre, le prophète prenant la plume, effaça les mots *apôtre de Dieu*, et mit en leur lieu : *fils d'Abdallah*. Le traité établit une trêve de dix ans entre les musulmans et les Koreischites, permit à Mahomet de venir dans un an visiter les saints lieux, lui défendit d'y entrer armé ; et à lui, et à chacun des siens, de séjourner plus de trois jours à la Mecque. Le prophète lut le traité aux fidèles, puis commença un sacrifice, égorga un chameau et se fit raser la tête, et les fidèles l'imitèrent, et l'on dit que les têtes-et les mentons étant rasés, Dieu envoya un vent violent qui emporta tous les cheveux et toutes les barbes sur le territoire sacré de la Mecque, ou ils furent dispersés de tous côtés.

Les musulmans s'en retournaient tristement à Médine ; mais à deux journées de chemin, Dieu leur envoya une merveilleuse consolation : le chapitre quarante-huitième du Koran leur fut communiqué ; il s'appelle la *conquête*, et il annonçait aux musulmans une conquête certainement illustre.

Et d'abord le prophète écrivit aux rois étrangers pour les inviter à l'islamisme. Le premier fut Kesra ou Khosroès, surnommé Parviz, roi de Perse. Le second fut César, roi des Romains (Héraclius). Le troisième fut Makawkas, seigneur de l'Égypte. Le quatrième fut le grand et puissant roi d'Éthiopie, le *Nagjaschi* (le négush). Le cinquième fut Al-Harêth, le Gassanite. Le sixième fut Howada, fils d'Ali, roi de la province d'Al-Yemana. Le septième fut Mondar, fils de Sawas, roi d'Al-Bahraïn. Le huitième fut Al-Hareth, fils de Colal, qui régnait dans l'Yémen.

Mais en attendant les réponses, il se tourna vers les juifs, qui par des enchantements l'avaient ensorcelé, et il vint assiéger Khaïbar (la forteresse), où les juifs s'étaient retranchés. L'apôtre de Dieu avait à sa suite quatorze cents Fantassins et deux cents cavaliers.

Il avait deux étendards, l'*aigle noir* et le *soleil*, par où les juifs avaient compris que cette guerre était destinée contre eux. C'est pour cela qu'ils avaient coupé leurs palmiers au nombre de quatre cents, et qu'ils avaient fait le dégât à la ronde pour affamer les musulmans. Mais Dieu ouvrit la victoire au prophète. Il prit l'un après l'autre les châteaux des juifs de Khaïbar, et Ali lui fut d'un grand secours. *C'est moi*, disait Ali aux ennemis, *que ma mère à ma naissance surnomma le lion robuste. Je vous mesurerai de mon épée et vous taillerai tous en pièces*. Enfin les habitants de Khaïbar songèrent à se rendre et ils prièrent l'apôtre de partager avec eux leurs terres, et l'apôtre accepta, à condition qu'il les chasserait de leur pays quand il lui plairait. Après cela, il rassembla toutes les dépouilles et tout le butin il en prit la moitié pour lui et distribua le reste aux musulmans. Mais durant cette guerre de Khaïbar, était arrivé l'empoisonnement de l'apôtre de Dieu. Une femme juive, qui voulait venger son frère tué par Ali, mit du poison dans une brebis rôtie, qui devait être servie sur la table du prophète. Et le prophète en mangea ; et en vain il s'en aperçut, et fit jeter la brebis au feu jusqu'à ce qu'elle fut toute réduite en cendres ; *la brebis de Khaïbar ne cessa de le venir visiter de temps en temps, et trois ans après, les veines de son cœur rompirent par la violence du poison*.

Cependant l'année était révolue, et l'apôtre fit son pèlerinage à la Caaba. C'est la visite de *consommation*, et l'apôtre attira à lui trois Koreischites, Khaled, Amrou et Othman, et ils se firent musulmans.

Après cela, l'apôtre de Dieu envoya ses lieutenants soumettre quelques bourgades, et fit la guerre aux Romains, qui avaient assassiné son ambassadeur au roi de Basra, et la bataille se livre près de Muta (629), une des villes qui dépendent de la Syrie. D'abord, Zaïd, qui portait l'étendard de l'Islamisme, fut tué. Aussitôt Giafar prit l'étendard jusqu'à ce que sa main droite fut coupée. Alors il reprit l'étendard de la main gauche, qui fut coupée à son tour ; et alors il saisit l'étendard de ses deux bras et le tint serré contre sa poitrine, jusqu'à ce qu'un soldat romain lui fendit la tête de son sabre. Abdallah releva l'étendard et rétablit le combat, mais Abdallah fut tué aussi, et les musulmans s'enfuirent. Alors Khaled, l'épée des épées de Dieu, prenant l'étendard, l'éleva haut, et Dieu donna la victoire aux siens parla valeur de Khaled ; et Khaled disait lui-même : **En ce jour-là, neuf épées se rompirent en ma main, et à la fin je n'avais plus pour armes défensives et offensives qu'une petite écuelle de bois d'Yamana.** La joie de l'apôtre fut mêlée de regrets, sur la mort des braves qui avaient soutenu l'étendard, mais après les funérailles, l'apôtre de Dieu se tournant vers les musulmans, leur cria : **Ne pleurez plus Giafar, car à la place de ses deux mains coupées, on lui a donné deux ailes qui le portent en paradis, au lieu qu'il a choisi pour demeure.**

Et bientôt la Mecque elle-même fut soumise. Les Koreischites avaient violé la trêve, et l'apôtre, déterminé à la guerre approcha de la Mecque avec dix mille combattants. Khaled décida la victoire porta par terre vingt-huit des idolâtres, et chassant les autres dans la ville, y continua le carnage. Et l'apôtre s'avançant sur les hauteurs voisines, avec un turban noir et l'habit de pèlerin, contempla son triomphe et défendit de tuer personne dans la Mecque. Mais sa parole fut vaine, et Dieu qui voulait autrement, obscurcit l'esprit de Khaled qui ne comprit pas la parole du prophète, et tua sans pitié.

L'apôtre de Dieu fit son entrée dans la Mecque, au moment que le soleil parut sur l'horizon. Et il entra dans la Caaba criant à haute voix : *Dieu est plus grand*. Or il y avait autour de la Caaba trois cent soixante idoles, et l'apôtre, à mesure qu'il les touchait de son bâton, disait : **La vérité est venue, que le mensonge disparaisse et ne revienne jamais ; le mensonge n'est que vanité,** et à mesure qu'il disait ces paroles chaque statue tombait à la renverse ; et quand elles furent tombées, l'apôtre remontant sur son chameau, fit les sept circuits autour de la Caaba, fit deux inclinations, et s'en alla au puits de Zemzem. Et puis il proscrivit onze hommes et six femmes, et dit aux siens : **Vous les tuerez en quelque endroit qu'ils se trouvent, et jusque dans le territoire sacré et jusque dans la Caaba.**

L'apôtre de Dieu demeura à la Mecque pendant quinze jours ; il régla les affaires du gouvernement de l'État, et sortit pour commencer *la guerre des idoles*. Il soumit la tribu d'Honaïn et assiégea deux fois les Arabes de Tayef. La première fois il leur prit six mille hommes, vingt-quatre mille chameaux, quarante mille moutons et quatre mille onces d'argent. Et l'année suivante les Arabes de Tayef ne pouvant résister, se soumirent en silence.

C'est ici l'*année des ambassades* (631). En la neuvième année de l'hégire, les ambassadeurs de toutes les nations arrivèrent à Médine, plus nombreux que les dattes mûres qui tombent du palmier. Chosroès avait déchiré la lettre de l'apôtre qu'il appelait son esclave ; mais Dieu avait déchiré son royaume comme il avait déchiré la lettre, et suscité contre Chosroès, son fils Siroès. Héraclius envoya des

présents au prophète ; Makawkas, gouverneur de l'Égypte, une belle esclave¹. Et les princes de l'Yémen en qui avaient attendu les succès de Mahomet, quand le secours lui fut venu et la victoire, entrèrent par troupes dans la religion ; et l'apôtre célébra les louanges de son Seigneur.

Alors le prophète domina sur l'Arabie ; mais il voulait attaquer les autres infidèles, et il chargea Ali de porter à la Mecque la *déclaration* qui venait de descendre du ciel². Elle déliait l'apôtre de tout traité avec les infidèles, ne leur donnant que quatre mois pour embrasser l'islamisme. Elle défendait aux juifs de porter le pied sur le territoire sacré de la Caaba, Et l'apôtre lui-même vint faire le pèlerinage de la Mecque., et égorga en sacrifice soixante-trois chameaux, qui était le nombre des années de sa vie, et il quitta la Mecque pour ne plus la revoir,

Il n'eut pas le temps d'atteindre les infidèles du Syrie. Il revint à Médine ; et comme sort corps avait perdu sa force, il chargea Abou-becr de faire désormais la prière à sa place. Et voici les adieux de l'apôtre de Dieu, qu'il a faits 'à la mosquée, le dernier jour qu'il y parut : *Si j'ai frappé quelqu'un d'entre vous, voilà un bâton, qu'il me frappe ; si je dois quelque chose à quelqu'un, voilà ma bourse, qu'il se paye.* Un homme sortant de la foule, réclama trois drachmes et l'apôtre les paya, et remercia son créancier de l'avoir accusé en ce monde plutôt que dans l'autre.

Et il revint à sa maison, et Ezraël, l'ange de la mort lui fit demander la permission d'entrer ; et Mahomet donna cette permission. On raconte que les premières paroles que l'apôtre avait prononcées après sa naissance, étaient : *Dieu est grand* ; et que les dernières qu'il prononça en mourant étaient : *entre les citoyens d'en haut.* Omar ne voulait pas croire qu'il fût mort, et le peuple de Médine ne le croyait pas non plus. Mais Al-Abbas, oncle de l'apôtre, leur jura au nom du Dieu à côté duquel il n'y a point de Dieu, que le prophète de Dieu avait certainement goûté la mort. Et une grande consolation vint d'en haut à ceux qui se lamentaient que la paix et la miséricorde descendent sur vous. Toute lame doit goûter la mort ; mais vous recevrez vos récompenses au jour de la résurrection (632)³.

KORAN. — Il faut quitter le ton arabe pour revenir au langage de la vérité. Mahomet avait connu dans ses voyages un moine grec chassé de l'empire pour hérésie, et un rabbin. Le moine lui fit lire l'Évangile, et le rabbin lui expliqua le Pentateuque. Ce furent là ses envoyés célestes et son inspiration. il combina les deux livres avec les mœurs et les croyances des Arabes, et il en fit une religion qui valait mieux que l'idolâtrie par ses dogmes et même par quelques préceptes ; mais ces préceptes étaient accommodés à l'amour des combats, des aventures et des plaisirs. On gagnait tout sur la terre à se faire mahométan ; comment s'étonner qu'il ait été obéi sans répugnance !

Il n'avait pas lui-même coordonné sa religion ; comme il faisait parler Dieu à chaque circonstance, sa religion ne pouvait être complète qu'après sa mort, quand Dieu ne lui parlerait plus. A mesure qu'il avait besoin d'une révélation, il la dictait à ses secrétaires, qui l'écrivaient au hasard sur des feuilles de palmier ou

¹ Makawkas était Jacobite. Par haine de la religion catholique il se faisait l'ami de Mahomet.

² C'est un chapitre du Koran.

³ Toute cette histoire de Mahomet est extraite des pièces rapportées par Gagnier, dans la vie de Mahomet.

des omoplates de mouton. Après sa mort, Abou-becr fit recueillir tous ces fragments, et il en composa un livre, le *Koran*, le livre qui n'a pas d'autre nom, le livre par excellence, comme la *Bible* des Juifs ou le *Zend-Avesta* des Perses.

L'*Islam*, la foi qui sauve, repose sur deux principes, une vérité et un mensonge : *il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète*. Ainsi il déclare la guerre à l'idolâtrie, et se rattache aux croyances chrétiennes en les changeant. La vérité a été apportée aux hommes par six prophètes, Adam, Noé, Abraham, Moïse, Jésus-Christ, Mahomet. Mais le dernier venu a toujours été le plus grand, et Mahomet est et sera le dernier. Mahomet est ce Paraclet, promis par l'Évangile, qui doit consoler et instruire. Malheur aux chrétiens qui adorent Jésus-Christ comme Dieu : au dernier jugement, Jésus-Christ accusera et les Juifs qui ne l'ont pas reconnu comme prophète et les chrétiens qui le déclarent Dieu. Car Dieu ne tient l'être que de lui-même, n'engendre point et n'est point engendré, et ne connaît aucun compagnon.

Ce Dieu unique a ses serviteurs célestes, ses anges qu'il envoie aux hommes ainsi Gabriel a été envoyé à Mahomet ; ses prophètes qui annoncent sa parole, ainsi Mahomet annonce l'islam. Il a été honoré autrefois d'un culte pur, par les patriarches, les pères des nations ; ainsi Abraham, le père des Arabes, n'était ni juif ni chrétien ; il était *musulman*, c'est-à-dire croyant, et adorateur d'un seul Dieu.

Ce Dieu est puissant. La Bible donne à Mahomet le grand mot de la puissance divine : Dieu dit : *que cela soit fait, et cela est fait*.

Ce Dieu est juste, il punit, il récompense, il fait vivre l'âme après le corps, et doit ressusciter le corps à la fin des temps. C'est la doctrine chrétienne. La réversibilité des mérites, la grâce de l'un accordée en partie aux mérites de l'autre, l'éternité des peines et des récompenses, c'est encore de l'Évangile. Mais voici la différence. Après que chacun aura répondu pour ses œuvres, tous passeront sur le pont de l'abîme ; mais les méchants n'arriveront pas à l'autre bord ; ils tomberont dans l'enfer, plus ou moins bas selon leurs crimes. L'enfer se compose de sept enfers : au septième enfer, au fond de l'abîme, au lieu de la plus horrible souffrance, les hypocrites de toutes les religions ; au sixième enfer, les idolâtres qui souffriront moins ; au cinquième, les mages qui souffriront moins encore ; au quatrième, les juifs ; au troisième, les chrétiens ; au second, les apostats ; au premier, les musulmans impies, les seuls qui puissent espérer d'en sortir, par les prières de Mahomet.

Le paradis sera le séjour des bons ; mais le voluptueux Arabe ne savait pas la langue, qu'on ne parodie pas, des délices du ciel ; il ne savait pas dire que les bons seraient comme des anges devant la face du père qui est dans les cieux. Il parlait aux Bédouins ; il leur promit qu'ils ne seraient plus les Bédouins, les fils du désert, pauvres et déshérités de la matière et de la volupté. Il leur promit l'or pour vêtements, pour habitation un jardin heureux comme l'Yémen ; et dans ces jardins les banquets des heureux de la terre, les vins exquis et les houris aux yeux noirs, au teint blanc comme la perle d'Orient.

Pour passer de la vie de la terre à cette autre vie de plaisirs terrestres, le musulman doit accomplir certains préceptes. Il croira, la *foi* c'est le premier précepte. La *circconcision* qui marque, dès la naissance, son alliance avec Dieu, l'oblige à *prier*, à *jeûner*, à donner l'*aumône*. Dans sa route vers Dieu, la prière le conduira jusqu'à la moitié du chemin, le jeûne jusqu'à la porte divine, et l'aumône lui ouvrira cette porte. Dieu d'abord voulait qu'on priât cinquante fois

par jour ; à la demande de Mahomet, il s'est rabattu à cinq fois. Le musulman prie en se tournant vers la Mecque ; et c'est le vendredi, jour de la fuite du prophète, que se fait la prière publique. Le musulman doit encore, une fois en sa vie, venir prier à la Mecque, s'il le peut. Ce pèlerinage remonte à Adam, Abraham, Ismaël ; les apôtres du Messie ont été pèlerins, et Jésus, fils de Marie, quand il descendra du ciel accompagné de soixante-dix mille bienheureux, célébrera en personne le pèlerinage de la Mecque.

Le jeûne doit s'accomplir pendant le mois de Rhamadan, pour préparer la fête du Baïram, espèce de Poque préparée par cette espèce de carême ; misérable parodie de la discipline chrétienne, qui n'a point son explication. Pendant ce mois, le musulman, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, s'abstiendra de nourriture, de bains, de parfums, de plaisirs. Plus tard, d'habiles interprètes en honorant la face du soleil par un jeûne austère, firent de la nuit le jour, et passèrent en festins les nuits du Rhamadan.

La somme de l'aumône est fixée par Mahomet, irrévocablement et sans admettre d'excuse, comme fait le despotisme d'Orient. Le musulman, s'il est honnête homme, doit aux pauvres le dixième de ce qu'il possède ; le cinquième, si sa conscience lui fait des reproches, et il doit faire l'aumône sans le dire. Il doit prêter sans intérêt. Dieu détourne les yeux, de l'usure pour les porter sur l'aumône.

Le musulman saignera son corps. Gabriel, un jour qu'il instruisait le prophète, gratta la terre avec son pied et l'eau en jaillit, et l'archange enseigna au prophète le rite de la *Vodka*, purification. Si l'eau manque au musulman, il pourra faire l'ablution avec du sable.

Le musulman ne boira pas de vin ni de liqueurs fermentées. Cet ordre descendit du ciel après que le prophète eut couru risque de la vie au festin des Nadhirites. On t'interrogera, dit le Koran, touchant le vin et les jeux de hasard. Dis-leur : il y a un grand crime dans l'un et dans l'autre. Mahomet défendit encore la chair du porc, du lièvre et des animaux étouffés. C'est un nouvel emprunt au Lévitique.

Mais il fallait quelque licence, même sur la terre : Mahomet permit la polygamie. Il réduisit à quatre le nombre des femmes ; un privilège spécial lui en donna quinze. Il y a dans le Koran une longue histoire où Dieu envoie Gabriel pour autoriser tous les dérèglements de Mahomet, pour lui défendre le repentir, et, comme il venait de faire serment de vivre mieux, le délier de ce serment ; **car Dieu connaît tout, il est sage**. Races abâtardies de l'Orient, éternellement dignes de l'esclavage et du mépris du monde ; elles n'ont pas encore enfanté un homme qui ait rougi d'un pareil Dieu, et par sa morale apprécié les intentions du prophète !

L'Islam devait s'établir par la force. Pour enhardir ses soldats au mépris de la mort, Mahomet accepta le dogme de la prédestination répandu dans tout l'Orient ; il déclara les infidèles prédestinés au feu, et la prédestination absolue a fait la fortune des Arabes.

Tradition. — A côté de la loi écrite, se place la tradition (*Sunna*), qui a été écrite à son tour. C'est un recueil des miracles du prophète. Les miracles prouvent une mission divine, et la Sunna semble être la confirmation du Koran. Les arbres allaient à la rencontre de l'apôtre ; il fut salué par des pierres, l'eau jaillissait de ses doigts : une solive poussa des gémissements devant lui. Ses paroles coupèrent la lune en deux parts. La lune se détourna de sa route, fit sept fois le tour de la Caaba, salua Mahomet en langue arabe, entra par le col de sa chemise

et sortit par la manche. Il voyagea sur un borak dans le ciel, salua les patriarches, les prophètes et les anges. Il s'approcha à deux portées de trait du trône de Dieu, le Tout-Puissant le toucha à l'épaule, et il en ressentit un grand froid. Il redescendit à Jérusalem, et toujours porté sur son borak, il ne mit que la dixième partie d'une nuit à faire un voyage de plusieurs milliers d'années. Toutes ces merveilles, que personne n'a jamais vues, et que le prophète racontait aussi bien que les apparitions de Gabriel, furent, pendant deux siècles, conservées par la mémoire des hommes, A la fin, le pieux Al-Bochari, qui venait chaque jour prier dans le temple de la Mecque, et faire ses ablutions au puits de Zemzem écrivit ce qu'on racontait, et déposa ses pages l'une après l'autre sur la chaire et le tombeau de l'apôtre de Dieu.

IV

Le successeur de Mahomet, son *khalife* (vicaire), fut Abou-becr, qu'il avait désigné pour faire la prière publique. Il était père d'Ayescha, la plus chérie des femmes de l'apôtre ; Ayescha devint une puissance. Vainement Ali, époux de Fatime, fille de Mahomet, réclamait l'héritage de son beau-père, et avec lui les Hashémites refusaient le serment de fidélité. Fatime mourut, et Ali affaibli reconnut le khalife. Toutefois sa résistance avait commencé un schisme éternel dans l'islamisme. D'une part, les Sunnites (traditionnaires) reconnaissent comme légitimes les trois khalifes qui régnèrent avant Ali. D'autre part, les Chiites ont ajouté à l'Islam que si Mahomet est l'apôtre de Dieu, Ali est son vicaire. Ils chargent d'imprécations les trois premiers khalifes, Omar surtout. Omar, pour eux, est le diable, et son meurtrier un saint. Ils crient en lançant leurs flèches : *Puisse cette flèche percer le cœur d'Omar*. La rivalité dure encore entre les Persans sectateurs d'Ali et les Turcs sunnites.

L'héritage de Mahomet, c'était la prédication du koran par la guerre ; et d'abord il fallut soumettre de nouveau les musulmans arabes qui repoussaient l'abstinence du vin, le jeûne du rhamadan, les cinq prières par jour et les dîmes. Un moment il ne resta au khalife que Médine et Tayef ; mais Khaled écrasa les rebelles, et, par la mort de dix mille, pacifia l'Arabie.

Alors commença la guerre sainte, par cette lettre d'Abou-Becr : *Au nom des Dieu dément et miséricordieux, je vous annonce que j'ai dessein d'envoyer les fidèles en Syrie, et que combattre pour la religion est un acte d'obéissance à la volonté de Dieu...* Les Arabes accoururent de toutes parts au camp de Médine, et Abou-Becr, montant sur la colline, fit la revue des hommes, des armes et des chevaux : *Dieu est vivant et vous regarde, dit-il à cette armée, ne tournez donc jamais le dos ; que le sang des femmes ne souille jamais votre victoire ; respectez les palmiers, les champs de blé, les arbres fruitiers, respectez vos traités... Mais pour ces membres de la congrégation de Satan, que vous reconnaîtrez à leur tonsure, fendez-leur le crâne, s'ils ne se font mahométans.*

Cette guerre dura sans interruption pendant vingt-trois ans, à la grande gloire des Arabes, sous les trois khalifes électifs, Arbou-Becr (632-634), Omar (634-644), et Othman (644-655). Les Arabes conquièrent la Syrie, l'Égypte et la Perse, et commencèrent paraître en mer. Ralentie par les guerres intérieures et la seconde querelle d'Ali, la guerre sainte reprit sa force première, sous les khalifes Ommiades, en 692, et ne s'arrêta que devant l'invention nouvelle et invincible du feu grégeois (717) et la masse d'armes de Charles-Martel (732).

Au fanatisme des Arabes, à leur rage de prédication aventureuse, à ce sabre impitoyable qui ne permit jamais la discussion sur la foi l'empire grec n'opposa qu'un peuple abâtardi par de misérables controverses, et des empereurs lâches et cruels qui laissèrent faire aux musulmans pour s'égorger plus à l'aise. Après Héraclius (641), le premier César qui s'avoua impuissant contre le koran, Héraclius-Constantin, son fils, Héracléonas, son autre fils, disparurent en un an, empoisonnés ou mutilés. Constantin II, fils de Constantin, ne put tenir à C. P., dévastée par ses violences ; il vint errer en Italie et se fit tuer à Syracuse (668). Constantin III ôta la vue à ses frères, livra les deux Mésies aux Bulgares, et laissa un fils, Justinien II, qui proscrivit en un jour toute la population de C. P. Chassé par Léonce (695), qui fut à son tour chassé par Absimare-Tibère Justinien II reparut avec le secours des Bulgares et périt de la main du bourreau (711).

Conquête de la Syrie. — La lutte entre les khalifes et la famille d'Héraclius n'était donc point incertaine, Abou-bechr l'engagea par l'attaque de La Syrie. Abou Obéidah et Khaled partirent devant Bosra (632). La première parole des nouveaux apôtres fut une promesse de mort. *Il faut vous faire mahométans, ou passer sous le tranchant de nos épées.* Une trahison grecque livra la ville. Aussitôt Damas fut assiégée. Celle-là au moins fut défendue d'abord des combats singuliers entre les plus braves, puis une bataille générale. Cinquante mille Grecs arrivaient ; Khaled suspendit le siège, et écrivit à Amrou : *Viens nous rejoindre à Aznadin, où soixante mille infidèles veulent éteindre avec leur bouche la lumière du Seigneur.* La bataille fut solennelle. Kahled réserva ses forces pour la fin du jour, comme le prophète qui gagnait ses batailles vers le soir. Les Grecs épuisèrent leurs flèches, et ils s'étaient ainsi désarmés, lorsque Khaled fondit sur eux et les dispersa. Mais Damas n'était pas prise encore. Le gouverneur grec résista pendant soixante-dix jours ; il fallut pourtant céder. Khaled ne s'était point entendu avec Abou-Obéidah. Tandis que celui-ci accordait une capitulation, Khaled, armé de toute sa rage, entra par le quartier opposé et inondait les rues de sang. Il fallut l'autorité supérieure d'Abou-Obéidah pour lui faire comprendre un traité qui épargnait le sang des infidèles.

A cette nouvelle, Héraclius s'écria : *Adieu la Syrie,* et Abou-bechr, avant de mourir, avait vu ce temps désiré *où les infidèles commençaient à croire, où les impies ne doutaient plus, où les menteurs disaient la vérité.* La guerre continua avec plus de gloire encore sous Omar. La chute de Damas entraîna celle d'Émèse et d'Héliopolis, et la conquête de la Célé Syrie. Cependant Héraclius tentait un dernier effort. Il réunissait de toutes les provinces d'Europe et d'Asie quatre-vingt mille Grecs, et plaçait à l'avant-garde soixante mille Arabes chrétiens, parce que rien *ne coupe mieux le diamant que le diamant lui-même.* Les Arabes se portèrent près du torrent de l'Yermouck Les Sarrazins, trois fois repoussés dans la première journée attendirent le lendemain leurs femmes y combattirent à côté d'eux sans rien déridier encore ; ce ne fut qu'au troisième jour que le désastre des impériaux fut complet. Pour mieux célébrer leur victoire, les Arabes assiégèrent aussitôt Jérusalem. Quatre assauts vaillamment soutenus, des combats de chaque jour, sous la direction du patriarche Sophronius, amenèrent au moins une capitulation. Les habitants ne voulurent se rendre qu'à Omar lui-même. Il partit de Médine sur un chameau chargé de deux sacs ; l'un contenait de l'orge, du riz, du froment, la provision ordinaire des Arabes ; l'autre, des fruits. Devant lui était une outre d'eau, et derrière un plat de bois. Omar laissa aux habitants de Jérusalem l'exercice de leur religion et tous leurs biens, sous la condition d'un tribut ; mais leur fut défendu de sonner leurs cloches à toute volée, et d'essayer la conversion des musulmans. Ce dernier coup brisa

Héraclius, il se prosterna douloureusement dans la cathédrale d'Antioche, pleura ses péchés et ceux de son peuple, et déclara au monde qu'il était inutile de combattre contre la volonté de Dieu. Alep fut prise, Antioche se sauva par un tribut de trente mille pièces d'or, et Héraclius s'embarquant pour C. P., délia de leur serment de fidélité ce qui lui restait de sujets en Syrie. Cependant son fils Héraclius-Constantin avait encore quarante mille hommes à Césarée ; mais il sentait le besoin de suivre son père pour lui succéder. Césarée abandonnée, donna 200.000 pièces d'or pour n'être pas pillée, et toute la Syrie fut soumise. La seule vengeance qui se fit sentir aux Arabes, fut une peste qui, à Antioche, en emporta vingt-cinq mille (638).

Conquête de l'Égypte. — Khaled avait toute la gloire de la première conquête, et voilà qu'il portait déjà l'épée de Dieu entre le Tigre et l'Euphrate. Amrou voulait aussi donner sa province au prophète. Il s'avança vers l'Égypte sans attendre les ordres du khalife ; d'autres disent qu'il les demanda, mais sans interrompre sa marche, et qu'après avoir reçu la lettre d'Omar, il ne l'ouvrit que sur la frontière égyptienne. Elle portait : *Si tu es toujours en Syrie, retire-toi ; si tu es déjà sur la frontière d'Égypte, avance et compte sur Dieu et sur tes frères.* Il lut à son armée cette lettre qui confirmait sa résolution, et attaqua Peluse, la clef de l'Égypte, par où commençait toujours l'invasion. Ses quatre mille hommes emportèrent Péluse en trente jours, et marchèrent sans résistance jusqu'à Memphis. Il persévéra dans le siège pendant sept mois, malgré la forteresse de Babylone et l'inondation du Nil, grâce à l'arrivée de quatre mille autres Arabes, mais surtout grâce à la trahison. La querelle des monophysites (v. chap. VI) avait pénétré en Égypte. Les Coptes, les descendants des anciens habitants, nommés jacobites du nom de Jacques, leur chef, détestaient les Grecs orthodoxes. Makawkas avait obtenu le gouvernement du pays en dissimulant sa croyance ; il voulut se venger en acceptant les Arabes. Il traita avec Amrou, prêta, avec les Coptes, serment au khalife, et promit l'hospitalité aux musulmans. Alors *Dieu fut victorieux.* C'était le cri d'Amrou en entrant dans Memphis. Le vainqueur dédaigna cette ancienne capitale des Pharaons, et non loin fonda le Kaire. Les Grecs restaient seuls pour défendre l'Égypte. Amrou courut à Alexandrie ; mais une longue résistance l'arrêta. Amrou repoussait les sorties, et les assiégés les assauts. Cela dura quatorze mois. Un jour, Amrou pénétra jusque dans la citadelle sans voir s'il était suivi ; il n'avait que quatre hommes avec lui. Il regardait les Grecs avec audace et les outrageait par ses paroles ; il allait périr quand un des siens, le frappant au visage s'écria : *Tu n'es que le dernier des musulmans, laisse parler tes supérieurs.* Les Grecs le prirent pour un esclave, et, admirant son courage, le laissèrent aller pour leur ruine. Alexandrie fut prise enfin (640). Amrou annonça au khalife qu'il avait pris la grande ville de l'occident, et Héraclius en mourut de douleur sept mois après. L'Égypte était le plus grand butin que le Bédouin eût encore conquis hors de son désert. Les caravanes arabes s'enrichirent de tout ce que perdaient les vaisseaux de l'empire, et une longue file de chameaux, chargés de provisions, couvrit, presque sans interruption, la route de Memphis à Médine. Amrou gouverna sa conquête, régla les impôts, eu destina un tiers à l'entretien des digues et des canaux, et recommença les travaux du canal des Ptolémées ; mais cette entreprise fut interrompue : on craignait d'ouvrir aux Grecs un chemin jusqu'aux villes saintes de l'Arabie.

Conquête de la Perse. — La guerre de la Perse avait commencé pendant la guerre de Syrie (636). La mort de Chosroès II, les usurpations qui la suivirent laissaient sans défense les trésors si vantés des Sassanides. Cependant

l'apparition des Arabes dans les déserts de Babylone avait averti les Perses ; renonçant aux querelles intérieures, ils avaient déposé leur reine Arzéma, le sixième de leurs usurpateurs et mis à sa place Isdegerd III, petit-fils de Chosroès ; mais cet enfant de douze ans sentait sa faiblesse et son inexpérience. Zaïd, lieutenant d'Omar, et trente mille Arabes approchaient. Isdegerd donna à son vizir Rustan cent vingt mille hommes, et le tablier de cuir du forgeron Ardshir couvert de pierres précieuses. Mais Rustan ne put tenir à Cadesiah. C'est la journée *du secours*, parce que les Syriens vinrent secourir les Arabes, la journée *de l'ébranlement* parce qu'elle souleva de ses fondements la monarchie des Perses ; c'est la *nuît du rugissement*, parce que les Arabes chargèrent encore pendant la nuit en rugissant. Un ouragan, au commencement du second jour, aveugla de poussière les yeux des Perses, et l'Assyrie fut soumise.

Les Arabes voulurent jouir aussitôt de ce succès. Ils fondèrent Bassora au confluent du Tigre et de l'Euphrate. Les plaines qui l'entourent se couvrirent bientôt de palmiers et de troupeaux et l'une des vallées voisines fut appelée un des quatre paradis de l'Asie. Au contraire le vertige avait pris aux Perses. Ils entrevoyaient le dernier jour de leur empire et de leur religion. Ils pouvaient encore beaucoup derrière leurs canaux et leurs rivières ; ils abandonnèrent leurs meilleurs postes. Isdegerd s'enfuit en Médie. Cependant Zaïd passait le Tigre, et les musulmans apercevant Ctésiphon, s'écriaient : Voilà le palais blanc de Chosroès, voilà la prophétie de l'apôtre accomplie. Ctésiphon fut pillée puis abandonnée ; à sa place. Omar fit élever Couffah sur la rive occidentale de l'Euphrate.

Isdegerd voulut au moins tenter le sort des armes à Djalulah ; battu de nouveau, il fuit dans le Farsistan, la patrie du grand Cyrus et des premiers Perses. Ceux qui rie s'enfuirent pas ne résistèrent pas mieux, malgré leur courage. Ils furent battus aussi à Nehavend (642) ; les musulmans après cette victoire des victoires, furent maîtres du pays jusqu'à la mer Caspienne. Alors ils revinrent passer le Tigre à Mossoul, se réunirent à une division de l'armée de Syrie, et envahirent le Farsistan. Cependant le nouveau khalife Othman promettait le gouvernement du Khorasan à celui qui se soumettrait. Le Khorasan fut envahi et soumis. Isdegerd fuyant encore de Persépolis, faillit être écrasé sous les colonnes de son palais. Il arriva chez les hordes turques de l'Oxus et de l'Iaxarte, mais l'empereur Chinois Tatt-Song lui fut plus utile ; il lui donna une armée de Tartares. A leur tête il revenait contre les musulmans, mais trahi par un des siens, il fut poursuivi par les Tartares ses alliés. Arrivé au bord du Marg-Ab, il pria un meunier de le porter sur l'autre bord ; il lui offrait en récompense ses bracelets et ses anneaux ; le meunier n'en connaissait pas le prix, il voulait moins sans le savoir et demandait des pièces de monnaie. Ce retard perdit Isdegerd, les Tartares le tuèrent sur le bord du fleuve et la Perse fut soumise au khalife (652).

Expéditions maritimes. — La conquête de la Perse n'était pas la seule gloire du khalifat d'Othman. Moavia, gouverneur de Syrie (648), avait équipé mille sept cents vaisseaux. Il avait pillé les Cyclades et l'île de Rhodes. A Rhodes il avait trouvé les débris du fameux colosse renversé par un tremblement de terre ; il les avait vendus à un Juif qui en chargea neuf cents chameaux. Moavia avait poussé jusqu'à la Sicile, mais le temps n'était pas venu des grandes victoires sur mer, et les querelles du khalifat devaient ralentir la gloire musulmane.

Querelles intérieures. — Othman n'avait retenu de ses deux prédécesseurs, que l'affectation de la pauvreté ; mais la gloire de ses armes ne déguisa pas sa faiblesse et les abus de son gouvernement. Il livra les commandements à ses

parents, à ses amis, et dépouilla Amrou de l'Égypte, conquise par lui. Lorsque les mécontents firent entendre une voix terrible, Othman avoua publiquement ses fautes, et révélant mieux sa faiblesse ranima la rivalité des deux factions. Tandis que les provinces de Couffah, de Bassora et de l'Arabie se révoltaient, Othman, fut assassiné à Médine. Le koran qu'il tenait sur sa poitrine ne le sauva pas. Ayescha, femme de Mahomet, ennemie d'Ali, était absente. Ali fut proclamé khalife (655). A l'heure de la prière le khalife vint à la mosquée vêtu d'une étoffe légère de coton, un turban grossier sur la tête, tenant ses pantoufles d'une main, et s'appuyant de l'autre sur son arc. Les compagnons du prophète et les chefs des tribus saluèrent leur nouveau maître, et lui présentèrent, comme gage de fidélité, la main droite.

Mais il n'avait point Ayescha, ni Telha, ni Zobéir qui révéraient en cette femme la mère des fidèles. Il marcha contre eux, tua Telha et Zobéir près de Bassora, tua successivement les soixante-dix hommes qui tenaient la bride du chameau d'Ayescha, la prit elle-même et l'envoya à Médine auprès du tombeau du prophète. Mais Ali n'avait pas rétabli Amrou en Égypte, et il avait dépouillé Moavia du gouvernement de Syrie, Amrou et Moavia s'unirent. Moavia osa prendre le titre d'Ernir-al-Moumenin. Ali leur fit, sur la rive occidentale de l'Euphrate, une guerre d'escarmouches de cent dix jours. En vain sa bravoure généreuse voulait terminer la guerre par un combat singulier. Moavia refusa. Cependant Ali ne se laissait pas, ni son épée à deux tranchants ; il cria quatre cents fois dans une nuit : Dieu est victorieux ; c'était quatre cents ennemis qu'il avait tués. Moavia aima mieux la perfidie. Il fit porter le koran devant son année, et en appelant au livre, il attira une partie des troupes d'Ali. Le khalife traita et vint à Couffah. Moavia gagnait peu à peu à lui la Syrie et l'Égypte ; un coup qu'il n'avait pas ordonné le rendit maître. Trois Karéjites avaient déploré dans le temple de la Mecque la religion et l'état divisés par l'intérêt de trois hommes ; chacun choisit sa victime, Amrou, Ali, ou Moavia, et empoisonna son glaive, mais Amrou échappa, Moavia fut blessé, mais non mortellement. Ali, blessé à mort, expira en ordonnant à ses enfants de tuer l'assassin d'un seul coup. Moavia n'a jamais connu le lieu de son tombeau ; les amis d'Ali attendirent le quatrième siècle de l'hégire pour lui élever près des ruines de Couffah. Un tombeau, un temple et une ville. Alors le désert s'anima par le concours de Chiites, un pèlerinage rival diminua le nombre des pèlerins de la Mecque, et beaucoup voulurent reposer après la mort dans cette terre sacrée de Couffah, aux pieds du frère de l'apôtre.

(660) Hassan, fils d'Ali, proclamé khalife abdiqua après six mois. Moavia fils d'Abou-Sophian, l'ennemi constant du prophète, était donc devenu son vicaire. Il quitta Médine pour Damas ; et à Damas le khalifat, jusque-là électif, devint héréditaire dans la famille des Ommiades. Mais le règne de Moavia ne fut pas glorieux ; ses lieutenants virent l'Afrique et Constantinople, mais l'insolence de leurs menaces tourna à leur confusion. L'Afrique appelait les Arabes. Accablée d'impôts par les successeurs d'Héraclius qui croyaient se venger par là de la perte de l'Égypte, elle crut trouver un libérateur dans le farouche Akbah. Akbah traversa toute l'Afrique en aventurier, suivi de dix mille Arabes, soutenu de temps en temps par les barbares. Il s'approcha des colonies romaines de la Mauritanie Tingitane : pris de la mer en face des îles Canaries, il trouva des barbares sauvages, sans loi, sans discipline, sans or, sans argent ; mais leurs femmes étaient belles et l'on en fit un grand butin ; et puis, poussant son cheval dans les flots, il s'écria : **Grand Dieu ! si je n'étais arrêté par cette barrière, rirais aux royaumes inconnus de l'Occident, prêchant l'unité de ton saint nom**

exterminant les nations rebelles qui adorent un autre Dieu que toi. Mais la révolte des Grecs et des Africains le ramena en arrière. Il avait fondé sa colonie, son caravansérail dans le territoire de Tunis, au milieu des bêtes sauvages et des serpents, il fallut mourir, et son successeur Zobéir périt aussi par une grande armée que l'empereur grec envoya au secours de Carthage.

Moavia s'était ressouvenu de la promesse du prophète qui donnait le pardon des péchés à la première armée qui attaquerait C. P. Yésid, fils du khalife, vint animer de sa présence (668) la flotte, qui devait anéantir la ville des *Césars*. Ils pénétrèrent sans résistance par l'Hellespont et la Propontide. Mais Constantinople avait pour elle ses hauts murs et son feu grégeois. Un ingénieur d'Héliopolis, Callinicus, rebuté par le khalife, avait apporté aux empereurs cette invention impitoyable qui devait le venger des Arabes. Ce feu ne s'éteignait point par l'eau, il la décomposait et y trouvait un nouvel aliment. Il tombait du haut des murs par flots, ou dans des vases de fer rouge, ou par des flèches garnies d'étoffe imbibée d'huile, ou bien il fendait la mer sur des brûlots violemment lancés contre la flotte ennemie. Il avait le bruit et la vitesse du tonnerre, et dissipait les ténèbres de la nuit par une horrible lumière. La première fois qu'il tomba sur la flotte arabe il la fit reculer jusqu'à Cyzique. Ils y revinrent cinq fois, mais pour perdre plus de trente mille hommes. Ils partirent enfin, reportant au khalife le traité qu'il avait demandé par impuissance, l'obligation d'un tribut annuel de cinquante chevaux ; de cinquante esclaves et de 300 pièces d'or.

Après Moavia (680), Yésid, son fils, ne conquiert rien. Il redoutait Hossein, second fils d'Ali, et cette valeur qu'il avait admirée lui-même devant C.P. Pour le perdre, Yésid l'engagea dans une fausse conspiration. Avec une liste de cent quarante mille musulmans qui devaient se révolter près de Couffah, on tira Hossein de Médine. Mais dans la plaine de Kerbela, sa suite, composée en grande partie de femmes et d'enfants effrayés, fut entourée par cinq mille chevaux. Il demandait qu'on lui permit de retourner à Médine. Mais il refusa de se rendre en qualité de criminel. Il fallut combattre encore. Une flèche lui perça la bouche, et trente-trois coups de sabre l'achevèrent. Les Chiites l'honorèrent comme martyr, ses sœurs furent envoyées captives à Médine. La famille d'Ali vécut obscure sans s'éteindre ; elle doit reparaître sous le nom de Fatimites, qui désignait mieux la postérité du prophète. Pour avoir tué Hossein, Yésid n'en fut pas mieux affermi. Moctar lui enleva la Perse ; Abdallah, fils de Zobéir, fier comme le lion, rusé comme le renard, se fit khalife à Médine, et la Mecque et l'Égypte se déclarèrent pour lui. Les armées du khalife pillèrent Médine pendant trois jours ; mais Yésid mourut avant d'avoir reconquis la Mecque. Son fils Moavia accepta, puis quitta un pouvoir usurpé par son aïeul, et ébranlé de toutes parts, Merwan Ier, moins scrupuleux, le remplaça par le choix des Ommiades. Il reprit l'Égypte. Son fils, Abdel-Malek (685), secondé par Hégiage, abattit tous les ennemis de la famille de Moavia, et reprit la prédication du Koran par la guerre.

Au milieu de ces embarras domestiques Abdel-Malek avait renouvelé avec l'empereur Justinien II le traité de Moavia. L'expulsion de Justinien II le débarrassa de cette gêne. L'Afrique fut soumise sous Abdel-Malek, l'Espagne sous Walid, son fils.

692. *Conquête d'Afrique*. — Hassan, gouverneur d'Égypte, prit par ordre du khalife tous les revenus de la province et quarante mille hommes. Les côtes étaient toujours au pouvoir des Grecs. Carthage n'avait point été attaquée par Akbah, ni par ses successeurs ; elle s'était augmentée de tous les habitants de Tripoli. Hassan marcha droit à Carthage. Il la prit au moyen d'échelles, et

renferma les impériaux dans Safatcoura et dans Hippo-Zarytos. Hippone échappa un moment. Le patrice Jean, envoyé par l'usurpateur Léonce, repoussa les Arabes jusqu'à Kairoan la colonie d'Akbah ; les chrétiens reprirent Carthage. Mais à son tour, le commandant des fidèles envoya de nouvelles forces. Les Grecs s'enfuirent, et ce qui restait de Carthage fut anéanti. Restaient les Maures indépendants ou Berbers, espèce de sauvages dont les mœurs avaient autrefois effrayé Procope. Ils mangeaient le blé, l'orge, l'avoine, sans les réduire en farine. Leurs demeures étaient pour la plupart des cavernes où l'on respirait à peine. Toujours couverts d'une tunique dure, ils n'avaient pas d'autre lit. Les plus riches avaient quelquefois une peau de bête pour dormir¹. Leur reine Kahina appela à elle toutes les tribus indépendantes et se battit avec un courage égal au fanatisme arabe. Hassane fit sa retraite en Égypte. Le parti de Kahina se grossit d'un grand nombre d'Africains. Mais en leur conseillant d'anéantir leurs trésors et d'abattre leurs fortifications, elle les mécontenta. Les Arabes reparurent comme des sauveurs. Kahina fut tuée, les Maures soumis. Musa, successeur d'Hassan, anéantit l'esprit de révolte, réduisit trois cents mille Maures en captivité, en enrôla trente mille dans ses troupes. Il força les autres à apprendre la religion et la langue du prophète, et bientôt il sembla qu'un même peuple habitait de l'Atlantique à l'Euphrate.

Conquête de l'Espagne. — Le vainqueur de l'Afrique eut l'honneur d'accomplir la dernière conquête des Arabes à l'Occident. L'Espagne, préparée par sa décadence à l'invasion (voyez le ch. III), fut ouverte aux Arabes par le comte Julien. Musa, ayant consulté le khalife, en obtint la permission de conquérir les royaumes de l'Occident. Cent Arabes et quatre cents Africains partirent d'abord pour reconnaître le pays. Tarik leur chef a marqué de son nom le lieu du débarquement, Gebel-al-Tarik a formé plus tard le nom de Gibraltar. Ils poussèrent jusqu'à Algésiras, et revinrent conter à Musa l'hospitalité qu'ils avaient reçue, la richesse du pays, la tranquillité de leur retour. Alors l'invasion commença (710). Cinq mille vétérans suivirent Tarik. A leur arrivée, le roi visigoth, Roderik, rassembla les ducs et les comtes, les nobles et les évêques, et jusqu'à cent mille hommes. On se rencontra près de Xérès. Roderik semblait plutôt un roi d'Orient qu'un fils des Goths. Sa tête portait un diadème de perles, une longue robe bordée d'or et de soie l'enveloppait, et il se couchait nonchalamment sur un char d'ivoire, traîné par des mules blanches. Et cependant les Sarrasins étaient d'abord accablés par le nombre et reculaient. Mais Tarik leur cria qu'il avait résolu de rouler aux pieds *le roi des Romains*. Cette espérance les ranima ; une trahison décida la fuite des Goths. Roderic s'élança sur un cheval et disparut ; on crut qu'il s'était noyé dans le Guadalquivir. Il fut le dernier roi des Goths. Tarik marcha sur Tolède. La Bétique fut soumise ; Tarik accorda aux habitants de Tolède sept églises pour le culte chrétien, et laissa aux Goths et aux Romains leurs juges de leur nation. Les juifs eurent aussi part à sa protection. En Arabie, on les avait tués comme ennemis ; en Espagne, on les gardait comme auxiliaires contre les chrétiens. Ils firent cause commune avec les Arabes jusqu'au jour de la résurrection des Goths.

De Tolède, Tank s'avança rapidement vers le nord, et envoya à Damas une table d'émeraude que les Romains avaient apportée d'Orient en Italie, et les Goths d'Italie en Espagne. Il vint jusqu'à Gijon, où l'Océan borna sa course victorieuse et sa gloire. En quelques mois il avait soumis la plus grande partie de l'Espagne, mais il l'avait fait sans Musa qui l'avait envoyé. Musa, jaloux le rappelait et

¹ Procope, *De bello Vandalico*, 2.

assiégeait Mérida. Surpris de la beauté de cette ville, il s'écriait : **La race humaine a donc réuni ici tout son art et toute sa puissance.** Il la prit et les deux religions se partagèrent les églises. Tarik vint saluer Musa entre Mérida et Tolède. Mais l'accueil de Musa fut froid. Tarik rendit compte des trésors de l'Espagne, et fut fustigé par ordre de Musa. Après cela, il fut, chargé de soumettre la province de Tarragone ; telle était la fidélité des musulmans que Tarik s'en se quitta loyalement.

L'Espagne était soumise, à l'exception des Asturies. Les Goths soumis par les Arabes ne pouvaient tous s'habituer au joug musulman. Quelques familles allèrent se réfugier dans les montagnes des Asturies ; les cavernes de Cabadonga furent le premier asile de mille guerriers, qui, sous la conduite de Pélage, fondèrent une monarchie nouvelle¹. Mais ils se cachaient encore ; Musa ne les vit point. Il passa les Pyrénées pour soumettre la Septimanie, comme dépendance du royaume des Goths, tandis que son fils Abdelazis combattait le Gogh Théodomir. Musa trouva à Carcassonne sept statues équestres d'argent massif, puis il entra dans Narbonne. Il y éleva une colonne qui sembla marquer la limite des conquêtes arabes, et il revint en Espagne. Abdelazis avait accordé à Théodomir la province de Murcie, sous la condition d'un tribut. Musa ne jouit pas de ce qu'il avait fait. Les amis de Tarik l'accusèrent auprès du khalife Walid. Tout à coup un messenger arriva à son camp, saisit la bride de son cheval et lui ordonna de le suivre à Damas. Il eut beau marcher en triomphateur de Ceuta à Damas, étalant les dépouilles de l'Afrique et de l'Espagne, suivi de quatre cents Goths, ornés de couronnes et de ceintures d'or ; le successeur de Walid, Soliman, le condamna à une amende exorbitante, le fit fustiger en public, et après l'avoir exposé au soleil, devant la porte du palais, lui accorda un exil honnête sous le nom de pèlerinage à la Mecque. Abdelazis fut mis à mort en Espagne, et sa tête fut portée à son père.

Ceux qui leur succédèrent en Espagne organisèrent l'établissement des Arabes, et une civilisation nouvelle. Ils s'efforcèrent de faire aimer la domination arabe, ils y transplantèrent les arbres de l'Afrique et de l'Asie, introduisirent de nouveaux moyens d'agriculture, et préparèrent la gloire des khalifes de Cordoue.

Les Arabes semblaient comprendre qu'ils étaient arrivés à la fin de leur course conquérante : et en effet, Musa avait semblé élever la borne que leur puissance ne devait pas franchir. Dès l'an 719, les vainqueurs voulurent pénétrer dans les Asturies. Plus de soixante mille furent précipités du mont Auene dans la Déva par la valeur de Pélage. Leurs ossements et leurs armes demeurèrent longtemps connue un témoignage de leur défaite, et le pèlerinage de *Notre-Dame* de Cabadonga n'a pas d'autre origine (Muller). Les Arabes n'eurent pas un meilleur sort au-delà de la Septimanie. L'émir Abdérame avait destiné au joug du prophète les pays de la domination des Francs, et le reste de l'Europe. Vainqueur du Maure Munuza, qui avait épousé la fille du duc d'Aquitaine, il osa assiéger Arles, et après une victoire sur le duc il n'eut pas le temps de compter les ennemis morts. Il planta son étendard devant Tours et devant Sens. Mais il emportait trop de butin. Karle Marteau l'attendit entre Tours et Poitiers (732). Les mains de fer des Germains furent invincibles, et la masse d'armes du héros chrétien écrasa, en ce jour-là, trois cent soixante-quinze mille Sarrazins. Eudes reprit son Aquitaine, et les Arabes ne s'agitèrent plus que dans la Septimanie.

¹ Muller.

L'Orient même, qui était réservé à la religion musulmane, arrêta encore une fois les soldats du prophète. Vers l'an 707, Catibah, *le conducteur de chameaux*, avait acquis la Transoxiane, atteint les hordes turques, et communiqué avec la Chine. En même temps, Kasim avait parlé aux Hindous le langage du Koran, et fait des prosélytes sur la cote de Malabar. Mais Constantinople échappa encore. A Justinien II avaient succédé Philépique Bardane, puis Artémios ou Anastase II. Le khalife Soliman préparait un armement contre C. P. Anastase II fit réparer les murs, chassa de la ville tous ceux qui n'avaient pas de vivres pour un siège de trois ans, et conçut un moment la pensée de brûler les munitions navales de l'ennemi, et les bois de cyprès apportés sur la côte de Phénicie. Le dessein échoua par trahison, comme il arrivait toujours chez les Grecs, et Anastase tué fut remplacé par Léon l'Isaurien. Alors, Moslémah, frère du khalife, parut devant C. P. Pour augmenter sa confiance, l'empereur fit briser les chaînes du port, attira la flotte ennemie, plus près du feu grégeois, et la brûla. Omar II, successeur de Soliman, voulut continuer le siège. Mais pendant un hiver de cent jours, la neige couvrit la terre, et engourdit les Arabes habitués à la chaleur du désert. Deux flottes vinrent à leur secours, mais les Grecs rallumèrent leurs feux. Les Arabes avaient perdu dix-huit cents vaisseaux. L'alliance de Léon avec les Bulgares acheva l'armée de terre. Après treize mois de siège, Moslémah obtint la permission de se retirer.

Ainsi fut brisée la violence de l'invasion arabe. Le temps approchait d'une grande révolution, qui devait diviser l'islamisme, et venger le monde chrétien sans le délivrer encore.

CHAPITRE SIXIÈME

Histoire de L'Église depuis la mort de Théodose, 395, jusqu'à l'hérésie des Iconoclastes, 726.

L'Église, aux quatre premiers siècles, avait conquis le monde romain, et déjà quelques peuples inaccessibles aux armes romaines. Elle était entrée en Perse, malgré les déserts où avaient péri Valérien et Julien, ses persécuteurs ; elle commençait à *chanter les psaumes* chez les Scythes que nul conquérant n'avait pu atteindre. Elle avait envoyé des prédicateurs en Arabie et en Ethiopie, plus loin que les légions d'Auguste. De Rome elle dominait le monde : Rome chrétienne n'avait pas à regretter le départ des empereurs ; elle avait en elle le véritable dominateur du monde, le chef de l'Église.

Cependant l'Église lutte encore contre l'empire comme autrefois, et contre un danger nouveau, l'invasion. Le paganisme n'était pas tout fait mort dans l'empire même. La *Diane* des Ardennes n'était pas renversée ; Autun n'avait pas renoncé aux lupercales. On adorait encore des pierres, des arbres et des fontaines : les campagnes surtout étaient le dernier asile de l'idolâtrie¹. L'hérésie était aussi dans l'empire. A la puissance de l'arianisme allait succéder Pélage, Nestorius, Eutyches, les *Trois Chapitres*, les monothélites : cette lutte de controverse qui vient surtout de l'orient grec, finira un jour par le schisme. A côté de ce danger, l'invasion semble détruire l'œuvre de quatre siècles. Les barbares germains apportaient contre l'Église un paganisme nouveau, une hérésie impériale, la seule, du reste, qu'ils aient adoptée en ce temps l'arianisme imposé aux Goths par l'empereur Valens, et embrassé par d'autres peuplades après les Goths. Les barbares Scythes, sectateurs de la guerre divinisée sous la forme d'un sabre, vont passer pour détruire. Enfin le cimenterre musulman s'appesantira sur la haute Asie, le nord de l'Afrique et l'Espagne. Il faudra huit siècles pour délivrer l'Espagne, et l'Afrique n'a pas encore vu renaître son ancienne gloire chrétienne.

L'Église fut la plus forte ; elle domina les hérésies, et les tua par ses conciles : elle fit même quelques conversions nouvelles en Orient à la faveur de l'empire grec. Elle convertit les barbares Germains, et à côté d'eux, et quelquefois par eux, les nations que Rome n'avait pas connues.

I

Lutte de l'Église contre les Romains et les Grecs. — Le grand Jean Chrysostome, l'infatigable ennemi des Ariens et des vices de Byzance, était mort exilé par l'empereur Arcadius (404). L'Orient avait donné le spectacle d'un patriarche traîné pendant soixante-dix jours, malgré sa vieillesse, de C. P. au mont Taurus ; relégué plus tard au Pont-Euxin, et succombant en route aux fatigues que ses guides lui multipliaient. C'était le commencement des controverses qui allaient s'ouvrir, et des querelles honteuses, où l'Occident participa quelquefois, mais dont l'orient porte aujourd'hui la peine invétérée.

Vers 418, un Breton de Bangor, nommé Pélage, nia le péché originel, déclarant que l'homme pouvait vivre sans péché et se sauver par sa seule vertu. Cette doctrine fut prêchée partout. De Bretagne elle passa en Orient. Elle fut combattue par Augustin et par Jérôme ; condamnée dans un concile de Carthage ; anathématisée par le pape Zozime, que l'empereur Honorius soutint par un

¹ De là le nom de *païens*, dérivé de *paganus*. Le nom des derniers idolâtres est devenu celui de tous les autres. — Voyez *l'Histoire générale du Moyen Age*, par M. Desmichels, tom. I, chap. 9.

édit. Elle reçut les derniers coups dans la Bretagne sa patrie, de saint Germain d'Auxerre et de saint Loup de Troyes.

Vint ensuite une hérésie orientale (431). Le patriarche de C. P., Nestorius, avait dit à l'empereur Théodose II : *Donnez-moi la terre purgée d'hérétiques, et je vous donnerai le ciel ; prêtez-moi votre bras pour exterminer l'hérésie, et je vous aiderai à vaincre les Perses*. Ce mime homme fut hérésiarque il enseigna qu'il y avait deux personnes en Jésus-Christ, comme il y avait deux natures, et que la sainte Vierge n'était pas la *mère de Dieu*, mais la mère d'un corps et d'une âme humaine. Cyrille, le patriarche d'Alexandrie, le dénonça au pape Célestin ; mais l'empereur protégeait Nestorius. Le troisième concile œcuménique s'assembla à Éphèse. Trois légats de Célestin y présidaient. Nestorius fut condamné dès la première séance, et ce fut une grande joie dans Éphèse. Le mime concile condamna encore les Pélagiens. Théodose adhéra à la décision.

Mais il restait des partisans à Nestorius. Eutyches en disputant contre eux, tomba dans l'erreur opposée, et soutint qu'il n'y avait en Jésus-Christ qu'une seule nature, c'est l'hérésie des monophysites (449). Condamné par Flavien, patriarche de Constantinople, dans un concile national et par le pape Léon Ier, Eutyches obtint, par la faveur de Dioscore d'Alexandrie, la réunion d'un autre concile de cent trente évêques à Éphèse. C'est le *brigandage d'Éphèse* ; on y déposa Flavien, patriarche de C. P. On l'accabla de coups, parce qu'il en appelait au Saint-Siège. Des soldats surveillaient le concile, et montraient des chaînes. Les magistrats déclarèrent que l'empereur ferait examiner la foi par ses commissaires, et ces prélats y consentirent, L'empereur força l'Orient au silence par les dépositions, les emprisonnements et les exils. Ce fut sous Marcien que le concile de Chalcédoine (451) répara ce mal. La suprématie du pape y apparut bien puissante¹. Le concile, après avoir condamné Eutyches, avait donné au siège de C. P. le premier rang après celui de Rome. Les légats du pape réclamèrent ; le pape Léon Ier cassa le canon, et les évêques reconnurent son autorité par ce mot célèbre : *Pierre a parlé par la bouche de Léon*. Toutefois, malgré ce concile, la doctrine d'Eutyches ne fut pas détruite : Jacques Baradée évêque d'Édesse, s'en constitua le défenseur, et ses partisans, nommés Jacobites ont ouvert l'Égypte aux Arabes (v. chap. V). La lutte continuant donc entre les partisans du concile de Chalcédoine et ceux du conciliabule d'Éphèse, l'empereur Zénon crut tout pacifier (482) par son *hénoticon* (édit d'union), réconciliation trompeuse qui favorisait les Eutychiens, et, augmentant leur nombre, les divisa en dix sectes. Plus tard, Théodora, pour mieux protéger ces hérétiques, contribua à faire élire le pape Vigile, à condition qu'il se déclarerait contre le concile de Chalcédoine. Silvère, élu à Rome, par l'ordre de l'Ostrogoth Théodat, ayant refusé de condamner le concile, fut exilé par Bélisaire. Vigile, qui prit sa place, anathématisa les Eutychiens.

Sous Justinien encore, une autre querelle religieuse s'émut en Orient et gagna l'Occident. Trois hommes avaient défendu Nestorius, Ibbas d'Édesse, Théodoret de Cyrre, et Théodore de Mopsueste. On appelait leurs écrits les *Trois Chapitres*. Justinien attaqua les Trois Chapitres par un édit que souscrivirent les évêques d'Orient. Le pape rejeta cet édit. L'empereur, ne pouvant se faire obéir, invita le pape Vigile (654) à se rendre à C. P. Ne pouvant le convaincre,

¹ Voyez sur la suprématie du Saint-Siège, toujours active et toujours maintenue, à l'Orient comme à l'Occident, deux articles de M. Édouard Dumont, dans les *Annales de philosophie chrétienne*, n° 37 et n° 46.

l'empereur le traita avec cruauté. *Vous me tenez captif*, lui dit le pape, *mais vous ne tenez pas saint Pierre*, et il excommunia le patriarche de C. P. et Théodora. Justinien consentit à un concile général, mais voulut qu'il se tint à C. P. C'est le cinquième concile œcuménique. Il condamna les Trois Chapitres, et Vigile l'approuva. De cette condamnation résulta le *schisme d'Aquilée*. On appelait ainsi la résistance de plusieurs évêques d'Occident, dont l'évêque d'Aquilée était le chef. Ce schisme dura cent cinquante ans.

Le temps marcha sans mettre rendre dans les esprits. Le dévergondage de la subtilité grecque, pour réunir les opinions, ajouta, en 630, une nouvelle erreur. Héraclius conférant avec un patriarche des Eutychiens, celui-ci promit la soumission de la secte si les Grecs voulaient reconnaître qu'il n'y avait eu dans *Jésus-Christ qu'une seule volonté*. De là l'hérésie des monothélites. Le patriarche de C. P. l'ayant approuvé, Héraclius la confirma par un édit. Le pape Honorius trompé par un faux exposé de la doctrine, traita la chose comme une question de mots. Mais la querelle continua. Elle ne fut terminée ni par l'*Ecthèse* (exposition) que publia Héraclius en 639, et que condamna le pape Jean IV, ni par le *Type* (formulaire) de l'empereur Constant II (648) que le pape Martin fit condamner dans un concile. Il faut attendre le règne de Constantin Pogonat, et le pontificat d'Agathon, pour voir à C. P. le sixième concile œcuménique (680). Ce concile condamna les monothélites, et les six patriarches qui les avaient soutenus.

Jusqu'à-là les empereurs avaient soutenu les hérésies, mais n'en avaient pas été les auteurs. Il était réservé à Léon l'Isaurien de prendre le rôle d'hérésiarque. La doctrine des iconoclastes, qui fut son œuvre, amena des révolutions qui appartiennent à l'époque suivante.

Au moins la vraie foi s'était maintenue. Au milieu de ces agitations, l'Église avait acquis de nouveaux disciples en orient ; Justinien avait achevé le paganisme par la clôture des écoles païennes. Les Lazes, les Abasges, avaient dû leur conversion à Justinien et à Justin II. Les Nestoriens eux-mêmes avaient pénétré jusqu'en Chine. Mais le grand triomphe de l'Église fut la conversion des barbares d'Occident.

II

Lutte de l'Église contre les barbares d'occident. — Les Goths, les Vandales, les Suèves, les Hérules, étaient Ariens quand ils envahirent ; les Bourguignons, les Lombards le devinrent après l'invasion ; les Huns, les Francs, les Saxons étaient païens. Ces barbares ne discutaient pas, ils persécutaient. On n'a pas assez remarqué cette persécution-là. Sidoine Apollinaire, le panégyriste des Romains et des Goths, devenu évêque de Clermont, avait bien changé de langage : *Que le roi des Goths, Euric, disait-il, défende par les armes les limites de son royaume, ou les étende, nous autres pécheurs, devons-nous l'accuser ? Non sans doute ; il est dans l'ordre que ce riche soit couvert de pourpre et de lin précieux, et que ce Lazare soit frappé d'ulcères et de pauvreté. Il est dans l'ordre que Pharaon marche avec le diadème, et l'Israélite avec le panier. Il est dans l'ordre que jetés, nous aussi, dans la fournaise de Babylone, nous soupirions avec Jérémie vers la spirituelle Jérusalem, et qu'Assur, orgueilleux de son faste royal, foule aux pieds les sanctuaires des saints. Et moi, considérant les vicissitudes des choses présentes et des choses futures, je porte plus patiemment tous ces maux : car si je regarde en moi quels ont été mes mérites, je trouve ces adversités*

trop légères encore, et je sais certainement que le remède de l'homme intérieur, c'est que l'homme extérieur soit broyé par les fléaux divers des souffrances. Cependant il faut l'avouer, malgré la force terrible de ce roi des Goths je le redoute moins pour les remparts romains que pour les lois chrétiennes, tant son visage, tant son cœur s'irritent au seul nom de catholique. On le croirait plutôt prince de sa secte que prince de sa nation. Apprenez donc aujourd'hui le sort des peuples catholiques, et hâtez-vous d'y apporter remède. Burdigala, les Petrocorii, les Rutènes, les Lémovices, Gabalitani Helusani, Vasates Convenœ, Auscenses et un plus grand nombre encore, ont perdu leurs évêques par la mort, et ne les ont pas vus remplacés par d'autres. La ruine spirituelle a porté au loin ses limites. Voyez les églises renversées, les portes enlevées de leurs gonds, l'entrée des basiliques fermée par des ronces hérissées. Voyez, cl douleur, les troupeaux qui se couchent dans les vestibules à moitié ouverts, et qui vont manger l'herbe qui a poussé à côté des autels. La solitude s'est étendue des paroisses rustiques aux villes mêmes, où les assemblées deviennent plus rares, car à la mort de chaque évêque le sacerdoce meurt avec lui. Et je ne parle pas de Crocus, de Simplicius, chassés de leurs chaires et exilés.....¹ Plus tard la politique se mêla à la différence des croyances. Volusien, évêque de Tours, suspect d'attachement aux Francs devenus catholiques, fut exilé. L'évêque Verus fut exilé pour la même cause, et finit sa vie dans cet exil². En Espagne les Visigoths ne montrèrent pas plus de douceur pour les catholiques. Amalaric accablait de coups sa femme, fille de Clovis. Elle appela à sa vengeance ses frères Childebert et Clotaire, en leur faisant passer ses vêtements pleins de sang. Le roi Léovigild ternit sa gloire par ses erreurs. Rempli de la fureur d'une perfidie injuste, il souleva une persécution contre les catholiques, exila plusieurs évêques, retira les privilèges des églises, et confisqua leurs revenus. Il en poussa d'autres par la crainte, à l'hérésie pestilentielle de l'arianisme ; mais il séduisit le plus grand nombre par l'or. Il osa rebaptiser les catholiques, et non-seulement les laïques, mais ceux mêmes qui avaient la dignité du sacerdoce, comme l'évêque apostat de Saragosse, Vincent, qui sembla tomber du ciel dans l'enfer³.

Léovigild n'épargna pas même sa famille. Son fils Herménigilde, converti par sa femme Ingunde, fille de Sigebert d'Ostrasie irrita violemment son père. Poussé à bout par les mauvais traitements, il prit les armes, et s'allia aux Grecs qui guerroyaient alors en Espagne. Mais le général grec le trahit pour trente mille sous d'or, et le livra au roi. Herménigilde emprisonné refusa de recevoir la communion des mains d'un évêque arien, et fut tué. Sa femme Ingunde, prise par les Grecs, fut emmenée en Afrique où elle mourut.

Les Suèves, les Vandales, persécutèrent aussi. Genseric avait donné l'exemple. Son fils Huneric renouvela les persécutions les plus cruelles des trois premiers siècles. On compte quarante mille catholiques tués par ses ordres, en moins de deux ans ; plusieurs eurent la langue et la main droite coupées⁴. Les églises d'Afrique, fermées par ses ordres, se rouvrirent par la permission de Gunthamond, mais son successeur Thrasamond, n'ayant pu attirer par l'or les catholiques à l'apostasie, recourut aux supplices, et relégua en Sardaigne deux cent vingt-cinq évêques, et parmi eux saint Fulgence. Avant de mourir, il exigea de son successeur Hilderic le serment de ne pas ouvrir les églises des

¹ Sidoine Apollinaire, Lettres 7-6.

² Grégoire de Tours, liv. 10. *Catalogue des évêques de Tours*.

³ Isidore de Séville. *Chronicon Gothorum*.

⁴ Procope, *De Bello Vandalico*.

catholiques, et de ne pas rappeler les évêques exilés. Les Vandales demeurèrent ariens et persécuteurs jusqu'à leur destruction par Bélisaire.

Le mal fut moins grand chez les autres ariens. Les Bourguignons ne démentirent pas envers les catholiques leur douceur envers les vaincus. Les Hérules ne firent que passer. Après eux, Théodoric, roi des Ostrogoths affecta, dans la première partie de son règne, une grande impartialité. Lorsque le pape Symmaque fut élu, en 498, Laurent s'opposa, et fit un schisme, le clergé, le sénat se divisèrent. Les deux partis étant convenus de s'en remettre au jugement du roi, Symmaque et Laurent vinrent à Ravenne ; ils y trouvèrent ce *jugement d'équité*, que celui qui avait été élu le premier et qui était reconnu du plus grand nombre, siégeât sur le siège apostolique. Mais au bout de quatre ans le schisme recommença ; les partisans de Laurent accusèrent Symmaque, et envoyèrent de faux témoins à Ravenne, demandant un *visiteur du siège apostolique*. Théodoric l'envoya malgré les canons. Symmaque, ayant assemblé un concile, se justifia des accusations, et condamna Laurent et l'évêque envoyé par le roi, Festus, le chef du Sénat, organisa alors une guerre civile. Le clergé fut battu, les vierges chassées de leurs monastères, les femmes dépouillées de leurs vêtements pour être mieux frappées. Beaucoup de chrétiens périrent par le bâton ou l'épée. Le clergé ne pouvait paraître dans les rues ni le jour ni la nuit. Faustus, ancien consul, combattit seul pour l'Église¹.

Théodoric laissa faire, plus tard il agit lui-même. L'empereur d'Orient, Justin Ier, voulait consacrer au culte catholique les églises des ariens. Le roi hérétique, entendant cela, s'enflamma, et voulut exterminer toute l'Italie. Il manda le pape Jean Ier (523) à Ravenne, et le chargea d'aller plaider en Orient la cause des ariens. Jean, infirme et malade, se mit en route en pleurant, avec quelques sénateurs et anciens consuls. On est partagé sur le résultat de la démarche. Mais pendant qu'ils étaient à C. P., Théodoric avait fait périr Boèce et Symmaque (voir. ch. II). Il prit en haine le pape Jean et ses compagnons ; n'osant les tuer, parce qu'il craignait l'indignation de l'empereur Justin, il les mit en prison où les douleurs abrégèrent leur vie, *et l'évêque du premier siège du monde mourut dans les fers*².

Les Lombards ne firent pas de persécutions préméditées. Ils tuèrent ou ravagèrent sur leur passage sans distinction. Ils prirent tous les biens des églises, quand ils suivaient encore les erreurs de la gentilité³. Ils pillèrent les monastères quand ils furent chrétiens ; ce qui les rendit surtout redoutables, c'est qu'ils étaient voisins de Rome, le centre de l'Église.

L'Église avait à craindre davantage des barbares païens, d'Attila, des Francs, des Saxons. Les Huns firent des martyrs, mais passèrent comme un torrent qui ne creuse pas même son lit. Les Francs n'eurent pas le temps d'être persécuteurs. Le christianisme les prit dès leur arrivée, quand ils commençaient à prendre leur part de l'ancien empire. C'est en Bretagne que le paganisme barbare exerça ses violences. La conquête fut la persécution. Les Saxons détruisirent partout la religion des vaincus, et la poursuivirent jusque dans la retraite des Bretons. En 614, quand le roi de Northumberland, Adelfrid, envahit le pays de Galles, il renversa le monastère de Bangor, après avoir tué douze cents moines.

¹ Anastase, biblioth. *De vita romanorum pontificum*.

² Anastase, biblioth. *De vita romanorum pontificum*.

³ Paul Diacre, 4-6.

Ainsi l'Église subit un double mal ; elle fut envahie comme l'empire, et persécutée dans sa doctrine. Sa force divine adoucit les maux de l'empire, guérit et vengea les siens. Les papes sauvèrent l'Italie d'Attila, et même de Genséric et des Lombards. La fermeté de saint Loup protégea la Gaule. L'évêque de Lyon, Patient, ce *chasseur apostolique*, ce *fortuné pêcheur des âmes*, après les ravages des Goths, après l'incendie des moissons, secourut la-misère des Gaules désolées : à ses frais, il envoya du blé aux peuples exténués par la faim. On vit les routes rendues étroites par ses convois ; on vit sur les rives du Rhône et de la Saône plus d'un grenier rempli par un seul homme. On vit deux fleuves, plutôt que deux bateaux, couverts des bienfaits du *Triptolème chrétien*. La reconnaissance fut grande à Arles, Avignon, Riez, Orange, Alby, Troyes. Sidoine Apollinaire lui rendit d'abondantes actions de grâces au nom de la ville des Arvernes. Sa gloire fut portée dans toute l'Aquitaine ; il fut aimé, loué, désiré, honoré par tous les cœurs et tous les vœux¹.

Cependant les barbares faisaient dominer avec eux l'hérésie et le paganisme. Partout ils furent vaincus. Les femmes servirent admirablement l'Église dans ces conversions. Et, certes, il appartenait bien à cette moitié du genre humain, la plus douce et la plus tendre, oui chaque homme trouve sa mère et la compagne de sa vie. La femme, condamnée la première dans l'ancien monde, pour avoir perdu l'homme, esclave ou du moins humiliée, avait toujours apparu en tête de l'histoire du mal. Mais dans le monde nouveau du christianisme, quand la femme eut sauvé l'homme en devenant la mère de Dieu, la femme, relevée la première par la pureté et l'égalité, donna à l'homme et propagea la foi de vertu et de douceur. Clotilde chez les Francs, Berthe chez les Saxons, Théodelinde chez les Lombards, Ingunde chez les Visigoths, en changeant le cœur de leurs maris décidèrent le changement des peuples.

La conversion de l'Irlande avait précédé l'établissement définitif des barbares. Un Scot, moine de Lérins, que le pape Célestin Ier nomma Patricius, avait, dans son enfance, gardé les troupeaux en Irlande. Il y fut envoyé comme prédicateur. Au milieu du Ve siècle, il fonda l'évêché d'Armagh. L'Irlande, promptement convertie, devint l'*île des saints*, et d'elle sont sortis de zélés et heureux propagateurs du christianisme.

Cependant, parmi les barbares les Francs renonçaient aux idoles. Clovis, après la victoire de Tolbiac, reçut le baptême, brûla ce qu'il avait adoré et adora ce qu'il avait brûlé. Les Francs lui avaient permis d'adorer le Dieu de Remi, l'évêque de Reims. Un grand nombre se convertit alors. Ainsi les France furent catholiques dès le premier jour. Ils se firent gloire dans le préambule de la loi salique d'être libres d'hérésie. Ils reçurent de grandes félicitations des évêques de la Gaule et du pape : *Nous louons le Seigneur, disait le pape Anastase, dont la providence a donné à son Église un si grand prince pour la défendre, et revêtir le casque du salut contre les efforts des hérétiques*. Et saint Avitus, l'évêque de Vienne, lui ayant écrit : *Partout où vous combattez, c'est nous qui triomphons*. Clovis répondit à cette pensée². Il se déchira dans la Gaule l'ennemi des ariens ce fut son mot contre les Visigoths et son prétexte de guerre : *Je ne peux souffrir que ces ariens possèdent la plus grande partie des Gaules*. Le respect des monastères et des églises, et leur enrichissement suivit la conversion. Les Francs

¹ Sidoine Apollinaire, Lettre 6-12.

² *Script. rer. franc.*, t. IV. *Variorum epistolæ*.

devinrent les *filis aînés de l'Église*, et souvent l'Église s'en est servie pour se défendre ou pour convertir.

La conversion des Bourguignons fut opérée par les Francs. Clovis avait imposé à Gondebaud la nécessité de se faire catholique ; le roi vaincu (499) permit un colloque à Lyon entre Avitus, évêque de Vienne, et les ariens. Convaincu par Avitus, il n'osa pas se déclarer publiquement. Plus tard, il reçut le baptême, mais en secret. Sigismond, son fils, professa tout haut la foi catholique et entraîna les Bourguignons (517).

Les Suèves vinrent ensuite. Le roi Cariaric, pendant une maladie de son fils, ayant entendu parler des miracles de saint Martin fit vœu au saint d'embrasser la foi prêchée par lui, si son fils guérissait. Le fils guérit, et le roi se convertit avec toute sa famille (551). Théodomir, son fils, abjura solennellement, et soumit les Suèves à la foi catholique. Mir, qui lui succéda, s'interposa pour les catholiques auprès du roi visigoth, et marcha au secours d'Hermenigilde.

Les Visigoths eurent leur tour en 587. Déjà le roi Agila avait renoncé à l'arianisme, mais sans effet sur le peuple. Récarède, frère d'Hermenigilde, beau-frère d'Ingunde, mit en présence les deux doctrines, déclara par sa conversion la supériorité des catholiques, et au troisième concile de Tolède, il fit une profession de foi en son nom et en celui des Goths. Depuis ce temps les évêques devinrent une puissance en Espagne, et le concile de Tolède remplaça l'ancienne assemblée des Visigoths.

La conquête des Saxons au christianisme était la plus difficile ; elle fut l'œuvre du grand pape saint Grégoire Ier, l'adversaire victorieux des Saxons tout à la fois et des Lombards. En 596, le moine Augustin, suivi de quarante missionnaires, passa par les royaumes des Francs ; le pape les avait recommandés à la reine Brunehaut, et le roi de Neustrie, Clotaire II, leur donna des interprètes. L'invasion chrétienne suivit la même route que l'invasion barbare ; les missionnaires s'arrêtèrent dans l'île de Thanet, et firent savoir au roi de Kent, Ethelbert, qu'ils arrivaient d'un pays lointain pour lui ouvrir les voies du bonheur éternel. Cet Ethelbert avait épousé Berthe, fille du roi franc Caribert, et le prélat Liudhard, qui accompagnait la reine, avait déjà étonné les Saxons par la sainteté de sa vie, Ethelbert consentit donc à recevoir les envoyés du pape ; mais il voulut les recevoir en plein air, de peur de quelque magie.

L'histoire de l'Église n'a rien de plus beau que l'entrée du saint moine Augustin, dans le royaume de Kent, avec quarante de ses compagnons qui, précédés de la croix et de l'image du grand roi N. S. J.-C., faisaient des vœux solennels pour la conversion des Anglo-Saxons¹. Ethelbert les écouta, les remercia de tant de générosité et leur promit sa protection. La reine avait découvert près de Cantorbéry les ruines d'une ancienne église, bâtie par les Bretons en l'honneur de saint Martin : les missionnaires s'y établirent, y célébrèrent l'office divin, surprirent les sens des barbares par la magnificence du culte, et leur cœur par la prédication de la doctrine. Ethelbert osa se déclarer chrétien ; plus de deux mille Saxons l'imitèrent au jour de Noël, et la joie du pape fut si grande qu'il en écrivit au patriarche d'Alexandrie. Sa prudence assura la fidélité des nouveaux baptisés.. Les Saxons avaient l'usage de joindre des repas à leurs solennités religieuses. Le pape le conserva. Au jour de la fête des martyrs chrétiens, on élevait des tentes autour de l'Église, et après les cérémonies chrétiennes, on

¹ Bossuet, *Histoire universelle*.

invitait les convertis à ces repas, où ils rendaient grâces au Dieu qui nourrit le genre humain.

Le christianisme passa du royaume de Kent au royaume d'Essex. Une femme, Edilberge, fille d'Ethelbert, sembla le porter en dot au roi de Northumberland, Edwin. Pressé par sa femme et par le missionnaire Paulinus, Edwin consulta son *vittenagemot* (621). Le grand prêtre du royaume parla le premier. Rappelant tous ses malheurs, il s'efforça de démontrer que la religion de Woden était inutile ; puis un thane dit à Edwin : Ô roi, lorsque tu es assis à table pendant l'hiver, et que le feu pétille dans le foyer, un oiseau, chassé peut-être par le vent et la neige, entre par une porte et s'échappe par l'autre. Pendant qu'il passe, il jouit de ta chaleur, et quand il est sorti, on ne le voit plus. Tel est le sort de l'homme. On le voit vivre quelques années, mais ce qui a précédé sa vie, et ce qui doit la suivre, échappe aux yeux des mortels. Si la religion nouvelle peut nous éclairer sur ces choses, elle mérite notre obéissance. Paulinus exposa alors les dogmes du christianisme. Edwin s'y portait avec ardeur. Le grand prêtre lui-même offrit de renverser les autels de Woden, et prenant l'habit d'un guerrier, il monta le cheval favori d'Edwin. Il insulta les dieux de ses pères, souilla les autels qu'il avait lui-même consacrés, brûla les temples et les bois qui les environnaient¹. Après la mort d'Edwin, au milieu des attaques, la Mercie, les Northumbres cherchèrent un appui dans la foi chrétienne, et la victoire qu'ils remportèrent sous la protection d'une croix élevée à la halte sur le champ de bataille, en décidant le triomphe d'Oswald, affermit pour toujours l'œuvre d'Edilberge et de Paulinus.

Vers 630, un prélat de Bourgogne, Félix, convertit les Est-Angles. En 634, le missionnaire Birinus, affronta les habitants farouches du Wessex. Une femme, fille du roi de Wessex Kinegils, aida encore le prédicateur. Le roi de Northumberland, Oswald, la demandant en mariage, elle se fit chrétienne, son père se fit chrétien, et les Saxons suivirent. Birinus, vainqueur du Wessex, se portait déjà vers la Mercie. Une autre femme convertit la Mercie ; Peada, fils de Penda, demandant la fille d'Oswin (de Northumberland) fut repoussé comme païen. Il étudia le christianisme, et obtint son *Alefleda*. Malgré son père, il aida les missionnaires, et la conduite passagère de la Mercie par les Northumbres, acheva ce que Birinus avait commencé.

Les habitants de Sussex entrèrent les derniers dans l'Église. Leur roi, Edilwach, avait reçu le baptême (661), mais ne pouvait rien contre l'opiniâtreté des siens. Wilfrid, prélat northumbre, reçut de lui l'île de Selsey et deux cent cinquante esclaves. Wilfrid convertit d'abord ses esclaves, et le jour de leur baptême, les déclara libres, disant qu'il n'y avait pas d'esclavage pour les enfants du Christ. Cette grande nouvelle de l'affranchissement attira la multitude. En cinq ans, la religion chrétienne fut solidement établie dans le Sussex.

Ainsi fut achevée en quatre-vingts ans l'œuvre entreprise par Grégoire Ier. Il n'en avait pas vu la fin. Mais en Italie, celui qui avait arrêté les Lombards devant Rome, les ramena encore de l'arianisme à la vérité. La reine Théodelinde, en 602, convertit son mari Agilulfe ; depuis Grimoald, les rois lombards furent toujours catholiques ; cependant ils maintinrent dans tous les diocèses deux évêques, l'un catholique, l'autre arien.

¹ Bède, liv. 11. Alcuin.

L'Église avait donc soumis les barbares envahisseurs à l'Occident. En même temps, elle conquiert l'Écosse et commença la conversion définitive de la Germanie. De l'Irlande sortit saint Columban, le prédicateur des Scots et des Pictes, au commencement du VII^e siècle, et qui fonda dans l'île d'Iona le monastère de Columbkil. De la Bretagne, Columban passa dans le pays des Francs, et détruisit les restes du paganisme sur la rive gauche du Rhin, mais fut poursuivi par la reine Brunehaut pour la liberté de ses prédications. C'était le temps où une femme, la fille de Theudebert d'Ostrasie, en épousant le duc de Bavière Théodon III, rendait le christianisme aux Bavarois. Saint Gall refusa de suivre Columban en Italie, s'arrêta dans l'Helvétie pour la convertir, et Kilian, Irlandais aussi, prêcha dans la Franconie — le pays des Francs proprement dit.

Du pays des Anglo- Saxons convertis sortirent les véritables apôtres de la Germanie, Wilfrid, Willebrord, qui s'adressèrent aux Frisons. L'apostolat de Willebrord dura cinquante ans (680-731) ; tous devaient être surpassés par Winfried, qui prit le nom romain de Boniface. Mais ses travaux appartiennent à une autre époque, et la soumission définitive de la Germanie au christianisme, est unie indissolublement à l'élévation de la maison carlovingienne, et à la puissance nouvelle des Francs- Ostrasiens alliés de l'Église.

III

Ainsi Rome chrétienne prenait possession de ces barbares qui avaient détruit l'empire de Rome païenne. Tous ces peuples, tous ces rois nouveaux inclinaient la tête devant le pontife romain. Sans cote ils portèrent quelquefois leur lourde main sur l'Église. Avant eux les évêques avaient été choisis par l'Église même, quelquefois par le peuple, quelquefois aussi par un évêque voisin. Presque partout les rois barbares s'attribuèrent ce choix. Les Francs le donnèrent à leurs rois ; et un concile d'Orléans (549) le leur confirma. Un concile de Paris (557), et rassemblée de 614 que Clotaire II approuva, sus, pendirent ce droit, qui revint bientôt au pouvoir royal, sous la domination des maires du palais. Idéale prétention chez les Visigoths ; le sixième canon du treizième concile de Tolède mit le choix des évêques au nombre des droits royaux. L'ignorance de la discipline ecclésiastique en fit autant chez les Anglo-Saxons. L'élection des évêques se faisait en présence du roi qui la dirigeait, pour écarter un ennemi au besoin ; et encore que ces évêques fussent choisis par eux ou selon leur volonté, plus d'un évêque eut à souffrir les caprices barbares.

Cependant l'autorité supérieure de l'église de Rome fut écoutée malgré la distance. Ethelred, ce roi de Kent, converti par Augustin, demandait au pape Boniface III la permission d'introduire une colonie de moines dans l'église de Cantorbéry¹. Sous le roi de Northumberland, Egfrid (678), l'évêque Wilfrid déposé par lui, appela à Rome, et fut rétabli par le pape Agathon². Gontran, ennemi des deux évêques Salonius et Sagittaire, les ayant fait déposer, ils en appelèrent à Rome, et l'évêque de Rome envoya l'ordre de les rétablir sur leur siège : Gontran les rétablit. Les exemples sont fréquents en Espagne. Les

¹ *Epist. Bonif.*, III.

² Voyez Lingard, *Antiquités de l'Église anglo-saxonne*.

conciles quelquefois suspendent leurs séances pour envoyer consulter l'évêque de Rome¹.

En même temps que l'autorité des chefs de l'Église, les résultats du christianisme se développèrent chez les barbares. L'Église adoucit les mœurs, protégea les vaincus, sauva la civilisation. Ce n'est pas à dire que les barbares sortirent du baptême entièrement changés ; Clovis resta cruel, Chilpéric a été nommé le *Néron* des Francs ; Dagobert fit voir aux prêtres qui l'entouraient, de scandaleuses débauches. Mais la douceur chrétienne entra dans les vainqueurs malgré eux, par la crainte ou le respect. Lorsque Clotaire II tua les fils de Theuderic II, il épargna celui pour qui il avait répondu sur les fonts baptismaux. Lorsque le roi northumbre Edwin fut devenu chrétien, il établit le bon ordre, fit rendre la justice exactement, et un enfant aurait pu traverser le Northumberland, une bourse d'or à la main, sans qu'il se rencontrât personne pour la lui enlever. Il faut lire, dans Grégoire de Tours, comment cet évêque apaise une querelle de deux familles, devenue la querelle de toute la ville, en payant avec le prix des vases sacrés la composition exigée par une des parties ; comment il résiste lui-même Chilpéric. et défend hardiment l'évêque de Rouen Prétextat, refusant de partager le repas du roi qui ne *sait pas se nourrir de la volonté de Dieu*² ; comment, après l'assassinat de Prétextat, sur l'ordre de l'évêque voisin, le service divin cesse partout, jusqu'à ce que l'assassin ait été découvert, tandis que Frédégonde tremble et fait périr le coupable qu'elle a payé³. La simplicité du récit est une preuve de sa vérité : le bon évêque de Tours ne s'aperçoit pas qu'il fait avec son propre éloge, l'éloge des bienfaits de l'Église.

Pour mieux défendre la vie menacée des vaincus, la vie même des barbares ; pour conserver la science et préparer la civilisation chrétienne, multiplie à l'Occident *la vie monastique*.

Le nom du pape Grégoire le Grand se rencontre encore à la tête de ce bienfait. Avant lui les deux grands monastères de Lérins et de Marseille (v. l'*Hist. Rom.*) avaient élevé de grands hommes, comme des montagnes vers le ciel, Le vieux Caprasius, le jeune Lupus. Là venaient se reposer Eucherius et le grand Hilaire⁴. De là aussi étaient sortis les moines de Saint-Claude qui défrichèrent au temps de l'invasion les terres du Jura. Ainsi travaillaient déjà les moines à la nourriture des hommes. Grégoire le Grand, qui de préfet de Rome, s'était fait moine, protégea cette vie de dévouement, quand il fut pape. En Sicile, son patrimoine soutenait six familles de moines, et le reste entretenait à Rome le monastère de Saint-André. Il imposa une règle nouvelle. Au lieu que les autres employaient une partie du jour à des travaux du corps, il assigna le même espace de temps à l'étude, voulant faire de ces communautés des séminaires de prédicateurs qui, après avoir prêché l'Évangile, sauraient encore le défendre par la discussion. Ainsi se forma Augustin et ses compagnons, les apôtres de l'heptarchie. Mais Grégoire fit plus encore, il approuva et dispersa sur le monde l'ordre de Saint-Benoît.

Benoît (Benedictus), né à Nursie en Toscane, au commencement du VI^e siècle, s'était enfui, à quatorze ans, loin de la corruption de la jeunesse romaine, dans une caverne profonde au milieu des montagnes de Subiaco. Enlevé comme par

¹ Voyez les conciles d'Espagne, dans Ferreras, t. 1.

² Grégoire de Tours. liv. V, ch. 19 et suivants.

³ Grégoire de Tours, liv. VII.

⁴ Sidoine Apollinaire, *Eucharist. ad faustum*.

miracle à sa retraite, on vit sa foi, son ardeur ; des solitaires se rangèrent autour de lui et peuplèrent son désert. Ils le reconnaissaient pour leur père, et révéraient ses lois, quand une calomnie le força de fuir encore, il vint dans l'ancien territoire des Volsques, au mont Cassin. Il y avait là encore un temple et un bois consacré à Apollon. Il brisa l'idole et coupa le bois. A la place, il éleva deux oratoires, sous l'invocation de saint Jean-Baptiste et de saint Martin, et établit ses compagnons à l'entour, ainsi commença le monastère du mont Cassin. Bientôt les grands de Rome confièrent leurs enfants à Benoît ; Totila le visita et reçut en tremblant ses reproches. La règle fut sévère : six heures de sommeil ; l'office nocturne chanté à minuit, sept visites dans le jour à l'église pour les autres offices canoniques ; sept heures au travail des mains, deux heures à l'étude. La nourriture simple ; de douze à dix-huit onces de pain, une hémine de vin, deux plats de légumes, nulle chair de quadrupèdes, si ce n'est pour les enfants, les vieillards et les infirmes : le vêtement approprié au climat, mais toujours semblable à celui du pauvre artisan on ne le quittait pas même pour dormir, afin qu'au moment du réveil chacun fût toujours prêt pour l'église. La propriété commune, le bien de chacun devenait le bien de tous entre les mains du supérieur. L'admission difficile et longtemps différée celui qui demandait à entrer s'agenouillait devant la porte. Repoussé d'abord avec un dédain apparent, il devait persévérer pendant quatre jours, alors les moines cédaient. Le nouveau venu passait dans la chambre des étrangers, puis dans la chambre dei novices. Un vieux frère observait sa conduite et l'instruisait de ses devoirs. Avant la fin de l'an on lisait trois fois la règle devant lui, l'avertissant à chaque fois qu'il était libre encore de partir. Au bout de l'an il entra dans l'église, déclarait devant Dieu et la communauté qu'il voulait vivre moine, et il dei osait son engagement sur l'autel. Telle est la règle que Grégoire le Grand approuve. Saint Maur la porta dans la Gaule, Wilfrid chez les Anglo-Saxons. Les bénédictins ont sauvé la science antique et fondé l'érudition.

En attendant que cette règle fût connue, les prédicateurs irlandais avaient fondé d'autres monastères : Patricius, celui de Bangor dans le pays de Galles ; Columban, ceux de Luxeuil et de Bobbio ; saint Gall, disciple de Columban, a laissé son nom à sa communauté. Mais la règle de saint Benoît envahit peu à peu tous les monastères de l'Occident.

Enfin les femmes avaient aussi leurs maisons d'asile et de science. Scolastique, sœur de Renon, avait fondé, à quatre milles du mont Cassin, le monastère de Plombariolle. Chez les Francs, des vierges savantes ouvrirent les retraites de Poitiers, d'Arles, de Maubeuge, de Chelles, où se retira la reine Bathilde. Car les monastères étaient le refuge de toutes les grandeurs déchues et de tous les persécutés ; l'Église renfermait ceux qu'elle ne pouvait défendre au dehors.

L'Église rendait donc des services, et c'était l'usage des barbares de récompenser les services par des donations. Les églises, les monastères reçurent des terres, et avec ces terres, les hommes libres et les esclaves qui les habitaient et qui passaient ainsi sous la dépendance des églises. Ce fut même une loi en Gaule et en Espagne, que le fondateur d'une église fit une donation suffisante pour l'entretien du clergé. Mais longtemps ces dons furent volontaires. Au VI^e siècle s'introduisit la dîme. Dès les premiers temps de l'Église, Origène, Ambroise, Augustin, Jean Chrysostome, avaient demandé pour les prêtres chrétiens ce que la loi de Moïse avait donné aux prêtres juifs. Le synode de Tours (567) déclara que les fidèles devaient aux églises la lime de tous leurs revenus. Avec cette dîme les évêques devaient racheter les captifs. Le synode de Mâcon (585) sanctionna cette ordonnance par la peine de l'excommunication. On ne sait point

en quel temps la dîme fut introduite chez les Anglo-Saxons, mais elle était déjà au milieu du VIII^e siècle, un usage ancien.

Enfin l'Église conserva, sous les barbares, sa juridiction. Depuis Constantin le clergé était exempt de la juridiction des tribunaux laïques. L'Église acquérant des terres sous les barbares, loua les hommes qui habitaient ces terres ressortirent de la juridiction des églises. Les barbares renvoyèrent même aux tribunaux ecclésiastiques toutes les causes de mariages et de testaments. Le temps n'était pas venu encore où l'Église prononcerait sur l'inceste, la fornication, la bigamie, l'ivrognerie.

Telle avait donc été la vie de l'Église au milieu des barbares ; elle s'était défendue d'abord, elle avait obtenu ses immunités pour protéger les vaincus et même les vainqueurs. Le moment approchait où elle devait commander à tous et même aux rois.

SECONDE PÉRIODE

CHAPITRE SEPTIÈME

État du monde au commencement du VIII^e siècle. — Les iconoclastes, fondation de la puissance temporelle des papes. — Les Abbassides, démembrement du khalifat. — Usurpations, guerres civiles chez les Anglo-Saxons. — Les Héristal ; conversion de la Germanie, Pépin le Bref, roi des Francs.

Le jeune monde que l'invasion avait fait ne s'affermissait pas ; il avait toute la faiblesse de la nouveauté et de l'incohérence. Nulle domination nouvelle qui fût certaine, nulle domination ancienne qui ne dût périr. Les Francs, vainqueurs de la Gaule et de la Germanie, contenaient difficilement l'une et l'autre. Ils avaient conquis l'Aquitaine, et ne la possédaient pas ; l'Aquitaine avait ses ducs, depuis Caribert, soutenus contre les Francs par l'esprit romain de la province, et par les Wascons de la Novempopulanie. Les Francs avaient *mis sous leur puissance* les Bretons de l'Armorique, et le tribut toujours imposé, les Bretons le refusaient toujours¹. Le reste de la Gaule jusqu'au Rhin avait mieux obéi. Mais au delà du Rhin, les nations mouvantes de la Germanie., tributaires souvent, et menaçantes parfois, étaient menacées elles-mêmes par les Avars, les Slaves et les Saxons. Les Allemani vaincus par Clovis, au nord des Alpes, sur le Rhin en face des Vosges, s'étendaient jusqu'au Lech à l'est du Lech, les Bavaois, soumis par le premier Theuderic, terminés à l'est par l'Anésus. Au nord des Allemani et des Bavaois, entre le Rhin et la Sala, les Francs ripuaires ou orientaux, et les Thuringiens. La domination franke n'allait pas plus loin. Des peuplades indépendantes la cernaient de toutes parts ; à côté des Bavaois, des Slaves de l'Adriatique qui avaient poussé jusqu'au Carantanum (Carinthie) et les Avars confondus encore avec les hommes d'Attila, par le nom de Huns. À l'est des Thuringiens, les Tchèques ; les Sorabes entre la Sala et l'Elbe. Au nord des Thuringiens et des Francs orientaux, les Saxons Ostphaliens, Angriens, Westphaliens, et les Frisons, depuis l'Elbe jusqu'à la mer du Nord. Au nord de l'Elbe, à l'entrée de la Chersonèse cimbrique, les Saxons northalbingiens.

L'Italie séparée de l'Europe par les Alpes et la nier, était encore le champ clos où s'agitaient les derniers efforts de la puissance grecque, et la conquête incomplète des Lombards. Toute la Gaule cisalpine appartenait aux Lombards, et la Toscane jusqu'à Narnie ; mais à l'est de la Toscane, sur l'Adriatique, l'exarchat et la Pentapole restaient aux Grecs. Aux Grecs encore, le duché de Rome et celui de Gaète, depuis Narnie jusqu'à Formies. En face au sud de l'exarchat, le duché de Spolète aux Lombards, les Bulgares, établis par Romoald (v. ch. III), et le duché lombard de Bénévent jusqu'à Tarente, qui joignait les deux mers ; seulement, à la vue de Bénévent, une côte étroite demeurait aux Grecs, mais séparée du duché de Rome, avec ses villes de Cumes et de Naples. Enfin, l'extrémité de la Messapie, où fut Salente, l'ancien Brutium, maintenant Calabre nouvelle, les trois îles de Sicile, de Corse, de Sardaigne, reconnaissaient toujours la domination byzantine. Éloignées des empereurs, et séparées de l'exarchat par les possessions lombardes, les villes de la côte tyrrhénienne avaient acquis une sorte d'indépendance sanctionnée par la nécessité de se défendre, et par la bonne volonté ou plutôt l'inertie des empereurs. Un duc gouvernait Rome au nom de l'exarque ; mais les papes y faisaient oublier le duc, au nom de leurs vertus et de Rome sauvée par eux. C'était le pape qui parlait aux Lombards, et avec qui les Lombards traitaient ; c'était de la vigilance du pape que les Romains recevaient des vivres. Naples, Gaète, avaient aussi leurs ducs, mais une municipalité sur le modèle des anciennes ; tous les magistrats élus par les citoyens ; toutes les taxes votées librement ; tous les citoyens soldats, et une

¹ Sur l'étendue de la domination franke avant Charlemagne, voir le passage d'Éginhard (*Vita Karoli magni*) qui en fixe les limites avec toute l'autorité d'un contemporain. Sur les Bretons : Poète saxon, liv. II.

discipline faite par tous et acceptée librement par tous. Gaète, sur une montagne aride, et comme au milieu de la mer, défendait la plaine du Garigliano, et les orangers, les aloès, les cactus et toute la végétation africaine que protègent encore le Cécube et le Massique. Gaète devait être commerçante ; dans le duché de Naples, dans ce pays volcanique du Vésuve, Sorrente et Amalphi, heureusement situées sur la mer, se tournaient aussi du côté du commerce, pour le reporter un jour jusqu'à la Phénicie, sa première métropole. Cependant, au fond de l'Adriatique, une autre ville s'était élevée au-dessus des eaux. C'était Venise l'œuvre des fleuves, *le don des fleuves*, comme disait Hérodote de l'Égypte¹. Toutes les terres apportées à la mer par les torrents des Alpes et par le Delta du Pô, avaient à la longue formé de petites îles en face de Padoue. Au milieu de soixante autres, on distinguait Rialte, déjà large et plus haute. Au temps de l'invasion d'Alaric, la terreur y chassa quelques habitants de la Vénétie : une ville fut construite à Rialte (421) par ordre du sénat de Padoue ; d'autres s'enfuirent à l'approche d'Attila, et comme des oiseaux aquatiques², dispersèrent leurs demeures sur les îles voisines. Chacune eut son magistrat, son tribun, chargé de la justice et du gouvernement. Ces îles réunies eurent une assemblée commune qui examinait la conduite de chaque tribun, et travaillait au bien général. Les exilés s'accrurent peu à peu, tous égaux, sous des habits, sous des habitations pareilles ; nourris des mêmes aliments, tous pêcheurs et commerçants. Ils échappèrent aux Hérules, firent le commerce pour le roi ostrogoth Théodoric, défendirent l'Adriatique contre les pirates slaves de Narenta ; et quand les Lombards eurent pris Padoue, ils se réunirent en nation. Une assemblée dans l'île d'Héraclée accepta la nomination d'un chef unique, *doge* ou duc, qui ne serait pas roi. Paul-Luc Anafesta, choisi par douze électeurs (697), reçut le pouvoir de convoquer l'assemblée générale, de nommer les tribuns, de constituer les juges, d'ordonner les assemblées ecclésiastiques, d'investir les évêques élus par le clergé et le peuple, de décider la paix et la guerre. Anafesta fut un grand homme. Les divisions cessèrent ; des arsenaux, des vaisseaux furent construits contre les pirates de Narenta et la côte d'Italie conquise entre les deux Piaves. Anafesta en mourant (717) laissa Venise forte et respectée, capable de prendre part aux révolutions qui se préparaient pour l'Italie.

Même incertitude chez les Angles-Saxons ; les huit royaumes réduits à six, resserrés dans un espace étroit, s'absorbant l'un l'autre tour à tour, chacun s'épuisant à l'intérieur par la guerre civile, les meurtres royaux et les usurpations ; au dehors, les Bretons indomptés du pays de Galles, les Scot encore remuants, et ces trois races dans une même île. L'Espagne, la proie jusque-là incontestée des Visigoths, venait de passer aux Arabes avec la Septimanie. Ceux-ci avaient beau tolérer la religion, respecter la propriété, ne prendre que les terres vacantes par la mort ou un exil volontaire. En vain, épris de leur conquête, ils la faisaient belle et fertile, lui donnant l'ombre et les fruits des arbres africains, élevant les eaux au-dessus de leur niveau naturel pour les distribuer dans les champs par des canaux d'arrosage ; les Asturies recélaient dans leurs cavernes le Feu d'une guerre déjà commencée, qui ne devait s'éteindre qu'après huit siècles.

A l'orient, l'empire grec qui n'avait pas voulu mourir était au moins rétréci de moitié ; le Danube n'était plus sa limite du nord ; malgré les fortifications de

¹ Voyez Daru, *Histoire de Venise*, t. II. Il donne l'explication la plus probable de la formation des lagunes.

² Cassiodore, *Variæ*.

Justinien, les Bulgares admis dans les deux Mœsies, les Slaves dans l'Illyrie, l'avaient resserré jusqu'à l'Hemua et à Scodra, ne lui laissant sur t'Adriatique que l'Istrie et quelques villes isolées, avec le titre pompeux de thème de Dalmatie. Toute l'Afrique romaine ou grecque, la Palestine, la Syrie, siège du khalifat, et toute l'Asie jusqu'à la Cilicie, avaient été prises par les Arabes ; l'Arabie s'étendait alors jusqu'à l'Euphrate et à la Méditerranée, jusqu'à l'Indus et à l'Iaxarte.

Enfin, le monde scythe avait envoyé ses Khasars au nord de la Caspienne et de l'Euxin ; les Avars, affaiblis depuis la mort de Baïan, tenaient encore au nord du Danube et de la Drave, entre l'Anesus qui les séparait des Bavarois, et le Boug du côté des Khasars. Les Slaves tchèques indépendants, les Slaves moraves, encore sujets des Avars, les Lekhes de l'Oder et de la Vistule, les Obotrites et les Wilses de la Baltique, voisins des Saxons, tous ces peuples n'avaient point changé de place¹. La Scandinavie n'apparaissait pas encore.

Tel était, au commencement du VIII^e siècle, l'état du monde renouvelé par la ruine des Romains. On eût dit qu'une autre invasion était imminente ; une révolution qui agita les Grecs et l'Italie, une autre qui parcourut la domination arabe de l'Indus à Narbonne, une troisième qui changea les chefs des Francs, semblaient devoir enhardir les barbares qui n'avaient pas encore envahi. Mais ces trois événements ne firent que préparer et rendre plus facile la formation de l'empire carlovingien. Charlemagne organisa l'Occident et retarda la seconde invasion ; elle ne commença qu'après sa mort, et passa sur l'Europe sans pouvoir la bouleverser.

II

ICONOCLASTES. — Si l'on croit un poète byzantin du XI^e siècle, *l'exécrable Léon l'Isaurien portait depuis longtemps dans son sein d'absurdes pensées contre le Christ et ses saintes images, mais il n'osait mettre au jour l'enfant de sa méchanceté*. Des Hébreux qui lui avaient prédit l'empire, et reçu en récompense la promesse d'être enrichis, lui demandaient non de l'or ou de l'argent, ou des pierres précieuses, mais la destruction des saintes images, des peintures, des statues dignes de vénération, c'est-à-dire la ruine du culte religieux dont elles étaient les tours et les forteresses². L'occasion fut donnée par les insultes des Arabes. Les admirateurs de la Pierre Noire ne comprenaient pas le culte des images, et s'en moquaient comme d'une idolâtrie. Le khalife Yesid II, séduit aussi par un Juif qui lui promettait une vie longue, venait d'effacer toutes les peintures des églises chrétiennes. L'empereur déclara donc au sénat que les images étaient autant d'idoles ; que l'honneur du culte n'était dû qu'à Dieu ; qu'il était lui-même le chef de la religion par le pouvoir impérial, et qu'un édit était prêt qui purgerait l'Église de la superstition. L'édit parut (726). Ni le patriarche Germain, ni Jean Damascène, ni le pape Grégoire II n'approuvèrent ; et tandis que le pape défendait à l'empereur de rien innover dans la foi, le peuple de C. P. se révoltait. D'un côté, Léon *enlevait aux églises leur ornement, les enveloppait de ténèbres, changeait le jour en noire et triste nuit*, massacrait les moines

¹ Pour tous ces détails géographiques, voyez, dans l'*Atlas* de Kruse, la carte de l'Europe à la fin du VII^e siècle.

² *Constantini Manassis compendium Chronicum*.

rebelles à sa pensée, et brûlait ceux de Sainte-Sophie avec leur trésor de 33.000 volumes¹. De l'autre, le peuple observait des destructeurs des images, attendant que l'œuvre d'iniquité fût accomplie, et les massacrait sur la place. Venait par-dessus la vengeance impériale qui battait de verges, mutilait, exilait, et le peuple recommençait encore. La Grèce, les Cyclades outragées dans leur culte, réclamèrent à leur tour, et rassemblant les vaisseaux de l'Archipel, lancèrent contre Byzance un certain Cosme qu'ils destinaient à l'empire ; mais le feu grégeois les brûla comme les Arabes : Cosme périt décapité. L'empereur, fier de sa victoire sur l'empire, insulta l'intercession des saints, et la Vierge mère de Dieu ; outragea leurs reliques, et déclara idolâtres tous les peuples chrétiens².

C'était le moment où, pour la première fois, un duc de Bavière, Theudon, venait s'agenouiller sur le seuil de Saint-Pierre, et où le roi des Lombards, Luitprand, confirmait, dit-on³, la donation des Alpes cottiennes faite au Saint-Siège par Aribert. Alors encore le pape Grégoire II réparait à Rome les désastres d'une nouvelle inondation, protestait auprès des Lombards en faveur de Cumes, prise par eux ; et ne gagnant rien par ses avertissements sur ces *âmes enflées d'orgueil*, enseignait au duc de Naples à défendre son duché. Ainsi, le pape usait de la majesté de son pouvoir pour sauver les sujets de Byzance. L'édit iconoclaste arriva dans ces circonstances aux villes d'Italie, à Ravenne, à Naples, à Rome ; il fut exécuté par les officiers impériaux. On apprit en même temps que le patriarche Germain venait d'être déposé par l'empereur. Les réclamations énergiques de Grégoire II, sa lettre à Léon, irritèrent l'hérétique et ses agents. Le préfet de Rome, Basile, le cartulaire Jordan, et le sous-diacre Lurion, approuvés par le duc Marin, conspirèrent la mort du pape ; *mais ils n'en purent trouver le temps*. Les peuples d'Italie protestaient contre la profanation. Marin fut chassé de Rome ; Jordan et Lurion massacrés, Basile jeté dans un cloître ; La méréule tentative ne réussit pas mieux à l'exarque Paul ; comme il voulait au moins déposer Grégoire et que déjà des troupes partaient de Ravenne, les Romains et les Lombards s'opposèrent et couvrirent les frontières du duché de Rome. Tous déclaraient qu'ils n'obéiraient pas à l'empereur, qu'ils ne consentiraient point à la mort du pontife. L'Italie voulait faire un empereur et le conduire à C. P. ; Grégoire réprima cette pensée, espérant la conversion du prince. Au moins, les Italiens se choisirent de nouveaux gouverneurs pour s'affranchir, et le pape avec eux. Les habitants de Ravenne massacrèrent l'exarque et ouvrirent leurs portes aux Lombards ; toute l'Italie, toute la Pentapole se livra ensuite. Le duc de Naples, Exhilarat, conspirant avec son fils contre la vie du pape, les Romains allèrent le chercher et le tuèrent. Et enfin, rétablissant chez eux quelques formes du gouvernement républicain, ils reconnurent le pape pour leur chef à la place des anciens ducs ; mais la haute souveraineté impériale n'était pas méconnue pour cela. Ainsi commença la puissance temporelle des papes ; cette puissance s'étendait sans doute sur le duché de Rome, de Narnie à Ostie, de Viterbe à Terracine.

Le successeur de Paul, le nouvel exarque Eutychius, était contraint de siéger à Naples⁴ ; ses émissaires couraient l'Italie ; à Rome, ils demandaient la mort du pape et des grands ; ils excitaient les ducs lombards et Luitprand à se séparer de la cause pontificale. Le pape au contraire, soutenant le courage des siens, les

¹ *Constantini Manassis compendium Chronicum.*

² Théophane, *Chronographie*, an 10 de Léon l'Isaurien.

³ Voyez Paul Diacre et Anastase le bibliothécaire.

⁴ Anastase, *Bibliothèque*.

avertissait de rester fidèles à l'empire : lui-même essaya bientôt de le relever. Les Lombards, ses alliés, ne respectaient pas son territoire. Grégoire excita les Vénitiens contre les Lombards au profit de l'exarque. Le troisième doge, Orso¹, se porta sur Ravenne, la rendit à Eutychius qui reprit les autres villes, et qui en récompense s'allia aussitôt aux Lombards contre le pape. Par cette union, Luitprand espérait soumettre les ducs de Spolète et de Bénévent, et l'exarque Rome. Les deux ducs firent leur soumission, et Luitprand s'approcha de Rome : mais le pape vint le trouver, l'avertit, le toucha. Luitprand se jeta à ses pieds, promit d'épargner Rome, déposa sur le tombeau de l'apôtre son baudrier, ses bracelets, son épée, une couronne d'or, une croix d'argent, et demanda la paix pour l'exarque qui demeura quelque temps à Rome.

Grégoire III succéda à Grégoire II (731). Cet homme fort habile dans les langues grecque et latine, qui savait tous les psaumes par cœur, et les interprétait avec une ingénieuse facilité, se recommandait surtout au peuple de Rome, si malheureux en ce temps, par ses bienfaits infatigables. Il aimait les pauvres, travaillait pour eux, rachetait les captifs, et donnait le nécessaire aux veuves et aux orphelins. Tandis qu'il était absorbé dans la prière sur le cercueil de Grégoire II, le peuple l'enleva et le fit pontife, comme par une inspiration d'en-haut. Grégoire III reconnaissait encore l'empereur ; il fit confirmer son élection par l'exarque. Mais il poursuivait l'hérésie. Une première lettre à Léon l'Isaurien, écrite avec toute la *vigueur du Saint-Siège apostolique*², n'ayant pas été remise, le pape assembla un concile ; l'évêque de Grades, l'évêque de Ravenne, et quatre-vingt-treize autres évêques d'Italie étant présents avec les prêtres du Saint-Siège, les diacres, le clergé, les nobles et le peuple chrétien, le pape décréta que *si quelqu'un s'élevait encore contre la coutume antique, et contre la vénération des saintes images de Dieu, de Jésus-Christ et de sa bienheureuse mère, la vierge immaculée..... ce destructeur des saints, ce profanateur, ce blasphémateur fut exclu de l'unité de l'Église, et du corps et du sang de N. S. J.-C.* Tous les évêques souscrivirent, le pape envoya de nouvelles lettres à C. P. ; mais elles furent arrêtées par le patrice de Sicile. A leur tour, les Italiens écrivirent à l'empereur pour demander le rétablissement des images ; leurs lettres furent arrêtées aussi. Ce ne fut que la troisième lettre de Grégoire qui parvint à Léon et à son fils Constantin, et à l'intrus Anastase qui occupait le siège de C. P. L'Isaurien s'irrita ; mais sa colère affaiblit encore la puissance grecque. Il envoyait le duc Manes avec une puissante armée navale ; mais une tempête la dispersa dans l'Adriatique. Manes rassemblant les débris, aborda par le Pô près de Ravenne ; il voulait châtier cette ville de sa vénération pour les images ; mais les habitants, quoique soumis à l'empire, le repoussèrent ; ce fut la dernière armée envoyée de Byzance contre l'Italie. La querelle des images ne continua plus qu'en Orient.

En Italie, elle avait créé la puissance temporelle du pape, ajoutant un titre d'administrateur du duché de Rome à l'autorité déjà exercée dans la ville par les papes, et supprimant le duc impérial. La position des nouveaux souverains prépara d'autres destinées à l'Italie. Le repos était impossible aux Lombards, aux hommes des ducs, comme à ceux du roi ; alliés ou ennemis du pape, ils avaient épargné Rome jusque-là, mais ils la menaçaient toujours. Attaqué sans relâche par le duc de Spolète Thrasimond, Grégoire III avait payé d'une somme considérable la fin des hostilités. Attaqué, à son tour, par le roi Luitprand,

¹ Voyez Daru, *Histoire de Venise*.

² Anastase, *Bibliothèque*.

Thrasimond avait cherché un asile à Rome, et le pape refusant de le rendre, Luitprand se vengeait par la prise de quatre villes du duché de Rome, Amérie Polimartium, Horta et Blera ; puis l'hiver le forçant à retourner dans son palais, il annonçait d'autres vengeance.

C'est alors que Grégoire III se tourna vers le nord, d'où pouvait venir le secours des barbares contre les Barbares du midi. La maison d'Héristal, victorieuse des Francs de la Gaule (v. le § V), avait alors pour chef le vainqueur des Arabes Charles Martel. Des ambassadeurs de Grégoire III lui apportèrent les clefs du sépulcre et les chaînes saint Pierre, des présents considérables, le titre consul romain, et ces paroles : **Nous te conjurons de ne pas préférer le roi lombard à l'amitié du prince des apôtres**¹. L'Ostrasien comprit : il se disposait à une alliance qui faisait les Francs protecteurs de l'Église, et qui eût mis fin sur-le-champ à la domination lombarde ; mais la mort de Charles-Martel et du pape, suivie de la mort de Léon l'Isaurien (741) retarda cette révolution. Zacharie, successeur de Grégoire III, sauva, presque seul, le peuple romain. Il ne pouvait rien espérer des Grecs ; le premier, il ne demandait pas à l'exarque la confirmation de son élection et Constantin Copronyme, successeur de Léon, profanateur, comme son père, des saintes images, partageait son temps entre la résistance aux Bulgares et les tortures des moines. Le pape Zacharie avait au moins pour lui les Spolétins et les Bénéventins ; il avait surtout la dignité de son caractère. Luitprand approchait ; Zacharie sortit de Rome avec son clergé, et marcha vers les frontières du duché de Spolète. Le roi l'ayant appris, envoya ses ducs au devant du pape, le reçut au milieu de son armée, écouta ses pieux avertissements, renonça à l'effusion du sang, et préféra la paix. Il rendit les quatre villes, et fit donation au prince des apôtres du territoire de Narnie, d'Auximum, du patrimoine de la Sabine et de la grande vallée de Polimartium, enlevés depuis trente ans au duché de Rome. Il rappela de toutes les provinces, de la Tuscie lombarde, et des villes transpadanes, tous les captifs, et les renvoya libres. Des ducs ensuite conduisirent Zacharie dans les villes rendues pour l'en remettre en possession, et le pape revint à Rome, vainqueur par la protection de Dieu², rapportant une paix de vingt ans.

Quelque temps après, Zacharie s'interposa auprès des Lombards, en faveur des Grecs eux-mêmes. Luitprand menaçait la province de Ravenne. L'exarque Euty chius, l'archevêque de Ravenne et les Ravennates, toutes les villes de la Pentapole et de l'Émilie écrivirent leurs prières au pape pour qu'il accourût à leur délivrance. Une ambassade au roi lombard ne pouvant vaincre sa dure persévérance, Zacharie quitta Rome ; comme il approchait de Ravenne, tout sortit à sa rencontre, tout sexe, tout âge, toute condition ; ils rendaient des actions de grâce au Tout-Puissant, et disaient : **Il vient avec bonté, notre pasteur, qui a quitté ses brebis pour accourir à nous qui allions périr**. Et, en effet, ils échappèrent encore une fois. Une nouvelle entrevue du pape avec Luitprand, obtint pour Ravenne ce qu'il avait obtenu déjà pour Rome ; l'exarchat fut délivré de la persécution, les villes prises rendues sous les yeux du pape, et les habitants **furent rassasiés de blé, d'huile et de vin**³. Luitprand mourut quelques jours après, et l'espérance d'une longue paix consola l'Italie.

¹ Troisième Continuateur de Frédégaire.

² Anastase, *Bibliothèque*.

³ Tout ce récit est emprunté d'Anastase.

L'espérance se soutint quelque temps ; on vit encore avec joie le roi lombard Hildebrand, que Luitprand s'était associé et qui régnait seul, déposé après six mois par les siens, pour ses vices et ses cruautés. Ratchis, duc de Frioul, son successeur, confirma, à la demande du pape, la paix de vingt ans donnée à l'Italie ; mais Ratchig lui-même la viola et assiégea Pérouse. Réprimandé à son tour par Zacharie, qui sortit de Rome pour la troisième fois, il se retira ; et convaincu par les discours du pape, de la vanité des choses humaines, il quitta la royauté pour la vie monastique du mont Cassin ; mais il laissait à sa place son frère Astolphe (749).

Astolphe ne reconnaissait pas les promesses des rois ses prédécesseurs. L'an 762, il prit l'Istrie à l'empire grec, Ravennes et l'exarchat. Euty chius se retira à Naples, et ne gouverna plus les Grecs d'Italie. Constantin Copronyme s'y résigna ; satisfait de la Sicile et de quelques villes italiennes, il les mit sous la dépendance du patrice de Sicile avec les noms de *Thèmes de Sicile et de Calabre*. Mais Astolphe, vainqueur des Grecs, réclamait Rome comme dépendance de l'exarchat ; le nouveau pape Étienne II ne s'y résigna pas et appela les Francs.

III

ABBASSIDES. — Tandis que l'empire d'Orient se diminuait par les erreurs de ses princes et que l'église romaine devenait une puissance temporelle par la défense de la vérité, le grand ennemi de l'Église et de l'empire, le khalifat arabe était bouleversé à l'intérieur et perdait son unité. L'élévation des Ommiades avait troublé sans retour et compromis l'islamisme ; l'opinion protestait contre eux. Pour succéder à Mahomet, ils avaient renversé sa famille et *versé le sang le plus pur de l'Asie*. Les vraie fidèles ne pouvaient oublier Ali, *le frère de l'apôtre*, assassiné au profit de Moavia, ni Hassan forcé d'abdiquer, ni Hossein lâchement entraîné dans le piège d'une fausse révolte ; les Chiïtes surtout les regardaient comme les *Imans*, les prêtres légitimes de la foi musulmane, et ce titre devait passer à leurs descendants jusqu'au douzième surnommé Mahadi (le guide), qui vécut solitaire dans une caverne près de Bagdad, sans laisser connaître le lieu ni l'époque de sa mort. Aussi on le crut toujours vivant, et il doit reparaitre avant le dernier jour pour détruire la tyrannie des infidèles. Les Ommiades eux-mêmes étaient contraints de respecter ces souvenirs : après avoir établi l'usage de prononcer, à certains jours, des imprécations solennelles contre la mémoire d'Ali, ils l'avaient aboli sous Omar II pour ne pas irriter les esprits jusqu'à la révolte. Cependant la race des Alides était au-dessous de tant d'amour. Zeid, fils d'Hossein, essaya (724), comme son père, de soulever les Couffiens contre le khalife Hescham ; abandonné par eux, il ne lui resta que quatorze hommes qui se firent tuer avec lui ; après ce misérable effort, la famille de Fatime rentra dans le repos et l'obscurité, dédaignant ses droits ; elle se multiplia si prodigieusement que bientôt elle ne put se reconnaître elle-même ; des imposteurs en profitèrent pour prendre les noms d'Alides ou de Fatimites, et en s'attribuant le sang de Mahomet, réclamer l'héritage de sa puissance.

Ce fut une autre branche de la famille de l'apôtre qui renversa les Ommiades ; la branche des Abbassides tirait son nom d'Abbas oncle de Mahomet ; déjà nombreuse, elle résidait en Syrie dans un repos apparent ; mais de la Syrie partaient des émissaires pour toutes les provinces d'Orient ; ils rappelaient à

tous le droit héréditaire des Abbassides, et ils étaient entendus. La révolte commença par le Khorasan ; Mohamed, fils d'Ali, fils d'Abdallah, fils d'Abbas reçut les députés du Khorasan, et leur présent de quarante mille pièces d'or. Son fils aîné, Ibrahim, lui succéda dans le rôle de chef des Abbassides, et fut secondé par Abou-Moslem. Cet homme sombre, qui ne riait jamais, se vantait plus tard d'avoir donné la mort à six cent mille ennemis. En vain le gouverneur du Khorasan avertit le khalife Merwan II ; il fut lui-même chassé de sa province par Abou-Moslem (746). Alors les partis s'organisèrent et choisirent leurs couleurs ; les Alides avaient la verte, les Ommiades la blanche, les Abbassides prirent la noire. Leurs habits et leurs turbans étaient noirs, leurs étendards noirs ; ils en avaient deux à l'avant-garde absolument pareils, portés sur des piques toutes deux hautes de peur coudées, pour exprimer l'égalité et l'union de tous les proches de l'apôtre : l'un s'appelait la *nuît*, et l'autre s'appelait l'*ombre*, c'est-à-dire encore la nuit, comme les deux branches des Haschémites, Alides ou Abbassides étaient toujours Haschémites. La querelle des *noirs* et des *blancs* bouleversa l'Orient entre l'Euphrate et l'Indus. Presque partout les *noirs* étaient vainqueurs, mais un moment les *blancs* parurent triompher. Ibrahim fut surpris dans un pèlerinage à la Mecque ; il périt dans un cachot. Ses deux frères Aboul-Abbas et Abou-Giafar se sauvèrent à Couffah, et attendirent près du tombeau d'Ali l'occasion de reparaître. Elle se présenta bientôt. Les partisans des Abbassides augmentaient, des secours arrivaient des provinces orientales ; Aboul-Abbas se montra alors revêtu des ornements de khalife obscurcis de la couleur noire ; il prêcha dans la mosquée de Couffah comme vicaire légitime du prophète, et préluda par la prière publique à la lutte nouvelle. Cependant les Ommiades avaient pour résister cent vingt mille soldats, et la valeur de Merwan II, le conquérant de la Géorgie, surnommé l'*âne de la Mésopotamie* pour sa persévérance invincible. Mais les ordres de Merwan furent mal exécutés ; il fut vaincu : alors il désespéra. Comme s'il eut voulu annoncer lui-même sa défaire et la chute de sa famille, il parut précipitamment dans sa fuite sur tous les points de la domination arabe ; il aperçut à Mosoul le drapeau noir des Abbassides, repassa le Tigre pour saluer d'un adieu lointain son palais de Harran, traversa l'Euphrate, vint à Damais pour l'abandonner, ne s'arrêta pas même en Palestine, et campa pour la dernière fois sur les bords du Nil. Les Abbassides l'emportaient ; en Asie la faction des blancs fut vaincue pour toujours, et en Égypte un coup de lance termina la vie de Merwan (750).

Aboul-Abbas était khalife ; reconnu par l'Asie, l'Afrique, l'Espagne même, il ne croyait pas sa puissance affermie, tant qu'un seul Ommiade survivrait. Une vigilance impitoyable rechercha partout les enfants de Moavia, et même ceux qui étaient morts ; on dispersa leurs ossements ; on chargea d'imprécations leur mémoire comme ils avaient fait celle d'Ali ; quatre-vingts Ommiades qui s'étaient rendus avant d'être désarmés, et sur la parole de leurs ennemis furent invités à un festin où le vainqueur les massacra tous. Les Arabes eux-mêmes ont flétri la cruauté d'Aboul-Abbas, du nom de *Saffah* (sanguinaire).

Elle fut mieux punie encore par la division du khalifat. Un jeune Ommiade survécut, il s'appelait Abdérame (Abdalrhaman) ; on l'avait poursuivi depuis l'Euphrate jusqu'au mont Atlas sans pouvoir l'atteindre : il approchait de cette Espagne conquise à l'islamisme par sa famille. L'Espagne arabe avait bien reconnu la domination des *noirs* ; mais les *blancs* y étaient plus nombreux et n'attendaient qu'un chef pour renier les lieutenants sanguinaires d'un maître éloigné. Les blancs de la péninsule appelèrent Abdérame, et quand il parut, ils se révoltèrent contre l'émir Yousef. L'an 138 de l'hégire (756), Abdérame fut

reconnu roi dans Archidona, et un mois après à Séville ; Cordoue, l'Andalousie, bientôt toute l'Espagne musulmane s'attacha à ce nouveau maître. Cordoue devint la capitale du khalifat d'Occident, tandis que les Abbassides fondaient Bagdad où siégea désormais le *khalife d'Orient*.

IV

ANGLO-SAXONS. — La querelle des iconoclastes et le schisme musulman étaient pour des barbares avides une occasion favorable ; mais ce n'était pas aux Anglo-Saxons d'en profiter. La Bretagne a toujours eu sa destinée séparée. Ceux qui ont fui du continent dans le nord, y ont demeuré pour la plupart jusqu'à la mort sans plus regarder le continent. Les Normands eux-mêmes s'y sont arrêtés après tant de courses intrépides, et la lutte de leurs rois contre la France a été bien plus soutenue par les Aquitains ou les Bretons de l'Armorique que par les fils des compagnons de Guillaume. Aujourd'hui même que l'Angleterre est une grande puissance, et que cinq siècles de commerce l'ont fait connaître à toutes les nations, elle n'a pas sur le continent européen de province qu'elle ait conquise ; ses conquêtes au dehors ne sont que des stations, des ports, des Forteresses pour protéger ses vaisseaux, ou des dépôts de marchandises ; elle n'a guère d'armée que sur mer.

Au VIII^e siècle, chaque royaume anglo-saxon, circonscrit par d'étroites limites, était retenu forcément dans un état de faiblesse, où l'esprit national lui-même ne peut trouver ni illustration ni intérêt. Les trois plus considérables, et les seuls qui méritent une mention, le Northumberland, la Mercie et le Wessex, n'offrent eux-mêmes qu'une suite de troubles civils, d'usurpateurs et de rois détrônés, dont un seul a laissé quelque souvenir.

En Northumberland, le fils d'Oswio, Egfrid, avait commencé à reconnaître l'Irlande, et à piller les côtes de ce peuple, en récompense de l'hospitalité qu'il accordait généreusement aux Anglais. Six rois qui lui succédèrent (685-758) arrivèrent presque tous au trône par violence, s'y maintinrent par des crimes, et l'abandonnèrent pour la vie religieuse. Les Northumbres acquirent ainsi le nom, que Charlemagne leur donnait plus tard, de *nation perfide et perverse, pire que les païens*. La Mercie, vers l'an 716, fut gouvernée par Ethelbald le Superbe, qui domina un moment depuis l'Humber jusqu'au canal du midi, et se disait roi, *non des seuls Merciens, mais de toutes les provinces qui sont désignées par le nom de Sutangles*. Généreux envers les pauvres et ses serviteurs, actif dans l'administration publique de la justice, terrible aux thanes dont il réprimait les rivalités, il réforma lui-même sa vie débauchée, lorsque la voix du missionnaire saint Boniface lui fit entendre du fond de la Germanie de sévères reproches. A la fin de son règne, il fut vaincu par le Wessex (762), et sa mort livra ses anciens sujets à de nouveaux désordres. Dans le Wessex l'aristocratie dominait depuis 674. Les titanes les plus puissants, ligués ensemble pour la défense commune, choisissaient quelqu'un d'entre eux pour roi toutes les fois que la royauté semblait nécessaire. Le roi Ina (688) fut législateur et guerrier. Dans un *Wittersagemot*, entouré des évêques, de ses *eoldermen*, des savants et du clergé, il publia soixante-dix-neuf lois touchant la justice, le *weregild* pour tous les crimes, l'hérédité des querelles entre les grandes familles, la protection des Bretons conquis, les fraudes dans l'échange des marchandises, et la culture des terres. L'Essex était déjà assujéti au Wessex ; Ina ravagea encore le royaume

de Kent, et reçut un weregild de 36.000 livres d'argent pour le meurtre de son frère tué en combattant. Il domptait aussi les Bretons de la côte ; mais Ina n'était pas de la famille de Cerdic ; des révoltes fréquentes tourmentèrent son règne ; dans les dernières années, attaqué par la Mercie, il combattit sans résultat ; enfin fatigué d'un règne de trente-sept ans, il abdiqua la couronne, quitta le Wessex pour Rome, refusa par humilité la tonsure et l'habit monastique, et acheva sa vie sous les vêtements d'un pèlerin pauvre et inconnu (728). Il avait lui-même préparé de nouveaux troubles en désignant ses deux premiers successeurs : il mit ainsi les deux rivaux aux prises. Le Wessex devenu tributaire de la Mercie, pendant cette agitation, ne fut délivré que par des séditeux révoltés contre le roi Cuthred, qui tournèrent leur énergie contre la domination étrangère.

Ainsi les Anglo-Saxons demeuraient indifférents aux mouvements des autres peuples qu'ils ne connaissaient pas, ou qui les dédaignaient. Ils furent spectateurs de l'empire carlovingien qui ne les atteignit pas, et périrent dans la seconde invasion.

V

MAISON D'HÉRISTAL. — *La nation des Francs, fondée par un Dieu, quand elle était encore sous une croyance idolâtre, avait recherché par l'inspiration divine la clef de la science ; hardie, agile, rude au combat, depuis qu'elle était convertie à la foi catholique, elle demeurait libre d'hérésie, et combattait pour faire vaincre l'Église*¹. Les Mérovingiens avaient protégé les évêques du midi, donné passage aux apôtres de l'heptarchie, essayé de réformer jusque chez les Bavares les coutumes qui n'étaient pas chrétiennes. Si ces rois dépérissaient maintenant, vaincus par Pépin d'Héristal, et dominés par l'aristocratie, ce n'était néanmoins que l'affaiblissement d'une famille ; et le rôle de la nation n'avait pas changé. Il appartenait aux Francs de porter aux Arabes le dernier coup, de faciliter la conversion de la Germanie au christianisme, de protéger en Italie et d'augmenter la puissance temporelle des papes, et à l'aide de cette alliance, de renouveler en quelque sorte la puissance romaine dans l'empire carlovingien.

La résistance des hommes libres et le despotisme même d'Erchinoald et d'Ébroïn avaient conservé à la Neustrie au moins le nom du roi et le souvenir de son pouvoir. L'aristocratie ostrasienne elle-même, tout en détruisant la royauté, n'avait pu éviter l'impérieux besoin d'un chef, et au lieu d'un roi, elle s'était fait un *prince des Francs orientaux*. Quoiqu'il y eût ici autre chose qu'un changement de nom, et que le *prince* n'eût rien à réclamer des droits exercés jadis par le roi, la nouvelle dignité conservée dans une même famille pouvait fonder une dynastie qui, s'appuyant sur la volonté des hommes libres et l'usage de la Neustrie, rétablissait la royauté dans la personne du chef des leudes. Telle fut la destinée de la maison d'Héristal. La victoire de Testry et le gouvernement prolongé de Pépin avaient moins assuré le triomphe de l'aristocratie que l'été-vallon de la race carlovingienne. Pépin d'Héristal était mort en 714. Ce Franc oriental, chrétien pourtant, avait conservé l'antique usage de la bigamie, accordé par les Germains à leurs princes, comme marque d'honneur. Une noble et élégante épouse, nommée Alpaïde, lui avait donné un fils qu'il appela Karl, c'est-à-dire *le Fort*.

¹ Voyez le préambule de la loi salique et la lettre de saint Avitus à Clovis, au ch. VI.

L'autre, Plectrude qui vécut la dernière, eut deux fils Drogon et Grimoald. Ils disparurent tous deux avant leur père ; Grimoald fut assassiné, et l'on soupçonna Karl d'en être l'auteur. Pépin l'enferma, le renia pour son héritier, et laissa sa mairie à Théodoald, fils de Grimoald, sous tutelle de Plectrude. La vieille Plectrude ne put imposer pour maire à la Neustrie cet enfant de six ans. Vainqueurs près de Compiègne, les Neustriens prirent pour maire Raginfred (Rainfroy), et Dagobert III étant mort, ils n'attendirent pas, comme sous Pépin d'Héristal, que le maire d'Ostrasie leur donnât un roi. Ils tirèrent du cloître un certain Daniel, dont les cheveux revenaient, ils le dirent fils de Childéric II, et le nommèrent Chilpéric II.

Les Ostrasiens, humiliés par la Neustrie, allaient être attaqués par les Frisons que soudoyait Rainfroy quand ils se souvinrent du fils de Pépin, Karl, prisonnier à Cologne. Il n'eut besoin que de paraître pour chasser à jamais Plectrude et son fils. Il fut nommé comme son père, *prince des Francs orientaux*, et bientôt surnommé Tudites, le *marteau* de forgeron ; nous l'appelons Charles Martel¹.

Les Ostrasiens avaient envahi la Gaule mérovingienne sous Pépin d'Héristal, mais ils ne l'avaient pas prise. Charles Martel la conquiert, la sauva et la donna à ses fidèles. Vainqueur du Frison Radbod et des Saxons qui couraient la Thuringe, il marcha contre Rainfroy. L'Aquitaine, indépendante depuis Caribert, n'avait pas encore fait reconnaître cette indépendance par les rois. Eudes, qui en était duc, promit des secours au roi de Neustrie s'il voulait abandonner les prétentions des rois à son duché : à ce prix, il se joignit à Rainfroy ; mais les deux victoires de Charles Martel à Vinci (717), et à Soissons (719) furent décisives ; la première surtout laissa, par le nombre des morts, un souvenir sanglant². Eudes s'enfuit, emmenant le roi son protégé, puis le livra pour se réconcilier avec Charles Martel. Le vainqueur épargna le pauvre roi ; et quand il fut mort, le remplaça en Neustrie par un autre moine qu'il nomma Theuderic IV. La réconciliation du duc d'Aquitaine et du prince ostrasien fut achevée par l'invasion des Arabes : Charles sauva l'Aquitaine près de Poitiers (v. ch. V, § IV) ; et la paix ne fut plus troublée entre l'Aquitaine et les Francs.

Les historiens de ce temps-là, qui écrivent par l'ordre des Héristal³, expriment en quelques mots la soumission des Mérovingiens à Charles Martel. *Le prince Charles pénétra habilement dans la région de Bourgogne, établit sur les frontières ses ducs les plus éprouvés, assujettit à sa domination la ville de Lyon qu'il livra à ses fidèles, et les anciens et les préfets de cette province. Il établit ses juges jusqu'à Arles et à Marseille, et retourna dans le royaume des Francs, au centre de son autorité, avec de grands trésors.* Les chroniques des églises et des monastères nous expliquent mieux ce que fut cette conquête, et par quels moyens les Ostrasiens s'enrichirent. La victoire qui renversait Rainfroy, et qui portait le dernier coup à l'ancienne royauté au profit de l'aristocratie, ne pouvait plaire aux évêques, défenseurs naturels du pauvre peuple : le plus grand nombre des évêques d'Ostrasie comme de Neustrie s'opposa donc à cette révolution ; ceux qui la secondèrent en furent récompensés ; on leur conserva, on augmenta même leurs domaines⁴ ; les autres furent dépouillés impitoyablement¹. Charles

¹ *Chronique de saint Bertin*, ap. Martène, 3.

² Hincmar, *Epist. ad Lud. Balb.*

³ Continuateur de Frédégaire.

⁴ *Historia brevis Episcop. viridunensium*, apud Achery, II, page 6.

Martel mérita ainsi le nom de *destructeur des églises* : des laïcs, des grands ostriasiens furent investis des évêchés et des abbayes : *Ce qui fournissait à la nourriture des soldats de Jésus-Christ, fut destiné désormais à entretenir des chiens de chasse, et au lieu des lumières qui brillent devant l'autel du Seigneur, on vit briller les bracelets, les baudriers, les éperons, les selles de chevaux recouvertes d'or et d'argent.* Toutefois Charles Martel ne livra ceux qu'il avait fait vaincre que l'usufruit de ces dépouilles : il ne céda ces terres qu'à titre précaire, et après un serment de fidélité qui attachait à sa personne tous ceux qui les recevaient : il fonda ainsi la supériorité de sa famille, et lui prépara la royauté. Lui-même n'osa pas encore prendre le titre de roi, et à la mort de Theuderic IV, il se contenta de ne pas lui donner de successeur.

Vainqueur des musulmans et spoliateur des églises, Charles Martel fait oublier cette contradiction en protégeant la conversion de la Germanie. Déjà Willebrord avait prêché aux Frisons. L'Angle Winfried fut attiré hors de son pays par la renommée de Willebrord. Il voulut faire du bien aussi, et c'est par ses héroïques bienfaits qu'il a gagné le nom de Boniface. Il quitta donc son monastère d'Exeter et vint rejoindre l'apôtre des Frisons. Il s'avança jusqu'à Utrecht ; arrêté par d'insurmontables obstacles, il retourna à son monastère dont il fut fait abbé. Mais la retraite ne pouvait être sa vie. Il vint à Rome, reçut la bénédiction du pape Grégoire II et le pouvoir de prêcher l'Évangile. Il commença par la Bavière qui avait déjà des chrétiens, et par la Thuringe qui venait d'apostasier sous l'influence des Saxons. Il diminua les païens de Bavière, éloigna les chrétiens du contact des idolâtres, et les ramena aux pratiques évangéliques trop souvent négligées. Cependant Radbod venait de mourir, Charles Martel protégeait les prédications en Frise, Boniface s'approcha de Willebrord, et prêcha pendant trois ans à ses côtés ; mais Willebrord voulait le faire son successeur ; il s'enfuit dans le pays d'Hassi (Hesse), chez les Caftes, et sur les premières terres des Saxons. Il était entendu de ces sauvages, quand le pape l'appela à Rome pour augmenter ses pouvoirs, le nommer évêque *régionnaire* de la Germanie et lui donner un recueil de canons qu'il devait suivre. Boniface continua ses succès dans la Hesse. Bientôt Grégoire III (732) lui envoya le *pallium* pour s'en revêtir dans la célébration des mystères et dans le sacre des évêques, avec le pouvoir d'ériger de nouveaux évêchés. Après la mort de Charles Martel et de Grégoire III (741), l'œuvre de Boniface fut soutenue par Pépin le Bref et par le pape Zacharie. Mayence, rendue à la dignité de métropole par Zacharie, fut confiée à Boniface. La même année, l'apôtre fondait l'abbaye de Fulde, et appelait de la Bretagne des hommes vertueux et savants pour composer et entretenir cette institution qu'il multiplia bientôt lui-même. A sa demande les deux fils de Charles Martel enfermèrent le prédicateur Adalbert qui mêlait des pratiques païennes à l'Évangile. En même temps il avertissait le roi de Mercie, Ethelbald, et le clergé et le peuple anglo-saxon. Un tel homme était digne du martyre ; il ne l'obtint pourtant que dans sa vieillesse. Ses forces s'étaient affaiblies, la surveillance des églises en deviendrait moins active. Le pape lui permit de se donner Lulle pour successeur dans le nom d'archevêque. Lui-même, il reprit la vie errante de prédicateur, retourna en Frise, et fut massacré par une troupe de païens avec cinquante compagnons de son zèle, au moment de confirmer les nouveaux fidèles rassemblés dans une plaine (755).

1 Frodoard, *Hist. Rem.*, 2-12, apud Sirmond, IV. — *Chronicon centullense*, apud Achery, II. — *Chronique de saint Wandrille*, X. — *Chronique de saint Bertin*, VIII. — *Historia Trevirensis* apud Achery, II, page 212. — *Chronique de saint Pierre le Vif*.

Boniface, soutenu par les fils de Charles Martel, les avait soutenus à son tour.

Charles Martel était mort en 741, laissant trois fils ; deux seulement héritèrent de sa puissance par sa volonté et l'*avis des siens*. L'aîné, Carloman, eut l'Ostrasie, la Suévie qu'on appelle aussi Allemanie et la Thuringe. L'autre, Pépin, eut la Bourgogne, la Provence, la Neustrie ; il n'est pas question dans ce partage de l'Aquitaine, ni des Bretons, ni même des Bavarois¹. Grippon, le troisième fils, réduit à douze comtés, comme les ducs², essaya en vain d'armer pour sa cause les Saxons, les Bavarois, les Allemands et les Aquitains. Il attira sur ces peuples la vengeance de ses frères : les Allemani perdirent le privilège d'être gouvernés par des ducs de leur nation ; Odilon, duc des Bavarois, fut réduit ; les Aquitains tremblaient pour leur indépendance : Hunald, leur duc, pour faire opposition à la dynastie nouvelle, se ressouvénait de son origine mérovingienne ; il fut obligé de chercher l'asile d'un monastère, En même temps, Carloman et Pépin travaillaient eux-mêmes au bien de l'Église qui les aidait en retour. Pépin, dit une chronique³, sachant que son père Charles Martel avait été condamné, assembla un concile sous la présidence de Grégoire, légat du siège apostolique, et de Boniface, archevêque de Mayence ; il y régla que les terres enlevées aux églises par son père leur seraient rendues, autant qu'il serait possible : comme on ne pouvait les restituer toutes, il pria les évêques d'en laisser quelques-unes à *titre précaire* à ceux qui les avaient reçues, et il fixa de nouvelles dîmes pour la réparation des églises. Tandis que ce concile de Leptine (743) abolissait encore parmi les chrétiens d'Ostrasie certains restes de superstitions païennes, et adoptait pour les nouveaux monastères la règle de saint Benoît, le concile de Soissons en Neustrie réformait les mœurs du clergé et rétablissait la dignité du sacerdoce.

Cependant les deux frères n'étaient pas rois : Charles Martel ne leur avait partagé que son pouvoir de prince des Francs, et à leur avènement ils avaient fait un roi pour les Neustriens nommé Childéric III, Carloman ne régna jamais. Dès l'an 745, il s'était retiré au mont Cassin, laissant deux fils à la protection de son frère. Pépin les cloîtra tous deux, et gouverna seul l'Ostrasie et la Neustrie. Enfin fatigué d'entretenir la longue barbe et les longs cheveux du *fainéant* Childéric III, Pépin proposa cette question au pape Zacharie : *Qui doit être roi, celui qui en a le titre et non la puissance, ou celui qui en a la puissance et non le titre ?* Le pape répondit, qu'il était préférable que celui-là fût roi, qui avait vraiment le pouvoir suprême. Aussitôt Childéric III fut tondu avec son fils, et enfermé dans un monastère. Boniface consacra Pépin de l'huile sainte, et la famille d'Héristal renversa les héritiers de Clovis (752).

¹ Continuateur de Frédégaire.

² *Annales Francorum*, adscript. Egrinhard, anno 748.

³ *Chronique de saint Bertin*, ch. VIII, et Hincmar, lettre a Louis le Germ. en 858.

CHAPITRE HUITIÈME

Empire carlovingien. — Rapports de Charlemagne avec l'Église, l'empire d'Orient, les barbares, les khalifes.

Le règne de Pépin le Bref est en petit le règne de Charlemagne. Pépin semble montrer à son fils quels ennemis il doit frapper, Aquitains et Bretons en Gaule, Arabes à l'entrée de l'Espagne, Saxons en Germanie ; il rouvre aux Francs Ostrasiens la route des Alpes, oubliée depuis Childebert II, et celle de Rome qui n'avait jamais vu les Francs ; il commence tout, Charlemagne croira tout achever.

Dès, les premiers jours du nouveau roi (752), une expédition fut dirigée contre Grippon qui s'était réfugié en Aquitaine et contre la Septimanie, que Charles Martel n'avait pu délivrer des Sarrasins, Grippon fut chassé jusqu'aux Alpes où il périt. Le comte goth, Ansémond, chef de lie résistance aux Arabes qui appelait les Francs, livra à Pépin Nîmes, Agde et Béziers ; Narbonne résistant mieux, le roi en ajourna la conquête, et laissant quelques troupes en Septimanie, remonta vers les Saxons, toujours envahisseurs des possessions ostrasiennes. *Ceux-ci ne pouvant faire autrement, donnèrent des otages et des serments au roi Pépin, à cette fin que tout prêtre qui voudrait aller en Saxe et les baptiser, en eût la liberté.* Pépin dirigea aussi une armée contre les Bretons conquit le fort des Vénètes, et *soumit toute la Bretagne au parti des Francs*¹.

En cette même année (763), le pape Étienne II fut reçu par le roi Pépin. Le roi des Lombards, Astolphe, avait soulevé une nouvelle persécution contre Rome et les villes qui en dépendaient. Il menaçait et réclamait du pape et de tout le peuple romain en tribut onéreux pour chaque année, un sou d'or par tête². Un envoyé de Byzance, Jean le Silencieux, qui venait réclamer l'exarchat, n'ayant pas été écouté, le pape avait déjà demandé l'intervention des Francs et une ambassade était venue au nom de Pépin. Les envoyés Francs, l'envoyé de Byzance, le pape, réunis à Pavie auprès d'Astolphe, n'avaient pu réussir cependant ; Astolphe avait *défendu au pape d'oser dire un mot sur la restitution de Ravenne*. Mais le pape demandait le passage vers le pays des Francs, les envoyés de Pépin l'appuyaient, Astolphe n'osa le refuser. Pépin vint à la rencontre d'Étienne II, avec sa femme, ses fils et ses grands, et *remplit l'office d'écuyer*³, en conduisant par la bride le cheval de pontife. Arrivé au palais de Pontyon, le pape exposa au roi les malheurs de Rome, il se prosterna vers la terre en signe de deuil, et ne voulut point se relever que le roi, ses fils et les grands ne lui eussent tendu la main⁴. Pépin jura que toutes les villes prises seraient rendues ; mais comme l'hiver approchait, retarda la guerre et conduisit le pontife au monastère de Saint-Denis. C'est là, qu'Étienne II, selon l'usage des anciens, sacra Pépin de l'onction sainte ; le nommant patrice des Romains, et couronna avec le même honneur ses fils Charles et Carloman.

Cependant un autre Carloman, le frère de Pépin, maintenant moine du mont Cassin, était envoyé par Astolphe pour détourner de l'Italie les armes des Francs ; mais sa médiation ne prévalut pas sur les instances du pape. Astolphe ayant reçu l'ordre de rendre la Pentapole, Narnie, et tout ce que le peuple romain réclamait de son iniquité, se préparait à la guerre. Pépin assembla, *selon l'usage aux kalendes de mars, un placitum de tous les Francs* ; il y prit *l'avis de ses*

¹ Ann. Mett., anno 753.

² Anastase, biblioth. *In Steph.*, 2.

³ Anastase, Thégan, Frodoard.

⁴ Annales Mett.

nobles, et suivi des *autres nations* qui habitaient dans son royaume et *des bataillons des Francs*, il se mit en marche vers la Lombardie par Lyon et Vienne¹ ; Astolphe était derrière les Cluses qu'il avait garnies de soldats et de machines ; mais quelques Francs les ayant forcées, il s'enfuit jusqu'à Pavie, d'où il aperçut le ravage des campagnes. Cependant un corps de Francs reconduisait le pape à Rome, et Astolphe redoutant la famine, demandait un traité. Le pape aussi voulait arrêter l'effusion du sang. Astolphe promit avec tous ses juges, et sous la garantie d'un serment solennel, de rendre Ravenne et les autres villes ; c'étaient la Pentapole et l'exarchat : Pépin en fit au pape une donation formelle², et *alors touché de miséricorde* pour son ennemi, il repassa les Alpes.

Mais bientôt la promesse fut violée ; l'injuste Astolphe ne voulut pas rendre à saint Pierre un *palme* de terre ; il cerna le pape de trois côtés : le pape n'eut que le temps d'envoyer aux Francs la lettre suivante : *Aux très-excellents seigneurs Pépin, Charles, et Carloman, tous trois rois, et patrices des Romains ; à tous les évêques, abbés, prêtres et moines, aux glorieux ducs et comtes, et à toute l'armée du royaume et de la province des Francs, Étienne, pape ; et tous les évêques, les prêtres, et diacres ; les ducs, cartulaires, comtes, tribune et tout le peuple et toute l'armée des Romains plongés dans l'affliction. Aux kalendes de juin, toute l'armée du roi des Lombards a quitté la Toscane pour s'approcher de la ville de Rome, et s'est arrêtée près de la porte du bienheureux Pierre. Astolphe lui-même avec d'autres armées, est arrivé d'un autre point, et a dressé ses tentes près de la porte Salaria ; et souvent il nous a crié : Ouvrez-moi la porte Salaria, et j'entrerai dans la ville ; livrez-moi voire pontife, et je serai patient envers vous ; sinon je renverserai vos murs, je vous tuerai tous du même glaive, et l'on verra qui sera assez puissant pour vous arracher de mes mains.*

Cependant, les Bénéventins tous ensemble, se sont approchés de la ville de Rome et ont campé près de la porte du bienheureux Jean et du bienheureux apôtre Paul, ils ont incendié les églises de Dieu, jeté au feu les images sacrées des saints, après les avoir déchirées de leurs épées ; et les saintes offrandes, c'est-à-dire le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ils les ont mêlées dans leurs vases à la chair dont ils se rassasient. Ils ont frappé et mis tant lambeaux les moines, serviteurs de Dieu qui demeuraient pour l'office divin dans les monastères ; et entraînant avec une grande cruauté les saintes femmes recluses, ils les ont outragées. Ils ont coupé les vignes jusqu'à la racine, écrasé les moissons, et tout dévoré. Voilà cinquante-cinq jours qu'ils assiègent l'infortunée ville de Rome, l'entourant de toutes parts, la frappant sans relâche de toutes les machines, livrant jour et nuit de furieux combats. Ils nous crient : vous êtes entourés par nous ; viennent donc les Francs, et qu'ils vous arrachent de nos mains. Car ils nous ont pris la ville de Narnie que vous aviez accordée à Saint-Pierre, et nos autres villes. Ce n'est que par mer que nous pouvons vous envoyer cette lettre. Secourez-nous avant que nous ne périissions. Toutes les nations qui se sont réfugiées vers la courageuse nation des Francs, que Dieu a faite puissante, ont toujours été sauvées³.

Pépin répondit par une seconde expédition (756). Astolphe, une seconde fois vaincu, accepta le jugement des nobles Francs. Il promit de réparer ce qu'il avait fait contre la justice et ses serments. Par le jugement des Francs, il livra à Pépin

¹ Continuateur de Frédégaire.

² Cod., *per donationis paginam*.

³ *Codex Carolinus*, seu volumen epistolarum apud *Script. rer. franc.*

la troisième partie du trésor de Pavie, promet d'être toujours fidèle aux Francs, et d'envoyer un tribut annuel¹. Le roi lombard rendait en même temps vingt-deux villes au pape, malgré l'empereur qui réclamait l'exarchat et la Pentapole. Dès lors, la nation des Lombards parut assujettie à celle des Francs au profit de l'Église romaine. Astolphe étant mort, Didier, duc de Frioul, le remplaça par *le conseil de Pépin et de ses nobles* ; et, en présence de l'abbé Fulrad, il promit de rendre encore à saint Pierre Faenza, Imola, Ferrare, avec leurs territoires, Bologne, Ancône, Auximum, de vivre toujours en paix avec l'Église de Dieu, et d'être fidèle au royaume de Pépin protégé par Dieu. En même temps les Spolétins et les Bénéventins se firent un duc par la permission de Pépin².

Le roi franc recevait alors un autre hommage. L'an 757, il tint à Compiègne une assemblée générale de tout son peuple ; Tassillon, duc des Bavares, y vint avec les grands de sa nation ; il se remit *aux mains* du roi *comme son vassal à la manière des Francs*. Après lui les grands et les anciens de la Bavière prêtèrent serment de fidélité au roi et à ses fils. L'année suivante, Pépin dompta une seconde fois les Saxons qui jurèrent de faire toute sa volonté et d'envoyer chaque année à l'assemblée générale comme marque de respect, un présent de trois cents chevaux. En 769, Pépin demeura en repos ; *il ne sortit pas des limites de son royaume*³.

Cependant l'Italie rappelait encore. Paul Ier avait succédé à son frère Étienne II, et déjà il avait écrit à Pépin : *Le roi des Lombards, Didier, traversant des villes de la Pentapole que vous avez données à saint Pierre pour la rançon de votre âme, a ruiné par le fer et le feu toutes les moissons et tout ce qui sert à l'entretien de la vie. Au grand mépris de votre puissance, il a désolé les terres de Spolète et de Bénévent qui s'étaient placées sous votre autorité que Dieu conserve ; et après avoir saisi Albinus, duc de Spolète, et ses comtes (satrapas) qui avaient prêté serment à saint Pierre et à vous, il les a déchirés de blessures et les tient encore enchaînés. Comme il approchait de Bénévent, le duc a pris la fuite jusqu'à la ville d'Otrante, et le roi ne pouvant le tirer de cette ville a établi à Bénévent un autre duc nommé Arégise. De là il s'est avancé vers Naples, pour s'entendre avec Georges, l'envoyé impérial qui déjà vous a visité, et il a conféré méchamment avec lui ; il a expédié des lettres à l'empereur, l'exhortant à envoyer des armées en Italie, promettant de soutenir ces armées avec tout le peuple des Lombards, afin que l'empereur puisse reprendre Ravenne, et (ce que Dieu ne permette pas) accomplir sa volonté partout où il voudra. Enfin ce roi lombard est venu jusqu'à Rome, et nous l'avons exhorté à rendre Imola, Bologne Auximum, Ancône ; mais il n'a pas paru disposé à le faire, et après d'autres motifs, il a ajouté que si les Francs lui rendaient ses otages, il vivrait en paix avec nous*⁴.

Les craintes de Paul se renouvelèrent plus d'une fois ; mais il n'y eut pas d'alliance active entre les Grecs et les Lombards. Les Grecs menacèrent de loin et n'armèrent pas ; les Lombards redoutèrent encore Pépin ; son autorité sauva Rome, par l'ordre au roi Didier de protéger Ravenne contre les Grecs hérétiques, et par l'invitation impérieuse aux ducs de Naples et de Gaète de rendre les biens que saint Pierre possédait dans leurs duchés⁵. Pépin ne devait

¹ Ann. Mett.

² Cod. Carol.

³ Annales d'Éginhard, *adscripti*.

⁴ Cod. Carol., lettre de Paul Ier.

⁵ Cod. Carol., lettre de Paul Ier.

plus revoir l'Italie : c'était en deçà des Alpes qu'il allait maintenant protéger l'Église par les armes.

En 759. Narbonne toujours occupée par les Arabes s'était enfin rendue aux Francs. La Septimanie devenait une province franke, sous le nom de Gothie ; mais l'Aquitaine n'était pas réduite. Hu/laid, vaincu par Pépin, avait fui dans un monastère, laissant à sa place son fils Waïfre (Guaifer). Celui-là devait lutter pendant huit ans contre Pépin, et périr vaincu sans que l'Aquitaine acceptât encore la soumission. Cette lutte mit aux prises deux peuples distincts ; les historiens ne confondent jamais la *Francia* avec l'*Aquitania*, ni les Aquitani et les Vascons de Waïfre avec les *Franci* de Pépin. Cette opposition religieuse alléguée par Clovis contre les Visigoths, et qui doit reparaitre terrible dans la guerre des Albigeois, c'est ce qui arme ici le nord contre le midi. Waïfre ressemble au comte de Toulouse, Raymond ; sa maison est une Sodome impie ; lui-même, il est le *méchant des méchants*, le *pire des pires*¹ ; il fait volontiers alliance avec les Sarrasins de la Septimanie. Pépin est l'homme de l'Église. Waïfre avait enlevé les biens de quelques églises placées sous la main du roi Pépin², et ne voulait pas les rendre *aux chefs de ces lieux vénérables* ; il refusait le *weregild* de quelques hommes du roi tués en Aquitaine, et peut-être il attaqua le premier. Tandis que Pépin tenait une assemblée générale des Francs à Duren, on lui annonça que le duc Waïfre avait envoyé une armée jusqu'à Châlons pour ravager les possessions des Francs. D'abord les Francs pillèrent à leur tour le pays des Bituriges, et toute l'armée revint dans la *Francia*, enrichie d'innombrables dépouilles et de captifs (761). L'année suivante Clermont et Bourges furent prises à l'aide de machines. ladre, abandonnant alors Poitiers, Limoges, Saintes, Périgueux, Angoulême, et d'autres villes et châteaux, renversa leurs murs à terre³ ; mais il ne fit que s'affaiblir. En 763, Pépin, après le *champ de Mars* tenu à Nevers, vint à Cahors, poussa jusqu'à Limoges, et revenait par Bourges, quand il rencontra Waïfre ; vaincu par la trahison des Vascons qui plièrent au premier choc, Waïfre demanda la paix, et ne l'obtint pas. Pépin, déjà sans inquiétude, passa toute l'année 764 à surveiller les menées du Bavarois Tassillon, et en 765, malgré les menaces de Waïfre, *il ne sortit pas encore de son royaume*⁴. Ce furent les nobles Francs établis dans la Bourgogne qui soutinrent de nombreux combats contre les Aquitains et les Vascons⁵. Waïfre avait dirigé le comte Mansion vers Narbonne pour arrêter les troupes que Pépin envoyait au secours de La Septimanie contre les Arabes⁶. Mansion lança ses nombreux Vascons sur l'armée des Francs ; mais dans une rude mêlée, Mansion fut tué ; les Vascons tournèrent le dos, laissant les chevaux qu'ils avaient amenés, et réduits à errer dans les vallées et les montagnes, un petit nombre put à peine échapper par la fuite. En même temps le comte de Poiriers était tué par les hommes du monastère de Saint-Martin⁷. Waïfre cependant tenait encore ; tandis que Pépin soumettait le Rouergue, célébrait la fête de Pâques à Vienne, et réunissait à Bourges, dans l'Aquitaine, le *placitum* des Francs, Waïfre, encore redoutable, errait sans se

¹ Voyez M. Desmichels, *Histoire générale du Moyen Age*, t. II. On peut consulter utilement ce volume dont l'érudition abondante donne les indications nécessaires à l'histoire des Carolingiens.

² *Annales* d'Éginhard.

³ Continuateur de Frédégaire.

⁴ *Annales* d'Éginhard, année 765.

⁵ Ann. Mett.

⁶ Continuateur de Frédégaire.

⁷ Ann. Mett.

lasser dans les montagnes et les cavernes i tandis que les chefs des Vascons, épuisés par la résistance, prêtaient serment à Pépin, lui seul toujours imprenable échappait à quatre armées. Pépin, ne pouvant le vaincre, le fit, dit-on, assassiner par les siens. Alors le roi des Francs entra dans Saintes, *réglâ ce qui était utile au salut de la patrie et aux intérêts des Francs, et établit ses juges et ses comtes*¹ ; c'était la manière germanique de prendre possession d'une conquête. Les Francs Ostrasiens paraissaient posséder l'Aquitaine (768).

Une fièvre violente ramena Pépin au monastère de Saint-Martin, et de là au monastère de Saint-Denis. Comme il vit bien qu'il allait mourir, il appela ses nobles, les ducs et les comtes, les évêques et les prêtres (*sacerdotes*), et avec le consentement des Francs, de ses nobles et des évêques, il partagea également à ses deux fils le royaume des Francs qu'il avait possédé. Alors chacun des deux frères s'en alla dans son royaume, où il assembla un *placitum*, tint conseil avec ses nobles, fut élevé par eux sur le trône, et consacré par les pontifes².

La race nouvelle qui avait remplacé les Mérovingiens était la race des Forts. Presque tous ils portent le nom de Karl, inconnu avant eux chez les Francs, Charles Martel, Carloman, un de ses-fils, ses deux petits-fils, Charlemagne et Carloman. Charlemagne lui-même est quelquefois appelé Charles Martel³, et plus souvent *le Terrible*, comme dit le moine de Saint-Gall, Et en effet, tous ces hommes ont lourdement battu les nations. Pépin venait de porter loin la masse d'armes des Francs ; Charlemagne continuant l'œuvre de son père, écrasa les derniers efforts des résistances nationales, et sa *main à la grande force*⁴, décida, décida, sans le savoir, la formation des trois royaumes d'Allemagne, de France et d'Italie.

Obligé d'abord à partager avec son frère, Charlemagne n'avait pas la Germanie, ni les peuplades belliqueuses des bords du Rhin qui avaient conquis la Neustrie. Il céda à Lope, cousin de Waïfre, la Novempopulanie avec le nom de duc, et fonda ainsi le duché de Gascogne indépendant de l'Aquitaine. L'Aquitaine elle-même recommençait déjà ; Hunald sortait du cloître pour venger son fils enfin, Carloman refusait de secourir Charlemagne dans cette guerre. Le Neustrien cependant vainquit l'Aquitain. Hunald put s'enfuir, parce qu'il connaissait le pays, jusqu'en Gascogne ; mais Charlemagne exigea qu'il fût livré. Le dernier duc d'Aquitaine resta prisonnier jusqu'à ce qu'il obtint la permission de passer en Italie, et le fort de Franciac, bâti sur la Dordogne, attesta et conserva la conquête (769). Lope se soumit avec toute sa terre à la domination du roi⁵.

Mais ce qui fit la grande force de Charlemagne, ce fut la mort de Carloman (771). Les nobles ostrasiens qui avaient détourné Carloman de l'expédition d'Aquitaine⁶, ne retinrent pas sa veuve et ses enfants qui fuyaient vers l'Italie, et Charlemagne s'étant approché de Carbonac, *ils ne refusèrent pas de se soumettre à un tel maître*⁷. Charlemagne *prit le part de son frère*, et fut *roi de tous les Francs par leur consentement*⁸.

¹ Continuateur de Frédégaire.

² Continuateur de Frédégaire.

³ Moine de Saint-Gall.

⁴ Const. Man.

⁵ Ann. Mett.

⁶ *Annales* d'Éginhard.

⁷ Poète saxon.

⁸ Eginhard, *Vita Karoli Magni*.

Alors commence véritablement son règne par la guerre de Saxe. Ce peuple dernier reste de l'antique Germanie, en comierve.it toujours les mœurs avec la vieille liberté. Son Hermansaul, la colonne d'Arminius, était encore debout, comme un monument de la religion conservée, et de l'indépendance vengée par le sang ennemi. Cette *colonne* était un Dieu qui réunissait tous les dieux. Le héros, armé de toutes pièces, tenait de la main droite un étendard où était peinte une rose symbole de l'amour, et de la gauche une balance, symbole de la justice. Sur sa poitrine, la figure d'un ours et celle d'un lion sur son bouclier, signifiaient la force et le ravage. Contraints quelquefois par les armes des Francs, à entendre parier glu dieu des chrétiens, ils en baissaient davantage le christianisme et les Francs, et massacraient les missionnaires quand ils pouvaient. Saint Libwin, qui prêchait alors chez eux, leur faisait craindre l'arrivée d'un grand roi, ils l'auraient tué sans l'intercession de leurs vieillards ; ils détruisirent au moins l'église nouvelle de Dewenter (772). Les Francs attendaient ce prétexte. Les nobles francs, dans une assemblée générale à Worms, décidèrent avec le roi la guerre contre les Saxons. Dès la première attaque, Hermansaul périt. L'idole fut assiégée, mise en pièces, et son temple dispersé ; ses richesses passèrent aux Francs, Charlemagne s'avança jusqu'au Weser, et les Saxons demandant grâce, il prit un otage par tribu, et quitta la Saxe.

C'était pour courir au delà des Alpes. Malgré le pape Étienne III, Charlemagne avait épousé la fille de Didier ; puis il l'avait répudiée, et maintenant il écoutait les plaintes du pape Adrien, contre le roi lombard toujours infidèle à ses promesses. Didier avait accueilli l'infatigable Harald et les fils de Carloman ; il voulait les faire couronner par le pape. Il prenait les villes de l'exarchat Urbin, Eugubium, Sena Gallia et d'autres villes romaines. Il méprisait l'intervention de Charlemagne, ses menaces comme ses promesses¹. Alors on vit s'avancer vers les Alpes toute l'armée des Francs, et ce terrible Charles tout de fer, avec un casque de fer comme une crête, des manches de fer comme des bracelets, une cuirasse de fer, sur sa forte poitrine et ses larges épaules, une lance de fer dressée en haut dans la main gauche, et l'invincible fer de son épée dans la droite, des chaussures de fer comme toute l'armée des Francs en portait. Son cheval même, à sa couleur, à son courage, semblait de fer². Les Lombards cependant ne tremblaient pas encore. Charlemagne arrivant par le mont Celais, trouva les Cluses bien défendues par des machines et des constructions : il entama des négociations, réclamant les villes pour une somme de 14.000 sous d'or. Didier refusa ; il demanda au moins comme otages les fils de *trois juges lombards* ; Didier persévéra dans son opiniâtreté. Les Francs voulaient décamper le lendemain, *quand tous à coup Dieu envoya une grande terreur au cœur de Didier*, de son fils Adalgise et de tous les Lombards. Ils s'enfuirent laissant leurs tentes et leurs bagages. Les Francs, qui ne savaient pas encore combattre contre les fortifications, n'eurent plus qu'à les franchir, ils entrèrent dans l'Italie en courant, poursuivant les fuyards jusqu'à Pavie, où Didier s'enferma avec ses juges³, et jusqu'à Vérone, où Adalgise voulait défendre les enfants de Carloman. Carloman. Aucune autre ville ne résista. Les Spolétins, à peine revenus de la déroute, se réfugièrent dans l'alliance du pape et dans l'obéissance à saint Pierre. Ils *coupèrent leurs cheveux*, comme les Romains, et choisirent pour duc le noble Hildebrand, qu'Adrien confirma. Ceux de Firmum d'Auximum d'Ancône, en firent

¹ Anastase, *Bibliothèque*.

² Monachi Sangal., *De rebus bellicis*.

³ Poète saxon.

autant. Cependant Charlemagne, ennuyé d'assiéger Pavie, y laissait un blocus pour courir à l'aise l'Italie lombarde. Il parut devant Vérone, il menaça : les enfants de Carloman se remirent entre ses mains. Il conquiert quelques villes au delà du Pô, et prenant tout à coup la fantaisie de célébrer à Rome la fête de Pâques, il apparut inopinément à trente milles de la ville des paes. L'entrevue devait être solennelle entre cette Rome tant de fois insultée par les autres barbares, et ces barbares nouveaux qui venaient la protéger. Ce n'était plus le temps où le sénat menaçait Alaric de faire sortir contre lui tout le peuple rangé en bataille. Adrien envoyait à la rencontre des Francs toutes les *écoles de la milice*, tous les enfants qui étudiaient les lettres, portant des rameaux d'oliviers, et chantant les louanges du roi : venaient ensuite les croix avec lesquelles on recevait l'exarque ou les patrices. A cette vue, Charlemagne descendit de cheval et marcha à pied jusqu'à l'église de Saint-Pierre. Le pape l'y attendait sur les degrés ; il lui tendit la main, il l'embrassa aux acclamations du clergé et de tous les serviteurs de Dieu qui criaient : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur*. Alors le pontife et le roi des Francs, les évêques, les abbés, les ducs et tous les Francs qui s'étaient approchés de la confession de saint Pierre, se prosternant à terre d'un même mouvement, honorèrent Dieu et le chef de l'apostolat, et glorifièrent la puissance divine qui accordait une si grande victoire aux prières de son apôtre. La donation de Pépin fut augmentée, l'exarchat, la Vénétie, l'Istrie, la Corse, Mantoue, Parme, Reggio, les duchés de Spolète et de Bénévent, furent donnés à l'Église elle fut signée de la main du roi, des évêques, des abbés, des ducs, et même des grafions. Une copie en fut déposée sur l'autel de Saint-Pierre, et le roi en plaça une autre dans le tombeau de l'apôtre, comme un *souvenir éternel de son nom et du royaume des Francs*. Pour en assurer l'exécution, il ne restait plus qu'à chasser la domination lombarde de son dernier asile. Charlemagne revint devant Pavie épuisée ; Hunald, malgré la famine, parlait de résister encore, il fut lapidé. Didier se rendit pour avoir la vie, et fut envoyé dans le royaume des Francs ; Adalgise désespérant d'une plus longue défense, s'enfuit à C. P. où les Byzantins le consolèrent par la dignité de Patrice, la décoration ordinaire des fugitifs suppliants ou des ennemis vaincus. Mais Charlemagne n'eut que le temps d'annoncer sa conquête en se disant roi des Lombards ; il laissa les ducs établis par Didier et les lois lombardes, et se hâta de repasser les Alpes ; déjà les Saxons menaçaient l'Ostrasie¹.

Ces vaincus indomptables ravageaient la Hesse (775) et venaient jusqu'à Fritzlar renverser une église fondée par Boniface. Alors les nobles déclarèrent que la guerre serait faite aux Saxons sans relâche, ne leur laissant d'autre choix que l'abandon de leurs idoles, ou leur ruine éternelle². Trois armées entrèrent en Saxe ; Charlemagne prit le fort de Sigebourg, releva Ehreshourg, passa le Weser et s'avança jusqu'aux Ostphaliens ; les chefs ne coururent et bientôt tout le peuple amenant des otages et donnant des serments solennels. Les chers des Angriens et leur peuple obéirent de la même manière ; et le vainqueur voulut les croire soumis ; l'Italie remuait encore.

C'était Rodgaud que Charlemagne avait fait duc de Frioul, Hildebrand, duc de Spolète par la confirmation du pape régi, duc de Bénévent, qui n'avait pas subi l'attaque des Francs mais qui la redoutait. Ces trois hommes conspiraient pour Adalgise. Mais Adrien veillait sur eux. L'arrivée imprévue du roi des Francs contint les autres ; Rodgaud seul avait agi, il fut pris et décapité. Des comtes

¹ Anastase, *Biblioth.*, *In vita Adriani*, I.

² Poète saxon.

francs furent laissés dans quelques villes pour les garder, et le roi retourna contre les Saxons. Pendant son absence, les Saxons avaient repris Ehresbourg et attaqué Sigebourg. Repoussés jusqu'aux sources de la Lippe, le retour rapide de Charlemagne les abattit. *Il venait comme une grande tempête qui bouleverse tout*¹. Ils demandèrent grâce et le baptême. Mais le roi voulait se montrer en Saxe. Il en baptisa quelques-uns, releva Eresbourg, ordonna à leurs clefs de venir à l'assemblée générale des Francs. Elle se tint près d'une métairie (villa) voisine de fontaines nombreuses et limpides qui lui ont donné son nom barbare de Pathalbrunnon (Paderborn). Un seul manquait parmi les chefs saxons, Witikind, l'infatigable ennemi des Francs, qui ne savait pas encore accepter ni feindre la soumission. Les autres jurèrent fidélité ; ils se reconnurent dignes de l'exil ou de l'esclavage s'ils violaient leur serment. Quelques-uns poussèrent plus loin la ruse, et se firent baptiser (777).

Ils savaient bien que le vainqueur ne s'arrêterait pas à les surveiller ; Charlemagne avait reçu dans cette même assemblée des émirs d'Espagne dépouillés par le khalife Abdérame, et déjà il portait ses armes au delà des Pyrénées. L'assemblée générale s'était tenue à Casseneuil dans l'Aquitaine vaincue par lui ; les vaincus et les vainqueurs marchaient ensemble ; des hommes de la Bourgogne, de l'Ostrasie, de la Bavière, de la Provence et de la Septimanie, et même des Lombards². Rotland, *le préfet de la marche des Bretons*, quittait cette frontière alors paisible. Les courtisans (aulici) étaient à la tête des troupes. Les Vascons de l'Espagne, que n'avaient pu vaincre les Romains, ni les Goths, ni les Arabes, se soumettaient. Pampelune prise, un émir soumit à la protection de Charlemagne Jacca et Huesca. Barcelone et Gironne jurèrent d'être fidèles ; mais Saragosse résista ; alors les Francs quittèrent l'Espagne ; après les Pyrénées, ils trouvèrent la perfidie des Vascons de la Gaule. Lope II les attaqua dans les défilés de Roncevaux. Les Vascons, armés à la légère, voltigeaient à l'aise autour des Francs pesamment armés et dans ces lieux qu'ils connaissaient. Rolland y périt, bien d'autres y périrent. Charlemagne au moins se vengea, et fit pendre Lope ; il garda même en Espagne ce qu'il avait visité, le pays entre les Pyrénées et l'Èbre. Ce furent les marches espagnoles ; mais la conquête franque n'alla pas plus loin en Espagne (778).

Les Saxons avaient profité de cette guerre dangereuse. Tandis que Charlemagne s'éloignait, avait reparu. A la tête des Saxons, il descendait jusqu'à Coblenz, ravageant par l'épée et le Feu, sans distinction d'âge ni de sexe. On les soumit une quatrième fois d'abord les Ostrasiens et les Allemands les avaient battus à Badenfeld ; Charlemagne lui-même (779) battit Witikind à Bukolz. Witikind s'enfuit encore pour ne pas voir l'humiliation nouvelle de la nationalité saxonne. A Horheim (780), il fut ordonné à dix mille familles de quitter leur pays pour la Belgique et l'Helvétie. Le roi établit ses cornes et ses juges dans la Saxe, partagea le pays entre les évêques et les abbés qui devaient le convertir, et l'abbé de Fulde se chargea d'organiser la conversion. Alors le chemin fut ouvert aux prédicateurs, et des anges rapides s'élançèrent au delà de l'Elbe pour annoncer l'Évangile dans tout le pays de l'Aquilon. Mais le temps n'était pas venu où l'œuvre serait achevée. Les Saxons ne disaient pas encore, comme le poète saxon du temps d'Arnulf : *Qui comptera les âmes qu'il a rendues au Seigneur en les forçant de croire ? Lorsque viendra le jour du grand jugement, une troupe*

¹ *Annales Mett.*

² *Annales Mett.*

joyeuse de Saxons accompagnera Charlemagne ; ils seront sa joie et sa gloire éternelle.

Cependant le vainqueur des Saxons, des Lombards, des Arabes, commençait à se complaire dans sa puissance, il faisait des royaumes dans son royaume et des rois subordonnés à sa royauté. Il vint à Rome en 780. Il voulait surveiller de près le duc de Bénévent, alors allié des Grecs, qui venait de prendre Terracine. Il nomma son fils Pépin roi d'Italie, son fils Louis (Ludwig) roi d'Aquitaine, et le pape les couronna. Louis n'avait que trois ans ; ramené de Rome dans un berceau, il entra dans Toulouse, sa capitale, revêtu d'habits de guerre et d'armes mesurés à sa taille, et attaché sur un cheval ; il n'en reçut pas moins les hommages des nobles et du peuple. Deux hommes gouvernèrent pour lui, Guillaume de Toulouse et Benoît d'Aniane. Pépin demeura dans son royaume d'Italie, et fut gouverné par Wala. En même temps le duc de Bavière Tassillon venait encore se soumettre. La Bavière ne supportait qu'impatiemment la soumission. à l'Ostrasie. Le roi franc nommait ou confirmait le duc, dont il pouvait condamner les sujets à mort. Tassillon, d'ailleurs excité par sa femme, fille de Didier, entra volontiers dans tous les complots contre Charlemagne. Le pape lui obtint grâce encore une fois. Il s'humilia (781) à la diète de Worms, et resta vassal du roi des Francs.

Mais rien n'était encore assuré. Tout s'agita une seconde fois ; il fallait ce second mouvement, pour que la vengeance carlovingienne affermit son empire et l'étendit plus loin. Les Saxons commencèrent. Les Slaves, leurs voisins, avaient franchi la Sala, et attenté aux pâturages de la Thuringe. Trois lieutenants du roi prirent pour les punir les milices de l'Ostrasie, et cinq mille Saxons qu'ils croyaient dociles (782). Mais tout à coup, près du Sonne-Thal (vallée du soleil), considérant ces armes qu'on venait de leur rendre pour dompter par eux d'autres peuples, ils s'en servirent pour eux-mêmes. Traîtres à leurs dominateurs, animés par la vue de Witikind ils fondirent sur les Francs avec l'acharnement sanguinaire de l'homme qui coudent à mourir, pourvu qu'il se soit vengé. La Saxe avait provoqué la mort. L'impitoyable Charlemagne accourut, les poursuivant comme des bêtes, les réclamant par la terreur de ses ravages. Il fallut en livrer 4.500. Tous, au camp de Ferden, en un même jour, à la même heure, furent décapités. Mais Witikind et son frère Albion soulevaient ce qui restait encore de Saxons ; le roi franc, sans se lasser, les combattit pendant l'hiver dans leurs forêts dégarnies, sur leurs marais gelés, près de Detmold, ou d'Osnabruck. Alors il leur tendit une main qui ne devait pas les relever, et proposa une paix qu'ils n'auraient plus la force de violer. Witikind courba la tête, et reçut le baptême. Il n'appartenait qu'à des Germains d'anéantir la Germanie (785).

Il était temps d'en finir avec elle. Les Bretons remuaient à l'ouest ; les Bavares et les Avars menaçaient l'Italie franque par le nord, les Grecs et le duc de Bénévent par le midi. Les Bretons furent réprimés encore une fois *par la valeur rapide du sénéchal Audulfe* (786)¹. L'arrivée de Charlemagne en Italie contint le duc de Bénévent, le força au serment d'obéissance, à la remise de douze otages et de son fils Grimoald ; à ces conditions, *il obtint de ne pas venir en personne faire hommage*². Grimoald, qui lui succéda bientôt par la volonté de Charlemagne, mit le nom du roi franc en tête de ses édits et sur ses monnaies,

¹ Poète saxon.

Les Annales attribuées à Éginhard appellent Audulfe : *Regiæ mensæ præpositus*.

² Eginhard, *Vita Karoli Magni*.

promit de démanteler Salerne, de faire raser le menton de ses Lombards, et renonçant à l'alliance d'Adalgise et des Grecs tes battit au profit des Francs.

Grimoald au moins n'était que tributaire, le Bavarois cessa d'être un duc, et la Bavière disparut comme nation. Tansilion ne pouvait consentir à la fidélité. Le pape le pria en vain de rompre son alliance avec les Avars, lui promettant un nouveau pardon. Le duc mentait, il tergiversait, il refusait des otages. A la fin, le successeur de l'apôtre l'anathématisa, et tous ses partisans. *Prends garde*, lui dit-il par ses envoyés, *que le sang chrétien ne coule pour ta perfidie, et que la terre ne soit ravagée ; souviens-toi que si tu ne veux obéir, le roi et son armée seront absous par Dieu et par saint Pierre ; et tout ce qui se fera dans ton duché, incendies, homicides, et les autres maux, quels qu'ils soient tout retombera sur ta tête et sur tes compagnons*¹. Tassillon ne cédait pas. Le roi exposa ses motifs aux évêques et aux grands assemblés, et s'avança vers le Lech, tandis que Pépin, roi d'Italie, arrivait par les Alpes. Tassillon fit hommage, mais Charlemagne ne pardonnait plus ; il le cita à la diète d'Ingelheim, le fit accuser par ses vassaux, convaincre du crime de lèse-majesté, et condamner à mort d'une voix unanime. Il daigna pourtant lui faire grâce de la vie, et même après quelques années ne plus garder rancune de la révolte, *pour que Tassillon pût espérer en la miséricorde divine*. Mais la Bavière avait subi la dissolution en douze comtés, elle obéissait immédiatement au vainqueur. Les Bavarois s'y résignèrent, et mêlés dans les armées des Francs, ils les aidèrent de leur valeur (788).

Maître de la Bavière et de la Saxe en deçà de Charlemagne touchait aux Avars, et s'avançait vers ce monde confus et motivant qui borde des deux côtés la Baltique ; les Danois et les Suéons, nu Normands, au nord et dans les îles, les Slaves au midi, et les Saxons-Northalbingiens². Déjà les Avars lançaient leurs chevaux sur le Frioul et disputaient les terres voisines de l'Anésus. Les Slaves Wilses ou Weletabes, race perfide, attaquaient sans relâche d'autres Slaves, les Obotrites toujours fidèles à l'alliance des Francs. Vainqueur en 789 de Wiltzan, le plus puissant des Weletabes par la noblesse de sa race et l'autorité de la vieillesse, vainqueur des autres chers qui jurèrent aussi fidélité au roi et aux Francs, Charlemagne crut pouvoir attaquer les Avars. Mais c'était une guerre d'aventures et de dangers toujours imprévus. Un vaste pays de plaines humides ou de marécages ; neuf villages ou *hrings*, comme disaient les Avars entourés de palissades de chêne, de hêtre, de sapin, de pierres dures et de craie ; au dedans des habitations assez rapprochées pour se transmettre la voix humaine, et les richesses de l'empire grec entassées depuis deux siècles de ravages, et ces villages, ces habitations si bien disposés, que la trompette donnait à tous le signal d'alarme en même temps, malgré la distance. La première expédition de Charlemagne ne put d'abord tenir³. Trois armées s'avançaient pourtant ; les Francs, conduits par le roi, les vaincus de la Germanie, Thuringiens, Saxons, Frisons, commandés par le comte Théodric et le chambellan Meginfred⁴, et les Lombards amenés par Pépin. Ils vinrent jusqu'aux bouches de l'Arabo (Raab), ravageant par le fer et le feu les terres ennemies⁵, mais ils furent repoussés par la famine et une épidémie qui tua leurs chevaux (791).

¹ *Annales Mett.*

² Eginhard, *Vita Karl. Magni.*

³ Moine de Saint-Gall.

⁴ *Annales* d'Eginhard.

⁵ Poète saxon.

Charlemagne ne revit pas lui-même les Avars. Les Arabes d'Espagne, vainqueurs des émirs qui s'étaient soumis au roi des Francs, pillaient la Septimanie pendant l'absence du roi d'Aquitaine, tuaient ou prenaient les hommes, et repartaient chargés de butin (792). À côté des Slaves, alors paisibles, les Saxons cisalpins se révoltaient : tandis que Charlemagne essayait de creuser un canal du Mein au Danube, pour joindre la Baltique au Pont-Euxin, un corps de Francs était massacré par les Saxons. Arrêté un moment au concile de Francfort, il courut battre les Westphaliens à Sinthfeld (794). Il voulait retourner contre les Avars, quand les Saxons assassinèrent le chef des Obotrites, Wiltzan, attendu pour cette guerre (795). Croyant alors les dompter par la crainte de sa présence, il s'établissait chez eux, en appelant son camp Héristal ; mais les Northalbingiens assassinèrent ses lieutenants qui levaient les tributs. Ce fut le dernier effort de la vieille Germanie ; quatre mille périrent sous les coups vengeurs du comte Eburige et des Obotrites ; Charlemagne poussa en même temps ses ravages jusqu'à Minden, réconciliant les chefs des Wilses et des Obotrites¹, et l'Elbe enfin pacifiée, il pouvait espérer quelque repos.

Pépin, suivi d'Éric, *duc de la limite italienne* (Frioul), était revenu contre les Avars (797). Ils avaient enfin vengé le monde des insultes de la Scythie, et justement dépouillé les spoliateurs de tant de nations. Le hring du Chagan avait été si bien dévasté, qu'il n'y restait plus trace d'une habitation humaine ; tout l'argent, tous les trésors accumulés avaient été ravis. Les Francs, pauvres jusque-là, étaient devenus riches. Le christianisme venait après la victoire des armes vaincre les esprits par la persuasion. Un seul malheur avait troublé ce grand succès, la mort d'Éric et du *préfet de Bavière*, Gérald, au siège d'une ville liburnienne². À l'autre bout de l'empire, *les cœurs fiers des Bretons avaient été domptés par l'effroi de la guerre*. Le comte Gui avait parcouru toutes leurs terres (798), et rapportait à Charlemagne les armes de leurs chefs, où chacun avait écrit son nom en figure de soumission. Enfin, le jeune roi d'Aquitaine avait vengé les malheurs de son absence. Bavait repris Girone, Lérida, Pampelune, reçu la nouvelle capitulation d'Huesca (797), repoussé un lieutenant du khalife, conquis les îles Baléares, et achevé par la prise de Barcelone (800) la conquête du pays entre les Pyrénées et l'Èbre. Ainsi, trente-deux années de guerre avaient élevé un formidable empire. Jamais, depuis les Romains, on n'avait vu tant de nations si diverses d'origine et de mœurs, si opiniâtres dans la résistance et si cruellement vaincues, réunies sous l'autorité d'un seul homme.

Le titre d'empereur mit le comble à tant de gloire. Léon III avait succédé (795) au pape Adrien ; les neveux d'Adrien, le premier Pascal et le sacellaire Campulus étaient ennemis du nouveau pontife qui leur ôtait leur influence. Au milieu d'une procession ils se jetèrent sur lui, cherchant à lui arracher les yeux et la langue, et l'enfermèrent dans un monastère d'où il fut tiré par le duc de Spolète. Il vint ensuite à Paderborn solliciter la protection de Charlemagne et après de grands honneurs dont le conquérant voulut entourer le chef de l'Église au milieu des chrétiens nouveaux de la Germanie, il fut reconduit à Rome par une escorte de Francs, de Frisons et de Lombards, et huit commissaires qui devaient instruire le procès de ses assassins, Charlemagne le suivit de près, se portant pour juge entre le pape et ses accusateurs, et il convoqua à cet effet une assemblée de prélats et de nobles. Cette prétention d'impartialité qui aurait mis en comparaison le pontife et ses meurtriers, démontre assez bien que Charlemagne

¹ *Annales* d'Éginhard, anno 799.

² Éginhard, *Vita K. M.* et le poète saxon.

comprenait peu les lois et la dignité de l'Église. Les prélats le lui apprirent en déclarant tout d'abord que personne ne doit être assez hardi pour citer le pape en jugement ; que le siège apostolique étant le chef de toutes les Églises et le juge de tous les ecclésiastiques, aucun siège ne peut le juger. Charlemagne reçut cette décision avec respect. Le pape ensuite protesta qu'il voulait imiter l'exemple de ses prédécesseurs ; il monta sur l'ambon de la basilique de saint Pierre, et jura par la croix et l'Évangile qu'il n'était point coupable des crimes dont ses persécuteurs l'accusaient. Ce serment suffit à Charlemagne qui prononça la peine de mort contre les meurtriers : la médiation du pape leur obtint la grâce de la vie (15 décembre 800).

Dix jours après, à la fête de Noël, Charlemagne étant à genoux dans l'église du Vatican, Léon III s'approcha de lui, et lui posa sur la tête une couronne précieuse ; aussitôt le peuple s'écria : **A Charles Auguste, couronné par Dieu, grand et pacifique empereur des Romains, vie et gloire.** Puis le pape le consacra de l'huile sainte, avec son fils Pépin, et, se prosternant devant lui, le reconnut pour seigneur de Rome, sans plus faire mention de l'empereur de Byzance. **Ainsi fut rompu l'antique lien des deux villes ; ainsi le glaive tomba entre la fille et la mère, séparant avec violence la jeune Rome au beau visage, de la vieille Rome, de la laide, de la ridée**¹. Ainsi l'empire d'Occident fut renouvelé pour être la *force extérieure* de l'Église ; et saint Pierre fut représenté, assis sur le trône, les clefs du ciel sur les genoux donnant à Léon le *pallium* et à Charlemagne l'étendard de Rome.

II

Aucune-domination n'avait alors la même apparence de grandeur et de stabilité que l'empire carlovingien. Les Grecs et les Arabes, les deux empires les plus étendus, laissaient déjà entrevoir de fâcheux symptômes de décadence.

L'empire grec avait deux frontières également difficiles à défendre, celle du Danube, et celle d'Asie-Mineure. Attila et les Avars d'un côté, les Perses Sassanides de l'autre, succombant après de longs ravages, n'avaient pas mis fin par leur chute sui dangers des empereurs ; aux premiers avaient succédé les Bulgares, aux seconds les musulmans arabes. Les Bulgares introduits dans les deux Mésies, n'avaient désormais que l'Hémus à franchir ; on les avait quelquefois appelés dans les querelles intestines de Byzance, et leurs invasions devenaient annuelles. Les Arabes arrêtés à l'Euphrate, et repoussés de Constantinople par le feu grégeois, ne cessaient de harceler l'Asie Mineure, et marquaient chaque année d'une insulte aux Grecs ou d'une persécution contre les chrétiens. Léon l'Isaurien avait ajouté à ces maux l'hérésie des iconoclastes, et suscité par là une guerre civile entre les Grecs, une guerre étrangère en Italie ; la pensée de défendre ce qui restait encore des conquêtes de Justinien s'était perdue au milieu des agitations de la théologie byzantine. Le fils de l'Isaurien, Constantin Copronyme, régna trente-cinq ans (741-776). Ce persécuteur de la vérité, ce *Saint des iconoclastes* (voyez plus bas), n'eut guère que dei rapports honteux avec les ennemis da dehors, contre lesquels il ne s'agissait pas de subtiliser. Il se résigna à la perte de l'exarchat de Ravenne : il ne punir point les incursions des khalifes abbassides en Arménie ou en Cilicie. Il ne gagna qu'une

¹ Const. Man.

victoire honorable sur les Bulgares, en 763. Avec le secours de quelques tribus slaves de l'Illyrie qu'il avait soumises, il attaqua le roi bulgare Telezis près d'Anchiale, où la bataille dura depuis la cinquième heure jusqu'à la fin du jour. Un grand nombre d'ennemis tués, d'autres pris, d'autres admis sur leur demande dans l'armée grecque, Constantin voulut célébrer sa victoire par un triomphe romain : il fit défiler dans Constantinople toutes ses troupes en appareil de guerre, aux acclamations des habitants, et les captifs enchaînés dont l'exécution à mort près de la porte Chryse termina la cérémonie. Les Bulgares eux-mêmes étonnés de leur défaite, se vengeaient sur leur prince en le mettant à mort, et empêchaient son successeur de traiter avec les Grecs, de peur que la soumission de la Bulgarie à l'empire ne fût exigée pour condition. Au lieu de tourner à sa gloire cette dissension de ses ennemis, Constantin laissa bien voir qu'il les redoutait lui-même plus qu'il n'en était redouté. Il n'usa plus contre eux que de perfidies, deux ans après il crut tromper le roi Pagan par une fausse paix, pénétra inopinément dans la Bulgarie, et mit le feu à quelques cabanes ; puis saisi tout à coup de la terreur des traîtres, il revint à C. P. (765). En 774 ses préparatifs alternèrent les Bulgares, qui demandèrent un traité ; il l'accorda, et les trompant une seconde fois par la promesse de tourner ses forces contre le khalife, il fondit sur eux au dépourvu, les dispersa et orna un nouveau triomphe de dé pouilles et de captifs nombreux. Il appelait *noble* cette guerre-là, parce que personne ne lui avait résisté, et que le sang chrétien n'y avait pas été répandu ; l'année suivante il perdit une flotte par les vents contraires, et trouva son maître en perfidies dans le Bulgare Teleric. Celui-ci feignait de vouloir chercher asile dans l'empire contre l'humeur changeante de ses sujets : *Si tu as des amis parmi les miens, écrivait-il à l'empereur, désigne-les-moi, pour que j'aie recours à leur hospitalité.* L'empereur fit connaître ainsi tous les Bulgares avec qui il entretenait des intelligences ; ils furent tous mis à mort.

Constantin mourut en 775, et fut remplacé par son fils, Léon IV le Khazare ; l'arrivée du roi bulgare qui vint à C. P. épouser une parente de l'empereur, et se faire baptiser, fut le plus important événement politique de ce règne de cinq ans (775-780). Après Léon, son fils Constantin V, reconnu d'avance, régna sous la tutelle d'Irène, sa mère. Irène a tiré une grande réputation du concile œcuménique assemblé à Nicée pour la condamnation des iconoclastes (voyez plus bas), et des rapports qu'elle entretenait avec Charlemagne. Une femme régnant en souveraine sur un vaste empire, et correspondant d'égal à égal avec le dominateur de l'Occident, c'était sans doute quelque chose d'extraordinaire ; mais le traité que lui imposèrent les Arabes, et les cruautés orientales qui l'élevèrent au pouvoir, laissent à la honte et au crime la plus grande part dans sa vie, malgré les éloges des Byzantins. Sous prétexte d'une conspiration, elle commença par couper les cheveux aux frères de son mari, et leur imposant le sacerdoce, elle les obligea d'en remplir les fonctions aux fêtes de Noël, afin que le peuple n'en doutât pas. Tandis qu'elle demandait pour son fils la fille de Charlemagne, Rotrude, qui fut promise, mais jamais accordée elle ne put arrêter les succès du musulman Haroun, et subit l'humiliation d'un tribut (782). Dans la dixième année de son administration, sur les conseils de ses flatteurs, l'ambition la prit de régner seule ; Constantin, parvenu à sa vingtième année, se croyait propre aux affaires, et conspirait de son côté pour reléguer sa mère en Sicile. Irène, avertie, faillit l'emporter par son activité ; elle fit battre de verges et dépouiller de leurs cheveux les serviteurs de son fils et les conspirateurs, les emprisonna ensuite ou les exila. Le jeune empereur eut un sort pareil ; il fut fouetté et retenu quelques jours au palais, sans pouvoir paraître en public. Les

soldats cédèrent à l'audace de la mère, et lui prêtèrent ce serment : **Tant que tu vivras, nous ne souffrirons pas que ton fils gouverne**. La garde arménienne était la seule qui refusât de rien changer à la coutume, et de mettre le nom d'Irène avant celui de Constantin. Sommés une seconde fois d'obéir, les Arméniens jetèrent leur chef en prison, et proclamèrent Constantin seul empereur. Cet exemple entraîna les autres corps, et au moment de triompher, Irène, dépouillée de tout pouvoir, ne garda que ses richesses et le palais de l'Éleuthérion qu'elle avait construit. Ce qu'une violence imprévue n'avait pu lui donner, elle espéra de l'obtenir par une adresse patiente. Au bout de quelques mois (792), Constantin la rappela auprès de lui, et sans lui rendre ses droits d'impératrice, se livra à son influence ; Irène ne s'en servit que pour le perdre, le poussant à faire tout ce qui pouvait le rendre odieux. Une expédition avait été malheureuse contre le Bulgare Cardam ; on mit à mort le devin qui avait annoncé un résultat heureux. Les soldats mécontents de leur désastre, voulaient faire empereur l'ancien César Nicéphore, un des frères de Léon IV, devenu prêtre malgré lui ; Nicéphore fut condamné à perdre les yeux ; le patrice Alexis, cher à la garde arménienne, subit le même supplice ; Irène répétait souvent à son fils ; **Si tu ne lui crèves pas les yeux, ils le feront empereur**. Les Arméniens voulaient au moins le venger ; ils furent vaincus, et tous ceux qu'on put prendre marqués au front de ces deux mots : *Arménien rebelle*. Par un autre conseil de sa mère, Constantin répudia sa femme (795), et contracta un second mariage ; le patriarche Tarasius réclama, et quelques moines soutenant le patriarche furent exilés. Irène crut le moment venu ; elle prit le parti des moines et encouragea le mécontentement. Il fallait encore gagner les chefs de l'armée une guerre qui se préparait contre les Arabes avait rempli les soldats d'une allégresse qui présageait la victoire, et il était à craindre que l'armée victorieuse sous le commandement de Constantin, ne lui demeurât fidèle. Les chefs gagnés affirmèrent que les Arabes avaient fui, et l'empereur revint à Constantinople. Un jour, au sortir du spectacle, il vit qu'on en voulait à sa personne ; il se jeta sur une chaloupe ; entouré sans le savoir des principaux complices, mais se fiant aux soldats qui l'accompagnaient, il s'efforçait de gagner la côte d'Asie. Irène s'était emparée du palais ; ne voyant point Constantin revenir, elle fit savoir aux traîtres que s'ils ne lui ramenaient pas son fils prisonnier, elle ferait la paix à leur préjudice. Cette crainte leur donna assez d'audace pour braver les soldats du prince. Constantin ramené captif fut enfermé dans le palais de *porphyra* où il était né : on lui arracha les yeux ; l'infortuné poussait d'affreux hurlements, maudissant sa mère, et protestant qu'il se laisserait mourir de faim (799). C'est par ce crime qu'Irène devint souveraine de l'Orient¹. De nouvelles rigueurs contre ses beaux-frères l'affermirent : quelques mécontents voulaient profiter du nom de ces deux princes ; Irène les fit transporter à Athènes, où ils eurent les yeux crevés.

Les nouveaux khalifes d'Orient, les Abbassides, avaient commencé par une grande splendeur, malgré la perte de l'Espagne. Ceux-là pouvaient être cruels sans être odieux ou ternir leur gloire. Le premier, Aboul-Abbas, n'avait fait qu'établir sa famille, 750-754 ; son frère, barge-Gia art mérita d'abord le surnom d'Almanzor (le victorieux), par sa victoire sur un oncle qui usurpait le khalifat, et qu'il força de se cacher. Il tua Abou-Moslem, le destructeur des Ommiades, mais trop riche et trop fier de ses services ; il tua enfin son oncle qu'il tira par fraude

¹ Théophane, *Chronographie*. Michel Glycas, pars quarta. Constantin Manassé. C'est du palais de Porphyre que plusieurs empereurs tirent leur surnom de *Porphyrogénète*. Voyez encore Anne Comnène, liv. VI.

de sa retraite. Mais après avoir ruiné Ctésiphon et Séleucie, il fonda sur le Tigre Bagdad, *la cité de paix* (Medinath-al-Salem). Il y établit son siège, et renouvela la magnificence de Babylone ; de somptueux édifices s'élevèrent pour renfermer d'immenses trésors. Les sciences que les premiers khalifes n'avaient pas connues, qu'Ali avait en vain essayé d'introduire, entrèrent dans la nouvelle ville ; la philosophie, l'astronomie fleurirent sous Almanzor.

Son successeur, Mohammed-Mahadi (775), étala plus de faste encore, déposant dans un pèlerinage à la Mecque six millions de dinars d'or, établissant sur une route de deux cents lieues des citernes et des caravansérails, et se faisant suivre d'une troupe de chameaux chargés de neige. Il confia à ses fils, Haroun et Othman, la nouvelle guerre contre les Grecs. Haroun, zélé musulman qui écrivait sur son casque : *le pèlerin de la Mecque ne peut manquer de courage*, assiégea Samalek dans le Pont, la réduisit en poudre par ses machines, et pendant que son frère était tué, il poussait jusqu'au Bosphore : Irène acheta la paix (782). De retour à Bagdad, il fit proclamer son frère aîné, Musa-al-Hadi, qui ne régna que deux ans, et devint lui-même khalife en 786. Il fut le plus brillant khalife qui eût encore paru. Il attira à Bagdad les richesses littéraires des Grecs, fit traduire les ouvrages de médecine, de physique, d'astronomie, encouragea les arts, et fut appelé Al Raschid (le justicier) pour son inexorable justice. Cependant les provinces éloignées commençaient à se soulever ; la décadence se préparait par la division et par l'indépendance des dynasties. En 788, un descendant d'Ali, Edris-ben-Edris, s'empara du Magreb (Mauritanie), et fonda la dynastie des Edrissides qui régna sur Tanger, Fez, Ceuta, Velelli. En 796, Ibrahim-ben-Aglab, nommé au gouvernement d'Afrique, se rendit indépendant, prit pour capitale Kairoan, et commença la domination des Aglabites.

Une révolte heureuse avait livré l'Espagne musulmane au dernier descendant d'Abou-Sophian. Abdérame Ier régnait à Cordoue, redouté, malgré la distance, des Abbassides, et entouré de magnificence. Une tolérance adroite réunissait sous son autorité les musulmans et les chrétiens qui n'avaient point cherché un asile à leur liberté dans les Asturies. Abdérame, en 759, régla pour cinq ans le tribut que les chrétiens devaient lui payer ; six cent vingt-cinq livres d'or, vingt mille marcs d'argent, dix mille chevaux, dix mille mulets, mille cuirasses, autant de sabres et de lances. Son fils, Aboul-Walid-Hescham (Issem Ier), qui lui succéda en 788, bâtit la mosquée de Cordoue, large de deux cent cinquante pieds, longue de six cents, soutenue par mille quatre-vingt-treize colonnes, et partagée en dix-neuf nefes, chacune terminée par une porte de bronze. Quatre mille sept cents lampes l'éclairaient pendant la nuit, et consumaient cent vingt mille livres d'huile par an. Il fallait, chaque année, douze cents livres de bois d'aloès et d'ambre gris pour les parfums. Hescham bâtit aussi le pont du Guadalquivir, qui repose sur douze arches ; à son exemple, ses courtisans embellissaient Cordoue et les environs. Enfin il établit des écoles d'arabe, et voulut que le peuple chrétien apprit l'arabe et renonçât au latin.

On raconte qu'au milieu de sa prospérité, le khalife Abdérame s'abandonnait volontiers à la mélancolie, plus triste de la perte de son ancienne patrie que fier de l'acquisition de l'Espagne ; il aimait à cultiver de ses mains un palmier d'Asie, compagnon de son exil, transplanté comme lui des bords de l'Euphrate sur une terre étrangère, et dans l'effusion de ce sentiment, il lui adressait des vers sur leur destinée commune. Il avait compris combien le repos de l'obscurité valait mieux que les brillants soucis d'une royauté fondée par la conquête et condamnée par le souvenir de son origine à ne vivre que de victoires. Malheur à celui qui eût entrepris de régner en paix à Cordoue, en présence des Asturies

indomptées et de l'audace des fils des Goths. Nous avons parlé ailleurs (ch. V) de Pélage, héros incertain, dont l'Espagne ne doute pas, mais dont elle n'a pas pris la peine de nous transmettre les exploits avec certitude, tant il lui importe peu de faire connaître aux autres sa grandeur pourvu qu'elle boit grande à ses propres yeux. Favila, premier successeur de Pélage, après un règne de deux ans (737-739) était mort à la chasse, tué par un ours. Il fut remplacé par Alfonse Ier, gendre de Pélage, ardent chrétien, qui mérita par là de reprendre le surnom de *Catholique*, donné autrefois à Récarède. Alfonse réunissait ainsi dans sa personne les deux souvenirs les plus chers à la nation, l'abandon de l'arianisme, et le premier essai de délivrance. Il était roi quand Abdérame enleva l'Espagne aux Arbbassides ; il profita de ces troubles, et on lui attribue la conquête de dix-huit villes en Galice, et de Pampelune en Navarre. Chacun de ses exploits était un triomphe pour le christianisme ; les églises rebâties, ou purifiées du passage des musulmans, réunirent de nouvelles assemblées, et retentirent des instructions des évêques et de l'explication des saints livres ; la pauvreté de La nation et du roi ne pouvait les orner encore avec magnificence ; mais une nouvelle lumière semblait rendue, elle joie du présent se fortifiait des espérances de l'avenir. Le règne de Froïla, fils d'Alfonse, fut marqué (757-768) par de nouvelles défaites des Arabes ; cinquante mille soldats du khalife périrent sur les frontières de Galice, et la province d'Alava fut conquise. Oviedo fondée resta comme le monument de ces avantages. Un autre danger pour le khalife, c'était la fidélité de quelques émirs du nord à la famille des Abbassides. Nous avons vu Charlemagne, appelé par eux, conquérir le pays entre l'Èbre et les Pyrénées. Le grand nom de Charlemagne fut comme un secours aux rois chrétiens ; Alphonse II le Chaste, roi des Asturies, en 791, se reconnaissait, dans ses lettres ou par ses envoyés, l'homme de Charlemagne¹ ; après une victoire dont les historiens comptent les morts par cinquante mille, il avait transporté sa résidence à Oviedo ; après que les lieutenants d'Hescham eurent pénétré dans l'Aquitaine, Alphonse s'avança jusqu'à Lisbonne, la prit et la pilla ; le butin fut partagé avec le roi des Francs. Charlemagne (798) reçut *une tente d'une beauté merveilleuse*², et sept captifs arabes, avec sept mulets et sept cuirasses³. Le successeur d'Hescham, Al-Hakem Ier, eut besoin d'organiser une milice régulière, pourvue de magasins de vivres et de munitions de guerre, et une marine pour protéger ses côtes ou inquiéter celles des Francs ; il n'en perdit pas moins les îles Baléares (voyez plus haut). Vers l'an 800, les Arabes avaient perdu les provinces du nord. Les *Marches d'Espagne* appartenaient aux Francs ; le royaume d'Oviedo avait pour bornes au nord la mer de Cas cogne, au midi le Duero.

Enfin les Anglo-Saxons achevaient leur ruine par leurs crimes et leurs divisions. Aucun peuple n'a jamais donné autant d'exemples de trahison, et de meurtres que la Northumbrie en ces derniers temps. Le fils d'Eadbert, Oswulf, tué par ses thanes ; Edilwold, choisi par le peuple, mais combattu par les descendants d'Idda, et forcé d'abdiquer en faveur d'Alchred ; Ethelred, établi par les Pictes, battu par deux eoldermen, et réduit à la fuite ; Alfwold dont le ministre fut brûlé par les thanes, tué lui-même par un rebelle ; Osred, forcé à se faire moine pour céder la place à Ethelred rappelé : ces six rois ne remplissent que trente-deux ans (758-790), Ethelred, remis sur le trône, commença par ordonner la mort d'Eardulf, un de ses rivaux, mais les assassins ne le blessèrent que

¹ Eginhard, *Vita Karl. Magni*.

² *Annales* de Fulde.

³ *Annales* d'Eginhard.

dangereusement, et des moines le guérèrent et le cachèrent ; deux autres rivaux d'Ethelred, réfugiés dans le monastère d'York, attirés par des promesses trompeuses, sont mis à mort ; un troisième est tué dans un combat. Ethelred voulait continuer sur les Northumbres ; mais une famine et une peste soulevèrent le peuple ; Ethelred périt (794). Osbald régna vingt-sept jours. Eardulf qui le renversa, vainqueur des assassins d'Ethelred, et réconcilié avec le roi de Mercie qui les soutenait, eut cependant besoin après quelques années de la protection de Charlemagne (voyez plus bas).

La Mercie comparée aux Northumbres semble plus heureuse. Offa (vers 760), roi par la volonté des thanes, emploie quatorze ans à détruire ses ennemis domestiques. Vainqueur du Wessex, du royaume de Kent, des rois Bretons de Powis, il pouvait prendre le nom de *roi de Mercie et de toutes les nagions d'alentour* ; mais il ne put éviter le mépris de Charlemagne qui refusa sa fille au fils dit roi de Mercie. Egferth, fils d'Offa, mourut sans postérité, et fut remplacé par Cénulf (796), qui, dans un règne de vingt-quatre ans, maintint la suprématie et la gloire des Merciens.

Le Wessex était aussi agité que les Northumbres. Après Cuthred (754), Sigebrycht hérita de la couronne. Au bout d'un an, les thanes lui opposèrent Cynewulf, qui l'emporta, régna jusqu'en 784, humilié par les Merciens, et fut assassiné par un frère de Sigebrycht. Alors Brithric prit le trône, au milieu de nombreux compétiteurs, toujours en armes et souvent vaincus. Le plus noble de ces concurrents était Egbert, le seul prince qui restât de la famille de Cerdic. Ce nom laisse entrevoir une époque plus glorieuse, où tous les royaumes réunis en un seul gouvernement donnent enfin à l'ancienne Bretagne l'unité de nom et de puissance. Mais le moment n'était pas encore venu. Egbert, contraint de céder aux forces supérieures de Brithic, trouva un asile à la cour de Charlemagne.

Pour compléter cette histoire de la seconde moitié du huitième siècle, il reste à dire quelques mots de l'histoire de l'Église. L'hérésie des iconoclastes, toujours vivante en Orient avait donné de grands scandales à Constantinople. Ge fut, dit un Byzantin par un juste jugement de Dieu et pour punir la multitude de nom prévarications, que Constantin Copronyme, ce persécuteur des lois antique, reçut l'empire à la place de son père. Cet empereur, en 785, rassembla un concile illégitime de trois cent trente évêques, et sans que le siège de Rome y fût représenté, fit convertir par eux en article de foi leur opinion erronée sur les images : l'élévation d'un hérétique sur le siège de Constantinople, avec la qualification de *patriarche œcuménique*, la condamnation de Germain et des docteurs les plus vénérables, fut la première conséquence de ce conciliabule. La persécution, la dérision s'acharnèrent dès lors contre tous les orthodoxes. *En même temps que les Arabes abattaient les croix du sommet des églises, et prohibaient les assemblées chrétiennes, l'empereur imitant la folle impiété d'Achab surpassait la cruauté des Arabes à l'égard des évêques, des moines, des grands, et même des hommes du peuple* (767). Il fut défendu d'invoquer la sainte Vierge ; c'était un crime de lèse-majesté que de laisser échapper le cri ordinaire : *Ô mère de Dieu, secourez-moi !* Les reliques des saints furent détruites partout où il fut possible d'en trouver ; l'église de Sainte-Euphémie devint un réceptacle de fumier ; les monastères les plus célèbres furent détruits ou assignés aux soldats pour casernes. Les moines eurent le privilège d'une persécution plus raffinée : les uns novés, d'autres privés des yeux ou du nez, d'autres déchirés à coups de fouet. Un jour, quelques-uns amenés dans le cirques furent contraints de s'y promener, tenant chacun une femme par la main, sous les crachats et les quolibets de la populace. Dans la ville l'empereur, les

gouverneurs dans les provinces, dirigeaient les tortures ; Michel Lachanodraco, duc de Thrace, rus-sembra de nombreuses richesses du produit de ses profanations. Il brûla tous les écrits des moines et des pères : quand il était las de frapper du glaive, ou de crever les yeux, il brûlait la barbe et la tête au moyen d'une composition de cire et d'huile qui redoublait l'activité de la flamme. Il fit ainsi disparaître l'habit monastique de sa province. L'empereur instruit de ces forfaits, lui écrivait des lettres de remerciaient, et encourageait les autres gouverneurs à l'imiter. Voilà par quelles actions Constantin Copronyme mérita l'amour des iconoclastes ; après sa mort, ils le révèrent presque comme un dieu, et par cette contradiction, qui est la peine inévitable de l'hérésie, ils entourèrent son tombeau et ses restes d'honneurs idolâtriques. Léon le Khazare fut aussi un iconoclaste ardent ; des images trouvées chez sa femme lui inspirèrent tant de fureur, qu'il refusa dès ce moment de la voir. Enfin, après sa mort, l'impératrice Irène travailla à la destruction de l'hérésie. Cette femme horrible qui, plus tard, assassina son fils, commença pourtant par la réputation de très-pieuse. C'était, disent les Byzantins, un admirable dessein de Dieu, qui voulait opposer à l'œuvre des autres empereurs, impies et oppresseurs des églises, une femme veuve et un enfant orphelin¹. En ce temps les homes dévoués à Dieu le servirent plus librement ; la parole de Dieu se propagea ; les monastères redevinrent libres, et le mal se répara. Tarasius, que l'on désignait pour le siège de C. P. refusait d'abord, il haranguait le peuple, montrait l'Occident séparé des Grecs et leur envoyant l'anathème, ce terrible jugement qui chasse l'homme loin de lieu, et le conduit aux ténèbres extérieures, exclu pour toujours du royaume des cieux. Il demandait un concile œcuménique qui fit un seul peuple de tous ceux qui adoraient le Dieu unique ; et pour rentrer lui-même dans la communion de l'Église, il envoya sa profession de foi au pape Adrien, à qui l'impératrice demanda en même temps *des lettres* et des hommes qui se trouveraient à un concile². Mais il n'était pas facile de le réunir. Deux légats du pape étaient arrivés, et avec eux les patriarches d'Antioche et d'Alexandrie, et tous les évêques de l'empire grec. Assemblés dans l'église des Saints-Apôtres, ils examinaient les Écritures et dis-rusaient la doctrine. Soudain les gardes des écoles et les excubiteurs, excités par leurs chefs, accoururent le glaive nu, menaçant de mort tous les évêques orthodoxes. L'empereur veut en vain réprimer ce désordre ; en vain le patriarche et les évêques orthodoxes montent sur l'autel, les évêques iconoclastes se précipitent sur eux avec un grand bruit, en criant : Nous avons vaincu. Le concile se dispersa.

Il fut transféré à Nicée (787). C'est le septième concile général. *L'Église catholique ne proclama aucune doctrine nouvelle, mais demeura ferme dans la doctrine des saints Pères, et l'hérésie étant proscrite recouvra son antique splendeur*. Alors l'empereur et sa mère, et les évêques revinrent à C. P. ; les canons du concile furent lus au peuple, et souscrits par Irène et son fils.

On ne comprit pas chez les Francs cette décision. Une traduction infidèle des canons de Nicée faisait croire qu'on prétendait rendre aux images des saints le même service, la même *adoration* qu'à la Trinité. Le concile de Francfort (794) repoussa ce qu'il appelait le nouveau concile des Grecs, *rejeta et méprisa absolument cette adoration et cette servitude, et la condamna unanimement*. Charlemagne lui-même fit composer contre le culte des images les *livres Carolins*. Adrien, combattit cette doctrine, et expliqua le concile. Mais les

¹ Théophane, *Chronographie*.

² Théophane, *Chronographie*.

évêques francs attendirent une autre traduction pour comprendre et accepter la décision de Nicée.

Une autre hérésie avait été également condamnée ; mais, cette fois, avec l'aide de l'Église des Francs. Un évêque d'Urgel, Félix, avait prétendu que J.-C., *né de la femme et sous la loi, n'était fils de Dieu que par adoption et non par nature*. L'archevêque de Tolède, Elipand, avait soutenu et répandu cette doctrine. Un concile de Narbonne (791) s'en occupa le premier, sans rien décider. L'année suivante, à Ratisbonne, Félix fut convaincu d'hérésie et condamné. On l'envoya à Rome, où il abjura dans l'église de Saint-Pierre, entre les mains d'Adrien. Renvoyé à son église, Félix retomba dans l'erreur, écrivit contre Alcuin, fut attaqué au concile de Friuli par Paulin, évêque d'Aquilée, condamné une seconde fois dans un concile de Rome (799) par le pape Léon III, et une dernière fois au synode d'Aix-la-Chapelle. Malgré une nouvelle abjuration adressée au clergé et au peuple d'Urgel, Félix fut déposé et relégué à Lyon où il mourut.

Charlemagne avait aidé l'Église, hors des limites même de l'empire des Francs. En 785, deux légats du pape Adrien, les évêques d'Ostie et de Tudertum, entrèrent chez les Anglo-Saxons, accompagnés d'un noble franc. Ils convoquèrent deux synodes, l'un en Northumbrie, l'autre en Mercie. Le premier, celui de *Celchyt (Calcuthense)*, dressa vingt canons qui ordonnèrent l'observation des six conciles généraux. L'autre tenu en Mercie, réunissait tous les prélats et tous les princes du midi de l'Humber. Le légat y lut un code de lois ecclésiastiques composé par le pontife, pour la réformation de l'Église anglo-saxonne. Tous l'adoptèrent ; les évêques de Mercie obtinrent un métropolitain mercien, et le roi Offa remit aux légats un acte qui promettait que chaque année le roi de Mercie enverrait à l'église de Saint-Pierre une somme de 365 mancuses, pour l'entretien du culte et les pèlerins indigents. C'est le *romescot*, ou tribut de Rome, appelé aussi le *denier de saint Pierre*, parce qu'on le comptait à Rome, le jour de la Fête de Saint-Pierre-aux-Liens.

III

Le moine de Saint-Gall, cet admirateur tremblant de la puissance carlovingienne, représente Charlemagne entouré de la soumission docile des vaincus, et s'exaltant avec complaisance dans sa gloire et dans sa force. *Les Gaulois, les Aquitains, les Éduens, les Espagnols, les Allemans, les Bavares, se faisaient honneur d'être les esclaves des Francs ; le terrible Charles avait autour de lui les ducs, les tyrans, les rois des diverses nations qui le servaient à table*. S'il faut en croire le même historien le conquérant en vint un jour jusqu'à imiter dans sa colère les formes de la justice divine, rangeant à sa droite les bons, à sa gauche les méchants, fulminant d'inflexibles menaces contre ceux qui avaient négligé ses ordres, les troublant du feu de ses regards et du tonnerre de ses serments, Cet orgueil de la supériorité, cette joie de dominer les a titres hommes, se retrouve dans tous les temps chez tous les hommes qui ont eu la conscience de leurs grandes actions. C'est Tigraue prenant pour gardes ou pour piqueurs les rois qu'il avait vaincus, Attila présidant un conseil de rois, ou Napoléon régnant à Dresde sur les rois de l'Europe. Un tel caractère n'a donc rien d'in vraisemblable dans Charlemagne ; le conquérant germain avait renouvelé, au moins en étendue, l'ancien empire d'occident, et à plus juste titre que les monarques de Byzance, il pouvait s'appeler empereur romain.

Il s'entourait volontiers de la magnificence impériale : une imitation incontestable de la hiérarchie de Constantin se rencontrait dans son palais, unie à quelques restes des coutumes germaniques. Un contemporain¹ nous a laissé le détail de cette administration intérieure ; au premier rang l'*apocrisiaire*, ou *chapelain*, ou *gardien du palais*, et le *comte du palais* ; après eux, le *camerier*, le *sénéchal*, le *bouteiller*, le *comte de l'étable*, le *mansionnaire* ; quatre *veneurs* principaux, et un *fauconnier* ; au-dessous de chacun, des fonctionnaires subalternes, *portiers sacellaires*, *dispensateurs*, etc. Ces fonctionnaires étaient choisis, nobles de cœur et de corps, raisonnables, discrets et sobres, et parmi les nations diverses dont l'empire était composé, afin que les hommes de chaque nation fussent encouragés à fréquenter le palais, par l'assurance d'y trouver des compatriotes. Constantin, lorsqu'il transmit la ville de Rome au pape Sylvestre, et s'en alla siéger lui-même à Byzance, avait institué des *apocrisiaires* ou *répondeurs*, pour recevoir les demandes adressées à l'empereur par les évêques, et transmettre ses réponses. L'*apocrisiaire*, dans la cour de Charlemagne commandait à tout le clergé de palais ; il avait le soin de toutes les requêtes adressées au prince touchant les affaires ecclésiastiques, les intérêts des chapitres et des communautés on lui adjoignait le *grand chancelier* et des hommes intelligents et fidèles qui écrivaient sans vénalité, sans cupidité, les ordres du prince, et gardaient ses secrets inviolablement. Le comte du palais avait la charge d'examiner et de terminer toutes les contentions qui étaient apportées au palais par voie d'appel, de réparer les jugements iniques, et de plaire à tous devant Dieu, par la justice et devant les hommes par l'observation des lois. L'*apocrisiaire* et le *copiste* du palais pouvaient décider souverainement sur les affaires qui leur étaient déferées ; ce n'était que par leur intermédiaire, et seulement quand ils le jugeaient nécessaire, que les ecclésiastiques et les séculiers pouvaient arriver jusqu'au roi. La décoration du palais, la réception des dons annuels des sujets, étaient confiés à la *reine*, et sous ses ordres du *camerier* ; le roi ne s'en occupait jamais ; aucune sollicitude domestique ne devait distraire son esprit de l'administration du royaume. Le *sénéchal*, le *bouteiller*, le *comte de l'étable*, chacun selon la qualité de son ministère, donnaient les ordres pour que rien ne manquât à la maison du roi, en quelque lieu qu'elle résidât, et pendant tout le temps qu'elle y résidait ; le *sénéchal*, plus que les deux autres, était chargé de cette prévoyance ; tout le regardait excepté l'entretien des chevaux. Le *mansionnaire*, comme son nom l'indique, faisait préparer d'avance les demeures (*mansiones*) où le roi devait s'arrêter, dans la crainte qu'une réception non convenable n'offensât l'esprit du prince. Enfin les quatre *veneurs* et le *fauconnier* s'entendaient pour régler en temps opportun combien d'hommes devaient rester dans le palais, et combien pouvaient sortir pour la chasse ; car il importait beaucoup de faire rester dans le palais une multitude convenable de fonctionnaires dont une maison royale ne peut raisonnablement se passer. De dignes conseillers devaient toujours être pour recevoir honorablement les ambassades qui venaient visiter le roi ou lui faire leur soumission ; et se présentait, de quelque partie du royaume que ce fût, un homme désolé, abandonné, accablé par d'injustes accusations, ou une veuve ou un orphelin, il fallait que le suppliant trouvât toujours sous sa main quelqu'un qui portât ses réclamations aux pieuses oreilles du prince. Au milieu de tant de personnages, on distinguait aisément le roi à son visage plus brillant que *l'or qui a passé trois fois au feu*, à ce front digne de porter le diadème, qui n'avait point

¹ Adalhard abbé de Corbie, un des conseillers de Charlemagne, copié par Hincmar, de *ordine Palatii*.

de semblable par toute la terre. Heureux, s'écrie un contemporain, celui qui peut contempler sans cesse cette noble tête, ce menton ce col élégant, ces mains qui font disparaître la pauvreté. Heureux qui, dans un illustre entretien, peut être témoin de cette intelligence qui vous élève au-dessus des autres, et ne laisse personne au-dessus de vous¹.

Deux choses après la protection de Dieu, dit Hincmar, assuraient l'existence de l'empire ; l'organisation du palais que nous venons d'exposer, et une administration active et prévoyante. Il se tenait par an deux assemblées l'une au printemps, où étaient convoqués tous les grands, clercs ou laïcs, les plus considérables pour prendre les décisions, les moins considérables pour recevoir ces décisions, et quelquefois en délibérer, ou plutôt les confirmer par l'adhésion de leur intelligence. L'autre assemblée, convoquée à l'automne, ne réunissait que les plus considérables, et les principaux conseillers, hommes fidèles qui ne préféraient rien au roi et au royaume que la vie éternelle, et capables de garder inviolablement le secret de ce qui avait été dit ou arrêté touchant l'état du royaume ou les individus ; l'apocrisiaire, le camérier, en faisaient partie. Dans ces deux assemblées, on soumettait à la délibération de ces grands, les *capitula* que le roi lui-même avait rédigés par l'inspiration de Dieu, ou dont la nécessité lui avait été manifestée dans l'intervalle des réunions. Le roi recevait les questions des délibérants, et leur renvoyait ses réponses par des messagers du palais, ou bien il se rendait lui-même au milieu d'eux quand ils le désiraient. Quand les délibérants ne désiraient pas sa présence, le roi visitait le reste de la multitude, recevait les présents, saluait les plus considérables, s'entretenait avec ceux qu'il voyait rarement, témoignait aux plus âgés un intérêt affectueux, s'égayait avec les plus jeunes. La seconde occupation du roi était de demander à chacun ce qu'il avait à dire touchant sa partie du royaume d'où il venait ; si le peuple murmurait, et s'il était survenu quelque désordre dont il fût nécessaire d'occuper l'assemblée, si quelque nation soumise voulait se révolter, si celles qui étaient, encore indépendantes menaçaient le royaume de quelque embûche. Ainsi dans ces assemblées, tout le monde ne délibérait pas, mais tous étaient consultés. Le roi et les-délibérants, instruits par ces renseignements de ce qu'ils avaient à faire, y pourvoyaient par leurs décisions.

L'unité de la conservation du pouvoir royal, tels furent les deux principaux objets, on pourrait dire les seuls, de l'administration de Charlemagne. Le premier danger de l'empire carlovingien, comme autrefois de l'empire romain, était son étendue même, et la diversité des races vaincues toujours prêtes à la division. Un seul homme pouvait-il mêler l'Aquitain au Lombard, le Bavaois à l'Espagnol, le Saxon au Gaulois, et par la ressemblance de mœurs ne faire qu'un peuple de tous euh peuples, ou bien de sa résidence impériale surveiller et conte-air tant de sujets par-dessus les Alpes ou tes les Pyrénées, et sur les deux bords du Rhin ? Charlemagne parut comprendre le moyen de prévenir les révoltes. Quoiqu'il lui soit subsister les noms de Neustrie, d'Ostrasie, de Bourgogne, d'Aquitaine et d'Italie ; quoiqu'il eût même donné l'Italie à un de ses fils, l'Aquitaine à un autre, il s'efforça, par ses mesures administratives, d'ôter aux vaincus, avec le souvenir de la nationalité, les moyens de reprendre l'indépendance. En Italie, après le supplice de Rodgaud, il remplaça par des comtes francs les juges Lombards dans le gouvernement des villes, et s'il ne détruisit pas les duchés de Spolète et de Frioul, ii leur imposa du moins des dues de la nation des Francs, établissant ainsi chez les vaincus, an lieu d'un chef national qui pût commander leur révolte, un

¹ Théodulfe, *Poésies*, 3-1.

surveillant étranger qui la prévint. Il comprit encore, par l'exemple de Waïfre et de Tassillon qu'un duc ou un comte, même de la nation franke, chargé de gouverner une vaste étendue de pays, pourrait combiner son ambition personnelle avec les souvenirs nationaux de ses administrés, et c'est pourquoi il morcela l'Aquitaine comme la Bavière en plusieurs comtés, et jamais il ne confia plus d'un comté à ses comtes, excepté sur les frontières et dans le voisinage des barbares¹. Cette précaution provenait aussi d'une autre crainte, du second danger qui menaçait le pouvoir royal, de l'ambition de l'aristocratie. L'histoire des Francs, des Lombards, des Visigoths, démontrait combien une royauté, un gouvernement central imité des empereurs, était difficile à établir dans les états barbares ; l'élévation de la maison d'Héristal, les causes qui l'avaient amenée, démontraient encore mieux par quelles causes cette maison pourrait périr à son tour ; pourquoi l'aristocratie tournerait-elle pas contre les Carolingiens des armes qui lui avaient si bien réussi contre les Mérovingiens ? Les leudes, investis d'une partie des terres royales, y avaient exercé l'autorité royale, eu moins le droit de rendre la justice, sur les hommes qui les habitaient, esclaves, colons, hommes libres : l'hérédité, l'immovibilité des bénéfices successivement accordée, rendit héréditaire, immovible, ce droit de justice, et constitua en dehors du gouvernement public, de la justice publique, en dehors de la suprématie royale, de petites souverainetés indépendantes. Tout porte à croire que ces leudes avaient pris de bonne heure l'habitude de concéder à titre de bénéfices une partie de leurs domaines, à l'imitation des évêques et des abbés, et s'étaient fait à leur tour des *fidèles*, des *leudes* inférieurs attachés à leur fortune par la reconnaissance ; cet usage existait certainement au temps de Charlemagne. Il est certain, en outre, qu'ils attentèrent plus d'une fois aux propriétés des simples hommes libres, et que ceux-ci, trop faibles par eux-mêmes, mal défendus par le roi, perdaient dans ce conflit leur liberté ou leurs terres, et devenaient ou esclaves ou colons. Enfin à l'imitation du roi qui acceptait pour fidèle quiconque plaçait sous la protection royale sa personne et sa terre, les grands prenaient sous leur protection le faible qui se recommandait à leur puissance, et sur faisaient un fidèle du protégé. L'habitude de la souveraineté, l'augmentation de leurs domaines, le nombre quelquefois considérable d'hommes dont ils étaient seigneurs, donnaient donc aux leudes une grande importance, une grande ambition. Ils avaient renversé la royauté ostromangienne, et réduit au titre seul la royauté neustrienne. Charles Martel fit un acte habile en ne concédant qu'à titre précaire aux compagnons de sa victoire la dépouille des églises et des monastères ; par là il se réservait à lui-même la propriété, et n'abandonnait que l'usufruit. Outre l'obligation de suivre le prince à la guerre, ce qui était l'origine et la gloire du compagnonnage germanique, il imposait au bénéficiaire l'obligation d'un cens annuel, condition ordinaire de la possession précaire, et dont l'usage s'appliquait quelquefois, sous les Mérovingiens, aux bénéfices royaux eux-mêmes. Il relevait donc la supériorité royale par la dépendance des bénéficiaires ; ses compagnons devenaient ses serviteurs, ses *vassaux* — *gwass* serviteur en celtique — ; terme nouveau qui commença peut-être à cette époque, et qui, moins honorable que celui de *leudes*, désignait mieux la supériorité du donateur. Ces vassaux n'eurent que plus d'ardeur à s'affranchir de la subordination où les avait fait descendre leur victoire même. Au moyen d'une vente et d'un rachat, ils transformaient les *bénéfices* en *alleuds*, pour échapper aux devoirs de *fidèles* ; pour augmenter leurs terres et le nombre de leurs hommes, ils continuaient d'attaquer les

¹ Moine de Saint-Gall.

hommes libres ; ceux-ci, vaincus par la violence, devenaient esclaves ou colons, ou bien, effrayés par les menaces avant même d'être attaqués, ils abandonnaient à ces voisins puissants la propriété de leurs *alleuds* pour les reprendre à titre de bénéfiques ; de propriétaires libres, ils devenaient vassaux, obligés à des devoirs qui n'avaient jamais été imposés à la propriété allodiale. Les grands devaient arriver par là à former de petites souverainetés, à séparer de l'obéissance immédiate du roi les hommes qu'ils se subordonnaient à eux-mêmes, surtout s'ils étendaient à leurs acquisitions nouvelles le droit de justice qu'ils exerçaient sur les bénéfiques royaux. Charlemagne s'appliqua à combattre ces abus ; à sauver l'autorité royale, en sauvant de la fraude et de la rapacité des grands son domaine et les domaines des hommes libres, en maintenant, en réorganisant une administration publique. Il révisa les lois des Saliens, des Ripuaires, des Lombards et des Bavares ; l'empire était naturellement divisé en royaumes ; il divisa chaque royaume en légations, les légations en comtés ; les comtés eurent aussi leurs subdivisions ; centeniers vicaires des comtes, comtes, tels étaient les juges publics, les seuls qui eussent autorité sur les hommes libres. Si les bénéficiers royaux, les évêques, et les abbés exerçaient une juridiction particulière en vertu de la possession d'une terre royale ou des privilèges de l'Église, de les juges publics exerçant seuls la juridiction sur les hommes libres, étaient tout à la fois jures et protecteurs ; ils maintenaient sur leurs administrés l'autorité du roi, et les préservaient de la violence des nobles. La régularité de la justice fut recommandée avec instance, et comme les hommes libres répugnaient à se rendre au *placitum*, quand un intérêt personnel ne les y appelait pas ; dans la crainte que le magistrat ne manquât d'assesseurs, Charlemagne créa des assesseurs permanents dans les *scabins* (*schæffen*, juges) qui devaient assister à toutes les assemblées judiciaires. *Les pauvres*, dit Charlemagne dans un capitulaire, *se plaignent d'être dépouillés de leurs propriétés, informez-vous pourquoi chacun espère acquérir ce que son pareil possède* : les comtes étaient investis du droit de punir, de réparer les spoliations, de punir et de forcer à restitution même les bénéficiers royaux spoliateurs¹. Au-dessus des bénéficiers royaux, des évêques, des abbés, des juges publics, s'élevait l'autorité dominante du roi, auquel il était toujours permis d'appeler, et qui, pour se rendre présent sur tous les points à la fois, créa en 802 les *missi dominici* deux par légations, chargés de tenir quatre plaids par an, de recueillir les plaintes du peuple, et de réformer les injustices ou les prévarications des jugements, Charlemagne s'était fait rendre un compte exact des bénéfiques possédés par ses vassaux, et des terres royales non encore concédées. Il veillait avec soin à l'entretien et à la conservation de ses domaines, et réglait lui-même jusqu'à remploi des œufs et des mauvaises herbes de ses jardins ii se faisait payer exactement la rente que le bénéficié devait au donateur ; par les *missi*, il faisait revoir les jugements des bénéficiers et reprendre les terres royales usurpées. Il pouvait arriver qu'un juge public abusant de son pouvoir sur les hommes libres les opprimât au lieu de les protéger, et les réduisit, à son profit, à la condition de colons, d'esclaves ou de *vassaux*. *Les plaintes du pauvre*, dit Charlemagne, *accusent les comtes et leurs centeniers*. Les *missi dominici* étaient les juges et les réparateurs de ces prévarications. Le service militaire fut totalement combiné de manière à imposer une charge aux bénéficiers royaux, à ménager la propriété des hommes libres ; tout vassal du roi fut astreint au service militaire et à un équipement complet. Tout homme libre qui ne possédait

¹ Cette autorité subsistait au temps de Carloman ; voyez capitulaire de ce prince, apud Sirmont.

pas trois ou quatre manses (trente-six ou quarante-huit arpents) ne fut obligé qu'à contribuer pour une part à l'équipement d'un guerrier. Enfin Charlemagne voulut que tout homme libre de son royaume, Franc ou Romain, lui prît serment de fidélité. Ceux mêmes qui étaient devenus les hommes d'un seigneur, et lui prêtaient serment, s'engageaient par le serment prêté au roi à respecter dans le souverain le supérieur des seigneurs, le souverain suprême de tous, que nul n'avait le droit de combattre ou de méconnaître après la promesse de fidélité¹.

Cette grandeur de palais, pour parler le langage des contemporains, cette puissance d'administration ont été égalées par les efforts que Charlemagne tenta pour civiliser son empire. Nous ne faisons qu'indiquer ici ces pompeux édifices, ces routes, ces arrhes du pont de Mayence *que toute l'Europe construisit par un travail commun* ; ces maîtres, ces ouvriers dans tous les arts que l'espérance des bienfaits d'un grand prince attirait de toutes parts ; ces savants de tous pays, Alcuin, Clément, Théodulfe, Angilbert, Leidrade, auxquels s'associe le nom de Charlemagne par la communauté d'études, et qu'il domine par sa protection. Tout avait contribué à renouveler l'empire romain, même avant le couronnement impérial. Il sembla pendant quelques années que la tentative n'était pas vaine, et que Charlemagne dominait le monde, disposant des trônes, effrayant par sa renommée les rois des contrées lointaines, et recevant dans sa cour avec les rois saxons et les présents de l'Espagne, les envoyés de Bagdad et de Constantinople. Pendant quelques années, l'histoire du monde n'est que l'histoire de Charlemagne.

Egbert, l'exilé du Wessex, venait de quitter Rome (800) ; il emportait l'épée de Charlemagne qui lui avait dit : Elle a vaincu mes ennemis, elle vaincra les tiens. Charlemagne lui-même approchait des Alpes, quand il rencontra deux ambassades musulmanes. Dévoué au soulagement des pauvres, il ne les cherchait pas seulement dans son royaume, mais au delà des mers, en Syrie, en Égypte, en Afrique, à Jérusalem, à Alexandrie, à Carthage, partout où il avait appris que les chrétiens vivaient dans la pauvreté². Il venait de réclamer auprès d'Haroun-al-Raschid., en faveur des chrétiens de la Palestine, et déjà Haroun envoyait des présents, des singes du Bengale, des parfums de l'Arabie, un éléphant, une horloge à roues qui marquait l'heure par une aiguille, enfin les clefs du saint sépulcre, et cette offre solennelle. *Je soumettrai à la puissance de Charles la terre promise à Abraham et montrée à Josué ; je serai son lieutenant sur cette terre. Qu'il m'envoie, quand il voudra, ses ambassadeurs, ils me trouveront administrateur fidèle des revenus de cette province.* L'admiration des Francs fut au comble, et les historiens s'écrièrent : Ce que le poète a cru impossible est accompli enfin,

Le Parthe a bu la Saône et le Germain le Tigre.

L'autre ambassade venait de Kairoan ; elle amenait les présents de l'Afrique, un lion, un ours de Numidie ; elle demandait protection, peut-être contre Haroun, mais surtout contre la faim. Charlemagne leur rendit les richesses de l'Europe, du blé, du vin, de l'huile, et jusqu'à sa mort il continua de les nourrir, et les Africains de lui être fidèles et dévoués³.

¹ Voyez Guizot, *Hist. de France*, t. II et IV, et Desmichels, *Histoire générale du Moyen Age*, t. II.

² Eginhard, *Vita Karl. Magni*.

³ Moine de Saint-Gall.

Cependant l'empereur remontait vers le nord rapportant dans la Germanie la couronne impériale conquise par les Germains. Il faisait rédiger les chants barbares et antiques qui célébraient les actes et les guerres des anciens rois, et considérant tout ce qui manquait aux lois de son peuple, il pensait à ajouter ce qui manquait, à effacer les contradictions, à corriger ce qui était mauvais¹. L'an 802, une assemblée d'Aix-la-Chapelle dirigea des *envoyés royaux* (*missi dominici*) *sur toutes les parties de l'empire, pour faire justice, terminer les procès, reconnaître le droit des bons, effrayer les méchants, exécuter les lois divines et humaines*². L'année suivante, l'assemblée de Saltza régla la soumission de la Sexe. On l'exempta des tributs, mais on maintint l'obligation de la digne, on lui laissa ses lois et le nom de la liberté, mais sous des juges que le roi imposerait. Enfin on transporta les Saxons northalbingiens avec leurs femmes et leurs enfants dans la *Francia*, et leurs villages furent donnée aux Obotrites³. L'empereur reçut en même temps un nouvel honneur venu de l'Orient. Des ambassadeurs francs avaient été envoyés à Byzance ; les Byzantins prétendent qu'ils venaient proposer le mariage d'Irène avec Charlemagne, et la réunion des deux empires. Au moins ce bruit courut dans la ville. Il perdit l'impératrice. Le 31 octobre 802, à la quatrième heure de la nuit, le patrice Nicéphore se souleva contre Irène. Maître du quartier de Chalce par trahison proclamé empereur par quelques soldats, et bientôt par des esclaves et des hommes perdus, il enferma Irène dans le grand Palais et courut à la grande église pour s'y faire couronner. Cependant le peuple s'assemblait, maudissant celui qui poserait la couronne sur la tête de Nicéphore, celui qui la recevrait, celui qui s'en réjouirait. Comment Dieu pouvait-il permettre qu'une femme qui avait combattu pour la foi, fût renversée du trône par un porcher ? Les uns se croyaient endormis, les autres plus habiles à comprendre l'avenir, voyaient les malheurs de la tyrannie à la place de la prospérité passée. Un épais brouillard avait obscurci tous les esprits, et la température elle-même triste et obscure, un froid intolérable, quoiqu'au milieu de l'automne, annonçait assez la méchanceté imminente de l'usurpateur. Cependant Nicéphore poursuivait son œuvre. Irène lui demandant à garder l'Eleutherion qu'elle avait construit : J'y consens, dit-il, si tu jures, par toutes les vertus divines, que tu ne cachera rien de tes trésors. *Irène ne cacha pas une obole* ; alors il l'enferma dans l'île du Prince, et bientôt la relégua dans l'île de Lesbos où elle mourut. Tout cela s'était passé sous les yeux des ambassadeurs francs⁴ : l'empereur d'Occident pouvait s'irriter ; et d'ailleurs il touchait par ses conquêtes à l'empire d'Orient : il fallait l'avoir pour ami, puisqu'on l'avait pour voisin. Des ambassadeurs de Nicéphore vinrent donc trouver Charlemagne à Saltza. Ils le saluèrent du nom de Βασιλεύς que l'empire grec avait refusé jusque-là aux rois barbares, et ils demandèrent un traité ; il fut conclu en 804, et fixa les limites des deux empires : Charlemagne traita l'Orient avec le même dédain que ses vaincus, il prit pour lui l'Istrie, la Dalmatie, la Liburnie, mais *permit à l'empereur de Constantinople de garder les villes maritimes*⁵.

Cette domination sembla durer quelques années. Après les victoires du jeune Charles, fils de l'empereur, sur les Slaves bohémiens, qui perdirent leur chef Lecho (805), et sur les Sorabes dont il tua le chef Milichuoch (406) ; au moment

¹ Eginhard, *Vita Karl. Magni*.

² Poète saxon.

³ *Annales* de Fulde.

⁴ Théophane, *in Nicephoro*.

⁵ Eginhard, *Vit. Karl. M.*

où le *comte de l'étable*, Burchard, envoyé en Corse contre les Maures, leur prenait douze vaisseaux et les mettait en fuite (807), une seconde ambassade arriva au nom du khalife d'Orient. Haroun venait de vaincre Nicéphore ; le stupide vainqueur d'Irène, qui soumettait tout à l'impôt, les denrées, les chefs de familles et jusqu'à la fumée, avait clamé du khalife les sommes payées par Irène. La réponse du khalife fut terrible : *Au nom du Dieu clément et miséricordieux, Haroun commandeur des croyants à Nicéphore, chien de Romain : fils d'une mère infidèle, j'ai lu ta lettre, tu n'entendras pas ma réponse, tu la verras.* Et aussitôt il envahit la Syrie, la Palestine (806), bâtit une mosquée à Tyane, et envoya soixante mille hommes pour ravager les environs d'Ancyre. Nicéphore demanda la paix, et l'obtint pour un tribut annuel de 30.000 pièces d'or à l'effigie de l'empereur et de son fils, avec la promesse de ne pas relever les forteresses détruites¹. Cette nouvelle honte des Grecs relevait davantage la puissance de Charlemagne, visité par leurs vainqueurs (807). Les envoyés du khalife lui disaient avec emphase : *Ta puissance est grande, ô empereur ; mais ta réputation plus grande encore. Les Perses, les Mèdes, les Indiens te redoutent plus qu'Haroun notre seigneur ; les Grecs redoutent moins les flots de la mer Ionienne.* Ils apportaient de nouveaux présents, et recevaient en échange des chevaux et des mulets d'Espagne, des toiles de Frise, des chiens d'une agilité et d'une férocité singulière : pour chasser et prendre les tigres et les lions².

Bientôt (808) Eardulf, roi des Northumbres, vint demander un autre secours à Charlemagne. Surpris par ses ennemis, enfermé dans une prison (806), il avait été délivré sur la demande de l'empereur : mais la querelle semblait ne devoir finir que par le jugement du pape Léon III. Charlemagne fit accompagner Eardulf jusqu'à Rome et quand Léon eut prononcé en sa faveur, il le fit reconduire jusqu'en Northumbrie, où la querelle cessa devant les envoyés du pape et de l'empereur³.

Enfin la puissance carlovingienne contraria encore une fois l'Église. Depuis longtemps les Occidentaux avaient ajouté au symbole de Nicée, que le Saint-Esprit procède du fils comme du père, Ils n'ajoutaient qu'un mot et rien à la doctrine ; mais ce mot pouvait soulever de nouvelles controverses, surtout chez les Grecs : les papes s'opposaient à l'admission du *filioque*. En 809 un concile d'Aix-la-Chapelle s'occupa de cette question. Le pape consulté répondit que ce mot expliquait la vraie foi ; mais que les conciles approuvés par le Saint-Siège avaient défendu de rien ajouter au symbole. Il fit même attacher dans la basilique de Saint-Pierre deux tables d'argent, où le symbole était gravé, en latin sur l'une, en grec sur l'autre, tel qu'il avait été fait à Nicée ; mais les Francs n'en conservèrent pas moins l'addition au *filioque*. Le pape ménagea le concile d'Aix-la-Chapelle, comme il avait fait celui de Francfort.

Mais de sérieuses inquiétudes avaient déjà commencé pour Charlemagne. Les Grecs d'abord n'avaient point obéi au traité de 804. En 806, Nicéphore essaya de reprendre la Dalmatie. Les habitants des lagunes s'étaient joints aux Grecs ; Pépin, roi d'Italie, les poursuivit, prit les îles d'Héraclée, de Malamocco ; mais ses lourds vaisseaux ne purent les atteindre dans le canal de Rialto, où ils se réfugièrent, et qui devint le centre de la véritable Venise. Il fallut traiter avec les Grecs, mais seulement après la mort de Nicéphore. L'empereur d'Orient, au moment d'aller

¹ Théophane.

² Moine de Saint-Gall.

³ Lingard, t. I.

combattre Crumne, roi des Bulgares, avait répandu une consternation générale en recherchant sans pitié ce qui était dû au fisc depuis huit ans. Comme un de ses ministres lui parlait du peuple mécontent : *Que veux-tu*, répondit Nicéphore, *Dieu m'a endurci le cœur comme à Pharaon*. Il attaqua ensuite les Bulgares avec une armée qui n'avait guère pour armes que des bâtons et des frondes, s'engagea dans un défilé, et se voyant cerné de toutes parts, il dit le premier : *Nous sommes perdus, il nous faudrait des ailes pour sortir d'ici* ; son camp brûlé, ses Grecs égorgés, il périt lui-même, et son crâne devint la coupe du roi bulgare (810).

C'est à ce moment que Charlemagne, satisfait du titre de *Βασιλεύς*, renonça à la Dalmatie et à Venise. Il avait en même temps traité avec le khalife de Cordoue, contre lequel les comtes des Marches espagnoles n'avaient cessé de guerroyer. Il avait besoin de tourner toute sa vigilance et toutes ses forces vers le nord ; les *hommes du nord* menaçaient enfin.

Le roi des Danois, Godefried, avait attaqué (808) les Obotrites, alliés des Francs. Charles, fils de l'empereur, envoyé pour lui résister, attaqua les frontières des Saxons, châtia les Linons et les Smeldinges, qui avaient passé à Godefried, dévasta sans pitié leur pays et, rentra dans la Saxe. On faisait à l'empereur des récits alarmants de l'orgueil du roi danois. L'empereur éleva au delà de l'Elbe le château d'Esfeld ; mais le chef des Obotrites fut tué par les hommes de Godefried, et bientôt on apprit que deux cents vaisseaux sortis de la Nordmanie s'étaient approchés de la Frise, et après avoir dévasté les îles du rivage, les Danois, descendus sur terre, avaient vaincu les Frisons dans trois combats, imposé un tribut et reçu sous ce nom trente livres d'argent. L'empereur, par une diversion, fit revenir la Flotte, Godefried fut tué par un des siens : mais le château d'Hobbtoki, Fortifié sur l'Elbe, fut emporté au bout de quelques jours par les Wilses¹.

Cependant le successeur de Godefried. Hemming recherchait la paix ; elle fut conclue en 811, et donna l'Eyder pour limite AUX deux peuples. Douze nobles de chaque nation prêtèrent serment selon les coutumes nationales. Alors trois armées partirent, l'une pour punir les Wilses et réparer le fort d'Hohbuoki, l'autre pour terminer en Pannonie les querelles des Avars et des Slaves ; la troisième *châtia la perfidie* des Bretons. En même temps, le duc de Bénévent envoya un tribut de 25.000 sous d'or (812)².

Lorsque l'empereur Théodose mourut, l'empire défendu par ses victoires et sa vigilance, n'était pas encore entamé ; à peine d'incapables successeurs eurent pris sa place, que les barbares jusque-là retenus aux frontières, débordèrent de toute part. Tel était aussi le danger de ce nouvel empire romain que Charlemagne avait entrepris d'édifier, et Charlemagne le comprenait bien. Les musulmans d'Espagne arrêtés au Duero ou à l'Ebre par les Goths, les Basques ou les Francs, se lançaient sur la mer, le seul chemin qui leur restât vers le centre de l'Europe et les vaisseaux du grand roi les avaient rencontrés en Corse ; ceux de Kairoan, rebelles au khalife, et bornés par les déserts, ne pouvaient suffire à leur faim que par la piraterie dans la Méditerranée. En même temps que les Sarrasins menaçaient le midi de l'empire, les Scandinaves menaçaient le nord. La Chersonèse cimbrique, le pays des Suéons, la Norvège (chemin du nord), ces contrées que Rome n'avait pas connues, et que Jornandès, sans les connaître

¹ *Annales* de Fulde.

² *Annales* de Fulde.

davantage, appelait le *fourreau des races*, la *fabrique des nations*, n'offraient alors à leurs populations ni un territoire fertile, ni les avantages du commerce. Ces côtes découpées de tant de golfes ou hérissées de rochers, nues comme des landes ou baignées par les lacs, ou couvertes de forêts, ce territoire où domine l'âpreté des longs hivers, où la renne va cherchant la mousse sous la neige, toute cette nature pittoresque et marâtre, refusant des récoltes régulières, ne laissait à l'homme pour vivre que la chasse et la pêche ; les hommes de la Scandinavie ne mangent que de la chair dit Jornandès. De là un grand amour d'aller chercher un sol meilleur ; des pêcheurs habitués à la mer auraient-ils craint les aventures, et la religion d'Oden y joignant ses promesses du walhalla, quel lâche eût ménagé une vie qui devait recommencer ? On s'embarquait donc gaiement ; des nobles, quelquefois des rois commandaient les expéditions, et s'appelaient *rois de la mer* (sækongar) ; des Kœmpe s'attachaient eux, mettant tout leur espoir, toute leur illustration dans cette fidélité, comme les *compagnons* des princes germaines. Ces pirates ont atteint l'Amérique par le Groenland, ils ont occupé l'Islande et les petites îles de la mer du nord : par leurs établissements, ou par leurs ravages ils ont surpassé l'audace et renouvelé la terreur des pirates saxons ; nous les verrons sur tous les points de l'Europe sous le nom de Danois, de la Warègues ou de Normands. Au commencement du IXe siècle, ils savaient déjà remonter les fleuves, et tomber inattendus sur les habitants désarmés. Charlemagne opposa aux Sarrasins et aux Scandinaves cette vigilance présente partout, qui ne manqua à son empire qu'après lui. Il entretint des vaisseaux en station sur toutes les côtes depuis le Tibre jusqu'à l'embouchure de l'Elbe, il fit de Boulogne le grand arsenal de sa marine, et releva le phare de Caligula ; mais un jour dans un port de la Méditerranée il aperçut des pirates ; et les reconnaissant pour Danois, à la forme de leurs barques, il pleura, et dit à ses fidèles : *Je ne crains pas qu'ils me nuisent par ces misérables pirateries ; mais je tremble pour mes successeurs, s'ils ont tant d'audace pendant ma vie, que feront-ils donc après ma mort ?*

Il savait bien qu'il ne pourrait se donner un successeur digne de lui, capable comme lui d'affronter toutes les menaces ; il avait même trouvé un ennemi dans sa famille. Son fils, Pépin le Bossu, né d'une première union et exclu de tout partage avait conspiré contre son père ; mais convaincu et mis dans un cloître, il n'avait plus reparu. En 808, à l'assemblée de Thionville, Charlemagne avait partagé son empire à ses trois fils ; Louis et Pépin gardaient leurs royaumes d'Aquitaine et d'Italie ; Charles, destiné au titre impérial, aurait l'Ostrasie et la Neustrie augmentées. Mais Pépin mourut laissant un jeune fils. Charles mourut sans postérité. Il ne restait que Louis, prince doux et pieux et Bernard, fils de Pépin. Charlemagne voulut au moins assurer à Louis un empire qu'il ne saurait pas défendre, Une assemblée générale fut convoquée à Aix-la-Chapelle (813). L'empereur leur demanda à tous, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, s'il leur convenait qu'il donnât son nom, le nom d'empereur, à son fils Louis. Tous y consentirent ; Louis prit la couronne impériale et se couronna lui-même, et le lendemain se plaça à côté de son père ; Charlemagne en demandant la cause, il répondit : *Quand j'étais votre vassal, j'ai dû me tenir debout derrière vous parmi mes compagnons d'armes ; aujourd'hui votre associé, votre compagnon j'ai raison de m'égaliser à vous*¹.

¹ Moine de Saint-Gall.

Cependant de grands prodiges avaient annoncé la mort prochaine de Charlemagne¹ ; des éclipses de soleil et de lune, une tache noire qui pendant sept jours avait terni le soleil, le portique qui joignait la basilique au palais écroulé jusqu'aux fondements, le jour de l'ascension du Seigneur. Dans la dernière campagne contre les Danois, l'empereur s'étant mis en marche avant le lever du soleil, une vive lumière tomba du ciel et courut de droite à gauche à travers un air pur. A cette vue son cheval s'abattit et le froissa violemment contre terre, et l'agrafe de son vêtement étant rompue, le baudrier sauta au loin, le javelot qu'il tenait à la main fut emporté à vingt pas, et l'empereur resta étendu et désarmé. C'est l'image de son empire après sa mort (814) ; son empire tenait à sa vie. Un seul homme avait résisté aux nations, le jour des nations était enfin venu.

¹ Eginhard, *Vit. Karl. M.*

CHAPITRE NEUVIÈME

Démembrement de l'empire carlovingien, et commencement de la seconde invasion. — Louis le Débonnaire ; traité de Verdun. Les Sarrasins en Italie, les Slaves sur les frontières de la Germanie, les Normands en France. — Progrès de la féodalité. — Charles le Gros (814-887).

Deux sortes d'ennemis menaçaient l'existence de l'empire carlovingien, les barbares du dehors et les peuples vaincus par Charlemagne. Ceux-ci avaient subi la conquête et le gouvernement uniforme du conquérant ; mais ils attendaient sa mort pour protester au nom des races ; la grande séparation des Alpes et du Rhin subsistait toujours qui distinguait dans l'empire trois nations principales, la Germanie, la Gaule, l'Italie jusqu'à Rome. On devait moins compter encore sur la fidélité des tributaires, tels que les Slaves, Sorabes et Bohémiens, et le duché lombard de Bénévent, où Charlemagne lui-même n'avait exercé que le droit de percevoir un tribut. Quant aux ennemis du dehors, leur audace sous Charlemagne faisait assez comprendre ce qu'elle serait après lui, et le temps de la seconde invasion était venu. Cependant Louis le Débonnaire put espérer un moment qu'il hériterait de toute la puissance paternelle. Cet homme *doux* et *pieux* (*mitis, et pius*), c'est-à-dire juste, réformateur impitoyable des vices et des abus, devait plaire aux peuples qui réclamaient contre l'oppression. D'abord les *missi dominici*, parcourant tout l'empire, avaient rencontré des hommes libres dépossédés de leurs biens et de leur liberté par les grands ; les biens, la liberté avaient été rendus. Les Saxons avaient recouvré le droit d'héritage, et les Espagnols réfugiés dans la Septimanie, les terres que Charlemagne leur avait données ; aussi venait-on de loin rendre hommage au nouvel empereur ou lui jurer obéissance. Bernard, son neveu, roi d'Italie et de Bavière, vint en personne reconnaître la suprématie impériale ; le duc de Bénévent renouvela son tribut ; la paix fut faite avec le khalife de Cordoue ; les Obotrites, les fidèles alliés de Charlemagne, promirent de combattre pour son fils, et le pape Étienne IV, successeur de Léon III, apporta de Rome le serment de fidélité des Romains, et une couronne précieuse dont il couronna l'empereur dans l'église de Reims (816).

Cependant la division de l'empire était une nécessité. L'empereur, tout en le divisant, prétendit maintenir l'unité ; c'était s'affaiblir et ne pas satisfaire les races. A la diète d'Aix-la-Chapelle (817), il déclara son fils Lothaire héritier de la dignité impériale, son fils Pépin roi d'Aquitaine, le plus jeune, Louis que nous appellerons dès à présent le Germanique, roi de Bavière, de Pannonie, de Carinthie et Bohême. Le royaume d'Italie, après la mort de l'empereur, devait rester soumis à Lothaire, et ses frères, simples rois, subordonnés à son titre impérial. Des malédictions solennelles furent appelées sur la tête de celui qui voudrait dissoudre l'unité au grand préjudice de l'Église ; malgré quelques succès tous les malheurs de Louis le Débonnaire et la ruine de l'empire ont commencé ce jour-là.

D'abord Bernard, roi d'Italie, réclama ; on disposait par avance de son royaume. L'Italie réclama avec lui ; *toutes les villes, les princes d'Italie se conjurèrent pour Bernard, et fortifièrent les Alpes* que Charlemagne lui-même n'avait pas forcées ; mais l'imprudent voulut attaquer ; il quitta la défense des montagnes pour courir à la rencontre de l'armée impériale ; il ne tint pas contre elle, dénonça ses complices, s'accusa lui-même, et condamné à perdre la vue, il périt par la cruauté du supplice comme le voulait l'impératrice Hermengarde. L'Italie demeura à l'empire ; trois ans après la mort de Bernard, Lothaire fut investi de l'Italie, se fit couronner à Rome par le pape Pascal III, établit ou assura l'usage de faire confirmer l'élection du pape par l'empereur, et se chargea de rendre la justice par ses juges (824).

Les Basques, les Bretons, les Slaves réclamèrent aussi, mais pour être réduits. Le chef des Bretons Morman, qui prenait le nom de roi et répondait à l'empereur : *Je n'habite pas ta terre, je ne veux pas de tes lois* (818), soutint la guerre que les Francs lui déclaraient ; mais son successeur fut assassiné (825), et le nouveau chef Noménoé se soumit. Les Basques citériens, vaincus par le roi d'Aquitaine, perdirent dans leur chef, Lope Centulle, l'ancienne famille de leurs ducs (818). Les Obotrites ne purent défendre les fils de Godefried, contre un autre roi danois, Harold, que Louis le Débonnaire protégeait. Harold reconnaissant se fit chrétien, et le christianisme pénétra chez les Danois. Les Slaves du Danube ne furent pas plus heureux vainqueurs d'abord du duc de Frioul, ils furent vaincus à leur tour par les Francs, et bientôt réclamèrent leurs secours contre les Bulgares. Il n'y eut que les Basques ultérieurs qui gagnèrent quelque chose à la révolte. Vainqueurs (824) des comtes Aznar et Ebles, ils gardèrent Aznar, leur compatriote, pour régner sur eux ; la Navarre commença à former une petite nation. Aznar en fut le premier prince : c'est le premier démembrement de l'empire carolingien.

Mais la véritable division de l'empire, celle qui devait durer, fut opérée par les fils même du Débonnaire. Le faible empereur avait pleuré la mort de Bernard, il en avait fait pénitence publique, comme Théodose, et s'était humilié sans noblesse en présence de ces rudes guerriers qui ne comprenaient pas l'humilité. Il avait surtout irrité sa famille par un second mariage avec Judith, fille de Welf de Bavière ; il l'irrita bien davantage en donnant un partage au jeune Charles, plus tard surnommé le Chauve, fils de Judith. En 829, à la diète de Worms, Charles reçut le nom de roi, avec la Suévie (Souabe) ou Allemanie ; le même jour l'Aquitain Bernard, duc de Septimanie, fut déclaré maître de la chambre et gouverneur du nouveau roi. C'était un homme du Midi au milieu des hommes du Nord, un Romain au milieu des barbares, et comme un ennemi qui, pour se mettre en garde contre la haine, la justifia et l'augmenta.

Le Débonnaire avait violé ses serments, et changé, sinon rompu, l'unité du premier partage. Ses malédictions retombèrent sur sa tête. La faveur de Bernard fut le prétexte. Le véritable prétexte, c'était l'union de tant de peuples, de tant de grands qui souffraient d'être ensemble, et qui voulaient la division. Les fils de l'empereur profitèrent du mécontentement.

On dit à Pépin d'Aquitaine que la royauté de Charles devait changer ses espérances, on dit à Lothaire, à Pépin, à Louis de Germanie, que Bernard conspirait contre l'indépendance de l'empereur et contre eux-mêmes, pour élever au trône le fils de Judith. Lothaire commença à dire au peuple qu'il fallait rétablir l'ancien état des choses publiques.

La première révolte (829) fut impuissante. Les trois frères appelés avec leurs armées à la guerre contre les Bretons, se tournèrent tout à coup contre leur père, prirent Orléans, enfermèrent dans un cloître Judith et ses frères, mais laissèrent échapper Bernard. Ils portèrent la main jusque sur leur père, et le tinrent prisonnier pour le faire déposer : mais Pépin et Louis n'osèrent pas aller plus loin : l'assemblée de Nimègue fit comprendre que toute la Germanie tenait pour l'empereur les fils coupables furent heureux d'obtenir leur pardon, et l'empereur recouvra son trône.

La seconde révolte fut plus terrible (832) ; soupçonnant Pépin de préparer une nouvelle guerre. L'empereur vint en Aquitaine, déclara Pépin indigne d'une couronne, et partagea tout l'empire entre Lothaire et Charles : si Pépin était coupable, on ne voit point quelle faute avait mérité à Louis le Germanique une

spoliation entière : les serments d'Aix-la-Chapelle étaient violés une seconde fois. On n'avait pas écouté les représentations d'Agobard, l'évêque de Lyon : on oubliait que l'acte du premier partage avait été remis, par l'ordre même de l'empereur, entre les mains du pape. Le pape Grégoire IV parut dans le parti de Lothaire¹.

Le Débonnaire chercha l'appui de ses évêques contre le pape ; mais Agobard refusa de se rendre à la cour. Le pape, disait-il, ne venait pas combattre les Francs, mais rétablir la paix. Cependant les évêques de l'empereur écrivirent à Grégoire IV une lettre hautaine l'appelant leur frère, menaçant d'enlever à son autorité les églises de Gaule et de Germanie. Ils lui refusaient le droit de les excommunier, malgré eux, dans leurs diocèses, et ils parlaient d'excommunier le pape sans son consentement. *Mais le pape avait en main le pouvoir de Dieu et de saint Pierre, avait le droit d'en user, non-seulement pour répandre l'Évangile, mais pour défendre partout la vérité*². Il répondit aux évêques qu'ils devaient rappeler *pape*, et non leur frère qu'ils préféraient lâchement l'autorité impériale à l'autorité pontificale. Son serment de fidélité à l'empereur l'obligeait à lui parler librement, tandis qu'eux-mêmes, flatteurs et parjures, soutenaient la violation d'un acte solennel.

Grégoire IV s'aperçut bientôt que le parti de Lothaire était peu scrupuleux sur les moyens de succès. Il avait des conférences avec l'empereur, tandis que l'archevêque de Vienne conférait avec les princes. Pendant ce temps, les fils du Débonnaire débauchèrent son armée. Le malheureux réduit à quelques vassaux fidèles, leur dit : *Je ne veux pas que personne meure pour moi*, et il se livra à ses fils. A leur tour, au mépris de leur parole, les fils rassemblèrent tumultuairement les chefs de l'armée. On déféra l'empire à Lothaire, on augmenta le royaume des deux autres ; Judith et son fils Charles furent cloîtrés. Alors le moine Wala qui avait soutenu les princes, leur dit : *Tout ceci est admirablement réglé ; vous avez eu soin de tout, excepté des intérêts de Dieu et de tout ce qui plairait aux gens de bien*. Et il se retira au monastère de Bobbio. Le lieu où tout cela s'était passé fut appelé le *Champ qui a menti* (*Campus mentitus*). Le pape indigné était retourné à Rome (835) ; Lothaire poussa jusqu'au bout l'impiété filiale. Il dégrada son père, dans l'église de Soissons par la main d'Ebbon, archevêque de Reims. Le Débonnaire lut d'abord une confession où il se reconnaissait coupable de huit grands crimes, et entre autres, de la mort de son neveu Bernard, des partages arbitraires selon son caprice, de la justification de sa femme Judith ; puis il se dépouilla du baudrier militaire, et Ebbon le revêtit d'un cilice. Il fut exclu pour toujours de la milice séculière, et emmené prisonnier à Aix-la-Chapelle.

Comme dans la première révolte, Lothaire fut abandonné de ses frères, maudit par la Germanie et même par la Gaule. Il n'osa pas même combattre contre les partisans de son père (835). Le Débonnaire rétabli recouvra Judith, pardonna à Pépin et à Louis, et leur confirma leurs royaumes. Lothaire ayant essayé de combattre une seconde fois, fut vaincu, obligé de demander pardon et de se renfermer dans l'Italie, d'où il ne pourrait plus sortir sans la permission de son père.

¹ Les motifs de la deuxième révolte des fils de Louis semblent avoir été tout au moins plausibles, puisque Grégoire IV, dont la réputation n'a pas souffert d'atteinte, fit qui n'avait en cette occasion d'autre intérêt que celui de la paix, accompagnait Lothaire. Sismondi, deuxième partie, ch. VII.

² Réponse de Wala et de Paschase aux prétentions des évêques.

La troisième révolte fut moins humiliante pour Louis le Débonnaire, quoiqu'il n'en ait pas vu la fin ; vainqueur de ses fils, et jugeant en maître tous leurs complices, il voulut les traiter eux-mêmes selon son gré. A la diète de Thionville (837), pour humilier Lothaire, pour récompenser Louis et Pépin, il ajouta au royaume d'Aquitaine toutes les terres comprises entre la Seine et la Loire ; à la Bavière, dont Louis le Germanique était en possession, la Thuringe, la Saxe, le pays des Ripuaires ; il donna à Charles la Bourgogne et la Provence ; et Pépin mourant sur ces entrefaites, il investit Charles du royaume d'Aquitaine. Ce partage mécontentait non-seulement Lothaire, mais le Germanique lui-même, qui avait espéré la possession de toute la Germanie ; les deux frères eurent une entrevue ; déjà le roi de Bavière prenait les armes ; il était à craindre que Charles, si son vieux père venait à mourir, ne reliait sans protecteur ; Judith gagna Lothaire, et fit conclure un cinquième partage (839) à Worms, par lequel Louis le Germanique, étant réduit à la Bavière, Charles posséderait tout ce qui est à l'ouest de la Meuse, du Jura et du Rhin, Lothaire aurait le reste avec l'Italie.

Louis le Débonnaire mourut sans pouvoir faire exécuter cette convention. Tandis que les Aquitains, pour éviter la réunion à la Neustrie, reconnaissaient Pépin II, Louis le Germanique attaqua la Souabe. Chassé de là, et revenu dans la Bavière, il apprit que son père était arrêté par une maladie dans une île du Rhin ; il fit demander son pardon : *Dites-lui que je lui pardonne*, répondit l'empereur ; *mais qu'il s'efforce d'obtenir le pardon de Dieu, car c'est lui qui a fait descendre avec douleur mes cheveux blancs au tombeau* (840).

Restaient donc trois rois : Charles, Louis le Germanique, Lothaire, qui reçut aussitôt les insignes de la dignité impériale. Il s'agissait de savoir si un empereur, un seul maître, garderait tout l'empire, avec des rois subordonnés. Trois années suffirent à décider la rupture de cette unité si mal gardée par Louis le Débonnaire.

Lothaire, qui voulait tout s'approprier, n'osa pas combattre Louis le Germanique. Charles n'avait point d'appui contre Pépin II d'Aquitaine, contre le duc des Bretons Noménoé ; il avait eu peine à délivrer sa mère, menacée dans Bourges, mais quelques seigneurs s'attachèrent à lui, Lothaire n'osa pas le combattre non plus. Charles accepta les propositions de Lothaire dont la conclusion fut retardée, pacifia l'Aquitaine sans détruire cependant Pépin II, et retourna vers le nord pour rejoindre Louis le Germanique, également ennemi de Lothaire. La bataille se donna près de Fontenay (841), *journée maudite qu'il faut effacer des jours de l'année, où les forts tombèrent malgré leur habileté dans les batailles*. La victoire resta à Charles et à Louis. L'unité de l'empire fut tuée enfin. Les deux vainqueurs se séparèrent ensuite, Charles revint en Aquitaine, Louis s'approcha du Rhin pour surveiller Lothaire.

Cependant aucun acte solennel n'avait prononcé la dissolution de l'empire.. Charles et Louis se virent à Strasbourg (842). ils se promirent alliance et secours ; on put comprendre alors que les peuples de ces deux rois, quoique la force les eût réunis jadis dans un seul empire, étaient deux peuples, car ils avaient deux langues. Charles et ses fidèles préférèrent serment en langue germanique pour être compris de Louis ; Louis et ses hommes prêtèrent serment en langue romane pour être compris de Charles.

Lothaire avait livré l'île de Walcheren aux Normands et obtenu quelques secours des Saxons, mais il n'osa combattre ses frères ; il demanda à traiter : on traita à Verdun (843). Trois parts furent faites, à Lothaire l'Italie, et dans la Gaule tout ce qui est entre les Alpes et le Rhône, le Rhin, l'Escaut et la Meuse ; à Louis le

Germanique, tout ce qui est à l'est du Rhin, au nord des Alpes ; à Charles, tout ce qui est à l'ouest du Rhône et de la Meuse. Ainsi l'empire perdit son nom et sa gloire ; trois héritages, trois noms s'élevèrent à la place. La part de Lothaire s'appela Lotharingie ; la part de Charles, *Carlovingie*, et retint bientôt exclusivement le nom de *Francie* (France) ; la part de Louis, Germanie. Le nom d'empereur ne périt pas ; mais il perdait son pouvoir sur les rois. Ce nom semble désormais courir d'un royaume à l'autre, aux rois de France, d'Allemagne, d'Italie, de Bourgogne même ; mais il est réellement attaché à la royauté d'Italie, héritée ou conquise. Il sera définitivement le titre des rois de Germanie, quand le royaume d'Italie aura été conquis par les Germains.

II

Un diacre de l'église de Lyon, Florus, contemporain du traité de Verdun exprimait ainsi sa douleur : Montagnes et collines, forêts et fleuves, fontaines et roches escarpées, et vous aussi vallées or profondes, pleurez la race des Francs ; l'empire élevé par le bienfait du Christ, voilà qu'il est renversé clans la poussière. Que les contrées de la terre, les plaines de la mer, les astres du ciel, que le souffle des vents, que les gouttes de la pluie, que tous les éléments affligés prennent donc pour eux cette douleur, et que les hommes pleurent de la dureté du cœur des hommes. Le fouet de la colère divine retentit partout ; partout la ruine et la dévastation ; des haines acerbes ont déchiré le bien de la paix, d'iniques furies ont obscurci toute la splendeur du royaume ; l'honneur de l'Église est renversé et mort, les droits du sacerdoce sont tombés et foulés aux pieds... Des villes illustres sont tourmentées par des combats continuels : les basiliques du Christ sont dépouillées de leur ancien honneur. Le pauvre peuple souffre de continuelles spoliations ; les nobles se divisent, et combattent pour leur ruine mutuelle. La terre est trempée de sang... Qui racontera dignement les cloîtres des moines détruits ; les servantes sacrées du Seigneur contraintes à subir le joug infâme d'un laïque, le danger de la guerre et de la mort imposé aux chefs des églises eux-mêmes ? Un noble empire a fleuri sous un brillant diadème, il n'y avait qu'un prince, et qu'un peuple ; ô trop fortuné s'il eût connu son bonheur, ce royaume, qui avait Rome pour citadelle, et le porte-clefs du ciel pour auteur... Aujourd'hui cette haute puissance, renversée de ce haut faite, comme une couronne de fleur tombée d'une tête, est foulée aux pieds de tous. Dépouillée du diadème, elle a perdu le nom et l'éclat d'empire, et le royaume unique est partagé en trois lots. Personne n'y peut désormais être réputé empereur ; au lieu d'un roi, des roitelets ; au lieu d'un royaume, des fragments de royaume... Le bien général est abandonné, chacun défend ce qui est à lui¹.

Ces paroles du diacre Florus ne sont que traduction en vers des plaintes de l'Église et du peuple. Les grands seuls avaient profité de la guerre civile, au détriment des rois, des évêques et des hommes libres. Leur puissance s'accroissait surtout par l'accroissement de leurs propriétés. De vastes terres, un grand nombre de vassaux et sur ces vassaux l'exercice des droits de souverain, semblaient devoir leur acquérir et leur conserver l'indépendance. Aussi, dans les querelles des fils du Débonnaire, les nobles vendaient à chacun leur adhésion au prix de donations importantes. Chaque jeune prince, tout occupé de ses propres

¹ *Flori diaconi Lugdunensis querela de divisione imperii post mortem Ludovici Pii* : Apud Achery, *vetera analecta*.

intérêts pour augmenter ses partisans, pour diminuer ceux de son rival, cédaient trop souvent, même à contre-cœur, à d'injustes demandes¹. *Les propriétés que les rois chrétiens ont données à l'Église pour la nourriture des serviteurs de Dieu et des pauvres, pour le soulagement des étrangers, pour le rachat des captifs, pour la restauration des temples de Dieu, ont passé au pouvoir des gens du siècle.* Et cependant *la richesse des églises est le vœu des fidèles, le patrimoine des pauvres, la rédemption des âmes* ; ainsi parlaient les évêques à Charles le Chauve en 843² ; mais les grands l'emportaient sur toutes ces réclamations par leur mépris de tout ce qui n'était pas noble ; ils disaient aux princes en parlant des évêques : *N'écoutez pas ce que demandent ces félons, ces gens sans noblesse, c'est ce que nous disons qu'il faut faire ; car ce n'est point avec leurs pères, c'est avec les nôtres, que vos pères ont tenu ce royaume*³. Si les églises n'étaient point protégées par leur sainteté même, les hommes libres pouvaient-ils l'être par leurs propres forces ou par les rois ? L'autorité des rois elle-même se perdait dans l'accroissement de leurs vassaux ; ce furent les grands, les nobles de l'empire qui firent le traité de Verdun, qui divisèrent l'empire en trois parts, que les princes le voulussent ou ne le voulussent pas, et qui sanctionnèrent par leur serment la stabilité de cette décision⁴. Charles le Chauve, dans la première assemblée tenue après ce traité, s'engagea à ne priver ses fidèles de leurs honneurs que par jugement, raison et équité, pour honorer comme il devait ceux qui l'honoraient lui-même⁵.

On lit dans la chronique de saint Bénigne : *La discorde s'étant élevée entre les frères, d'horribles guerres intestines mettent aux prises les grands du royaume, la garde des rivages de l'Océan est abandonnée, le nombre des ennemis s'augmente, une multitude de Normands, de Danois, de Bretons, s'élançe innombrable ; il se fait de fréquents massacres de chrétiens, des vols, des dévastations, des incendies.* Les invasions des Normands et des Sarrasins avaient commencé en effet au milieu de la guerre civile. Les Normands, dès l'an 820, avaient paru à l'embouchure de la Seine ; les relations de Louis le Débonnaire avec les Danois semblent n'avoir eu d'autre résultat que d'encourager les invasions. En 830, une troupe de pirates Normands s'établit près de l'embouchure de la Loire, dans l'île de Her, qui prit bientôt le nom de Noirmoutier, d'un monastère qu'ils avaient brûlé. Ce fut leur première station ; on appelle ainsi leurs établissements voisins des côtes, d'où ils partaient pour remonter les fleuves, et où ils rapportaient leur butin. En 838, parut Hasting, *le félon, le très-horrible, le cruel, le plus méchant homme qui naquit jamais* : il passait pour un traître, un renégat. Né en Champagne, il aurait préféré à sa patrie et à sa religion le culte d'Oden et le commandement des pirates ; aucun roi de la mer n'a laissé plus de terreur. Aucun n'a brisé *tant de cervelles*, tant répandu de sang humain, *tant pourchassé de chevaliers*⁶ : pour coup d'essai, il pilla Amboise. En 841, Lothaire livra aux Normands l'île de Walcheren et le roi de la mer, Oschéri remontant la Seine, pilla Rouen, et commença les malheurs de la Neustrie ; en 843, Hasting occupa Nantes et établit une station dans une île de la Loire au-dessous de Saint-Florent. Les Sarrasins avaient envahi la Sicile, et menacé Rome elle-même, La Sicile a été souvent l'entrepôt, la station des flottes

¹ *Chronique* de saint Bénigne de Dijon.

² *Caroli calvi capitula : Canones concilii in Verno Palatio*, apud Sirmond, III, page 16.

³ Hincmar, lettre à Louis le Germanique.

⁴ Hincmar, epist. ad Ludov.

⁵ *Capitula Caroli calvi*. Conventus in villa Colonia, 843.

⁶ Depping, t. Ier.

africaines. Les guerriers romains y ont rencontré le commerce et les mercenaires de Carthage ; la Carthage de Genseric s'en est fait un premier point d'attaque contre la Rome des derniers empereurs ; l'audace mercantile et sensuelle des musulmans y est venue provoquer au combat l'esprit chevaleresque et la foi chrétienne des Francs et des Normands qui leur ont succédé. Euphémus, gouverneur de Sicile, rebelle à l'empereur grec Michel le Bègue, appela à son aide les Aglabites de Kairoan (829) ; le traître ne vit pas les succès de ses alliés ; il périt devant Syracuse ; mais la persévérance de leurs efforts livra aux Aglabites la partie occidentale de et Messine et Palerme furent conquises en 832. Leur confiance augmentée les montra bientôt sur les côtes de l'Italie, en vue de Rome dont ils convoitaient les prétendues richesses, et dont ils détestaient l'illustration religieuse. Ce danger remit aux mains du chef de l'Église le soin de combattre les Barbares ; on vit Grégoire IV, organisant aussitôt la résistance, se replacer au premier rang que ses prédécesseurs avaient si noblement tenu dans l'autre invasion ; *il voulut sauver le peuple confié à saint Pierre et à lui*. Il éleva une autre ville dans Ostie protégée de hauts murs, d'un large fossé, de portes solidement fermées, et de pierriers pour frapper de loin l'ennemi, s'il reparaisait ; il y travaillait lui-même de ses mains ; il mérita ainsi le nom de *Grégoriopoli* que la reconnaissance de toutes les nations donna à la nouvelle ville¹. Les princes, les seigneurs, n'hésitaient pas au contraire à tourner les malheurs publics au profit de leur égoïsme. Les Lombards Bénéventins, tributaires des Francs et peu fidèles à leur hommage, en attendant qu'ils pussent s'en affranchir, cherchaient à s'agrandir aux dépens des Grecs. Le duc Sicard, ce *tyran qui s'engraissait du sang des peuples*, était dominé par sa femme aussi méchante que lui, et par son beau-frère qui ne lui conseillait que des meurtres ; non content de tonsurer et d'enfermer ses frères, de tuer par le fer ou le poison les principaux de sa noblesse, il faisait la guerre au duc de Naples, et lui enlevait Amalfi ; le Napolitain appela le secours des Sarrasins. Sicard étant mort, Radelchis et Siconolfe, qui se disputèrent sa succession, appelèrent l'un les Sarrasins d'Afrique, l'autre ceux d'Espagne. Bari et Tarente, livrées à ces auxiliaires (842), avec leurs ports et leurs riches campagnes, facilitaient et encourageaient l'invasion.

Le traité de Verdun partagea entre les trois rois carlovingiens la résistance aux Barbares ; Louis le Germanique avait encore à combattre, non par l'invasion, mais la révolte des Slaves de sa frontière orientale. Quoique les trois frères aient essayé de vivre unis, et que des mesures prises en commun confondent souvent l'histoire de leur administration², on peut suivre à part, pendant plusieurs années (843-875), l'histoire de chaque royaume.

Lothaire, empereur, régnait en Italie et dans la Gaule, entre la France et la Germanie ; ses ennemis extérieurs étaient les Sarrasins. En 847, au moment de la mort du pape Sergius les Sarrasins brûlèrent les faubourgs de Rome, et l'église des apôtres Pierre et Paul, placée sur la rive droite du Tibre au Vatican, et mal défendue, malgré la prévoyance du pape Léon III, qui avait voulu l'entourer de murs, sans avoir le temps d'achever son travail, Nais le danger désigna pour successeur à Sergius, Léon IV. Le nouveau pontife, sans attendre la confirmation fut sacré immédiatement, parce qu'on avait besoin d'une prompte défense. Il se hâta de réparer les murs brisés par une longue vieillesse, fortifia toutes les

¹ Anastase le bibliothécaire.

² Voyez dans les capitulaires de Charles le Chauve ; assemblée de Thionville en 814, de Mersen en 847, de Mersen en 851.

portes, pressant lui-même les travaux, se montrant sur tous les points, tantôt à cheval, tantôt à pied, *au milieu de ses fidèles*.

Les habitants d'Amalfi., de Naples, de Gaëte, se réunirent au pontife contre les *fils de Béliar*. Les Sarrasins se montraient encore avec une flotte nombreuse sur le rivage d'Ostie. Vaincus par les Napolitains, dispersés par un vent violent, ils errèrent exténués par la faim, dans les îles voisines ; on les attaqua pour les tuer sur-le-champ, ou les amener à Rome, où ils furent pendus ; quelques-uns furent gardés prisonniers, et employés aux autres travaux que le pape jugeait nécessaires contre les Sarrasins. On voulait préserver désormais l'église de Saint-Pierre de toute attaque. Le pape demanda des secours à Lothaire pour achever les constructions commencées par Léon III. Lothaire et ses frères envoyèrent de grandes sommes d'argent. On fit venir des ouvriers de toutes les villes, on sacrifia des monuments publics, et dans la seconde année du pontificat de Léon IV, une ville commença à s'élever autour de l'église. On l'appela la *cité Léonine*. Les Corses qui avaient fui de leur pays par la terreur des Sarrasins, furent placés à Porto ; Amérie et Horta furent entourés de nouveaux murs¹.

Dès ce moment le danger s'éloigna de Rome ; mais il resta le même pour le midi de l'Italie. Le duché de Bénévent envahi, pour protéger Radelchis, le Mont-Cassin menacé, firent paraître le fils aîné de Lothaire, qui devait être empereur sous le nom de Louis II. Louis, après avoir délivré Bénévent (850), partagea le duché entre les deux compétiteurs Raderait eut Bénévent et le côté oriental de l'Apennin, Siconolfe eut Salerne et le côté occidental, le comte de Capoue devait bientôt se séparer du duc de Salerne, et ne reconnaître que le roi d'Italie.

Le jeune vengeur de l'Italie reçut bientôt la couronne impériale. Lothaire se retira du monde en 855, laissant trois fils qui partagèrent. Louis II fut empereur et roi d'Italie ; Charles eut la Provence et la Bourgogne ; Lothaire, les pays du nord, entre le Rhin et la Meuse, l'ancienne Ostrasie : c'est ce dernier royaume qui a gardé le nom de *Lotharingie* d'où, par corruption, est venu celui de Lorraine. Charles de Provence régna inconnu jusqu'en 863. A sa mort, Louis II et Lothaire partagèrent son royaume. Lothaire II n'a d'autre importance qu'une querelle avec le pape, au sujet de son divorce. Louis II porte dignement le titre impérial dont la défense de l'Italie était déjà le premier devoir.

Il avait échoué devant Bari. Des ravages continuels pendant dix ans, toutes les villes des Bénéventins désolées, le monastère de Saint-Vincent du Vulture pillé, et son trésor ravi, l'abbé du mont Cassin rachetant ses terres pour 3.000 pièces d'or, la trahison des princes de Bénévent, de Capoue, de Salerne, d'Amalfi, qui appelaient l'empereur, et l'abandonnaient en présence des infidèles, tant de maux et de dangers décidèrent Louis II à soulever l'Italie en masse contre les Sarrasins. Une *constitution* de guerre fut publiée en tous lieux : Quiconque peut payer le *weregild* de l'homicide viendra en armes auprès de l'empereur dans la principauté de Bénévent. Les pauvres qui possèdent dix écus d'or, serviront dans les garnisons et sur le bord de la mer. Quiconque n'a pas dix écus est exempt du service. De plusieurs frères, le plus jeune ou le plus faible restera seul auprès de son père. Les comtes n'exempteront que deux domestiques pour leurs femmes, sous peine de perdre leurs *honneurs*. Même peine aux évêques, abbés et abbesses qui n'enverront pas tous leurs vassaux ; ces vassaux eux-mêmes perdront leurs *honneurs*.

¹ Anastase, *Bibliothèque*.

Ce grand effort n'empêcha pas Louis II d'être vaincu ; les secours que lui amena son frère Lothaire ne lui profitèrent pas davantage. Lothaire étant mort en 869, son royaume fut usurpé par Louis le Germanique et Charles le Chauve¹. Alors l'empereur d'occident essaya une alliance avec l'empereur grec, Basile le Macédonien ; elle eut quelque succès.

Bari fut assiégée de nouveau ; deux cents vaisseaux grecs aidèrent un moment les Francs. D'autres Sarrasins qui arrivaient par terre, espérant surprendre les chrétiens pendant la fête de Noël, furent dispersés, Bari fut emportée (801), et les Sarrasins massacrés. Déjà Louis II assiégeait Tarente ; mais l'empereur de Byzance ne comprenait pas l'avantage d'une alliance avec les Francs. se plaignait que Louis II portât le titre d'empereur des Romains et de Βασιλεύς, et réclamait toute la gloire de la conquête de Bari pour la part que quelques sujets grecs y avaient prise. Louis II justifiant son titre dans une lettre à l'empereur, met à jour toute la misère byzantine : J'ai reçu, dit-il, des Romains eux-mêmes le titre et la dignité d'empereur, je l'ai reçu de ceux chez qui ce grand honneur et ce nom ont pris naissance. J'ai été chargé par Dieu noème du gouvernement de cette nation et de cette ville, et du soin de défendre et de mettre en honneur la mère de toutes les églises. Vos Grecs ont affecté quelque bravoure dans deux ou trois assauts, ils ont ensuite disparu ; le patrice Nicéas a attaqué les Slaves soumis aux Francs, tandis que d'autres Slaves combattaient devant Bari. Naples est unie aux Sarrasins, et semble, comme Palerme ou l'Afrique, un repaire de pirate. Je demande donc une prompt réparation, si vous ne voulez pas que je me la fasse moi-même. J'aurais déjà écrasé les Sarrasins, si Naples ne leur fournissait des vivres par mer².

Aux perfidies des Grecs, se joignit la mauvaise volonté des Bénéventins. Ces Lombards tributaires voulaient s'affranchir des rois Francs. L'empereur résidait à Rome, pendant qu'une partie de son armée assiégeait Tarente : sa femme traitait les femmes lombardes avec mépris ; les Francs cantonnés chez les habitants respectaient peu leurs hôtes. On murmurait de toutes parts, et le duc de Bénévent, Adalgise, profitant de ces maux pour se rendre populaire, essayait de les réparer. Il s'entend avec le cher prisonnier des Sarrasins de Bari et avec les Grecs, qui aimaient mieux les Sarrasins que les Francs. Le duc de Salerne, le comte de Capoue, prennent parti pour Adalgise. Plusieurs villes de la Campanie et de la Lucanie se donnent aux Grecs. L'empereur était sorti de Bénévent ; il y retourne à la nouvelle de cette révolte. Adalgise vient au-devant de lui, proteste de son obéissance, et rentre en grâce. Les villes rebelles sont réduites. Capoue qui espérait en ses hauts murs, demande enfin miséricorde, et Louis s'arrête à Bénévent pour mieux observer le pays. Toute cette soumission n'était qu'une feinte. Par le conseil d'Adalgise, Louis dispersa ses troupes, et ne conserva que sa garde ; mais tout à coup, tandis qu'il dort, Adalgise accourt à son palais, suivi des conjurés. L'empereur veut se mettre en défense, mais déjà le feu s'attache aux portes. Il veut au moins se défendre avec sa femme et quelques serviteurs fidèles dans une tour élevée ; mais la famine l'oblige à se rendre, et les conjurés conduisent l'empereur en prison. Une flotte de Sarrasins parut à propos à la hauteur de Salerne. Les Francs se rassemblaient pour combattre ; Adalgise en eut peur et remit l'empereur en liberté ; mais en lui faisant jurer, et à sa femme, et à ceux qui les accompagnaient, qu'ils ne tireraient aucune vengeance de ce

¹ Traité de Mersen en 870. Voyez dans Sirmond, t. III, page 195, les termes de ce partage.

² Anonyme de Salerne.

qui s'était fait, et que jamais ils n'entreraient en armes dans le duché de Bénévent.

L'affront de l'empereur ne fut pas effacé. Il eut beau venir à Rome, *et faire déclarer la guerre à Adalgise, ce tyran, cet ennemi de la république et du peuple romain*. En vain sa femme se chargeait de conduire l'armée qui devait punir Bénévent. Une nouvelle invasion des Sarrasins d'Afrique empêcha la vengeance. Salerne était assiégée et tous les environs ravagés jusqu'à Naples, Bénévent et Capoue. L'émir Abdallah se logeait dans une église, et plaçait son lit sur le grand autel. L'empereur, appelé par les assiégés, daigna les secourir. Son arrivée mit les Sarrasins en fuite ; il prit leur camp, leurs bagages et leurs grains. Mais déjà Adalgise s'était enfermé dans sa ville, et offrant aux Grecs le tribut jusque-là payé aux Francs, il obtenait le secours d'une armée. Louis II ne pouvant le vaincre, quoiqu'il eût juré de le réduire à sa discrétion, appela le pape Jean VIII qui s'offrit pour médiateur entre le duc et l'empereur. Adalgise feignit de se rendre, et l'empereur se retira. Depuis ce temps, la principauté de Bénévent sembla dépendre des Grecs. Louis II mourut en 875 ; il ne laissait pas d'enfants mâles. Ainsi commença à se troubler le repos que la sagesse de Louis avait donné à la Lombardie pendant de longues années. Ainsi commença la ruine de l'Italie qui n'eut plus de prince assez puissant pour réprimer les vassaux. De là vint la discorde et les autres malheurs fini désolèrent ce royaume. (*Muratori.*)

Germanie. Ce n'est pas sans raison que Louis le Germanique a reçu ce surnom ; ce prince est véritablement le premier roi de Germanie. Sous son autorité, les peuplades de Bavière, de Souabe, de Thuringe, de Saxe, jusque-là réunies comme dépendances à l'empire des Francs, ont enfin acquis un nom de royaume, une nationalité. Ses guerres contre les Slaves ont préparé la soumission de ces peuples à la Germanie.

Quatre peuples Slaves habitaient sur les frontières du royaume : les Obotrites au nord de l'Elbe, dans le territoire des Saxons Northalbingiens ; les Sorabes, entre la Sala et l'Elbe ; les Bohémiens, dans le Boiohemum ; les Moraves, anciens sujets des Avars, rendus indépendants par la conquête de la Pannonie, tiraient leur nom de la rivière de Morava. Louis le Germanique, attentif à leurs mouvements, punit les Obotrites (844) d'une première révolte, en leur imposant des chefs étrangers, et établit la marche Sorabe sous la garde d'un margrave pour surveiller les Slaves du Nord. En 845, quatorze woïewodes bohémiens demandèrent le baptême et furent réprimés en 846 et 849 ; enfin les Moraves reçurent un chef du roi de Germanie (846).

Deux révoltes générales compromirent cette puissance ; la première en 855. Rastiz, chef des Moraves, refusa le tribut et ravagea la Pannonie. Les Sorabes (858) égorgèrent leur duc qui voulait rester fidèle aux Francs : les Obotrites s'y joignirent, Cependant un seul ennemi était dangereux, les Moraves. Le chef des Obotrites fut obligé de livrer son fils en otage, les Sorabes furent vaincus par le margrave Thaculf. Les Moraves seuls eurent quelques succès par la trahison de Carloman, un des fils du Germanique ; Carloman voulait se rendre indépendant : il s'allia avec Rastiz qu'il devait combattre, et prit une partie de la Bavière ; mais Louis le Germanique réprima son fils, passa lui-même le Danube, battit Rastiz ; prit des otages, et reçut le serment de toute la nation morave.

La seconde révolte éclata en 869 les Bohémiens se réunirent aux Sorabes et aux Siusles, Rastiz remua de nouveau avec son neveu Swiatopolk ou Zwentibald, comme l'appelaient les Germains. La victoire demeura encore au roi de Germanie d'un côté, son fils Louis de Saxe réprima les Bohémiens, et le fils de Thaculf

ravagea les terres des Sorabes en 874. De l'autre, Carloman et son frère Charles le Gros battirent les deux chefs moraves (869). Zwentibald livra sa part de royaume et son oncle, qui fut jugé par la diète de Ratisbonne et privé de la lumière. En vain Zwentibald trahit ses nouveaux maîtres ; en vain il massacra les Bavarois dont Carloman lui avait confié le commandement ; malgré une grande victoire sur le Danube, et les embarras de Louis le Germanique, Zwentibald se soumit encore. En 874, la diète de Forcheim reçut le serment de fidélité de tous les Slaves, Sorabes, Bohémiens, Moraves même. Un envoyé vénitien jura au nom de Zwentibald qu'il payerait désormais le tribut : les Siusles et les Linons renoncèrent à s'établir en Thuringe¹.

France. Le soin de régner à l'ouest de la Saône, de la Saône et du Rhône, jusqu'à l'Océan, était échu à Charles le Chauve. Le traité de Verdun déterminait ainsi les limites que le royaume de France a long. temps gardées ; il réglait sur quels peuples le roi de France aurait à réclamer l'autorité, mais il n'assurait ni l'obéissance des peuples, ni l'autorité du roi. Restait à l'ouest la vieille opiniâtreté bretonne, et derrière la Loire la nationalité vivace de l'Aquitaine, relevée sous Charlemagne et Louis le Débonnaire, du désastre de Waïfre. Les seigneurs attentaient sur tous les points à la suprématie royale ; les uns, magistrats publics, les autres bénéficiers royaux ou seigneurs de vassaux volontaires, les uns et les autres également disposés à se substituer au roi dans leurs gouvernements ou sur leurs terres, à prendre pour eux seuls les services de leurs administrés ou de leurs hommes. En même temps l'invasion étrangère menaçait par tous les grands fleuves ; redoutable au roi, au pauvre peuple, aux églises ; quelquefois favorable aux grands. Opposition de races, invasions continuelles et soudaines, égoïsme de la noblesse, tels étaient les embarras de Charles le Chauve et tels furent ceux de ses successeurs qui parurent y succomber ; tant il était difficile de former de toutes ces races une France, de faire prévaloir contre tant de prétentions un seul roi : *tantæ molis erat...* !

Trois ennemis à la fois, Noménoé en Bretagne, le jeune Pépin II en Aquitaine, le roi de la mer Regnar Lodbrog en Neustrie, s'entr'aidèrent par la coïncidence de leurs attaques. Noménoé non moins fier que ses prédécesseurs, n'avait consenti à chasser de Nantes un comte rebelle au roi que pour s'y établir lui-même, et tournant ses armes contre l'autorité royale, il occupa Rennes, Angers et le Mans (845). Pépin II, exclu de tout partage par le traité de Verdun, exploitait à son profit la nationalité aquitaine qui l'acceptait pour chef, et se voyait soutenu par le duc de Gascogne, pair Bernard, duc de Septimanie, et par les Normands qui, remontant la Charente et la Garonne, pillèrent plusieurs fois en cinq années, Bordeaux, Saintes, Périgueux, et jusqu'aux faubourgs de Toulouse. Charles le Chauve tua de sa propre main Bernard, l'ancien favori de son père, et voulut enlever Toulouse ; mais il fut réduit à la retraite ; et tout en gardant le Poitou, la Saintonge et l'Angoumois qu'il donna au comte de Poitiers, Rainulfe avec le titre de duc d'Aquitaine, il laissa au prétendant la Septimanie et les provinces méridionales (845). Cependant Regnar Lodbrog arrivait par la Seine (845) avec cent vingt bateaux pillant les deux bords, chassant les populations effrayées, et pendant les prisonniers ; les moines fuyant au loin, avec leurs reliques, augmentaient ainsi la terreur. La ville de Paris fut occupée sans résistance ; selon une tradition populaire, les morts se défendirent mieux que les vivants. Regnar, entrant dans la maison d'un vieillard mort (Saint-Germain des-Prés), fut

¹ Desmichels, *Histoire générale du Moyen Age*, tome II. Ce volume donne sur les Slaves des détails qu'il serait difficile de trouver ailleurs, à moins de lire les originaux.

battu avec les siens, sans voir d'où partaient les coups. Charles le Chauve, posté à Saint Denis, n'osa pas combattre les pirates, et paya leur retraite d'une sorte de somme ; les Normands de Régnar jurèrent par leurs dieux et sur leurs armes, qu'agis ne reviendraient jamais : leur serment dura douze ans.

Tant d'humiliations décidèrent Charles le Chauve à réclamer le secours de ses frères ; il crut que l'union de tous les princes carlovingiens aurait quelque chose d'imposant et d'efficace, Lothaire, Louis et Charles, réunis à Mersen (847), firent savoir aux peuples leurs volontés ; ils annoncèrent qu'ils enverraient des ambassadeurs au duc des Bretons pour lui commander la paix, au roi des Normands pour lui demander la paix ou lui déclarer une guerre impitoyable, à Pépin, leur commun neveu, pour lui offrir, dans la possession de quelques comtés, une existence honorable pour lui et ses fidèles¹. Parlant aussi de la paix domestique, ils *interdirent absolument les rapines et les déprédations dont l'usage semblait devenu légitime*, se déclarèrent prêts au combat contre les ennemis de Dieu et de l'Église, et contre leurs propres ennemis ; ils ne firent que promettre ce qu'ils ne pouvaient pas tenir ; tous ensemble ils s'engageaient à ne pas dépouiller leurs fidèles ; Charles le Chauve en particulier alla bien plus loin. Déjà il avait permis aux hommes libres de se faire vassaux des comtes, et de changer ainsi en service personnel l'obéissance publique qu'ils rendaient jusqu'à l'autorité déléguée par le roi² ; à Mersen, il ordonna à tout homme libre de s'attacher à un seigneur, au roi ou à quelqu'un de ses fidèles ; défendit au vassal de quitter son seigneur sans de justes raisons, et voulut que le vassal fît la guerre pour son seigneur, excepté dans le cas de *Landwehr* (défense du pays) ou d'invasion du royaume³. Que pouvait donc sur des populations éloignées une royauté qui s'abdiquait elle-même au profit des grands ? Noménoé ne tint aucun compte des remontrances des trois rois : il voulait être roi lui-même, et il en demanda le titre au pape Léon IV, furieux d'un refus, plus furieux encore du refus des évêques bretons, il érigea de sa propre autorité l'église de Dol en archevêque, créa des évêques à son gré, et, devenu roi par son audace (848), il fit craindre une invasion si on essayait de le punir. Charles le Chauve aimait mieux se porter en Aquitaine ; il y trouva des Normands qu'il combattit et qu'il vit repartir sans pouvoir se vanter d'une victoire. Il attaqua de plus près Pépin : il prit Toulouse ; en donnant le comté de Toulouse à Frédégonde, ancien partisan de Pépin⁴, maintenant son ennemi, il l'engageait dans une rivalité de possession qui devait augmenter l'inimitié. Il prit ensuite Narbonne ; cette acquisition ne contenait pas seulement la Septimanie elle ouvrait la communication avec le comté de Barcelonne, reste des *marches espagnoles*, et dépendance du royaume de France. Pépin, comme Waïfre, échappait au vainqueur ; introuvable après ses défaites, il reparait dès que l'ennemi était loin et, sans scrupule sur le choix des moyens, il s'unissait comme Waïfre aux Sarrasins ou aux païens normands ; avec ceux-ci, il reprit Toulouse ; ceux-là lui rendirent la Septimanie ; mais la honte de semblables alliances finit par séparer de lui ses partisans, *la discipline ecclésiastique et militaire étant oubliée par son ambition avait été ravagée par ses propres habitants, et de grands crimes s'y étaient commis*⁵. Dieu regarda enfin son peuple et Pépin, méprisé et abandonné des siens, fut livré à son oncle.

¹ Caroli calvi capit., titre IX. Conventus apud Marsnam, capit. 19, 11 : et adnuntiatio Lotharii, I.

² Capit. de 841.

³ Conventus apud Marsnam. Adnuntiatio Karoli.

⁴ Don Vaissette, *Histoire du Languedoc*, t. I.

⁵ Synode de Soissons, voyez apud Sirmond, III, page 47. *Annales Bertini Sythiensis*.

Par le conseil des pontifes et des grands, il fut tondu, revêtu d'un habit de moine et enfermé au monastère de Saint-Médard (853).

Le danger se multipliait pour Charles le Chauve avec une prodigieuse rapidité. La mort de Noménoé n'avait pas abattu la Bretagne ; Erispoé son fils, vainqueur du roi de France, s'était fait confirmer toutes les conquêtes et le titre de roi. La captivité de Pépin ne soumettait pas davantage l'Aquitaine ; un fils de Louis le Germanique, appelé par le peuple, venait prendre la place du captif. Charles le Chauve recourut à Lothaire ; ils se virent à Valenciennes, à Attigny, à Liège, dénoncèrent Louis le Germanique et son fils comme perturbateurs¹, et se promirent, avec toutes les formalités requises secours mutuel ; le prince germain eût bravé leurs menaces sans l'évasion de Pépin : celui-ci par deux moines de Saint-Médard, reparaissant au milieu des Aquitains, les détacha sans peine de l'étranger, et reprit pour dix ans le soin d'inquiéter la France ; les Normands pourvoyaient à sa sûreté. La seconde invasion était bien plus terrible que la première. Dans la première le vaincu une fois résigné à la conquête, avait du moins la certitude du repos ; le vainqueur eût défendu le sol qu'ils occupaient ensemble. Dans la seconde, nulle sûreté, même dans ta soumission ; chaque bande arrivait imprévue, ravageait, tuait, réduisait en esclavage ou rançonnait sans pitié les habitants, puis elle disparaissait. Que les malheureux dépouillés se missent à réparer leurs désastres, dans l'espérance que le mal était passé, c'était pour une autre bande, qui tout à l'heure allait envahir, qu'ils travaillaient. En 853, la renommée du tombeau de Saint-Martin attira les Normands Tours ; écartés de la ville par un débordement de la Loire et du Cher, ils pillèrent d'abord l'abbaye de Marmoutier ; bientôt Hasting arrivant, précédé de la terreur de son nom, les moines de Saint-Martin s'enfuirent avec leurs reliques à Orléans, d'Orléans à Saint-Benoît, de Saint-Benoît à Chably ; Angers, le Mans, Tours, furent ravagées par Hasting. Orléans, la Bourgogne même fut atteinte par le pirate ; il était à cent lieues de sa station. L'année suivante, le château de Blois fut brûlé ; Orléans, assiégé de nouveau, fut sauvée par la vigilance de son évêque et de celui de Chartres ; les évêques défendaient mieux le pays que les rois et les grands. Pépin, allié des Normands, ravageait avec eux l'Aquitaine ; c'était au midi comme au nord une même désolation ; les villes ruinées, les églises et les monastères pillés et dévastés, des arbres touffus croissant au-dessus des murs ; on avait vu des indigènes, pour échapper aux Normands, se joindre à eux, et, comme gage de leur alliance, les surpasser en cruauté², Charles le Chauve, pour éloigner les barbares, était réduit à prendre les biens des églises ou à lever un impôt général, qui s'appela l'impôt des Normands.

Charles le Chauve, obligé de reconnaître Érispoé roi de Bretagne, voulait marier son fils à la fille de ce prince ; et le Breton y allait consentir, lorsqu'il tomba sous le poignard de son cousin Salomon que ce mariage eût privé de la succession. Salomon régna impuni (857). L'île d'Oissel, dans la Seine, venait d'être occupée par les Normands ; de là ils infestaient la Neustrie avec une sorte de régularité ; l'abbaye de Saint-Germain entretenait des vedettes à cheval pour découvrir de loin leur arrivée ; cette surveillance la mettait à peine en garde contre la rapidité de l'ennemi. Le monastère de Saint-Denis, Beauvais, Chartres, furent pillés. Charles le chauve ne vit d'autre ressource que d'aller assiéger Vile d'Oissel ; il y marcha avec son neveu Lothaire II avec ses vassaux avec les évêques (858) ; tant de forces déployées auraient du réussir. [Si tous ceux qui sont en possession](#)

¹ Apud Sirmond, III. Capit. de Charles le Chauve, titres 13, 15, 16.

² Preuves de l'*Histoire du Languedoc*.

des grands honneurs du royaume, animés d'un zèle pieux, voulaient marcher avec nous contre les païens, disait Hincmar archevêque de Reims, avec l'aide de Dieu, les païens seraient chassés et anéantis¹. Mais les vassaux du roi le trahirent en présence de l'ennemi commun les Aquitains avaient appelé un fils du Germanique ; les vassaux appelèrent Louis le Germanique lui-même contre Charles le Chauve. Ils alléguaient que, sans un prompt secours, ils seraient réduits à se soumettre aux Normands, Charles le Chauve s'obstinait, malgré cette défection, au siège d'Oissel, lorsque l'entrée de son frère l'obligea de convoquer un placitum ; il apprit bientôt que les seigneurs, dans l'assemblée d'Attigny, l'avaient déposé pour cause d'incapacité ; il était perdu si les évêques, par une lettre d'Hincmar, n'eussent troublé de leurs reproches la conscience du Germanique. Celui-ci commença par renvoyer ses troupes germaniques, et se retira lui-même pour repousser les Slaves de sa frontière orientale ; Charles le Chauve avait biffé au pouvoir des Normands les bateaux dont il avait entouré l'île d'Oissel ; il était contraint de traiter avec eux, et de payer leur retraite. On annonçait le retour d'Hasting, tout chargé des dépouilles de l'Italie ; au lieu donc de songer à punir son frère, le roi de France se prêta volontiers à une réconciliation proposée par les évêques ; le concile de Metz l'avait préparée ; l'assemblée de Coblentz (860) reçut les serments de tous les princes, du roi de France, du roi de Germanie, de l'empereur Louis II, et de ses frères².

L'an 864, Charles Chauve tint une assemblée Pistes (Pîtres sur la Seine) ; sa fortune semblait bien changée. Il avait battu les Normands de la Seine par les Normands de la Somme ; il avait vu Holding consentir au baptême ; les religieux de Saint-Germain étaient revenus dans Paris, Les Normands,

La tres plus orrible gent
Qui fust de souz le firmament,

avaient juré solennellement la paix. Pépin, captif pour la seconde fois, rentrait dans un cloître sous une garde plus sévère ; le roi de Bretagne, Salomon, envoyait au roi un tribut de 60 livres d'argent. Charles le Chauve croyait lui-même au rétablissement de son autorité ; il publia à Pistes un long édit dont les formes impérieuses et les ordres sévères subordonnaient au roi toutes les parties de l'administration : défense de dépouiller les églises, les faibles, les veuves, les orphelins ; les comtes dénonceront les coupables, les *missi dominici* les comtes. ; défense de rejeter la monnaie royale, et de fabriquer d'autre monnaie ; les poids et mesures régularisés ; conservation de la loi romaine³ à ceux qui ont toujours vécu sous cette loi : défense de donner aux Normands des armes ou des chevaux pour rançon ou en échange : le service militaire réglé d'après la propriété, et l'homme libre convoqué pour la guerre par le comte ; ordre de détruire les châteaux, les forteresses, les haies (*haies*) élevés sans l'ordre du roi, d'où viennent tant de déprédations et de violences contre les habitants du voisinage. Charlemagne avait voulu prévenir un double mal, empêcher les magistrats publics de détourner à leur profit l'autorité qu'ils exerçaient au nom du roi, empêcher les grands d'augmenter leurs domaines par la spoliation des faibles. Toutes les concessions qui depuis sa mort avaient successivement rendu aux grands l'espérance de parvenir à ces deux résultats, ne pouvaient être retirées par l'édit de Pistes, Charles le Chauve, contrairement à l'exemple de

¹ Hincmar, *epist. ad Ludovicum Germaniæ regem*, anno 858 ; lettre à son clergé en 875.

² Voyez apud Sirmond, III, capit. de Charles le Chauve, tit. 28, 29, 30, 31, 32.

³ *Edictum Pistense*, art. XX.

Charlemagne, avait donné plus d'un comté. à chaque gouverneur ; le duché d'Aquitaine à Rainulfe, le vainqueur de Pépin e le comté de Toulouse à Frédelon ; le duché de Bourgogne à son beau-père Richard le Justicier ; le comté de Flandre à son gendre Baudouin ; le duché de France à Robert le Fort ; il n'avait pas enlevé le comté de Vermandois à la famille du Bernard, le neveu du Débonnaire. Quant aux spoliations, ses ordres promenaient plus qu'il ne pouvait empêcher ; les faibles passaient forcément ou par la violence, ou par la *recommandation*, dans le vasselage des plus forts. Tant d'ordonnances depuis commencement de son règne, touchant ce même objet, témoignent par leur nombre même de leur inutilité. Lui-même il dépouillait les églises¹ en quelques lieux, la nécessité de la défense faisait passer les monastères à des laïcs, comtes et abbés tout à la fois² ; lui-même il avait ordonné aux hommes libres de se choisir un seigneur. La multiplicité des plaintes les rendant insupportables, il refusait quelquefois de les écouter. Hincmar lui écrivit un jour : Dieu a dit par le prophète Isaïe : *La dépouille du pauvre est dans ta maison ; il a dit encore : La cause de la veuve ne va pas jusqu'à eux. Trois choses m'ont été rapportées ; je n'ai pas voulu croire les deux premières, la troisième je l'ai crue bien malgré moi : la première, qui court de bouche en bouche, c'est que vous avez dit : Je ne dois pas me mêler de ces rapines et déprédations ; que chacun se défende comme il peut... la seconde c'est que les suppliants, qui viennent au palais demander justice, n'y trouvent aucune consolation, aucune bonne réponse... la troisième que j'ai, malgré moi, c'est que les ravisseurs détruisent les églises, etc.*³

Les attaques vagabondes des Normands donnèrent un prompt démenti à l'ordonnance de Pistes. Un Hasting reparut par la Loire ; je croirais volontiers que c'est l'ancien Hasting ; les pirates du nord se mettaient bien peu en peine de tenir leurs serments ; ils acceptaient le baptême, quand la cérémonie pouvait aboutir à quelque profit. Un jour qu'on en baptisait un grand nombre, les vêtements blancs manquaient pour tant de néophytes ; il fallut en faire é la hâte, et d'assez grossiers. Un Normand refusa celui qu'on lui offrait : Gardez, disait-il, cette casaque blanche pour des bouviers. Voilà, grâce au ciel, la vingtième fois que je me fais baptiser, jamais on ne m'avait offert de pareilles guenilles. Robert le Fort, comte d'Outre-Maine ou de la Marche Angevine, et duc de France, chargé de la garde du pays qui s'étend de la Loire à la Seine, avait mérité son surnom à combattre Louis le Germanique et les Normands. Les drapeaux et les armes de cinq cents pirates envoyés à Charles le Chauve furent le trophée d'une victoire où tout une bande avait péri. Averti de l'arrivée d'Hasting (868) ; il sollicita les secours de Rainulfe, duc d'Aquitaine ; il surprit une troupe de pirates sur la Sarthe, et la chassa dans l'église de Bisserte (à cinq lieues d'Angers). Pour se reposer des fatigues de la chaleur, avant d'attaquer l'église, il avait ôté son armure ; tout à coup les pirates font une sortie ; Robert est tué, et son corps insulté par les païens : Rainulfe blessé mourut le lendemain ; Hasting remonta la Loire et pilla jusqu'à Clermont. La perte de Robert le Fort fut compensée en 869 par l'acquisition d'une moitié de la Lorraine. Les rois de France et de Germanie se partagèrent à Mersen l'héritage de leur neveu, Lothaire II⁴ ; mais de ses propres avantages, le roi de France ne recueillait que des embarras. Obligé à lutter de plus près contre les Normands de l'Escaut, il céda le duché de frise au pirate

¹ Hincmar : lettre à Louis le Germanique 858, art. VIII.

² *Chronicon centullense sancti Richarii*, liv. III, ch. 10.

³ Hincmar, t. II, p. 145, lettre à Charles le Chauve.

⁴ Voyez Sirmond, et Hincmar : *coronationes*.

Rorik (870). En 874, à la mort de Salomon, il put retirer au nouveau chef des Bretons le titre de roi ; en 876, la mort de l'empereur Louis II, en lui donnant l'espérance d'être lui-même empereur, engagea de nouvelles querelles entre les princes carlovingiens.

III

Une promesse du pape Adrien II assurait la couronne impériale à Charles le Chauve ; il se hâta donc de descendre en Italie pour écarter par sa promptitude et par ses armes les réclamations de ses compétiteurs. Nulle ambition n'était plus imprudente ; il désertait les dangers de son royaume ; il semblait fuir devant les Normands et les Bretons ces faux chrétiens¹. Louis le Germanique, non moins avide du titre d'empereur, envoyait son fils Charles le Gros avec une armée en Italie, et lui-même s'apprêtait à envahir la France. Incertain entre les fautes de Charles le Chauve et ce qu'on racontait des louanges et des promesses du Germanique, Hincmar écrivait à son clergé : *Entre ces deux frères du même sang, qui se disputent ce royaume, nous sommes, nous évêques, selon le proverbe vulgaire, entre le marteau et l'enclume*². Charles le Chauve remporta. Ne pouvant se faire reconnaître roi d'Italie à Pavie, il éloigna Charles le Gros par une fausse attaque sur la Bavière, et arrivé à Rome, il y fut couronné par le pape Jean VIII : le choix du pape décida les seigneurs d'Italie : dix-huit évêques, dix comtes et Boson, que le nouvel empereur avait créé duc de Lombardie, proclamèrent Charles le Chauve *protecteur, seigneur et défenseur de tous, et roi du royaume d'Italie, par respect pour l'intercession des apôtres Pierre et Paul, et le ministère de Jean, souverain pontife, pape universel*. A peine de retour en France, le nouvel empereur apprit la mort de son frère Louis le Germanique (876), et le partage de la Germanie entre ses trois neveux, Charles le Gros, roi de Souabe, Louis, roi de Saxe, Carloman, roi de Bavière.

Ces deux couronnes qu'il venait d'acquérir n'étaient qu'un embarras plus éclatant ; elles ajoutaient à ses ennemis les Sarrasins. Ce n'était pas pour lui, mais pour elle, pour être -défendue par les forces de ce nouveau maître, que l'Italie avait reconnu Charles le Chauve. Des secours d'Afrique renforçaient incessamment les Sarrasins d'Italie : les Lombards de Salerne, les Grecs de Naples, de Gaëte, d'Anodin, se joignaient aux infidèles, peut-être pour retarder leur ruine par la ruine de leurs voisins : la campagne de Rome, la Sabine ne pouvait être ensemencée. De lamentables nouvelles arrivaient de Rome à Charles le Chauve ; mais il avait à combattre les Normands de la Loire ; comment secourir l'Italie ? Il délivra Angers en détournant le cours de la Mayenne, et exigea des otages des Normands vaincus. Ce danger éloigné, il apprit qu'un nouveau pirate, Rollon, était entré dans la Seine, que son neveu Carloman, réclamait le royaume d'Italie, que Louis de Saxe réclamait une partie de la Lorraine. Si du moins il retenait ses neveux en Germanie, il échapperait peut-être à leur concurrence auprès des Italiens ; il tenta donc une expédition sur le Rhin, il fut vaincu par le roi saxon. Rollon, plus redoutable que ses devanciers, s'attachait moins au pillage qu'au désir de former en France un établissement durable ; n'était-il pas nécessaire que le roi demeurât en France pour surveiller cette ambition ? Mais le pape Jean VIII *parlait d'élire un autre empereur si Charles oubliait ce qu'il devait aux*

¹ Hincmar, lettre à son clergé, 875.

² Hincmar, lettre à son clergé, 875.

Romains. Au milieu de tant de craintes que résoudre de tant de maux lequel choisir ? Charles se décida à sauver l'Italie pour en rester roi. Avant de partir toutefois il fallait bien éloigner Rollon et régler l'administration du royaume ; nouvel embarras, nouvelle humiliation pour Charles le Chauve. Une première assemblée tenue à Compiègne parut assez facile aux exigences du roi ; elle accorda, pour payer les Normands de la Seine, une *exaction* à laquelle devaient contribuer les terres des églises, des abbayes, des comtes, des vassaux, même les domaines des colons, même ceux des esclaves. Le capitulaire de Kiersy, publié un mois après (877), explique cette facilité par les concessions que les grands obtinrent en retour. Ce précieux monument, espèce de dialogue entre le roi qui interroge et les fidèles qui répondent, laisse voir assez, malgré les termes respectueux des réponses, que le roi dépend désormais de *fidèles* plus que les *fidèles* du roi. Le roi décrète que les biens des églises doivent être inviolables les fidèles approuvent. Le roi demande quelle sera pendant son absence la garantie de la tranquillité du royaume, quel motif de confiance réciproque doit rassurer son fils à qui il confie le gouvernement et les fidèles ; les fidèles se rejettent sur leurs anciens serments, en promettant d'y ramener ceux qui s'en sont écartés. Le roi demande quelle garantie peut assurer à sa femme et à ses filles la possession des terres qu'il leur a données, les fidèles promettent leur protection. Une fidélité si fière se réservait d'impérieuses récompenses. Les grands obtiennent, non seulement l'hérédité des bénéfices, mais le droit de s'en dépouiller au profit de leurs enfants ou de leurs parents, comme il leur plaira ; une autre concession plus importante encore règle la succession aux charges publiques : *Si un comte de ce royaumes vient à mourir, dont le Ms soit avec nous, que notre fils, avec nos autres fidèles, choisisse parmi les plus proches parents de ce comte quelqu'un qui administre le comté avec les officiers publics et l'évêque, jusqu'à ce que celle mort nous ayant été annoncée, nous puissions investir le fils qui est avec nous des honneurs de son père. La même promesse s'étend aussi au fils mineur. C'est à peine si le roi peut retenir la nomination au comté dans le cas où le comte mort n'aurait pas d'enfants : Si le comte mort n'a pas laissé d'enfants, que notre Ms, avec nos autres fidèles, choisisse quelqu'un qui administre jusqu'à ce que nous donnions nos ordres à cet égard ; et que celui qui aura ainsi administré provisoirement ne se fiche pas si nous donnons le comté à un autre qu'il lui-même*¹.

A ce prix Charles le Chauve revit encore une fois l'Italie avant de mourir. Il vint jusqu'à Verceil où il trouva le pape, avec qui il se mit en route pour Pavie. La nouvelle que Carloman avait passé les Alpes, et que Boson ne pouvait défendre la Lombardie, le fit reculer en toute hâte. Il s'arrêta à Tortone pour couronner en passant sa jeune épouse, et il donna à Boson la Provence et la Bourgogne avec le titre de roi, afin que l'empereur d'Occident, à la manière des anciens empereurs, parait commander à des rois². Ces actes d'orgueil, au milieu d'une fuite, n'en dissimulaient pas la détresse. Charles le Chauve tomba malade au pied du mont Cenis, et mourut sans revoir son royaume (877).

Quelques années d'incertitude suivirent sa mort, le titre d'empereur resta vacant, les royaumes partagés ou disputés, sans chef capable, furent de nouveau assaillis par les peuples barbares. D'un côté Louis le Bègue, fils de Charles le Chauve, régna deux ans en France et laissa deux fils Louis III et Carloman de France, qui furent rois ensemble sans partage. Le roi de Saxe réclamant la

¹ Apud Sirmond, III, page 226, 227 et 235.

² Chronique de Centull.

France, ils lui cédèrent la partie de la Lorraine possédée par Charles le Chauve, rendant ainsi à la Germanie cette Ostrasie qu'elle avait conquise. Bientôt, après s'être divisé le royaume, ils s'entendent pour combattre Boson qui se rendait indépendant et les Northmans de l'Escaut, alors commandés par Godefried, et qui venaient de fonder la colonie d'Ascaloha. Boson fut assiégé dans Vienne et perdit une partie de ses États, Louis III gagna la bataille de Saucourt, mais sans pouvoir délivrer la Flandre ; il mourut en 882. Carloman de France, qui régna seul alors, fut averti par de grands feux que d'autres Northmans arrivaient ; ils venaient par la Seine et la Somme, l'archevêque Hincmar faisait fondre le calice d'or de saint Remi pour racheter sa ville. Les deux victoires de Carloman près d'Avaux et de Vailly amenèrent une paix où le roi de France donna douze mille livres d'argent : cette paix dura jusqu'à la mort de Carloman (884).

D'autre part, les fils du Germanique avaient eu d'autres destinées. Carloman de Bavière, roi d'Italie, après la mort de Charles le Chauve, ne put jamais obtenir la couronne impériale. Il ne défendit pas l'Italie contre les Sarrasins. Les barbares venaient de mettre fin à Syracuse, et le pape fut réduit (878) à leur payer tous les ans un subside considérable pour protéger Rome ; éloigné souvent par des maladies contagieuses, Carloman laissa le duc de Spolète et le marquis de Toscane inquiéter le pape, qu'ils enfermèrent un moment dans la cité Léonine, pour obtenir le serment de fidélité des nobles romains à Carloman ; mais déjà les frères de Carloman se partageaient sa succession. Une paralysie venait de se joindre à ses autres infirmités. Louis de Saxe s'assurait par avance de la fidélité des seigneurs bavarois, Charles le Gros était appelé en Italie même avant la mort de son frère ; il fut couronné roi d'Italie à Milan (880), et l'année suivante empereur à Rome. Mais en vain le pape réclamait une armée suffisante pour protéger le duché de Rome, plus que jamais dévasté par les Sarrasins ; en ce moment Charles le Gros héritait de toute la Germanie par la mort de Louis de Saxe, il se trouvait en présence des Northmans et des Slaves.

Godefried parcourait dans tous les sens le royaume de Lorraine. Le palais de Charlemagne à Aix-la-Chapelle était devenu une étable. Charles le Gros ne pouvant le forcer dans Ascaloha, lui proposa le baptême et la main d'une princesse carlovingienne, fille de Lothaire II, avec le duché de Frise pour dot. Godefried d'abord satisfait, réclama ensuite un pays de vignes ; mais dans une entrevue avec un envoyé de l'empereur, il fut assassiné. Sigefried son frère, le remplaça, et Charles le Gros devait le retrouver sur un autre point.

Les Slaves étaient demeurés en repos depuis la pacification de Forcheim (874), les victoires des Northmans de l'Escaut et du Rhin leur parurent un encouragement à la révolte (881), et la Thuringe fut menacée par les Obotrites, les Souabes, les Bohémiens ; le margrave Pappon la sauva¹. Charles le Gros traita alors avec le Morave Zwentibald, et obtint la promesse de respecter l'empire, lorsque Carloman de France mourut (884), Charles le Gros fut appelé au trône de France, malgré les droits d'un fils posthume de Louis le Bègue, qui reparaitra plus tard sous le nom de Charles le Simple. Ainsi l'empire carlovingien semblait recouvrer son unité, un seul empereur pour trois royaumes. Mais c'était pour rendre plus solennel le démembrement définitif. Un seul homme ne pouvait vaincre tous les ennemis du midi, de l'orient et du nord, et Charles le Gros ne put même vaincre les Northmans de la Seine. Sigefried remonta le fleuve en 885, avec sept cents barques, prit Rouen et Pontoise, et s'avança jusqu'à Paris ; Paris

¹ Desmichels, tome II.

n'était alors qu'une île (la Cité) jointe au continent par deux ponts de bois, défendus chacun par une tour ; l'évêque Gozlin, Ebles, le martial abbé de Saint-Denis, Eudes, fils de Robert le Fort, comte de Paris, ne s'effrayèrent pas à la vue de cette flotte qui couvrait le fleuve. Ils combattirent courageusement, attendant que Charles le Gros vint décider par une bataille leur délivrance. Mais l'empereur se cantonna sur les hauteurs du mont des Martyrs (Mont-Martre), et une résistance de treize mois n'amena qu'un traité honteux (886). Les Northmans s'éloignant de Paris pour de l'argent, ne quittaient pas la France, ils allaient piller la Bourgogne.

Cette honte décida sans retour le partage de l'empire carlovingien. Les vassaux germains, réunie à Tribur (887), déclarèrent Charles le Gros incapable de régner comme de combattre. Ils le déposèrent et donnèrent la couronne de Germanie à Arnulf, fils naturel de Carloman. La révolte gagna de tous côtés ; Eudes, le défenseur de Paris, fut roi de franc ; Gui de Spolète, et Berenger, duc de Frioul, se partagèrent la royauté d'Italie ; Boson était déjà roi de la Bourgogne ; Rodolphe Welf, comte de la Bourgogne transjurane se fit un royaume de son gouvernement ; il y avait longtemps que la Navarre était séparée.

IV

Ce contemporain du traité de Verdun, qui déplorait en termes si amers la division de l'empire et les souffrances intérieures des peuples, qu'eût-il dit en 887 s'il eût vu la déposition de Charles le Gros, cinq rois à la place d'un empereur, et dans chaque royaume le démembrement intérieur de l'autorité monarchique déjà accompli ou rendu inévitable par l'accroissement et l'ambition des grands. L'unité de l'empire carlovingien est détruite pour toujours ; quoi que fassent dans la suite les empereurs d'Occident, ils ne parviendront jamais à réunir sous leur suprématie tous les peuples qui ont reconnu la conquête de Charlemagne. La féodalité l'emporte ; quoi que fassent les rois, ils ne peuvent plus empêcher les seigneurs d'exercer chacun sur sa terre l'autorité d'un souverain, et de constituer sur tous les points de petites principautés héréditaires, à peine rattachées au pouvoir royal par les devoirs du vasselage.

La *féodalité* tire son nom du germain *food*, en latin *feudum*, d'où, par corruption, *fief* ; ce mot, employé pour la première fois au temps de Charles le Gros, signifie une propriété accordée pour récompense (*fee* salaire, *od*, propriété) ; il est synonyme de *bénéfice*. La féodalité n'est autre chose que l'usage des bénéfices ou fiefs appliqué à tous les genres de propriété, et à toutes les subdivisions du gouvernement.

Nous résumerons ici tous les faits relatifs à cette révolution que nous avons rapportés à leur place dans les récits précédents.

Il existait après l'invasion trois sortes de terres : les *alleuds*, les *coloniques*, les *bénéfices* : tout possesseur d'alleud ne reconnaissait d'autre souverain que le roi, d'autre justice que la justice publique, ne devait d'autre service que la défense du pays (landwher) ; le *colon*, fermier de la terre cultivée par lui, payait une redevance au propriétaire, et ne pouvait être vendu qu'avec la terre à laquelle il était attaché. Le *bénéficiaire* attaché par la reconnaissance à la personne du donateur lui devait fidélité, et en conséquence des lois du compagnonnage le suivait à la guerre, et se dévouait pour lui.

De grands changements s'opérèrent dans la nature de ces diverses propriétés du Ve au Xe siècle, au milieu des agitations domestiques dont nous avons raconté l'histoire.

Les terres coloniques disparurent de deux manières ; ou le seigneur qui percevait la redevance s'appropriait absolument la terre, et fit du colon un serf ; ou le colon affranchit sa terre, et s'en fit un alleud franc de toute autre obligation que la défense du pays.

Un changement beaucoup plus important, est celui qui transforma les alleuds en bénéfices. L'utilité réciproque du compagnonnage était évidente ; protection et profit pour le dévoué, importance et puissance pour le prince, pour le seigneur, dans le nombre et la fidélité de ses dévoués. De là une égale disposition dans le faible à rechercher un seigneur, dans le puissant à rechercher des fidèles. Bientôt même il ne fut pas nécessaire pour devenir fidèle et obtenir protection de recevoir en bénéfice la terre d'autrui ; le roi acceptait pour fidèles ceux qui recommandaient à sa protection leurs personnes et leurs terres ; à son imitation, les propriétaires les plus riches, surtout les nobles, offrirent et même imposèrent quelquefois leur protection aux faibles, L'engagement mutuel de protection et de fidélité procédait donc de la recommandation aussi bien que de la donation ; peu à peu la terre recommandée devenait bénéfice aussi bien que la terre reçue ; la *franchise* de la *propriété allodiale* se changeait en *devoirs* de *possession bénéficiaire*.

Les rois ne surent pas maintenir dans la fidélité leurs propres troupes ; ils accordèrent l'inamovibilité, l'hérédité des bénéfices royaux ; ils perdirent ainsi le droit de châtier par la spoliation un bénéficiaire ingrat, et avec le droit de punir le droit d'exiger les services de la fidélité. Les grands accroissements leur importance par deux moyens : en même temps qu'ils frustraient le roi des résultats utiles du compagnonnage, ils s'efforçaient de les multiplier pour eux-mêmes, en faisant entrer les possesseurs d'alleuds dans leur dépendance par la *recommandation* volontaire ou forcée. Les rois ne surent pas davantage prévenir ou réparer ce mal. Toute l'énergie, toute l'autorité respectée de Charlemagne mourut avec lui : ses successeurs encouragèrent ce qu'il n'avait lui-même que retardé. L'édit de Mersen, de Charles le Chauve, confirmant aux fidèles du roi la possession inamovible de leurs bénéfices, ordonna à tout homme libre de se choisir pour seigneur ou le roi ou quelqu'un de ses fidèles.

Quelle autorité ces seigneurs exerçaient-ils sur leurs vassaux ? Il est difficile de la définir avec précision. Les bénéfices royaux étaient exempts de la justice publique ; un fidèle du roi exerçait donc sur les habitants du bénéfice le droit de justice ; il est probable qu'au milieu de tant de désordres, les fidèles du roi étendirent ce droit sur les terres qu'ils avaient acquises par la *recommandation*. L'usage, le devoir des compagnons était de suivre à la guerre celui à qui ils avaient promis fidélité, et l'édit de Mersen consacrait encore ce devoir. Si tous les seigneurs n'avaient pas, dans le commencement, le droit de juridiction, ils avaient tous le droit d'appeler leurs vassaux aux armes, et d'en faire une armée pour leurs intérêts personnels.

Il résultait de tout cela qu'une grande partie des habitants du sol cessait d'avoir le roi pour seigneur direct. Toutefois, malgré l'édit de Mersen, il restait des hommes libres, des alleuds, qui n'avaient subi aucune suzeraineté : l'édit de

Kiersy en fait foi¹. Ces propriétaires libres, sujets du roi, étaient soumis à la juridiction des juges publics, et ne devaient d'autres services que la défense du pays ; les comtes, lieutenants du roi, exerçaient sur eux l'autorité royale ; le comte avait tous les pouvoirs administratifs rendre le justice, lever les impôts, commander la guerre ; magistrat révocable, il semblait ne pouvoir abuser ; sa destitution était la plus facile et la plus prompte réparation de ses excès. Mais depuis Charlemagne aucun roi n'avait su contenir l'ambition des comtes ; les rois, au contraire, permirent aux hommes libres de se faire vassaux de leurs comtes ; et au lieu de l'obéissance publique qu'ils devaient aux fonctions, de contracter une obligation de service envers la personne. Dans ce mélange d'administration et de seigneurie, on ne sut pas distinguer le magistrat du seigneur, et les pouvoirs publics du magistrat étant bien définis, devinrent les droits absolus du seigneur : l'homme libre ainsi changé n'obéissait plus au comte que comme vassal, et le comte changé aussi d'administrateur en propriétaire, n'exerçait plus que comme seigneur, c'est-à-dire à son profit, l'ancienne juridiction publique. L'édit de Kiersy compléta ce mal ; par la concession de l'hérédité, les rois avaient depuis longtemps perdu toute puissance sur les terres royales données en bénéfices ; par la même concession les rois perdirent toute autorité sur les terres et les hommes libres confiés par eux à l'administration des comtes. L'immovibilité prolongeant les fonctions, donna le temps aux comtes d'imposer à tous les hommes de leur comté leur seigneurie, et la transmission héréditaire interdit aux vassaux le droit de redevenir libres après la mort de celui à qui ils avaient prêté serment, l'hérédité du titre de comte assurant à l'héritier la possession de tous les droits acquis et exercés à ce titre.

De tous les seigneurs qui firent entrer dans leur dépendance les hommes libres, les anciens magistrats publics étaient les plus puissants, par la nature de leurs pouvoirs mieux définis que ceux de tous les autres : outre le droit d'administrer les hommes libres, ils exerçaient encore une certaine surveillance sur les bénéficiaires royaux eux-mêmes, dont ils devaient réprimer les violences : ces magistrats prévalurent donc sur les autres seigneurs, et se subordonnèrent même les bénéficiaires royaux : un comte fut bientôt le seigneur de tout ce qui était compris dans les limites de son comté. Chaque comté fut un petit état dont le chef reconnaissait pour la forme un supérieur dans le roi, mais sur lequel le roi avait perdu l'autorité directe. Les anciennes circonscriptions administratives étant observées, les comtes eux-mêmes furent obligés de reconnaître pour seigneurs les ducs ou comtes majeurs qui leur avaient été préposés depuis Charlemagne, et le nombre des vassaux immédiats du roi diminua sensiblement. Descendre ainsi sous la seigneurie d'un autre, ce n'était point perdre son autorité sur ses propres vassaux. La féodalité enchaînait les uns aux autres tous les habitants du sol, de telle sorte que chacun pouvait avoir un seigneur et des vassaux, et se faire rendre par ceux-ci les devoirs qu'il rendait lui-même à celui-là, excepté le serf qui n'eut point de vassaux, et le roi qui ne reconnaissait d'autre seigneur que Dieu.

Ainsi le gouvernement devait procéder désormais de la seigneurie féodale, et non plus de la monarchie romaine. Tel était déjà en grande partie l'état de la France à la déposition de Charles le Gros ; l'Allemagne subira le même morcellement ; l'Italie s'y trouve toute préparée par l'ancienne division lombarde en duchés ; mais nulle part la féodalité ne se développa plus rapidement et plus complètement qu'en France. Il en faut rapporter la cause à l'hérédité des

¹ Edit de Kiersy, X.

gouvernements, accordés par l'édit de Kiersy, et dont les souverains d'Italie et d'Allemagne retardèrent, tant qu'ils purent, la concession officielle.

CHAPITRE DIXIÈME

Allemagne, Italie, Bourgognes, depuis la déposition de Charles le Gros jusqu'à l'exaltation de Grégoire (887-1073). — Organisation de l'empire romain germanique. — Suite de la seconde invasion ; les Sarrasins en Provence ; les Hongrois en Pannonie et en. Allemagne ; les Normands dans l'Italie méridionale.

C'est par l'Allemagne qu'il convient de commencer l'histoire des États formés de l'empire carlovingien. L'Allemagne a été au moyen âge la première puissance temporelle de la chrétienté, le siège du nouvel empire d'occident, l'héritière des empereurs romains et de Charlemagne. Laissant à l'ancienne Neustrie le nom des Francs, elle a conservé leur prépondérance : ses empereurs n'ont incliné leur titre que devant le nom du pape, et ils se sont attribué la suprématie sur tous les rois. L'ancienne Rome n'avait pu soumettre la Germanie ; l'Allemagne, après avoir détruit l'empire romain par les émigrations de ses diverses tribus, a régné sur l'Italie jusqu'au quatorzième siècle.

Arnulfe avait été reconnu roi par les Bavares et les Souabes ; les Thuringiens et les Francs orientaux ; les Saxons, les Frisons, et les Lotharingiens ou Lorrains. Il reçut presque en même temps l'hommage de tous les princes qui avaient pris le titre de roi dans les autres parties de la domination carlovingienne. Eudes, roi de France, commença, et reçut en récompense de sa soumission une couronne d'or. Rodolfe Welf vint à Ratisbonne soumettre à la suprématie d'Arnulfe ses États circonscrits entre le Jura, le Rhône et la Reuss ; Bérenger, proclamé roi d'Italie par les seigneurs, pendant que Gui, son compétiteur, réclamait la couronne de France, prévint les armes d'Arnulfe, et vint à Trente faire hommage. Enfin Boson étant mort (890), son jeune fils Louis, gouverné par sa mère Ermengarde, n'avait de sûreté que dans une protection puissante, et il reçut l'investiture royale du roi de Germanie. Ainsi fut fondé pour la première fois l'empire romain germanique ; la France seule a pu retirer son hommage, et garder l'Indépendance ; les autres nations, après un affranchissement passager, sont revenues successivement à l'autorité des rois germains.

Plusieurs ennemis extérieurs menaçaient les États d'Arnulfe et des rois ses vassaux. Les Normands continuaient d'infester la Lorraine. La Provence subissait l'invasion des Sarrasins. En 888, vingt Sarrasins d'Espagne avaient surpris le village de Fraxinet, dont ils firent leur station, et qui leur ouvrait le chemin jusqu'aux Alpes helvétiques ; ils allaient commencer dans les deux Bourgognes ces courses et ces ravages dont le sol garde encore aujourd'hui la trace, mais dont l'histoire nous a si peu conservé les détails. A l'est de la Germanie les Slaves n'étaient pas soumis ; et ils n'acceptaient qu'avec peine le christianisme. Les prédicateurs Cyrille et Methodius, envoyés par le patriarche de C. P. et approuvés par le pape, n'étaient encore écoutés que chez les Moraves ; le baptême des quatorze Woiewodes, au temps de Louis le Germanique, avait si peu profité aux Bohémiens qu'ils exilèrent leur duc Borziwoi pour s'être montré chrétien. Derrière les Slaves, on commençait à apercevoir les Madgyares ou Hongrois. Ce peuple scythique, venu d'Asie par la route de Balamir, se serait peut-être contenté du pays entre le Borysthène et les monts Krapacks ; mais resserrés entre les Russes de Kief et les Bulgares alliés de l'empire grec, ils se rapprochèrent de la Pannonie. Héritiers des Huns et des Avars, ils ne préparaient pas moins de terreur et de souffrances à l'Europe ; c'était la même laideur, les mêmes habitudes, et peut-être plus d'agilité à la course. Quelle que soit du reste l'opiniâtreté et le nombre de ces ennemis extérieurs, ils seront tous vaincus à la longue ; les Slaves entreront dans l'empire germanique comme sujets, les Hongrois comme alliés.

Le règne d'Arnulfe est la préparation de ces grands résultats ; ce prince passe sa vie à combattre la seconde invasion, à contenir les nations qui lui ont fait

hommage, à réclamer la couronne impériale pour constater et assurer sa suprématie. Il combattit d'abord les Normands sur la Dyle en Lorraine. Les barbares retranchés, selon leur usage, derrière des remparts de bois et de terre, préludaient au combat par des rires insolents, rappelant aux Germains qu'ils avaient tué sur la Gheul l'archevêque de Mayence, et leur promettant un sort pareil¹. Arnulfe saisit la bannière royale, et commença lui-même le combat. Sigefried et plusieurs milliers de barbares tués, seize étendards pris, la Lorraine était délivrée ; Arnulfe en fit un royaume pour son fils Zwentibald (891). Il avait traité précédemment avec le grand Zwentibald de Moravie, et, pour détruire les Slaves par les Slaves, abandonné aux Moraves la Bohême tributaire de la Germanie ; il s'aperçut bientôt qu'il n'avait que perdu à cet accommodement, et voulut réparer sa faute par une guerre. Il fit alliance avec les Hongrois et les Slaves de la Save. Il ravagea sans pitié le pays de Zwentibald, et souffrit lui-même dans sa retraite de la dévastation par laquelle il avait espéré réduire le Morave à l'impuissance. On lui a reproché son alliance avec les Hongrois ; l'historien Luitprand, dans sa colère, rapporte à cette faute tous les maux que ces barbares ont répandus sur l'Europe. A l'en croire, Arnulfe, pour ouvrir le chemin aux Hongrois sur le pays des Moraves, aurait abattu lui-même les fortifications élevées par Charlemagne sur les frontières de l'empire (893).

L'Italie n'avait pas persévéré dans l'hommage rendu par Bérenger à Arnulfe. Gui, revenu de France, vainqueur de son rival sur la Trebia, et proclamé roi d'Italie à Pavie (891), avait encore reçu du pape Étienne V la couronne impériale, et assuré la succession à son fils. Lambert par un couronnement anticipé. Bérenger demandait du secours à son seigneur, et tandis combattait les Moraves, le roi de Lorraine avait paru en Italie pour faire preuve au moins de bonne volonté. La première expédition d'Arnulfe lui-même ne fut pas heureuse (894) ; le roi de Bourgogne transjurane attendait aussi l'occasion de rejeter la suprématie germanique et il envoyait des troupes à l'empereur Gui. Après avoir pris Bergame et Plaisance, et arrêté les grands vassaux de Lombardie et de Toscane qui voulaient mettre un prix à leur soumission, Arme revint en Germanie ; il dirigea son fils contre la Transjurane qui fut ravagée, et il observa ce qui se passait chez les Slaves. Zwentibald venait de mourir, et, à la faveur des dissensions de ses deux fils, la Bohême reprit l'indépendance et accueillit Methodius que les Moraves obligeaient à la fuite. Le repos de l'Allemagne paraissant donc assuré, la nouvelle de la mort de Gui encouragea Arnulfe à reparaitre en Italie (895). On vit bien cette fois que le roi de Germanie voulait se rendre maître de l'Italie par la soumission des vassaux italiens. Il dépouilla Bérenger, son protégé du duché de Frioul et mit à sa place un Allemand ; un autre Allemand fut investi du duché de Milan. Rome, où Lambert s'était retiré, fut assiégée et prise, et Arnulfe fut couronné empereur par le pape Formose. La résistance d'une femme et de nouvelles menaces des Moraves renversèrent cette puissance prématurée. La veuve de Gui ne se laissa point prendre dans Spolète, et fit reculer l'empereur étranger ; à peine il avait repassé les Alpes que le duc de Milan fut unis à mort ; Lambert rentra dans Pavie. Bérenger recouvra le Frioul. Arnulfe, plus heureux contre les Moraves, couvrit une seconde fois leur pays de ruines (898), et délivra l'un des deux princes que l'autre avait emprisonné pour régner seul ; mais il mourut en 899.

¹ Chronicon Reginonis.

II

Le Xe siècle commence à la mort d'Arnulfe ; c'est le plus douloureux de tous les siècles du moyen âge. Il s'ouvre avec l'établissement des Hongrois dans la Pannonie, et il se termine à l'*an mil*, époque fatale où l'humanité attendait, non sans complaisance, la fin du monde. Jamais tant de souffrances ni de hontes n'ont courbé vers la terre le corps et l'orgueil de l'homme. Malheur aux nations à qui les Normands, les Sarrasins, les Hongrois, ne laissent ni pain ni repos ; malheur aux faibles opprimés par la protection des forts ; malheur aux forts à cause de leurs haines mutuelles ; malheur à l'Église elle-même ! Parmi tant de causes de larmes, nulle n'irrita plus vivement le désespoir que les scandales dont l'Église fut affligée ; la Simonie renouvelée par les ambitions féodales régnant sur les évêchés et les monastères, *les loups dans la bergerie* ; Rome, cette mère de toutes les églises, flétrie des vices de ses propres pontifes ; des femmes disposant de la tiare, un Octavien sur la chaire de Saint-Pierre. À cette vue, l'homme se troubla ; il reconnut *l'abomination de la désolation dans le lieu saint*, il crut *comprendre ce qu'il ait lu*, et, sans *fuir vers les montagnes, sans retourner des champs à la maison pour y prendre son vêtement* ; il se coucha sur la terre ; en attendant que *le signe du fils de l'homme parût dans le ciel, et que la trompette angélique rassemblât les élus des quatre coins du monde*.

La mort d'Arnulfe ajourna la souveraineté définitive des Germains sur l'Italie et sur les Bourgognes. Un roi de sept ans, son fils Louis, surnommé l'*Enfant*, lui succédait ; et les grands du royaume étaient bien moins avides de conquêtes extérieures que d'affermir leur puissance nouvelle. Arnulfe avait fait un duc de Saxe ; un Léopold était devenu insensiblement duc de Bavière ; dans le pays de Francs orientaux, Conrad le Vieux se fondait, au milieu des guerres privées, le duché de Franconie¹ ; la Lorraine donnée à Zwentibald eût été séparée de la Germanie, si les Lorrains fatigués de la tyrannie de Zwentibald, ne lui eussent préféré Louis l'Enfant qu'ils proclamèrent leur roi à Thionville (900).

Deux faits seulement ont marqué ce règne ; une dernière apparition des Normands dans la Lorraine, qui fut réprimée, et l'établissement des Hongrois dans la Pannonie et dans le pays des Moraves. Le khan Arpad, de concert avec les Bohémiens, attaqua en 904 le dernier prince morave, le vainquit et le condamna à périr sur un gibet. La Morava servit de limite au partage que les deux peuples alliés firent du territoire vaincu ; les Hongrois eurent la rive gauche, les Bohémiens la droite. Si la Germanie était vengée de l'ancienne audace des Moraves, elle ne gagna pas le repos à leur destruction ; les Hongrois essayèrent aussitôt leurs forces contre les Germains, et ils envahirent la Bavière que rien ne protégeait plus, Les tuteurs de Louis l'Enfant menacèrent du supplice des traîtres quiconque ne répondrait pas à l'appel ; une première armée germanique fut néanmoins vaincue près d'Augsbourg ; le duc de Bavière tué au mérite lieu quelque temps après, le duc de Thuringe tué en défendant son gouvernement, ouvrirent tout l'Occident aux ravages des Hongrois. Pendant soixante ans l'histoire des Hongrois est tout extérieure ; on les trouve en Allemagne, en Italie, en France, partout, excepté chez eux.

Louis l'Enfant étant mort en 911, les descendants de Charlemagne cessèrent de régner sur la Germanie. La Lorraine se donna à Charles le Simple de France ; les Saxons, les Francs orientaux, les Thuringiens, choisirent pour roi Conrad le

¹ Chronique de Reginon.

Jeune, de Franconie ; désormais la royauté allemande sera élective ; toutefois quelques familles parviennent par leur illustration ou leur puissance à se faire continuer dans la royauté.

L'incertitude de leurs droits, la turbulence des vassaux, la crainte des Hongrois retiennent en Germanie les deux premiers successeurs de Louis l'Enfant ; Conrad Ier régna huit ans (911-919), tout occupé de contenir les grands. Arnoul le Mauvais, duc de Bavière depuis la mort de son père Léopold, n'avait pas contribué à l'élection de Conrad ; il prenait lui-même le nom de roi, et s'arrogeait certains droits royaux. La Thuringe était alors réunie à la Saxe sous un seul duc ; le duc de Saxe, Otton Ier, étant mort, son fils Henri prétendit hériter des deux duchés ; en vain Conrad nomma un duc de Thuringe. Henri fut le plus fort, battit le nouveau duc détruisit près d'Ahresbourg l'armée royale, et en fit un si grand carnage, que les Saxons demandaient si l'enfer serait assez vaste pour contenir ces morts d'un seul jour. Le duc de Bavière était soutenu par les deux administrateurs de la Souabe, Berthold et Erkanger. Conrad les cita à la diète d'Altheim (916). Berthold et Erkanger furent décapités. Croyant alors se faire un ami puissant, Conrad érigea la Souabe en duché, et la donna à Burchard¹. Mais il n'avait pas détruit Arnoul. Vaincu dans une grande bataille, le duc de Bavière se retira chez les Hongrois, et bientôt les ramena sur l'Allemagne. Conrad fut blessé en les combattant, et mourut sans vengeance (919).

Il avait lui-même désigné pour son successeur Henri de Saxe son ennemi, mais aimé des Saxons qu'il civilisait, et assez puissant pour protéger l'Allemagne. Eberhard, frère de Conrad, pour prévenir et décider le choix de Henri, lui porta les ornements royaux ; il le rencontra à la chasse aux oiseaux, de là Henri a été surnommé l'*Oiseleur*.

Henri l'Oiseleur (919-936) élu par les Francs, les Souabes, les Bavaois, les Thuringiens et les Saxons, commence cette maison de Saxe qui organisa véritablement l'Allemagne, et lui acquit pour toujours le titre impérial Il parut soumettre les grands vassaux, ou du moins apaiser leur ambition.

Burchard, duc de Souabe, se soumit à Henri avec toutes les villes et tous les hommes qui dépendaient de lui². Arnoul de Bavière était encore en armes ; il l'assiégea dans Ratisbonne, lui confirma son duché, et pourvu qu'il renonçât au vain nom de roi, lui laissa le droit de nommer les évêques, et de conférer comme il voudrait les biens ecclésiastiques. Bientôt la Lorraine revint à la Germanie ; Henri en avait conquis une partie par les armes, le reste lui fut abandonné après la mort de Charles le Simple. Henri en détacha l'Alsace qu'il joignit au duché de Souabe, et donna le reste du duché de Lorraine à son gendre Giselbert, espérant retenir la fidélité du pays par un lien de famille.

La véritable gloire de Henri l'Oiseleur, c'est d'avoir assuré l'Allemagne contre les ennemis du dehors. Une invasion des Hongrois (924) était parvenue jusqu'en Thuringe. Henri, malade, avait acheté une trêve de neuf ans par un tribut annuel. Il en profita pour préparer la guerre. Il se mit à former des armées, une cavalerie, et les exerça aux manœuvres ; fortifia les lieux qui paraissaient propres à la défense, par des murs et des châteaux ; et par de grands privilèges, il y attira le neuvième de la population des campagnes : en rapporte à cette époque le commencement des villes d'Allemagne.

¹ Ekkehardus Junior.

² Hermanus Contractus.

En attendant le retour des Hongrois, il se montra aux Slaves ; en 926, il passe le Havel sur la glace, et prend Branibor, la seule forteresse des Helvétiens, une des tribus Obotrites. Là, il établit la marche de la Saxe septentrionale, la marche de Brandebourg ; il attaque ensuite les Dalemintiens, tribu sorabe, et établit contre eux la *marche de Misnie*, qui devait, comme celle de Brandebourg, relever des ducs de Saxe. Le roi de Judie, Gorm le Vieux, est forcé d'abolir l'idolâtrie et les sacrifices humains, et de recevoir des prédicateurs chrétiens ; une troisième marche, celle de Sleswick, protège la Saxe contre les Danois, et des colonies saxonnes y sont transportées pour aider à la civilisation danoise. La Bohême commençait à connaître le christianisme. Methodius avait fondé une église à Prague, et une école latine : Wratislas et Wenceslas avaient successivement encouragé les prédications, et l'église de Boleslavie fut fondée en l'honneur de Methodius et de Cyrille. Henri l'Oiseleur, en 928, soumit la Lusace ; en 930, il assiégea Prague et imposa, comme il lui plut¹, la loi à la Bohême. Cette conquête encore mal assurée hâtait cependant l'époque où la Bohême ferait partie du corps germanique.

Les Hongrois reparurent en 933. La trêve était finie ; ils demandèrent le renouvellement du tribut. Le refus moqueur de Henri attira sur l'Allemagne deux armées. L'une fut détruite par les Saxons et les Thuringiens ; le roi lui-même attaqua l'autre près de Mersebourg. C'est une grande journée dont le souvenir vit encore. Henri, vainqueur, la fit représenter sur les murs de son palais. Il rétablit les églises et les monastères abattus par les Hongrois, ordonna que les filles des nobles qui avaient péri dans cette victoire, seraient entretenues jusqu'à leur mariage dans l'abbaye de Quedlebourg. Aujourd'hui même on célèbre, chaque année, la victoire de Mersebourg dans la paroisse de Keuschberg².

Otton Ier, qui succéda à son père Henri l'Oiseleur, fut plus grand encore et plus habile. La cérémonie de son couronnement annonça la grandeur de son règne. Les trois archevêques du Rhin se disputaient l'honneur de le couronner, celui de Trèves pour l'ancienneté de sa métropole, celui de Mayence pour son nom de primat de la Germanie, celui de Cologne parce que le sacre se faisait dans son diocèse. L'archevêque de Mayence remporta. Les grandes charges du royaume apparurent aussi. Eberhard, duc de Franconie, fit les fonctions de grand-maître, Hermann, duc de Souabe, celles de grand échanson, Arnoul de Bavière, celles de grand maréchal. Giselbert, duc de Lorraine, avait soin du logement et de la nourriture de la cour et des étrangers.

Pour contenir les grands vassaux, Otton imagina deux expédients : il réunit, tant qu'il put, les duchés dans sa famille, et surveilla les ducs par l'institution des *comtes palatins*. Le fils d'Arnoul le Mauvais n'avait pas voulu recevoir l'investiture d'Otton, il fut dépouillé et remplacé par son oncle Berthold. Une querelle ayant éclaté entre le duc de Franconie et un prince saxon, Otton avait donné tort à Eberhard, et condamné ses adhérents à la peine de la *Cynophorie*. Eberhard crut se venger en soutenant un frère d'Otton, Tankmar, qui réclamait la royauté. La révolte ne finit pas par la mort de Tankmar ; un autre frère d'Otton, Henri le Querelleur, s'était retiré chez le duc de Lorraine. Eberhard, exilé, vint les rejoindre, Mais le roi les vainquit, dépouilla l'archevêque de Mayence, leur complice de la dignité d'archi-chancelier, et la transféra à l'archevêque de

¹ Bohuslaus Balbinus.

² Voyez Schœll., *Hist. États européens modernes*.

Cologne ; Giselbert se noya, et Eberhard fut tué. Henri le Querelleur fut seul épargné.

Eberhard fut remplacé par Conrad le Sage. Ce nouveau duc eut la Franconie et la Lorraine, Otton lui donna sa fille. En 947, le duc de Bavière, Berthold, étant mort, fut remplacé par le frère d'Otton, Henri le Querelleur. Ludolphe, fils d'Otton, épousa la fille d'Hermann, duc de Souabe et d'Alsace, et devint son héritier en 960. La Saxe, le duché d'Henri l'Oiseleur et d'Otton, avait été donnée à Hermann Billung, l'adversaire des Bohémiens. C'est le seul grand fief pie le roi de Germanie ne confia pas à sa famille.

Tous ces grands vassaux étaient encore révocables, et si leurs fils héritaient quelquefois, ce n'était pas par un droit, mais par un libre choix du prince. Pour balancer leur autorité et la tenir subordonnée au roi, Otton établit dans plusieurs duchés un comte palatin, lieutenant et représentant du roi qui recevait les appels des jugements rendus par les ducs. La Lorraine, la Bavière, la Saxe, la Souabe, eurent leurs comtes palatins. Celui de Lorraine résidait à Aix-la-Chapelle. Plus tard, quand les ducs de Franconie cessèrent, les comtes palatins de Lorraine leur succédèrent, et fondèrent la puissance nouvelle des comtes palatins du Rhin.

Otton opposa encore aux grands vassaux la puissance ecclésiastique. Il donna l'exemple de conférer des villes et des comtés aux évêques avec la juridiction temporelle, les droits royaux ou régaliens. Les villes où résidaient les évêques furent exemptées de la juridiction des ducs et des comtes. De là, tant de principautés ecclésiastiques en Allemagne, et, sur le Rhin, le grand pouvoir des archevêchés de Trèves, Mayence et Cologne.

Maître respecté au dedans, Otton fut vainqueur au dehors. L'ennemi le plus difficile à dompter, fut la Bohême, qui repoussait tout à la fois le christianisme et la suprématie des Germains. Le duc chrétien Wenceslas avait péri assassiné par sa mère, et par Boleslas, son frère (936) ; ce frère devenu souverain rétablissait l'idolâtrie ; pendant quatorze années il trompa tous les efforts d'Otton par ses succès ou par ses feintes soumissions. Après plusieurs victoires sur les généraux germains, vaincu par le roi lui-même, il promit tout ce qu'on demandait : le tribut payé à Henri l'Oiseleur, l'abolition des idoles ; et aussitôt qu'il crut ses forces réparées, il refusa l'un et l'autre. En 950, Otton l'assiégea dans Boleslavie ; cette fois la soumission fut entière, les idoles remplacées par de nouvelles églises chrétiennes, et la fidélité au roi german irrévocablement observée. Les Slaves Wilses furent aussi vaincus, et la suprématie allemande imposée même à la Pologne. Les Danois avaient détruit la colonie saxonne de Sleswick, Otton parcourut toute la péninsule cimbrique jusqu'au Limfiord ; le roi des Danois, Harold II, obligé, dit-on à l'hommage, reçut le baptême, et fonda les évêchés de Sleswick, Ripen, Aarhus.

Ce fut au milieu du dixième siècle que le roi Otton par la conquête de l'Italie assura aux Germains les honneurs de la couronne impériale. L'Italie était loin de cette tranquillité, de cette unité apparente que la force et l'habileté de deux rois venaient de donner à l'Allemagne, Le dangereux exemple des duchés Lombards n'avait pas été anéanti par Charlemagne lui-même, et après sa mort, sous les nouveaux rois d'Italie, les principautés Féodales s'y multiplièrent, et s'accrurent aux dépens de la royauté : plusieurs grands fiefs existaient déjà au commencement du Xe siècle ; le duché de Frioul au N.-E., le marquisat d'Ivrée au N.-O. ; le duché de Spolète, et dans ses environs le marquisat de Camérino ; sur la mer Tyrrhénienne le marquisat de Toscane, dont le possesseur *aurait pu s'appeler roi plutôt que marquis car il ne différait des rois que par le nom*. Depuis

l'empereur Louis II, les Lombards bénéventins ne payaient plus même le tribut aux rois d'Italie, successeurs de Charlemagne ; pour échapper aux Francs, ils avaient feint de se soumettre aux Grecs ; les trois principautés de Bénévent, de Salerne et de Capoue, ne reconnaissaient aucune suprématie.

Rome et son territoire ne dépendaient que de l'empire et non du roi d'Italie ; et s'il n'y avait pas d'empereur, le seul souverain de floue était le pape ; mais l'autorité même du pape était contestée souvent par la turbulence des nobles ou les espérances républicaines de la population. Il se forma de bonne heure dans Rome une faction ennemie des Allemands, dont le but avoué était l'*expulsion des barbares*, dont le moyen de succès était de diriger le gouvernement. Les souvenirs de l'ancienne Rome, de cette république qui avait conquis le monde n'avaient pu s'éteindre chez ce peuple, si fier de son passé ; rétablir la république, et conquérir le monde une seconde fois par des soldats libres, telle fut souvent, pendant le moyen âge. la plus chère espérance des Romains et la plus ridicule de leurs prétentions ; ennemie des Allemands, conquérants étrangers, ils furent quelquefois ennemie des papes, monarques intérieurs. Au Xe siècle, la faction voulut exploiter à son profit la prépondérance que les papes exerçaient par leur caractère, par les richesses de l'église, par le souvenir de leurs bienfaits. Les nobles avaient bâti des châteaux, ou converti en forteresses les arcs de triomphe et les tombeaux des anciens Romains ; tout-puissants dans ces remparts, ils en descendaient pour diriger sur la place publique le choix du pontife, et acquérir pour eux-mêmes les droits du Saint-Siège en les livrant à leurs créatures : à ces brigues simoniaques se joignait la corruption. On vit des femmes illustres dominer dans la faction par leurs excès mêmes ; Théodora, et après elle Marozie, sa digne fille, furent l'opprobre de Rome, et des pontifes scandaleux choisis par de telles gens, associèrent leur nom à ces forfaits. Jamais la divinité de la religion n'a été mieux démontrée ; qu'elle ait survécu aux crimes de ses propres ministres, c'est un miracle non moins grand que son établissement par toute la terre. Voilà quelle Grande leçon les misères du Xe siècle ont donnée au monde.

Les Grecs gardaient encore en Italie, sous l'autorité d'un *catapan*, le *thème de Lombardie* : ils appelaient de ce nom quelques villes des cotes, entre autres Bari et Tarente qu'ils avaient reprises aux Sarrasins. Les ennemis extérieurs de l'Halle étaient les Sarrasins, campés sur le Garigliano depuis 881, et les Hongrois.

Le départ d'Arnulfe rendit aux Italiens l'indépendance. Le pape Formose déclara le sacre de l'étranger *subreptice et barbare* ; Lambert redevint empereur et roi d'Italie ; et par un traité avec lui, Bérenger rentra en possession du Frioul, et règne en maître jusqu'à l'Addua. Cet affranchissement même tourna contre la tranquillité des Italiens ; à l'autorité respectée d'un conquérant, succéda la lutte féodale des vassaux contre la royauté nationale. Lambert étant mort, Bérenger sortit du Frioul, soumit Pavie, et proclamé roi d'Italie, il reçut la *couronne de fer* (899). Aucun règne n'a été plus agité que celui de Bérenger. Les grands appellent d'abord contre lui le roi de Bourgogne cisjurane Louis, fils de Boson, au moment que les Hongrois viennent pour la première fois explorer l'Italie et vaincre sur la Brenta. C'est une lutte de cinq années. Le Bourguignon est roi d'Italie et empereur sous le nom de Louis III ; Bérenger, tour à tour expulsé, et rappelé, par les caprices des grands ne l'emporte qu'en faisant crever les yeux à son rival (905). Débarrassé de cette agitation féodale, Bérenger retombe dans les dangers de l'invasion qui favorisaient toujours la féodalité. En 906 les Hongrois reparaisent et pillent les environs de Brescia, de Trévise, de Padoue, de Milan, de Pavie, massacrent une armée de vingt mille hommes et vendent leur retraite

sans rendre leurs nombreux prisonniers ; les Sarrasins de Bourgogne tenaient dans les Alpes le monastère de Saint-Maurice d'où ils s'élançaient sur la Souabe et sur l'Italie, pour y rapporter leur butin ; ils descendent près de Turin, et détruisent le monastère de la Novalèse ; les Sarrasins du midi, inexpugnables sur le Garigliano, invincibles aux ducs de Bénévent de Naples et d'Amalfi, s'emparent de Reggio en Calabre ; au milieu de la terreur générale Bérenger ne peut interdire aux grands, seigneurs, évêques, abbés, de bâtir des châteaux et de fortifier leurs ces fortifications, asile du peuple pendant l'invasion, en devenaient aussi la prison, et servaient de rempart à la résistance Féodale contre le roi. Bérenger n'eut qu'un moment de gloire. En 916 le pape Jean X recourut à son alliance contre les Sarrasins, et l'obtint par le don de la couronne impériale, vacante depuis la fuite de Louis III. Ce couronnement fut une fête dans Rome à cause de l'espérance d'une prochaine victoire sur les ennemis du nom chrétien. Une flotte avait été demandée à l'empereur grec ; le duc de Bénévent, ceux de Naples et de Gaëte se joignirent aux troupes de Bérenger ; le pape voulut se mettre à la tête. La colonie sarrasine du Garigliano fut cernée de toutes parts ; bloqués dans leur camp, sans vivres, entourés du feu qui brille leurs retranchements, les Sarrasins veulent se faire jour à travers l'armée chrétienne et parviennent à une montagne voisine ; mais ils n'échappèrent pas. On les diminua par des combats de chaque jour et le pape retourna à Rome couvert de gloire. Dès ce moment, la domination des Sarrasins ne fit plus que languir, et l'Italie parut délivrée.

Les grands renversèrent Bérenger ; ils lui reprochèrent d'abord (921) d'avoir vendu trop cher l'archevêché de Milan ; ils s'entendirent avec l'acheteur, et appelèrent le roi de Bourgogne transjurane, Rodolphe II ; ils reprochèrent ensuite à Bérenger de s'être alié contre eux aux Hongrois, d'avoir livré Pavie à ces alliés (924), d'avoir fait périr ainsi quarante églises et un peuple innombrable ; ils l'assassinèrent dans la nuit de Noël. Rodolphe, appelé par les grands, et vainqueur des Hongrois, se croyait assuré sans doute par le consentement et la reconnaissance de tous : il ne régna pas deux ans. Une famille non moins puissante que corrompue tenait durs les points les plus importants de l'Italie, Boule, Spolète, la Toscane, les marches septentrionales Marozie, véritable souveraine de Rome avait épousé Albéric, marquis de Camérino et duc de Spolète ; ce mari étant mort assassiné, Marozie garda la puissance dans ses États comme à Rome, et l'étendit sur la Toscane par un second mariage avec Gui, marquis de Toscane Gui avait une sœur, Hermengarde, veuve du marquis d'Yvrée, à qui les seigneurs du nord conservaient le gouvernement : deux femmes sans pudeur disposaient de l'Italie. Elles appelèrent un frère utérin de Gui, Hugues de Provence, alors chargé de gouverner comme tuteur la minorité de Charles Constantin, fils de Louis III. Rodolphe tomba plus vite encore qu'il n'était devenu roi ; le duc de Souabe, son allié, fut tué à coups de lances par les hommes d'Hermengarde. Hugues, débarqué à Pise, reçu avec enthousiasme, fut proclamé roi à Pavie, et couronné à Milan.

Hugues n'eut pas une m'effleure fortune que ses deux prédécesseurs. Établi par les vassaux, le roi ne pouvait s'affermir qu'en les affaiblissant, et dès qu'il en manifestait l'intention, il les tournait contre lui. On trouva mauvais que Hugues fit alliance avec Henri l'Oiseleur : on sut qu'il traitait secrètement avec le pape Jean X, et le pape fut étouffé dans un cachot par les hommes de Gui et de Marozie. On ne vit pas sans inquiétude l'accroissement du roi. Rappelé en Bourgogne par la mort de Louis III, au lieu de laisser l'héritage à Charles Constantin, Hugues prit tout pour lui-même, excepté le comté de Vienne. Il avait

disposé à son gré du duché de Spolète ; Gui de Toscane étant mort, et son frère Lambert l'ayant remplacé, Hugues annonçait l'intention de dépouiller ce prince qui était aussi son frère ; les grands rappelèrent donc contre lui Rodolphe, son ancien rival ; Hugues se débarrassa de cet ennemi à des conditions funestes ; il lui abandonna la Cisjurane, excepté le comté de Provence, et fonda ainsi le *royaume d'Arles* ; le mariage de son fils Lothaire avec Adélaïde, fille de Rodolphe, était une faible compensation d'une si grande perte ; aussi le roi d'Italie se rapprocha de ses parents. Marozie était veuve, il l'épousa ; il entra dans Rome, et crut qu'il allait devenir empereur. Mais Marozie avait deux fils de son premier mariage ; l'un était pape sous le nom de Jean XI, l'autre s'appelait Albéric, ayant reçu un soufflet de son beau-père, appela aussitôt à la liberté les descendants des anciens maîtres du monde. Hugues fut chassé de Rome. Albéric, proclamé patrice et consul, rétablit une apparence de république, jeta Marozie en prison, donna des gardes à son frere Jean XI, et résista heureusement au roi d'Italie.

Hugues régna un moment par la terreur sur les grands vassaux ; il punit d'une captivité perpétuelle le comte de Vérone qui avait appelé le duc de Bavière Arnoul le Mauvais ; il donna la Toscane à son propre fils Hubert, dont il avait le droit d'attendre l'obéissance et le respect d'un fils. Il tua lui-même le fils aîné d'Hermengarde, et força l'autre, Bérenger, à fuir en Allemagne (940). Retournant aussitôt ces succès contre les ennemis extérieurs, il attaqua les Sarrasins de Provence. Allié de l'empereur grec, Romain II, il brilla par le feu grégeois les vaisseaux des infidèles et détruisit leur station de Fraxinet ; il les eût anéantis tout à fait, s'il n'ait mieux aimé s'en faire des alliés, et leur confier la garde des Alpes helvétiques au nord de l'Italie. Après cette victoire, il continua contre les vassaux son système de spoliation. Hubert, déjà marquis de Toscane, devint duc de Spolète : des Bourguignons, des Provençaux furent imposés de tous côtés aux italiens. On murmurait donc : une invasion de Hongrois (944) augmenta le mécontentement en même temps les émissaires de Bérenger parcouraient l'Italie jusqu'à Rome, et préparaient une révolte. Hugues apprit tout à la fois que Bérenger avait reparu, et que lui-même, n'était plus roi, que les comtes ou les évêques ouvraient leurs villes, que les seigneurs accouraient auprès de Bérenger, demandant gouvernements, fiefs, abbayes. Il consentit alors quitter le trône ; il vint à Milan, supplia les seigneurs, s'ils ne voulaient plus de lui, de ne pas enlever la couronne à son fils Lothaire, qui ne leur avait fait aucun mal. Il déconcerta de cette manière l'ambition de Bérenger, et Lothaire fut proclamé roi (945). Le nouveau règne fut court. Bérenger, tuteur du jeune roi, disposait à son gré des évêchés et des gouvernements en faveur de ses créatures, et Lothaire étant mort (950), il devint roi avec son fils Adalbert. On le soupçonnait d'avoir empoisonné Lothaire, on s'indigna qu'il voulût forcer la veuve de ce prince, Adélaïde, épousa son fils pour confondre les droits des deux familles. Adélaïde refusa courageusement, elle préféra se laisser dépouiller de ses biens, traîner par les cheveux, enfermer dans le château de Garda. Délivrée par un prêtre, elle trouva asile cher le seigneur de Canossa, vassal de l'évêque de Reggio ; de là elle appela Otton Ier en Italie.

III

Otton parait pour la première fois en Italie (951-952) : il s'empare de toute la Lombardie, excepté des places fortes, se fait couronner à Pavie et épouse

Adélaïde ; mais il demande en vain la couronne impériale au pape Agapet II. Albéric, toujours maître dans Rome, aurait craint de se donner un maître et depuis la mort de l'empereur Bérenger, la faction dominante avait maintenu l'indépendance de Rome, en prolongeant la vacance de l'empire. Cette première expédition fut donc incomplète et suscita même au roi german des embarras domestiques qui retardèrent de dix années la conquête définitive de l'Italie. Otton, par son second mariage, s'était fait un ennemi de son fils Ludolphe, duc de Souabe ; par une perfidie il se fit un autre ennemi de son gendre Conrad, duc de Lorraine. Conrad, laissé en Italie pour la conquérir tout entière, avait lui-même conduit en Saxe Bérenger, lui promettant les bonnes grâces d'Otton ; il s'indigna que, malgré sa parole, Otton voulait tuer Bérenger, et il fit voir son mécontentement. Le roi de Germanie, entre une conquête incertaine et des vassaux menaçants, prit le parti de traiter avec Bérenger ; il ne retint que le duché de Frioul, et abandonna le reste aux deux princes italiens, comme fief de la couronne de Germanie, à condition qu'ils *gouverneraient en vrais rois, et ne seraient plus les tyrans de leurs sujets*.

Ce fut un avantage pour Otton que d'être retenu en Allemagne par la révolte de Ludolphe et de Conrad ; il y trouva le droit d'affaiblir encore la féodalité, et l'occasion d'arrêter pour toujours les invasions hongroises. Les deux rebelles, en effet, n'avaient pas été apaisés par le retour de Bérenger en Italie, et ils appelaient les Hongrois. Après deux ans de résistance, Ludolphe et Conrad furent vaincus, Ludolphe dépouillé de la Souabe, Conrad de la Lorraine. Dès lors la Lorraine fut partagée en deux duchés, la Lorraine Mosellane, et la Lorraine inférieure ou *Lothier* qui comprenait le Brabant, la Gueldre et Liège : il fut même permis à quelques seigneurs de Lorraine de devenir vassaux immédiats du roi ; c'étaient autant de vassaux ravis à l'autorité ducale. Quant aux Hongrois, ils furent attaqués à leur tour après la défaite de leurs alliés. Le champ du Lech près d'Augsbourg en vit tomber cent mille, et une partie de l'Avarie fut conquise. Otton en fit une *marche*, une province orientale (*Osterland* ou *Osterreich*) sous les ordres d'un margrave qui dépendrait de la Bavière ; tel est le commencement de l'Autriche ; les Hongrois n'ont pas franchi cette barrière (955).

La pacification de l'Allemagne, la défaite des Hongrois, laissaient à Otton le loisir de redescendre en Italie ; les fautes de Bérenger lui en donnaient le droit. Ludolphe, chargé d'abord de protéger par les armes les évêques, les comtes, les seigneurs italiens, menacés ou punis par Bérenger, eut quelques succès, mais mourut peut-être empoisonné (957). Le roi italien continua ses tyrannies. Albéric étant mort, son fils Octavien, chef de la faction, s'était emparé, à dix-huit ans, du Saint-Siège, sous le nom de Jean XII. Alors la république avait semblé renaître sous une forme régulière ; on avait fait un préfet de la ville, des consuls annuels, et douze tribuns, un par quartier, qui défendaient les intérêts publics. Jean XII, attaqué dans le duché de Rome par Bérenger, réclamait la Pentapole et l'exarchat et faisait cause commune avec les seigneurs italiens ; il appela Otton. Ses légats suppliaient le roi de Germanie, pour l'amour de Dieu et des saints apôtres Pierre et Paul, d'enlever l'Église romaine aux griffes des deux monstres qui la déchiraient. Les comtes et les évêques demandaient la même délivrance. L'archevêque de Milan se plaignait qu'on reçût de l'argent de son compétiteur. D'autres venaient chercher un asile en Allemagne contre les embûches du roi d'Italie. Jamais l'Italie ennemie des étrangers qu'elle appelait *barbares*, n'avait si ardemment invoqué la domination étrangère.

Otton s'approchait des Alpes (961), après avoir fait reconnaître pour son successeur en Germanie le fils que lui avait donné Adélaïde. Les vassaux italiens

qui devaient le combattre déclarent à Adalbert qu'ils ne veulent plus de Bérenger ; que Bérenger abdique, et ils reconnaîtront son fils ; autrement ils se donneront au roi de Germanie : la femme de Bérenger refusa. Les vassaux renvoyant alors leurs troupes, viennent à la rencontre d'Otton, l'accompagnent jusqu'à Milan, déposent Bérenger et son fils ; et l'archevêque couronne Otton, roi d'Italie.

L'entrée dans Rome fut aussi facile. Tout était convenu avec Jean XII (962). Un serment solennel avait été donné par Otton. *J'exalterai la sainte Église romaine, et vous qui la gouvernez. Je ne tiendrai point de plaid, je ne publierai point de loi dans la ville qui touche les Romains, sans avoir pris votre consentement*¹. Le pape couronna Otton empereur, et jura à son tour qu'il n'aurait plus aucun rapport avec les deux rois déposés. Otton confirma les donations de Pépin et de Charlemagne comme avaient fait tous les empereurs à leur sacre, et honora le pape, la noblesse, le peuple même, de riches présents². La dignité impériale d'occident que tant de souverains s'étaient disputée, et où Bérenger n'avait pas eu de successeur, fut ainsi rétablie après trente-huit ans, en faveur d'un prince german ; elle ne sortira plus de la Germanie.

Pour assurer les résultats de cette grande acquisition, pour régner sans compétiteurs sur l'Italie, il restait à détruire Bérenger ; pour régner sur Rome, il fallait ruiner la faction ennemie des Allemands rendre l'autorité au pape dans la ville, puis subordonner le pape à l'empereur ; Otton passa le reste de son règne à ce travail. Les efforts que les Italiens et les Romains tentèrent pour s'affranchir n'aboutirent qu'à affermir la domination étrangère ; les crimes de Jean XII furent l'occasion et le prétexte de l'asservissement de la papauté. Otton attaquait les châteaux forts, dernier asile du parti italien ; il venait de réduire la femme de Bérenger, quand il apprit les forfaits de Jean XII et son alliance avec Adalbert. On accusait Jean lui d'actions honteuses dont les histrions eux-mêmes rougiraient. Coupable d'homicide, de parjure, de sacrilège, il avait bu à la santé du démon, et invoqué au jeu le secours de Jupiter, de Vénus et des autres esprits mauvais ; on parlait d'autres crimes bien plus scandaleux encore. Otton revint à Rome pour tirer bon parti de ces circonstances ; il voulait, disait-il, corriger ce pape ou plutôt *cet enfant, cet étourdi* ; ne le trouvant pas dans la ville, il l'invita à revenir pour se justifier ; et voyant qu'il ne revenait pas, il commença par exiger du clergé et du peuple de Rome le serment de ne jamais élire un pape sans le consentement de l'empereur et de son fils. Il assembla ensuite un concile pour juger Jean XII ; celui-ci protesta, et il avait incontestablement raison. Quelque criminel qu'il fût, les droits de la papauté étant au-dessus des crimes de la personne du pape, nul n'avait le droit de le déposer ; mais Otton passa outre, et fit élire un Léon VIII à la place de Jean XII. Cette double oppression faillit lui coûter cher ; les Romains et Jean XII, également irrités, organisèrent un complot, et choisirent pour l'exécution le moment où l'empereur n'avait plus autour de lui que sa garde ; il en triompha par la force, et il eût écrasé Rome s'il ne se fût souvenu que Bérenger tenait encore dans quelques places.

Il retourna donc contre Bérenger, et le força de se rendre avec ses filles et ses trésors ; le dernier roi italien de l'Italie fut enfermé (964), et son fils Adalbert, désormais sans secours, erra pendant trois ans, et vint enfin mourir à Autun. Le royaume d'Italie était acquis aux Germains ; mais Rome protestait de nouveau.

¹ Décret de gratien.

² Luitprand.

L'opiniâtre Jean XII y étant rentré y avait déposé Léon VIII, et cassé tous ses actes ; il avait fait battre de verges l'évêque de Spire, commissaire de l'empereur, puis il était mort assassiné ; les Romains, continuant cette résistance, malgré le serment que la force leur avait arraché, choisirent aussitôt Benoît V, et du haut des murs insultèrent Otton qui revenait. Ils se perdirent tout à fait par cette audace. L'empereur, une seconde fois maître de la ville, assembla encore un concile pour rétablir Léon VIII ; Benoît y parut avec les ornements pontificaux, mais pour se reconnaître coupable d'usurpation. Il se dépouilla lui-même, et remit à Léon VIII le bâton pastoral ; mais l'élu de l'empereur brisa le bâton, déposa Benoît de l'épiscopat, et lui désigna l'Allemagne pour lieu d'exil. Ce concile obéissant fit bien plus encore ; avec tout le clergé et le peuple romain, il accorda au seigneur Otton Ier, roi des Allemands, et à ses successeurs au royaume d'Italie, la faculté à perpétuité de se choisir un successeur, de nommer le pape, les archevêques et les évêques qui recevraient de ces princes l'investiture¹. Ainsi l'Église romaine, comme l'Italie, fut asservie à l'Empire, et le libérateur se fit attendre ; il faut plus d'un siècle encore pour arriver à Grégoire VII. Il était bien entendu que l'empereur, maître du choix du pape, voulait que le pape fût le souverain de la ville sous l'autorité de l'empereur. Otton le fit mieux comprendre encore, lorsque les Romains chassèrent Jean XIII qu'il leur avait envoyé après la mort de Léon VIII. La vengeance fut terrible ; le préfet de Rome était mort pendant la révolte ; on exhuma son corps, on le coupa en morceaux qui furent exposés dans les différents quartiers. Son successeur fut mis sur un âne, le visage tourné vers la queue, une outre sur la tête, et promené dans toute la ville, sous les coups de verges. Les tribuns furent rendus. Otton se justifia en faisant dire par ses ambassadeurs qu'il avait agi selon les lois de Justinien et des autres empereurs : qu'il avait tué par l'épée ou la corde des persécuteurs et des sacrilèges ; et que, s'il n'eût pas fait ainsi, il n'en eût été qu'un tyran impie, injuste et cruel².

Pour compléter la soumission de l'Italie, il fallait reprendre la suprématie sur le midi, et chasser les Grecs ; ce fut le dernier effort d'Otton Ier. Il reçut l'hommage des princes de Bénévent et de Capoue, et envoya l'évêque de Crémone, l'historien Luitprand, à C. P. demander pour son fils Théophanie, belle-fille de l'empereur Nicéphore Phocas. Mais Adalbert était alors à la cour de C. P., il essaya une nouvelle alliance ; Luitprand, mal reçu rapporta la réponse que, pour avoir Théophanie, il fallait rendre aux Grecs Rome et son duché, la Pentapole et l'exarchat. En même temps une flotte grecque s'approchait de la Pouille et de la Calabre. Otton attaqua le premier, ravagea la Pouille et ne cessa les hostilités qu'en 971, lorsque Théophanie lui fut amenée. Cette princesse grecque apportait aux Allemands des prétentions, et presque des droits sur la Pouille et la Calabre. Cependant la maison de Saxe n'a jamais possédé ces deux pays ; la maison impériale de Souabe les reçut plus tard comme un héritage des Normands vainqueurs des Grecs.

On a quelquefois comparé Otton le Grand à Charlemagne ; et s'il ne fallait prononcer que par les résultats, l'avantage serait à Otton. L'empire romain germanique aussi rigoureusement administré à l'intérieur, était bien mieux assuré au dehors que l'empire carlovingien ; les invasions, commencées à la mort de Charlemagne, semblent finir au règne d'Otton ; les voisins les plus turbulents ; Sorabes, Bohémiens, font partie de l'empire, et lui servent de

¹ Voyez le décret de Gratien.

² Réponse de Luitprand à l'empereur de C. P.

marches ; les Hongrois, désormais contenus par la marche orientale qu'ils ont perdue, n'envahiront plus ni l'Empire ni l'Europe, Au lieu de se démembler après la mort du grand homme, l'empire germanique doit acquérir encore ; et au lieu de succomber sous l'ambition des grands, l'autorité royale demeurera longtemps respectée par l'incertitude même des droits des vassaux. Otton le Grand étant mort en 973, ses successeurs n'ont que la peine de conserver son œuvre. Otton II son fils régna dix ans (973-983) ; il maintint dans l'obéissance les grands vassaux allemands, les ducs de Saxe, de Franconie, de Lorraine, de Souabe, de Bohême ; du duché de Bavière, il détacha la Carinthie dont il fit un duché à part. Il conserva la Lorraine en soutenant dans ce pays Le frère du roi de France qui lui avait fait hommage. Il contint l'Italie par sa cruauté. Appelé par le pape Benoît VII (980), il assembla à Pavie les seigneurs suspects d'infidélité, avec les députés et les magistrats des villes d'Italie, et les fit massacrer dans un festin. De là son surnom de *sanguinaire*. Mais il ne put rien contre les Grecs, malgré les prétentions de sa femme. Il prit Naples, Salerne et Tarente ; mais les Grecs appelant le secours des Arabes, il fut battu à Basentello par la défection des Bénéventins. Il mourut après avoir brûlé Bénévent par vengeance (983). Otton III son fils, âgé de trois ans, succéda sans difficulté à cette royauté élective. Quelques expéditions contre les Slaves révoltés, la reprise de Branibor et une guerre avec les Danois font toute l'histoire de l'Allemagne sous ce règne ; la conversion des Hongrois au christianisme assure l'œuvre de pacification annoncée par les victoires d'Otton Ier. Des colonies de Bohémiens, de Polonais, de Grecs, de Saxons, avaient donné une première civilisation aux Hongrois. Le prédicateur Adalbert (983) fit adopter le christianisme à leur chef Geisa, et à son fils Waïc qui prit au baptême le nom d'Étienne. Étienne, devenu le maître, reçut du pape Sylvestre II la couronne qui porte son nom, et les titres de *roi*, d'*apôtre de la Hongrie*, et de *légal perpétuel*. Ce que la terreur du ravage et l'étendue de leur domination n'avaient pu donner aux Huns d'Attila et aux Avars, le christianisme l'opéra pour les Hongrois adoucis ; ils devinrent une nation européenne, et leur baptême termina ce dixième siècle dont ils avaient été la plus formidable terreur (1000). Otton III régna sans crainte sur les Germains, et affermit son autorité en la rattachant au souvenir populaire de Charlemagne ; il tira du tombeau du grand empereur sa croix d'or, son sceptre, son épée, pour en faire les insignes de la dignité impériale. Rome moins docile, redemandait sa nationalité. La faction ennemie des Allemands, les amis de la république, n'étaient pas anéantis ; alliés des papes élus par eux et dociles à leur politique, ils ne pouvaient supporter les papes choisis par les empereurs, et dans lesquels ils croyaient voir les lieutenants de l'autorité étrangère. Crescentius, un fils de Théodora, tourmenta ainsi le pape Jean XVI, et se fit lui-même *patrice* et *consul*. Contenu par l'autorité du roi german, il ne put supporter après Jean XVI l'élévation de Grégoire V, parent de l'empereur ; il conspira avec les Grecs pour leur rendre Rome et faire au pape italien ; il succomba dans l'effort ; assiégé dans le château Saint-Ange, il se rendit sur parole, et fut tué. Après Grégoire V, le précepteur d'Otton III, le savant Gerbert, devint pape sous le nom Sylvestre II. Ce pape, fort supérieur à ses prédécesseurs, fut respecté des Romains, mais non l'empereur ; le bruit s'était répandu qu'Otton voulait fixer le siège de son empire à Rome ; il fut assiégé dans son palais et obligé à la fuite ; il mourut en Campanie à l'âge de vingt-deux ans (1002).

Sauf cette résistance des Romains, les nouveaux empereurs avaient exercé l'autorité sans contradiction redoutable ; mais l'Allemagne est le pays de la féodalité par excellence, la centralisation répugne aux descendants de ces

nombreuses tribus de l'antique Germanie ; il leur faut des souverainetés locales, d'abord des grands duchés, plus tard le démembrement de ces duchés, enfin cette multiplication d'indépendances, encore subsistante aujourd'hui, qui nous fait sourire et douter de la nationalité allemande. Il faut à l'Italie sa liberté, ou du moins des combats contre les conquérants ; il n'y a pas de pacification possible entre l'Italie et l'Allemagne, vieilles ennemies qui se haïssent depuis Marius, et qui, sans cesse rapprochées par la haine, n'ont qu'une même histoire, l'histoire de leur rivalité. Cette double lutte des grande contre le roi, des Italiens contre la Germanie, sera longue et variée ; l'histoire de l'empire germanique est mêlée de gloire et de faiblesse d'acquisition, et de pertes ; tour ii tour l'autorité impériale commande en souveraine, et fait d'humiliantes concessions. C'est après la mort d'Otton III que cette incertitude commence,

Le dernier prince qui restât de la maison de Saxe, Henri, duc de Bavière, arrière petit-fils de Henri l'Oiseleur, fut élu successeur d'Otton III. Il eut à combattre deux compétiteurs, et à se faire reconnaître successivement en Franconie, en Souabe, en Saxe où il prêta serment de maintenir les lois et les coutumes du pays, en Lorraine où le comte Palatin avait voulu se faire roi. En Italie, Hardouin, marquis d'Ivrée, avait été élu par les évêques, les princes et les autres seigneurs ; l'inconstance féodale, ou, comme dit un historien, *la perfidie de ces mêmes princes* favorisa Henri II dès qu'il parut, et lui livra la couronne d'Italie à Pavie, et le chemin jusqu'en Toscane. Toutefois Henri II n'osa pas venir à Borne, et à peine il eut repassé les Alpes que Hardouin releva la tête. L'Italie se partagea entre les prétentions de Henri et de Hardouin ; et des rivalités sanglantes, entre autres celle de Milan et de Pavie prirent alors naissance.

Henri II exerça la même souveraineté que ses prédécesseurs sur le duc et le peuple de Bohême ; il les protégea contre l'ambition du Polonais Boleslas Chrobry. Il confirma à Étienne de Hongrie le titre de roi (1008), lui donna en mariage sa sœur et parut faire entrer la Hongrie dans le corps germanique. Les deux Bourgognes réunies sous le nom de royaume depuis Hugues et Rodolphe II, avaient été délivrées des Sarrasins par Conrad le Pacifique, en 972. Rodolphe III *le Fainéant*, successeur de Conrad, en fit hommage à son oncle Henri II, et rendit inévitable la réunion des Bourgognes à l'Allemagne. A Rome, la faction de Tusculum ou des Albéric, dominait toujours ; son influence fit élire en 1012 Benoît VIII. Toutefois ce pontife prévint lui-même les désirs de Henri II, lui offrit et lui donna la couronne impériale (1014), et Hardouin étant mort en 1016, Henri fut délivré de tout corupéteur à la royauté d'Italie. Restaient des ennemis extérieurs plus redoutables ; au règne de Henri II se rapporte une invasion d'un genre nouveau qui devait enlever les terres du midi à l'un et à l'autre empire. Les Sarrasins, depuis le désastre du Garigliano, n'avaient pas renoncé tout à fait au pillage de l'Italie ; en 1005, Pise, attaquée inopinément, dut son salut qu'à une femme qui donna l'alarme par la cloche du palais des recteurs ; en 1016, le pape Benoît VIII se mit à la tête d'une expédition pour chasser de Toscane de nouveaux ravageurs. Cependant les Grecs avaient reconquis plusieurs villes sur la côte adriatique ; toute la Pouille, excepté le mont Gargan ; c'était là surtout ce qu'ils appelaient thème de Lombardie, car les duchés de Naples, Gaète et Amalfi, n'obéissaient guère au catapan. Mais les Apuliens repoussaient la domination grecque, et Melo de Bari chassait les Grecs de cette ville. Vers l'an 1016 les Sarrasins ayant assiégé Salerne, quarante pèlerins normands qui revenaient de la terre sainte, surprirent l'ennemi, le dispersèrent, et proclamés libérateurs de la ville, reconduits avec honneur jusqu'en leur pays, ils avaient raconté aux hommes du Nord les merveilles du Midi. D'autres Normands partirent de France,

et arrivèrent au mont Gargan ; les principaux étaient Drengot, Osmond, Rainulfe. Mélo les prit à son aide pour une solde considérable, et avec eux battit trois fois le Catapan (1016). Mais vaincu à Cannes (1019) il les partagea entre les princes de Salerne et de Capoue, et passant en Allemagne, alla solliciter le secours de l'empereur Henri II. Benoît VIII y joignit ses prières ; Rome devait craindre les conquêtes des Grecs qui pourraient bien un jour avancer jusqu'à elle, et l'enlever à l'empire d'Occident. Henri II vint lui-même en 1022 ; Mélo, qu'il avait fait duc de Pouille, était mort au delà des Alpes ; l'empereur assiégea Troia, reçut pendant le siège l'hommage du prince de Capoue, prit Troia, créa des comtes pour certaines villes, leur distribua les Normands qui se trouvaient dans le pays essaya d'affermir son autorité en y tenant des placita, et reçut encore l'hommage du prince de Salerne, et même celui du duc de Naples. Mais une maladie contagieuse le força à remonter vers le nord ; il laissait en arrière ces Normands cantonnés par lui, race avide et ingrate qui avait reçu volontiers des terres de l'empereur, comme un moyen de conquête au préjudice de l'empire.

Henri II mourut en 1024, et un interrègne de deux mois suivit sa mort. En Allemagne, grande incertitude des princes sur le choix du monarque ; en Italie, grande agitation ; les Italiens abattent le palais de Henri II, et cherchent un roi partout, excepté en Allemagne. A Rome, la faction élève au pontificat un simple laïque, frère de Benoît VIII, qui prend le nom de Jean XIX. Enfin les huit ducs, avec les hommes de leurs duchés, choisirent Conrad le Salique, petit seigneur de Franconie dont ils auraient peu à craindre la puissance ; ce prince commença *maison de Franconie* qui donna quatre rois à l'Allemagne. Comme Henri II Conrad II se fait reconnaître par la force ; il bat le roi d'Arles qui voulait retirer son hommage ; il dissout la ligue des ducs de Lorraine, de Franconie et de Souabe, En Italie, il ravage le territoire de Pavie, dompte Ravenne par un massacre ; reconquis en Toscane, et couronné à Rome par Jean XIX, il s'avance contre les vassaux que Henri II avait acquis au midi et qui, depuis la mort de ce prince, essayaient de ne plus obéir. Les Normands avaient pris parti tantôt pour le comte de Capoue, tantôt pour le duc de Naples. Rainulfe quittant la Pouille s'était emparé du château d'Aversa. Le duc de Naples avait confirmé cette conquête, Conrad donna à Rainulfe l'investiture impériale ; le comté d'Aversa est le premier état normand fondé en Italie (1028).

Conrad II traitant avec le roi de Danemark, Canute le Grand, avait abandonné la marche de Sleswick, reprenant, comme Charlemagne, l'Éyder pour limite du nord. En 1032, Rodolphe III étant mort, Conrad reçut la lance de saint Maurice et les autres insignes de la royauté d'Arles ; il acquérait ainsi la Provence, le Viennois, le Lyonnais, la Savoie, la Franche-Comté, le pays de Vaud, Neuchâtel, Berne, Soleure, Fribourg, Bâle, l'Argovie. Mais les grands vassaux qui se partageaient ce royaume, lui laissaient peu d'autorité ; Conrad cependant s'en fit couronner roi et, quelques années après, fit partager ce titre à son fils. Cette dernière acquisition assurait aux empereurs la part que le traité de Verdun avait faite Lothaire, et celle de Louis le Germanique.

Otton Ier avait donné l'exemple d'affaiblir les ducs vassaux immédiats de la couronne, en protégeant contre eux leurs propres vassaux. Conrad ne suivit cette politique ; il savait que les *arrière-vassaux* ou *vavasseurs* en appelaient volontiers à l'autorité supérieure du roi. Ceux de Souabe avaient dit à leur duc Ernest II, en refusant de le suivre : *Si nous avons été esclaves du roi, et qu'il nous eût soumis à tes lois, tu pourrais compter sur nous dans toutes tes entreprises. Mais nous sommes libres, et l'empereur est le défenseur suprême de notre liberté, Nous liserons de notre liberté pour retourner à l'empereur.* Conrad

II protégea donc les arrière-vassaux, surtout en Italie ; les vavasseurs, maltraités par leurs suzerains, faisaient retomber leur mécontentement sur les habitants des villes. Les querelles étaient fréquentes à Milan. Lodi soutenait les vavasseurs par haine pour l'archevêque de Milan. L'empereur (1037) donna raison aux vavasseurs. Une constitution publiée à Pavie défendit aux seigneurs suzerains de dépouiller un vavasseur de son fief. Le fils ou petit-fils, ou à leur défaut, les frères hériteront du fief vacant par la mort. Ainsi, les arrière-fiefs devenaient irrévocables et héréditaires. Conrad ne s'aperçut pas qu'il avait commis une faute, et que la concession faite à l'Italie serait réclamée un jour par l'Allemagne ; les arrière-vassaux ne repoussaient l'autorité de leurs seigneurs que pour devenir vassaux immédiats de la royauté, et obtenir à ce titre une véritable indépendance.

Henri III succéda à son père Conrad II (1039) ; son règne maintint encore le pouvoir de la royauté, et l'autorité des empereurs sur l'Église. Il obligea le duc de Bohême, Brétislas, qui refusait le tribut, à faire une soumission nouvelle et plus sûre (1042) ; il épousa, l'année suivante (1043), Agnès de Poitou qui tenait à plusieurs familles de Bourgogne, et mit ainsi fin à la révolte des comtes de Besançon et de Vienne. Les Hongrois ayant détrôné leur roi Pierre, trop ami des Allemands et des Italiens, Henri III le rétablit par deux expéditions, et reçut son hommage. Les deux duchés de Lorraine avaient été réunis, Henri les sépara de nouveau (1047), et poursuivit jusqu'en Italie le duc Godefroi, qu'il avait dépouillé en faveur de Gérard d'Alsace, d'où sont descendues les deux branches de Lorraine et d'Autriche, aujourd'hui réunies. Il laissa longtemps la Souabe et la Carinthie sans ducs ; donna à son fils la Bavière ; détacha de la Carinthie, la Styrie, d'abord appelée marche de Carinthie, et les marches de Carniole et d'Istrie. Enfin il laissa vaquer le duché de Franconie.

Deux causes bien différentes tournèrent l'attention de Henri III sur l'Italie, les désordres de Rome, et les progrès des Normands.

Après la mort de Jean XIX, la faction avait élevé au pontificat un jeune homme, Théophylacte, qu'on appela Benoît IX. Sa vie fut digne de son élévation, et un saint pontife (Victor III), longtemps après, n'osait répéter combien la vie de Benoît avait été corrompue et exécrable. Rome elle-même en rougit. Il fut chassé (1043), malgré la puissance de sa maison, et aussitôt l'évêque de Sabine se fit élire sous le nom de Sylvestre III. Un schisme partagea l'Église. Benoît revenait avec des forces nombreuses ; Sylvestre, voyant qu'il faudrait céder, vendit sa part de pontificat à un prêtre qu'il sacra sous le nom de Jean XX, pour l'opposer à Benoît. Mais Sylvestre ne quittait pas Rome ; ses partisans s'augmentaient. Il y eut trois pontifes à la fois ; et ils s'entendirent tous trois pour partager les revenus du pontificat : le scandale dura un an (1046). Quand on apprit que Henri III se préparait à venir, Benoît IX trembla seul, il vendit sa part de papauté à Gratien, qu'il appela Grégoire VI. Alors Grégoire VI siégea à Sainte-Marie-Majeure, Sylvestre III à Saint-Pierre du Vatican, et Jean XX à Saint-Jean de Latran., Cependant Grégoire VI se disait le seul légitime ; Benoît IX avait abdicqué formellement en sa faveur ; les deux autres avaient pris le pontificat, sans l'abdication de Benoît. Grégoire VI vint donc au devant du roi, et assembla à Sutri un concile qui déclara Sylvestre et Jean usurpateurs ; mais lui-même ne put échapper à l'accusation de simonie. Il fut aussi déposé. A sa place, Henri fit choisir l'évêque de Bamberg qui prit le nom de Clément II. Les Romains dociles renoncèrent même au droit d'élection du pape, proclamèrent patrices Henri et ses successeurs, lui unirent une robe verte, et un anneau d'or au doigt, et sur la tête un cercle d'or. Clément II couronna Henri III empereur. L'empereur usa bien

du droit qu'il s'était donné de choisir les papes. Après Clément II, il envoya Damase II (1048), et Léon IX (1048) qui commencèrent la réparation des longs scandales.

Cependant les Normands se rendaient redoutables à l'haie méridionale. Un seigneur normand, Tancrède de Hauteville, avait douze enfants. Les aînés n'attendant qu'une faible part d'un héritage si par-taie vinrent chercher fortune en Italie (1037), ils se nommaient Guillaume, Drogon, Humfroy. Ils prouvèrent leur valeur en aidant le prince de Salerne contre Capoue, et bientôt le patrice Maniaces, dans une expédition contre les Sarrasins de Sicile ; mais le patrice ne les avait pas récompensés et Guillaume ne rapportait que le surnom de *Bras de fer*.

Ils se vengèrent par une guerre contre les Grecs, aidés par le duc de Bénévent et par le comte d'Avertis. Leurs exploits semblent fabuleux un jour sept cents Normands se trouvaient en présence de soixante mille Grecs ; les Grecs voulaient bien leur permettre de fuir, menaçant de les exterminer ; mais Hugo Tudexifier tua d'un coup de poing le cheval du messenger. Les Normands furent vainqueurs. Ils avaient pour eux les fils de Mélo ; en douze campagnes, ils prirent la Pouille, et la partagèrent (1042) à leurs douze chefs. Guillaume, supérieur aux autres, fut comte de Pouille, et résida à Melfi.

Ils voulurent bien ensuite aider les Grecs à punir Maniaces rebelle ; mais Guillaume de Pouille étant mort, son frère Dragon, qui lui avait succédé, fut assassiné par le nouveau catapan Argyre. Dès lors plus d'alliance avec les Grecs. Humfroy restait pour héritier de la Pouille, et bientôt il fut secondé par l'arrivée de Robert l'Avisé (Guiscard) et de Roger, ses plus jeunes frères. Anne Comnène¹ fait un portrait terrible de Robert, ce formidable ennemi des Grecs : *Une peau rousse, des cheveux blonds, de larges épaules, des yeux de feu, une voix pareille la voix de l'Achille d'Homère, un cri qui mettait en fuite des myriades d'ennemis. Il ne pouvait souffrir ta domination d'un autre, et il était parti de Normandie avec cinq cavaliers et trente fantassins. Il arrive en Lombardie, se cache dans les antres ou les montagnes, et commençant sa vie guerrière par des meurtres et des rapines, fournit sa troupe d'armes, de chevaux et d'argent. C'était souvent son unique ressource pour vivre ; fortifié dans le château de Saint-Marc, il en sortait quand on venait lui dire que les vivres manquaient. Sa troupe augmentait, toutes ses courses et celles des Normands de Humfroy étaient une calamité pour l'Italie. L'empereur grec Constantin IX, Henri III, Léon IX, s'unirent contre les Normands. Léon IX vint combattre à Civitella, il fut vaincu et pris (1053) ; mais frappés de respect pour ses vertus, les Normands s'inclinent devant lui, et le laissent sur sa parole à Bénévent, puis ils lui font hommage de leur conquête, et lui-même leur donne l'investiture de ce qu'ils ont conquis et de ce qu'ils pourront conquérir encore en Calabre et en Sicile. C'est le premier acte de suzeraineté du Saint-Siège sur le royaume des Deux-Siciles.*

Cependant l'empereur Henri III était mort (1056), laissant un fils enfant, Henri IV, qu'il avait fait reconnaître à l'assemblée de Tribu, sous la tutelle de sa veuve, Agnès de Poitou. Pour se faire un appui contre les grands, Agnès créa quelques grands qui tournèrent bientôt contre elle. Rodolphe de Rheinfelden, son gendre, reçut le duché de Souabe et le gouvernement du royaume d'Arles. Berthold de Zœringhen protesta, et montrant l'anneau d'or qu'il avait reçu de Henri III, il obtint le duché de Carinthie avec la Marche de Vérone. L'un et l'autre reçurent

¹ Livre Ier.

ces fiefs à titre héréditaire. Enfin le duché de Bavière, que son mari lui avait donné, elle le conféra à Otton, comte de Nordheim.

Elle n'y gagna rien cependant : l'archevêque de Cologne, le duc de Bavière lui enlevèrent son fils et s'emparèrent de la régence. L'archevêque publia que l'évêque, dans le diocèse duquel le roi résiderait, aurait la principale direction des affaires. Bientôt l'archevêque de Brème, Adalbert, fut chargé de son éducation ; il conduisit le jeune roi dans une guerre de Hongrie pour soutenir le roi Salomon contre un compétiteur ; alors commencèrent, par la faveur d'Adalbert, tous les vices du roi et tonte la honte de ce règne. L'archevêque de Brème et un jeune homme qui plaisait à Henri, Warner, devinrent maîtres dans l'empire, vendant toutes les charges aussi cher qu'ils voulaient, les ecclésiastiques, comme les civiles, dépossédant les pauvres abbés, livrant aux ducs et quelquefois aux évêques les dépouilles des couvents. En 1065, Adalbert fit *armer* le roi, c'était le déclarer majeur, et le mena en Saxe. L'oppression des Saxons fut le premier acte de la majorité de Henri IV.

Il m'avait point de domaines en Saxe, et par les usages féodaux, les vassaux de la province où le roi résidait devaient fournir à tous les besoins de la cour. Son séjour prolongé leur faisant craindre qu'il ne ruinât leurs privilèges, les Saxons refusèrent des vivres ou n'en donnèrent que pour de l'argent. Cette fois ils furent les plus forts. Une diète assemblée à Tribur par les archevêques de Cologne et de Mayence, força Henri d'éloigner Adalbert, sous peine d'être déposé ; les deux archevêques prirent la direction des affaires.

Il fut contenu un moment, dans ses vices mêmes, par l'autorité du pape Alexandre II qui le menaçait *de toute la sévérité de la puissance apostolique* s'il répudiait sa femme ; mais il rappela Adalbert en 1069, déposséda Otton de Nordheim, et mit à sa place son gendre Welf ; il déposséda Berthold de Zœringhen, et retourna contre les Saxons. Adalbert les détestait. Henri, pour les réduire, construisit en Saxe et en Thuringe des châteaux forts, et contraignit les habitants à y travailler par corvées. Les garnisons qu'il y plaça avaient ordre de ravager la campagne et promesse de l'impunité. Ordulphe, duc de Saxe, venait de mourir ; son fils, Magnus, qui devait lui succéder, était en prison comme complice d'Otton de Nordheim ; Henri déclara qu'il n'aurait la liberté qu'en renonçant à son duché, et confisqua à son profit les biens allodiaux de la maison de Billung¹.

Une confédération se forma pour résister au tyran. Henri avait appelé les grands de Saxe pour délibérer avec eux sur leurs affaires ; il les fit attendre pendant tout le jour dans le vestibule de son palais, et le soir, on leur annonça que le roi était sorti par une porte de derrière. La confédération plus irritée avait levé soixante mille hommes ; elle exigeait qu'il détruisit ses châteaux forts et rendit la liberté à Magnus, qu'il cessât ses longues résidences en Saxe, renvoyât ses mauvais conseillers et se réconciliât avec, la reine ; s'il ne le faisait pas, il serait déposé. Henri reçut ces ordres avec mépris.

Assiégé dans Gozlar, il se sauva à Hartzbourg. Comme les Saxons et les Thuringiens démolissaient les châteaux et menaçaient de mort tous les prisonniers jusqu'à la délivrance de Magnus, il remit le duc en liberté. Une assemblée allait être convoquée à Mayence pour déposer le roi ; celui-ci, malgré

¹ Voyez Marianus Scott et la chronique intéressante et si pure de Lambert d'Aschaffembourg.

la fidélité des habitants de Worms, ne pouvant réunir une armée, céda enfin par la paix de Gozlar (1074). Il promit tout ce qu'on voulut, même la restitution du duché de Bavière à Otton de Nordheim et cessa de résider en Saxe.

Mais les Saxons, en détruisant les fortifications de Hartzbourg, n'épargnèrent ni l'église ni les sépultures. Cette profanation mit contre eux l'archevêque de Mayence, les ducs de Souabe et de Carinthie. Henri promit aussitôt à ses vassaux la possession de la Saxe et de la Thuringe, surprit les Saxons (1075) et en tua huit mille. Tout le pays fut mis à feu et à sang. Les ducs étaient mécontents d'une rigueur qu'ils n'avaient pas demandée, et refusaient une seconde campagne. Henri acheva la confédération saxonne par une perfidie. On leur promettait la vie sauve s'ils se soumettaient au roi : ils se soumirent, Henri les emprisonna. La diète de Gozlar refusa de les juger ; mais reconnut pour successeur de Henri IV son fils Conrad, alors âgé de deux ans.

Ainsi Henri IV triomphait en Allemagne. Le nord de l'Italie était demeuré en repos. Les Normands du midi avaient seuls continué leurs conquêtes qui devaient être funestes aux rois germaniques. Après la mort de Humfroy (1057), Robert Guiscard, devenu comte de Pouille, avait nommé son frère Roger, comte de Calabre ; Roger, pour soumettre la Calabre, n'avait que son audace et la terreur de son nom, ses tentes dressées sur une hauteur devaient suffire à épouvanter l'ennemi ; mais Robert le laissait sans argent. Il revint en Pouille, arrêta les voyageurs, vola des chevaux, se réconcilia avec Robert, et tous deux vont assiéger Reggio. La ville prise, Robert se nomma duc de Pouille et de Calabre et fit hommage de sa nouvelle dignité au pape Nicolas II ; excommunié quelque temps après pour avoir pris Troia ; il finit absous à condition de prêter serment au Saint-Siège comme vassal et de payer un tribut annuel de douze deniers pour chaque paire de bœufs. A ce moment, le comte d'Aversa venait de dépouiller Pandulf VI, dernier prince lombard de Capoue. Nicolas II conserva cette conquête (1062).

Restaient encore les princes lombards de Salerne et de Bénévent ; les Grecs gardaient Bari, Gallipoli, Tarente, Brindes, Otrante. Les deux frères songèrent d'abord à la Sicile occupée par les Sarrasins ; Roger la reconnut avec cent soixante cavaliers, et ramena Ben-Hammed exilé ; puis Robert et Roger partirent ensemble. Roger pria son frère de le regarder faire, et avec trois cents soldats, il força Messine et fit reculer les habitants jusqu'à Palerme. Il poussa jusqu'à Girgenti, et revint en Calabre épouser la fille du comte de Normandie.

Les deux frères s'étaient partagé la Calabre ; mais il fallait achever la conquête de la Sicile. Roger y combattit comme Achille ou Ajax. Assiégé dans Trahina, il n'avait qu'un manteau pour lui et sa femme ; la jeune comtesse de Sicile, la fille d'un grand vassal de France, préparait elle-même la nourriture de son mari et de ses compagnons. Dans une sortie, son cheval fut tué, il recula le visage vers l'ennemi, portant la selle sur son dos pour ne pas laisser un trophée aux Sarrasins, Trahina fut délivrée. Apprenant alors qu'une flotte grecque venait secourir Bari assiégée par son frère, il s'élança sur une barque à la rencontre des Grecs, et prit le vaisseau du commandant. Pendant son absence, son brave neveu Serlon avait péri ; les Sarrasins avaient mangé son cœur pour se communiquer son courage. Robert, uni à Roger, le vengea. La prise de Catane et de Palerme (1074) décida la soumission de la Sicile. Robert n'en garda que Palerme et Messine. Roger eut le reste avec le nom de comte de Sicile. Dès ce moment, les destinées des deux frères furent séparées comme leurs États.

Ainsi se formait, sous la suzeraineté du Saint-Siège, un pouvoir nouveau et fort, ennemi des empereurs, qui devait aider à l'affranchissement de l'Église : c'est alors que s'éleva contre Henri IV la voix toute-puissante de Grégoire VII.

CHAPITRE ONZIÈME

Suite de la seconde invasion. — De La féodalité en France depuis la déposition de Chartes le Gros jusqu'à l'exaltation de Grégoire VII.

Eudes, fils de Robert le Fort avait été choisi pour roi (887) par ses vassaux du duché de France et du comté de Paris ; mais plus d'un compétiteur refusait de le reconnaître. Le plus dangereux n'était pas Arnulf, roi de Germanie, dont il se débarrassa par un hommage, ni Gui, duc de Spolète couronné par le pape et par l'évêque de Langres, ni même le fils posthume de Louis le Bègue, le descendant légitime de Charlemagne. C'étaient surtout les grands vassaux qu'il avait à redouter. La féodalité avait déjà partagé la France en plusieurs royaumes héréditaires. A côté d'Eudes, et avec la même puissance, s'élevaient le comte de Flandre, Baudouin II, le comte de Vermandois Herbert ; le duc de Bourgogne, Richard le Justicier ; le comte de Poitiers, duc d'Aquitaine, Rainulfe II. Les comtes du Maine avaient aussi l'indépendance ; les comtes d'Anjou étaient maîtres d'Angers, de Tours, d'Amboise et du Gâtinais. Il n'y avait que le comte de Toulouse et le comte de Barcelone, qui ne menaçât point : le duc de Gascogne, comme le duc de Bretagne, se souciait peu du roi de France qui l'oubliait¹.

Dans la lutte qui s'engage alors entre le roi et les vassaux, la féodalité ne sait pas elle-même ce qu'elle veut : ennemie du roi, elle le combat, le chasse, mais pour en faire un autre qu'elle chasse à son tour. Eudes plaisait aux Neustriens parce qu'il était Neustrien, et les Carlovingiens étaient des étrangers pour la France. Il venait de vaincre les Normands à Montfaucon (889), rappelant ainsi les exploits de son père, et sauvant l'État qu'il devait gouverner. Cependant le comte de Flandre menaçait, Rainulfe allait se faire reconnaître roi. Une première ligue fut déconcertée par la présence du roi en Aquitaine, et bientôt par la mort de Rainulfe empoisonné. Mais l'archevêque de Reims et le comte de Vermandois, le duc de Bourgogne, le nouveau comte de Poitiers et le nouveau duc d'Aquitaine, tous deux établis par Eudes, lui (893) opposèrent bientôt le fils de Louis le Bègue, Charles le Simple ; c'était un Carlovingien, mais peu leur importait par quels moyens ils détruiraient le roi ; ils demandèrent même et obtinrent l'appui de l'étranger Arnulf.

Eudes, rappelé ainsi de l'Aquitaine qu'il surveillait, n'eut qu'à paraître pour dissiper les amis du jeune Charles. Arnulf ne pouvant faire prévaloir le Carlovingien, cita devant lui les deux compétiteurs ; mais cette première guerre ne finit que par la volonté d'Eudes. Il se résigna à partager avec Charles, et mourut bientôt (898) ne laissant pour héritage à son frère Robert que le duché de France.

Charles le Simple ou le Sot, fut reconnu par tous les vassaux. L'homme incapable qu'ils avaient fait roi ne devait pas gêner leur pouvoir. Caché dans la ville de Laon dont le territoire était le dernier domaine royal, il les laissa se guerroyer entre eux, se dépouiller, dépouiller les églises, achever l'oppression des hommes libres, bâtir des châteaux, et profiter de la misère publique. Tout l'effort des Normands tombait alors sur la France, depuis la victoire d'Arnulf sur la Dyle, et pendant le règne respecté du grand Alfred d'Angleterre. Quelques victoires de Richard de Bourgogne, du comte de Poitiers, de Robert, duc de France, ne pouvaient rien contre l'opiniâtreté de Rollon. Ce chef barbare avait déclaré qu'il voulait demeurer à Rouen et *en faire sa maître-ville*. Il établissait en Neustrie des

¹ Voyez sur ces principautés féodales, les *chroniques* de saint Bertin, de saint Bénigne, et les *Gesta consulum andegavensium*, apud Achery.

colonies scandinaves, et s'avancait au pillage dans toutes les directions. De toutes parts s'élevaient les cris de la détresse ; au milieu du désespoir, on accusait le roi des trêves conclues avec les Normands, comme d'une connivence avec les païens. A la fin tous reconnurent que la paix était nécessaire à toute condition. On traita avec le pirate à Saint-Clair sur Epte (912). Rollon reçut toutes les terres qui ont formé la province de Normandie, sous le nom de duché, relevant de la couronne de France, et la Bretagne à titre d'arrière-fief ; il se fit chrétien, épousa la fille du roi et rendit hommage au roi par un envoyé. Ce traité suffit à justifier Charles du titre de *simple* ou de *sot* : les ravages cessèrent ; une féodalité sévère qui subordonnait au duc tous ceux qui possédaient des terres dans son duché, une police impitoyable qui a immortalisé le nom de Rollon, continrent dans une vie sédentaire l'ancienne activité des pirates. Un autre résultat fut aussi préparé pour l'avenir. Charles donna à Rollon la vieille querelle de la souveraineté de Bretagne, ce que ni lui, ni ses prédécesseurs n'avaient su faire ; mais ses desseins étaient que si Rollon en pouvait venir à bout, il gagnerait peur le moins ladite obéissance, tenance et arrière-fief qui ne lui coûterait guère, et ne pouvait qu'il ne gagnât en la partie ; et quand il y eût perdu son gendre en la querelle, c'était ce qu'il souhaitait ; il eût repris la Normandie, et retrouvé l'hommage de la Bretagne, et s'il n'y eût rien fait, il pensait bien que ce n'était ni perdu ni gagné, et qu'aussi bien n'en était-il nullement reconnu, et parce qu'il demeurait en l'état précédent¹. Ce que Charles le Simple espérait alors s'est accompli au temps de Philippe-Auguste.

Le pauvre roi venait d'acquérir la Lorraine, par la mort de Louis l'Enfant, et il répétait que ses domaines étaient agrandis, il datait ses actes de cette formule : *Depuis l'acquisition d'un plus grand héritage* ; triste héritage cependant qu'il ne put défendre ni contre les vassaux ni contre l'invasion. Rainier, qui l'avait appelé, conserva le duché comme duc amovible et le transmit à son fils Giselbert (911) sous la suzeraineté de Charles. Bientôt les Hongrois se montrèrent en Lorraine (919). Charles appela vainement à son aide ses vassaux de France ; l'archevêque de Reims seul amena quinze cents hommes ; la Lorraine ne touchait pas les Français, et déjà ils conspiraient contre Charles.

On ne comprend guère leur mécontentement ; ils se plaignaient d'un favori, d'Haganon qui les empêchait d'arriver jusqu'au roi, et pourtant qu'avaient-ils à faire avec le roi ? Ils étaient maîtres chacun chez soi ; il vaut mieux croire qu'un Carolingien, ami des Allemands, commençait à leur faire ombrage. Ils vinrent donc à Soissons (920), et rompant devant lui des butins de paille gela tenaient à la main, ils déclarèrent qu'ils ne le voulaient plus pour roi, L'archevêque de Reims, Hérivée, lui obtint une année de grâce, en promettant que le roi se corrigerait.

Mais Charles garda Haganon, fit à Bonn un traité avec le roi de Germanie, où tous deux promettaient de vivre en bonne intelligence, retira à Hérivée la charge de chancelier. Le vassal le plus puissant était le duc de France. Robert, ne pouvant entraîner Rollon, s'entendit avec le nouveau duc de Bourgogne Raoul, et d'autres seigneurs, et fut proclamé roi. Charles le Simple tomba alors. A la bataille de Soissons (923) il tua bien Robert, mais fut vaincu par le fils de Robert, Hugues le Grand. Rollon ne put le secourir, et il s'enfuit en Lorraine.

Le titre de roi était si misérable que les grands vassaux n'en faisaient un jeu. On dit que Hugues qui pouvait le prendre n'en voulut pas, et laissa le choix à sa

¹ D'Argentré, *Histoire de Bretagne*.

sœur Emma qui avait épousé Raoul, duc de Bourgogne. *Emma aimait mieux baiser les genoux de son mari que ceux de son frère*, et Raoul fut roi : le comte de Vermandois qui le reconnaissait aussi, attira Charles le Simple dans un piège et l'emprisonna.

Raoul, comme Eudes, lutta longtemps contre les vassaux et contre les barbares. La Lorraine passa au roi germain. Les Hongrois vinrent deux fois et s'avancèrent jusqu'à l'Aisne et à la mer (923-926). Dans ce danger Raoul ne pouvait s'affermir que par des concessions aux grands vassaux. Son allié, le duc de France, céda lui-même aux Normands quelques villes, Pour avoir refusé le comté, de Laon au comte de Vermandois, Ruerai fut menacé un moment de Charles le Simple que Herbert remettait en évidence, et s'en délivra par une promesse. Charles, captif pour toujours, termina sa vie au palais d'Attigny.

Une paix générale conclue en 935 entre les rois de France, de Germanie, de Bourgogne, profita peu à Raoul ; il mourut en 936. La France n'eut pas de roi pendant quelque temps. *J.-C. régna dans l'attente d'un roi* ; c'était la formule de date des actes publics. Enfin les ducs de Normandie et de France Guillaume Ier et Hugues le Grand, rappelèrent du pays des Anglo-Saxons le fils de Charles le Simple, Louis d'Outremer. Mais ils ne voulaient point le laisser maître. L'archevêque de Reims obtint, en le couronnant, le comté Reims pour lui et ses successeurs avec tous les droits régaliens. Hugues se fit promettre la Bourgogne, alors partagée, et l'obtint tout entière quelque temps après. Bientôt Hugues et le comte de Vermandois, réclamant le comté de Reims, appelèrent le roi de Germanie Otton Ier et lui firent hommage. Heureusement Otton n'avait pas le temps de prendre la royauté de France.

La mort d'Herbert et du Normand Guillaume, semblait donner quelque repos à Louis IV. Le comté de Vermandois divisé perdait de son importance. Louis venait prendre à Rouen le fils de Guillaume, le jeune Richard, pour l'élever comme son fils. Mais tandis qu'il allait au midi chercher l'hommage du prince des Goths¹, l'indomptable Hugues excitait les Normands qui chassèrent de Rouen la garnison laissée par Louis. Bientôt le jeune duc échappa. On disait que par le conseil du comte de Flandre, le roi devait lui couper les jarrets, le tenir en prison et faire la guerre aux Normands pour les renvoyer en Danemark. Le roi ne put se venger, quoique réconcilié un moment avec Hugues. Les tuteurs de Richard appelaient à leur aide d'autres pirates scandinaves. Louis IV, attiré à une entrevue, faillit être pris, se sauva à Rouen où on le retint prisonnier ; racheté par Hugues, il passa dans une autre captivité sous la garde Thibaut le Tricheur, comte de Blois.

Le roi de Germanie menaçait : Hugues rendit la liberté au roi, mais après s'être fait céder la ville de Laon. Le roi traita avec le duc de Normandie, en lui cédant de nouvelles terres depuis l'Andelle jusqu'à l'Epte, et peut-être jusqu'à l'Oise. Alors il fut réglé que le duc de Normandie ne devait au roi de France aucun service militaire, et qu'il ne lui en rendrait pas, à moins que le roi ne lui donnât en France un fief qui exigeât ce service. Voilà pourquoi, dit un historien du XIIIe siècle², le duc de Normandie se contente de faire hommage de son duché au roi de France et de lui promettre fidélité sur sa vie et sur le fief qu'il possède, de même aussi le roi de France promettre fidélité sur sa vie et sur tout ce qui lui appartient : ainsi toute la différence qui est entre eux, c'est que le roi ne fait pas hommage au duc, comme le duc le fait au roi.

¹ Voyez M. Desmichels, t. II, p. 634.

² *Inter script. Normann.*

Louis d'Outremer, mal secouru par Otton, et par le comte de Flandre Arnoul, eut donc raison de venir, en 948, au concile d'Ingelheim, demander protection à l'Église. Il disait : *Le comte Hugues s'est emparé de moi, refilé déposé et emprisonné durant une année entière, et enfin je n'ai obtenu ma délivrance qu'en remettant en son pouvoir la ville de Laon, la seule ville de la couronne que mes fidèles occupassent encore. Tous ces malheurs qui m'ont accablé, si quelqu'un soutient qu'ils me sont arrivés par ma faute, je suis prit à me défendre, soit par le jugement du synode, soit par un combat singulier.* Le concile excommunia. Hugues, mais ne fit rendre que la ville de Laon à Louis IV, qui mourut en allant soutenir le comte d'Auvergne contre ses vassaux révoltés (954).

Après lui, Lothaire, son fils aîné, fut roi, par le dédain de Hugues, qui refusa pour la troisième fois un titre qu'il avait tant avili lui-même, Hugues étant mort deux ans après, sa vaste succession se divisa entre ses fils ; Otton eut la Bourgogne ; Hugues (Capet) eut le duché de France. Il en résulta quelque repos, pour la royauté, du côté des vassaux français. Mais Lothaire essaya vainement d'en profiter pour reprendre la Lorraine. Charles, son frère, avait accepté de l'empereur Otton II, le duché de Lorraine inférieure ; il s'était fait vassal du roi Germain. Lothaire, irrité, attaquant à l'improviste, manqua de prendre Otton à Aix-la-Chapelle, mais attira sur la France une armée qui vint jusqu'à Paris. Chassé par le roi, et les ducs de France et de Bourgogne, Otton traita encore à son avantage, et le roi Lothaire abandonna la Lorraine (980). Un nouvel effort, pendant la minorité d'Otton III, n'amena qu'une paix désavantageuse à Lothaire.

Les seigneurs français étaient mécontents de l'abandon de la Lorraine. Cependant ils ne chassèrent pas Lothaire. La féodalité avait si bien ruiné la royauté et la race carolingienne, qu'il n'était plus besoin de combattre ; il fallait attendre la fin naturelle des Carolingiens. Hugues Capet ne combattait pas Lothaire, il prenait sa confiance et surtout l'usage de l'autorité sous son nom. Un saint lui avait dit dans une vision : *Toi et les tiens vous serez rois jusqu'à la septième génération.* Lothaire en mourant (986) lui ayant recommandé son fils, Hugues laissa régner Louis V, et ne se décida qu'à sa mort (987), lorsque le seul héritier du titre de roi était Charles de Lorraine, ce vassal du roi germain, haï des Français comme étranger.

II

L'avènement de Hugues Capet semble le même que celui du roi Eudes. Il est élu à Noyon par les vassaux de son duché et sacré par l'archevêque de Reims ; de grands vassaux réclament contre lui, et lui opposent Charles de Lorraine comme autrefois Charles le Simple à Eudes. Mais la ressemblance s'arrête là ; d'abord le duc de Normandie, Richard Ier, l'ennemi de Louis d'Outremer et de Lothaire, ancien tuteur de Hugues, le reconnaît volontiers, et rentre dans le repos jusqu'à sa mort. Les partisans du Carolingien sont Arnoul II, comte de Flandre, et Guillaume IV d'Aquitaine. Mais Arnoul vaincu se réfugie en Normandie et obtient la paix, par la médiation de Richard. Guillaume, attaqué, sauve Poitiers, mais est battu sur la Loire. Charles de Lorraine s'empare ensuite de Laon par trahison, met Hugues en fuite, et s'empare de Reims ; ruais trahi à son tour, il est pris et conduit en captivité pour n'en plus sortir. Hugues ne partage pas comme Eudes, il demeure roi, sans plus de contestation.

Ce n'était pas sans raison que la féodalité avait combattu le duc de France qui se faisait roi. La féodalité ne pouvait vivre qu'avec un roi de Laon, réduit à une ville, quelquefois à son titre seul, réduit à la protection d'un duc de Normandie ou d'un comte de Vermandois, d'un archevêque de Reims ou d'un duc de France. Maintenant la royauté aura au moins la force d'un duché, et elle pourra vaincre si elle attaque les ducs l'un après l'autre ; si elle reste unie à un grand fief, elle deviendra héréditaire par la loi des fiefs. Et c'est ainsi que la royauté s'est fondée en France par les principes féodaux tournés contre la féodalité.

Cependant un long repos succède après l'avènement de Hugues Capet. L'an 1000 approche, chacun règne chez soi, attendant la fin du monde. Le duc de Normandie s'occupe de bonnes œuvres ; celui d'Aquitaine, Guillaume IV, abdique (990), visite les couvents, cherche le plus paisible pour y mourir loin du bruit ; son successeur fait un moment reconnaître pour rois les fils de Charles de Lorraine, mais ne remue pas pour les soutenir. Henri le Grand, frère de Hugues, duc de Bourgogne, honorant l'Église et ses ministres, soulage les malheureux, corrige les abus, maintient l'ordre. Hugues Capet lui-même rendant aux églises le plus qu'il peut, fier de porter la chappe de saint Denis, ne porte jamais la couronne, et se contente d'assurer sa succession à son fils Robert, par le consentement de ses nobles.

L'isolement continue sous le roi Robert (998-1031) ; les affaires privées du bon roi nous font connaître combien les différentes parties de la France étaient étrangères l'une à l'autre. Quand l'excommunication portée par Grégoire V l'eut forcé de quitter sa première femme, il épousa Constance, fille du comte de Toulouse ; alors on s'étonna au nord de la vie des hommes du midi, comme d'une nouveauté. *Ceux que Constance amenait, les plus vains et les plus légers des hommes, véritables histrions, annonçaient par leurs vêtements ridicules, le dérèglement de leurs âmes. Ils corrompirent la nation française, autrefois si décente, et la précipitèrent dans toutes sortes de débauches et de méchancetés.* On sait encore toute la méchanceté de Constance : son mari en avait peur. *Ne le dites pas à ma femme*, c'était son mot, quand il faisait quelque bien, on quelque chose que sa femme ne voulait pas.

La terreur générale continue aussi, la même pitié extérieure tâche d'apaiser le ciel. Le bon roi chantait au lutrin faisait des hymnes, s'encourait de pauvres, en nourrissait jusqu'à mille par jour. Les autres en faisaient autant. Le Normand Richard II, surnommé *le Bon*, comme Robert, suppliait l'abbé de Saint-Bénigne de lui amener des religieux de son monastère, pour desservir l'église de Fécamp. Guillaume V d'Aquitaine faisait chaque année un pèlerinage à Rome ou à Saint-Jacques, en Espagne. Il élevait une abbaye en l'honneur de saint Pierre, se préparant ainsi à quitter le monde, comme son père, pour la vie monastique.

Lorsque l'époque fatale fut passée, quand le monde espéra de vivre encore un peu, l'humanité se remit en mouvement ; le bon Robert lui-même fit la guerre. Mais ces mouvements n'ont point d'intérêt ; ces petites guerres de fief à fief n'amènent aucun résultat. C'est le duc de Normandie qui attaque le comte de Blois, et appelle les Danois ; Robert laisse le comte s'accommoder avec Richard. Ailleurs, Henri de Bourgogne étant mort, son beau-fils, Otte Guillaume prétend à son duché ; Robert résigne et s'arde le duché de Bourgogne, mais pour investir Henri, son second fils. Le plus grand mouvement que le roi se donne, c'est une guerre soutenue pour le comte de Flandre, Baudouin le Barbu, contre le roi de Germanie, Henri II ; mais les deux saints firent deux fois (1007-1023) la paix que conserva leur amitié et leurs vertus.

Cependant les Capétiens gagnaient à cette modération, à cette patience qui les faisait oublier. La royauté s'affermisait dans leur famille. Le roi Ruben ayant perdu son els, Hugues, examina lequel des trois els qui lui restaient était le plus capable de lui succéder, et son choix s'arrêta sur Henri¹ ; les grands le soutinrent contre sa femme, et Henri fut couronné pour succéder à son père.

Le long règne de Henri Ier (1031-1060) frappa plus fort ce monde qui dormait et le réveilla. Le nord s'agita pour ou contre la cause du roi. Si les vassaux du midi y restèrent étrangers, ils remuèrent au moins pour leur propre cause. Déjà la Normandie avait pour duc Robert le Magnifique, surnommé le Diable pour sa manière de faire la guerre, Ce diable, succédant au bon Richard, après quelques mois de règne d'un frère aîné, avait annoncé la fin d'un trop long repos. Il avait enlevé la ville d'Évreux son frère, battu l'évêque de Bayeux ; rétabli Lecomte de Flandre chassé par son fils. Sa maxime était qu'il fallait pousser la guerre à outrance pour la terminer vite, ou ne pas la commencer. Il se faisait un jeu des affaires du ciel, comme des affaires de la terre. Dans un pèlerinage à Jérusalem, fatigué d'une longue route, comme il était porté en litière par quatre Maures, un Normand le rencontrant lui demanda ce qu'il fallait dire au pays : **Tu diras que tu m'as vu porter en paradis par quatre diables**. Du reste, il fut fidèle à l'alliance des ducs normands avec les Capétiens. La reine Constance préférait à Henri son autre fils Robert ; elle armait pour lui le comte de Flandre, et Eudes, comte de Blois et de Chartres, héritier du comté de Troyes. Les secours de Robert le Diable sauvèrent Henri. Il battit son frère à Villeneuve-Saint-Georges, obligea sa mère au repos ; mais il donna à son frère le duché de Bourgogne, et céda au duc de Normandie le Vexin français. L'activité de Henri lui assurait la couronne, il la conserva par le même moyen. Eudes, son second frère, voulant aussi un duché, s'entendait avec les comtes de Blois, de Valois, de Champagne. Eudes fut pris et enfermé, ses complices battus, quelques-uns pris et dépouillés. Ainsi commençait la lutte du roi et de la féodalité, pour se terminer par le triomphe du roi.

Mais la résistance devait être longue et difficile ; deux grandes provinces allaient soutenir la lutte contre le roi, la Normandie et l'Aquitaine. Henri Ier contribua lui-même à la puissance des ducs normands ; il avait (1035) cédé le Vexin français, il se tint encore le fils de Robert le Diable, Guillaume, contre des seigneurs rebelles, et les battit lui-même au Val-des-Dunes, entre Caen et Argentan (1047). Au midi, les ducs d'Aquitaine, après quelques guerres sans résultat contre les comtes d'Anjou, venaient d'acquérir le duché de Gascogne (1052), et les montagnards des Pyrénées se joignaient de nouveau aux Aquitains, comme au temps de Waïfre. Henri essaya vainement d'affaiblir plus tard le duc normand (1053) ; battu deux fois, il se hâta de faire couronner son fils Philippe pour lui assurer sa succession.

Philippe Ier, roi à sept ans (1060), sous la tutelle de Baudouin V de Flandre, et peut-être trahi par son tuteur, ne s'opposa point à l'expédition de Guillaume le Conquérant en Angleterre. Tandis qu'il acquérait le Gâtinais, par une cession du comte d'Anjou, et jurait de tenir la terre aux us et coutumes qu'elle avait été tenue (1068), le duc normand devenait roi des Anglais. Philippe ne put même soutenir le fils de son tuteur, Arnoul III, contre Robert le Frison, envahisseur de la Flandre, et épousa Berthe, elle de Robert (1071). Le duc de Normandie avait promis, dit-on, de tenir l'Angleterre comme fief de la France. Il allait maintenant

¹ Radulphe Glaber.

refuser l'hommage pour la Normandie, et la lutte du roi et des vassaux de France devait être la rivalité de la France et de l'Angleterre.

CHAPITRE DOUZIÈME

**Seconde invasion. — Lutte des Anglo-Saxons contre les Danois.
— Egbert, Alfred, Canute, Guillaume le Conquérant.**

Au lieu d'une histoire variée, comme dans rem-pire carlovingien, où l'invasion se mêle aux querelles des princes et au démembrement féodal, il n'y a dans l'histoire des Anglo-Saxons, qu'un seul fait, un seul intérêt, la résistance à l'invasion. L'heptarchie s'efforce de s'unir pour opposer l'union d'un grand peuple aux ennemis du dehors. La lutte sera donc plus longue, et les barbares ne prévaudront qu'après trois siècles. Mais leur victoire sera complète ; au lieu d'une province comme la Hongrie ou le duché de Normandie, qui devaient disparaître un jour, ils prendront tout le pays des Anglo-Saxons, pour y fonder une royauté nouvelle qui dure encore.

Egbert, le protégé de Charlemagne, commença la réunion et la résistance. Après neuf ans de repos (800-809), il attaqua les Bretons de Cornwall, conquiert les royaumes d'Essex et de Kent (823) ; il combattit les Merciens pour délivrer les Estangles, soumit les rois de Mercie au tribut et au serment de fidélité, et, s'avançant vers la Northumbrie 7 reçut des otages et fut reconnu pour suzerain (828). Quelques-uns des peuples tributaires gardèrent encore des rois, mais Egbert était leur maître ; il était vraiment Bretwalda, et devait transmettre ce titre à ses successeurs au royaume de Wessex. Un ancien auteur l'appelle encore *monarque de la Bretagne*.

Il montra alors comment on pouvait repousser les Danois ; les barbares avaient pillé l'île de Shepey (832) ; Egbert réunit tous les peuples de l'heptarchie à Londres, et malgré l'habileté des Danois, alliés des Bretons, il les vainquit dans un grand combat sur les côtes du Wessex. Son successeur, Ethelwulf, chef du pays comme lui, établit dans tous les districts maritimes, des officiers pour rassembler les habitants à la première alarme, et s'opposer au débarquement des barbares : successivement vainqueurs et vaincus, les Danois se lassèrent pour dix ans, et se joignirent à ceux qui menaçaient l'empire carlovingien, mais ils revinrent en grand nombre en 851. Trois cents vaisseaux remontaient la Tamise ; Londres, Canterbury étaient pillées ; mais Ethelwulf les battit à Okeley ; ce fut la plus sanglante défaite des Danois ; vaincus encore dans le Devonshire et sur les côtes de Kent, ils disparurent, laissant à cette année le nom d'*année prospère*. Bientôt une nouvelle précaution fut prise : dans une assemblée des thanes du Wessex, il fut réglé que le dixième de chaque manoir serait ajouté aux possessions de l'Église : un conseil des États tributaires accepta cette obligation, et en retour, le clergé anglo-saxon désigna le mercredi de chaque semaine, comme un jour de prières publiques contre les Danois.

Jusque alors rien n'avait réussi aux Danois. Ethelwulf leur vainqueur avait pu quitter son royaume, visiter le roi de France, Chartes le Chauve, visiter Rome où il fit couronner d'avance Alfred, son plus jeune fils ; il avait pu encore diviser ses États (858) entre ses deux fils, Ethelbald et Ethelbert, dont l'un régna sur le Wessex, et l'autre sur Essex et Kent ; ce partage n'avait pas été un danger pour les Anglo-Saxons. Ethelbert, qui bientôt régna seul, et que d'anciennes chroniques appellent le *conquérant invincible*, punit le pillage de Winchester par une brillante victoire ; Regnar Lobrog, l'audacieux roi de la mer qui avait pillé Paris, débarqua en Northumbrie où Osbert et Ælla se disputaient le trône, mais il fut pris par Ælla et livré aux serpents. Les Anglo-Saxons triomphaient.

Mais Regnar, tandis que les serpents le dévoraient, dédaignant le mal et *souriant à la mort*, avait dit que les fils du sanglier vengeraient leur père. Ethelred Ier

(866) venait de succéder à son frère Ethelbert, quand Inguar et Ubbo, fils de Regnar, apparurent en Estanglie. Ils apportaient ce magique étendard que leurs sœurs avaient tissé, ce corbeau qui déployait les ailes quand les Danois devaient vaincre. Ils avaient pris York. Osbert et Ælla ne purent les y forcer ; Osbert tué Ælla fut pris, et Inguar et Ubbo torturèrent avec une joie exquise le meurtrier de Regnar, comme l'aigle qui se venge en déchirant la chair jusqu'aux os. On découpa ses côtes, on arracha ses poumons par les ouvertures ; on couvrit de sel ses blessures saignantes. Ainsi finirent les rois de Northumberland ; les Danois, maîtres des côtes méridionales de la Tyne s'y arrêtèrent pas.

Le roi tributaire de Mercie appela vainement Ethelred. Nottingham reprise n'empêcha pas de nouvelles courses ; la Mercie ravagée pendant six mois, vit périr ses monastères les plus riches, torturer les moines, outrager les religieuses ; le roi mercien, espérant que le torrent passerait comme il était venu, avec rapidité, se tournait contre les Bretons. De la Mercie, les Danois se jetèrent sur les Est-Angles ; le roi Edmond, réduit à ses seules forces, les licencia et se retirait dans un château quand il fut pris et conduit à Inguar. Il rejeta des offres contraires à sa foi ; on eut beau l'attacher nu à un arbre, le déchirer de coups de fouet, lui percer de flèches les bras et les jambes : le martyr ne céda pas, et sa tête fut tranchée. L'Est-Anglie passa au chef danois Gothrun, et tandis qu'Inguar retournait en Northumbrie, d'autres plus aventureux s'approchèrent du Wessex.

Le bretwalda, Ethelred, résista assez heureusement et gagna la bataille d'Escesdune par la valeur d'Alfred. Alfred (871), successeur d'Ethelred, n'ayant pu vaincre une seconde fois, paya la retraite des Danois. Le roi de Mercie leur offrait des sommes considérables, s'ils voulaient traverser son royaume sans le ravager ; ils acceptèrent l'argent et pillèrent le monastère de Repton, le plus vénéré des Merciens, chassèrent le roi et mirent à la place un de ses thanes. Le misérable, esclave des Danois, se dévoua à les enrichir ; tant qu'il eut quelque chose à prendre pour eux, ils le laissèrent roi, puis lui ôtèrent les insignes de la royauté et le firent périr dans les tortures ; la Mercie n'eut plus de roi.

Il ne restait aux Anglo-Saxons que les districts au sud de la Tamise, et au nord de la Tyne. En 875, Halfdene acheva la conquête de la Northumbrie, marquant son passage par l'incendie des couvents, et les restes mutilés de ses victimes, puis de retour en Bernicie, il la partagea aux Danois, les invitant à l'agriculture. En même temps, Gothrun attaquait le midi ; Alfred, trop confiant, fut vaincu. Il avait d'abord équipé une marine, triomphé des Danois sur mer, et forcé Gothrun à sortir de Wessex ; mais le rusé chef de pirates, attaquant inopinément pendant l'hiver, au lieu de célébrer ses victoires par des fêtes, s'empara de Chippenham. Alfred, déconcerté, renvoya ses thanes et chercha une retraite dans le district de Sommerset : rien ne résista plus à la férocité danoise. Quelques vaincus s'enfuirent sur la côte de France ; d'autres, pour rassasier le vainqueur, livrèrent une partie de leurs biens, et se soumirent. Alfred se cachait, demandant l'hospitalité aux plus pauvres, tandis qu'un eolderman fidèle, errant comme lui, cherchait des partisans et des troupes contre les Danois.

Les Danois n'eurent pas le temps d'affermir leur conquête. Les Anglo-Saxons connurent bientôt la retraite de leur roi ; ils y venaient en grand nombre. C'était une île au milieu de marais. Alfred en sortant avec les siens, tombait sur des partis détachés de Danois, et rapportait leur butin. Il bâtit bientôt un pont pour joindre son île à la terre ferme, et un fort pour la défendre.

Cependant Ubbo, reparaisant avec une flotte nouvelle, ne pouvait forcer le château de Kinwith, il perdait le *corbeau*, et les Anglo-Saxons reprenaient

courage de tous côtés. Alfred sortit de son île, il donna rendez-vous aux siens à la pierre d'Egbert (Brixton) et fut salué comme le vengeur de la patrie. Mais déjà Gothrun les avait aperçus. ; il convoquait ses Danois et les rangeait en bataille. Le combat fut long, et digne de la valeur des deux peuples ; à la fin les Danois plièrent ; mais la vengeance anglo-saxonne n'étant pas complète ; ils poursuivirent les fuyards ; puis, traçant des lignes autour du camp ennemi, ils enfermèrent les Danois. Gothrun ne pouvait échapper. Il lutta quinze jours contre le désespoir et la faim ; alors il parla de capituler. Les conditions étaient la délivrance des Anglo-Saxons (878). Gothrun et les principaux chefs durent embrasser le christianisme, évacuer leurs conquêtes, livrer des otages, garantir le traité par un serment. Gothrun se fit baptiser avec trente de ses officiers, prit le nom d'Athelstan, et de retour en Mercie, il ordonna aux siens de cultiver la terre. Au bout d'un an, il retourna dans son royaume d'Estanglie. Nul chef barbare n'a mieux observé sa parole. Un traité ayant déterminé les limites des deux royaumes, et donné pour séparation la Tamise, la source de la Lee et le cours de l'Ouse jusqu'à son embouchure, Gothrun ne réclama rien au delà, et refusa de se joindre aux efforts d'Hasting, qui lui promettait de nouvelles conquêtes. Par un second traité, Alfred et Gothrun s'engagèrent à propager la religion chrétienne, et à punir l'apostasie, les lois danoises furent assimilées aux lois saxonnes, et les deux monnaies eurent également cours pour le paiement des amendes. Les Danois de Gothrun, civilisés par son exemple, s'attachèrent au sol nouveau comme à leur patrie, et le défendirent eux-mêmes contre les autres Danois.

Alfred commençait à mériter le nom de *Grand*, il le mérita mieux encore par son administration. Il partagea la population entre la défense et la culture des terres. Les habitants des villes et des cités furent chargés de les défendre sous les ordres d'un délégué du roi (*king's grevefa*). Le reste du peuple, partagé en deux classes, faisait alternativement le service, sous les ordres du roi, ou de l'eolderman du comté. Il fit dresser le plan des côtes et des rivières navigables, et construire des châteaux partout où l'ennemi pouvait débarquer. Sa marine s'agrandit, ses vaisseaux plus longs que ceux des Danois eurent un pont plus élevé ; un nombre de rameurs proportionné au poids des vaisseaux en facilitait la manœuvre, et une sage distribution de flottes dans les ports prévint toutes les attaques.

Les frontières étant assurées, Alfred s'occupa de l'administration intérieure, de la justice d'abord. Les ordonnances d'Ethelbert, d'Ina, d'Offa, rassemblées et modifiées, formèrent un nouveau code. Chaque *shire* ou *comté* eut son *shiremote* (tribunal du comté), assemblé deux fois par an, sous la présidence de l'évêque ou de l'eolderman. Tous les thanes y assistaient, mais quand il fallait de plus fréquentes réunions, un *shirereve* (shérif), convoquait douze prud'hommes qui prononçaient avec lui. Le roi lui-même, deux fois par an, appelait à son *wittenagemot* les évêques et les abbés, les *earls* ou comtes et les *thanes* qui possédaient quarante hydes. Il délibérait avec eux sur les affaires du royaume. Là il recevait les appels contre les magistrats inférieurs, punissant avec sévérité les prévarications : quarante-quatre magistrats furent exécutés dans l'espace d'un an pour des jugements iniques ou irréguliers. Ainsi la tranquillité se rétablit ; le vol ou l'assassinat contenus par un actif châtiment, devinrent rares, et l'on répéta à la louange d'Alfred, ce qu'on avait déjà dit de Théodose, de Théodoric le Grand, d'Edwin ; que des bracelets furent suspendus sur une route, et que personne n'osa les prendre. Plus tard on a dit la même chose de Rollon.

L'invasion des Danois avait détruit les monastères, et avec eux la civilisation. Alfred attira donc des étrangers savants de la Mercie, de la Vieille-Saxe. Asser de Saint-David, engagé par des présents considérables, promit de résider auprès du roi, pendant six mois de l'année. Agiter a été l'historien, le panégyriste d'Alfred. L'archevêque de Reims, Hincmar, lui envoya Grimbald, le prévôt de Saint-Omer. Alfred avait alors trente-neuf ans ; à peu près à cet âge Charlemagne avait appris à lire ; Alfred s'appliqua dès lors à l'étude de la littérature romaine. **Je me suis souvent étonné, disait-il, que les illustres savants qui ont fleuri chez les Anglo-Saxons, aient lu tant de livres étrangers, sans penser à les traduire dans notre langue.** Il se mit lui-même à l'œuvre traduisit l'histoire de Bède, et l'*Épitomé* d'Orose, le *Traité de la consolation* de Boèce, et la *Pastorale* de Grégoire le Grand ; faisant ainsi connaître aux Anglo-Saxons leur histoire, et celle des peuples anciens, à tous les hommes leurs devoirs, au clergé les ordres d'un grand pape pour son instruction. Chaque évêque reçut une copie de la *Pastorale* traduite, et dut la conserver avec soin pour l'usage de son clergé. En même temps de nombreuses écoles s'ouvrirent. Les enfants des hommes libres devaient apprendre au moins à lire et à écrire ; le latin était imposé à ceux qui aspiraient aux fonctions ecclésiastiques.

Le revenu d'Alfred se divisait en deux parts. L'une, divisée en trois lots, payait ses ministres et ses domestiques, les étrangers qui le visitaient, les nombreux ouvriers qui bâtissaient des palais. La seconde moitié, divisée en quatre lots, fournissait aux écoles, à deux monastères, l'un de femmes, sous la direction de sa fille, l'autre d'hommes étrangers qui devaient enseigner de nouveau la vie monastique, oubliée pendant l'invasion, en troisième lieu aux indigents, enfin aux nombreuses aumônes qu'il répandait sur les églises du pays de Galles, de la Northumbrie ; de l'Armorique, de la Gaule. On dit même que ses aumônes allèrent chercher les chrétiens de Jérusalem et de l'Inde.

C'est un curieux spectacle que cette invasion vaincue et réparée, cette renaissance des lettres et des arts alors que les lettres et les arts disparaissaient du Continent, et ce roi, puissant et magnifique, renouvelant Charlemagne, au moment où l'œuvre de Charlemagne subsistait, sans retour et sans vengeance, tous les malheurs de l'invasion. De tristes prévisions n'affligèrent pas les dernières années d'Alfred. Suzerain des Danois de l'Estanglie et du Northumberland, maître absolu de la Mercie qui n'avait plus de rois, il en donna le gouvernement à son gendre Ethered, et reçut l'hommage des rois gallois fatigués de leurs dissensions. Hasting ne put réussir à se faire un royaume, lorsque de nombreux *hommes du nord* rassemblés dans le port de Boulogne et embarqués sur trois cents vaisseaux, abordèrent sur deux points de la domination anglo-saxonne (893). Gothrun, le fidèle allié d'Alfred, était mort, et les Danois établis se révoltaient. Mais une lutte de trois ans sauva Alfred ; il força Hasting au départ, malgré ses perfidies ; vainquit les Normands qui restaient après Hasting, et les obligea à recevoir un établissement en Estanglie, ou à fuir. De petites escadres qui parurent ensuite furent punies par de sanglantes défaites et l'exécution de leurs chefs.

Alfred mourut l'an 900. Le dixième siècle s'ouvrait donc plus favorable Anglo-Saxons qu'aux autres peuples. Alfred avait réduit les Danois au repos et à la culture des terres, sous son autorité, mais il ne les avait pas chassés. La Mercie était gouvernée par un eolderman à peu près indépendant, comme les grands vassaux de France, l'union n'était pas complète ; mais Edouard Ier, fils d'Alfred, la décida ; il abolit le gouvernement national de la Mercie qui fut réunie à la couronne, il soumit les Danois de l'Estanglie, et déjà les Danois et les Angles du

nord lui offraient de le reconnaître, quand il mourut (924) ; son œuvre fut achevée par Athelstan, son fils aîné.

Athelstan chassa les chefs danois de la Northumbrie, rasa le château d'York, effraya le roi d'Écosse, Constantin, qui reconnut sa suprématie, intimida les Bretons de Galles, borna leurs vassaux à la rive gauche de la Wye, leur imposa un tribut de vingt livres d'or et de trois cents livres d'argent, refoula les Bretons de Cornwall au delà du Tamar, et convoqua dans un lieu nommé Eadmote, tous les princes écossais, cambriens et bretons ; ils placèrent leurs mains dans les siennes, et lui prêtèrent serment comme les vassaux à leur lord (seigneur). En vain une expédition étrangère menaça cette grande suprématie. Anlaff (937), fils du dernier roi danois de Northumbrie, parut dans les États de son père ; cinq nations formaient son armée ; Norvégiens, Danois, Écossais, Irlandais et Bretons ; mais cent bannières flottaient au-dessus de l'armée d'Athelstan, chaque bannière était défendue par mille guerriers. La bataille se donna à Brunanbourg. *Jamais, depuis l'arrivée des Saxons et des Angles, ces artisans de la guerre, on n'avait vu un pareil carnage en Angleterre.* Anlaff échappa, mais en laissant sur le champ de bataille cinq rois de la mer. Alors les hommes du nord saluèrent Athelstan du nom de *Conquérant*, les chefs danois avaient disparu, les princes bretons vivaient soumis. Tandis que les royaumes du continent perdaient l'unité par le démembrement féodal, l'heptarchie réunie ne portait plus qu'un nom : Athelstan se nommait lui-même roi d'Angleterre.

II

La tranquillité qui commence alors pour soixante ans, rarement troublée par quelques efforts des barbares, ne fut pas sans gloire au dedans, ni même au dehors. Athelstan, respecté du roi de Norvège Harold Harfager, reçut de lui un magnifique vaisseau, aux voiles de pourpre, à l'éperon couvert de plaques d'argent, garni à l'intérieur de boucliers dorés. Il éleva le fils d'Harold, Haco, qu'il mit ensuite en possession du trône de Norvège, et le fit accompagner de missionnaires chrétiens. Il avait reçu le fils de Charles le Simple, son neveu, et le renvoya au trône de France, quand les grands vassaux le redemandèrent. Enfin les Bretons de l'Armorique, menacée par les Normands de Rollon, fuyaient en Angleterre. Là fut élevé le petit-fils d'Alain le Grand, qui revint défendre la Bretagne et la maintenir indépendante. Déjà Hugues le Grand avait demandé en mariage une sœur d'Athelstan ; il l'avait obtenue par de magnifiques présents : des chevaux, des parfums, des bijoux, des reliques, l'épée du grand Constantin, et la lance de Charlemagne. Henri l'Oiseleur en demanda une autre pour son fils Otton, la quatrième épousa un prince d'Aquitaine.

Edmond, frère d'Athelstan, dans un règne de six années (940-946) consolida cette royauté en réduisant les cinq bourgs de Mercie, dont il chassa les Danois pour les remplacer par des colons anglais, et en combattant les Northumbres. Ce peuple mixte, d'origine saxonne ou danoise, toujours prêt à la révolte, avait encore reçu Anlaff et Reginald qui se disait roi d'York. Forcés tous deux au baptême par Edmond, ils voulaient se révolter après son départ, et furent chassés par l'archevêque d'York et l'eolderman de Mercie, mais il fallait un dernier coup aux Northumbres. Edmond étant mort assassiné, son frère Edred fut couronné, à la place de ses fils trop jeunes pour *gouverner le quadruple royaume des Anglo-Saxons, des Northumbres, des païens et des Bretons.* La

Northumbrie, aidée encore par les Danois, reconnut pour roi un exilé de Norvège. Edred ravagea le pays sans pitié, mit aux prises Anlaff et le nouveau roi, les détruisit l'un par l'autre, enferma l'archevêque d'York dont la fidélité était suspecte, emmena les nobles northumbres, divisa la Northumbrie comme le reste de l'Angleterre, en comtés, districts et cantons, et fit un comte de Northumberland, sous les ordres du roi.

La délivrance était complète ; l'ennemi du dehors vaincu suspendait pour longtemps ses menaces. Edred finit son règne dans la paix, relevant les monastères, et donnant sa confiance à Dunstan, l'abbé de Glastonbury. Le repos qu'il avait établi ne fut troublé à l'intérieur qu'après sa mort (955), lorsque régna son neveu Edwy, fils aîné d'Edmond. Débauché furieux, ennemi de tous les amis d'Edred, prodigue effronté, Edwy ne pardonna pas à Dunstan qui lui reprochait sa rapacité et ses vices¹, et l'exila ; tandis que les West-Saxons le supportaient parce qu'il descendait de Cerdic, les autres nations se soulevèrent ; Edwy ne put vaincre les Merciens ; son frère Edgar fut reconnu roi dans la Mercie et dans la Northumbrie, et bientôt la mort d'Edwy lui donna le Wessex (959).

Edgar a été surnommé *le Pacifique*. Son règne semble en effet la pacification de tous les maux, et l'organisation des peuples soumis et de la royauté. Dunstan, rappelé de l'exil, devint archevêque de Cantorbéry, et fut chargé de la réforme du clergé.

D'abord Edgar répara la tyrannie d'Edwy, annula ses actes, satisfit les thanes offensés. La population northumbre, pour être vaincue, n'était pas moins mêlée de Danois impatients. Edgar divisa le Northumberland en deux comtés plus faibles qu'un seul, et plus faciles à surveiller et à contenir ; dans un wittenagemot, à York, il laissa aux Danois leurs coutumes, en soumettant les Angles du pays aux statuts qu'il aurait décrétés avec ses conseillers ; il ajouta qu'il voulait faire vivre en paix le riche et le pauvre dans toutes les parties de ses États, chez les Danois, les Bretons, les Anglais. Il recommanda l'exécution des amendes qu'il avait imposées pour les différents crimes. Mais il ne se fiait pas encore à la fidélité de ces Danois de Northumbrie, qui l'avaient fait roi, et dont il aimait les mœurs ; il prévint leur défection, par l'entretien de flottes nombreuses sur les côtes, toujours prêtes contre les rois de la mer, et lui-même visitait souvent par mer les différentes parties de ses États. Il voyageait aussi sur terre, réformant les abus et les prévarications des magistrats. Il fit cesser les querelles de famille, et les força à céder aux décisions des tribunaux. La monnaie recouvra son poids et sa pureté ; le vol, puni avec justice, cessa presque entièrement, et les habitants de Thanet, depuis longtemps pirates, furent attaqués par l'eolderman de Kent ; le pays fut ravagé, et les plus coupables punis sans jugement. Enfin des loups nombreux ravageaient l'Angleterre. Edgar mit leurs têtes à prix ; chaque noble dut apporter au roi, chaque année, dix têtes ou dix

¹ Nous ne parlons pas ici des rapports du roi avec Ethelgive. Cette histoire, défigurée à plaisir, a été enfin, rétablie par Lingard (toute Ier, note). On ne croit plus que l'archevêque de Cantorbéry, Odon, ait fait marquer cette femme d'un fer rouge, ni qu'il lui ait fait couper les jarrets. L'archevêque l'avait éloignée en vertu d'une loi d'Édouard Ier qui bannissait les femmes de mauvaise vie, et quand elle revint d'Irlande, ce furent les Merciens révoltés qui la tuèrent. Il est assez singulier que dans une histoire de France récente, Dunstan, qui vivait cent ans avant Grégoire VII, soit représenté comme un instrument de la réforme opérée par ce grand pape, et qu'on lui attribue à ce sujet la mutilation d'Ethelgive, alors qu'il était en exil par la volonté d'Edwy, et vivait fort tranquille au monastère de Saint-Pierre, à Gand.

peaux de loups ; le fils aîné du roi devait en apporter cent ; il ne resta pas un loup en Angleterre.

La réforme ecclésiastique, la réparation des maux de l'Église fut plus difficile. La discipline s'était relâchée au milieu de l'invasion ; les monastères détruits, leurs terres, sans propriétaires, avaient passé aux thanes voisins. Edwy avait pillé encore, par haine pour Dunstan. Le clergé libre ne rappelait guère à Dunstan la primitive église ; les clercs autrefois vivaient en communauté, loin des affaires temporelles. L'invasion les ayant dispersés, ils s'étaient partagé les revenus de leurs églises, et de retour dans leurs familles, ils se livraient aux plaisirs, comme les laïques : le célibat ecclésiastique ne s'observait plus avec la même rigueur. Dunstan, primat d'Angleterre, commença par les établissements monastiques. Edgar fut supplié de rendre les terres qui leur appartenaient ; les possesseurs nouveaux consentirent à les vendre, ou les abandonnèrent de bonne grâce. La vie monastique, prêchée par les évêques, protégée par le roi, reprit faveur : on vit s'élever les grandes abbayes d'Ely, de Peterborough, de Thorney, de Malmesbury ; on y accourut de toutes parts. Dunstan s'occupa ensuite du clergé libre. Une commission autorisée par Renie surveilla la réforme. Les prêtres, diacres ou sous-diacres, durent garder la chasteté sous peine de perdre leurs bénéfices ; l'évêque de Worcester réunit en communauté religieuse les chanoines de sa cathédrale ; celui de Winchester, trouvant plus de résistance, appela à son aide le pouvoir royal. la vie monastique l'emporta de toutes parts. Voilà la gloire de Dunstan, il fut en Angleterre le précurseur de Grégoire VII.

Le roi qui opérait tout cela par lui-même ou par sa protection, s'enorgueillissait de son règne heureux et bienfaisant. Il s'appelait lui-même roi des Anglais et de toutes les nations, monarque d'Albion et de tous les rois des îles. Les princes écossais et bretons se reconnaissaient ses tributaires, mais il ne se crut lui-même roi qu'après seize ans, lorsqu'il eut fait le bien. Alors seulement il se fit couronner à Bath. De là il vint à Chester pour recevoir l'hommage de sept rois, les rois d'Écosse, de Cumberland, d'Anglesey et des îles, de Westmoreland, de Galloway, et de trois rois de Galles. On se rendit par eau à l'abbaye de Saint-Jean-Baptiste. Le roi Edgar tenait le gouvernail, et les rois ses vassaux agitaient les rames. Derrière suivaient les prélats et les thanes, dans d'autres barques, et sur les deux rives la multitude frappait l'air de ses acclamations. A la fin de la cérémonie, Edgar dit à ceux qui l'entouraient : *Mes successeurs pourront se croire rois, quand ils commanderont à tant de princes. Mais il n'eut pas d'héritier de son règne. Aucune flotte n'avait été assez orgueilleuse, aucune armée assez hardie, pour venir en Angleterre chercher sa nourriture, tant que ce noble roi vécut. Rois et comtes s'inclinaient devant lui, et faisaient sa volonté ; et sans-combat il avait tout gouverné comme il avait voulu. Mais le régulateur des Est-Angles, la joie des West-Saxons, le défenseur de la Mercie*¹, mourut quelques mois après son couronnement (975) ; et l'Angleterre perdit sa gloire. Jamais tant de calamités ne l'ont accablée qu'après la mort d'Edgar.

III

Une querelle de famille ouvre par un meurtre cette nouvelle époque. Edgar avait deux fils, Édouard et Ethelred, celui-ci né de sa seconde femme. Édouard eut

¹ Fragment d'un poème sur la mort d'Edgar.

d'abord peine à succéder à son père quoique et lorsque l'éloquence de Dunstan lui eut acquis les suffrages de totales les nations, sa belle-mère le fit assassiner : Ethelred devint roi à dix ans (978).

Les rois de France, en acceptant Rollon, avaient mis fin aux ravages des hommes du nord. Les Normands-Français, devenus ennemis de leurs compatriotes, les repoussaient à leur tour. Il n'en fut pas ainsi de l'Angleterre. Les ravages purent recommencer sans qu'Ethelred II trouvât du secours dans ces Danois, établis près de l'Humber et trop favorisés par Edgar. Le premier aventurier qui parut en 980, pilla sans résistance pendant plusieurs années l'île de Thanet, les côtes de Cornwall, l'île de Portland. Un armement plus considérable en 991 fut éloigné par dix mille livres d'argent. Les rois de France avaient connu *l'impôt des Normands* ; le *danegeld*, l'argent des Danois, n'était pas une nouveauté en Angleterre : Ethelred voulut se consoler par ce souvenir de honte.

Mais le danger, toujours renouvelé, paraissait grand. Le wittenagemot ordonna la réunion d'une flotte considérable à Londres soutes ordres de deux eoldermen et de deux prélats. La précaution n'était pas vaine. En 994 parurent Sweyn (Suénon), roi de Danemark, et Olave (Olaüs), roi de Norvège. Avec quatre-vingt-quatorze navires, ils menaçaient la ville de Londres, et pour mieux ravager la terre, ils avaient formé un corps de cavalerie. Ethelred n'osait point résister : il payait déjà 16.000 livres, et cantonnait les barbares à Southampton. Heureusement, Olave, dans une de ses courses avait été converti par un ermite ; il reçut en Angleterre le sacrement de confirmation, promit à Ethelred de ne plus attaquer les peuples chrétiens, et partit ; Suénon affaibli fut obligé de le suivre, mais il ne lui pardonna pas. La rivalité de ces deux hommes permit à Ethelred de respirer. Olave, occupé à la conversion de ses sujets de Norvège, fut attaqué par Suénon ; surpris en pleine mer, trop faible contre des ennemis nombreux, il se précipita dans les flots. Pendant ce temps la flotte d'Ethelred s'emparait de l'île de Man, et en chassait les pirates.

Cependant une nouvelle flotte avait porté la dévastation jusqu'au canal de Bristol ; un *danegeld* de 24.000 livres avait pu seul les éloigner. Ethelred chercha un allié au dehors ; il s'unit aux Normands de France, contre les Northmans de Danemark. Ethelred venait de perdre sa femme ; par la médiation du pape Jean XV, qui fit cesser une vieille animosité, Ethelred épousa Emma, fille de Richard Ier, duc de Normandie. Le traité établissait une paix perpétuelle entre le roi d'Angleterre et le duc normand, entre leurs enfants nés ou à naître : des amendes répareraient les infractions. Aucun des deux princes ne donnerait asile aux sujets ou ennemis de l'autre sans une permission écrite ; ainsi les Danois n'auraient plus le secours des Normands ; mais Ethelred ne se crut pas assez fort par cette alliance. Il tenta une perfidie qui le perdit (1002). Tous les Danois établis dans l'île furent massacrés le même jour, à la même heure. Les églises ne furent pas un asile ; on massacra au pied des autels. La sœur de Suénon, devenue chrétienne, et restée en Angleterre comme otage des traités avec les Danois, vit périr ses enfants, et périt elle-même lentement sous des coups de lance ; mais dans son désespoir, elle dit un mot qui allait s'accomplir : *Dieu vous punira, et mon frère me vengera.*

Suénon les vengea d'abord par une guerre de quatre ans (1003-1007) ; Ethelred, trahi par le gouverneur d'Exeter et par l'eolderman de Mercie n'opposa aucune résistance. Le ravage passa d'un comté à l'autre jusqu'au dernier, chaque village, chaque cité eut son incendie. Le mal ne s'arrêtait pendant l'hiver que pour reprendre avec une force nouvelle au printemps. En quelques lieux le courage

des indigènes faisait obstacle, mais les armées anglaises ne pouvaient tenir en pleine campagne contre les Danois. Suénon cependant se fatigua, et pour se retirer se contenta d'un danegeld de 36.000 livres d'argent.

La seconde vengeance vint deux ans après ; le wittenagemot avait formé une flotte, exigeant un vaisseau de celui qui possédait trois cent dix hides de terre, et de celui qui possédait huit hides, un casque et une cuirasse ; mais la division des chefs ôta bientôt tout espoir. Suénon envoyait alors le féroce Thurchil qui avait un frère à venger. Le Danois ravagea les comtés du sud, prit l'Estanglie, découvrit les marais où fuyaient les indigènes, et revint assiéger Cantorbéry. Un traître mit le Feu à quelques maisons, et tandis qu'on travaillait à l'éteindre, les Danois s'élançèrent par une porte forcée. Les moines, le clergé, les femmes, les enfants, s'étaient enfuis dans la cathédrale, l'archevêque accourait au-devant des barbares pour demander la vie des habitants. Il fut enchaîné et condamné à voir périr son église. Une pile de bois fut élevée le long des murs, et les Danois y mirent le feu en hurlant. Bientôt le feu atteignit le toit, le plomb fondait, les charpentes tombaient embrasées sur les réfugiés, ils voulaient fuir, mais à mesure qu'ils passaient, ils apercevaient leur primat enchaîné et tombaient morts sous les sabres danois. Sept mille avaient péri, huit cents étaient captifs ; on épargnait, encore l'archevêque pour en tirer une forte rançon. Il paya enfin son refus par la mort (1012). Alors Thurchil offrit son amitié à Ethelred pour 48.000 livres ; pour de l'argent, les hommes de quarante-cinq vaisseaux donnèrent serment de fidélité, et obtinrent des terres. On voulait à tout prix mettre un terme à cette lutte inégale : on croyait qu'un homme du nord valait dix Anglais.

Mais à la nouvelle des succès de Thurchil, Suénon avait conçu la pensée de conquérir l'Angleterre. Une flotte magnifique, parée des anciennes dépouilles, entra dans l'Humber (1013). Les Anglais surpris, et ne sachant comment se défendre, reçurent l'ordre d'envoyer des soldats et des provisions à l'envahisseur. Il soumit ainsi les Northumbres, les cinq-bourgs, et tout ce qui est à l'ouest de la Mercie, au nord de Kent ; alors des ordres atroces furent publiés pour la soumission des autres peuples ; ravager le pays ouvert, piller les églises, brûler les villes, tuer par l'épée les hommes et les enfants mâles. Repoussé de Londres, défendue par Ethelred, Suénon appela à Bath les thanes de Wessex, de Mercie, de Northumbrie, et arracha par violence leur serment. Aussitôt Ethelred désespéra ; il recommanda sa femme et ses enfants à son beau-frère, Richard de Normandie et s'enfuit à Wight, et bientôt chez Richard. Cependant ni cette honte, ni ce lâche abandon ne perdaient encore l'Angleterre. Les Anglais ne se croyaient pas vaincus ; Suénon étant mort (1014), ils refusèrent de reconnaître son fils Canute, rappelèrent Ethelred et massacrèrent les Danois ; Canute, contraint de fuir, n'eut que le temps de mutiler les otages anglais ; il leur coupa les oreilles, le nez, les mains, et les laissa tout sanglants sur la côte.

Il était possible peut-être d'achever la délivrance. Les grands se serraient enfin autour du roi, à condition qu'il oublierait les anciennes offenses, et suivrait les avis du grand conseil ; on maudissait la domination d'un étranger. Le fils d'Ethelred, Edmond *Côte de Fer*, semblait capable par sa valeur opiniâtre de repousser loin l'invasion. Thurchil, fidèle depuis qu'il avait reçu des terres, avait combattu contre Suénon. Mais l'insensé Ethelred s'imaginant qu'il suffisait de massacrer, pour être sauvé, se remit à cette œuvre, sans adresse et sans succès : il frappa les Danois établis, sur leurs terres, ou dans les festins et jusque dans les églises ; Thurchil s'enfuit en Danemark ; en même temps Edmond avait levé une armée ; Edric, gouverneur de Mercie, et favori d'Ethelred, en leva une autre, se prit de querelle avec Edmond, et passa à Canute qui

reparaissait. Les efforts d'Edmond furent vains. Roi par la mort de ton père (1016), il lutta pendant un an, livra cinq batailles, sauva Londres, effraya Canute par sa valeur ; mais fut vaincu près d'Ashdown ; alors il traita ; on lui laissa le midi de la Tamise, mais on lui imposa le danegeld pour défrayer le flotte danoise ; et quand il mourut (1017) ses deux fils furent exclus de sa succession ; Canute fut proclamé roi d'Angleterre par toutes les nations.

Canute a été surnommé *le Grand*, et son règne en fut digne. Son habileté le délivra des princes anglais qui pouvaient réclamer ; les deux fils d'Edmond furent envoyés en Suède, et de là chez Étienne, roi de Hongrie ; les frères d'Edmond, Édouard et Alfred étaient en Normandie avec leur mère Emma, ils espéraient peut-être la protection de leur oncle ; Canute demanda et obtint la main d'Emma, s'allia ainsi au duc de Normandie, et convint que les enfants qui naîtraient de ce mariage lui succèderaient en Angleterre. Les grands pouvaient être dangereux, Canute divisa son royaume en quatre gouvernements, prit sous sa juridiction immédiate le Wessex, donna l'Est-Anglie au Danois Thurchil, le Northumberland à Éric, laissa à Edric la Mercie ; mais bientôt Edric se plaignant que sa trahison n'était pas récompensée, Canute le fit mettre à mort avec ses principaux vassaux, coupables peut-être, de complot contre les Danois.

Cependant il ne voulait pas favoriser les Danois, au préjudice des Anglais. Il commençait à comprendre le christianisme, et déplorait les souffrances des vaincus, la rapacité de son père et la sienne. Il renvoya son année danoise, ne retint que trois mille hommes dont il forma sa garde, et répara les maux de l'invasion. L'abbaye de Saint-Edmond, cruellement ravagée par Suénon, fut réparée avec magnificence, et richement dotée, pour devenir la plus grande abbaye du royaume. Une église s'éleva sur le champ de bataille d'Ashdown, pour faire oublier le triomphe des païens. Dans un wittenagemot à Oxford, il confirma les lois d'Edgar, et engagea les thanes anglais et danois à oublier les anciennes injures et à vivre amis éternellement. Dans une autre assemblée à Winchester il fit de nouvelles lois, recommandant aux juges la vigilance dans la recherche des crimes, et l'indulgence envers le repentir. Il ordonnait la pitié pour le faible et l'indigent, que l'oppression ou la misère poussent au crime. Défense de vendre les chrétiens à des étrangers, de peur qu'emmenés en des pays lointains, ils ne perdent leur foi par éloignement ou par crainte ; défense d'adorer les faux dieux, le soleil et la lune, le feu et l'eau, les pierres et les fontaines, les forêts et les arbres ; châtimement à celui qui se mêle de magie, et qui se nomme *ouvrier de la mort*. Le même code distingua et confirma trois sortes de lois, celles des West-Saxons, celles des Merciens, et celles des Danois. Les vassaux du roi ne lui fourniront plus de provisions gratuites ; la table du roi ne sera entretenue que du produit de ses fermes ; enfin aucun lord ne pourra forcer la fille de son vassal à se marier contre son gré. Les Danois et les Anglais devaient observer ces lois, sous peine d'un *weregild* pour la première infraction, de deux *weregild* pour la seconde ; et pour la troisième de la confiscation de tous les biens. Les Anglais s'attachèrent donc à cet étranger qui se naturalisait par sa sagesse, et l'impartialité de son gouvernement ; ils le suivirent en Norvège, et la conquirent pour lui. (voyez ch. XIII.)

Son pèlerinage à Rome fut encore utile aux Anglais. Il obtint de l'empereur Conrad II, qu'à l'avenir ses sujets anglais et danois, pèlerins ou marchands, pourraient traverser l'Allemagne sans subir tous les péages établis dans ce pays, et le pape Jean XIX exempta les évêques anglais des sommes exigées jusque-là quand ils allaient à Rome chercher le *Pallium*. Dans la lettre où il faisait connaître le résultat de son voyage il recommandait encore la justice, l'équité envers les

pauvres : **Je n'ai pas besoin**, disait-il, **d'argent levé par injustice**. On peut donc croire que, partout où il passait, le peuple s'écriât : **Que la bénédiction du Seigneur descende sur Canute, roi des Anglais**.

L'invasion que ce roi de la mer, adouci et devenu chrétien, avait établie en Angleterre, aurait été sans doute définitive, si les fils de Canute eussent voulu lui ressembler. Mais à sa mort (1036), les Anglais et les Danois ne s'entendirent pas ; les conditions du mariage de Canute et d'Emma furent violées ; Hardeknut (Hardicanut), né de ce mariage, devait succéder en Angleterre ; mais le comte anglais Godwin, assura la couronne à Harald, fils aîné de Canute et d'une autre femme. Harald attira Emma et les deux fils d'Ethelred ; fit crever les yeux à Alfred, et força Emma de repasser la mer avec Édouard. Emma, dans sa colère, excita son fils Hordicanut, roi de Danemark contre Harald : mais le roi danois irrita encore plus les Anglais. A son arrivée, il n'avait pas trouvé son frère vivant ; il fit jeter son cadavre dans la Tamise, imposa une taxe exorbitante pour le paiement de sa flotte, et brûla la ville de Worcester, qui refusait l'argent ; mais bientôt il mourut ; il avait reçu avec honneur le dernier fils d'Ethelred, son frère par sa mère Emma ; le jeune Édouard, surnommé *le Confesseur*, fut proclamé roi (1042), et la domination étrangère disparut ; le danegeld fut aboli, toutes les lois confondues sous le nom de *lois communes*, et il ne resta aux Danois que leurs terres.

Cette restauration de la race anglo-saxonne ne prouvait qu'une chose : la haine des Anglais pour les étrangers ; mais l'Angleterre, quoi qu'elle fit, était destinée à une invasion qui ne devait lui laisser que son nom. La Normandie française avait été pour les hommes du Nord une grande station. De là étaient déjà partis les fondateurs du royaume de Naples ; de là devaient partir aussi les conquérants de l'Angleterre. Édouard le Confesseur, élevé en Normandie, avait pris les habitudes normandes ; beaucoup de Normands l'avaient suivi ; on parlait normand pour lui plaire ; on prenait les vêtements, les formules et jusqu'à l'écriture des Normands ; le roi anglais bannissait de son palais les coutumes anglaises. Ce n'est pas qu'il voulût lui-même livrer l'Angleterre aux étrangers. Sachant bien qu'il n'aurait jamais d'enfants, il avait fait revenir de Hongrie un des fils d'Edmond Côte de Fer, pour lui assurer sa succession, mais le jeune prince était mort, laissant un enfant de quelques années, nommé Edgar. L'homme qui semblait alors capable de la royauté, c'était Harald, fils du comte Godwin, beau-frère d'Édouard, et Anglais comme lui ; mais il avait un compétiteur dans Guillaume de Normandie, fils de Robert le Diable, parent éloigné d'Édouard par Emma. On raconte qu'un naufrage jeta Harold sur la côte de Normandie, et que Guillaume exigea de lui l'hommage et la promesse de ne pas lui disputer le trône d'Angleterre.

On n'a jamais bien su ce qui se passa à la mort d'Édouard le Confesseur ; avait-il fait un testament qui donnait la couronne à Guillaume, ou bien avait-il désigné Harald pour son successeur ? L'un et l'autre éleva des prétentions (1066). Harald, sans s'inquiéter du jeune Edgar, fut proclamé à Londres dans une assemblée de thanes, se fit reconnaître par les Northumbres ; mais déjà il était trahi. Son frère Tostig, comte de Northumberland, exilé par lui, s'entendait avec Guillaume. Le Normand annonçait qu'il soutiendrait par les armes ses prétentions, et sommait Harald, par un héraut, de lui céder la place. Harald répondit qu'il avait été choisi par le peuple, et qu'il s'en montrerait digne ; il s'en montra digne en effet

Il fallait défendre l'Angleterre contre les deux races des hommes du nord, les Danois et les Normands-Français. Tostig avait demandé les secours de Harald

Hardrada, roi de Norvège. Avec une flotte de soixante vaisseaux, rassemblés à Bruges, il rançonnait l'île de Wight, et après un échec, il attendait chez le roi d'Écosse l'arrivée du Norvégien. Cependant, malgré ses forces nombreuses, Hardrada ne put vaincre près d'York, et bientôt Harald l'atteignit. La confiance du roi anglais était grande. Hardrada tomba de cheval en visitant son armée. Hardrada, dit Harald, est un brave guerrier, mais sa chute annonce sa dernière heure ; en même temps il envoya offrir à Tostig le comté de Northumberland. *Si j'accepte la proposition, dit Tostig, que donnera-t-on au roi de Norvège ? — Sept pieds de terre pour sa tombe,* répondit le messager. Tostig aima mieux combattre, pour sa ruine et celle de son allié. Hardrada étant percé d'une flèche, Tostig prit le commandement des Norvégiens ; mais ils pliaient encore. Tostig les ayant ranimés par l'arrivée d'un secours, il tomba mort lui-même ; alors ils se dispersèrent. C'est la bataille de Stramfordbrige ; cinquante ans plus tard la plaine était encore blanche d'ossements.

Harald, vainqueur, faisait reposer son armée et lui partageait le butin ; mais quatre jours après sa victoire, Guillaume de Normandie débarquait en Angleterre. Le pape Alexandre II avait prononcé pour lui, contre Harald, l'homme de Guillaume, son vassal qui lui avait fait hommage, et maintenant lui disputait son héritage. Guillaume fit un habile emploi des usages féodaux ; il appelait Harald le parjure ; quand on vint lui dire que le roi anglais commandait lui-même son armée : *Comment, dit-il, il ose, avec la conscience de son parjure, se hasarder dans une bataille ?* Les Anglais eux-mêmes étaient troublés de cette pensée. Les frères d'Harald voulaient l'éloigner du combat : il avait juré fidélité à Guillaume, au nom de Dieu, il ne pouvait le combattre légitimement. Guillaume affermit par un mensonge l'assurance des siens : un moine qui savait voler en l'air, était venu lui prédire la victoire. Ce fut près de Hastings que cette grande querelle se décida. Les Normands attaquèrent en criant : *Dieu est notre aide,* mais les Anglais reçurent le choc avec leur cri : *Croix du Christ, la sainte Croix* ; leur front impénétrable et les coups terribles de leurs haches d'armes déconcertaient les Normands, une partie fuyait déjà, et Guillaume tombant à terre, on le crut mort. Mais tout coup il se releva, en criant : *Je vis encore, et avec l'aide de Dieu je serai encore vainqueur.* Cependant la colonne anglaise, comme un roc inébranlable, ne pouvait être entamée, ni repoussée. Guillaume avait perdu trois chevaux, il combattait maintenant à pied ; enfin il donna ordre aux siens de fuir sur plusieurs points ; les Anglais se débandant pour les poursuivre, ils furent vaincus et exterminés. Les deux frères d'Harald étaient morts à ses côtés, la bannière anglaise était prise ; Harald combattait seul ; mais vers la fin du jour, une flèche l'atteignit à l'œil, il tomba. Sa mort termina la bataille. La nuit suivante, Guillaume entendit une voix d'en haut qui, lui disait : *Guillaume, tu as vaincu ; tu régneras toi et tes enfants* (1066).

Cependant la victoire n'était pas complète. Les Witans, rassemblés à Londres, proclamaient le jeune Edgar, le petit-fils d'Edmond Côte de Fer, sous la tutelle d'Edwin et de Morkar. Guillaume ne s'arrêta pas, il s'empara de Douvres, et marcha sur Londres, incendia les faubourgs, et s'éloigna pour ravager les comtés voisins. La discorde s'étant mise entre les conseillers d'Edgar, le métropolitain Stigand vint offrir son hommage à Guillaume ; aussitôt la noblesse et le clergé envoyèrent une députation au conquérant pour lui offrir la couronne ; Guillaume prit le consentement des barons normandes fixa les fêtes de Noël pour son couronnement.

Guillaume, instruit par la résistance des Anglais, n'annonçait pas encore l'intention de les opprimer ; il laissait leurs lois intactes, donnait aux habitants de

Londres de nombreux privilèges, défendait aux officiers de son fisc toute perception non autorisée ; protégeait le commerce par la *paix du Roi* accordée aux voyageurs et aux marchands. Il recevait les plaintes du peuple, et pour consoler Edgar de la perte d'une couronne, il en faisait son ami et le dotait richement. Mais déjà l'Angleterre était serrée d'une chaîne invincible. Les promesses du conquérant y retenaient une partie de ses vassaux, et des terres leur étaient assignées. Des forteresses s'élevaient Londres, à Winchester, menaçant *cette race d'hommes riches, intrépides et perfides*. Guillaume s'éloignait pour revoir la Normandie, mais il emmenait des otages anglais, et laissait l'Angleterre à deux Normands, Odo, son frère, évêque de Bayeux, et Guillaume Fitz-Osbern.

Le conquérant n'attendit pas longtemps un prétexte d'exterminer les vaincus. *Les brigands de Guillaume*¹ opprimèrent la nation ; Odo et Osbern les protégèrent par l'impunité. Aussitôt la révolte se montra sur tous les points. Le thane Copsi, gouverneur de la Northumbrie sous Édouard, et que Guillaume avait fait comte, refusait de se soulever ; il fut tué par ses vassaux. Dans le comté de Hereford, Edric le Sauvage, repoussant les Normands, appelait les rois bretons ; les Anglais de l'est appelaient Eustache, comte de Boulogne : d'autres proposaient au roi de Norvège, Suénon, la couronne de Carnac ; quelques-uns, moins hardis, aimèrent mieux l'exil, et s'en allèrent en Orient combattre pour l'empereur Alexis ; Edgar se montrait dans le nord ; Edwin et Morkar soulevaient tout le pays depuis la Mercie jusqu'à l'Écosse.

Guillaume, rappelé par ce danger (1067), se promit une cruelle vengeance. Il embrassa au retour les thunes anglais, et déclara une seconde guerre à l'Angleterre. Déjà il avait forcé Exeter, surpris Edwin et Morkar, obligé le roi d'Écosse, Malcolm, à l'hommage, et Edgar à la fuite, quand une nouvelle confédération remua tout le Nord. York était indomptable ; l'évêque de Durham avait massacré une garnison normande ; les fils de Harald amenaient soixante vaisseaux, et le Norvégien deux cent quarante : déjà trois mille Normands avaient péri. Guillaume y courut *comme un lion furieux*, jura rit que pas un Northumbre n'échapperait. Mais le Midi se révoltait derrière lui, Edric assiégeait Shrewsbury ; les Gallois se joignaient à ceux de Chester ; Montaigu était emporté (1069). Pour épouvanter les rebelles, Guillaume, vainqueur des Danois, ravagea la Northumbrie, exterminant les hommes, les bestiaux, les maisons, les instruments du labourage, et jusqu'aux fruits de la terre ; les indigènes allaient attendre la mort dans les montagnes. Pendant neuf ans, la terre resta sans culture entre York et Durham ; un siècle après les ruines couvraient encore la contrée.

Alors il descendit au midi. La neige, la pluie, la grêle exténuèrent ses mercenaires ; ils murmuraient : *Laissez-les partir*, dit-il, *je n'ai pas besoin de leurs services*, et il les retint par cette parole. Il reprit les dévastations. Et en effet, les plus ardents insurgés demandaient pardon ; Edgar fuyait une troisième fois. Une forteresse menaçait chaque bourg, renfermant les principaux habitants comme otages. Qui eût osé murmurer ? Il se mit à organiser la conquête. Des légats du pape Alexandre II arrivèrent pour réformer le clergé anglais. La réforme fut surtout le remplacement des prélats anglais par des Normands ; il est vrai que ces derniers méritaient la préférence par leur savoir. Les évêchés, les abbayes passèrent aux Normands. Lanfranc parut alors. Il avait longtemps refuser ; il ne

¹ Orderic Vital.

savait pas, disait-il, la langue des barbares ; il accepta sur les sollicitations des légats : ce fut au moins une consolation pour les indigènes. Le nouvel archevêque de Cantorbéry releva la cathédrale, fonda des hôpitaux, répara, selon ses forces, les maux de l'invasion. La vertu de Lanfranc fut plus d'une fois utile à Guillaume lui-même.

Cependant l'Angleterre n'était pas tout fait morte. Un dernier défenseur vivait vaincu dans les marais et les lagunes du comté de Cambridge. C'était Hereward, le héros des Anglais, leur orgueil, leur glorieux souvenir. Exilé autrefois par son père, qui ne pouvait réprimer sa turbulence, il était accouru de Flandre pour venger ce père dépossédé par Guillaume, D'autres proscrits l'avaient rejoint, et bâti dans l'île d'Ely une forteresse en bois pour garder leurs trésors, Ils défiaient la puissance du conquérant, attaquaient les abbés normands, pillaient les monastères ravis aux Anglais ; Guillaume, qui le dédaignait, s'effraya enfin (1071). Il voulut le cerner par terre et par mer : mais la forteresse, au milieu d'un lac, semblait imprenable. Guillaume essaya une chaussée, des ponts, mais Hereward dispersait l'œuvre par des attaques rapides. Le conquérant le crut sorcier, et appela une sorcière à son aide ; il la plaça dans une tourelle de bois à la tête des travaux ; mais Hereward brûla la tourelle, la sorcière et les ouvriers. Cependant les Normands l'emportaient par leur nombre ; l'ouvrage avançait ; les réfugiés demandaient la vie. Guillaume les condamnant à perdre un œil, une main ou un pied, Hereward s'échappa à travers les marais, et recommença bientôt. Guillaume, cette fois, ne voulut pas combattre ; il estimait Hereward, il lui rendit son patrimoine et obtint son serment.

Ainsi finir la résistance par les armes. A ce moment, Malcolm faisait hommage, le comté de Northumberland était transféré à un Normand, un château construit à Durham en protégeait l'évêque étranger, et Edgar, satisfait d'une pension, obtenait un asile en Normandie. Rien ne gêna plus le victorieux Guillaume, il put à l'aise établir les conquérants sur le sol de la conquête.

Les Anglo-Saxons autrefois avaient voulu effacer les Bretons de la terre de Bretagne ; ils furent effacés à leur tour de la terre anglaise. Le roi était Normand ; les évêques et les abbés Normands ; bientôt tout comte et tout vassal fut Normand ; la terre, la seule propriété au moyen âge, passa vite aux Normands. Guillaume possédait mille quatre cent trente-deux manoirs ; Odo, son frère, deux cents dans le comté de Kent, deux cent cinquante en d'autres contrées ; son autre frère Robert, neuf cent soixante-treize ; Alain Fergant, comte de Bretagne, quatre cent quarante-deux ; Guillaume de Varenne, deux cent quatre-vingt-dix-huit. Ce sont là les plus riches ; mais les autres Normands avaient encore bien *gaigné*. Le roi avait donné d'abord les domaines des rois anglais, puis les biens des Anglais morts à Hastings, puis les biens de ceux qui s'étaient révoltés ; maintenant il leur permettait d'envahir ce qu'il n'avait pas confisqué. L'Anglais dépossédé par un vassal normand, appelait d'abord au roi, et obtenait quelquefois justice. A la fin Guillaume ne voulut plus les entendre, et décida que ces querelles se termineraient par des transactions entre les parties intéressées ; la seule ressource des Anglais désormais, ce fut de se faire vassaux des Normands ; à ce prix ils gardèrent comme fiefs leurs propriétés franches autrefois.

Les vassaux normands, qui recevaient ces terres du roi, avaient le droit d'*inféoder* une partie de leurs domaines à des vassaux inférieurs ; ce sont les *chevaliers tenanciers* ; c'est dans cette classe qu'il faut ranger les Anglais qui gardèrent quelques propriétés ; mais au lieu que chez les autres nations les

arrière-vassaux ne prêtaient serment qu'à celui de qui ils relevaient, en Angleterre les arrière-vassaux prêtèrent serment au roi ; ils eurent deux suzerains, le roi et celui de qui ils tenaient des terres ; par là tous les seigneurs féodaux dépendaient de Guillaume, tous lui devaient des hommes, des chevaux, des armes, et surtout fidélité ; les évêques les abbés, tous les ecclésiastiques furent obligés à ce service. Guillaume cependant créa aussi des gouvernements héréditaires. Ses *earldoms* ou *comtés*, furent gouvernés par des *earls* ou *comtes*, tous Normands ; ils y commandaient le service militaire, et levaient les impôts ; mais ils n'avaient pas ces droits royaux qui faisaient de tous les grands vassaux de France autant de rois. Guillaume n'établissait la féodalité qu'au profit de la royauté.

Quant aux Anglais, ils avaient cessé d'être un peuple. Le *danegeld* rétabli ne portait que sur ces malheureux. Guillaume les avait désarmés. Tous les soirs, à huit heures, la cloche annonçait pour les vaincus le couvre-feu ; ils étaient obligés d'éteindre chez eux toute lumière. La chasse leur était interdite ; pour en assurer le plaisir à ses Normands, le roi (1079) choisit dans le Hampshire un terrain appelé l'Itène, de trente milles de circuit, en détruisit toutes les bourgades et les églises qui formaient trente-six paroisses, sans indemniser les propriétaires, et il en fit ce qu'on appela la *nouvelle-forêt*. Des lois sévères conservèrent le gibier aux Normands : un homicide se rachetait par une légère amende ; l'Anglais qui avait tué un lièvre, était condamné à perdre la vue. Ce fut encore contre les Anglais que Guillaume imagina le *Doomsday Book*, le *livre du jugement*, qui devait contenir le dénombrement de toutes les propriétés, et la valeur des anciennes taxes que ces terres avaient payées aux rois saxons. Ce livre fut placé dans l'*échiquier*, pour être consulté au besoin, c'est-à-dire quand on voudrait savoir *combien de laine on pourrait encore ôter aux brebis anglaises*.

Cependant cette tyrannie de la conquête devait faire la gloire de l'Angleterre ; elle était maintenant une et forte. Isolée jusque-là du reste de l'Europe, elle devenait rivale de la France, par ses rois vassaux des rois français ; elle allait commencer avec le continent une lutte glorieuse de quatre siècles¹.

¹ Voyez pour tout ce chapitre Lingard, t. I et II.

CHAPITRE TREIZIÈME

Seconde invasion. — Fondation de la Russie. — Pologne, Danemark, Suède et Norvège.

Au milieu du IX^e siècle, de nombreuses tribus couvraient l'ancienne Sarmatie. Au nord, près de la Baltique, les Tchoude et les Slaves proprement dits, sur les bords du lac Ilmen, chez qui s'élevait Nowogorod la grande ; au-dessous d'eux les Radimitches sur la Soja, les Viatitches sur l'Oka : les Drewliens, ou peuples des forêts, occupaient la Volhynie moderne ; les Doulèbes et les Boujaniens le long du Boug ; les Loutitches et les Tivertses possédaient quelques villes le long des rives du Dniéper jusqu'à la mer et au Danube ; chez eux s'élevait Kief, la grande ville du midi. Mais les Khosars, établis au nord du Pont-Euxin avaient imposé tribut à tous ces peuples excepté aux Tchoude, aux Slaves propres, et aux Krivitches, leurs voisins orientaux. Les Khosars s'étendaient eux-mêmes jusqu'au Volga, et derrière le Volga, les Petchenègues se disposaient à envahir.

On raconte que les peuplades libres du nord, fatiguées d'une liberté tumultueuse, appelèrent des maîtres étrangers. Le Danemark et la Norvège avaient envoyé leurs Danois ou leurs Northmans à la France, à l'Angleterre, à l'Italie même ; la Suède envoya ses Russes ou Warègues aux Slaves ; c'étaient toujours des Scandinaves sous un autre nom.

Vers l'an 862, trois frères, sortis du Ros-Lagen¹, Rurik, Sinéous et Trouvor, arrivèrent près du lac Ilmen. On les reçut comme des amis et des protecteurs, et on leur permit de se bâtir des villes, Rurik fonda le vieux Ladoga ; Sinéous, Bielozero le lac Blanc ; Trouvor fonda Isbork chez les Krivitches. Mais bientôt, par la mort de ses frères, Rurik hérita de leurs domaines. Alors, sentant sa force, il attaqua les privilèges des Nowgorodiens, tua Vadime le Valeureux, leur plus grand citoyen, et punit tous ceux qui avaient défendu la liberté slave ; il distribua les terres et les villes à ses Russes, fonda la noblesse des boyards en donnant les plus fortes places aux plus braves, et commença à substituer le nom des Russes et leur langue au nom et à la langue des Slaves.

Deux Russes s'étaient séparés de lui : Askold et Dir avaient entendu parler de C. P., et ils descendaient vers le midi pour offrir leurs services aux Grecs : mais sur la route, ils trouvèrent la ville de Kief, tributaire des Khosars, la prirent et y régnèrent. Bientôt ennemis de l'empire grec, ils équipèrent une flotte, se firent craindre des empereurs, et, l'on en croit une tradition, leur demandèrent le christianisme. Beaucoup de Slaves se soumirent, et Rurik ne le vit point d'un œil jaloux.

Les deux dominations russes de Nowogorod et de Kief, séparées par des tribus indépendantes, les menaçaient cependant par le nord et par le midi ; ces deux États furent réunis après la mort de Rurik (879). Il laissait un jeune fils, Igor, sous la tutelle d'Oleg. Le régent tua par une ruse Askold et Dir, déclara Igor seul prince légitime des Russes, et entrant dans Kief, il s'écria : **Que Kief soit la mère des villes russes**. Il eut bientôt soumis les Drewliens, les Severiens, et les Radimitches ; il affaiblit la domination des Khosars, en la repoussant vers l'est, et osa attaquer l'empire de C. P. Avec quatre-vingt mille hommes sur deux mille barques, il franchit le Borysthène, malgré les dangers de treize cataractes, et pour assiéger C. P. par mer, transporta sa flotte sur des roues. La ville des Césars, la Tsargard, comme l'appelaient les Russes, vit forcer les chaînes de son port, et ravager la campagne sous ses murs ; l'empereur Léon le Philosophe demanda à traiter. Les chrétiens payèrent tribut aux Warègues, et réglèrent le

¹ Le Ros-Lagen est une province de Suède, dont les habitants s'appellent encore aujourd'hui Ros, Rots, Routsés (Voyez Karamsin, *Histoire de Russie*.)

commerce des deux nations ; c'était surtout un commerce d'esclaves de prisonniers ou d'hommes privés de leur liberté par un jugement (912).

La Russie était fondée ; Oleg mourut (913), et Igor devint le maître ; il maintint cette domination si rapidement établie, il écrasa les Drewliens rebelles, battit les Petchenègues qui avaient fait invasion (924), et attaqua l'empire grec avec l'audace et l'activité des hommes du nord. Dix mille barques (941) portèrent les Russes, à travers le Pont-Euxin, en Paphlagonie dans le Pont, dans la Bithynie. Obligé à la retraite par des forces supérieures, il soudoya des Petchenègues, et s'avança jusqu'à la Chersonèse Taurique. L'empereur lui paya le tribut promis à Oleg, et le Russe, après avoir juré le traité devant la statue du dieu Pérour, envoya les Petchenègues ravager les terres des Bulgares, ennemis des Grecs.

Cependant la domination étrangère pesait aux Slaves. Les Drewliens assassinèrent Igor (945), par haine des tributs. Mais Swiatoslaf, fils d'Igor, lui succéda sous la tutelle de sa mère Olga. Les Drewliens aussitôt attaqués, furent pillés pendant un an, leur ville principale brûlée, et cinq mille hommes rassemblés dans des jeux, massacrés pour venger Igor. Swiatoslaf attaqua ensuite les Viatitches, toujours tributaires des Khosars, les soumit, et s'avança jusqu'au Volga ; restaient les Khosars au midi, le prince russe se joua de leurs efforts, les battit en plaine, emporta leur grande ville, et effaça leur domination ; il put soumettre les Yasses et les Kassogues qui habitaient entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne, alors appelée mer des Khosars.

Un autre peuple scythique tomba aussi sous les coups de Swiatoslaf. De riches présents envoyés par l'empereur Nicéphore Phocas entraînaient soixante mille Russes contre les Bulgares (967). Preslaff, l'ancienne Marcianopolis, fut prise inopinément ; les Russes, déjà séduits par le climat de la Moésie, voulaient y demeurer, mais une invasion des Petchenègues rappelait Swiatoslaf, ils assiégeaient dans Kiel sa mère et ses enfants. Son retour rapide les chassa ; mais il ne prit pas le temps d'assurer la délivrance de la Russie ; il se contenta d'en partager le gouvernement à ses fils, plaça Iaropolk à Kief, Oleg chez les Drewliens, Wladimir à Nowogorod, et retourna en Bulgarie pour en faire le siège de son empire. Le Bulgare Boris se reconnut son vassal. Mais le nouvel empereur, Jean Tzimisces, ordonna aux Russes d'évacuer la Bulgarie ; comme ils refusaient, il les attaqua, les força à la retraite, et Swiatoslaf ne put regagner Kief ; il fut tué par les Petchenègues, qui firent une coupe de son crâne (937).

La coutume barbare des partages, qui a si longtemps divisé les nations modernes, et qui devait plus tard amasser tant de douleurs sur la Russie, venait d'être introduite par Swiatoslaf. Mais le mal cette fois ne fut qu'une guerre civile de sept ans. Iaropolk, prince de Kief, tua son frère Oleg, et força Wladimir à fuir en Suède. Mais en 980, Wladimir reparut avec d'autres Russes, y joignit les Nowgorodiens, les Tchoudes et les Krivitches, assiégea Iaropolk, et le tua comme il avait fait Oleg ; alors Wladimir fut seul maître, et continua l'organisation de la Russie.

Il enleva au duc de Pologne, Micislas Ier, les villes de Tcherven, de Peremiszl et quelques autres qu'on appela villes tchervéniennes ; c'est la Russie Rouge, aujourd'hui la Gallicie. Il attaqua et soumit les Bulgares d'Orient, dans le pays de Masan, et honora par de sanglants sacrifices les dieux russes et slaves auteurs de tant de succès. Mais il manquait aux Russes le grand moyen d'organisation des États modernes, le christianisme. Leur grand dieu, c'était Pérour, le créateur de la foudre : son image, élevée sur une colonne, dans la place de Kief, semblait veiller sur le palais du prince, qu'elle regardait en face. Le corps était de bois,

mais la tête était d'argent, et la moustache d'or ; sa main tenait une pierre façonnée en foudre, brillante de rubis et d'escarboucles. Un feu éternel consumait à ses pieds des animaux, des prisonniers, quelquefois des enfants offerts au dieu par leurs mères. D'autres divinités partageaient avec Péroun, les hommages des sujets de Wladimir, Swailowid, l'œil du monde, le bon génie ; Tchernobog, le dieu noir, le mauvais esprit ; d'autres adoraient Woloss, le dieu du bétail, Stribog, le dieu des vents. Cependant quelques-uns étaient chrétiens. On avait entendu à Kief les missionnaires demandés par Askold et Dir. Olga, mère de Swiatoslaf, était allée à C. P. se faire baptiser, et prendre le nom d'Hélène, et après les dernières conquêtes de Wladimir, comme il fallait à Péroun des victimes humaines, le sort avait désigné deux chrétiens, que l'Église grecque honore sous les noms de saint Féodor et de saint Iwan.

Une tradition rapporte que trois peuples essayèrent alors de convertir les Russes. Les Bulgares offraient à Wladimir le paradis de Mahomet, mais la défense du vin les fit repousser. Les Juifs vinrent ensuite, et parlèrent du Dieu unique ; mais quand ils dirent que ce Dieu les avait dispersés sur toute la surface de la terre, Wladimir les repoussa à leur tour : *Je veux une patrie*, dit-il ; *je ne veux pas d'une religion qui me mette sans patrie*. Enfin parut un Grec qui parla du christianisme, de l'Ancien et du Nouveau Testament, des sept conciles, qui décrivit le paradis et l'enfer, et promit au prince le paradis en échange du baptême. Il fut écouté ; par le conseil de ses boyards, Wladimir envoya examiner la religion des Grecs, et sur les rapports de ses envoyés et aux acclamations des boyards, il résolut de conquérir le christianisme.

988. Basile II et Constantin VIII régnaient à C. P. Wladimir s'empare de Théodosie (Caffa), de Cherson, et menace les empereurs d'assiéger C. P., s'ils ne lui donnent en mariage leur sœur, Anne. La princesse fut livrée, et la femme grecque convertit les Russes comme tant d'autres femmes avaient converti les autres barbares. Wladimir, baptisé, éleva une église à Cherson et de retour à Kief, détruisit les idoles, et ordonna aux siens de se faire baptiser. La cérémonie se fit dans le Dniéper. Tous entrèrent dans l'eau jusqu'à la ceinture ; les mères tenant leurs enfants sur leurs bras, tandis que sur les deux bords les prêtres chrétiens récitaient les prières du baptême. *En ce grand jour, les cieux et la terre tressaillirent d'allégresse*¹, et la Russie sembla cesser d'être barbare. Une église fut bâtie au lieu du martyre de Féodor et d'Iwan, Wladimir abolit la peine de mort, et n'aima plus la guerre ; le pauvre, le malheureux fut protégé par Dieu même ; les lois de Wladimir enlevèrent à la juridiction séculière les moines, les hommes d'église, les médecins, les estropiés, les maisons d'hospitalité. Les évêques décidèrent sur les poids et mesures, les empoisonnements, la profanation des temples, les spoliations de tombeaux, l'idolâtrie, les injures indécentes, les mariages illégaux, et la magie. Enfin la civilisation commença. Wladimir fonda une école, et força les mères d'y envoyer leurs enfants. Les pansues Femmes, dans leur ignorance, avaient cru d'abord qu'on voulait les tuer, et regardaient l'écriture comme l'invention la plus redoutable des sorciers.

La Russie commençait à faire une nation : deux peuples s'y trouvaient mêlés, les Russes et les Slaves ; mais les Russes dominaient. Toutes les fonctions leur étaient réservées ; ils formaient le conseil du prince, partageaient son pouvoir ; tous les traités étaient conclus au nom du prince et de ses boyards.

¹ Nestor.

Ceux qui gouvernaient les villes s'appelaient princes, et leurs enfants pouvaient leur succéder, plaisait au souverain. Déjà des lois civiles avaient été imposées à tous aux vainqueurs et aux vaincus : la composition, la peine du talion était en usage : le serment était une garantie ; celui qui affirmait par serment qu'il ne pouvait payer l'amende, était absous : le voleur était forcé à rendre le double ou le triple. Enfin le commerce avait déjà enrichi les Russes. Nowogorod, centre du commerce avec les peuples du nord, vendait aux Scandinaves des étoffes, des vêtements d'or et des pelleteries. Au temps d'Oleg on connaissait les vins grecs, et ces fruits des pays méridionaux qui avaient attiré les Normands en Italie. A la cour de Wladimir, on vit une vaisselle d'argent, des vêtements de soie et de pourpre, et des chaussures de maroquin.

Les Russes avaient donc la terre, le christianisme, un peu de civilisation il leur manquait une législation complète, elle leur fut donnée par Iaroslaf.

Wladimir était mort en 1015. Avec lui disparut l'unité de la Russie. Il avait douze fils qui reçurent de lui des principautés sous sa dépendance. Les deux principaux étaient Iaroslaf, prince de Nowogorod, et Swiatopolk, fils adoptif de Wladimir, qui s'empara de Kief. Cependant l'unité était encore possible. Swiatopolk tua un de ses frères, puis fut battu et chassé par Iaroslaf. Celui-ci, maître de Kief, partagea quelque temps le titre de grand-duc avec Mstislaff, prince de Tmoutarakan, en prenant le Dniéper pour limite. A la mort de Mstislaff, il réunit de nouveau toute la monarchie, soit comme seul duc, soit comme suzerain redouté des autres princes (1036).

Le nom d'Iaroslaf est grand en Russie. Il fut célèbre aussi hors de son royaume. Ses filles épousèrent un duc de Pologne, un roi de Norvège, et Henri Ier, roi de France, un de ses fils épousa une princesse grecque. Il aimait les arts comme Wladimir, et attira à Kief des artistes grecs, qui ornèrent les églises de peintures et de mosaïques ; mais sa véritable gloire ce sont ses lois, les *rouskaia pravda*, ou les *vérités russes*, promulguées sous son règne.

La nation est partagée en trois classes, comme chez tous les barbares. Au premier rang, les boyards qui remplissent les hautes fonctions dans l'État. Au second, les hommes de guerre et de cour, les marchands et les laboureurs libres ; au troisième, les esclaves qui appartiennent-aux princes, aux boyards et aux monastères. Sont esclaves : l'homme acheté par devant témoins, le débiteur insolvable, celui qui épouse une femme esclave sans aucune condition, celui qui convient d'être esclave pour un temps, et qui prend la fuite.

Le grand-duc est le chef suprême de la justice. La composition pour les meurtres ou les coups est régularisée. Un homme tué peut être vengé par ses parents, qui ont droit de tuer l'assassin ; mais n'y a pas de vengeurs, l'assassin paye au trésor une amende qui varie selon que le mort était boyard homme libre, Femme, chef de village, pédagogue nourrice ou esclave.

Les coups sont payés par une somme qui varie selon la qualité de l'arme qui a frappé, et la nature des blessures. Le maître qui, dans un état d'ivresse, a frappé un esclave innocent, lui doit la même composition qu'à un homme libre.

Le vol est puni par des amendes proportionnées à la valeur des objets volés. On peut tuer le voleur de nuit, ou bien le garrotter ; dans ce cas il est défendu de le tuer. Défense de renverser les limites des champs, d'abattre un arbre creux rempli d'abeilles, défense de nuire aux oiseleurs ; défense d'incendier une maison, sous peine de livrer tout son bien au prince qui estimera le dommage et le réparera.

Le vol et la fuite d'un esclave doivent être annoncés au marché ; celui qui a acheté un objet volé doit le prouver par témoins ; celui qui a donné asile l'esclave fugitif, et qui ne le déclare pas, paye l'amende au trésor.

Il faut sept témoins pour condamner un étranger. Deux témoins suffisent à un varègue qui se plaint. Les témoins doivent être libres. On peut recourir au combat judiciaire. Les affaires se décident en présence de douze prud'hommes. Si les affaires sont portées au tribunal du prince, il faut payer l'officier qui partage avec lui le soin de rendre la justice.

Le bien d'un homme de basse condition, mort sans enfants, sera versé au trésor ; s'il laisse des filles, elles ne gardent qu'une partie de l'héritage ; mais le prince ne touche pas aux successions des grands. Les testaments seront fidèlement exécutés. Si un homme meurt sans testaments, ses enfants héritent. Une partie seulement est donnée à l'Église pour le repos de l'âme du mort. La maison paternelle appartient au fils cadet la veuve garde ce que son mari lui a laissé.

Iaroslaf avait maintenu la monarchie, mais lui-même avait renouvelé les causes de discorde, en donnant des principautés à ses fils. Il eut beau, en mourant (1054), nommer son fils Isiaslaf, grand-duc ; ses frères ou les fils de ses frères, qui conser%raient encore des principautés, recommencèrent la guerre civile. En même temps les invasions de Petchenègues devinrent plus fréquentes ; on vit apparaître les Poloytsi, ou Cumans, qui erraient depuis longtemps aux anges de la Caspienne, et qui s'établirent au nord de la mer Noire jusqu'en Moldavie. Isiaslaf, attaqué par son cousin, le prince de Polotsk qui réclamait le titre de grand-duc, comme fils du fils aîné de Wladimir, fut chassé un moment, puis rétabli par les secours du Polonais Boleslas II. Attaqué de nouveau en 1073 par deux de ses frères, il passa en Allemagne pour réclamer l'appui de l'empereur Henri IV, et bientôt du pape Grégoire VII.

II

Pologne. — La Pologne s'était formée dans la première invasion ; elle ne fut pas touchée par la seconde. Elle a cependant une histoire pendant cette époque ; elle devient chrétienne, et se mêle aux affaires de l'Allemagne ou de la Russie.

Vers l'an 842 commence la dynastie des Piast qui ne devient pourtant célèbre qu'à son cinquième prince, Micislas Ier. Il régnait sur le pays situé entre la Warta et la Vistule, et avait épousé la fille de Boleslas Ier, duc de Bohème (964). Cette femme le porta au christianisme déjà prêché aux Polonais par les apôtres des peuples slaves, Methodius et Cyrille. De nouveaux missionnaires, envoyés par le pape Jean XIII (968) fondèrent deux églises ; et Micislas fit la guerre pour propager sa foi. Il aida les prédications de saint Adalbert, qui fonda en Poznanie l'église épiscopale de Gnezne ; et les Polonais convertis, trouvant trop douce la discipline ecclésiastique, commencèrent le carême à la septuagésime, et eux jours d'abstinence ajoutèrent le mercredi de chaque semaine. Celui qui mangeait de la viande au jour défendu était puni par la perte des dents, à moins qu'il ne payât une grosse amende, On rapporte encore à cette époque l'usage invariable chez les grands Polonais, de tirer leurs sabres pendant la lecture de l'Évangile. Vers l'an 999, l'église de Gnezne fut érigée en métropole par les soins de l'empereur Otton III.

La Pologne avait subi la suzeraineté allemande au temps d'Otton Ier (v. chap. X, § II). Boleslas Ier, fils de Micislas, osa cependant prendre le nom de roi sans le demander à l'empereur. C'est lui qui s'empara par trahison de la Bohême, et fut obligé par Henri II de la rendre ; il se trouva mêlé à la querelle de Swiatopolk et d'Iaroslaf, et mourut en 1025. Un pieux souvenir s'attache pour les Polonais au nom de Boleslas ; il leur avait ordonné de chanter toujours un hymne religieux avant de livrer bataille.

Son fils Micislas II ne prit que le nom de duc régna douze ans, et mourut (1037). Casimir, fils de Micislas, obligé de fuir avec sa mère, chercha un asile à l'abbaye de Cluny : rappelé après un interrègne de quatre ans, et délié par le pape de ses vœux monastiques, il vécut en paix et fut surnommé *le Pacifique*. En 1058, son fils Boleslas II le remplaça, soutint Jaromir en Bohême (v. chap. X, § III), reçut le grand-duc de Russie Isiaslaf, le rétablit, mais se corrompit en Russie. Ce prince contemporain de Grégoire VII rentre désormais dans l'histoire de ce pontife.

III

Danemark, Norvège, Suède. — Nous n'avons vu jusqu'ici que l'histoire extérieure de ces trois pays, les excursions des hommes du nord, et les royaumes fondés par eux. Il faut indiquer maintenant leur première histoire intérieure. C'est surtout le récit de leur conversion au christianisme. La nouvelle religion en les civilisant les attache peu à peu au sol, et nous explique la fin de leurs invasions.

1° Le Danemark apparaît le premier par les guerres de Charlemagne contre Godefried, l'alliance de Louis le Débonnaire avec Harald, et l'établissement de la marche de Sleswick, au temps de Gorm le Vieux, par Henri l'Oiseleur. Le Débonnaire avait préparé la conversion des Danois au christianisme, en leur envoyant Anschaire moine de Corbie ; Otton Ier la décida.

On commence la chronologie des rois de Danemark au règne de Harald II, Blaafand (Dent-Bleue, 935). Cet homme qui vint secourir Richard de Normandie contre Louis d'Outremer, exerça le premier la suprématie sur la Norvège, qu'il donna selon sa volonté à différents compétiteurs. Vaincu par son frère, il consentit à se faire chrétien, et reçut les missionnaires de l'archevêque de Hambourg. Détrôné par son fils Suénon que soutenaient les Danois païens, et rétabli par Richard de Normandie il fut enfin remplacé par ce fils en 985. Suénon, conquérant de l'Angleterre (voyez chap. XIII), soumit également la Norvège, pour se venger du roi Olaüs, et la partagea à trois comtes. *Ce règne des trois comtes* dura seize ans. Suénon fut remplacé par son fils Canute le Grand, roi d'Angleterre, et le véritable conquérant de la Norvège mal défendue par le roi de Suède un instant trois royaumes furent réunis sous la suprématie de Canute. Le règne de Canute fut utile au Danemark, comme à l'Angleterre. Il encouragea l'agriculture et le commerce pour faire aimer la patrie à ces infatigables aventuriers qui s'étaient montrés à toutes les mers, il corrigea les mœurs barbares des Danois, et surtout leur penchant à l'ivrognerie, et leur donna un code criminel, appelé *Withenlog*. Il aida à la propagation du christianisme, fonda des évêchés en Fionie, en Seeland en Scanie, il enrichit le clergé et les couvents ; les heureux résultats de son pèlerinage à Rome furent communs aux Danois et aux Anglais.

Hardicanut, qui lui succéda en Danemark, perdit la Norvège ; et à sa mort (1042), un prince norvégien fut roi des Danois. C'est Magnus le Bon. Mais un

petit-fils de Suénon Ier, Suénon Estrithson le remplaça en 1047, et fonda la dynastie des Estrithides. Ce prince vicieux fut l'ami d'Adalbert, l'archevêque de Brême, qui gouvernait l'enfance de Henri IV, et un moment prit parti pour cet empereur contre les Saxons, puis se retira pour ne pas combattre les anciens amis du Danemark. Ses vices donnèrent aux Danois le spectacle d'une pénitence publique, que lui imposa l'évêque de Roskild.

2° L'histoire de la Norvège pendant cette époque, ou plutôt l'histoire du christianisme dans ce pays, ne commence véritablement qu'en 995. Alors parut Olaüs qui avait connu le christianisme, au milieu de ses courses aventureuses, et qui reçut la confirmation en Angleterre (voyez ch. XII). Dès qu'il fut roi, il s'occupa de convertir ses sujets, donnant aux convertis ses sœurs en mariage, ou les biens confisqués de ceux qui refusaient. Saint Martin de Tours fut proclamé le patron de la Norvège. Olaüs détruisit le grand temple de Hlada bâti (997) Drontheim, où il fit sa résidence, et se mit à la tête d'une armée pour convertir le Helgeland la province la plus peuplée de la Norvège.

Battu par Suénon de Danemark, Olaüs périt (1000), et pendant seize ans régnèrent les *trois comtes*. Enfin en 1016, Olaüs II, surnommé *le Saint*, rétablit l'indépendance de la Norvège, et reprit la prédication du christianisme. Il établit des instituteurs qui devaient apprendre au peuple cette religion, et régla l'organisation des églises par le *kriglinrett* ou droit ecclésiastique, qu'un évêque anglais avait rédigé. Canute renversa Olaüs, mais sans préjudice pour la vraie foi ; il fonda lui-même, près de Drontheim, le premier monastère de Bénédictins.

Les Norvégiens revinrent encore une fois à l'indépendance après la mort de Canute. Suénon, son fils qu'il leur avait donné pour roi, fut dépossédé par le fils de saint Olaüs II, Magnus Ier. Le successeur de Magnus, Harold-Hardrada, périt en Angleterre (1066, v. ch. XII). De ses deux fils, l'un Magnus II, régna trois ans ; l'autre, Olaüs III, travailla à la civilisation du pays commencée par le christianisme. Il adoucit les mœurs des Norvégiens, favorisa le commerce, et introduisit les corporations ; les Norvégiens s'habituaient à la terre, et renoncèrent aux expéditions lointaines.

3° Enfin la Suède apparaît. Vers les premières années du Xe siècle, les fables font place à l'histoire. On connaît un Olaüs qui régna de 933 à 964, et Éric VI, surnomme *le Victorieux*, qui, selon une tradition, aurait soumis la Finlande, l'Esthonie, la Livonie, la Courlande ; mais ce n'étaient encore que des rois d'Upsal. Olaüs III s'appela le premier *roi de Suéa* ou Suède, et bâtit la nouvelle Sigtuna. L'ancienne, la demeure d'Odin, fut détruite en 1008 par les Norvégiens, et en effet, la religion d'Odin n'avait plus besoin de temples. Olaüs venait d'être converti au christianisme par l'évêque Sigurd, et de fonder un évêché à Skara dans la Westrogothie. Sigurd et quelques prêtres anglais furent les apôtres de la Suède. Le successeur d'Olaüs, Amand Jacques (1026) et Emund III propagèrent le christianisme. Après Emund III finit la ligne des rois lodbrokiens. Alors on élut Stenkell, *iarl* ou duc de Westrogothie, qui cependant n'eut pas son fils pour successeur immédiat, mais fut remplacé par Haquin le Roux (1067).

CHAPITRE QUATORZIÈME

Histoire des chrétiens et des musulmans d'Espagne, depuis le traité de Charlemagne avec Al-Hakem Ier, jusqu'à l'avènement d'Alphonse VI.

Le moyen âge n'a pas vu d'héroïsme chrétien plus opiniâtre que celui des Espagnols. Ce que l'Europe, soulevée tout entière, n'a pu faire contre les Turcs au temps des croisades, les Espagnols seuls l'ont fait contre les races maures, sans cesse renouvelées par l'Afrique. Leur croisade a duré huit cents ans, et leur bras ne s'est pas lassé une fois ; l'Europe, menacée par leurs ennemis, ne les a pas secourus, et ils ont sauvé l'Europe sans réclamer sa reconnaissance, satisfaits de leur courage, et trop fiers pour s'en vanter.

Au commencement du me siècle la lutte était organisée ; chaque parti avait sa terre et ses espérances. Les rois d'Oviedo dominaient depuis la mer jusqu'au Duero ; les réfugiés de Burgos (Vieille-Castille) leur gardaient fidélité, et la religion enflammait tous les courages. L'Espagne chrétienne avait cru découvrir le corps de saint Jacques le Majeur ; la précieuse relique avait été transportée à Compostella, et Alphonse le Chaste y avait élevé une église de brique qui ne devait pas rester pauvre longtemps (808). Cependant les chrétiens des Marches Espagnoles soumis aux Francs, étaient inquiétés par les khalifes. Charlemagne lui-même ne pouvait toujours protéger les émirs du nord qui lui avaient fait hommage, et le traité de 810 n'était venu qu'après la punition des émirs de Saragosse et d'Huesca.

Aussi les Arabes croyaient à la durée de leur domination. Le khalife Al-Hakem, ami des lettres et des arts, se livrait aux plaisirs de la musique et de l'architecture, et rassemblait une bibliothèque de 400.000 volumes, dont il rédigeait lui-même le catalogue. Il régnait en souverain redouté, et épouvantait la révolte par ses vengeances. Un faubourg de Cordoue s'étant soulevé, le khalife vainqueur en empala 300, en fit embarquer 1.500, ruina le faubourg et défendit de le rebâtir. Les malheureux fugitifs, exclus pour toujours de l'Espagne, n'eurent de ressources que dans la piraterie ; ils s'emparèrent d'Alexandrie, puis de la Crète, et devinrent formidables à l'Orient sous le nom d'*Andalous* (818).

Mais, la décadence du khalifat commençait. Les Espagnols purent l'espérer déjà sous le règne d'Abdérâme II al Mouzaffer (*le Victorieux*), qui succéda à son père Al-Hakem (822). Rien ne commandait l'obéissance aux Arabes dans cet empire fondé par une révolte ; et les chrétiens soumis au khalife, tournant les yeux vers les chrétiens libres du nord, aspiraient de tous leurs efforts à la même liberté. Toute la vie du second Abdérâme fut une lutte malheureuse. Il avait à peine gagné son surnom à vaincre un oncle ambitieux que la ville de Mérida refusa de le reconnaître et tua son émir. Mérida, forcée une première fois et démantelée, releva ses murs à la hâte, soutint un second siège, et plutôt que de se rendre, les Arabes s'enfuirent vers Alphonse le Chaste, qui les chargea de défendre sa frontière. Tolède, révoltée à son tour (833), ne céda qu'après trois ans ; puis vinrent les Northmans, chassés de la Galice par Ramire Ier, successeur d'Alphonse (844), qui pillèrent Lisbonne, Cadix, Medina-Sidonia., et remportèrent trois victoires. L'année suivante ils pillèrent Séville, Abdérâme, qui n'avait pu sauver ses richesses, voulut au moins se venger sur les chrétiens ; il surprit la ville de Léon ; mais Ramire le battit près de Lagrono (846), conquit Alveda et Calahorra, et imposa une contribution de blé et de vin à tous ses sujets en l'honneur de saint Jacques, l'auteur de la victoire. Abdérâme, dans sa colère, s'en prit aux chrétiens de ses États, et persécuta ceux de Cordoue pour leurs déclamations contre Mahomet puis, retournant au nord, il vainquit Ordogno, successeur de Ramire dans une grande bataille, et enleva Barcelone au roi de

France. Il n'eut pas le temps de compromettre ta gloire de ce grand succès. Il mourut en 852.

La même histoire continue sous Mohammed Ier, successeur d'Abdérâme. Ordogno, instruit par sa défaite, avait fortifié les villes de Léon et d'Astorga. En même temps la Navarre, séparée de l'empire carlovingien depuis 824, prenait la forme d'un royaume entre ses montagnes inexpugnables. Garcie, neveu d'Aznar, en était comte, et bientôt son fils, Garcie Ximenez, allait recevoir le nom de roi. L'imprudent Mohammed débuta en chassant tous les chrétiens de son palais, plusieurs furent torturés. Cependant Omar ben Haf, ancien chef de brigands, maintenant émir de Saragosse, enlevait Valence, Huesca, Tudèle, et se faisait reconnaître souverain dans la Celtibérie. Battu par Ordogno, le rebelle fit alliance avec les chrétiens du nord tandis que Mohammed était arrêté devant Tolède. Le khalife prit Tolède, exposa sur les murs de Cordoue les têtes des plus opiniâtres, et frappa les chrétiens d'une persécution nouvelle. Mais Mérida se révoltait (862). Ordogno, passant aussitôt le Duero, conquiert Salamanque. Le khalife espérait que par son traité avec Charles le Chauve (864), les chrétiens d'Espagne lui seraient abandonnés sans secours ; mais Ordogno vainquit la flotte musulmane qui menaçait la Galice (866) : Alphonse III (*le Grand*), successeur d'Ordogno (866), enleva Coïmbre, fortifia Oviedo contre les attaques renouvelées des pirates Northmans, extermina les Tolédains (874) qui faisaient invasion sur les terres chrétiennes, et les soldats de Cordoue qui les soutenaient. Le khalife épuisé demanda la paix. Les rois chrétiens semblaient prévaloir. Alphonse fortifiait Zamora et Toro, fondait le port de Cale (*Porto-Cale*) et restaurait Chaves et Viseu. Mohammed moins heureux, ne pouvait même réprimer ces sujets rebelles. Omar ben Haf venait d'être remplacé par son fils Calib, et Mohammed mourut au milieu de ses dissertations philosophiques sur la nécessité de mourir (886).

Sans de fâcheuses divisions entre les chrétiens d'Oviedo, la ruine du khalifat eût été possible peut-être après Mohammed. Almondhir son fils aîné régna deux ans, et fut tué par Calib (888). Abdala, frère d'Almondhir, lutta pendant vingt-cinq ans contre Calib, qu'il ne put chasser de Tolède, contre ses émirs, et contre ses fils. Quand il osa attaquer la Navarre (907), le roi Sanche Ier repoussa ses troupes de Pampelune, et commença ainsi ses victoires annuelles sur les Arabes ; mais en Oviedo le grand Alphonse n'avait pas vécu en paix. Attaqué par son fils Garcie (910), forcé d'abdiquer, il avait partagé ses États, donnant à Garcie le royaume d'Oviedo, à Ordogno la Galice, et ce qu'il avait conquis de la Lusitanie (911). Dans ces circonstances, Abdala mourut laissant le khalifat à son petit-fils Abdérâme III.

II

Rien n'avait manqué à l'éducation d'Abdérâme pour en faire un prince accompli selon les Arabes. Depuis l'âge de huit ans, il avait appris successivement les maximes du Koran, le système des traditions d'après la sunna, la grammaire, la poétique, les proverbes arabes, la biographie des princes, enfin la politique et l'art de gouverner. Le corps n'avait pas été plus négligé que l'esprit, et dès sa onzième année il s'était exercé au cheval, à l'arc, au javelot, au maniement de toutes les armes, Abdérâme ne trompa point les espérances de son grand-père Abdala ; il retint ce khalifat qui tombait, et lui donna sa véritable gloire.

Il commença par supprimer les monnaies des Abbassides qui avaient cours en Espagne, prit le nom d'*Iman*, et soumit les rebelles qui partageaient les forces du khalifat ; mais il trouva plus de résistance du côté des chrétiens. La division du royaume d'Oviedo n'avait duré que trois ans ; Garcie Ier étant mort (914), son frère Ordogno II avait réuni les deux États, et, transportant sa résidence dans la ville de Léon, il avait substitué le royaume de Léon à celui d'Oviedo. Sanche Ier régnait encore en Navarre. Ordogno et Sanche s'unirent contre Abdérame, livrèrent une première bataille (916) à San Estevan de Gormaz, tuèrent les deux généraux du khalife, et dispersèrent son armée. Ordogno ravagea le pays jusqu'à la Guadiana ; et Sanche, pour se reposer de tant de victoires, alla chercher la paix dans un monastère, sans renoncer à la couronne, mais seulement au commandement des troupes qu'il confia à son fils Garcie Ier.

Le khalife espéra se venger en 919. Il attaqua Ordogno et Garcie, les défit à la sanglante bataille de la Jonguera près de Salina de Oro, et rien ne l'arrêtant plus, il franchit les Pyrénées et dévasta la Gascogne et parut devant Toulouse. Mais il ne repassa pas impunément par la Navarre. Comme il revenait chargé de butin, le vieux Sanche, sorti de son cloître, reprit la guerre et dépouilla le victorieux. Abérame comprenait bien qu'il y avait au moins égalité entre les deux partis, même habileté et même courage ; il se sentit le plus faible après cette seconde défaite ; il détourna les yeux des chrétiens, et les tourna vers l'Afrique.

Le bouleversement de la dynastie des Edrisides, lui permit (930) de prendre Ceuta, Tanger, Fez, et tout le Magreb ; il ne profita pas de l'affaiblissement du royaume de Léon. Ordogno soupçonnant les plus influents des réfugiés de Burgos, les avait fait assassiner, et les vieux Castellans, rejetant à leur tour la suprématie des rois de Léon, s'étaient fait une magistrature élective de deux juges siégeant à Burgos, qu'ils remplacèrent, quelques années après, par un comte. Après la mort d'Ordogno (923), son frère, Froïla II ne régna que treize mois pour transmettre le trône à son fils Alphonse IV, qui bientôt préféra le cloître. Ramire, fils d'Alphonse (927), força le khalife à la guerre.

La nouvelle Castille envahie, Madrid prise et détruite (932), la victoire d'Osma, l'émir de Saragosse reconnaissant la suzeraineté du roi de Léon, telles furent les causes de cette troisième guerre ou Abdérame ne fut pas vaincu. Malgré l'alliance de Ramire et des Navarrais, la bataille de Simancas (938) resta incertaine, et le khalife assiégea Zamora. Toute l'opiniâtreté espagnole s'acharna à défendre cette ville. Sept murs l'entouraient ; les deux premiers forcés les Arabes rencontrèrent la garnison entre le troisième et quatrième derrière un large fossé. Ils combattaient de loin et tombaient en grand nombre sans avancer ; à la fin, les morts comblant la place, les autres passèrent par-dessus, et la garnison recula ; mais trois enceintes restaient ; pour les enfoncer, il fallut les détruire sous les coups de l'ennemi ; la ville fut prise ; mais à peine Abdérame en avait relevé les fortifications, que déjà Ramire en était maître. Le khalife combattit encore pendant un an pour la reprendre, et vainqueur à San-Estevan de Gormaz (940), conquérant une seconde fois de Zamora, il fit la paix en 942.

C'est la gloire éternelle d'Abdérame III, que d'avoir résisté à de pareils ennemis. Il acquit ainsi le droit de jouir de sa puissance. Ramire resta en repos jusqu'à la fin de son règne (960). Son fils Ordogno III combattit pendant cinq années, sans rien conquérir, pilla Lisbonne et la démantela, mais ne la conserva pas (955) ; après lui, des troubles intérieurs agitèrent Léon. Le khalife, tranquille enfin, correspondait avec l'empereur d'Orient, et avec le nouvel empereur d'Occident, Otton qu'il essayait de convertir à l'islamisme. Il déployait aux yeux des Arabes

une magnificence inconnue en Europe. Ses revenus particuliers s'élevaient à 12.945.000 dinars (325.000.000 de francs) ; ceux de l'État, bien plus considérables, étaient entretenus par l'*Almonarefazgo*, le droit de douze pour cent sur l'entrée et la sortie des marchandises, l'*alcavala* ou le dixième de la vente des immeubles, l'*azaque* ou la dîme du produit des terres, enfin le cinquième de la fortune annuelle des juifs et des chrétiens. Toutes ces richesses payèrent de magnifiques constructions, mais aucune n'égala le palais de Zehra, bâti en l'honneur de la sultane favorite. Il coûta 96 millions et 25 années. Douze cents colonnes de marbre d'Espagne, de Grèce, d'Italie, soutenaient l'édifice ; la salle d'audience était incrustée d'or et de pierreries. Les Arabes en font une description somptueuse, comme d'un palais enchanté. Cordoue n'était pas moins brillante. On y comptait deux cents douze mille maisons, quatre-vingt-cinq mille boutiques, six cents mosquées, neuf cents bains publics, soixante-dix bibliothèques et dix-sept grands établissements pour l'instruction de la jeunesse.

Au milieu de tant d'éclat, Abdérame avait pourtant senti le néant des grandeurs humaines ; il laissa un journal de ses actions, où il exprime ce sentiment : J'ai maintenant régné plus de cinquante ans, toujours victorieux ou en paix ; j'étais chéri de mes sujets, redouté de mes ennemis, et respecté de mes alliés. J'ai obtenu, au gré de mes désirs, la richesse et les honneurs, la puissance et le plaisir, et il semble que rien sur la terre n'ait dû manquer à ma félicité. Dans cette situation, j'ai compté avec soin les jours de bonheur véritable qui ont été mon partage, ils se montent à quatorze..... Ô homme ne place pas ta confiance dans ce monde ! Quand il mourut (961) le peuple de Cordoue s'écria : Notre père n'est plus ; son glaive est rompu, le glaive de l'Islam ; il était le soutien de la faiblesse, la terreur de l'ambition et de la violence, il n'est plus. Toutefois cette crainte d'une ruine prochaine était encore mal fondée. Al-Hakem II, fils d'Abdérame, continua la prospérité musulmane. Il avait passé ses plus belles années à former une riche bibliothèque, réunissant à grands frais les livres les plus précieux de géographie, d'histoire, de généalogie. Ses nombreux agents, répandus en Syrie, à Bagdad, en Perse, achetaient ou faisaient copier les meilleurs ouvrages arabes. Le catalogue de la bibliothèque de Méruan comprenait quarante-quatre volumes de cinquante feuillets chacun ; devenu khalife, Al-Hakem éleva un de ses frères à la dignité de bibliothécaire ; un autre reçut la direction des académies, ou sociétés savantes que les hommes les plus célèbres de l'Orient avaient établies à Cordoue. Un riche habitant de cette ville y avait fondé une académie de quarante membres qui se réunissaient souvent pendant les trois mois de l'hiver, dans une salle richement décorée et parfumée des plus précieuses essences. Après de longues dissertations de littérature ou de philosophie, le fondateur les recevait à une table splendide, pour les délasser des travaux du jour.

L'agriculture et le commerce fleurirent sous Al-Hakem. Les aqueducs construits dans les plaines de Grenade, de Murcie et de Valence, servirent à l'arrosage des champs et des prairies. Chaque province se couvrit de plantations appropriées au sol et au climat. Les plus riches Arabes cultivaient eux-mêmes leurs jardins délicieux, tandis que la masse de la nation, préférant la vie nomade, introduisit l'usage de la *mesta*, conduisant ses troupeaux de brebis du nord au sud, de l'est à l'ouest pour chercher alternativement la chaleur et la fraîcheur. Le khalifat comprenait alors, outre Cordoue la capitale, six grandes villes, Tolède, Mérida, Saragosse, Valence, Grenade et Murcie, où siégeaient les gouverneurs militaires appelés *Wali*, quatre-vingts villes du second rang, et trois cents villes

du troisième rang. Les rives du Guadalquivir étaient bordées de douze cents villages.

Il ne faut pas chercher de comparaison entre ces hommes au luxe asiatique, et les chrétiens du nord. A leur tour les Arabes semblaient l'emporter. La vieillesse tenait en repos le Navarrais Garcie Ier après tant de fatigues. En Léon, Sanche Ier, fils d'Ordogno III, persécuté par ses vassaux, avait eu besoin des secours d'Abdérame pour se maintenir sur le trône. Attaqué en 963 par Al-Hakem, il vit prendre San-Estevan, Salamanque et Zamora ; il demanda la paix en 965, et avant de mourir (967) reconnut l'indépendance de la Vieille-Castille., et du comte de ce pays, Ferdinand Gonzalez.

Cependant cette vie d'élégance et de plaisir que menaient les Arabes, hâtait leur affaiblissement par la mollesse. Les docteurs avaient averti Al-Hakem que le climat de l'Espagne énerverait les musulmans si l'usage du vin leur était défendu ; le khalife refusa de le croire, et fit extirper les deux tiers des vignes. Mais déjà son fils, Hescham II (976), était la victime de cette mollesse. Sobetha, veuve d'Al-Hakem, donna toute sa confiance à l'adjeb Mohammed, qui, pour aimer les lettres et la société des poètes, n'était ni moins brave, ni moins ambitieux ; Mohammed fit périr l'oncle d'Hescham, et les grands qui auraient gêné son autorité ; rassembla une armée formidable d'esclaves égyptiens et berbères, et enferma le khalife à l'intérieur de ses palais et de ses jardins, dans les délices d'une insouciant sécurité. Il se chargea seul de la guerre, et chaque année dirigea ses courses vers la Catalogne, la Galice ou Léon.

Tant qu'il vécut, il soutint son surnom d'*Almanzor* ; chaque année fut marquée par plus d'une victoire. En 985 il envahit les Marches Espagnoles, et prit Barcelone qu'il garda trois ans. En 990, tandis que d'autres musulmans pénétraient en Navarre, et s'en faisaient chasser par le roi Sanche II, Mohammed envahit le royaume de Léon ; le roi Bermude II, ne se fiant pas aux fortifications de la capitale, avait transporté à Oviedo les saintes reliques et les trésors des églises. Après un an de résistance, Léon fut prise. Tous ceux qui ne périrent pas furent esclaves des Maures. Cinq ans après (995), Mohammed gagna la bataille de l'Ezla, pénétra en Galice (997), et pilla Saint-Jacques-de-Compostelle. Mais le danger réunit tous les princes chrétiens. Le comte de Castille, Garcie Fernandez, joignit Bermude II ; le Navarrais Garcie III, *le Trembleur*, envoya ses troupes. Bermude, malade de la goutte, voulut assister au combat, porté dans une litière. Ce fut près du château de Calcanasar, dans la province de Soria, que fut livrée à Almanzor la cinquante-septième bataille où ce vainqueur assista, et la première qu'il perdit. Sa déroute fut complète, il ne put survivre à son désastre, et sa mort décida la ruine du khalifat de Cordoue. Sobetha mourut l'an 1000, l'année même où apparaissait en Navarre Sanche III, le Grand dont la Famille était destinée à régner sur toute l'Espagne chrétienne.

III

Le fils d'Almanzor, Abdelmelic, perdit ses efforts soutenir l'indolent Hescham II. Un des proches du khalife, Mohammed, fit proclamer la mort du prince, et ordonna les obsèques d'un cadavre qui lui ressemblait. Mais Mohammed ne dura pas ; la garde africaine, qu'il voulait écarter de Cordoue, animée par son chef Soliman, et soutenue par le comte de Castille, tua vingt mille ennemis, entra dans la ville et proclama Soliman. Mohammed, vainqueur à son tour, puis vaincu

fit reparaître Hescham II. Mais Soliman revint ; Mohammed était mort décapité, Hescham disparut pour toujours, et Soliman devint khalife (1012).

Cette chute rapide des Ommiades hâta bien mieux la fin du khalifat. La révolte engendrant la révolte, Soliman crut la prévenir en livrant à ses amis des villes et des provinces à titre héréditaire. Aussitôt les gouverneurs de Grenade, de Carmona, Xérès, Séville, Badajoz, Valence Tolède, Saragosse, déclarèrent leur indépendance, et le gouverneur de Ceuta, Ali-ben-Hamoud, qui se disait issu d'Ali, détruisit Soliman dans une bataille, se nomma défenseur de la loi de Dieu (*anasir Ledinala*), et régna quelques mois (1016). Mais la famille Ommiade réclamait. Abdérame IV se faisait reconnaître à Jacca ; Hamoud étant mort dans un bain, son frère Al-Casim lui succéda, et fut aussitôt attaqué par son neveu Yahyé. Ainsi les prétendus Alides luttèrent entre eux et contre les Ommiades. Yahyé l'emporta sur son oncle, le chassa, le poursuivit, et finit par le mettre à mort. Il crut un moment vaincre aussi les Ommiades, en tuant Abdérame IV (1023) ; mais les Ommiades lui opposèrent successivement Abdérame V et Mohammed III. L'Ommiade régnait à Cordoue, l'Alide sur Malaga, Algésiras, Ceuta, Tanger. Les exactions de Mohammed III le faisant détester, Yahyé réunit le khalifat et siégea à Cordoue. Mais à sa mort (1026), l'Ommiade Hescham III, le remplaça. Ce fut le dernier khalife d'Occident. Pendant trois ans il avait refusé de résider à Cordoue ; il essaya de ramener les gouverneurs indépendants à l'obéissance, et toutes les possessions arabes à l'unité. Comme on méprisait ses avis, il prit les armes, fut vaincu, et en parlant de traiter avec les rebelles, fit murmurer le peuple de Cordoue qui demanda sa déposition. Hescham III se retira (1031), et le khalifat finit en lui. A la place du khalifat, dix-neuf royaumes indépendants se partageaient l'Espagne arabe. Les principaux étaient ceux de Tolède, de Saragosse, de Valence, de Murcie, Cordoue, Grenade Malaga, Séville, Badajoz, Algarve et Majorque.

Il en était bien autrement des royaumes chrétiens. Le roi de Léon, Alphonse V, fils de Bermude II (1006-1027), avait profité de l'embarras des musulmans pour réparer les victoires d'Almanzor et restaurer Léon. La Navarre avait acquis par le mariage du roi Sanche II, le comté de Jacca institué par Charlemagne, et qu'on nommait encore Aragon, de la vallée d'Aragues qui en faisait partie. Le comte Sanche de Castille (1019) avait conquis Sepulvéda, une des plus fortes places de l'Espagne.

Cependant le roi de Navarre, Sanche III, avait épousé la sœur du comte de Castille. Ce prince ayant été tué en 1028, Sanche de Navarre prit possession de la Castille, au nom de sa femme. Un fils de Sanche, Ferdinand, avait épousé la sœur de Bermude III, roi de Léon, il fut décidé que Ferdinand serait roi de Léon, si Bermude ne laissait pas de postérité. Sanche III mourut en 1035. La Navarre passa à son fils Garcie III, l'Aragon à Ramire, les provinces de Soprarbe et de Ribagorce à Gonçalez, la Castille à Ferdinand. Mais Gonçalez mourut après trois ans, Ramine hérita de ses domaines. Ferdinand, en 1037, hérita du Léon, Ainsi la famille d'Aznar remplaça en Léon la famille de Récarède ; les Wascons s'imposèrent pour rois aux fils des Goths : et une même famille gouverna les trois royaumes de Navarre, d'Aragon et de Léon-Castille. Le nom de Léon s'effaçant peu à peu, celui de Castille prévalut.

IV

Le grand roi de l'Espagne, après Sanche III, c'est le roi de Castille, Ferdinand Ier, qui combattit les infidèles pendant trente ans, et légua aux chrétiens la valeur du Cid qu'il avait armé chevalier. La Navarre et l'Aragon semblaient avoir renoncé pour quelque temps à la lutte chrétienne ; Ramire et Garcie se faisaient la guerre ; Ferdinand lui-même, obligé de se faire reconnaître par la force en Galice, s'occupa d'abord de consolider sa puissance par des institutions. Pendant ce temps, quelques-uns des petits rois arabes essayèrent de régner. A Cordoue, Aboul-Housam Gehouar, le principal ministre du dernier Ommiade, arrivait au trône, pour sa justice et sa sagesse. Il substituait au pouvoir despotique du khalife, une aristocratie représentée par un divan dont il se réservait la présidence. Il refusait d'habiter le palais du khalife, supprimait les avocats, et chassait les nombreux charlatans qui prétendaient exercer la médecine malgré leur ignorance ; enfin les marchés bien pourvus entretenaient l'abondance dans tout le royaume. Mais celui qui devait détruire Cordoue régnait à Séville depuis 1022. C'était Aboul Casim Mouhamed Aben-Abad, fils d'un riche musulman de l'Andalousie. Son père s'était fait par ses richesses une grande réputation de bienfaisance et de vertu. Le fils, nommé cadî de Séville, s'en empara, et fonda la dynastie des Abadides, une des plus célèbres de l'Espagne musulmane, surtout par les malheurs de son dernier prince. Enfin Tolède, la ville si souvent rebelle aux khalifes, tant de fois révoltée et tant de fois vaincue, après avoir, sous les derniers Ommiades, suivi la fortune de l'émir Ben-Naïs, avait passé à Ismaël-ben-Dylnun, le véritable fondateur de ce royaume.

Cependant Ferdinand de Castille était prêt pour la guerre ; l'an 1044, il se tourna vers cette partie de la Lusitanie, conquise autrefois par le grand Alphonse, et perdue depuis pour les chrétiens ; il prit Viseu et Lamégo qui passait pour imprenable ; l'année suivante, il prit Coïmbre ; en 1046, il chassa ce qui restait de musulmans dans la Vieille-Castille. Son père avait distrait quelques domaines de la Castille, pour en augmenter la Navarre. Ferdinand (1051) attaqua son frère Garcie, le tua, reprit ses domaines ; puis il revint contre les Maures. Depuis 1045, il n'y avait plus de royaume de Cordoue, Aben-Abad de Séville l'avait usurpé par une perfidie. Ferdinand s'efforça de rendre tributaires les rois maures de Saragosse de Tolède et de Séville. Déjà la Castille lui avait donné Rodrigue, fils de Diègue, né à Bivar. C'est le héros de l'Espagne chrétienne, le *Campeador* (*Campidoctus*), le *Cid* ou seigneur des Arabes vaincus. Dès l'an 1061, il partagea la gloire de Ferdinand. D'un côté le roi castillan attaqua le roi de Tolède, Almamoun, fils d'Ismaël et l'obligea au tribut. De l'autre, Sanche, fils aîné de Ferdinand, aidé par le Campeador, rendit tributaire le roi de Saragosse, Almoktader, et battit, à Graos, Ramire d'Aragon que l'humiliation de Saragosse avait effrayé et armé contre les siens. Ferdinand allait encore soumettre au tribut le second Abadide de Séville, quand celui-ci se délivra en remettant aux chrétiens le corps de saint Isidore, qui fut transporté en grande pompe dans la ville de Léon.

Zamora, fortifiée de nouveau et repeuplée par des familles des Asturies et de la Galice, fut le dernier acte du grand Ferdinand. Une imprudence pareille à celle de son père ralentit après lui les efforts des chrétiens. Il avait trois fils et deux filles ; il les admit tous au partage. Sanche reçut la Castille, la partie orientale des Asturies et la suzeraineté de Saragosse ; Alphonse eut Léon, le reste des Asturies, Salamanque et le tribut de Tolède ; Garcie la Galice, une partie de la

Lusitanie et le tribut de Badajoz. Les deux filles reçurent les villes de Topo et de Zamore ; ce fut leur *infantaticum* ou leur apanage d'infants, titre dont on se sert pour désigner les enfants des rois d'Espagne.

Pendant quelque temps il n'y eut que le second roi d'Aragon, Sanche Ier Ramirez, qui combattit les Maures par une lutte acharnée autour de Balbastro. D'autres soins occupaient les héritiers de Ferdinand ; la valeur de Rodrigue même se perdait dans les querelles intérieures. Sanche de Castille, après avoir dépouillé son frère Garcie, enfermait Alphonse, qui, s'évadant par une ruse, s'enfuit auprès du roi de Tolède Almamoun. Sanche voulait encore dépouiller ses sœurs, mais il périt assassiné devant Zamora (1072). Alphonse reparut aussitôt ; les Castillans offrirent de le reconnaître s'il affirmait par serment qu'il n'était pour rien dans la mort de Sanche : et le Cid reçut ce serment que les autres n'osaient plus recevoir après l'avoir demandé. Garcie reparaissant aussi pour réclamer son ancien royaume, Alphonse le fit saisir et enchaîner. Garcie s'obstina à garder ses chaînes pour déshonorer son frère. Il voulut même que l'on gravit sur sa tombe son effigie enchaînée, Alphonse VI¹ fut donc seul roi comme son père : quelques années après (1076) le roi d'Aragon s'empara de la Navarre. Il ne restait plus que deux royaumes chrétiens en Espagne.

Le Cid grandissait aussi. Il venait d'épouser la belle Chimène, petite-fille de par sa mère, d'un ancien roi de Léon, et ajoutait de vastes domaines aux domaines de son père. La crainte revint aux musulmans. Les succès d'Alphonse, en augmentant cette crainte, allaient attirer sur l'Espagne une nouvelle invasion².

¹ C'est Alphonse VI comme roi de Léon, Alphonse Ier comme roi de Castille.

² Votez pour ce chapitre, les recherches de Schœll, *Cours d'hist. des États européens*, t. III et IV.

CHAPITRE QUINZIÈME

De l'empire grec, et du khalifat d'Orient depuis la mort de Nicéphore 1er, et la deuxième ambassade d'Haroun à Charlemagne, jusqu'à l'avènement du seldjucide Malek-Schah.

Une destinée à peu près pareille unit l'histoire des deux grandes puissances d'Orient, des Grecs et du khalifat. L'une et l'autre s'en va par les mêmes causes, la manie de dogmatiser sans fin, et les révoltes intérieures, l'abus de la civilisation, la mollesse ou les cruautés. Cependant au commencement du IXe siècle, l'empire grec semblait le plus avancé vers la ruine. Nicéphore Ier venait de périr chez les Bulgares (811), et en ce jour la gloire des chrétiens et toute leur splendeur avait été renversée à terre... Un grand nombre de veuves et d'orphelins avaient été faits, et ce deuil intolérable qui couvrait tout l'empire n'était adouci que par une consolation, la mort de l'empereur. Car aucun temps ne fut chargé de plus de calamités pour les chrétiens, que celui où régna Nicéphore : il surpassa ses plus cruels prédécesseurs en avarice, en débauches, en férocité barbare... Il aima les Manichéens, que nous appelons maintenant *pauliciens*, et ces ennemis des images, qui s'élançaient de la Phrygie et de la Lycaonie ; il se livra à leurs superstitions, et usa de leurs prestiges pour vaincre le patrice Bardane révolté. Aussi les manichéens vécurent librement avec les autres, jouirent du droit de cité sans crainte, et corrompirent par leurs opinions coupables beaucoup d'hommes d'un esprit léger¹.

L'empire se réjouit un moment, lorsque Staurace, fils de Nicéphore, reconnu pour successeur de son père, mourut de ses blessures. On espérait beaucoup de Michel Curopalate, salué empereur par le sénat et les ordres militaires, dans l'Hippodrome, Tandis qu'il soulageait les veuves et tous ceux que la cupidité de Nicéphore avait blessés, le patriarche pouvait librement communiquer avec le pape Léon, ce que Nicéphore ne lui avait pas permis de faire. L'empereur sévissait contre les *pauliciens* et les iconoclastes, et laissait vivre la veuve de Staurace, son ennemie. Cependant les dangers pressaient du côté des Bulgares² ; Crumne réclamait les anciennes limites, des habits, des peaux rouges du prix de trente livres d'or ; il entourait Mesembrie de machines, qu'un Arabe, devenu chrétien, puis passé-aux Bulgares par mécontentement, lui avait appris, à faire. Aussitôt les malheurs recommencèrent. L'empereur, avec toutes ses forces, parcourait la Thrace, la ravageant lui-même pour opposer un désert aux Bulgares, et affamant les siens pour affamer l'ennemi. Cependant les manichéens et les iconoclastes troublaient C. P. Ils couraient aux tombeaux des empereurs et se prosternant près des restes de Copronyme, ils l'invoquaient et disaient : *Lève-toi et défends l'État qui va périr* ; puis ils sortaient en criant : *Il s'est levé, il a paru sur un cheval et s'est élancé du côté de l'ennemi*³. Au milieu de ces désordres on aperçut l'armée de Michel qui revenait à la hâte, ils avaient fui dès la première attaque. Crumne les poursuivait ; les soldats grecs maudissaient l'empereur et lui renvoyaient leur lâcheté. Michel tomba du trône. Le patrice Léon, arrivé le premier de la déroute, donna le conseil de faire un autre empereur, et fut lui-même choisi. Michel se retira dans un cloître avec sa famille (813).

¹ Théophane, Chronog. in Niceph. ann. 9.

² Théophane, Chronog. in Niceph. ann. 9. Voyez sur les vertus de Michel Curopalate, et sur son règne trop court, les doléances de Constantin Manassé. C'est un chef-d'œuvre de mauvais goût byzantin.

³ Théophanie in *Michaele*. Ici s'arrête cette chronographie.

Léon l'Arménien, couronné par le patriarche, se hâta de fortifier les murs, mais il ne put épargner aux habitants les insultes des Bulgares. Crumne s'avançant jusqu'à la porte Chryse, immolait, à la manière barbare, des hommes et des animaux ; il se baignait dans le port, jetait de l'eau aux siens qui répondaient par de féroces acclamations, et les habitants de C. P. entendaient et voyaient sans qu'un seul osât lancer une flèche¹. Léon n'ayant pu réussir, par une perfidie, à tuer cet insolent, laissa brûler une partie de la ville, démolir le fort de Selymbrie et prendre Andrinople. Il laissa trente mille Bulgares, *armés depuis la tête jusqu'aux pieds*, assiéger Arcadiopolis et emmener cinquante mille captifs, malgré une pluie subite qui grossît un fleuve, et les arrêta pendant quinze jours. Seulement quand on vint lui dire que Crumne avait une armée nouvelle de Slaves et d'Avares, des machines de tout genre pour assiéger C. P., trainées sur des chariots par plusieurs milliers de bœufs, il consentit à se défendre. Crumne étant mort subitement (814) l'empereur ne voulut pas perdre ses préparatifs ; il attaqua Doucom, le nouveau roi bulgare, le battit et lui fit de nombreux prisonniers. Encouragé par ce succès, il combattit une seconde fois, tua Doucom, et délivra les Grecs par une trêve de trente ans, qui prépara la conversion des Bulgares au christianisme.

Mais Léon agitait C. P. et se perdait par une autre faute. Un jour qu'il se trouvait à l'église, un iconoclaste, placé près de lui, remarqua ces paroles d'Isaïe : *Sous quelle image figureras-tu le Seigneur ? La main de l'ouvrier pourra-t-elle le représenter avec l'or et l'argent ? — Voilà, dit-il à Léon, un avis que le prophète vous donne.* L'empereur alla ensuite consulter un moine qui savait prévoir l'avenir. Prince, lui dit le moine, si vous imitez Léon l'Isaurien vous régnerez soixante-douze ans, heureux dans la paix glorieux dans la guerre. Vous serez le treizième apôtre e et vous verrez les enfants de vos enfants assis sur le trône à côté de vous. Alors Léon fit venir le patriarche Nicéphore, et lui dit : Le peuple est scandalisé par les images ; c'est un crime que de les adorer, et voilà pourquoi les gentils triomphent de nous. Le patriarche lui répondit : Ce qui a été défini dès le commencement par les apôtres et les pères, nous ne le changeons en aucune manière, et nous demeurons fermes dans ce conseil de l'apôtre : si quelqu'un de nous, si même un ange vient ci vous annoncer le contraire de ce que nous avons prêché, qu'il soit anathème. L'empereur demanda alors pourquoi on adorait les images lorsque l'Écriture n'en disait rien. Nous honorons les images, a repris le patriarche, comme nous honorons la croix et l'Évangile, et par la même raison. Que cela soit écrit ou ne le soit pas, c'est ce qu'il ne faut pas rechercher car plusieurs dogmes ne sont pas écrits, mais ont été conservés par l'inspiration du Saint-Esprit dans la suite des temps..... Ensuite le patriarche envoya à l'empereur des évêques et les chefs des monastères pour répondre à ses questions. Ces hommes, discutant avec lui et lui démontrant la vérité.... Léon, irrité, les chassa, et continuant à siffler contre la vraie foi, il s'efforça d'accomplir ce qu'il avait conçu dans son esprit. Il avait auprès de lui des hommes impies, dont il encourageait les ruses, et qui aidaient à ses desseins. Par eux il excitait les soldats irréguliers, et les poussa à détruire l'image du Christ placée devant la porte du palais. Les soldats jetèrent des pierres et de la boue à l'image, prononçant les noms d'enfer diable et d'autres qu'il est défendu de prononcer. Alors ce tyran dit au peuple : Déposons cette image dans la crainte que les soldats ne l'insultent et ne la profanent. Cependant les évêques et les

¹ Voyez *auctoris incerti chronographia, complectens ea quæ tempore Leonis filii Bardæ Armeni contingerunt.* (Ex *typographia regia*, 1655.)

moines se réunissaient près du patriarche, et relisaient les paroles des pères que leurs adversaires interprétaient avec malice et ignorance... Et ils affirmèrent par des cris qu'ils persévéraient jusqu'à la mort à combattre pour l'Église. Les fêtes (de Noël) approchaient : le patriarche écrivit à l'empereur : Si c'est pour moi que s'élèvent tant de scandale contre la foi véritable, chassez-moi et choisissez un autre patriarche. Mais l'empereur qui portait si bien le nom de *Caméléon*, qu'un saint homme lui avait donné, répondit : Qui oserait déposer le patriarche, notre père, et changer l'état de l'Église ? Ce que l'Église croit, je te crois ; et tirant de son sein une image, il la baisa devant plusieurs ; mais il faisait ainsi pour ne pas être exclu de la célébration des fêtes, et non pour confesser la vérité..... Quand les fêtes furent achevées, il se prit à attaquer les évêques, comme Pharaon Israël, par des flatteries et des promesses. Il en gagna plusieurs, et fit dire par ces déserteurs au patriarche : Accorde-nous quelque chose, et nous détruirons ce qui est inutile ; autrement nous ne te laisserons pas sur ton trône. Le patriarche les méprisant, comme des parjures et des profanateurs de la croix..... l'empereur envoya secrètement des soldats à la demeure du patriarche pour l'en chasser. Ceux-là entrèrent en criant, comme les Juifs contre le Christ ; et armés d'épées et de bâtons, remplirent le vestibule de l'église, dévouant à l'enfer les patriarches Germais, Taraise et Nicéphore..... Le patriarche malade fut emporté dans une litière, au milieu d'une nuit profonde, jusque dans la citadelle, et de là on l'embarqua pour Chrysopolis..... Le matin, le fils de la perdition s'adressant au peuple assemblé, lui dit : Vous voyez, mes frères, comme le patriarche a abandonné son Église. Nous nous entretenions avec lui sur les images, nous lui disions que les images donnaient la victoire aux gentils ; et lui, incapable de répondre, sans plus s'inquiéter de nous, s'est retiré. Alors l'empereur choisit pour patriarche Théodore. Celui-ci, qu'il eut reçu sa dignité, célébra à midi et le soir des festins splendides ; il y appelait les clercs, les moines et des évêques ; et ces hommes qui s'abstenaient de viande depuis leur jeunesse, il les poussait à rompre j'abstinence et à manger gloutonnement ; et là où auparavant brillaient la piété, l'honnêteté, la continence, la vertu, là vous eussiez vu des rires, des jeux, des discours honteux, et le joug de la discipline brisé. Après la fête de Pâques, le Caméléon convoqua un synode dans la grande église. Ceux qui étaient là frappèrent d'anathème les patriarches orthodoxes, et tramant avec violence les évêques orthodoxes, les foulèrent aux pieds et les remirent tout sanglants aux soldats pour les jeter en prison, puis les firent exiler. Alors l'empereur s'imagina qu'il avait le pouvoir de commettre tous les crimes, fit renverser les images dans toutes les églises, et battre de verges tous ceux qui murmuraient¹.

Léon l'Arménien périt misérablement en 820 : des conjurés l'attaquèrent dans une église, et le tuèrent malgré une croix qu'il leur présentait en demandant grâce. Il fut remplacé par Michel le Bègue, qu'il avait emprisonné, et qui sortit de prison les fers aux pieds pour se faire saluer empereur². Michel régna neuf ans. Il parut vouloir réparer les fautes de l'Arménien, délivra les captifs, et prononça sur l'Église ces paroles remarquables : Ceux qui avant nous ont examiné les lois et les statuts des dogmes de l'Église, les examineront encore ; et nous, nous suivrons la route où nous verrons l'Église marcher. Mais lui-même persécuta bientôt les catholiques, surtout les moines ; et la révolte d'un soldat, nommé Thomas, qui se disait vengeur de Léon l'Arménien, troubla l'empire pendant plusieurs armées. Le rebelle, couronné dans Antioche, attaqua C. P. (822) par

¹ *Auctoris incerti chronographia.*

² Michel Glycas, ann. pars quarta. *Leonis Grammatici chronographia.*

terre et par mer. Repoussé des deux côtés, il revint l'année suivante pour se faire battre par les Bulgares, alliés de Michel. Il s'enferma dans Andrinople y soutint un siège pendant cinq mois ; les habitants affamés le livrèrent enfin. Michel lui coupa les pieds et les mains, le fit promener sur un âne, malgré son cri : *Ayez pitié de moi, vous qui êtes empereur*, et lui refusant toute nourriture, il le laissa mourir de faim¹. Michel cependant ne releva pas l'empire. En 824 les Andalous (v. ch. XIV) conquièrent l'Île de Crète ; en 827 les Sarrasins Aglabites commencèrent la conquête de la Sicile (v. ch. IX). Michel le Bègue mourut en 829, laissant pour héritier son fils rhéophile.

Ainsi allait l'empire grec : révoltes, hérésies, persécutions, guerres honteuses, rien n'y manquait de ce qui tue les empires. Le khalifat n'était pas encore tombé aussi bas ; mais les causes de ruine, vainement dissimulées, apparaissaient de toutes parts, et résultaient même de la magnificence des khalifes. Après Haroun (809), son fils aîné Antin régna d'abord, donnant tout le pouvoir à un ministre, et ne gardant pour lui que les plaisirs ; mais son frère Almamon, gouverneur du Khorazan, se souleva, vainquit dans deux batailles, et devint khalife en 813. Almamon, contemporain des trois derniers empereurs, les surpassa par la splendeur. Cet homme, qui a ses noces semait mille perles de la première grosseur sur la tête de l'épousée, et distribuait à ses courtisans deux millions et demi de dinars d'or, garnissait ses palais de trente huit mille pièces de tapisseries, de sept mille eunuques et de sept cents portiers, et faisait construire dans un jardin un arbre d'or et d'argent. Il aimait les sciences et les arts, regardant les savants comme des créatures choisies par Dieu pour perfectionner la raison, et recherchant les ouvrages des Grecs. Bientôt s'éleva dans Bagdad un collige fameux et des écoles nombreuses à Couffah, à Bassora, Nisabour. De là ces progrès des Arabes si vantés dans la médecine et la chirurgie, l'astronomie, la géographie ; il y eut un moment jusqu'à huit cent soixante médecins à Bagdad. De célèbres tables astronomiques portent le nom d'Almamon. De là encore ces études philosophiques dont Aristote, mal compris, était le fond commun ; mais de là aussi ces pensées hardies qui osèrent douter du Koran, et divisèrent la croyance des Arabes déjà ébranlée par le schisme des Chiïtes. Bientôt on vit surgir des *moulhad* ou impies, et des esprits forts ou *sendik*, et Babek commença cette doctrine qui, repoussant la morale comme un préjugé, et la vie future comme une superstition, enfanta en quelques années deux sectes ennemies de la société, les Ismaélites et les Karmathes.

Ce n'était pas le seul mal qui menaçât l'empire musulman. Almamon considérant la haine mutuelle des khalifes et des Alides, avait essayé de réunir les deux familles, et déclarant pour son successeur le chef des Alides, Ali, fils de Musa, il espérait mettre un terme à la rivalité. Mais les Abbassides se révoltèrent contre lui, le déposèrent pendant qu'il était absent de Bagdad ; il ne put se maintenir que par des supplices. Il devait le trône à la valeur de Taher, le croyait fidèle, et pour le récompenser il lui donna le gouvernement du Khorassan ; mais Taher fit en Orient, comme Edris ou Ibrahim en Afrique, sous Haroun ; il se rendit indépendant, et fonda dans la haute Asie la dynastie des Tahérides (820).

Le grand Almamon avait donc tort quand il se vantait de conduire l'Orient et l'Occident avec autant de facilité que les pièces d'un échiquier. Théophile lui-même ne baissa point la tête devant Almamon. Il y avait alors à C. P. un philosophe, nommé Léon, qu'une circonstance inattendue fit sortir de l'obscurité.

¹ Michel Glycas, ann. quarta pars.

Un de ses disciples étant tombé aux mains du khalife, donna une preuve de science en disputant sur des théorèmes de géométrie. Le khalife lui demandant s'il y en avait d'autres à C. P. qui fussent habiles dans cette science, le jeune homme nomma Léon, et le khalife s'empressa de réclamer ce savant. Théophile refusa (830). Il eût regardé comme honteux de livrer aux nations étrangères cette *connaissance des choses* qui avait fait la nation des Romains admirable entre les nations. Le philosophe Léon commença à devenir célèbre dans C. P. et bientôt fut archevêque de Thessalonique¹.

Du reste Théophile s'occupa trop de science et de civilisation. Par une rivalité puérile, il voulut égaler l'éclat de la cour de Bagdad. Il fit construire par le plus habile des orfèvres, parent du patriarche Antoine, un *Pentapyrgium*, deux instruments d'or, revêtus de cristal et de pierres variées, qui résonnaient mélodieusement, deux lions d'or qui rugissaient comme de vrais lions, et un arbre d'or dont les branches étaient couvertes de petits oiseaux que des ressorts intérieurs faisaient chanter². Cependant il poursuivait les images (832). Un nouveau patriarche, Jean Léconomante, célèbre par les prestiges et sa divination impie, fut l'utile instrument de l'impiété de l'empereur. Il faisait couvrir toutes les images d'une même couleur, et appelait à lui les démons dans une maison qu'il s'était bâtie près de la ville, et qui resta sans habitants³. En même temps un édit commença une persécution. Ceux qui honoraient les images furent marqués au front d'une empreinte indélébile, puis exilés. Le saint homme Methodius qui les défendait, flétri de la même marque, fut enfermé dans une caverne comme *un cadavre darce un sépulcre*⁴. On lui adjoignit deux voleurs dont l'un mourut en quelques jours, et répandit une odeur qu'un *homme de fer*⁵ n'aurait pu supporter ; Methodius ne fut tiré de ce cachot que pour expliquer quelques phrases difficiles que l'empereur, malgré sa prétention de tout savoir, ne pouvait comprendre ; il fut dès ce moment fort honoré par Théophile ; mais cette réparation ne s'étendait pas aux autres persécutés. Tout un monastère fut assommé à coups de bâton.

Dans ces circonstances la guerre reprit sérieusement avec les Arabes. Almamon était mort (832), laissant à sa place son frère Motassem. Celui-ci, qui fit périr Babek, et crut ainsi prévenir les tristes résultats des discordes religieuses, avait reçu honorablement le patrice Manuel, chassé de C. P. par l'envie des courtisans et les soupçons de Théophile. Manuel trouva le moyen de revenir, et l'empereur l'ayant nommé, par récompense, *domestique des écoles*, partit avec lui pour faire la guerre (836). Il s'approcha de Samosate et de Sozopetra, la patrie de Motassem. Le khalife demanda vainement qu'on épargnât son berceau. Une brillante victoire, le ravage de Sozopetra, de nombreuses dépouilles enflèrent le cœur de Théophile. Il revint se faire construire un palais de plaisance, entouré de jardins, où il amena des eaux à grands frais puis rentrant à C. P., il triompha au milieu des jeux du cirque, prit la couleur bleue, concourut avec les cochers, fut vainqueur et couronné à la grande joie des bleus qui criaient : *Tu es glorieusement revenu, incomparable partisan*⁶. Mais la vengeance ne se fit pas attendre. Le khalife ayant rassemblé ses forces, assiégea Amorium, la patrie de

¹ Michel Glycas, ann. 4 ; Leon. Gramm. chronog. in Theop.

² Léon le Grammairien.

³ Léon le Grammairien.

⁴ Michel Glycas.

⁵ Constantin Manassé.

⁶ Léon le Grammairien.

Michel le Bègue. L'empereur à son tour pria vainement, sa députation reçue avec mépris fut mise aux fers. Amorium livré par trahison fut brûlé, les habitants massacrés ; les envoyés grecs, promenés au milieu de ces désolations, reçurent enfin la liberté de partir : **Rapportez à votre maitre, leur dit le khalife, que je le tiens quitte de ce qu'il me devait pour Sozopetra.** Mais il emmenait trente mille captifs. Théophile offrant leur rançon, toute la cour de Motassem se mit à rire ; et le khalife répondit : **Dites à votre maitre que je ne relâcherai personne, quand même il me donnerait pour chacun ce qu'il m'offre pour tous ensemble.** Théophile tomba dans une douleur dont il ne releva jamais. Se voyant près de mourir, il donna ordre de tuer son beau-frère Théophobe dont il redoutait l'ambition. On lui apporta la tête sanglante, et la prenant par les cheveux : **Tout à l'heure, dit-il, je ne serai plus Théophile, mais tu ne seras plus Théophobe**¹. Il mourut quelques heures après (842) ; la même année, Motassem mourut à Bagdad.

II

Cette année ouvre une nouvelle époque dans l'histoire des Grecs et du khalifat. La gloire des Arabes finit avec Motassem. A C. P., la querelle des images prend fin, mais le schisme commence. Des deux côtés la décadence se hâte, le khalifat cependant périra le premier, les Grecs eux-mêmes, relevés un moment, décideront sa ruine.

Grecs. — Michel III, surnommé *'Ivrogne*, succéda à son père Théophile sous la tutelle de sa mère Théodora. Tant que Théodora garda le gouvernement, les anciens maux furent réparés. Elle avait secrètement honoré les images pendant la vie de Théophile. Elle chassa le patriarche Jean², lui substitua Methodius, rappela les moines et les évêques exilés ; un concile à C. P. rétablit le culte des images. Elle entreprit ensuite les pauliciens ; mais ne pouvant rien par la douceur, elle commença une guerre qui ne fut terminée que sous le règne suivant par leur dispersion. Enfin les Bulgares menaçaient l'empire ; ils parlaient avec fierté ; leur roi Bogoris fut battu (844), demanda la paix, et consentit à se faire chrétien. Sa sœur depuis longtemps captive à C. P., avait préparé son esprit ; l'arrivée du moine Methodius acheva l'œuvre. Un tableau du jugement dernier présenté au roi bulgare l'effraya, il reçut le baptême et le nom de Michel, et demanda au pape Nicolas Ier des missionnaires pour son peuple. D'autres prêtres grecs étant venus de C. P., s'entendirent pas avec les Latins, et les firent éloigner. Les Bulgares devinrent chrétiens, mais s'engagèrent bientôt dans le schisme des Grecs.

Cependant les vices de Michel l'Ivrogne éclataient sur toutes les places. Il aimait les chasses et les combats de chevaux dans le cirque, et les autres plaisirs impurs³. Le bleu était sa couleur, le vert celle du logothète. Un jour, au moment de la course, on vint lui annoncer que des hordes de Sarrasine avaient envahi l'Asie : **Homme stupide, répondit-il, tu viens me parler des Sarrasins, et tu ne vois pas que je suis tout occupé en ce moment de prendre la gauche.** Pour annoncer les incursions, les empereurs avaient établi des phares depuis Tarse

¹ Michel Glycas.

² Léon le Grammairien, in Mich.

³ Léon le Grammairien.

jusqu'à C. P. Un autre jour, comme la course se préparait, l'empereur étant déjà revêtu de bleu, on aperçut le feu qui s'allumait sur le dernier phare. Aussitôt il ordonna qu'on démolit ces tours insolentes qui jetaient l'inquiétude dans les plaisirs du théâtre. Les cochers du cirque étaient ses grands amis ; et toutes les fois qu'il tenait sur les fonts le fils d'un cocher, il donnait au père cent livres d'or. Pour fournir à ces dépenses, il faisait fondre l'arbre d'or, les lions d'or, construits par Théophile ; *il détruisait tout ce qui avait été fait pour l'administration des peuples étrangers*¹.

L'Église n'avait pas à se louer davantage de l'empereur. Il contrefaisait les cérémonies religieuses, osait parodier la célébration des saints mystères, *jouer avec les choses qui repoussent le jeu, et rire de ce qui n'est point ridicule*². Théodora voulant réprimer ces désordres, Michel, par le conseil de Bardas, l'éloigna, et donna toute sa confiance au favori. Bardas, créé César, gouverna comme empereur³, et tourmenta bien autrement l'Église. Au patriarche Methodius avait succédé Ignace, fils de Michel Curopolate. Il refusa d'admettre dans l'Église ce César, dont les vices souillaient sa propre famille. Aussitôt Bardas réveilla le ressentiment de l'empereur. Ignace avait refusé de donner le voile à Théodora et à ses filles, jetées contre leur gré dans un cloître. Le patriarche fut déposé, on lui arracha les dents⁴ et on le relégua dans l'île de Térébinthe. On exige son abdication, pour mettre à sa place Photius ; il refuse et on l'enferme dans une étable à chèvres. Il refuse encore ; il est aussitôt ramené près de C. P., dépouillé, étendu dans un cercueil, puis cruellement fouetté ; enfin, après trois mois, relégué dans l'île de Mitylène (861).

Le schisme de Photius est un grand événement dans l'histoire de l'Église. L'intrus pouvait bien être savant, plus savant même qu'aucun homme de son époque ; mais il était laïque, et les tortures d'Ignace ne l'avaient pas fait patriarche légitime. Il écrivit donc au pape. Nicolas Ier, demandant que des légats vissent travailler à réunir les deux églises. Mais les légats, infidèles à leurs instructions, assistèrent à un concile où Ignace fut déposé ; Photius écrivit ensuite à Rome que l'usage n'était pas le même dans toute l'Église, que plusieurs laïques, à C. P., avaient été élevés à la dignité de patriarches, et deux hommes choisis pour évêques avant d'avoir reçu le baptême. Nicolas Ier réprimanda ses légats, répondit (863) par un autre concile, condamna tout ce qui s'était fait à C. P., et priva Photius de tout honneur sacerdotal et de toute fonction. Un grave incident compliqua cette lutte. Le pape, réclamant la suprématie sur l'Église des Bulgares, Photius la réclamait de son côté pour le siège de C. P. Alors, déclarant la guerre à l'Église romaine, il écrivit aux évêques d'Orient contre les occidentaux hérétiques, qui prescrivaient le jeûne le jour du sabbat, qui sacraient une seconde fois avec le saint chrême les prêtres promus à la dignité épiscopale, qui ne permettaient pas aux prêtres de vivre dans le mariage, qui ajoutaient au symbole le *filioque*. Ce ne fut pas tout : il fabriqua les actes d'un concile où le pape aurait été excommunié, trouva vingt et un évêques pour souscrire, et ajouta de sa main mille souscriptions, celles du sénat, du clergé, des légats du Saint-Siège ; l'empereur seul avait vraiment signé dans un moment d'ivresse.

¹ Michel Glycas.

² Constantin Manassé.

³ Michel Glycas.

⁴ Michel Glycas.

Les choses en étaient là lorsque Michel l'Ivrogne mourut. Un homme obscur, nommé Basile, né en Thrace, avait remplacé Bardas dans la faveur du maître. Meurtrier de Bardas, adopté par Michel, qui n'espérait plus de postérité¹, Basile prévint sa mort en assassinant l'empereur, et commença la *dynastie macédonienne* (867). Le premier acte de Basile fut d'arrêter les menées de Photius. Ignace rétabli, et le pape consulté sur le sort des prêtres ordonnés par Photius, un concile fut indiqué à C. P. et les légats du pape arrivèrent². C'est le huitième concile général. Photius, cité et amené malgré lui, parodia la divine contenance du Sauveur devant Caïphe et Pilate, faisant les mêmes réponses, et gardant le même silence. Mais son ordination fut annulée, et les légats ajoutèrent cette clause : *jusqu'à la décision du pape*. Basile avait rendu la paix à l'Église de C. P. Il semblait capable aussi de soutenir l'empire *qui menaçait de tomber sur la face*³. Il avait voulu, à son avènement, ouvrir devant les sénateurs les trésors impériaux, et n'y trouvant que trois centaines de pièces d'or⁴, il avait repris tous les favoris de Michel l'Ivrogne la moitié de ce qu'ils avaient reçu. Ami de la justice, il fit assigner des aliments aux pauvres engagés dans un procès, de peur que la faim ne les fit renoncer à leurs poursuites, et l'on rapporte que, s'étant promené un jour loin de son palais sans rencontrer personne qui eût à se plaindre d'un autre, il envoya ses gardes dans tout l'empire, les chargeant d'écouter et de lui rapporter les plaintes qui n'osaient peut-être pas venir jusqu'à lui. Les gardes revinrent et rapportèrent qu'ils n'avaient rien entendu⁵.

Basile eut quelque gloire au dehors ; il extermina les pauliciens en Asie, malgré leur alliance avec les Sarrasins, et les força à chercher asile chez les Bulgares. Son union avec l'empereur d'Occident, Louis II (v. ch. IX, § II), aida au moins à la prise de Bari ; lui-même il vainquit les Arabes en Syrie, mais sa flotte, occupée à construire une église nouvelle, laissa prendre Syracuse (878)⁶ et perdre la Sicile. L'année précédente, Ignace étant mort, Photius, toujours ambitieux, avait voulu mériter son rétablissement par sa science ; il avait proposé aux plus savants de l'empire une énigme, le mot *BECLAS*, forgé par lui, et tous, s'efforçant en vain de le comprendre, il avait montré dans ce mot la réunion de toute la famille impériale, dont les membres s'appelaient *Basile, Élène, Constantin, Léon, Alexandre, Étienne* (*Stephanos*). *Pour cette preuve de grande science et de sagesse*⁷, et aussi pour une généalogie de son invention, qui faisait descendre l'empereur des Arsacides, Photius fut rétabli sur le trône de patriarche (877), mais le pape Jean VIII ne consentait à le reconnaître que s'il sollicitait son pardon devant un concile. Le schisme recommença donc. Un concile (879) devait réintégrer Photius ; mais lui, déjà en possession de sa dignité, dirigea le concile comme il voulut. On lut la lettre du pape, mais en supprimant tous les passages qui n'étaient pas favorables à Photius. On approuva les sept premiers conciles œcuméniques ; mais le huitième, condamné, fut remplacé dans le nom d'œcuménique par celui qui était alors assemblé. Tant d'audace provoqua l'anathème. Jean VIII déclara Photius *condamné par un jugement de Dieu*. Marin et Adrien III renouvelèrent cette condamnation, que Basile ne fit point exécuter.

¹ Scylitzes cité par Glycas.

² Léon le Grammairien.

³ Constantin Manassé.

⁴ Scylitzes cité par Glycas.

⁵ Michel Glycas.

⁶ Léon le Grammairien.

⁷ Constantin Manassé.

Léon VI le Philosophe, qui succéda à Basile, son père, en 886, mit fin à cette lamentable dissension qui troublait l'Église depuis vingt-neuf ans. Il donna le siège de C. P. à son frère Etienne ; chassa Photius, accusé de conspiration, et lui creva les yeux¹. Mais d'autres misères assaillirent son règne. Attaqué pendant quatre ans (889-892) par le roi bulgare Siméon, il vit mutiler ou massacrer les Khasars ses alliés², restitua les prisonniers bulgares sans obtenir la paix et acheta enfin par une victoire un traité que le vaincu dicta. Les Sarrasins lui prirent Tauromenium en Sicile, est l'île de Lemnos³, et plus d'une fois menacèrent C. P. de leurs flottes. Les Russes se montrèrent à leur tour (v. ch. XIII). Ce qui se passait à l'intérieur devait en effet enhardir l'ennemi. L'empereur philosophe dans son amour des sciences mêlait le sacré et le profane ; la divination et la religion. Son frère Basile lui avait laissé un livre, les *Avis au prince Léon* ; Léon, empereur, composait des sermons ; il en reste trente-cinq ; il faisait ou consultait des oracles de la sibylle, recherchant dans les astres tous les enfants qui devaient lui naître⁴. Il vivait dans une sorte de merveilleux risible. Un jour qu'il avait été blessé dangereusement dans une église, il faisait couper les pieds et les mains à l'assassin avant de le jeter sur un bûcher : Prince, lui dit un solitaire, ne vous irritez pas, car David avait prophétisé qu'il devait ainsi vous advenir, lorsqu'il disait : Que de crimes l'impie a commis dans ton sanctuaire ! ceux qui t'ont haï t'ont insulté au milieu même de la fête. C'est pourquoi, prince, vous régnerez encore dix ans. Le hasard justifia la prédiction⁵... En ce temps-là une grande éclipse de lune arriva. L'empereur fit appeler l'évêque Pantaléon, fort habile dans l'astronomie. La lune, par sa méchanceté, dit-il à l'empereur, menace la seconde personne de l'empire après vous. L'empereur s'effraya, il crut qu'on voulait parler de son frère Alexandre. Mais l'évêque, en 3s rendant au palais, avait dit à Samonas, favori de Léon, cette éclipse retombera sur toi ; et en effet, Samonas, convaincu de calomnie contre l'empereur, fut déporté dans un monastère⁶. Une chose moins plaisante, c'était la vie privée de l'empereur, qui agitait de nouveau l'Église ; sa première femme vivait encore, quand il choisit pour la remplacer une jeune fille nommée Zoé. Elle ne régna avec lui que pendant un an, et quand elle mourut, on trouva dans le cercueil où l'on déposait son corps, ces paroles écrites : *Malheureuse fille de Babylone* (3)⁷. Il la remplaça par Eudoxie, et bientôt celle-ci par Zoé Carbonopsine. C'était un grand scandale que ces quatrièmes noces. Le prêtre qui les maria fut aussitôt déposé de ses fonctions. Le patriarche Nicolas exclut l'empereur de l'Église. Rien ne put vaincre sa résistance ; Léon le chassa d'un festin public où il l'avait appelé et le fit transporter au delà du Bosphore. Le patriarche, pieds nus, à travers la neige, eut peine à gagner le bourg de Galachrène⁸. Il fut déposé et remplacé par Euthymius, qui autorisa par dispense le mariage de Léon, mais ne lui permit pas d'en faire une loi pour les autres. La querelle théologique soulevée à ce sujet ne prit fin qu'après quinze ans.

Il était cependant réservé à la dynastie macédonienne de rendre quelque gloire à l'empire, sinon par elle-même, au moins par les généraux qu'elle plaça à la tête

¹ Michel Glycas.

² Léon le Grammairien.

³ Léon le Grammairien.

⁴ Voyez dans la collection des Byzantins les oracles de l'empereur Léon.

⁵ Michel Glycas.

⁶ Léon le Grammairien.

⁷ Léon le Grammairien.

⁸ Léon le Grammairien.

des armées. A Léon le Philosophe succédèrent, en 911, son frère Alexandre et son jeune fils Constantin VI Porphyrogénète. Alexandre se consuma en une seule année par des chasses fréquentes et une continuelle ivresse. Il irrita le Bulgare Siméon¹, et mourut au moment où l'ennemi s'approchait de C. P. Siméon, entourant la ville depuis les Blaquernes jusqu'à la porte Chryse, s'enorgueillissait de l'espérance de tout enlever sans fatigue. Heureusement le patriarche Nicolas, rappelé, sauva le jeune Constantin, apaisa Siméon, et l'éloigna par des présents. Zoé, chassée par Alexandre, avait reparu, mais elle ne gouverna pas longtemps. Romain Lécapène, grand amiral de l'empire, ayant marié sa fille avec Constantin, fut associé à la dignité impériale, et y associa successivement ses trois fils Christophe, Étienne et Constantin. Romain, véritable empereur, termina (920) la dispute des mariages², avec le consentement des légats du pape Jean X. on décréta que les quatrièmes noces ne seraient plus permises, sous peine d'excommunication ; les troisièmes mêmes étaient restreintes à certains cas. L'intérieur, ainsi pacifié, Romain força les Bulgares à la paix, en mariant sa petite-fille avec Pierre, leur roi (927). En 941, il vainquit les Russes sur le Pont-Euxin (v. ch. XIII). Il enrichit les temples d'ornements et entoura le clergé d'un grand respect. Son œuvre sembla faiblir, lorsqu'il eut été déposé par son fils Étienne (944). Constantin VI vivait toujours, composant l'histoire de Basile le Macédonien et un traité de l'art de gouverner. Il éloigna bientôt les fils de Romain pour avoir conspiré ; mais il livra à sa femme les soins du gouvernement qu'il dédaignait³. Il gardait pour lui la restauration des sciences qui avaient péri par la négligence et l'ignorance des autres empereurs ; il relevait ainsi l'arithmétique, la musique, l'astronomie, la géométrie et toutes les branches de la philosophie⁴. Cependant de honteux désordres reparaissaient ; Théophylacte, fils de Romain, élu patriarche à seize ans, en dépit des canons, ne se lassait pas de commettre des choses honteuses. Il aimait fort les chevaux il en nourrissait plus de deux mille, non pas avec du foin, mais avec des pommes de pin, des pistaches, des dattes, des raisins secs, leur faisait boire du vin, les frottait de baume et de cinnamomum. Un jour qu'il était à l'autel, le gardien de ses écuries vint lui annoncer que sa plus belle jument avait mis bas ; il quitta le sacrifice pour aller voir, et revint après avoir vu le poulain⁵. Tandis que pour suffire à ses dépenses il vendait les dignités de l'Église, l'impératrice Hélène et le cubiculaire Basile vendaient toutes les charges de l'État, et multipliaient les impôts. Si Constantin ne contrariait pas ces actes de tyrannie, sa vie du moins était un obstacle à l'ambition ; il mourut empoisonné par son fils Romain II (969). Sa mort livra l'empire à des généraux capables de le gouverner et de le défendre.

Arabes. — L'affaiblissement rapide du khalifat promettait une victoire facile. Aux autres causes de dissolution, Motassem avait ajouté l'introduction de la milice turque, pour garder la personne des khalifes. Comme toutes les gardes privilégiées, les Turcs devinrent une puissance funeste, dominèrent par leurs maîtres, ou les déposèrent à leur gré. Motassem avait tué Babek pour venger le Koran et sa morale : le successeur de Motassem, Vatek Billah (842), allant plus loin, s'attacha aux Motazales, qui prétendaient que le Koran était incréé, et

¹ Léon le Grammairien.

² Léon le Grammairien.

³ Ici s'arrête la chronologie de Léon le Grammairien.

⁴ Michel Glycas.

⁵ Michel Glycas.

persécuta violemment tous ceux qui ne disaient pas comme lui. Il régna tranquille jusqu'à sa mort ; mais Mothawakel, qui vint ensuite (847), en faisant raser les tombeaux d'Ali et d'Hossein, renouvela toutes les haines des Chiites, qui soulevèrent contre lui son fils Montasser, et le firent assassiner (861).

Dès ce moment il n'y eut plus de repos pour les khalifes. En neuf ans, Mostain Billah et Motaz furent forcés d'abdiquer, et Mothadi Billah, assassiné par la garde turque (861-870). En même temps (869), l'émir d'Égypte, Ahmed, fils de Tholon, ancien esclave, originaire du Turkestan, se rendit indépendant, et fit de l'Égypte et de la Syrie la propriété des Tholonides. Le khalife Mothamed avait vaincu les Tahérides par la valeur d'Yacoub, fils de Soffar ; mais aussitôt le vainqueur prit la place du vaincu, et fonda dans le Khorasan, la dynastie des Soffarides (873).

Tous ces démembrements se compliquèrent bientôt d'une guerre de religion. La doctrine de Babek avait été relevée par Abdala. Tout en défendant de prendre au sérieux les préceptes du Koran, comme la prière, le jeûne, l'aumône, elle se rattachait au souvenir de Mahomet, et faisait alliance avec les Ismaélites ; on appelait ainsi des sectaires, partisans d'Ali, qui croyaient que les vrais imans étaient les Alides, que le septième, Ismaël, fils de Djafer, avait été le dernier visible, et que le khalifat appartenait à ces imans ou à leurs descendants, véritable postérité de Fatime et de Mahomet. Le plus célèbre des disciples envoyés par Abdala pour remuer les provinces soumises au khalife, fut Karmath, Arabe obscur, qui tout à coup se dit prophète, guide, démonstrateur, verbe, saint-esprit, chameau, héraut du Messie, représentant de Mahomet, de saint Jean-Baptiste et de l'ange Gabriel. Il rassembla facilement des troupes de Bédouins, qui lui donnèrent le cinquième de leurs biens et de leur butin, ne prenant pas garde que le Koran dans sa rigueur, n'exigeait que le dixième. Les magistrats de Couffah firent de vains efforts pour les réprimer, et, après la mort de Karmath, devenus plus nombreux, ils reconnurent pour chef Abou-Saïd. Alors ils attaquèrent le khalife Mothaded (892), et ravagèrent l'Arabie et l'Irak. Moctafi, successeur de Mothaded, ayant repris l'Égypte aux Tholonides (905), espérait écraser aussi les Karmathes ; mais, en 908, les ismaélites d'Afrique proclamèrent khalife à Kairoan Obeïdollah al Mahardi. Celui-ci avait renversé les Aglabites, et établi sa résidence à Mahadia ; il renversa encore les Édrissides du Maghreb, et fonda la race des Ismaélites occidentaux et le khalifat des Fatimites. L'audace des Karmathes s'en augmenta. Ils avaient conquis une vaste partie de l'Arabie, le long du golfe Persique ; sous le khalifat de Moktader, leur chef Aboutaher osa avec cinq cents chevaux s'approcher des portes de Bagdad. Le khalife avait rompu les ponts du Tigre, pour lui couper la retraite ; un de ses lieutenants vint en avertir Aboutaher. **Votre maître, dit le Karmathe au messager, a trois cent mille soldats ; il n'y trouverait pas trois hommes comme ceux-ci.** Il ordonna aussitôt à un de ses compagnons de se poignarder, à un autre de se jeter dans le Tigre, à un troisième, dans un précipice, Ils obéirent. Avant la nuit, ajouta Aboutaher, **votre général sera enchaîné parmi mes chiens** ; ce qui fut exécuté. Les Karmathes haïssaient le culte de la Mecque ; ils dépouillaient les pèlerins. En 929, Aboutaher prit la Mecque d'assaut, tua cinquante mille habitants, enleva la pierre noire, et pour souiller le temple y enterra trois mille morts. Toutefois les Karmathes ne purent établir de domination en Asie ; leurs propres excès les détruisirent.

Le spectacle était accablant : les vicaires du prophète, ceux qui se prétendaient seuls légitimes, succombant sous les coups des Turcs ; les provinces ravagées, un troisième khalifat continuant l'œuvre schismatique des Ommiades de Cordoue ; enfin des dynasties indépendantes qui ne laissaient au khalife que l'autorité

spirituelle. Déjà les Dilemites régnaient sur le Tabaristan, le Géourgian et le Mazanderan ; les Bouïdes tenaient la Perse propre ; les Soffarides, le Khorasan et la Transoxiane ; les Tagaïdes, la Syrie. Au moins on avait reconquis l'Égypte, mais pour la perdre une seconde fois : en 935, Iskhid, autre Turc, comme Ahmed, envoyé au gouvernement de l'Égypte, y fonda la dynastie des Iskhidides.

Le khalife Abbasside était alors Rhadi-Billah. Pour réprimer le mal sans sortir de son repos, il créa une charge nouvelle, un *émir des émirs*, *émir al omra*, vicaire du khalife, qui officiait pour lui dans la grande mosquée de Bagdad, et dont le noua était Prononcé dans les prières. C'était transmettre son autorité, déposer le pouvoir temporel et ne garder que le rôle de grand-iman, dont il ne remplissait même pas toujours les fonctions. Ce fut aussi une nouvelle cause de désordres. Rhadi avait donné ce pouvoir à Ibn-Rayeck, chef des Bouïdes ; à la mort de Rayeck un Turc s'en empara. Les Turcs prétendirent s'y maintenir. Ils tourmentèrent le khalife Motadhi-Billah (942), pour faire nommer leur général Emir-al-Omra ; quand ils l'eurent obtenu, ils chassèrent le khalife en Égypte, lui permirent ensuite de revenir, mais pour le déposer et lui crever les yeux (944). Mostam Billah, qu'ils élevèrent à sa place, fut leur esclave ; les habitants de Bagdad, ne pouvant supporter la tyrannie du général turc et les abus de son double pouvoir, appelèrent le chef des Bouïdes, Moezzodoullah ; le Turc fut chassé, mais le libérateur lui succéda (946), et commença sous le titre d'*émir des émirs*, la puissance des Bouïdes qui prit successivement quatre khalifes sous sa tutelle, leur laissant la vie, et gardant l'autorité.

III

Dans ces circonstances, l'empire grec semblait recouvrer sa force. Tandis que le parricide Romain II consumait son temps au cirque, au jeu de paume ou à la chasse des sangliers, son général Nicéphore Phocas, envoyé contre les Sarrasins, assiégeait l'île de Crète, et déjà l'avait à peu près soumise, lorsque l'empereur le rappela, pour *empêcher que le vainqueur de la Crète ne devint le maître de l'empire*¹. Mais Léon Phocas, frère de Nicéphore le remplaça en s'illustrant par de brillants exploits ; la femme de Romain II, Théophano, empoisonna son mari, et appela Nicéphore pour partager l'empire avec lui. Nicéphore, proclamé par l'armée d'Orient, fut couronné à C. P. par le patriarche Polyeucte (963). Ce nouveau règne fut brillant : le général Jean Tzimisces, ayant attaqué les Sarrasins en Cilicie, les défit (966) près de la *Colline du sang*, ainsi nommée de la résistance sanglante de l'ennemi. Nicéphore, reprenant alors son ardeur guerrière qu'il avait laissée pendant trois ans, se porta lui-même sur la Syrie. En trois campagnes, il prit cent villes ou châteaux forts de la Cilicie, de la Syrie, de la Phénicie, telles qu'Anabarze, Mopsueste, Tarse, Laodicée ; il força au tribut Tripoli et Damas ; mais les Grecs ne pouvaient jamais se séparer entièrement de leurs misères. Nicéphore avait un grand désir de prendre Antioche ; il y renonça sur cette prédiction que, la ville prise, l'empereur mourrait. Après son départ, Burzes, qu'il avait laissé en Asie, méprisa ses ordres, et prit Antioche ; l'empereur irrité le révoqua². Nicéphore augmenta ainsi la haine que son économie lui avait attirée. Théophano, qu'il avait épousée, le dédaignait maintenant ; elle le fit assassiner, pour lui substituer Tzimisces (969).

¹ Michel Glycas.

² Michel Glycas.

Nicéphore avait traité avec le quatrième khalife fatimite Moez Ledinallah. Ce prétendu descendant d'Ali soutenait sa légitimité par la menace. Un jour qu'on l'interrogeait sur sa généalogie, il tira son cimenterre : **Voilà, dit-il, ma généalogie** ; et jetant des pièces d'or à ses soldats : **Voilà ma famille et mes enfants**. Nicéphore lui avait rendu, pour obtenir ses prisonniers grecs, l'épée de Mahomet prise à Damas. Moez, la même année, conquiert l'Égypte (969) par la valeur de Djewhar, supprima le nom du khalife de Bagdad dans les prières publiques, où il mit le sien et celui d'Ali, et bientôt établit son siège au Caire augmenté. Cet ennemi des Abbassides, s'avancant ainsi de l'ouest à l'est, Tzimisces songea d'abord aux ennemis européens de l'empire grec. Les Russes avaient rendu les Bulgares tributaires, Tzimisces les somma d'abandonner la Bulgarie, les y força par les armes, et réunit la Bulgarie à l'empire (v. ch. XIII). Accueilli à son retour par des acclamations unanimes, il refusa de triompher sur un char brillant d'or, attelé de quatre chevaux blancs, mais il mit à sa place une statue de la Vierge qu'il apportait du pays vaincu. Il dépouilla le roi bulgare Boris des insignes de la royauté, et réjouit le peuple de C. P., en abolissant l'impôt sur la fumée qui durait depuis le premier Nicéphore. En 974, il recommença la guerre contre les Sarrasins. Plusieurs villes soumises par Nicéphore Phocas avaient secoué le joug romain. Un des généraux de Tzimisces soumit Nisibe, Amide, et ensanglanta le Diarbek. L'empereur lui-même, plein de la pensée de reprendre Jérusalem, s'avancait en Syrie., il enlevait Apamée, Émèse, soumettant de nouveau Damas au tribut, et assiégeait Tripoli. Mais une noble pensée ne s'exprimait pas impunément chez les Grecs. En traversant de vastes domaines ajoutés par Nicéphore Phocas aux frontières impériales, il avait demandé à qui ces terres appartenaient. Comme on lui répondait que c'était la propriété du cubulaire Basil, il poussa un long gémissement, et dit avec une douleur qui résumait bien l'histoire lamentable de l'empire : **Ô mes compagnons d'armes, les richesses publiques se consomment, les armées romaines s'épuisent dans les fatigues, les empereurs font la guerre hors de leurs frontières, et tout ce que ces travaux et ces fatigues ont conquis passe aux mains d'un vil eunuque (1)**¹. Cette parole porta bientôt sa peine. Basile fit donner à l'empereur un poison lent ; Tzimisces tomba malade devant Tripoli, et revint mourir à C. P.². Mais le khalifat de Bagdad ne fut pas pour cela délivré. Déjà Moez avait essayé de conquérir la Syrie. Après le départ de Tzimisces, la milice turque, chassée de Bagdad par l'émir Al-Omra (sous le khalifat de Thay), se joignait aux Karmathes pour conquérir les bords de la Méditerranée. Aziz Billah, successeur de Moez (978), envoya contre ces Turcs, fit prisonnier leur général, et l'emmena en Égypte. La Syrie fut jointe au khalifat du Kaire.

A C. P. la dynastie macédonienne se soutenait. Les deux fils de Romain II, Basile II et Constantin VIII, n'avaient point été exclus du trône, malgré le règne de Nicéphore Phocas et de Tzimisces qui s'étaient dits leurs tuteurs, au moins leurs collègues. Les deux frères étaient hommes à la mort de Tzimisces ; ils se partagèrent l'empire ; Constantin eut l'Asie, Basile l'Europe, et ils régnèrent près de cinquante ans, jusqu'à l'an 1028. La vie de Basile fut laborieuse. Des guerres intérieures contre ses généraux, Bardas et Sclérus, l'occupèrent pendant onze ans ; la guerre avec les Bulgares fut plus longue encore. A la mort de Tzimisces, les Bulgares, repoussant la conquête, prirent quatre chefs, David, Moïse, Aaron

¹ Michel Glycas.

² Les éloges ne manquent pas à Tzimisces chez les Byzantins : voyez ceux de Constantin Manassé.

et Samuel. Le dernier resta bientôt seul maître¹. Basile fit contre lui vingt-six campagnes. Un jour, embarrassé de quinze mille prisonniers, l'empereur les partagea en centaines, fit crever les deux yeux à quatre-vingt-dix-neuf, et éborgner le centième qui devait servir de guide aux autres ; il les renvoya en cet état à Samuel, qui en mourut de douleur (1014). Le successeur de Samuel, Gabriel, combattit en demandant vainement la paix, et fut tué après quinze mois (1015). Basil, se détourna un moment contre les Khasars, déjà affaiblis par les Russes, et mit fin à leur domination en Europe, par l'enlèvement de la Crimée. Enfin, en 1016, il attaqua Jean Ladislas, le nouveau roi bulgare. Il prit Achride, sa capitale, enleva d'énormes richesses, tua Ladislas, et par le meurtre d'un grand nombre de Bulgares, soumit enfin le pays à la domination impériale. Restait entre la Save et le Danube le petit royaume de Sirmie, échappé aux Hongrois après la ruine des Moraves, et gouverné par un prince croate. En 1019, une incursion irrita Basile. Son général Constantin Diogène attaqua la Sirmie, et la réunit à l'empire. Enfin les Sarrasins d'Asie avaient été attaqués et vaincus ; la valeur de Basile avait fait un moment reculer en Égypte le khalife du Kaire, Aziz Billah. Basile étant mort en 1025, son frère Constantin VIII, malgré sa mollesse, régna seul pendant trois ans, sans troubles intérieurs ni guerres au dehors.

Cette restauration de la puissance grecque fait mieux ressortir la faiblesse des Sarrasins. Le khalifat du Kaire lui-même, malgré sa jeunesse, dépérissait par la même cause qui lui avait donné naissance, Le second successeur de Moez au Kaire, Hakem-Bamrillah (996-1021), avait choisi pour s'illustrer, au lieu de la guerre, la folie et les cruautés. L'ordre de tenir ouvertes et d'éclairer les maisons pendant la nuit, la défense aux femmes de sortir, et aux ouvriers de faire aucune chaussure pour les femmes, étaient ses moindres extravagances. Il voulait se faire passer pour dieu, et après avoir dressé une liste de seize mille personnes qui adoptaient sa divinité, il changea la croyance qui avait valu le khalifat au premier fatimite, et se donna pour descendant d'un autre imam que celui que révéraient les ismaélites. De là cette secte des imamites qui vit encore aujourd'hui entre le Liban et l'Anti-Liban sous le nom de Druses, et dans une sorte d'indépendance au milieu des Turcs². Hakem fonda une société où les deux sexes étaient admis, mais tenaient séparément leurs assemblées, ou *sociétés de sagesse* (medjalisol-Hikmet). Leur chef était le *conservateur de la légitimité* (daïal-deat) c'est-à-dire du trône des khalifes de Bagdad. L'instruction des initiés était partagée en neuf degrés ; après les sept premiers, le récipiendaire jugé digne de *voir la lumière*, apprenait dans le huitième la nullité de toute religion positive, et enfin dans le neuvième, la lumière abondant, la foi et la morale apparaissant comme des folies, on le dégageait de toutes les *faiblesses*, on lui déclarait qu'il n'y a point de différence entre le vice et la vertu : il était capable de séduire le vulgaire et d'employer des phrases pleines de sensibilité pour arriver au but de son ambition. Un édifice magnifique fut construit (1004) pour ces réunions. On y établit une académie de savants, des professeurs de logique, de mathématiques, de jurisprudence et de médecine, revêtus de *chaala*, ou robes de luxe. L'académie et la société jouirent d'un revenu de 257.000 pièces d'or.

D'autres dangers entouraient le khalife de Bagdad et les Bouides qui régnaient sous son nom. Un esclave Alpteghin, gouverneur du Khorasan, s'était vers 976, emparé du château de Ghazna et avait fondé la dynastie des Ghaznévides. Son fils Mahmoud fut un célèbre conquérant. Il soumit (999) Lahore, Moultan et

¹ Michel Glycas.

² Schoell, t. III, p. 114.

Guzerat, et prépara cet empire indien qui s'étendit plus tard jusqu'au Gange, et eut Delhi pour capitale ; l'islamisme commença à s'introduire dans l'Inde. Cependant ses conquêtes s'avançaient jusqu'à Ispahan, la branche cadette des Bouides finissait (1029), et Mahmoud, dédaignant le titre d'émir, prenait celui de *soltan* ou *sultan* (*suprême seigneur*). On pouvait croire que les Ghaznévides occuperaient toute l'Asie, lorsque apparut enfin la nation des Turks (1037).

IV

Les Turks¹, peuple nomade, parcouraient les contrées septentrionales du Caucase entre la mer Noire et la Caspienne, la Caspienne et l'Oxus, Leur nom se conserve encore dans celui du Turkestan. Un empire, fondé en 552 par le Turk Il Khan sur les bords du Jaxarte, un autre, en 585, à l'ouest de l'Altaï, avaient été détruits par les descendants des Huns d'Attila. Les Arabes, dans la suite de leurs irrésistibles conquêtes, pénétrant chez les Turks, en avaient fait des musulmans, et depuis ce temps, des esclaves turks achetés par les khalifes avaient servi à la guerre, ou à la garde des princes ; quelques-uns s'étaient faits princes eux-mêmes, et avaient démembre le khalifat. Mais ce n'était pas en corps de nation que les Turks s'étaient rendus formidables. Une nation turque apparut pour la première fois au commencement du XI^e siècle. Les Seldjoucides, ainsi appelés de leur chef Seldjouk, après avoir erré dans la Transoxiane, passèrent enfin l'Oxus, et entrèrent dans le Khorasan. Le sultan Ghaznévide s'effraya, et il n'était pas le seul qui eût à s'effrayer. Ces nouveaux ennemis devaient enlever aux khalifes de Bagdad les derniers restes de leur puissance temporelle, détruire le khalifat du Kaire, et trois siècles plus tard l'empire de C. P.

Constantin VIII était mort en 1028, après avoir essayé de prolonger la dynastie macédonienne, en mariant sa fille Zoé au sénateur Romain III Argyre. Basile II, toujours occupé contre les Bulgares, n'avait pu veiller sans relâche à la défense de l'Orient. Aussi, les villes reconquises en Asie réclamaient leur indépendance, et les Sarrasins en ravageaient les environs². Romain voulut les combattre dans une première campagne, il méprisa les propositions des habitants de Bérée, se laissa attirer dans un pas difficile, et fut vaincu ; mais une seconde guerre avait été plus heureuse, et les Sarrasins subirent une seconde fois le tribut. La mort de Romain assassiné (1034) laissait du moins aux Arabes le loisir de s'opposer aux Turks. Le petit-fils de Seldjouk, Togrul-Beg, s'empara (1037) de Nisabour, capitale du Khorasan, et s'y fit proclamer *sultan*. La dynastie des Ghaznévides effacée, il conquit, en seize ans, Balk, le Khowaresme, le Tabaristan, et vainquit le chef de la branche aînée des Bouides, généralissime du khalife Kayem. Il approchait de Bagdad (1059). Le khalife tremblant reçut la loi, et le proclama roi ou sultan de Bagdad, au préjudice de l'émir Al-Omra. L'émir, déposé, souleva le peuple de Bagdad, renversa Kayem, et fit proclamer le khalife du Kaire, Mostanser Billah, qui aspirait ardemment au khalifat universel. Le Turk se joua de cette révolte ; il repoussa le Fatimite, tua dans une bataille l'émir Al-Omra, vainquit et mit à mort son propre frère qui s'était déclaré contre lui, et ramena Kayem à Bagdad. Le pauvre khalife, déjà esclave, voulut récompenser un maître qui le traitait si bien ; il lui donna sa fille en mariage.

¹ Ce nom veut dire *nomade* ; c'est peut-être le même que le *targitaos* d'Hérodote, ou le *togharmas* de la Genèse. Voyez Schoell, t. III, p. 118.

² Michel Glycas.

Togrul-Beg s'en retournait à Ray, dans l'Irak-Persique, pour célébrer ses noces au siège principal de son empire, mourut étouffé par le sang (1063). Mais son neveu Alp-Avslan (*le lion*) le remplaça, retint, comme lui, les Abbassides sous sa tutelle, et passent l'Euphrate, pris Césarée, l'Arménie et la Géorgie, et menaça l'empire byzantin.

Depuis la mort de Romain III, rien n'avait plus déguisé la corruption et la faiblesse byzantine, Zoé, complice de la mort de son mari avait mis sur le trône, en l'épousant, Michel le Paphlagonien. Le patriarche, qui s'opposait d'abord à ces secondes noces, s'était ensuite rendu avec son clergé pour cinquante livres d'or¹. Mais le nouvel empereur avait auprès de lui les frères, *hommes injustes, frelons rapaces, qui avaient passé leur vie au milieu des pourceaux, qui avaient été bouviers, bergers, qui sentaient la boue*. Un d'eux surtout, Jean l'eunuque, *avait soin de l'empereur, comme un gardien de bêtes de ses lions*². Ce fut lui qui décida Zoé à adopter un neveu de son mari, un autre Michel, qu'on surnommait *Calaphate*, parce que ton père travaillait aux carènes des vaisseaux. Le Paphlagonien, obligé d'abdiquer, fut remplacé par son neveu (1041). Le Calaphate fit serment à Zoé qu'il la respecterait comme sa maîtresse et sa mère, et qu'il ne l'empêcherait en aucune façon d'agir selon son bon plaisir³. Mais Michel fut ingrat. L'amour du peuple pour Zoé s'étant manifesté plus d'une fois, il n'osait la chasser publiquement ; il se décida à la déporter pendant une nuit, en ordonnant de lui couper les cheveux. Le préfet de la ville publia au nom de l'empereur que Zoé, conspirant contre l'empereur, il l'avait bannie. Aussitôt un cri général s'élève : *Nous ne voulons pas de Calaphate pour empereur ; nous voulons Zoé notre mère et l'héritière de l'empire*. Puis saisissant des pierres et des morceaux de bois, ils se précipitent sur le préfet de la ville, qui s'enfuit et échappe avec peine. Ils envahissent une église, accablent l'empereur des plus terribles injures, répètent de toutes leurs forces le nom de Zoé ; et pour renverser Michel, se ruent vers le palais. L'empereur, frappé de crainte, fait revenir Zoé, lui enlève ses habits monastiques, et la montre parée des habits impériaux. Mais en vain il parle au peuple, il n'obtient rien ; seulement, les injures augmentent, les pierres, les flèches se dirigent contre lui ; il prend enfin le parti de fuir dans un monastère. Mais le domestique des écoles, ranimant à la résistance, pour mourir au moins en empereur une bataille s'engage entre le peuple et les défenseurs de Michel. Le peuple, à peine armé, cède d'abord, trois mille tombent sur la place. A la fin, il l'emporte par le nombre, et l'empereur fuit. Mais le peuple n'était pas satisfait. Zoé, proclamée impératrice avec sa sœur Théodora n'eut pas le temps de remercier. On cherchait Michel de tous côtés, en criant : *Qu'on le mette en croix, qu'on lui arrache les yeux*. Zoé se laissait attendrir pour lui, mais Théodora excitait le préfet de la ville et la populace. Enfin on le saisit dans une église, on le traîne par les pieds, on lui arrache les yeux⁴.

Les deux sœurs régnèrent ensemble pendant deux mois ; le peuple pressant Zoé de se remarier, elle épousa (1042) Constantin IX Monomaque. Des révoltes intérieures, et surtout celle du patrice Maniacès, en Italie, furent les moindres événements de ce règne. Sous Constantin IX, le dernier lieu qui unissait encore l'Occident et l'Orient fut rompu, le schisme fut consommé. Le patriarche Michel Cerularius attaqua inopinément (1052) l'église romaine ; il lui reprochait l'usage

¹ Michel Glycas.

² Constantin Manassé.

³ Michel Glycas.

⁴ Michel Glycas.

du pain azyme dans la communion, le jeûne au jour de sabbat. Cette boue sèche, disait-il, que Moïse ordonna à de misérables Juifs de manger une fois par an, ne convient pas à la fête joyeuse de la pâque chrétienne, et le jour du sabbat les disciples de Jésus arrachèrent des épis pour se nourrir. Ainsi les Occidentaux, qui à la fête de Pâques mangent du pain sans levain, et jeûnent le jour du sabbat, ne sont ni juifs ni chrétiens ; ils ressemblent aux léopards dont le poil, n'est ni blanc ni noir. Cette lettre ayant été apportée au pape Léon IX, on apprit encore que le patriarche avait fermé toutes les églises latines à C. P., et enlevé aux Occidentaux tous leurs couvents. Constantin IX fut mécontent. Il avait besoin du pape contre les Normands d'Italie (v. ch. X, § III). Il sollicitait une prompte réconciliation ; mais le patriarche refusa de communiquer avec les légats. Alors en juillet 1054, les légats entrent dans Sainte-Sophie, accusent devant Dieu Michel Cerularius d'obstination, déposent son excommunication sur l'autel, excommunient tous les *prozymites* qui contredisent la doctrine de l'église romaine, puis, revenant vers l'entrée, ils s'arrêtent sur le seuil, secouent la poussière de leurs pieds, et levant les yeux au ciel, ils s'écrient : **Que Dieu voie et nous juge**. Inutile prophétie, menace perdue, l'empire grec entendit son arrêt avec le sang-froid du criminel qui accepte la mort par conscience de ses crimes : dès ce moment toute communication cessa entre les deux églises.

Les successeurs de Constantin IX ne se préparaient guère à recevoir le choc des Turks. Théodora régna deux ans (1044-1056). Le vieux Michel IV Stratiotique qu'elle avait désigné, transmit au bout d'un an le pouvoir au vieil Isaac Comnène (1057), qui lui-même adopta Constantin X Ducas. Ducas mourant (1067), chargea sa veuve Eudocie de gouverner au nom de ses trois fils, Michel VII (*Parapinece*), Andronic et Constantin XI, à la condition qu'elle ne se remarierait pas. Mais Eudocie épousa Romain IV Diogène, et le déclara empereur. Elle donna par là un défenseur à l'empire. Les Grecs avaient entendu les menaces des Turks.

Déjà Alp-Arslan avait touché aux frontières de l'empire sous Constantin, X. Romain Diogène, pour justifier son titre d'empereur, se hâta de repousser ces nouveaux ennemis. Tandis que sa femme composait un dictionnaire historique, il commença la guerre (1068). Dans la première campagne il parvint jusqu'à Sébaste, reparut à C. P. pour distribuer au sénat et au peuple de grandes largesses, et retourna vaincre une seconde fois¹. Un de ses généraux ayant été pris ; Romain passa l'Hallys (1072). Les Turks repoussés jusqu'en Perse, offraient la paix ; Romain refusa, espérant détruire l'ennemi à jamais. Mais à la bataille de Manziert, il fut vaincu à son tour et pris malgré sa valeur. On l'amena au sultan ; celui-ci descendant de son trône, lui mit le pied sur la tête, puis le relevant et l'embrassant : **Ne crains rien, lui dit-il, il n'y a aucun danger pour ton corps ni pour ta vie, ta majesté impériale ne sera pas déshonorée ici**. Il le fit ensuite asseoir sur son trône l'admit à sa table² et le renvoya pour une rançon de quinze cent mille pièces d'or, et un tribut annuel de sept cent soixante mille. Ce fut le dernier exploit d'Alp-Arslan ; il mourut en 1072.

Romain délivré ne revit pas C. P. Pendant sa captivité, sa femme Eudocie avait été enfermée dans un monastère, et Michel VII proclamé seul empereur. Les gouverneurs des villes avaient ordre de refuser des troupes à Romain ; il rassembla cependant une armée, mais vaincu près du Taurus, il offrit de se démettre et de prendre la vie monastique. On accepta ; on lui envoya trois

¹ Michel Glycas.
² Michel Glycas.

archevêques pour lui donner plus de confiance, et l'engager à revenir. On lui creva les yeux pendant le voyage, et il fut relégué dans l'île de Protée, où il mourut sans murmure.

Michel Paraphrace était libre maintenant de vendre le blé à fausse mesure¹, en y mêlant de mauvaises herbes, et de se livrer aux études pédantesques, dont son maître, Michel Psellus, lui avait donné le goût. Il s'était délivré du seul homme capable qui fût dans l'empire ; Alp-Arslan venait d'être remplacé par son fils Malek-Schah.

¹ Son nom vient de *μινάκιον*, petite mesure dont il se servait pour vendre blé.

FIN DU TOME PREMIER